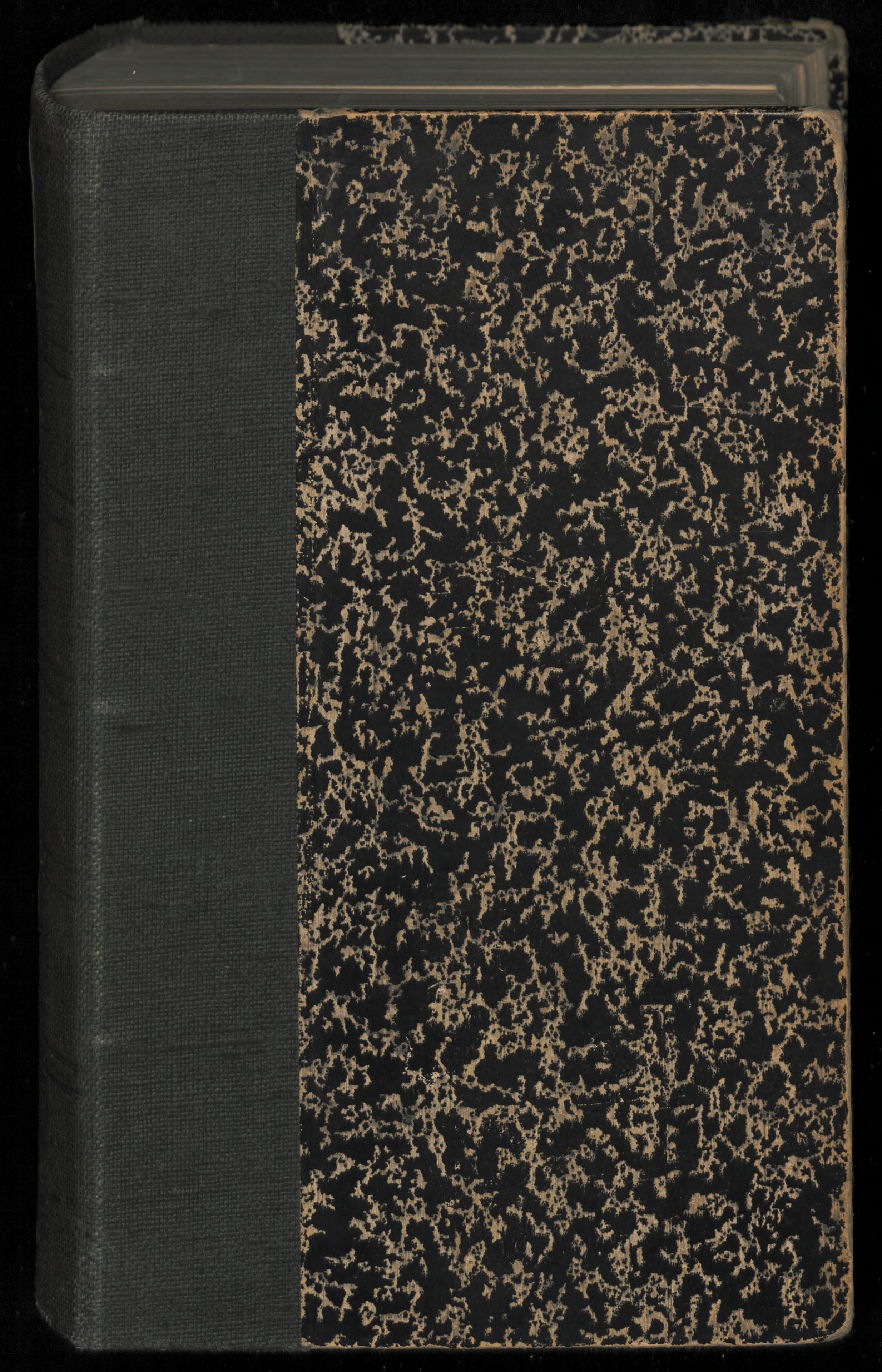
H. IBSEN

ŒUVRES
COMPLÈTES

TOME
14








BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE
D
109 01156205 4

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME QUATORZIÈME

LES DRAMES MODERNES

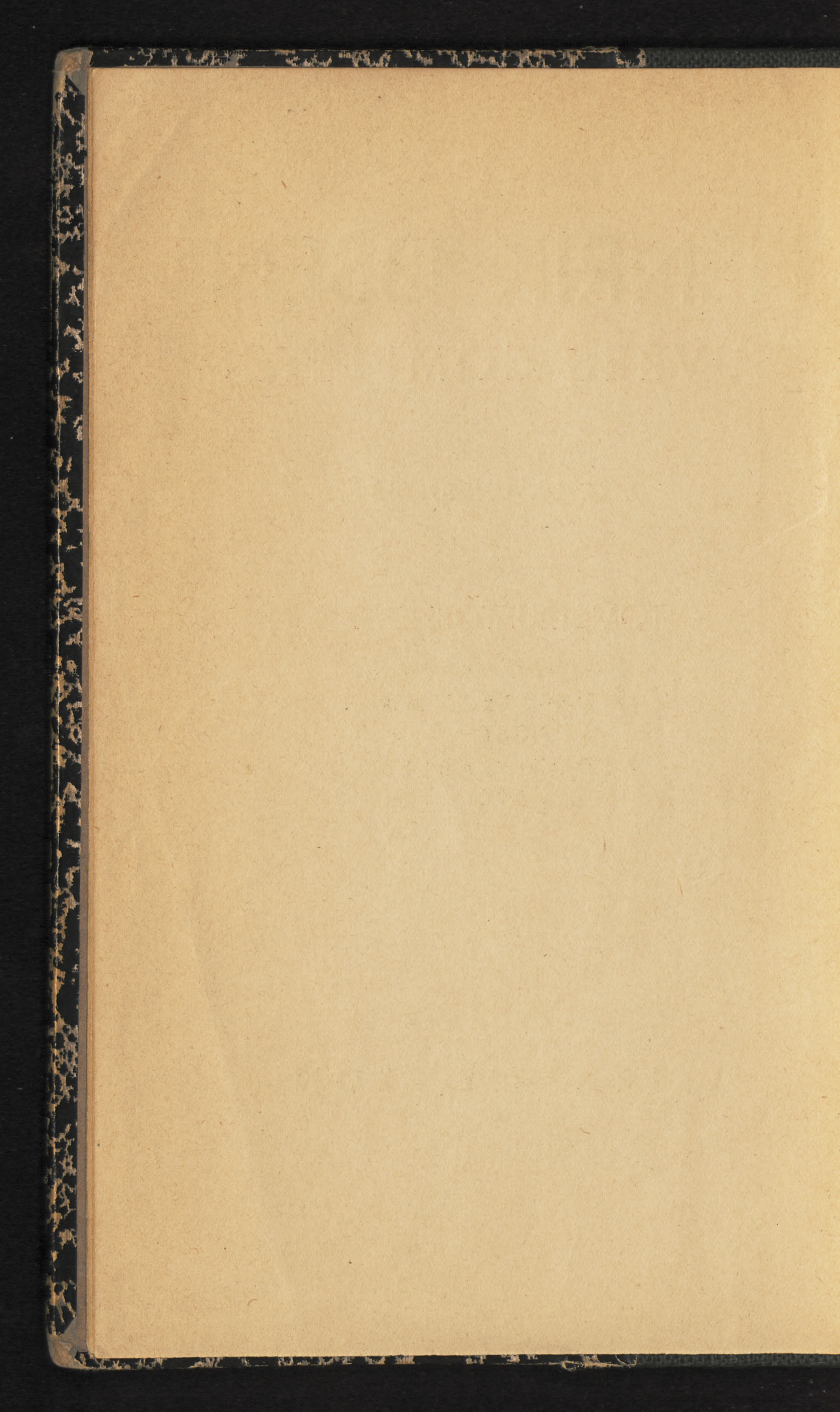
LA DAME DE LA MER
(1888)

HEDDA GABLER
(1890)

PARIS

LIBRAIRIE PLON





HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES DE HENRIK IBSEN

Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite). La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

Tome VIII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour *(suite). Peer Gynt* (1867).

Tome IX. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873). *L'Union des jeunes* (1869). *Poèmes et proses.*

Tome X. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873) *(suite). Empereur et Galiléen (suite).*

Tome XI. LES DRAMES MODERNES (1873-1890). *Les Soutiens de la Société. Maison de Poupée.*

Tome XII. LES DRAMES MODERNES *(suite). Les Revenants* (1881). *Un Ennemi du peuple* (1882).

Tome XIII. LES DRAMES MODERNES *(suite). Le Canard sauvage* (1884). *Rosmersholm* (1886).

A paraître :

Tome XV ; tome XVI et dernier.

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER)

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : **Nouvelles de nulle part** (RIEDER).

GORKY : **Les Déchus. — L'Angoisse. — Varenka Olessova.** Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

H. C. ANDERSEN : **Contes**, tomes I-III (MERCURE).

J.-F. WILLUMSEN : **La Jeunesse de Greco**, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : **Sous le Ciel vide. — Les Nuits claires. — La Grande Faim. — Le Dernier Viking. — Dyrendal. — Les Emigrants. — Le Prisonnier qui chantait. — Le Nouveau Temple. — Gens de la côte. — Oiseaux blancs. — La Maison et la mer. — Le Jour et la nuit. — Hommes du Roi** (CALMANN LÉVY).

PETER EGGE : **Hansine Solstad** (STOCK).

FR. VINSNES : **Le Carrefour** (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1942.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

Traduites par P.-G. LA CHESNAIS

TOME QUATORZIÈME

LES DRAMES MODERNES
(Suite)

LA DAME DE LA MER
(1888)

HEDDA GABLER
(1890)



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e



LES DRAMES MODERNES

(Suite)

LA DAME DE LA MER

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

IBSEN APRÈS « ROSMERSHOLM »

Comme toujours, une fois le manuscrit de *Rosmersholm* envoyé à Hegel, Ibsen fut absorbé par la correspondance avec les directeurs des théâtres scandinaves, puis par la lecture des comptes rendus, dont il n'eut guère lieu d'être satisfait. Cette fois, cependant, ses occupations furent interrompues par deux voyages qui effacèrent complètement cette impression fâcheuse. Il avait été invité par le duc de Saxe-Meiningen à venir passer quelques jours, comme son hôte, au château de Liebenstein, pour assister à une représentation des *Revenants*. Le théâtre de la cour de Meiningen avait acquis en Allemagne une grande réputation, car depuis quinze ans il avait fait faire de grands progrès au jeu d'ensemble et à la décoration, et le duc voulait aborder le drame moderne, avant tout le drame scandinave moderne. Le drame social d'Ibsen lui paraissait ouvrir une ère nouvelle de la littérature dramatique, et il voulait faire jouer *Les Revenants* pour lui et sa femme, tous deux grands admirateurs de la pièce, devant une salle comble d'invités [1].

[1] Herman Bang, *Politiken*, 6 février 1886.

Herman Bang, toujours enthousiaste, chantait les louanges du duc, et disait l'importance de l'invitation adressée à Ibsen. « Ce n'est pas trop dire que cette visite [...] pourrait avoir des suites décisives pour l'avenir immédiat des Meininger, et par là, pour tout l'art allemand. » Car il n'y a pas, dit-il, de littérature dramatique en Allemagne, et on en sent le besoin. Le duc avait été sans doute fort encouragé dans son projet par la lecture des articles pour et contre publiés à la suite de la représentation unique donnée devant une salle d'invités au théâtre d'Augsbourg, le 14 avril 1886 [1], et qui avait donné à Ludvig Fulda l'occasion de proclamer qu'Ibsen était « le plus grand des dramaturges vivants ». Malgré cela, on peut dire que *Les Revenants* étaient encore inconnus en Allemagne. La pièce était seulement « considérée par la jeunesse littéraire agitée de Berlin comme l'œuvre littéraire la plus puissante de l'époque [2] ». Si, en effet, Ibsen était, en 1886, un auteur déjà célèbre en Allemagne, en ce sens que l'on parlait beaucoup de lui, sa situation était loin d'être assurée. En 1878-80, avec le vif succès des *Soutiens de la Société* et les polémiques soulevées par *Maison de Poupée*, il avait été sur le point de devenir un auteur très discuté, certes, mais d'un talent reconnu. Mais ensuite, un silence relatif s'était fait peu à peu sur lui, et lorsque Ludwig Passarge, en 1883, publia un volume sur lui et son œuvre, le public y prêta peu d'attention, non plus qu'à l'étude de Brandès traduite presque en même temps dans la revue *Nord und Süd*. Les drames d'Ibsen étaient alors traduits sans empressement. Il avait des partisans très chauds, mais dispersés. Grâce à l'initiative du duc de Saxe-Meiningen, sa situation en Allemagne changea soudain du tout au tout.

Le 19 décembre, il partit pour Meiningen. Il fut admirablement reçu au château, où tout un appartement était mis à

[1] Irgens Hansen, *Dagbladet*, 22 mars 1888.
[2] Herman Bang, *Aftenposten*, 9 février 1886.

sa disposition, et, pendant quatre jours, fut le héros des fêtes, où écrivains et artistes étaient venus de toute l'Allemagne. Il écrivit ensuite à Hegel :

A Meiningen, le duc m'a donné un témoignage presque ostentatoire de distinction en m'offrant, le lendemain de la représentation, les insignes de première classe de l'ordre Ernestine de Saxe avec la plaque, *als Zeichen seiner Verehrung und Bewunderung*, comme le porte le diplôme [1].

Heureux des quatre journées si importantes pour l'expansion de son œuvre en Allemagne, et ravi de l'accueil reçu, Ibsen, rentré à Munich le 23 décembre, écrivit une lettre de remerciements dont on a le brouillon :

En vérité, Votre Altesse m'a rendu extrêmement heureux, non seulement par le témoignage de la grâce et faveur de Votre Altesse, que j'ai eu l'honneur de recevoir à mon départ, mais aussi parce qu'un rêve longtemps caressé a été ainsi réalisé, et enfin et surtout par les impressions de beauté et haute humanité véritable que j'ai reçues de Liebenstein, que je garderai pour l'embellissement des jours à venir.

En somme, le bref séjour à Liebenstein reste dans mon souvenir comme un beau conte. Il m'amène à penser aux skaldes islandais de l'ancien temps. On raconte d'eux qu'à l'approche du printemps ils étaient pris d'un désir de vivre dans les pays plus riches et plus chauds, où le soleil était plus près. Et ils voguaient vers le sud, allaient dans les cours des princes, y chantaient leurs meilleurs chants, et rentraient avec de riches présents dans leur île solitaire. Mais alors, ajoute la saga, il leur était facile de supporter la solitude, car ils possédaient la richesse du souvenir. Et l'on ajoute aussi qu'ils composaient des poèmes plus beaux qu'auparavant. Car, de même que l'homme, au sens profond, ne possède que ce qui est perdu, le poète voit et sent avec plus de force et de clarté la réalité qui a eu le temps de s'épurer et se sublimer en souvenir.

Il est vrai que je n'ai ni écrit de poème ni chanté à Liebenstein ; mais un impatient désir m'y attirait, et j'en suis parti avec un beau présent. Et aussi sûrement que tout fait d'importance dans ma vie a jusqu'ici abouti à une œuvre littéraire, je suis certain que les beaux souvenirs dont j'ai actuellement la pleine charge, exigeront d'être

[1] Lettre du 5 janvier 1887, *Breve*, II, p. 167.

déposés d'une pareille manière, non, certes, comme une reproduction des faits réellement arrivés, peut-être seulement inspiré par eux, mais émanant de ce que j'ai absorbé en moi, et que toujours, désormais, quand je jetterai un regard en arrière, je considérerai comme quelque chose de merveilleusement lointain et proche à la fois [1].

Les effets du grand succès obtenu au théâtre des Meininger ne tardèrent pas à se faire sentir. Anton Anno, directeur du Residenz Theater de Berlin, annonça une représentation des *Revenants*, et la pièce, dont la traduction par Maria von Borch n'avait pu paraître que trois ans après l'original, fut alors vite épuisée, si bien qu'elle dut être tirée à 5 000 exemplaires envoyés en hâte de Leipzig. A peine rentré à Munich, Ibsen dut repartir pour assister à la représentation en matinée donnée au Residenz Theater le 9 janvier 1887 [2]. Le drame, fort bien joué, produisit une impression puissante, surtout le troisième acte. Ibsen se plaignit toutefois de ce que l'on avait supprimé la réplique sur la couture à la machine, et Anno lui dit qu'avec les machines nouvelles, la couture tenait, à quoi Ibsen répliqua : « Vous pouvez être sûre qu'à Rosenvold madame Alving a encore sa vieille machine à coudre. » Le succès fut considérable, mais une seconde représentation fut interdite.

Deux jours après, il y eut grande fête au Kaiserhof Hotel en l'honneur d'Ibsen. A la suite d'un discours de Julius Rodenberg, directeur du *Deutsche Rundschau*, Otto Brahm parla de Lessing, qui avait détourné les Allemands des modèles français en désignant Shakespeare, génie apparenté par la race. « Nous aussi nous avons à lutter contre la domination renouvelée du drame français, et c'est pourquoi nous tournons nos regards vers ce poète de race germanique, qui sera pour nous un soutien et un libérateur, un plus vrai modèle. » Ibsen répondit par le discours que l'on trouvera p. 309. Il n'aimait

[1] Cité par Francis Bull dans *Hundrearsutgaven*, XI, p. 14.
[2] Sur le voyage à Berlin, voir l'article de J. Hoffory, dans *Tilskueren*, 1888 p. 61.

pas parler en public, et admirait ceux qui en étaient capables comme gens doués d'un talent très spécial. Par exception, il fut assez content du discours qu'il prononça ce soir-là [1].

Parmi les admirateurs dont il fit la connaissance pendant ce séjour à Berlin, l'un des plus ardents était le fougueux Julius Hoffory, Danois d'origine et *docent* enseignant les langues scandinaves à l'université de Berlin. Hoffory, pendant les entr'actes de la représentation des *Revenants*, proclamait : « Maintenant s'ouvre une ère nouvelle pour la littérature allemande [2]. » Et par la suite, il s'entremit avec zèle pour les traductions et les représentations des œuvres d'Ibsen. C'est à lui qu'après son retour à Munich, Ibsen écrivit : « Ma visite à Berlin et tout ce qui s'y rapporte, je le considère comme un vrai et grand bonheur pour moi. J'en ai l'esprit tout ragaillardi et mes œuvres futures en porteront sûrement la marque [3]. » C'est toujours, comme dans la lettre au duc de Saxe-Meiningen et le discours de Berlin, le même souci des œuvres à venir.

Cette conversion du public allemand à Ibsen devait être définitive. Non pas universelle, bien entendu. La critique se partagea en deux partis à peu près égaux, dit Hoffory. Mais les divergences d'opinion au sujet d'Ibsen furent tout à fait indépendantes des luttes politiques. Il compta des partisans et des adversaires passionnés aussi bien parmi les conservateurs que dans l'extrême-gauche. Et beaucoup de ses futurs admirateurs ne se rallièrent d'abord à lui qu'assez timidement. Roman Wörner, par exemple, qui a écrit le plus grand ouvrage allemand sur Ibsen, faisait, en 1887, de grandes réserves :

En relisant la série de ses œuvres, on éprouve malgré soi un vif regret de ce qu'il n'ait pas une seule fois réussi à faire d'une foule de détails superbes un superbe tout. Malgré un beau talent, on ne peut créer une

[1] *Folkebladet*, 1887, n° de Noël, p. 25.
[2] *Breve*, II, p. 251.
[3] Lettre du 4 février 1887, *Samtiden*, 1908, p. 101.

véritable œuvre d'art durable, lorsque manque la condition fondamentale de toute chose : la salubrité spirituelle [1].

Mais le résultat immédiat du double succès des *Revenants* à Liebenstein et à Berlin fut que les directeurs de théâtres s'empressèrent à jouer les pièces d'Ibsen. Il était décidément adopté en Allemagne, et fit partie du répertoire courant. *Rosmersholm* fut même joué à Augsbourg le 6 avril 1887, avant les premières de Kristiania et Copenhague. Ibsen y alla, et suivit avec effroi la répétition générale, où chaque mot prononcé par les acteurs le fit frémir et gémir à mi-voix : « Oh ! Dieu, oh ! Dieu. » Et soudain il se redressa et dit d'un ton résolu : « Il faut que je renonce à mes intentions, et ça ira très bien. » Et le lendemain il assista tranquillement à la première, fut acclamé, parut sur la scène, remercia et félicita les acteurs [2]. Il était à la mode, et tout ce qui était de lui passait, même si c'était mal compris.

Sa conquête de l'Allemagne fut complète, en 1888, lorsque fut enfin levée l'interdiction de donner des représentations publiques des *Revenants*. La pièce fut jouée en allemand d'abord en Suisse, à Berne et à Bâle, et aussitôt l'interdiction levée en Allemagne, les Meininger firent des tournées en Allemagne et en Autriche. Et enfin, lorsque, à l'exemple du Théâtre Libre d'Antoine, fut fondée la *Freie Bühne*, son premier spectacle, le 29 septembre 1889, fut *Les Revenants* : cela allait de soi. A partir de 1888 Ibsen a dominé la scène allemande pendant vingt ans. Il n'était plus « un hôte », comme il l'avait dit dans son discours de Berlin, on l'annexait. Un livre de Leo Berg, *Henrik Ibsen und das Germanenthum in der modernen Literatur*, paru en 1888, s'attachait à montrer à quel point il était un vrai Germain. Et les nouveaux dramaturges allemands, surtout Gerhard Hauptmann, subissaient fortement son influence.

[1] V. la série d'articles de l'*Allgemeine Zeitung* de Munich, 1888, n° 305, 308, 311.

[2] Julius Elias, cité par Halvdan Koht dans *Henrik Ibsen, eit diktarliv*, II, pp. 304-305.

Un autre résultat de cette conquête de l'Allemagne fut sans doute aussi qu'Ibsen devint presque riche, car il y avait des moyens d'obvier au manque de protection des œuvres littéraires, et depuis 1888, il a certainement gagné plus en Allemagne que dans les pays scandinaves.

Par contre, avec la France et l'Angleterre il n'avait même pas encore pris sérieusement contact, et il n'espérait pas d'expansion dans ces pays. Ses relations personnelles avec Edmund Gosse et William Archer n'avaient encore abouti qu'à la publication de quelques articles, les traductions anglaises de *Maison de Poupée* (1882) et des *Revenants* (1885) avaient passé inaperçues, et c'est seulement en 1887 que le public français put lire une étude un peu développée sur son œuvre, d'ailleurs pleine de renseignements inexacts, et où l'analyse des *Soutiens de la Société*, notamment, est d'une haute fantaisie[1]. Deux ans plus tard, Ibsen écrivit au comte Prozor : « Depuis longtemps c'était pour moi un cher rêve d'obtenir accès en France pour mes œuvres dramatiques. Mais je n'osais y penser sérieusement, car il se présentait à moi comme tout à fait impossible et irréalisable[2]. » Il ne se doutait pas, au commencement de 1887, que la réalisation de ce rêve était en train de se préparer, à la fois en France et en Angleterre. En Allemagne, il devenait un auteur célèbre, presque autant que dans les pays nordiques, et il était encore à peu près inconnu partout ailleurs.

On comprend qu'il se soit alors senti particulièrement attiré vers l'Allemagne, où, d'ailleurs, il vivait et se trouvait bien. Il admirait la bonne organisation de la vie allemande, et lui, qui avait joui de la liberté résultant du laisser-aller de l'administration dans les États du pape, et avait regretté, pour cette raison, l'annexion de Rome par le royaume d'Italie[3], allait

[1] Jacques St-Cère, dans la *Revue d'art dramatique*, « Un poète du Nord Enrick *(sic)* Ibsen », mars et avril 1887.
[2] Lettre du 25 octobre 1889, *Breve*, II, p. 183.
[3] Lettre à Brandès, du 20 décembre 1870, *Breve*, I, p. 220.

bientôt prendre pour mot d'ordre : « Culture et discipline [1]. » Il n'avait plus la moindre hostilité contre le « pays du mensonge [2] ». Même Bismarck, jadis honni dans la « Lettre par ballon [3] », trouvait grâce devant Ibsen, parce qu'il avait su réaliser l'unité allemande.

Et en même temps, il se détournait quelque peu des pays scandinaves, ou du moins de la Norvège. Il venait, pour la seconde fois depuis qu'il avait quitté son pays en 1864, d'y faire un séjour pour voir s'il lui serait possible d'y vivre, et l'expérience avait été finalement décourageante. Il y avait vu les passions politiques exaspérées. Il était venu, inclinant vers la gauche presque avec un esprit partisan, non à cause de sa politique, mais à cause des tendances générales qu'elle prétendait représenter, et c'est précisément en quoi elle l'avait déçu. Il ne voyait plus en elle que les manières politiciennes, plus brutales que chez les gens de droite. Lui qui était grand liseur de journaux et avide de toutes les nouvelles venues des pays scandinaves, en était venu à écrire à Hegel, qui lui avait envoyé un paquet de journaux :

> Cela m'a causé une impression pénible de trouver des témoignages de la grossièreté qui a pénétré les esprits au cours des luttes des partis de ces dernières années en Danemark et en Norvège. Je remercie de ce que vous avez envoyé, mais je vous prie de ne pas envoyer désormais quelque chose qui est empreint d'un pareil esprit [4].

Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, de sentir se réveiller en lui son sentiment national norvégien, si l'on prononçait devant lui quelque parole qui lui paraissait offensante pour son pays. C'est ainsi qu'en été 1887, un Danois lui ayant dit qu'il n'avait pas été depuis longtemps « chez lui, en Suède », il repartit vivement que la Norvège était un État aussi indépendant que

[1] Discours du 26 mai 1898, Tome XVI.
[2] Tome VII, p. 170.
[3] Tome IX, pp. 27 et 28.
[4] Lettre du 19 décembre 1886, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 379.

la Suède, et qui avait sa langue, sa Constitution et son drapeau [1].

Il était vraiment, de nouveau, tout à fait hors parti. Même, il pouvait parfois paraître incliner désormais vers la droite, comme lorsqu'il écrivait au professeur Bredo Morgenstjerne, connu par les articles d'*Aftenposten*, de tendance nettement conservatrice. Ibsen le connaissait peu, et en le remerciant pour un article publié à l'occasion de son soixantième anniversaire, il ajoutait : « Quand je reviendrai à Kristiania, — si cela arrive, — je rechercherai le milieu duquel je me sens le plus rapproché. Donc, — au revoir [2] ! » Il est vrai qu'Ibsen pouvait dépasser sa pensée par désir d'être agréable à son correspondant : on le voit fréquemment dans sa correspondance. Mais il n'aurait pas écrit cela quelques années plus tôt.

Cet affaiblissement du sentiment national s'alliait à une théorie qui s'était peu à peu formée dans l'esprit d'Ibsen depuis une époque difficile à préciser, et d'après laquelle ce sentiment allait bientôt devenir périmé, car on sait que la vérité d'un jour n'est plus celle du lendemain, comme le dit le docteur Stockmann, et tout change : État, Église disparaîtront, comme Ibsen l'annonçait à Brandès dans ses lettres de 1871. Le patriotisme subira aussi cette loi de l'usure de toutes les idées. Ibsen le proclame « après le sixième verre » au cours de l'hiver 1883-84, dans sa conversation avec le professeur Undset [3]. Et il l'inscrit dans ses notes pour *Le Canard sauvage* [4].

Le patriotisme va être remplacé par un sentiment de solidarité raciale. Lui-même croyait que ce changement dans ses idées s'était produit vers l'époque où il avait enfin abordé l'écriture de son double drame sur Julien, et il écrit :

Empereur et Galiléen est le premier ouvrage que j'aie écrit sous l'influence de la vie intellectuelle allemande.

[1] J. P. KRISTENSEN-RANDERS dans *Tilskueren*, 1917, p. 506.
[2] Lettre du 21 novembre 1888, *Breve*, II, p. 179.
[3] Tome XIII, p. 17-18.
[4] *Ibid.*, p. 268.

Lorsque, en automne 1868, je suis arrivé d'Italie et me suis installé à Dresde, j'apportais le plan de *L'Union des Jeunes*, et j'écrivis cette pièce au cours de l'hiver. Pendant mon séjour de quatre ans à Rome j'avais fait diverses études historiques et pris beaucoup de notes, mais je n'avais tracé aucun plan clair pour la mise en œuvre, et je n'avais donc rien écrit encore de la pièce. Ma conception de la vie était encore alors nationale-scandinave, et c'est pourquoi je ne pouvais venir à bout de ce sujet étranger.

C'est alors que je fus témoin de la grande époque en Allemagne, l'année de la guerre et le développement qui suivit. Tout cela eut pour moi un pouvoir de transformation sur bien des points. Ma façon de considérer l'histoire du monde et la vie humaine avait été jusqu'alors une conception nationale. Elle s'élargit alors à une conception raciale, et c'est ainsi que je pus écrire *Empereur et Galiléen* [1].

Ibsen se trompe dans ses souvenirs, car le drame sur l'empereur Julien était entièrement composé dans son esprit, et la rédaction en était déjà fort avancée, lorsqu'il a écrit son poème « Changement de signaux », où s'affirme encore sa grande colère contre l'Allemagne. C'est sans doute parce qu'il s'était documenté dans des ouvrages allemands qu'il a cru, quinze ans plus tard, avoir écrit *Empereur et Galiléen* sous l'influence de la vie intellectuelle allemande. Et c'est probablement peu après, lorsqu'il s'est fixé à Munich en 1875, que ses sentiments à l'égard de l'Allemagne ont commencé progressivement à se modifier. On pourrait croire qu'il a voulu, dans sa lettre à Julius Hoffory, être agréable à ce patriote allemand, Danois d'origine, mais il exprime la même idée à Georg Brandès :

En Norvège il me serait tout à fait impossible de me fixer pour de bon. Nulle part je ne me sentirais moins chez moi que là-haut. Pour un homme à l'esprit tant soit peu développé, le vieux concept de la patrie ne suffit plus aujourd'hui.

Nous ne pouvons plus nous contenter de la société d'État à laquelle nous sommes soumis. Je crois que la conscience nationale est en voie de s'éteindre, et qu'elle sera remplacée par la conscience raciale. En tout cas, j'ai, pour ma part, subi cette évolution. J'ai commencé par

[1] Lettre à Julius Hoffory, du 26 février 1888, *Samtiden*, 1908, p. 169.

me sentir Norvégien, puis je suis devenu Scandinave, et j'ai abouti aujourd'hui au germanique général[1].

Il est allé loin dans sa louange du germanisme. Ayant reçu des lettres flatteuses à propos d'une conférence faite sur lui par Schlenther à Vienne, il s'étonne de ce que ces hommages

ne proviennent pas de milieux allemands, mais magyars et polonais, dont les idées essentielles, tant sur la vie que sur la littérature et son action pour le progrès, doivent être présumées extrêmement éloignées de nos idées germaniques. L'explication réside sans doute dans l'universalité de la nature et de l'esprit germaniques, qui prédestine à une future domination du monde[2].

Il ne s'agit là, bien entendu, que d'une domination intellectuelle. Mais on voit que si les œuvres d'Ibsen ont fait, en 1887, la conquête définitive du public allemand, lui-même se proclamait acquis au germanisme, bien qu'il ne le fût guère, au fond, car il demeurait très norvégien, à son insu, et surtout, il restait lui-même, tout dévoué à son œuvre.

Un changement, toutefois, avait commencé à se produire dans cette œuvre, avec *Le Canard sauvage*, et s'est accentué après *Rosmersholm*. La période des drames de caractère agressif était bien finie. Georg Brandès, dans une conférence qu'il a faite à Kristiania en 1906, peu après la mort d'Ibsen, a raconté :

Je me rappelle encore lorsqu'Ibsen avait écrit *Rosmersholm* et me dit un jour : « Je ne veux plus désormais écrire d'œuvres polémiques. » Bon Dieu, me disais-je, que va-t-il devenir? Mais, comme nous savons, il a tenu parole. Ses six dernières pièces ne sont pas combatives : ce sont des drames de famille et d'individus.

On peut même observer que, tandis que les six premiers drames modernes » portent des titres suggestifs d'idées, tous les suivants, sauf le dernier, ont pour titre le nom d'un personnage.

Cette conversation date de septembre 1887. Quelques jours

[1] Lettre du 30 octobre 1888, *Breve*, II, p. 176.
[2] Lettre du 26 mars 1889, à Julius Hoffory, *Samtiden*, 1908, p. 105.

plus tard, dans un discours, Ibsen déclarait publiquement que son goût de la polémique était en décroissance et qu'il sentait que ses œuvres allaient prendre des formes nouvelles [1].

D'où venait ce changement? Peut-être un peu de l'âge, qui calme les passions. Il était de constitution très robuste, mais alourdi, ne faisait presque plus jamais de promenades, et son hygiène n'était pas des meilleures, faisant un somme après son dîner, et passant sa vie assis, chez lui ou au café Maximilian, où il buvait alcool ou bière. Pourtant, son existence de bureaucrate ponctuel n'avait pas affaibli son esprit naturellement combatif ni la violence de ses sursauts de colère.

Il était peut-être, en général, plus apaisé parce qu'il se sentait heureux de son succès, rassuré au sujet de l'avenir de son fils, et satisfait de sa situation. D'autre part, il s'intéressait moins à la politique norvégienne, et ne voulait plus la faire intervenir dans ses pièces, même comme élément secondaire. Et puis, il en avait assez de voir les critiques l'interpréter presque toujours à faux, lui attribuer personnellement les idées émises par ses personnages, et rechercher toujours dans ses drames une intention et une doctrine, au lieu de les juger comme œuvres littéraires, malgré son affirmation répétée que leur objet, avant tout, était de présenter des êtres humains et des destinées humaines. Aussi est-ce à cela qu'il entendait se limiter désormais. Des êtres humains un peu exceptionnels et des destinées singulières. Il appelait cela des fantaisies *(galskaber*, littéralement : folies). C'est, je crois, à propos du *Canard sauvage* qu'il a employé le mot la première fois, dans une lettre à Georg Brandès : « On accumule en soi, au cours des ans, diverses fantaisies dont on voudrait bien trouver l'écoulement [2]. »

Certes, ce changement, reconnu et annoncé par Ibsen lui-

[1] Voir p. 30.
[2] Lettre du 12 juin 1883, *Breve*, II, p. 122.

même, est à noter. *Le Canard sauvage* et *Rosmersholm* forment comme la transition entre les quatre drames militants qui les précèdent et les « fantaisies » qui les suivent. Mais la différence n'est pas tellement grande. Les quatre drames militants étaient aussi des pièces sur des êtres humains et des destinées humaines, ce que la critique avait coutume de trop négliger. Et les derniers drames d'Ibsen, tout en étudiant des cas psychologiques singuliers, sont aussi du théâtre « à idées », où sont posés des problèmes moraux, toujours les mêmes, vus sous des aspects divers. La chaîne est ininterrompue, et chaque pièce appelle la suivante.

CHAPITRE II

LA MER ET LES ONDINES

Le 10 novembre 1886, Ibsen écrivit à Brandès : « Nous irons peut-être en Danemark l'été prochain. Nous avons tous deux grande envie de passer quelques mois à Skagen. J'espère donc que nous nous verrons à Copenhague [1]. » Skagen est une très petite station de bains de mer à l'extrême pointe du Jylland, où rien ne semblait pouvoir attirer particulièrement le ménage, et il est singulier qu'Ibsen ait pensé de si bonne heure à choisir l'endroit où il prendrait ses vacances. Il voulait évidemment retourner vers le Nord, et, après son expérience de l'année précédente, la Norvège était exclue. Il irait donc en Danemark, car, malgré ses théories sur le déclin du sentiment national, il demeurait, au fond, très Scandinave. Mais pourquoi Skagen?

C'était la mer qui l'attirait, et peut-être aussi la curiosité de voir ce qu'était la vie dans une pareille station balnéaire pendant la saison, mais surtout la mer. Ibsen sortait d'une lignée de capitaines marchands, et, jusqu'à trente-six ans, avait toujours vécu dans des ports. A Grimstad, il s'était lié avec un pilote dont il a fait le portrait, et peut-être avec le mystérieux Terje Vigen dont il a conté l'histoire. Il avait la prétention de s'y connaître en matière de navigation, comme le montre

[1] *Breve*, II, p. 165.

l'article où il rectifie les opinions émises dans la presse au sujet d'un accident [1]. La mer avait sur lui un grand pouvoir d'attraction. Un jour, à Rome, visitant un atelier de peintre, il aperçoit la réduction d'un navire, et il se perd dans la contemplation de cet objet, plus rien n'existe pour lui [2]. A Rome et à Munich, la mer lui manquait. A Rome, Edmund Gosse raconte que, lorsqu'il avait cessé depuis longtemps de visiter ateliers et musées, il allait encore chez Nils Hansteen, peintre de marine, pour voir la mer [3]. Et de Munich, il écrivait le 16 juillet 1880 : « De tout ce qui me manque ici, c'est l'absence de la mer dont j'ai le plus de peine à m'accommoder [4]. » Plus tard, ayant reçu d'Hélène Raff une marine qu'elle avait peinte, il accrocha le tableau dans son cabinet de travail, « afin de pouvoir, » écrivit-il, « gorger mon regard de la vue du large... J'aime la mer. Votre tableau met mes sentiments et ma pensée en rapport avec ce que j'aime [4]. »

Il croyait que ce sentiment était spécifiquement norvégien, et à un ami allemand il a dit : « Les gens, en Norvège, ont l'esprit dominé par la mer. Je ne crois pas que d'autres peuples puissent bien comprendre cela [5]. » Cela est fort exagéré, mais il est vrai que cette fascination et domination de la mer, qui est assez rare ailleurs, même en Angleterre, est étonnamment fréquente en Norvège. Et Ibsen a rencontré bon nombre de personnes chez qui cette disposition prenait des formes curieuses, surtout des femmes. Ces ondines pouvaient lui servir de modèles pour sa prochaine « fantaisie », qu'il appela d'abord *Havfruen*. Ce mot, d'usage courant dans les légendes et chants populaires, est un mot composé qui signifie littéralement « la dame de la mer » et se traduit par « l'ondine ». Mais il l'a remplacé par

[1] Tome V, p. 548.
[2] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, pp. 152-153.
[3] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 179.
[4] *Breve*, II, p. 84.
[5] Lettre du 30 mars 1892, *Samtiden*, 1908, p. 106.

Fruen fra havet, expression forgée par lui, et qui est exactement traduite par le titre habituel en français.

On ne sait quand lui est venue l'idée de cette pièce. Le plus ancien manuscrit est daté du 15 juin 1888, et Koht suppose que c'est le voyage en Jylland, qu'il fit en effet en été 1887, qui l'a décidé à prendre ce sujet [1]. Je croirais volontiers, au contraire, que ce voyage, auquel il a songé dès novembre 1886, a été résolu précisément parce que le sujet le tentait, et qu'un séjour au bord de la mer était indiqué pour en mûrir le plan. L'idée même était sûrement plus ou moins ancienne dans son esprit. On en trouve déjà une trace dans le manuscrit IV pour *Le Canard sauvage*, où il a écrit : « Les hommes sont des animaux marins [2] », et dans *Rosmersholm*, Brendel appelle Rebekka : « Ma séduisante ondine [3]. » Il connaissait trop d'histoires, soit légendes, soit œuvres littéraires, soit histoires vécues, qui la lui suggéraient, et, habitué comme il l'était à imaginer une construction dramatique à propos de tout ce qu'il lisait ou entendait [4], il avait sans doute, d'avance, entrevu un plan.

Toutefois, en novembre 1886, il n'avait certainement pas encore l'idée arrêtée d'écrire précisément le drame de la mer, car il hésitait encore le 27 janvier 1887, où il se plaignait à Jonas Lie de sa grande correspondance, surtout en allemand :

> Il ne peut être question, dans ces conditions, de trouver le temps et la tranquillité d'esprit nécessaires pour aborder sérieusement quelque nouvelle fantaisie *(galskab)* dramatique. Mais j'en sens plusieurs grouiller dans ma tête, et j'espère bien vers le printemps en mettre quelqu'une en œuvre.

Et celle-là devait « grouiller dans sa tête » depuis longtemps.

[1] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 278.
[2] Tome XIII, p. 274.
[3] *Ibid.*, p. 630.
[4] C'est ainsi que, Jonas Lie lui ayant exposé la fable du roman qu'il écrivait, Ibsen lui dit aussitôt, acte par acte, comment elle pourrait être transformée en drame.

Même les arts plastiques contribuaient à aiguiller sa pensée vers la mer et les ondines. Arnold Boecklin, le peintre balois qu'Ibsen avait pu rencontrer à Munich, et dont l'art était un mélange de symbolisme romantique dans son inspiration, et de réalisme dans la facture, donc assez analogue à celui d'Ibsen, avait mis à la mode les motifs de ce genre, surtout par son tableau « Triton et Néréide », où l'on voit une sirène couchée sur la plage, et par son « Jeu des vagues », de 1883, qui avaient été très discutés dans la presse, et dont Ibsen a certainement vu soit les originaux exposés à Munich, soit, du moins, les nombreuses reproductions données dans les revues ou en montre dans les boutiques [1].

Grand amateur de chants populaires, il connaissait, naturellement, le chant danois « Agnete et l'Ondin », d'où Andersen avait tiré une pièce. Il a dû y penser, mais on ne voit pas ce qu'il aurait pu y prendre. Il n'avait pas besoin de cette légende pour attribuer à la mer un pouvoir d'attraction et de répulsion à la fois.

Mais l'ondine à laquelle sans doute Ibsen a pensé le plus était une personne réelle, et qui lui tenait de près. C'était Magdalene Thoresen, la belle-mère de sa femme [2]. Susannah Ibsen a déclaré elle-même que Magdalene était le modèle de la Dame de la mer [3], qu'Ibsen a d'abord appelée Thora, nom qui rappelle celui de son mari. On sait qu'elle était Danoise, mais se disait devenue entièrement Norvégienne, conquise par l'âpre nature du Sönnmöre, où elle avait passé les premières années de sa vie norvégienne, dans la petite île basse de Herö, où il n'y avait qu'une seule maison, le presbytère, tandis que les fidèles étaient dispersés dans les hautes îles rocheuses, plus grandes, à l'entour. Elle était d'ailleurs Norvégienne d'avance par sa passion de la mer. Fille d'un marin qui tenait un cabaret

[1] E. Zucker, *Ibsen, the masterbuilder*, p. 228.
[2] Sur Magdalene Thoresen, voir tome III, pp. 72-78.
[3] Clara Bergsöe, *Magdalene Thoresen*, p. 80.

pour pêcheurs sur le petit Belt, elle était habituée à se baigner tous les jours, jusque tard dans l'automne, et nageait parfois très loin, et elle a continué à le faire jusque dans un âge très avancé. Elle croyait devoir à la mer sa santé d'esprit et de corps. Un écrivain danois a raconté une visite qu'il lui a faite lorsque, vieille, elle s'était retirée en Danemark, sur la côte : « A mon départ, la vieille dame tendit la main vers la mer, et dit : N'est-ce pas superbe, ici? Oh! j'appartiens à la mer. Elle attire, elle attire [1]. »

Et ce n'est pas seulement par son caractère d'ondine que Magdalene a été le modèle d'Ellida. Comme celle-ci, elle avait fait sans amour un mariage avantageux avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qu'elle avait fini par hautement estimer. Elle avait vécu chez lui très indépendante, s'occupant peu des enfants de son premier mariage, et pourtant admirée de l'un d'eux, qui était précisément Susannah, de même qu'Ellida est admirée par Hilde. Et surtout, elle avait eu avant son mariage une aventure sur laquelle les historiens de littérature norvégiens se montrent très discrets. Magdalene en a parlé elle-même dans ses lettres avec moins de discrétion, bien qu'à mots couverts. Le professeur Heegaard, de Copenhague, ayant passé ses vacances à Fredericia, où demeurait Magdalene chez ses parents, avait remarqué cette jeune fille, jolie de visage, et si bien douée, mais dont la vie très libre pouvait devenir dangereuse, et, avec une générosité parfaitement désintéressée, il l'avait fait venir à Copenhague pour lui faire faire des études tardives. Et pendant deux ans elle avait travaillé avec un zèle passionné. Elle raconte :

Pendant mes études à Copenhague, j'ai connu un jeune homme, une nature emportée, curieuse, une force de la nature. Il prenait des leçons avec moi, et j'ai dû me courber à terre sous sa formidable volonté démoniaque... Il aurait pu m'embarquer dans une puissante vie d'amour

[1] Cité d'après Francis Bull, dans *Hundreaarstutgave*, XI, p. 26.

exclusif... je le crois encore... Toutefois je n'ai jamais regretté qu'il m'ait abandonnée, grâce à cela j'ai connu un homme meilleur, et j'ai mené une meilleure vie. Mais j'ai toujours bien su qu'il aurait *pu* faire épanouir et fructifier l'amour qui résidait en moi. Ensuite j'ai circulé avec le désir et le regret, je me suis accrochée tantôt haut, tantôt bas, n'ai constamment saisi qu'une ombre. Et la capacité d'amour n'a pas disparu avec les années, a grandi beaucoup plus [1].

On sait que le jeune homme dont elle parle est le poète islandais Grimur Thomsen, homme singulier, peu scrupuleux, qui est entré dans la carrière diplomatique, et a été attaché à la légation danoise à Paris. Vers 1860, on le voyait dans les salons de Copenhague, accompagné d'un élève de l'École navale d'origine inconnue, qui passait pour son fils, et que présentait Heegaard. Le jeune officier périt bientôt dans une croisière, et l'on dit que cette mort fut un suicide. Grimur Thomsen donna sa démission de bonne heure, et se retira en Islande, où il se maria et cultiva une ferme.

Magdalene, peu après la rupture avec Grimur Thomsen, vint tenir la maison du pasteur Thoresen, qui était veuf depuis peu, et l'épousa l'année suivante. Elle dit de cette union : « Thoresen était mon ami, mon père, mon frère [...] Il était un homme à qui je pouvais tout dire nettement et qui m'aurait compris. » Elle lui fit savoir avant le mariage qu'il y avait eu

un événement lamentable dans ma vie agitée [...]. Mais le passé, où j'avais été une malheureuse ignorante mal protégée, ce qu'il m'était impossible d'expliquer à moi-même et aux autres,... je lui demandai de le considérer comme une lettre close et de s'en tenir simplement à ma personne comme résultat de toute cette lutte, et — s'il m'en trouvait digne — de faire comme si tout le reste était effacé. Il l'a fait.

On ignore dans quelle mesure Ibsen a été au courant de l'histoire de Magdalene Thoresen. Ce n'est pas à lui qu'elle se serait confessée de la sorte. Si elle a pu écrire ainsi à Johanne

[1] Lettre du 28 avril 1867 à Johanne Luise Heiberg, dans *Breve fra Magdalene Thoresen.*

Luise Heiberg, qui, elle aussi, avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et qu'elle a tenu en haute estime et affection, mais sans amour, c'est sans doute parce que les mutuelles confidences entre les deux femmes ont constitué un échange. Mais Ibsen n'a guère pu ignorer que sa belle-mère avait « un passé ». Curieux par nature, et adroit à s'informer, il est probable que son enquête n'a pas été sans résultat. Et c'est ainsi que Magdalene Thoresen ne lui a pas servi seulement comme bon spécimen d'ondine, mais a contribué à l'invention du scénario, et Grimur Thomsen est devenu le mystérieux « Étranger » fascinateur.

Et le scénario a été dans doute précisé dans l'esprit d'Ibsen par le souvenir d'un épisode du roman de Paul Heyse, *Kinder der Welt.* C'était l'œuvre principale de ce romancier ami de Brandès, et qui tenait une place importante dans la littérature allemande, au moment où Ibsen s'est installé à Munich. Ibsen l'a beaucoup fréquenté dans les premières années de son séjour dans cette ville, et il est infiniment probable qu'il a lu ce livre [1]. La façon dont il en parle dans une lettre à Brandès semble même indiquer qu'il l'avait déjà lu avant de se fixer à Munich [2].

Le cinquième livre de *Kinder der Welt* est l'histoire de Toinette, qui a épousé un comte, bien qu'elle aimât Edwin ; le ménage est malheureux, le comte est ardemment amoureux de Toinette, mais il lui cause une répugnance croissante. Ils ont eu un enfant qui est mort à sept mois ; la mère a éprouvé une telle répulsion à voir combien l'enfant ressemblait à son père qu'elle refuse ensuite de mener vie commune avec le comte, et en arrive à un état d'extrême nervosité, qui confine à la folie. Alors le comte invite Edwin, qui dans l'intervalle est devenu professeur de lycée, à venir le voir. « Peut-être un

[1] J'avoue n'avoir pas lu *Kinder der Welt.* La difficulté actuelle des communications m'a empêché de m'en procurer un exemplaire. C'est pourquoi l'exposé qui suit est emprunté à Francis Bull *(Hundrearsutgaven,* XI, pp. 33-35). Les ressemblances entre le cinquième livre de *Kinder der Welt* et *La Dame de la Mer* avaient été signalées par Just Bing (*Tilskueren,* 1906, p. 906).

[2] Lettre du 30 janvier 1875, *Breve,* II, p. 25.

autre confierait son malheur domestique à n'importe qui plutôt que précisément à vous. Mais je vous sais homme d'honneur, et incapable de sentir une égoïste joie maligne en venant chez moi et voyant la femme que votre ancien rival n'a pas su rendre heureuse. D'ailleurs je ne me soucie guère de moi-même, et je ferais n'importe quoi pour détourner de ma femme le grand danger qui la menace. » Edwin arrive le soir au château du comte ; la comtesse ne se montre pas, mais quand Edwin va faire une promenade nocturne solitaire du côté de l'étang du parc, il l'aperçoit qui va, enveloppée d'un manteau, vers la cabine de bain. Un instant après, elle est debout, déshabillée, les cheveux défaits, sur la marche de la cabine, et se jette dans l'eau. « Avec de longs mouvements assurés, la nageuse fendit les vagues, levant seulement la tête et les épaules pour écarter de son front son épaisse chevelure [...]. Puis l'étrange ondine nagea dix ou douze fois d'un bout à l'autre de l'étang. [...] Enfin, elle parut fatiguée. Elle semblait se laisser insensiblement entraîner vers le fond. Sa tête s'enfonçait de plus en plus bas dans l'eau silencieuse. Lorsque enfin des bulles bruirent autour du corps qui sombrait, elle se retourna brusquement, et, en trois brasses vigoureuses, regagna la cabine. » Le lendemain, Edwin peut causer avec elle, et l'entend raconter la crise qu'elle a subie à la naissance et à la mort de l'enfant. Il propose ensuite que le comte rende sa liberté à sa femme, mais son conseil est froidement repoussé. Quelque temps après il est informé que Toinette s'est suicidée.

Les ressemblances sont telles entre Ellida et Toinette, entre Edwin et Arnholm, et entre les attitudes du comte et du docteur Wangel, que le rapprochement s'imposerait, même si l'on n'avait pas une raison très probable de croire qu'Ibsen a lu *Kinder der Welt.* Les différences sont grandes, pourtant. Arnholm n'est pas, comme Edwin, l'amoureux dont la pensée hante l'esprit de l'ondine : à cet égard, il sera remplacé par « l'étranger ». Edwin sera ainsi décomposé en deux personnages

distincts, dont l'un, le plus important, ne lui ressemble pas du tout. Et le docteur Wangel, n'a pas à refuser le conseil de rendre sa liberté à Ellida, qu'Arnholm ne lui donne pas. Au contraire, il rend sa liberté à sa femme, et cela spontanément : à la manière ibsénienne, le dévouement désintéressé du docteur Wangel sera poussé jusqu'au bout.

On voit qu'Ibsen connaissait la puissance d'attraction de la mer à la fois par lui-même et par un exemple typique familier, et il était naturellement porté vers le sujet de *La Dame de la Mer* par ses réflexions tant sur des faits réels que sur des œuvres littéraires. Le scénario était contenu dans ces faits et ces œuvres. Et l'idée de la pièce le tentait, parce qu'il s'agissait du problème moral posé par l'invitation d'Edwin au comte à rendre sa liberté à sa femme, problème que Paul Heyse avait esquivé ou traité d'une façon banale. Ibsen n'avait donc pas besoin d'une saison au bord de la mer pour y trouver, par hasard, la suggestion d'une pièce nouvelle. Si, comme j'ai tendance à le croire, il pensait à l'écrire déjà en novembre 1886, lorsqu'il disait à Brandès son désir de passer l'été à Skagen, il voulait simplement, pour en méditer le plan, se placer dans l'ambiance la plus favorable. C'était un motif suffisant pour lui, car il attachait grande importance à l'influence du milieu et du paysage.

Dans les premiers jours de juillet, il alla directement non pas à Skagen, où il craignait de rencontrer certaines coteries d'artistes [1], mais à Frederikshavn, port plus important, et y resta une dizaine de jours, pour aller finalement s'installer le 15 juillet dans la petite station balnéaire de Sæby, éloignée des routes des touristes, où il resta un mois et demi, et fut enchanté de son séjour. Le 13 août, il écrivait à Hegel :

Le Jylland est un pays charmant pour y passer l'été. Les gens sont accueillants et aimables ; nous voyons tous les jours la mer libre à proxi-

[1] Francis Bull dans *Hundreaarsutgave*, XI, p. 18.

mité immédiate, et le temps, cette année, est le plus beau que l'on puisse désirer. Nous avons habité ici, à Sæby, depuis quatre semaines, et comptons y rester encore quelque temps [1].

La mer libre, « ouverte » : ce n'était pas la mer telle qu'il la connaissait en Norvège, où la vue est presque toujours limitée par les îles du Skærgaard. C'est pourquoi il a pu dire que, cet été-là, il avait « découvert la mer », et dans sa pièce, dont l'action, bien entendu, est située en Norvège, à l'embouchure d'un fjord, son ondine se plaindra de n'avoir pas devant elle la vraie mer, la mer « ouverte ». Ibsen ne pouvait rassasier ses yeux de cette vue. Un correspondant écrivit à un journal : « On peut rencontrer parfois Ibsen dans les bois, mais surtout on est sûr, dans la matinée, de le rencontrer près du port, où il reste souvent debout, immobile, pendant des heures à regarder le Kattegat. Et pendant l'après-midi, il fait volontiers de nouveau une promenade vers le port [2]. » Des Danois qu'il ne connaissait pas venaient à Sæby tout exprès pour l'entrevoir, comme J. P. Kristensen Randers et Peder R. Möller, qui ont longuement causé avec lui et louent « son amabilité naturelle et sa simplicité [3] ». Il causait aussi avec les gens, et faisait des études sur les baigneurs et sur ce que signifie la saison pour les habitants d'une petite localité comme Sæby. Une jeune Danoise qui aimait rester des heures assise sur la plage à rêver tout en travaillant à quelque ouvrage, a raconté plus tard qu'elle avait souvent remarqué « un petit homme aux larges épaules, à favoris gris et en lunettes. Debout, tenant la main au-dessus de ses yeux, il contemplait la mer. Il avait une canne sur laquelle il s'appuyait lorsqu'il sortait un calepin où il écrivait. A la distance d'où je l'observais, je croyais qu'il dessinait la mer ». Ibsen aussi l'avait vue, et avait remarqué son beau regard enthousiaste. On entra peu

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 382.
[2] *Dagbladet*, 1887, nº 290.
[3] *Tilskueren*, 1917, pp. 504-511.

à peu en conversation, elle dit son désir de voyager et son goût du théâtre, où elle entra, en effet, par la suite, et il lui annonça qu'elle aurait place dans sa prochaine pièce ; et lorsque, plus tard, ils se rencontrèrent par hasard dans la rue, à Kristiania, il paraît même qu'il l'appela « ma Hilde ». « Il est bien possible, dit Francis Bull, que certaines répliques de Hilde Wangel dans *La Dame de la Mer* proviennent des conversations d'Ibsen avec Engelke Wulff à Sæby [1]. »

William Archer, revenant de Norvège, fit un détour pour rendre visite à Ibsen à Sæby, où il le trouva installé à l'hôtel dans un appartement composé d'un très vaste salon et de deux chambres. Ibsen s'était beaucoup plu à Frederikshavn, où il causait avec les matelots et passait de pleines journées au bord de la mer, dont il trouvait le voisinage, disait-il, « favorable à la contemplation et à la pensée constructive ». A Sæby, la mer était un peu moins accessible, mais Mme Ibsen ne trouvait pas de promenades agréables à Frederikshavn, et le séjour à Sæby était « une sorte de compromis entre elle et lui ». William Archer passa toute une journée à Sæby, et Ibsen lui dit qu'il espérait avoir une « fantaisie » achevée l'année suivante. Le critique anglais résume ainsi ce qui paraît l'avoir le plus intéressé dans la conversation :

Il semble que l'idée d'une pièce se présente généralement avant les personnages et la fable, bien que, lorsque je le lui dis en propres termes, il le nia. Il semble pourtant résulter de ses dires qu'il y a un certain stade de l'incubation de ses pièces où elle pourrait aussi bien donner un essai qu'un drame. Il a, pour ainsi dire, à incarner les idées en personnage et fable, avant que l'on puisse dire vraiment commencé le travail de création proprement dit. Il reconnaît que plusieurs plans et idées s'entremêlent souvent, et que la pièce finalement écrite s'écarte parfois beaucoup de l'intention du début [2].

Ibsen avait également reçu, à Frederikshavn, la visite de

[1] *Hundreaarsu'gave*, XI, p. 24.
[2] William Archer, « Ibsen as I knew him », dans *The monthly Review*, juin 1906, pp. 12-13.

Henrik Jæger, enfin venu pour recueillir des renseignements en vue de la biographie d'Ibsen qu'il préparait, et Ibsen lui dit que la mer jouerait un rôle dans son prochain ouvrage [1].

De tels propos, tenus au bout de quelques semaines passées en contemplation de la mer danoise « ouverte » et paisible, rendent difficile de croire que la pièce dont il parlait n'avait pas été conçue avant son arrivée, car il n'avait pas coutume de parler de ses projets avant qu'ils fussent mûris. Et l'idée d'introduire Mlle Wulff dans sa pièce paraît montrer un état déjà passablement avancé.

Il s'enquit aussi d'une jeune fille singulière, Adda Ravnkilde, qui avait vécu à Sæby et s'y était suicidée à vingt et un ans en 1883, après une vie de hautes aspirations déçues par l'étroitesse du milieu provincial, et à la suite d'une lutte vaine pour surmonter, semble-t-il, l'amour que lui avait inspiré un homme qu'elle jugeait indigne d'elle, et c'est pourquoi elle avait mis fin à ses jours d'une triple façon : en absorbant un poison, se coupant l'artère du poignet, et se tirant un coup de revolver dans la tempe. Elle laissait les manuscrits de trois romans qui ont été publiés peu après sa mort, le premier avec une préface de G. Brandès, et qui méritaient de l'être, car on y découvre une nature artiste des plus douées, mais dont la qualité essentielle était l'intelligence, si bien que ces ouvrages d'une si jeune fille témoignent d'une invraisemblable maturité d'esprit. Ibsen a lu ses livres et s'est vivement intéressé à son histoire, au point de visiter sa maison et d'aller sur sa tombe [2]. Il fut sans doute frappé de voir qu'elle traitait, en somme, les mêmes problèmes que lui, et un peu dans le même esprit, opposant, par exemple, dans « Une victoire à la Pyrrhus », l'idée traditionnelle d'un mari qui veut que tout se rapporte à lui dans le ménage, au désir qu'a sa jeune femme d'avoir,

[1] Francis Bull, *Hundrearsutgave*, XI, pp. 23-24.
[2] Francis Bull, dans *Hundrearsutgave*, XI, p. 24.

comme écrivain, une vie personnelle. Et il n'est pas impossible que cela ait suggéré à Ibsen l'ingénu égoïsme masculin de Lyngstrand. Mais c'est surtout la vie d'Adda Ravnkilde qui a sans doute inspiré à Ibsen ce qu'il dit dans ses notes de l'étroitesse de l'existence dans une petite ville comme Sæby (p. 244).

Au total, on ne peut pas dire que le séjour d'Ibsen dans le Jylland ait compté beaucoup pour *La Dame de la Mer*, à part la forte impression du contraste entre la mer danoise « ouverte » et la mer norvégienne, où la vue est presque partout bornée. Tous les éléments importants de la pièce étaient acquis avant le voyage, et Sæby n'a même fourni que peu de détails.

Ibsen quitta Sæby le 29 août pour retourner à Frederikshavn, où il prit le bateau le 8 septembre, pour se rendre à Göteborg, où un banquet fut organisé en son honneur, le 12 septembre, par la société *Gnistan* (« L'étincelle »), et il y prononça un discours.

Remerciant pour la sympathie qu'on lui avait témoignée, il dit que « il savait d'autant plus apprécier cette sympathie que ses tendances polémiques étaient en décroissance, et il sentait que son œuvre était en train de prendre des formes nouvelles ; pour acquérir la disposition à cela nécessaire, l'amitié, et une sympathie qui montrait qu'on le comprenait, avaient la portée d'une aide, et il remerciait pour l'accueil utile à cet égard » [1].

Puis, il se rend à Stockholm par les canaux, en compagnie d'Anne Charlotte Leffler, qu'il avait rencontrée au banquet, et il a en route une longue conversation avec Urban von Feilitzen (Robinson), qu'il avait fait prévenir, parce qu'il désirait faire sa connaissance personnelle [2]. A Stockholm, nouvelles fêtes. Le 22 septembre, dîner en son honneur chez Mme Edgren, où

[1] Compte rendu suédois cité par Francis Bull dans *Hundreaarsutgaven*, XI, p. 12.
[2] Sur Urban von Feilitzen, v. tome XIII, pp. 467-8.

il a l'occasion de prendre la défense de Brandès à propos de la polémique alors suscitée dans la presse scandinave par la conférence « Monogames et polygames », que Björnson avait faite à l'appui de la thèse émise dans sa pièce *Un gant*, où était exigée une égale chasteté de l'homme et de la femme avant le mariage. Brandès avait pris part à la querelle élargie aux conceptions morales en général, et la querelle venait d'amener une brouille entre Björnson et Brandès. Ibsen s'exprima ainsi :

Ce à quoi il faut tenir, et qu'il faut défendre à tout prix, c'est précisément ce que la morale sociale appelle diabolisme, c'est la nouveauté, ce qui germe, et qui grandira. Chacun a sa morale en lui-même, il ne s'agit pas de fonder des lois pour les autres, il s'agit pour chacun de décider ce qui est juste pour lui dans tel et tel cas [1].

Il y a encore un grand dîner en l'honneur d'Ibsen chez Ole Richter, chef de la délégation à Stockholm du gouvernement norvégien. Et il y a un grand dîner d'hommes chez Gösta Mittag Leffler, le grand mathématicien ultra-conservateur, où Mme Edgren et Sonia Kowalewsky sont les seules femmes. Viktor Rydberg, l'auteur du roman « Le dernier Athénien » y est, et interroge Ibsen sur *Empereur et Galiléen*. Mittag Leffler prononce un *skaal* en l'honneur de son hôte, qui dit dans sa réponse : « De toutes mes patries, la Suède est celle où j'ai trouvé le plus de compréhension [2]. »

Et enfin il y a la grande fête donnée par la société Heimdall le 24 septembre, où Mme Edgren joue le rôle de maîtresse de maison. Tout le Stockholm savant, artistique et politique est là. Mme Adlesparre, chef du mouvement féministe, n'a pu venir, et s'est excusée. Ibsen, d'excellente humeur, est très causant et aimable avec tout le monde [3]. Devant les 250 personnes réunies le discours principal est prononcé par le député

[1] Rapporté dans une lettre d'Ernst Ahlgren à Brandès citée par Sten Linder dans sa thèse *Ernst Ahlgren i hennes romaner*, p. 68.

[2] Anne Charlotte Leffler, *en självbiografi grundad pa dagböcker och brev*, p. 111.

[3] Lotten Dahlgren, *Lyran*, p. 276.

radical, Adolf Hedin, à qui seize ans plus tôt, Ibsen avait adressé son poème « A mon ami l'orateur révolutionnaire ». Puis Mme Hwasser prononce un discours au nom des femmes, et veut baiser la main d'Ibsen, ce contre quoi il proteste. Vient ensuite le discours d'Ibsen, que l'on trouvera p. 310, traduit sur le texte norvégien rédigé par Ibsen après coup, et remis au journal suédois *Aftonbladet,* qui le publia, mais l'accompagna « pour ceux qui ne comprennent pas tout à fait le norvégien » du compte rendu rédigé par le délégué du journal. Voici la traduction de ce compte rendu suédois :

Mesdames et messieurs,

En venant maintenant exprimer un cordial merci, je ne peux naturellement songer à répondre à tout ce que le précédent orateur m'a fait le plaisir flatteur de déclarer en mon honneur. Mais je dirai qu'à chacun de mes séjours en Suède, j'ai plus clairement éprouvé quel bonheur c'est d'avoir une plus grande patrie.

On a dit que par ma production littéraire j'ai quelque part à la forme qu'a prise l'époque, et l'on a qualifié cette époque d'époque *nouvelle.* Je crois toutefois que, d'un autre point de vue, on peut tout aussi bien qualifier le moment où nous vivons de période terminale — ou comme une transition vers un nouveau stade de développement, car je crois à une évolution dans le monde des concepts aussi bien que dans celui de la vie naturelle, et je crois que les concepts sont aujourd'hui sur le point d'être bouleversés. Je crois que les concepts politiques et sociaux se fondront en une unité dont nous ne pouvons naturellement nous faire une idée claire, mais qui, je crois, sera plus favorable que le dualisme actuel au bonheur de l'humanité.

Je crois que la poésie, de notre temps, est en train de s'éteindre. Je crois que la philosophie s'éteint également, je crois que la religion, dans ses formes actuelles, s'éteindra aussi. Mais en même temps s'opère une formation nouvelle qui, j'en ai confiance, sera capable de satisfaire aux exigences et aux besoins de l'avenir.

On a dit que dans mes œuvres je suis pessimiste, et je suis pessimiste en ceci, que je ne crois pas à l'éternité des idéals humains. Mais je suis optimiste en ce que je crois fermement à la reproduction des idées humaines et à leur capacité de prendre des formes nouvelles appropriées à l'époque. Et l'époque vers laquelle, selon moi, nous avançons, est une

époque qui me paraît tendre vers ce que j'ai désigné dans mon drame *Empereur et Galiléen* sous le nom de « troisième empire ».

C'est maintenant le samedi soir,... après lequel viendra le jour de repos... espérons que ce jour de repos se lèvera lumineux et magnifique, et cela mieux que dans le sens littéral. Espérons que nous autres vieux, dont l'action en cette vie sera bientôt achevée, aurons travaillé de façon à préparer non seulement ce sentiment de dimanche, mais aussi la force et le courage nécessaires pour les jours de travail qui devront inévitablement suivre celui-là.

Skaal pour ce qui vient !

C'est un samedi soir qui nous trouve ici réunis.

Après lui, viendra le jour de repos, le jour de fête,... comme on voudra.

Pour ma part, je serai content du résultat de la semaine de travail de ma vie, si ce travail peut servir à préparer les sentiments du lendemain.

Mais avant tout je serai satisfait s'il peut contribuer à fortifier les esprits dans la semaine de travail qui viendra infailliblement ensuite.

Ce discours semble avoir été remanié légèrement par Ibsen dans la rédaction qu'il a remise à *Aftonbladet*, en sorte que ce compte rendu est sans doute plus proche des paroles réellement prononcées. C'était un acte de foi dans l'avenir qui devait nécessairement attirer l'attention, et les commentaires furent nombreux. *Morgenbladet* note : « Ces jours-ci, ce discours a été un sujet général de conversation dans les trois pays nordiques [1]. » Björnson, choqué par le mot d'Ibsen sur « la plus grande patrie », et préoccupé surtout des rapports entre la Suède et la Norvège, écrivit :

La monarchie commune durera selon qu'elle pourra laisser la Norvège suivre sa route et la Suède la sienne ; c'est comme indépendants que nous valons le plus, et que nous valons aussi le plus les uns pour les autres. Notre patrie ne serait pas plus grande à se battre avec celle des Suédois, mais plus petite.

La marche du monde n'est pas vers les sociétés de plus en plus grandes (même s'il le semble pour l'instant), mais le contraire. Autrement, l'idée du socialisme serait une impossibilité ; et, quelles que soient les fautes des socialistes, l'avenir est au socialisme [2].

[1] « Considérations sur le discours de Stockholm », 1er et 2 octobre 1887.

[2] *Dagbladet*, 4 octobre 1887. Reproduit dans Bjørnstjerne Björnson, *Artikler og Taler*, II, p. 81.

Björnson avait, certes, raison, lorsqu'il disait : « C'est comme indépendants que nous valons le plus, et que nous valons aussi les uns pour les autres. » Et il défendait ainsi les idées qu'avait souvent exprimées Ibsen lui-même, lorsque, patriote ardent, il avait autrefois su concilier son patriotisme avec son scandinavisme. Mais Björnson, trop soucieux de l'intérêt politique du moment, négligeait l'essentiel des déclarations ibséniennes. Il en alla de même avec les socialistes. Un journaliste du parti, un mois plus tard, vint trouver Ibsen pour lui demander quelle était sa position au sujet de la question sociale. Ibsen répondit vaguement que le socialisme avait un énorme avenir, mais qu'il n'était pas bien au fait, que les conceptions variaient, etc. « Mais en définitive, dit le journaliste, Björnson a déclaré nettement et sans ambages qu'il partage nos opinions. Il est socialiste. Quelle position prenez-vous, docteur Ibsen? — Bon, je pourrais l'être aussi, fut la claire réponse du poète [1]. » Or, cette réponse, précisément, est évasive. Ibsen se tient à l'écart du parti socialiste comme des autres partis. Il est vrai qu'il compte, pour la révolution qu'il espère, sur les ouvriers et les femmes, comme il l'a dit, une fois de plus, à l'un de ses visiteurs à Sæby. Et comme celui-ci lui objectait : « Mais ne faut-il pas avoir le pouvoir? » il répondit : « Non, mais le pouvoir naturel que possèdent les ouvriers et les femmes donneront à la société une organisation équitable [2]. » Il avait des relations amicales avec von Vollmar, ancien officier, devenu député socialiste de Munich au Reichstag, mais s'il était un sympathisant à l'égard de la classe ouvrière, il ne l'était certainement pas à l'égard du parti socialiste. C'était même parce que les ouvriers n'avaient pas « subi de dommage irréparable sous la pression des partis » qu'il comptait sur eux [3].

D'ailleurs toutes ces considérations n'ont qu'un rapport

[1] *Aftenposten*, 1887, n° 544.
[2] J. P. Kristensen-Randers, dans *Tilskueren*, 1917, p. 508.
[3] Discours de Trondhjem, tome XIII, p. 391.

assez lointain avec le discours de Stockholm. Un article, du moins, touche davantage un point essentiel, pour montrer combien la pensée d'Ibsen est analogue à celle de Henrik Wergeland. Ibsen, dit Erik Wullum [1], proclame la future disparition du dualisme entre chair et esprit. Pourquoi? Parce que c'était un besoin de sa nature. Or, la suppression de ce dualisme était l'idée à laquelle Wergeland était le plus profondément attaché. Wergeland, plus résolu et plus violent qu'Ibsen, parle de béatitude sur la terre, de matin de Pâques et de Pentecôte, quand Ibsen parle de jour de repos et de sentiment de dimanche. Mais l'inspiration est la même, et Wergeland rêvait de révolutions spirituelles : « Une religion humaine remplacera celle qui a renié l'humain. » Erik Wullum, qu'Ibsen appréciait [2], avait au moins compris que le discours de Stockholm était d'un ordre transcendant, et ne devait pas être jugé d'après les contingences de l'actualité. Seulement, il ne paraît pas avoir vu la grande différence entre Wergeland et Ibsen, qui fait se succéder les « semaines de travail ». Ce qu'il prévoit et annonce, c'est la progression en spirale, dont il avait déjà parlé dans la « Lettre par ballon » [3].

Ibsen assista, entouré de dames dans sa loge, à une représentation triomphale de *Un Ennemi du Peuple*, et partit le 27 septembre pour Copenhague, où il devait retrouver sa femme, qui était allée à Kristiania pendant le voyage de Suède. Son amie Mme Limnell n'avait paru à aucune fête, car elle restait dans sa propriété de Lyran, aux environs de Stockholm, avec le bras cassé. Ibsen lui écrivit le jour de son départ pour s'excuser de ne pas aller la voir, faute de temps. Une autre notabilité de Stockholm, et d'importance, n'avait

[1] *Dagbladet*, 1887, n° 320. L'article n'est pas signé, mais dans la collection de coupures de journaux relatives à Ibsen, réunie par Halvorsen, celui-ci a écrit le nom d'Erik Vullum à la fin (Bibliothèque de l'Université d'Oslo, H. 107, pp. 6-7).

[2] *Dagbladet*, 1887, n° 329.

[3] Tome IX, pp. 123-124.

pas paru non plus : Strindberg était alors au bord du lac de Constance à Paris. Mais son éditeur adressa un exemplaire de sa dernière œuvre, *Le Père*, à Ibsen, qui répondit :

Les expériences et observations de Strindberg dans le domaine qui est son sujet principal ne concordent pas avec les miennes. Mais cela ne m'empêche pas de reconnaître, dans cette œuvre aussi, la fougueuse puissance de l'auteur, et d'en être saisi.

Et il annonçait que, joué de façon réaliste, le drame produirait un effet très émouvant [1].

A Copenhague, il arriva au moment où la querelle ultime battait son plein entre ses deux amis Björnson et Brandès. S'il avait défendu Brandès à Stockholm, il défendit Björnson devant Brandès, disant que les attaques de Björnson étaient sans intentions méchantes [2]. Ibsen et Brandès se plaisaient ensemble, et ils eurent quelques bonnes conversations, bien que leur accord ne fût plus aussi grand qu'autrefois. Ibsen, moins que jamais homme de parti, fut invité à la fête donnée aux étudiants de première année par la « Société des Étudiants », rivale de l' « Association des Étudiants », et que Brandès qualifiait de réactionnaire. Ibsen demanda si le groupe était politique, et comme on lui dit que non, il accepta. Des journaux de gauche se gaussèrent, disant qu'Ibsen avait applaudi un discours en pentamètres ïambiques contre la libération des femmes et s'était laissé embrasser par Drachmann [3]. Brandès fut scandalisé, et il écrivit à Ebba Snoilsky le 21 octobre : « Ibsen a été ici et a fraternisé cette fois-ci, pour changer, avec la réactionnaire « Société des Étudiants ». Je lui ai parlé de cela un peu, mais l'impression a été médiocre [4]. » Que l'on fût « sans parti » était devenu pour lui l'essentiel. Enfin, le 5 octobre, c'est Hegel qui donne un grand dîner en son honneur,

[1] Lettre publiée par *Dagbladet*, 22 novembre 1887

[2] Georg Brandes, *Levned*, III, p. 222.

[3] *Piraten*, 30 octobre 1887.

[4] *Carl Snoilsky och hans vänner*, I, p. 330.

et, là encore, Ibsen prononce un discours (p. 312) [1], où il parle du Jylland et dit qu'il y a « découvert la mer ». On a vu ce qu'il faut entendre par là. Et le lendemain, 6 octobre, il part pour rentrer à Munich par Lübeck. Il avait été absent quatre mois, dont trois passés dans le nord du Jylland, devant la mer danoise, et un mois en conversations avec des amis suédois et danois, et en fêtes. Sans doute éprouvait-il le besoin de ces distractions, parce que sa vie à Munich devenait de plus en plus monotone. Ses discours montrent un Ibsen apaisé, satisfait, en même temps que toujours aussi dévoué à son œuvre. Qu'il le dise ou non, c'est à sa pièce future qu'il pense chaque fois qu'il prend la parole en public.

[1] Ibsen n'a pas donné le texte de son discours. J'ai traduit le compte rendu qu'a donné plus tard l'historien danois de littérature Otto Borchsenius. (*Minder og Stemninger*, pp. 29-30).

CHAPITRE III

L'ŒUVRE

Rentré à Munich au commencement d'octobre, Ibsen reprit sa vie monotone de travail régulier, que rien, cette année-là, ne dérangea, en dehors de la correspondance occasionnée par son succès croissant en Allemagne et les débuts de son expansion en Angleterre et en France. Un seul événement se produisit au cours de l'année 1887-88 : le 20 mars 1888 tombait son soixantième anniversaire, qui fut célébré, suivant l'usage scandinave, par l'envoi de félicitations et même de cadeaux. Les circonstances étaient exceptionnellement favorables pour que fussent multipliés les témoignages d'amitié et d'admiration. Les télégrammes affluèrent des trois pays scandinaves, et même du monde entier. Georg Conrad, qui publiait à Munich l'hebdomadaire littéraire et artistique à tendances très modernes *Die Gesellschaft*, et qui avait servi à Ibsen d'intermédiaire entre lui et Antoine pour la première des *Revenants* à Paris, fut ce jour-là parmi les nombreux visiteurs dans le grand appartement de la Maximilian Strasse, et dit que les bouquets, couronnes et fleurs en pots étaient partout, qu'on voyait de tous côtés sur les chaises et les tables des œuvres d'art, des broderies, des éventails peints offerts, et qu'Ibsen, ravi, se promenait au milieu de tout cela, s'écriant : « C'est trop ! Je ne sais que dire ! » Björnson avait exactement prévu ces hom-

mages en adressant son télégramme : « Aujourd'hui le monde accourt au solitaire [1]. »

Et à l'occasion de l'anniversaire fut aussi publié le livre de Henrik Jæger, *Henrik Ibsen, sa vie littéraire*, qui a été longtemps la source principale pour la connaissance de la vie d'Ibsen. Jæger avait d'abord été choqué par *Les Revenants*, mais avait promptement modifié son jugement [2]. Hegel avait envoyé à Ibsen son livre *Écrivains norvégiens*, et Ibsen avait écrit qu'il trouvait l'ouvrage « extrêmement bien », et chargé Hegel de présenter ses compliments à l'auteur [3]. Ibsen n'était donc pas mal disposé à l'égard de Henrik Jæger. Toutefois, lorsque celui-ci, de passage à Munich, lui rendit visite et lui parla vaguement de son projet d'écrire sa biographie, son attitude fut peu encourageante. Lorsque Jæger en parla plus positivement à Hegel, Ibsen rappelant cette visite, écrivit :

> Je n'exprimai ni approbation ni déplaisir, ne sachant pas ce qu'il écrivait. [...] M. H. Jæger ne peut tenir ses renseignements que de seconde, troisième ou quatrième main. Je dois grandement douter qu'ils soient tout à fait corrects. Il ne peut avoir des informations vraiment sûres que par moi-même, et il ne s'est pas adressé à moi jusqu'ici [4].

Ce manque d'empressement s'affirme encore lorsque Jæger, en 1887, insiste auprès de Hegel. Ibsen écrit à l'éditeur qui le consultait sur l'ouvrage projeté :

> Et je me rappelle qu'il y a deux ans, quand il a été question de l'ouvrage de Jæger, j'ai dit moi-même que le mieux serait d'ajourner la publication au printemps 1888. Mais je peux vous assurer que c'était plutôt de ma part une échappatoire pour gagner du temps qu'un désir, et que vous ne devez pas du tout tenir compte de cela ou vous sentir lié par là. Ce qui me serait le plus agréable serait que le jour mémorable de ma vie qui aura lieu l'année prochaine passât complètement inaperçu dans les pays nordiques [5].

[1] Rudolph Lothar, *Henrik Ibsen*, p. 127.
[2] V. tome XII, p. 57.
[3] L. C. Nielsen, *Fr. V. Hegel*, II, p. 363. Lettre du 21 avril 1884.
[4] Lettre à Hegel du 25 février 1886, *Breve*, II, pp. 161 et 162.
[5] Lettre du 12 juin 1887, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 381.

Cependant, la publication du livre une fois résolue, Ibsen s'y intéresse, il veut éviter que Jæger puise à de mauvaises sources, comme Ludwig Passarge [1], il veut surtout que Jæger vienne le voir, et se plaint à Hegel, pendant le séjour à Sæby, de n'avoir pas encore de nouvelles de son biographe [2]. Enfin Jæger, averti, vient le voir à Frederikshavn à la fin d'août, et Ibsen ne put qu'être satisfait d'un ouvrage auquel il avait lui-même apporté une forte contribution, car la plupart des renseignements nouveaux proviennent de lui. Il remercia l'auteur « très cordialement » [3].

Interrogé par Jæger, il avait rendu compte amplement de sa méthode de travail, qu'il a peut-être appliquée plus strictement encore que d'habitude à *La Dame de la Mer*, après l'avoir exposée. Elle consistait, comme on sait, en longues méditations qui précédaient tout travail d'écriture. Le plus ancien manuscrit relatif à sa nouvelle pièce est daté : 5 juin 1888. Il y avait environ dix mois qu'il avait dit à Henrik Jæger que la mer y tiendrait une grande place, et depuis huit mois, revenu à Munich, il n'avait été dérangé dans son travail que par la célébration de son soixantième anniversaire. Même, si, ce qui me paraît fort vraisemblable, l'idée de la pièce est plus ancienne, suggérée par son attraction personnelle vers la mer et la connaissance d'une ondine telle que Magdalene Thoresen, puis ravivée non par la contemplation du Kattegat en 1887, mais par le séjour à Molde en 1885, il faut compter que la période des méditations a commencé peu après qu'il fut quitte de *Rosmersholm*, et par conséquent a duré environ un an et demi.

De toute façon, la lacune est grande dans l'histoire de la gestation de la pièce. Il est probable qu'Ibsen a supprimé une partie de ses notes, et pas seulement des notes courtes

[1] *Breve*, II, p. 166.
[2] Lettre du 13 août 1887, *ibid.*, p. 382.
[3] Lettre d'avril 1888, *Breve*, II, pp. 171-172.

comme celles que lui a vu prendre Engelke Wulff à Sæby. Les manuscrits que nous avons sont un aboutissement. Et ils se succèdent rapidement, car le troisième, qui est le brouillon de la pièce entière, est daté du 10 juin, cinq jours après le premier. Cela rend le second assez singulier, car il comprend, de même que le premier, une indication de la suite des scènes du premier acte. Mais c'est le premier qui est ensuite suivi dans le grand brouillon, non le second. Et bien que celui-ci ne soit pas daté, on ne peut guère douter que sa place chronologique est bien en second, notamment parce que les noms des personnages y apparaissent, alors qu'ils sont désignés dans le premier manuscrit par leur profession. Il semble qu'Ibsen, si près de l'écriture du brouillon, se demandait s'il ne pourrait pas introduire dans le premier acte la scène importante où Wangel apprendrait de sa femme qu'elle a été autrefois fiancée, et qui ne figurait pas dans le plan minutieux de ce premier acte donné par le manuscrit I. C'est pourquoi il a repris, sous une forme très sommaire, le plan de ce premier acte, à partir du moment où cette scène serait introduite, et a continué l'esquisse du plan jusqu'à la fin de la pièce, ainsi réduite à quatre actes. Sur les autres différences qui pouvaient exister dans l'esprit d'Ibsen, entre ce plan ébauché et la suite du plan incomplet du manuscrit I on ne pourrait rien dire, si le manuscrit I ne débutait pas par une série de notes assez décousues, mais dont l'analyse est pleine d'indications fort intéressantes.

En ce qui concerne le scénario et le mouvement de la pièce, on y voit qu'Ibsen pensait à multiplier les personnages, et à donner un tableau de la vie estivale pendant la saison des bains, dans une petite station où la saison est la seule période vivante, ce qui fournit une image de la vie : « Un clair jour d'été avec les grandes ténèbres ensuite,... c'est tout. » Ceci, avec la plupart des personnages épisodiques, a disparu par la suite, même, semble-t-il, dès l'écriture de la seconde partie du manuscrit I. Des observations recueillies à Sæby sur la saison



balnéaire, il ne restera que certaines répliques de Ballested.

Et l'ancien « fiancé » de l'ondine est, dans le manuscrit, un « passager étranger » venu pour prendre des bains à cause du surmenage d'une vie manquée. On s'étonne de retrouver ainsi désigné un personnage aussi différend de celui qui surgit à côté de Peer Gynt au commencement du cinquième acte de ce poème dramatique déjà si ancien. Ce nouveau « passager étranger » devient, dans le manuscrit II, Johnson, « l'Américain », qui a tué autrefois le second du navire où il était employé, dès le manuscrit II. Il ne fait plus que passer deux fois, comme « l'étranger » de l'œuvre définitive. Il est vraisemblable que ce changement a été résolu au cours de l'écriture, à la fin de la première partie du manuscrit I, de l'histoire contée par « le sculpteur ». Changement sans doute envisagé antérieurement parmi les alternatives possibles, mais décidé peu de jours avant d'aborder le brouillon.

L'histoire contée par « le sculpteur » était suggérée à Ibsen par des récits qu'il avait entendus à Molde. Une dame du Nordland lui avait parlé d'un kvène qui, par la puissance magique de son regard, avait amené la femme d'un pasteur à quitter son mari et ses enfants pour le suivre. Un kvène, c'est-à-dire un émigré de Finlande dans le Finmark norvégien, fait toujours penser à de la sorcellerie [1]. Et Ibsen combina cette aventure avec celle d'un marin qui, après de longues années d'absence, était cru mort, et qui finit par revenir, et trouva sa femme mariée avec un autre [2].

Et dans le manuscrit I on voit aussi que le décor est norvégien. L'action se passe au bord d'un fjord, d'où la vue s'étend sur une chaîne de hautes montagnes. Ce n'est pas la douce mer danoise « ouverte » qui baigne la petite ville, c'est la mer norvégienne où « toutes les passes sont fermées », comme le dit

[1] Voir le *Voyage en Laponie* de Regnard.
[2] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 283.

Ballested, citant un vers d'Oehlenschläger dans *Haakon Jarl.* Plus précisément, sans qu'il l'ait dit nulle part, c'est à Molde qu'Ibsen a pensé. L'étang à carpes, qui figure au troisième et au cinquième actes, existait même dans le parc de Moldegaard, qu'Ibsen avait plusieurs fois visité [1]. Ballested, qui est Danois et a un trait de caractère spécifiquement danois [2] demeure comme un souvenir isolé de Sæby, bien qu'il ait eu peut-être un modèle à Bergen [3]. Et la mer « ouverte » existe au moins comme un regret de l'ondine.

Le décor norvégien avait été sans doute choisi par Ibsen dès le début. A part cela, les manuscrits I et II montrent qu'il n'est parvenu à établir le plan de sa pièce qu'au commencement de juin, et qu'alors il s'est mis tout de suite à écrire son brouillon, qui a comporté des modifications nombreuses, mais aucune vraiment importante, du moins en ce qui concerne le plan. Et le changement de la dernière heure a consisté à remplacer le « passager étranger », personnage réaliste, semble-t-il, ancien marin qui vit sur terre et soigne ses nerfs, par le mystérieux Johnson, qui apparaît soudain, venant de la mer. Seulement, faute de manuscrits antérieurs, écrits au cours de la longue période de méditations, on ne peut savoir si ce changement du manuscrit I au manuscrit II a été un choix ultime ou une invention nouvelle.

Outre les indications sur le plan de la pièce, le manuscrit I comprend des réflexions sur la mer et la fascination qu'elle exerce, plus une esquisse du caractère de l'ondine, et le rapprochement de ces deux parties montre que la conception d'Ibsen n'était pas encore parvenue à maturité. A propos de la mer, en effet, il se met à rêver. Elle est mystérieuse. Il en parle à la fois en termes vagues et en termes précis. A Häckel il emprunte l'hypothèse que l'homme a été primitivement

[1] John Paulsen, *Reisen til Monaco*, p. 92.
[2] Francis Bull, dans *Hundreaarsutgave*, XI, p. 23.
[3] Lugné Poë, *Ibsen*, p. 31.

un être marin, et il parle du pouvoir hypnotique de la mer, à un moment où l'hypnotisme, grâce aux études de Charcot, était une nouveauté scientifique. Il satisfait ainsi sa double tendance à un strict réalisme et à la rêverie sur les phénomènes qui semblent le plus inexplicables. C'est là ce qui donne leur caractère particulier à ses symboles. La mer le fait songer « à la dépendance de la volonté de l'homme à l'égard de ce qui est sans volonté ». Et tout cela mène logiquement la pièce à sa forme définitive, où se multiplieront les effets d'hypnotisme, de communication de pensée à distance, etc. Par contre, l'ondine ne répond pas encore à l'orientation d'esprit ainsi manifestée. Elle a refusé les fiançailles avec le jeune marin, poussée par son père, il est vrai, mais « aussi de bon gré », parce qu'elle ne s'est pas débarrassée des préjugés qu'elle a nécessairement acquis dans sa famille, son père étant pasteur. Et pourtant, si le jeune marin « léger » avait été congédié, du moins n'avait-il pas commis de crime. Le problème moral, dans la pièce telle qu'Ibsen la concevait encore le 5 juin 1888, était donc bien différent de ce qu'il est devenu dans tout le brouillon commencé cinq jours plus tard, où il n'est pas un instant question de préjugés sociaux ou moraux, mais seulement de forces inconscientes qui troublent l'âme de l'ondine, et dont Wangel parvient à l'affranchir en lui rendant la liberté. Il n'y a, sur ce point, aucune différence essentielle entre le brouillon et le texte définitif. On peut seulement noter que dans celui-ci est introduite la formule : « Maintenant tu peux choisir. Et sous ta propre responsabilité, Ellida. » C'est une précision, non une idée nouvelle, ni un changement.

Ibsen, cette année-là, ne bougea pas de Munich, afin d'achever sa pièce. Selon son habitude, Ibsen a noté sur le brouillon la date du commencement et de la fin de chaque acte :

Acte I.	10.6.88—16.6.88.
— II.	21.6.88—28.6.88.

Acte III	2.7.88—7.7.88.
— IV	12.7.88—22.7.88.
— V	24.7.88—31.8.88.

Il a ensuite procédé à la révision de ce brouillon, et récrit sur des feuilles à part de nombreux passages, qu'on trouvera sous les numéros IV (p. 300) et VI (p. 302). Et sur le brouillon, il a encore noté que la révision de l'acte II était terminée le 18 août, celle de l'acte III commencée le 20 août, et celle de l'acte IV commencée le 31 août. D'où il suit que la révision de chaque acte lui prenait à peu près autant de temps que l'écriture.

Puis est venue la mise au net, qui a été achevée vers la fin d'octobre, et il put écrire à G. Brandès le 30 : « Après de nombreux mois de travail incessant sur une nouvelle pièce en cinq actes, qui est maintenant achevée [1]... » De la pièce elle-même, d'ailleurs, il ne dit rien. Le volume parut le 28 novembre, tiré à 10 000 exemplaires.

On a vu que l'ondine a eu plusieurs modèles, dont Magdalene Thoresen était le principal. C'est sans doute pourquoi Ibsen l'a d'abord appelée Thora (ou Tora, un peu plus tard). Mais il ne copiait pas d'après nature, et le personnage a sensiblement varié. Finalement, à partir du cinquième acte du brouillon, elle est devenue Ellida, bien que ce mot, en vieux nordique, soit masculin. Il signifie « celui qui va dans la tempête », et c'est, dans la *Saga de Frithiof* de Tegner, le nom du vaisseau de Frithiof, vaisseau magique, offert par Ægir, dieu des vents, à Viking, qui l'avait sauvé. Le navire promis par Ægir était venu le lendemain, de lui-même, sans équipage, se présenter à Viking, et Frithiof, petit-fils de Viking, en avait hérité. Aucun nom ne pouvait mieux convenir à l'ondine fascinée.

[1] *Breve*, II, p. 175.

Une grande amie d'Ibsen, Camilla Collett, a cru se reconnaître dans Ellida, précisément parce qu'elle avait elle-même subi une fascination qui lui parut analogue à celle qu'exerce « l'étranger » dans la pièce, en sorte que, pour elle, le modèle de l'étranger fut le poète Welhaven [1]. Elle affirmait tranquillement, comme un fait incontestable, qu'elle était le modèle d'Ellida, et lorsqu'on lui objectait qu'elle n'avait jamais montré une particulière attraction vers la mer, elle répondait que la mer, dans la pièce, représente Ejdsvold, où elle avait passé sa jeunesse à courir dans les bois qui bordent la Vorma [2]. Elle écrivit à Ibsen le 24 février 1889, de Copenhague :

Cher Ibsen,

J'ai été mardi au théâtre et j'ai vu *La Dame de la Mer*. Oui, qu'en dire ! C'était la pièce d'Ibsen et ce n'était tout de même pas la pièce d'Ibsen. Je crois que ce drame est, de tous les vôtres, celui qui peut le moins être joué par des acteurs danois. Les Danois ont peine à s'imaginer et à comprendre l'effet que peut produire une nature comme la nôtre.

Et pourtant la pièce a produit sur moi, ce soir-là, une puissante impression, peut-être la plus puissante de tout ce que j'ai vu de vous à la scène, Ibsen.

Je suis moi-même une sorte de « Dame de la Mer » ou bien appelez-moi : « La Dame du fond du fleuve » — des profondes vallées ombreuses d'Ejdsvold. Pendant une longue série d'années de jeunesse, j'y ai circulé dans une rêverie solitaire, si bien que j'ai fini par me familiariser avec les nymphes mêmes de la vallée, et j'ai été poussée à en jouer le rôle devant les autres... oh ! j'aurais dû jouer *La Dame de la Mer*, et précisément ce rôle-là !...

Et ne croyez pas que « l'étranger » manquait dans cette vie sauvage de nature. J'entendais sa voix dans le murmure du fleuve, son image surgissait derrière tous les buissons, m'attirait et m'effrayait, jusqu'au moment où ce dernier effet est devenu le plus fort. Moi aussi j'ai eu la force de rejeter une influence démoniaque et de « choisir en liberté ».

Je comprends maintenant votre dernière œuvre superbe et magni-

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 129.
[2] John Paulsen, *Reisen til Monaco*, pp. 87-88.

fique, Ibsen, oh ! peu de gens la comprennent comme moi. Dans « l'étranger », vous avez symbolisé cet amour aveugle, sans racine... et sans critique, de l'aspiration de la jeunesse.

Produit de l'imagination, ce démon qui a écrasé d'innombrables cœurs, détruit d'innombrables existences, soit que la déception réside dans le renoncement avant une union, soit — et c'est le pis — qu'elle se produise dans l'union même, lorsque celle-ci, cas très rare, a lieu. Nos ménages nordiques ne se prêtent pas à donner gîte à ces sortes de tendres plantes, il y faut un autre climat.

Je comprends mieux aussi maintenant votre *Comédie de l'Amour*. Je ne l'avais pas comprise auparavant. Svanhild et Falk s'aiment, mais seulement avec un sentiment d'imagination, sous l'influence hypnotique-démoniaque de ce sentiment ; dans un mariage, ce genre de sentiment ne suffirait pas.

C'est cet « amour aveugle » — fondé, en ce qui concerne l'homme, sur un simple plaisir sensuel, en ce qui la concerne, sur quelque forte contrainte démoniaque — parfois signe de la force brutale, de l'égoïsme sans scrupules — mais où, hélas ! — la vraie capacité d'amour profond, chez elle, souvent s'abîme et se perd — c'est ce monstre, ce dragon, qu'il s'agit de combattre, œuvre d'avenir.

Nous avons en vous un saint George.

Il faudra des relations plus libres, une plus vraie compréhension l'un de l'autre, une plus profonde connaissance mutuelle — une plus grande indépendance du côté de la femme — afin d'éviter les dangers de cette indépendance — et laisser les deux parties librement choisir, après mûre réflexion — et sous leur propre responsabilité.

Si vous aviez écrit *La Dame de la Mer* il y a quarante ans, je crois que j'aurais été au théâtre — hélas ! non — je ne comprenais pas le rôle dans ce temps-là.

Adieu ! Et cordial salut à madame Ibsen.

Camilla COLLETT[1].

A cette lettre où Camilla Collett considérait *La Dame de la Mer* comme une exacte interprétation de sa propre histoire, Ibsen répondit par une approbation de forme assez évasive :

Permettez-moi donc aujourd'hui de vous adresser en quelques mots mon plus cordial remerciement pour la compréhension que *La Dame de la Mer* a trouvée chez vous.

[1] Lettre citée par Francis Bull, *Hundreaarsutgave*, XI, pp. 29-31.

Que je pouvais compter précisément de votre part avant tout sur une telle compréhension, je m'en sentais d'avance assez certain. Mais j'ai été indiciblement ravi de voir cet espoir confirmé comme il l'a été par votre lettre.

Oui, il y a des points de contact. Beaucoup, même. Et vous les avez vus et sentis. Je veux dire, ce qui pour moi ne pouvait être que vaguement connu.

Mais il y a longtemps que, par le cours de votre vie intellectuelle, vous avez commencé, sous une forme ou une autre, à intervenir dans mon œuvre [1].

Ibsen savait, bien entendu, que Camilla Wergeland avait été passionnément éprise de Welhaven. Le fait était notoire. Et il avait sans doute beaucoup réfléchi à cette histoire. Mais il ne pouvait guère la connaître qu'assez vaguement, comme il le dit dans sa lettre. Et lorsque John Paulsen publia que Camilla lui avait raconté sa conviction d'être le modèle d'Ellida, Mme Ibsen eut raison de lui dire que Magdalene « devait être considérée comme le véritable modèle de la Dame de la mer [2] ».

D'autres personnages ont aussi des modèles ou sont des figures auxquelles Ibsen avait déjà pensé pour des œuvres antérieures. Ainsi le sculpteur poitrinaire paraît bien être le peintre allemand Deininger, qui, dans la première note pour *Le Canard sauvage*, devait fournir un épisode non précisé [3]. Les deux filles du docteur Wangel ont précisément les caractères opposés qu'Ibsen avait attribués aux deux filles que Rosmer, dans la première note pour *Chevaux blancs*, avait eues de son premier mariage [4]. Et la plus jeune de ces deux filles, Hilde, a au moins un trait emprunté à Susannah Ibsen, qui admirait Magdalene Thoresen. En sa jeunesse, « elle avait une passion pour sa jolie belle-mère si remarquablement douée, qui, absorbée par ses fantaisies, faisait peu attention à elle [5] ». On

[1] Lettre du 3 mai 1889, *Breve*, II, p. 180.
[2] John Paulsen, *Reisen til Monaco*, p. 92.
[3] Tome XIII, p. 269.
[4] *Ibid.*, p. 643.
[5] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 104.

a vu que la jeune Danoise Engelke Wulff était aussi, plus ou moins, un modèle de Hilde.

Mais on ne voit pas qu'Ibsen, comme il l'a fait si souvent, se soit pris lui-même comme modèle, au moins partiel, d'aucun des personnages de *La Dame de la Mer*. C'est peut-être, en ce sens, la pièce la plus objective qu'il ait écrite. L'attraction vers la mer, qui la lui a suggérée, il est vrai, avait toujours été chez lui un sentiment personnel, et il y a introduit un détail autobiographique dans les fiançailles d'Ellida, lorsque « l'étranger » réunit la bague de la jeune fille et la sienne dans un anneau qu'il jette à la mer. Lui-même s'était fiancé de la sorte avec Rikke Holst [1]. Mais, à part cela, il ne figure pas dans la pièce.

L'objectivité, d'ailleurs, devait nécessairement dominer dans une pièce où le personnage absolument principal était une femme. Et la femme, à cette époque de sa vie, l'occupait tout spécialement. Déjà, dans *Rosmersholm*, le rôle de Rebekka, au détriment de Rosmer, avait peu à peu grandi en importance, et le drame qui suivra *La Dame de la Mer* sera *Hedda Gabler*. C'est en observateur réaliste qu'Ibsen a étudié les types de femmes qu'il a mis en scène. Dans ses drames de la période polémique, elles étaient des révoltées, comme Lona Hessel, Nora et Mme Alving, parce qu'elles étaient plus instinctives que les hommes, en sorte que la révolte leur était plus naturelle. Maintenant qu'Ibsen, curieux de phénomènes mystérieux et inexpliqués, du « sixième sens et de son influence », comme il le dit dans sa première note pour *Le Canard sauvage* [2], recherchait surtout des psychologies singulières, il était naturel que l'instinct de la femme, moins altéré par la contrainte sociale, la fît passer au premier rang parmi les personnages de ses pièces [3].

[1] H. Koht. *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 283.
[2] Tome XIII, p. 268.
[3] V Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 280.

Son analyse de certains caractères féminins était si pénétrante que des femmes auxquelles il avait sans doute peu pensé en écrivant *La Dame de la Mer*, comme Camilla Collett, croyaient se reconnaître en Ellida, et telle autre à qui certainement il n'avait pas pensé du tout écrivait dans son journal mainte réflexion qu'Ibsen aurait pu mettre dans la bouche d'Ellida. C'était le cas de la romancière suédoise Ernst Ahlgren, qui s'est suicidée quelques mois avant la publication de *La Dame de la Mer* [1]. Et Anne Charlotte Leffler pouvait écrire : « Que penses-tu de *La Dame de la Mer?* Dans son caractère, ses aspirations, et même dans ses rapports avec son mari, j'ai reconnu beaucoup de moi-même, du moins telle que j'ai été pendant les nombreuses années où j'étais enfermée dans le fjord. Aujourd'hui je suis arrivée à la « mer libre [2]... » Il semble qu'Ibsen avait découvert des particularités de la psychologie féminine qui se trouvaient accentuées en Scandinavie à cette époque [3], et il se trouvait d'accord avec les travaux scientifiques du même moment, surtout ceux de Pierre Janet. C'est pourquoi plus tard, il a été considéré comme un précurseur de Sigmund Freud. La façon dont Ellida est finalement libérée de son obsession est en effet un bel exemple de cure psychanalytique. Mais, bien entendu, c'était sous son aspect moral qu'il avait envisagé le cas, et c'était, une fois de plus, les problèmes de la volonté et de la liberté qu'il avait traités.

[1] Sten Linder, *Ernst Ahlgren i hennes romaner*, p. 62, en note.

[2] Anne Charlotte Leffler, *en självbiografi grundad paa dagböcker och brev*, p. 251.

[3] Francis Bull dans *Hundreaarsutgaven*, XI, p. 29.

CHAPITRE IV

LA CRITIQUE ET LES REPRÉSENTATIONS

Un mois avant la publication de *La Dame de la Mer*, un journal avait annoncé dans une note que la pièce « sera encore plus mordante qu'aucune pièce antérieure d'Ibsen, et, d'après un propos tenu par lui-même, ne pourra guère être tout à fait comprise en dehors de la Norvège ». Un journal danois publia peu après, comme extraite d'une lettre privée d'Ibsen, la rectification suivante :

L'information donnée par plusieurs journaux disant que ma nouvelle pièce, d'après un propos de moi, ne serait guère pleinement comprise en dehors de la Norvège, est *sans aucun fondement*. Je n'ai jamais dit, ni craint, rien de pareil. J'ai eu jusqu'ici cette chance que mes œuvres ont été comprises tout aussi bien au dehors qu'en Norvège, et je n'ai aucun doute qu'il en sera de même cette fois-ci [1].

On voit que la presse croyait Ibsen encore attardé dans sa période polémique et agressive. Brandès dut constater qu'il ne l'était pas : « On sent ici pour la première fois d'une façon décisive, et avec quelque tristesse, que la période polémique de l'œuvre d'Ibsen est close. » Et il blâme la « formule magique : liberté, sous la responsabilité, qui change tout, bien que tout en reste au même point. Des biens d'ordre éthique tels que le choix sous la responsabilité sont peu capables d'apaiser une femme attirée par le mystère de l'aventure [2] ».

[1] *Morgenbladet*, 29 octobre 1888, et *Berlingske Tidende*, 21 novembre 1888, cités ici d'après *Breve*, II, pp. 254-255.
[2] Georg Brandès, *Henrik Ibsen*, p. 151.

Björnson ne fut pas satisfait non plus. Il était bien disposé pour le livre, et il écrivait à sa fille Bergliot, avant de l'avoir lu : « Tu vas recevoir la nouvelle œuvre d'Ibsen ; elle paraît superbe, et aussi plus douce que les précédentes. J'éprouve une joie patriotique de son succès comme dramaturge d'avant-garde. » Mais quelques jours plus tard il écrivait à Bergliot : « As-tu connu personne qui ressemble à la dame de la mer? Hein? [1] »

Par contre, Jonas Lie écrit à Ibsen, et il est « tout ému » ; il a eu « les nerfs crispés » lorsque Ellida s'est trouvée en face du choix, et il admirait comme « la réalité était saisie pour ainsi dire avec une main de fantôme et une force atroce [2] ».

La presse norvégienne publia de longs articles plutôt favorables, bien que, voyant l'analyse psychologique devenir l'essentiel de la pièce, elle trouvait que le sujet aurait dû plutôt être traité sous forme de roman [3]. Ibsen fut même si content d'une ample étude sur *La Dame de la Mer* [4], que, peu avant la représentation de la pièce, il écrivit au directeur du « Théâtre de Christiania » :

Il y a dans *Morgenbladet* une suite d'articles où les personnages de ma pièce sont excellemment et correctement caractérisés tels que je les ai connus. Si donc quelqu'un des acteurs qui la joueront éprouvait quelque incertitude sur leur juste interprétation, je ne peux que les renvoyer à ces articles, qui ne me sont parvenus que récemment [5].

Ces articles estiment que la littérature dramatique fait fausse route, lorsqu'elle cherche ses motifs principaux dans les phénomènes pathologiques, mais s'étendent fort peu sur les considérations générales, et sont presque uniquement consacrés

[1] Lettres des 2 et 12 décembre 1888, dans *Aulestadbreve til Bergliot Ibsen* pp. 33 et 36.
[2] *Dagbladet*, 4 novembre 1933.
[3] Irgens Hansen dans *Dagbladet*, 1888, n° 392.
[4] *Morgenbladet*, 5, 8, 9 et 11 décembre 1888, articles anonymes, publiés ensuite en brochure, avec le nom de l'auteur, Alfr. Sinding-Larsen, sous le titre *Om Henrik Ibsen : Fruen fra Havet og Personerne deri.*
[5] Lettre du 6 février 1889 à Schröder, *Edda*, IV (1915), p. 364.

à une minutieuse analyse des caractères, très bien conduite. Une très rapide conclusion montre que le sujet de la pièce est encore la question du mariage, qui ne peut être « vrai » « tant que pour l'une des parties il repose sur l'égoïsme ». Le « miracle » vainement espéré par Nora se produit pour Ellida parce que Wangel ne pense pas à lui-même.

Par contre, le jeune Hamsun opposait l'œuvre encourageante de Björnson « au superbe barbouillage énigmatique qui a commencé avec *Le Canard sauvage* et qui a récemment culminé dans la plus haute insanité appelée *La Dame de la Mer* [1] ».

La critique danoise est aussi partagée. Le grand journal de gauche veut voir dans la pièce la défense d'une idée de gauche : la mer, c'est la liberté, opposée à l'étang aux carpes, et conclut avec un naïf esprit partisan : « Si cette pièce est prise à son bénéfice par la réaction, et il ne faut répondre de rien, c'est simplement bête [2]. » Mais le journal ne témoigne d'aucun enthousiasme. Et P. A. Rosenberg ne trouve dans la pièce que poison et négativisme, et signale « les contradictions et les faiblesses qui font de *La Dame de la Mer* une des œuvres les plus obscures d'Ibsen [3] ». Un journal rappelle que le bergensois Johan Bögh avait écrit peu auparavant une histoire d'une femme sur qui la mer exerçait un pouvoir d'attraction et qui finit par se noyer. « C'était une petite nouvelle extrêmement réussie. Quelques mois plus tard, Ibsen a traité le sujet. Il voulait, comme d'habitude, en faire une comédie à problème énigmatique, mais n'est parvenu qu'à se perdre dans un océan de contradictions. » Suit un éreintement à fond [4].

La presse suédoise fut plus favorable. C. D. af Wirsén lui-même ne dénigre pas trop la pièce. Il blâme, bien entendu, la

[1] *Samtiden*, 1890.
[2] *Politiken*, 3 novembre 1889.
[3] P. A. R[osenberg], dans *Literatur og Kritik*, 1888, pp. 444-450.
[4] Article du journal danois *Avisen*, reproduit dans *Morgenbladet*, 1889, n° 99.

façon dont Ellida est sauvée, car la fausse doctrine d'évolution surestime l'intelligence, c'est pourquoi Ibsen pense qu'il suffit d'éveiller l'intelligence d'Ellida et de lui donner la liberté, « mais ce n'est pas ainsi que se produit le salut, d'où résulte quelque chose d'artificiel dans la peinture d'ailleurs extrêmement intéressante des caractères [1] ». Et en général les critiques suédois comprennent *La Dame de la Mer* comme traitant avant tout le problème de la liberté et de la responsabilité. Ainsi H. A. R. [2], et même Robinson, pourtant spécialiste de la question du mariage, et qui estime qu'elle est ici au second plan [3].

La première représentation eut lieu le 12 février au « Théâtre de Christiania », et un télégramme fut envoyé pour annoncer à Ibsen le très grand succès de sa pièce. En réalité ce succès fut incontesté, mais non éclatant. Les deux premiers actes plurent beaucoup, tandis que le rôle de l'étranger paraît avoir un peu déconcerté le public. Un journal dit qu'il donnait « l'impression de n'avoir qu'un pied dans le monde de la réalité », et trouva que la pièce était « l'une des plus faibles d'Ibsen [4] ». Un autre dit qu'à vouloir donner au mystérieux une base naturelle, Ibsen tombe d'une analyse psychologique dans un symbolisme abstrait [5]. Il y eut 21 représentations au cours de la saison, puis encore 2 en 1890 et 4 en 1891, mais devant un public assez restreint [6].

En Danemark, après la rupture avec la direction du Théâtre Royal, la pièce ne fut pas envoyée au directeur Fallesen. Le censeur Erik Bögh déconseillait d'ailleurs de jouer *La Dame de la Mer*, car ce n'est pas la mission de notre théâtre de faire de la propagande pour une morale qui aboutit à ce qu'un

[1] C. D. af Wirsén, *Kritiker*, p. 97.
[2] *Svenska Dagbladet*, 10 et 11 décembre 1888.
[3] Bull., t. XI, 41.
[4] *Aftenposten*, 13 février 1889.
[5] *Dagbladet*, 1889, n° 45.
[6] *Aftenposten*, 21 novembre 1890.

conjoint peut libérer l'autre instantanément de toutes obligations envers enfants et foyer, « dès qu'un criminel (ou une criminelle) quelconque produit un effet d'attraction sur l'imagination ou les sens. » Toutefois l'opinion ne tarda pas à exercer une telle pression sur Fallesen qu'il dut renoncer à ses réserves et pria Ibsen de donner l'autorisation de jouer sa pièce aux conditions ordinaires. Ibsen donna l'autorisation, bien entendu, mais la pièce fut médiocrement jouée. Le succès fut vif aux deux premiers actes, plutôt modéré, ensuite, et il n'y eut que 11 représentations [1].

A Stockholm, au contraire, le succès fut complet [2].

C'est en Allemagne que *La Dame de la Mer* obtint tout de suite un succès considérable. Ibsen y était alors à la mode, et il avait des partisans dévoués, comme Brahm, Paul Schlenther, et surtout Hoffory. Celui-ci se chargea de la traduction, qui parut dès le 27 novembre 1888, et fut bien accueillie. Otto Neumann-Hofer, dans le *Berliner Tagblatt*, dit que la pièce était très claire, et qu'Ellida était une nouvelle Nora pour qui « le miracle » se produit [3]. Hoffory s'occupa très activement de la représentation à l'ultra-conservateur Théâtre Royal de Berlin, et fut l'intermédiaire entre Ibsen et la direction. Ibsen paraît s'être intéressé particulièrement au personnage de « l'étranger ». Comme la direction voulait le désigner sur l'affiche sous le nom de *Ein Seemann, Ein fremder Seemann*, ou *Ein Steuermann*, Ibsen protesta, disant qu'il n'est rien de tout cela.

> [...] il arrive comme passager sur un bateau de touristes. Il n'appartient pas à l'équipage. Il porte un costume de touriste, non de voyageur. Nul ne doit savoir ce qu'il est, pas plus que l'on ne doit savoir qui il est, ni comment il s'appelle. Cette incertitude est précisément pour moi l'essentiel avec la méthode que j'ai adoptée en ce cas [4].

[1] Robert Neiiendam, *Det kongelige teaters historie*, V, pp. 146-147.
[2] *Morgenbladet*, 1889, nº 161.
[3] Article reproduit dans *Aftenposten*, 1888, nº 744.
[4] Lettre à Hoffory du 14 février 1889, dans *Samtiden*, 1908, p. 104.

Ibsen fut d'ailleurs enchanté de la façon dont ce rôle fut joué en Allemagne. Car, une fois de plus, il se rendit à Berlin pour assister à la première, qui eut lieu le 5 mars 1889. Un correspondant norvégien en a rendu compte à son journal. Un vague effort d'opposition fut violemment repoussé. Il y avait du fanatisme dans les applaudissements. Ibsen remplaçait Wagner comme objet d'admiration et de réprobation. A la fin du second acte, un tonnerre d'applaudissements éclata, qui fut encore renforcé quand Ibsen se leva, et il en fut de même ensuite à tous les actes. Les critiques les plus hostiles furent obligés de constater l'enthousiasme, « qui a dépassé même celui que l'on connaît à Bayreuth ». L'ibsénisme est maître de la section littéraire des journaux. D'ailleurs, cette « démonstration colossale » concernait moins *La Dame de la Mer* que l'auteur présent [1]. Les journaux hostiles, comme la *Kölnische Zeitung*, qui publia un éreintement sévère de la pièce, constataient du moins le succès et reconnaissaient « sans réserve » le talent de l'auteur [2].

Ibsen resta plus d'une semaine à Berlin, assista le 6 mars à une représentation du *Canard sauvage* au Residenz Theater, et le 7 à une représentation de *Nora* au Lessingtheater. *Les Soutiens de la Société* furent joués aussi à Berlin au cours de la saison. Et l'on jouait ou publiait des parodies de *La Dame de la Mer : La grenouille*, drame de famille en un acte, par Henrik Ipse, *Le Soleil de minuit*, et *Die Frau von mehreren*, « pièce psychiatrique, atavistique, bigamique, métaphysique, maritime en 5 parties pour incurables ».

Et le 9 mars Ibsen fut à Weimar, pour assister à une nouvelle représentation de sa pièce. Le 12 mars fut donnée chez l'historien de littérature Ph. Schweitzer une grande fête en son honneur, où il entendit chanter de ses poèmes et jouer des

[1] *Dagbladet*, 11 mars 1889.
[2] *Aftenposten*, 1889, n° 155.

scènes de pièces antérieures. Le 14, au théâtre de la Cour, il entendit *La Dame de la Mer*, que l'on y jouait déjà depuis le 12 février, fut reçu par le duc et la duchesse de Weimar dans leur loge, fut acclamé après chaque acte, et reçut une couronne de laurier [1].

Rentré à Munich, il écrivit à Hoffory :

Je vous écris tout de même aujourd'hui quelques mots pour vous prier de recevoir mes remerciements les plus cordiaux, et de les présenter à l'occasion à nos nombreuses relations communes qui ont contribué à faire de la semaine de Berlin le moment le plus brillant de ma vie. Lorsque j'y pense, tout cela est pour moi comme un rêve. Cela me fait presque peur.

J'ai passé la semaine suivante à Weimar. Là aussi, *Die Frau vom Meere* a été superbement jouée. Conception et rendu des personnages avaient une remarquable ressemblance avec ceux du théâtre de Berlin. Wangel, toutefois, n'était pas tout à fait aussi finement travaillé dans les détails. Lyngstrand n'était pas non plus senti et individualisé avec la même incomparable vérité. Mais je ne peux pas me souhaiter et à peine imaginer « l'étranger » meilleur qu'à Weimar — un grand être maigre à figure de vautour, des yeux noirs perçants et une belle voix grave et calme [2].

En Angleterre, la pièce ne fut jouée que le 11 mai 1891, trois semaines après *Hedda Gabler*, au Terry's Theatre, et n'obtint que cinq représentations. Edmund Gosse estimait que c'était « un des plus brillants joyaux de la couronne du poète », et observe dans son livre sur Ibsen que « sur tout le tissu de la pièce est répandue comme une lumière de charme, de mystère et de beauté qui n'avait pas apparu dans l'œuvre d'Ibsen depuis l'achèvement de *Peer Gynt* ». Les autres ibséniens trouvaient la pièce inférieure à ses drames précédents. Mais il n'y eut pas combat entre partisans et adversaires d'Ibsen. Le calme régna dans les deux camps [3].

[1] *Breve*, II, p. 254.
[2] Lettre du 26 mars 1889, *Samtiden*, 1908, pp. 104-105.
[3] C. B. Burchardt, *Norwegian Life and Literature*, p. 143.

En France, la traduction Ad. Chenevière et H. Johansen, autorisée par Prozor, fut jouée par « l'Œuvre » de Lugné Poe au Cercle des Escholiers le 16 décembre 1892. La presse y vit surtout une œuvre symboliste très étrange, mais poétique, où se trouvaient renouvelés, sous une forme assez obscure, des thèmes connus dans la littérature française. Toutefois Gustave Kahn pensait que la pièce était le résultat d'une « étude attentive » du *Fliegende Holländer* de Wagner, qu'Ibsen ignorait très probablement [1].

Hors l'Allemagne, où l'accueil enthousiaste de la grande majorité du public s'adressait plutôt à Ibsen lui-même et à l'ensemble de son œuvre qu'à *La Dame de la Mer*, la pièce n'a donc obtenu qu'un succès honorable. Et il en a été de même, à chaque reprise, même à Kristiania et à Copenhague, jusqu'au moment où le rôle d'Ellida fut pris par Eleonora Duse. C'était, parmi tous ses rôles ibséniens, celui qu'elle préférait. Elle le choisit pour sa représentation d'adieu, en 1909, et de nouveau, en 1921, pour inaugurer une série nouvelle de triomphes scéniques. Il paraît qu'elle ne pouvait tolérer la moindre critique sur le personnage d'Ellida [2].

[1] Dikka Reque, *Trois auteurs dramatiques scandinaves*, pp. 84-88.
[2] Francis Bull, dans *Hundreaarsutgaven*, XI, pp. 46-47.

LA DAME DE LA MER

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

LE DOCTEUR WANGEL, *médecin du district.*
MADAME ELLIDA WANGEL, *sa seconde femme.*
BOLETTE } *filles du docteur, du premier mariage.*
HILDE, *adolescente* }
ARNHOLM, *professeur de lycée.*
LYNGSTRAND.
BALLESTED.
UN ÉTRANGER.
JEUNES GENS DE LA VILLE.
TOURISTES.
BAIGNEURS.

(L'action se passe en été dans une petite ville au bord d'un fjord de la Norvège septentrionale.)

PREMIER ACTE

(La maison du docteur Wangel avec une grande véranda couverte, à gauche. Jardin devant et autour. Au bas de la véranda, un mât pour le drapeau. A droite dans le jardin une tonnelle avec table et chaises. Palissade avec un portillon d'entrée, au fond. Derrière la clôture, un chemin le long de la côte, bordé d'arbres. Entre les arbres on aperçoit le fjord et de hautes chaînes de montagnes avec des cimes dans le lointain. Chaude matinée d'été radieuse et claire.)

(Ballested, entre deux âges, vêtu d'une vieille veste de velours et d'un chapeau d'artiste à larges bords, est debout près du mât, et s'occupe de la corde. Le drapeau est par terre. Tout près, un chevalet avec une toile tendue sur châssis. A côté, sont posés sur un pliant pinceaux, palette, et une boîte à couleurs.)

BOLETTE WANGEL *arrive de la porte ouverte du salon d'été sur la véranda. Elle porte un grand vase de fleurs, qu'elle pose sur la table.*

BOLETTE

Eh bien ! Ballested,... arrivez-vous à la faire glisser?

BALLESTED

Parfaitement, mademoiselle. Ce n'est pas difficile... Mais, permettez,... attendez-vous la visite d'étrangers aujourd'hui?

BOLETTE

Oui, nous attendons chez nous le professeur Arnholm dans la matinée. Il est arrivé en ville cette nuit.

BALLESTED

Arnholm? Attendez un peu... Ne s'appelait-il pas Arnholm, celui qui a été précepteur ici il y a quelques années?

BOLETTE

Oui. C'est lui justement.

BALLESTED

Tiens, tiens. Est-ce qu'il revient maintenant dans ces parages?

BOLETTE

C'est pourquoi nous voulons pavoiser.

BALLESTED

Oui, c'est assez naturel.

(Bolette rentre dans le salon d'été.)

(Peu après, Lyngstrand arrive de droite sur le chemin, et s'arrête, intéressé, lorsqu'il voit le chevalet et l'attirail de peintre. C'est un jeune homme grêle, pauvrement, mais convenablement vêtu, et d'apparence délicate.)

LYNGSTRAND, *dehors, contre la haie.*

Bonjour.

BALLESTED, *se retourne.*

Oh... ! Bonjour.

(Il hisse le drapeau.)

Voilà,... le ballon est monté.

(Il fixe la corde et se met au travail à son chevalet.)

Bonjour, monsieur. Je n'ai pas, il est vrai, le plaisir de...

LYNGSTRAND

Vous, sûrement, vous êtes peintre.

BALLESTED

Oui, évidemment. Ne puis-je pas être peintre aussi?

LYNGSTRAND

Oui, je vois... Me serait-il permis d'entrer un peu?

BALLESTED

Vous voudriez peut-être regarder?

LYNGSTRAND

Oui, je voudrais bien.

BALLESTED

Oh ! il n'y a pas encore grand'chose à voir. Mais veuillez approcher.

LYNGSTRAND

Merci bien.

(Il entre par la porte du jardin.)

BALLESTED, *peint.*

C'est le fjord avec les îles, là-bas, que je peins.

LYNGSTRAND

Je vois, oui.

BALLESTED

Mais le personnage manque encore. Ici, dans la ville, pas moyen de trouver un modèle.

LYNGSTRAND

Il y aura aussi un personnage?

BALLESTED

Oui. Sur cet écueil, au premier plan, il y aura une ondine mourante.

LYNGSTRAND

Pourquoi sera-t-elle mourante?

BALLESTED

Elle s'est égarée, a quitté la haute mer et ne peut la retrouver. Alors elle est couchée là et périt dans l'eau trouble de la côte, vous comprenez.

LYNGSTRAND

Ah ! oui, comme ça.

BALLESTED

C'est la maîtresse de cette maison qui m'a donné l'idée de peindre un sujet de ce genre.

LYNGSTRAND

Comment appellerez-vous ce tableau, quand il sera fini?

BALLESTED

J'ai l'intention de l'appeler « La fin de l'ondine ».

LYNGSTRAND

Ça va très bien... Vous pouvez sûrement tirer de là quelque chose de bien.

BALLESTED, *le regarde.*

Vous êtes peut-être de la partie?

LYNGSTRAND

Vous voulez dire peintre?

BALLESTED

Oui.

LYNGSTRAND

Non, je ne le suis pas. Mais je serai sculpteur. Je m'appelle Hans Lyngstrand.

BALLESTED

Ah ! vous serez sculpteur. Bien, bien, la sculpture est aussi un bel art, magnifique. Je crois vous avoir vu quelquefois dans la rue. Êtes-vous ici chez nous depuis longtemps?

LYNGSTRAND

Non, je n'ai été ici qu'une quinzaine de jours. Mais je vais voir si je peux rester ici tout l'été.

BALLESTED

Jouir des agréments de la vie balnéaire? Hein?

LYNGSTRAND

Oui, je dois tâcher de reprendre des forces.

BALLESTED

Vous n'êtes pourtant pas malade?

LYNGSTRAND

Si, je suis comme un peu maladif. Mais ce n'est pas bien dangereux. Rien qu'une difficulté de respirer largement.

BALLESTED

Peuh !... une bagatelle ! Mais vous devriez tout de même en parler à un médecin qualifié.

LYNGSTRAND

J'ai pensé à consulter le docteur Wangel à l'occasion.

BALLESTED

Oui, faites-le.

(Il regarde vers la gauche.)

Voilà encore un vapeur qui arrive. Bondé de passagers. C'est vraiment un merveilleux essor qu'a pris ici la vie de voyage en ces dernières années.

LYNGSTRAND

Oui, le trafic, ici, est considérable, il me semble.

BALLESTED

Il y a aussi quantité de baigneurs. J'ai souvent la crainte de voir notre bonne ville perdre son cachet avec tout ce concours d'étrangers.

LYNGSTRAND

Êtes-vous né ici dans la ville?

BALLESTED

Non, je n'y suis pas né. Mais je m'y suis accla... acclimaté. Je me sens attaché à l'endroit par les liens du temps et de l'habitude.

LYNGSTRAND

Vous y avez habité longtemps, alors?

BALLESTED

Heu ! dix-sept ou dix-huit ans. Je suis venu avec la compagnie théâtrale de Skive. Mais nous sommes tombés dans des difficultés financières. Alors la société s'est dissoute et s'est dispersée à tous les vents.

LYNGSTRAND

Et vous-même, vous êtes resté ici?

BALLESTED

Je suis resté. Et mes affaires n'ont pas mal marché. Je travaillais alors surtout comme décorateur, je vous dirai.

(Bolette arrive avec un fauteuil à bascule qu'elle place dans la véranda.)

BOLETTE *parle, tournée vers le jardin d'été.*

Hilde,... vois un peu si tu peux trouver le tabouret brodé pour père.

LYNGSTRAND, *va au bas de la véranda et salue.*

Bonjour, mademoiselle Wangel.

BOLETTE, *à la barre d'appui.*

Tiens, c'est vous, monsieur Lyngstrand? Bonjour. Excusez un instant,... je vais seulement...

(Elle entre dans la maison.)

BALLESTED

Connaissez-vous la famille ici?

LYNGSTRAND

Guère. J'ai seulement rencontré ces demoiselles çà et là chez d'autres. Et puis j'ai un peu causé avec madame Wangel, la dernière fois qu'on a eu la musique là-haut, au « Site ». Elle a dit que je pouvais venir les voir.

BALLESTED

Eh bien ! vous savez,... vous devriez cultiver cette relation.

LYNGSTRAND

Oui, j'ai aussi pensé à faire une visite. Une visite d'intro-

duction, en quelque sorte. Si seulement je pouvais trouver une occasion...

BALLESTED

Oh ! pfuh,... occasion...

(Il regarde à gauche.)

Sapristi !

(Il rassemble ses affaires.)

Le vapeur est déjà au quai. Il faut que j'aille à l'hôtel. Quelqu'un des nouveaux venus a peut-être besoin de moi. Je travaille aussi comme coiffeur et friseur, je vous dirai.

LYNGSTRAND

Vous avez beaucoup de cordes à votre arc, vous.

BALLESTED

Il faut savoir s'ac... climater à divers métiers dans les petits patelins. Si quelque jour vous avez besoin de n'importe quoi pour les cheveux,... un peu de pommade, par exemple, vous n'avez qu'à demander le maître à danser Ballested.

LYNGSTRAND

Maître à danser...?

BALLESTED

Président des joueurs de cor, si vous voulez. Ce soir nous avons concert au « Site », là-haut. Adieu,... adieu !

(Avec son attirail de peintre, il gagne la porte dans la clôture et sort par le chemin à gauche.)

(Hilde sort avec le tabouret. Bolette apporte plus de fleurs. Lyngstrand, du jardin, salue Hilde.)

HILDE, *à la barre d'appui, sans rendre le salut.*

Bolette a dit que vous vous étiez risqué dans le jardin aujourd'hui.

LYNGSTRAND

Oui, j'ai pris la liberté d'entrer un peu dans le jardin.

HILDE

Avez-vous fait une promenade du matin?

LYNGSTRAND

Oh ! non,... ce n'a pas été une longue promenade aujourd'hui.

HILDE

Avez-vous été vous baigner, alors?

LYNGSTRAND

Oui, j'ai été dans l'eau un petit moment. J'ai vu votre mère en bas. Elle entrait dans sa cabine.

HILDE

Qui entrait...?

LYNGSTRAND

Votre mère.

HILDE

Ah ! oui, oui.

(Elle met le tabouret devant le fauteuil à bascule.)

BOLETTE, *comme pour interrompre.*

N'avez-vous pas aperçu le canot de père dans le fjord?

LYNGSTRAND

Si, je crois avoir vu un canot à voiles, qui rentrait.

BOLETTE

C'était sûrement père. Il a été voir des malades dans les îles.

(Elle range sur la table.)

LYNGSTRAND, *monte une marche sur l'escalier de la véranda.*

Oh ! quel luxe de fleurs... !

BOLETTE

Oui, ça n'a-t-il pas bon air?

LYNGSTRAND

Oh ! c'est superbe. On dirait que c'est jour de fête dans la maison.

HILDE

C'est bien aussi ce qui est.

LYNGSTRAND

Je m'en doutais presque. Sûrement l'anniversaire de votre père.

BOLETTE, *pour avertir Hilde.*

Hm... hm !

HILDE, *sans en tenir compte.*

Non, de mère.

LYNGSTRAND

Ah ! oui,... c'est de votre mère.

BOLETTE, *à voix basse, fâchée.*

Voyons, Hilde... !

HILDE, *de même.*

Laisse-moi !

(A Lyngstrand.)

Vous allez sans doute rentrer déjeuner maintenant?

LYNGSTRAND *descend de l'escalier.*

Oui, je devrais aller me sustenter un peu.

HILDE

Vous trouvez sans doute que vous vivez très bien à l'hôtel, là-bas?

LYNGSTRAND

Je ne suis plus à l'hôtel. C'était trop cher pour moi.

HILDE

Où êtes-vous donc maintenant?

LYNGSTRAND

Maintenant j'habite chez madame Jensen.

HILDE

Quelle madame Jensen?

LYNGSTRAND

La sage-femme.

HILDE

Excusez-moi, monsieur Lyngstrand,... mais j'ai vraiment autre chose à faire que de...

LYNGSTRAND

Oh! je n'aurais sûrement pas dû dire cela.

HILDE

Quoi donc?

LYNGSTRAND

Ce que j'ai dit.

HILDE, *le toise avec humeur.*

Je ne vous comprends pas du tout.

LYNGSTRAND

Non, non. Mais je vous dirai adieu pour le moment, mesdemoiselles.

BOLETTE, *s'avance vers l'escalier.*

Adieu, adieu, monsieur Lyngstrand. Vous voudrez bien nous excuser pour aujourd'hui... Mais un jour, plus tard,... quand vous aurez le temps,... et quand vous voudrez... il faudra entrer et dire bonjour à père et... et à nous.

LYNGSTRAND

Je vous remercie. Je le ferai bien volontiers.

(Il salue et sort par la porte du jardin. En sortant par le chemin à gauche, il salue encore vers la véranda.)

HILDE, *à mi-voix.*

Adieu, monsieur. Veuillez saluer la mère Jensen de ma part.

BOLETTE, *à voix basse, lui secoue le bras.*

Hilde...! Petite malhonnête! Tu n'es pas folle! Il pourrait t'entendre!

HILDE

Pfuh!... que veux-tu que ça me fasse!

BOLETTE, *regarde dehors à droite.*

Voilà père.

(Le docteur Wangel, en costume de voyage, un petit sac à la main, arrive de la droite par le chemin.)

WANGEL

Me voici de retour, fillettes!

(Il entre par la porte de la haie.)

BOLETTE, *descend dans le jardin au-devant de lui.*

Oh! comme c'est bien que tu sois là.

HILDE, *descend aussi vers lui.*

Es-tu quitte pour toute la journée maintenant, père?

WANGEL

Oh ! non, il me faudra descendre un petit moment dans mon cabinet, plus tard... Dites-moi,... savez-vous si Arnholm est arrivé?

BOLETTE

Oui, il est arrivé cette nuit. Nous avons envoyé à l'hôtel.

WANGEL

Vous ne l'avez donc pas vu encore?

BOLETTE

Non. Mais il viendra sûrement nous voir ce matin.

WANGEL

Oui, c'est bien certain.

HILDE, *le tire par le bras.*

Père, maintenant il faut regarder autour de toi.

WANGEL, *regarde du côté de la véranda.*

Oui, je vois bien, enfant... On a vraiment ici un air de fête.

BOLETTE

Oui, ne trouves-tu pas que nous avons joliment arrangé ça?

WANGEL

Oui, certes, je dois le dire. Est-ce que... nous sommes seuls dans la maison en ce moment?

HILDE

Oui, elle est allée...

BOLETTE, *coupe brusquement.*

Mère est au bain.

WANGEL, *regarde Bolette affectueusement et lui tapote la tête. Puis il dit avec quelque hésitation :*

Écoutez, fillettes,... voulez-vous que tout cela reste ainsi toute la journée? Et le drapeau hissé toute la journée aussi?

HILDE

Oh ! mais tu peux bien le penser, père !

WANGEL

Hm !... certainement. Mais, voyez-vous...

BOLETTE, *avec un clin d'œil et un signe de tête.*

Tu peux bien comprendre que nous avons fait tout cela en l'honneur du professeur Arnholm. Quand un si bon ami vient pour la première fois te rendre visite...

HILDE, *sourit et secoue son père.*

Pense donc,... lui qui a été le précepteur de Bolette, père !

WANGEL, *souriant à demi.*

Vous êtes de vraies futées, toutes les deux... Enfin, mon Dieu,... il est, au fond, bien naturel que nous nous souvenions de celle qui n'est plus parmi nous. Mais tout de même. Tiens, Hilde.

(Il lui tend sa petite valise.)

Descends la dans mon cabinet... Non, fillettes,... je n'aime pas cela. Je n'aime pas la forme, vous comprenez. Que nous allions ainsi, tous les ans... Enfin,... que peut-on dire à cela ! On ne peut sans doute le faire autrement.

HILDE, *va traverser le jardin à gauche avec la valise, mais s'arrête, se retourne, et désigne de la main.*

Voyez ce monsieur qui arrive là-bas. C'est sûrement le professeur.

BOLETTE *regarde de ce côté.*

Celui-là?

(Elle rit.)

Non, tu es bonne, toi ! Crois-tu que cette personne âgée est Arnholm !

WANGEL

Attends un peu, enfant. Oui, ma foi, je crois bien que c'est lui?... Mais oui, c'est bien lui, oui !

BOLETTE, *les yeux écarquillés, tout étonnée.*

Oui, mon Dieu, je crois aussi... !

(Le professeur Arnholm, en élégant costume du matin, avec des lunettes d'or et une badine, arrive de gauche par le sentier. Il a l'air un peu surmené, regarde dans le jardin, salue d'un air aimable et entre par le portillon.)

WANGEL, *va au-devant de lui.*

Bien venu, cher professeur ! Cordialement le bien venu en ces lieux qui vous étaient autrefois familiers !

ARNHOLM

Merci, merci, docteur Wangel. Merci mille fois.

(Ils se secouent les mains et marchent ensemble.)

Et voici les enfants !

(Il leur tend les mains et les regarde.)

Je ne les aurais guère reconnues, toutes les deux.

WANGEL

Non, je le pense bien.

ARNHOLM

Si,... peut-être Bolette, tout de même... Oui, j'aurais reconnu Bolette.

WANGEL

A peine, je crois. C'est qu'il y a huit ou neuf ans depuis la dernière fois que vous l'avez vue. Hé oui ! on a eu ici de grands changements depuis lors.

ARNHOLM, *regarde autour de lui.*

A vrai dire, je ne trouve pas. Sauf que les arbres ont beaucoup grandi... et que cette tonnelle a été disposée là...

WANGEL

Oh ! non, pour ce qui est du décor...

ARNHOLM, *sourit.*

Ah ! et puis, naturellement, que vous avez maintenant deux grandes filles bonnes à marier dans la maison.

WANGEL

Oh ! il n'y en a guère qu'une bonne à marier.

HILDE, *à mi-voix.*

Non, écoutez père !

WANGEL

Mais je pense que nous allons nous installer dans la véranda. Il y fait plus frais qu'ici. Voulez-vous?

ARNHOLM

Merci, cher docteur.

(Ils montent. Wangel désigne à Arnholm le fauteuil à bascule.)

WANGEL

Voilà. Vous n'avez plus qu'à rester tranquillement assis et à bien vous reposer. Car vous avez vraiment l'air un peu fatigué du voyage.

ARNHOLM

Oh ! ce n'est rien. Ici, dans cette ambiance...

BOLETTE, *à Wangel.*

N'allons-nous pas porter un peu de soda et de sirop dans le salon d'été? Sûrement il va bientôt faire trop chaud ici.

WANGEL

C'est cela, fillettes. Du soda et du sirop. Et peut-être un peu de cognac.

BOLETTE

Il faut aussi du cognac?

WANGEL

Un peu seulement. Si quelqu'un en voulait.

BOLETTE

Bien, bien. Hilde, va donc porter la valise dans le cabinet.

(Bolette entre dans le salon d'été et ferme la porte derrière elle. Hilde prend la valise et traverse le jardin pour aller à gauche derrière la maison.)

ARNHOLM, *qui a suivi Bolette des yeux.*

C'est vraiment une superbe... Ce sont deux superbes filles que vous avez là.

WANGEL, *s'assied.*

Oui, n'est-ce pas?

ARNHOLM

Oui, c'est franchement prodigieux, le changement de Bolette. Et de Hilde aussi... Mais vous-même, cher docteur... Pensez-vous demeurer ici toute votre vie?

WANGEL

Oh ! oui, c'est évidemment ce qui arrivera. Je suis né natif d'ici, comme on dit. C'est ici que j'ai vécu profondément heureux avec celle qui nous a quittés si tôt. Vous l'avez connue quand vous étiez ici, Arnholm.

ARNHOLM

Oui... oui.

WANGEL

Et maintenant je vis très heureux avec celle qui l'a remplacée. Oh ! je peux dire qu'à tout prendre, le sort m'a favorisé.

ARNHOLM

Mais pas d'enfants de votre second mariage?

WANGEL

Nous avons eu un petit garçon il y a deux ans, deux ans et demi. Mais nous ne l'avons pas gardé longtemps. Il est mort à quatre, cinq mois.

ARNHOLM

Votre femme n'est-elle pas à la maison aujourd'hui?

WANGEL

Si, elle ne va sûrement pas tarder maintenant. Elle est en bas à se baigner. Elle y va tous les jours en cette saison. Quelque temps qu'il fasse.

ARNHOLM

A-t-elle quelque maladie?

WANGEL

Pas positivement une maladie. Bien qu'elle ait été singulièrement nerveuse ces deux dernières années. C'est-à-dire, par moments. Je ne peux pas bien me rendre compte au juste de ce qui cloche en elle. Mais aller en mer, ça, voyez-vous, c'est sa vie et sa joie.

ARNHOLM

Je me le rappelle, d'autrefois.

WANGEL, *avec un sourire presque imperceptible.*

Oui, vous avez connu Ellida du temps où vous étiez précepteur là-bas, à Skjoldviken.

ARNHOLM

Bien entendu. Elle venait souvent en visite au presbytère. Et je la rencontrais généralement lorsque j'allais au phare voir son père.

WANGEL

Le temps qu'elle a passé là, croyez-moi, lui a imprimé des traces profondes. Les gens, ici, dans la ville, ne comprennent pas du tout cela... Ils l'appellent « la dame de la Mer ».

ARNHOLM

Vraiment?

WANGEL

Oui. Et c'est pourquoi... Parlez-lui donc de ces jours passés, mon cher Arnholm. Cela lui fera beaucoup de bien.

ARNHOLM, *le regarde avec doute.*

Avez-vous quelque raison de le croire?

WANGEL

Bien sûr que j'en ai.

LA VOIX D'ELLIDA, *entendue de la droite, hors du jardin.*

C'est toi, Wangel !

WANGEL, *se lève.*

Oui, chère.

(Mme Ellida Wangel, enveloppée dans un grand châle léger et les cheveux mouillés, épars sur ses épaules, apparaît entre les arbres près du pavillon. Arnholm se lève.)

WANGEL, *sourit et tend les mains vers elle.*

Ah ! voyez, c'est l'ondine !

ELLIDA, *monte rapidement sur la véranda et lui prend les mains.*

Dieu merci, je te revois ! Quand es-tu arrivé?

WANGEL

A l'instant. Il n'y a qu'un petit moment.

(Il désigne Arnholm.)

Mais ne veux-tu pas dire bonjour à une vieille connaissance...?

ELLIDA, *tend la main à Arnholm.*

Ah ! vous voilà donc. Soyez le bienvenu. Et excusez-moi de n'avoir pas été là...

ARNHOLM

Oh ! je vous en prie. Vous n'allez pas faire de cérémonies...

WANGEL

L'eau était-elle bonne aujourd'hui?

ELLIDA

Bonne ! Oh ! Dieu, l'eau n'est jamais bonne ici. Elle est tiède et molle. L'eau est malade, ici, dans les fjords.

ARNHOLM

Malade?

ELLIDA

Oui, elle est malade. Et je crois qu'elle rend malade aussi.

WANGEL, *sourit.*

Ah ! tu recommandes joliment les bains.

ARNHOLM

Je croirais plutôt, madame Wangel, que vous avez des liens particuliers avec la mer et tout ce qui touche à la mer.

ELLIDA

Oh ! oui, c'est possible. Je le crois presque moi-même... Mais voyez-vous quel air de fête les fillettes ont donné à tout en votre honneur?

WANGEL, *embarrassé.*

Hm !...

(Il regarde sa montre.)

Il faut que je ne tarde pas maintenant...

ARNHOLM

Est-ce vraiment en mon honneur...?

ELLIDA

Oui, vous pensez bien. Nous ne nous parons pas ainsi tous les jours... Ouf !... quelle chaleur étouffante on a sous ce toit !

(Elle descend dans le jardin.)

Venez par ici. On a là, du moins, comme un souffle d'air.

(Elle s'assied dans le pavillon.)

ARNHOLM, *l'y rejoint.*

Je trouve qu'on a ici fort bon air.

ELLIDA

Oui, vous, qui êtes habitué à l'air suffocant de la capitale. Il paraît que c'est épouvantable en été, à ce qu'on m'a dit.

WANGEL, *qui est aussi descendu au jardin.*

Hm ! chère Ellida, tu vas tenir compagnie à notre bon ami toute seule pour un moment.

ELLIDA

Tu as des affaires?

WANGEL

Oui, il faut que je descende à mon bureau. Et puis, il faut que je me change un peu. Mais je ne serai pas long...

ARNHOLM, *s'assied dans le pavillon.*

Prenez votre temps, cher docteur. Votre femme et moi, nous saurons faire passer le temps.

WANGEL, *avec un signe de tête.*

Oui, oui,... j'y compte bien. Allons,... au revoir !

(Il sort à travers le jardin à gauche.)

ELLIDA, *après un court silence.*

Vous ne trouvez pas qu'on est bien ici?

ARNHOLM

Je trouve que je suis bien maintenant.

ELLIDA

Ce pavillon est appelé mon pavillon. Car c'est moi qui l'ai fait arranger. Ou plutôt c'est Wangel... qui l'a fait pour moi.

ARNHOLM

Et c'est ici que vous vous tenez d'habitude?

ELLIDA

Oui, j'y suis la plus grande partie de la journée.

ARNHOLM

Sans doute avec les fillettes?

ELLIDA

Non, les fillettes... elles se tiennent sur la véranda.

ARNHOLM

Et Wangel lui-même?

ELLIDA

Oh ! Wangel circule entre les deux. Tantôt il est près de moi, tantôt avec les enfants.

ARNHOLM

Est-ce vous qui voulez que ce soit ainsi?

ELLIDA

Je crois que c'est le mieux ainsi pour tout le monde. Nous pouvons nous parler à distance,... quand parfois nous croyons avoir quelque chose à dire.

ARNHOLM, *après un moment de réflexion.*

La dernière fois que je vous ai rencontrée... Je veux dire là-bas, à Skjoldviken... Hm !... il y a longtemps de cela...

ELLIDA

Il y a bel et bien dix ans depuis que vous étiez là-bas chez nous.

ARNHOLM

Oui, à peu près. Et quand je vous vois par la pensée dans ce phare... ! La païenne, comme vous appelait le vieux prêtre, parce que votre père vous avait fait baptiser d'un nom de bateau, disait-il, et non d'un nom chrétien...

ELLIDA

Oui, et puis après?

ARNHOLM

Jamais je n'aurais pu croire que je vous reverrais ici comme madame Wangel.

ELLIDA

Non, dans ce temps-là, Wangel n'était pas encore... Dans ce temps-là vivait encore la première mère des fillettes. Leur vraie mère, quoi...

ARNHOLM

Oui. Parfaitement. Mais même s'il n'en avait pas été ainsi... Même si Wangel avait été tout à fait libre,... je n'aurais jamais pensé que cela pourrait se faire.

ELLIDA

Moi non plus. Jamais de la vie... dans ce temps-là.

ARNHOLM

Wangel est un si brave homme. Si loyal. Si bon et obligeant pour tous...

ELLIDA, *cordialement et avec chaleur.*

Oui, certes, il l'est !

ARNHOLM

... mais il doit être prodigieusement différent de vous, il me semble.

ELLIDA

Vous avez raison. Il l'est, en effet.

ARNHOLM

Bien, mais comment est-ce venu, alors? Comment est-ce venu?

ELLIDA

Oh! mon cher Arnholm, il ne faut pas me demander cela. Je ne saurais pas vous expliquer ces choses-là. Et même si je le pouvais, vous ne seriez pas en mesure d'y rien comprendre.

ARNHOLM

Hm!...

(Un peu plus bas.)

Avez-vous jamais rien confié à votre mari à mon sujet? Je veux parler naturellement de la vaine démarche,... à laquelle je me suis laissé entraîner.

ELLIDA

Non. Pouvez-vous le croire! Je ne lui ai pas dit un mot de... ce que vous pensez.

ARNHOLM

J'en suis heureux. Car je me sentais comme un peu gêné à l'idée que...

ELLIDA

Il n'y a aucune raison. Je lui ai dit seulement, ce qui est vrai, que j'avais beaucoup d'affection pour vous, et

que vous étiez le meilleur et le plus sincère ami que j'avais là-bas.

ARNHOLM

Je vous remercie. Mais dites-moi maintenant,... pourquoi ne m'avez-vous jamais écrit depuis mon départ?

ELLIDA

J'ai pensé que cela vous ferait peut-être de la peine d'avoir des nouvelles d'une personne qui... qui ne pouvait donner satisfaction à votre désir. C'était comme raviver une blessure, me semblait-il.

ARNHOLM

Hm !... Oui, oui, vous avez sans doute raison.

ELLIDA

Mais pourquoi n'avez-vous jamais écrit vous-même?

ARNHOLM, *la regarde avec un sourire de demi-reproche.*

Moi? Faire le premier pas? Me faire peut-être soupçonner de vouloir entamer une nouvelle demande. Après un refus comme celui que j'avais essuyé?

ELLIDA

Oh ! non, je le comprends bien... N'avez-vous jamais pensé ensuite à un autre mariage?

ARNHOLM

Jamais. Je suis resté fidèle à mes souvenirs.

ELLIDA, *plaisantant à demi.*

Oh ! voyons ! Oubliez les vieux souvenirs tristes. Vous devriez plutôt penser à devenir un heureux mari, il me semble.

ARNHOLM

Il faut alors que cela ne tarde pas, madame Wangel. Songez donc,... j'ai déjà, c'est pénible à dire, trente-sept ans sonnés.

ELLIDA

Eh bien ! raison de plus pour vous dépêcher.

(Elle se tait un instant, puis, dit d'une voix grave et basse :

Écoutez, mon cher Arnholm,... je vais vous dire une chose que je n'aurais pas pu énoncer alors, même si ma vie eût été en jeu.

ARNHOLM

Qu'est-ce donc?

ELLIDA

Lorsque vous avez fait... cette vaine démarche, comme vous disiez tout à l'heure,... je ne pouvais pas, alors, vous répondre autrement que je l'ai fait.

ARNHOLM

Je le sais. Vous n'aviez rien à m'offrir qu'une bonne amitié. Je le sais bien.

ELLIDA

Mais vous ne savez pas que toute mon âme et toutes mes pensées étaient alors ailleurs.

ARNHOLM

Alors?

ELLIDA

Oui, justement alors.

ARNHOLM

Mais c'est impossible ! Vous vous trompez de date. Je ne crois pas que vous connaissiez Wangel à ce moment-là.

ELLIDA

Ce n'est pas de Wangel que je parle.

ARNHOLM

Pas de Wangel? Mais à cette époque,... là-bas à Skjoldviken... Je ne me rappelle pas une seule personne, là-bas, à qui j'aurais pu imaginer la possibilité que vous auriez pu songer.

ELLIDA

Non, non,... je le pense bien. Car tout cela était follement absurde.

ARNHOLM

Mais dites-m'en donc davantage là-dessus.

ELLIDA

Oh ! il suffit bien que vous sachiez que j'étais liée alors. Et maintenant, vous le savez.

ARNHOLM

Et si alors vous n'aviez pas été liée?

ELLIDA

Eh bien ! quoi?

ARNHOLM

Votre réponse à ma lettre aurait-elle été différente?

ELLIDA

Comment puis-je le savoir? Lorsque Wangel est venu, la réponse a été différente.

ARNHOLM

A quoi bon me dire que vous étiez liée?

ELLIDA, *se lève comme prise d'une inquiétude nerveuse.*

Parce qu'il me faut quelqu'un à qui me confier. Non, non, restez assis.

ARNHOLM

Votre mari ne sait donc rien de cette histoire?

ELLIDA

Je lui ai avoué tout d'abord que mes pensées, autrefois, avaient été ailleurs. Il n'a pas demandé à en savoir davantage. Et depuis, nous n'en avons jamais parlé. Ce n'était d'ailleurs, au fond, que pure folie. Et c'est tombé tout de suite. Oui, c'est-à-dire... à peu près.

ARNHOLM, *se lève.*

A peu près seulement? Pas tout à fait!

ELLIDA

Si! Si fait! Ah! Dieu, cher Arnholm, ce n'est pas du tout comme vous croyez. C'est tellement inconcevable. Je ne sais comment je pourrais vous le raconter. Vous croiriez seulement que j'étais malade. Ou que j'étais folle.

ARNHOLM

Chère madame,... maintenant il faut que vous disiez tout.

ELLIDA

Allons! Je vais essayer. Comment, vous qui êtes un homme raisonnable, pourrez-vous comprendre que...

(Elle regarde dehors et s'interrompt.)

Attendez à plus tard. Voilà une visite.

(Lyngstrand arrive par la gauche sur le chemin et entre dans le jardin. Il a une fleur à la boutonnière et porte

un beau bouquet enveloppé de papier et de rubans de soie. Il s'arrête et reste un peu hésitant près de la véranda.)

ELLIDA, *s'avance dans le pavillon.*

Est-ce les jeunes filles que vous cherchez, monsieur Lyngstrand?

LYNGSTRAND, *se retourne.*

Ah ! vous êtes là, madame?

(Il salue et s'approche.)

Non, ce n'est pas elles. Ce n'est pas ces demoiselles. C'est vous-même, madame Wangel. Vous m'avez permis de venir vous rendre visite...

ELLIDA

Oui, certainement. Vous êtes toujours le bienvenu.

LYNGSTRAND

Je vous remercie. Et comme par un heureux hasard il il y a justement fête aujourd'hui dans la maison...

ELLIDA

Ah ! vous savez cela?

LYNGSTRAND

Mais oui. Aussi voudrais-je me permettre, madame, de vous offrir...

(Il salue et tend le bouquet.)

ELLIDA, *sourit.*

Mais, cher monsieur Lyngstrand, le mieux n'est-il pas que vous donniez vos belles fleurs au professeur Arnholm lui-même? Car c'est lui qui est vraiment...

LYNGSTRAND, *indécis, les regarde tous deux.*

Pardon,... mais je ne connais pas monsieur. C'est seulement... Je viens à l'occasion de l'anniversaire, madame.

ELLIDA

L'anniversaire? Alors vous avez fait erreur, monsieur Lyngstrand. Il n'y a pas d'anniversaire ici dans la maison aujourd'hui.

LYNGSTRAND, *avec un sourire malin.*

Oh ! je sais bien. Mais je ne croyais pas que ce fût tellement secret.

ELLIDA

Qu'est-ce que vous savez?

LYNGSTRAND

Que c'est votre anniversaire, madame.

ELLIDA

A moi?

ARNHOLM, *la regarde d'un air interrogateur.*

Aujourd'hui? Non, certainement pas.

ELLIDA, *à Lyngstrand.*

D'où vous vient cette idée?

LYNGSTRAND

C'est mademoiselle Hilde qui l'a révélé. Je suis déjà entré ici un instant aujourd'hui. Et j'ai demandé à ces demoiselles pourquoi elles avaient tant de fleurs et hissaient le drapeau...

ELLIDA

Oui, eh bien?

LYNGSTRAND

... et mademoiselle Hilde a répondu : c'est que c'est aujourd'hui l'anniversaire... de mère.

ELLIDA

De mère... ! Ah ! bien.

ARNHOLM

Aha !

(Lui et Ellida échangent un regard d'intelligence.)

Oui, puisque ce jeune homme le sait, madame Wangel...

ELLIDA, *à Lyngstrand.*

Oui, puisque vous le savez, je...

LYNGSTRAND, *présente de nouveau le bouquet.*

Permettez-moi donc de vous féliciter...

ELLIDA, *prend le bouquet.*

Tous mes remerciements... Veuillez vous asseoir un moment, monsieur Lyngstrand.

(Ellida, Arnholm et Lyngstrand s'asseyent dans la véranda.)

Cette affaire... l'affaire de mon anniversaire... aurait dû être un secret, monsieur le professeur.

ARNHOLM

Oui, elle l'aurait dû. Elle n'était pas pour nous, les non-initiés.

ELLIDA *pose le bouquet sur la table.*

C'est bien cela. Pas pour les non-initiés.

LYNGSTRAND

Je n'en dirai certes pas un mot à âme qui vive.

ELLIDA

Oh ! ce n'est pas pour cela que je le dis... Mais comment allez-vous? Il me semble que vous avez meilleure mine.

LYNGSTRAND

Oui, je crois que ça va bien. Et l'année prochaine, si, peut-être, je m'en vais dans les pays du sud...

ELLIDA

Et vous le pourrez, disent les fillettes.

LYNGSTRAND

Oui, car à Bergen, j'ai un bienfaiteur qui me protège. Et il a promis qu'il m'aidera l'année prochaine.

ELLIDA

Comment l'avez-vous trouvé?

LYNGSTRAND

Oh ! ç'a été une fameuse chance. J'ai servi en mer sur un de ses bateaux.

ELLIDA

Vraiment? Vous aviez le goût de la mer dans ce temps-là?

LYNGSTRAND

Non, pas le moins du monde. Mais quand ma mère est morte, mon père n'a plus voulu m'avoir chez lui. Et il m'a fait partir en mer. Nous avons fait naufrage dans la Manche au retour. Et ce fut très bon pour moi.

ARNHOLM

Comment cela?

LYNGSTRAND

Oui, car c'est grâce à ce naufrage que j'ai eu mon mal. Ce mal de poitrine. Je suis resté si longtemps dans l'eau glacée avant qu'on soit venu à mon secours. Alors, j'ai dû renoncer à la mer... Oui, ce fut certes un grand bonheur.

ARNHOLM

Ah? Vous trouvez?

LYNGSTRAND

Oui. Car le mal n'est pas autrement dangereux. Et maintenant je peux devenir sculpteur, comme je le voudrais tant. Songez donc, modeler la douce glaise, qui prend si délicatement forme entre les doigts!

ELLIDA

Et que voulez-vous modeler? Sera-ce des ondins et des ondines? Ou bien sera-ce de vieux vikings...?

LYNGSTRAND

Non, ce ne sera rien de pareil. Aussitôt que je pourrai m'y mettre, j'essayerai de faire une grande œuvre. Un groupe, comme on l'appelle.

ELLIDA

Ah! oui,... et que représentera ce groupe?

LYNGSTRAND

Oh! ce serait quelque chose que j'ai moi-même éprouvé.

ARNHOLM

Bien, bien. Tenez-vous surtout à cela.

ELLIDA

Mais qu'est-ce que c'est?

LYNGSTRAND

Voilà, j'avais pensé que ce serait une jeune femme de marin, couchée, qui dort d'un sommeil étrangement agité. Et elle rêve aussi. Je crois que je saurai la faire de façon que tout le monde puisse voir qu'elle rêve.

ARNHOLM

N'y aura-t-il rien de plus?

LYNGSTRAND

Si, il y aura un autre personnage. Une apparition, comme on dit. Ce sera son mari, à qui elle a été infidèle pendant son absence. Et il s'est noyé en mer.

ARNHOLM

Comment dites-vous?

ELLIDA

Il s'est noyé?

LYNGSTRAND

Oui. Il s'est noyé dans une traversée. Mais ce qui est singulier, c'est qu'il est rentré chez lui quand même. C'est pendant la nuit. Et le voilà debout devant le lit, et il la regarde. Il sera tout trempé, comme un homme qu'on tire de l'eau.

ELLIDA, *s'adosse sur son siège.*

C'est étrange.

(Elle ferme les yeux.)

Oh ! je vois cela tout vif devant moi.

ARNHOLM

Mais, au nom du ciel, monsieur... monsieur... ! Vous avez dit que c'était une scène que vous aviez éprouvée.

LYNGSTRAND

Hé oui !... j'ai bien éprouvé cela. C'est-à-dire, à peu près.

ARNHOLM

Éprouvé qu'un mort...?

LYNGSTRAND

Je ne l'ai pas éprouvé comme ça, directement. Pas éprouvé physiquement, bien entendu. Mais tout de même...

ELLIDA, *vivement, l'esprit tendu.*

Racontez-moi tout ce que vous savez ! Il faut que je sois complètement au fait de ceci.

ARNHOLM, *sourit.*

Oui, ceci est assurément quelque chose pour vous. Il y a une atmosphère marine là dedans.

ELLIDA

Comment était-ce, alors, monsieur Lyngstrand?

LYNGSTRAND

Bon, voici comment : lorsque notre brick allait quitter une ville qu'on appelle Halifax pour rentrer au pays, nous avons dû y laisser le maître d'équipage à l'hôpital. Un Américain fut engagé pour le remplacer. Ce nouveau maître d'équipage...

ELLIDA

L'Américain?

LYNGSTRAND

... oui ; un jour il emprunta au capitaine un paquet de vieux journaux qu'il lisait à tout moment. Car il voulait apprendre le norvégien, disait-il.

ELLIDA

Bien ! Et alors?

LYNGSTRAND

Alors voilà qu'un soir s'élève une violente tempête. Tout le monde était sur le pont. Sauf le maître d'équipage et moi. Lui, s'était foulé un pied et ne pouvait pas marcher, et j'étais malade aussi, et au lit. Et il était assis dans la cabine et lisait un des vieux journaux...

ELLIDA

Bien ! Bien !

LYNGSTRAND

Et soudain je l'entends qui pousse comme un hurlement. Je le regarde, et je vois sa figure blanche comme de la craie. Et il se met à froisser le journal et à le déchirer en mille petits morceaux. Et il faisait cela tout tranquillement.

ELLIDA

N'a-t-il rien dit du tout? Il n'a pas parlé?

LYNGSTRAND

Pas tout de suite. Mais un peu après il a dit, comme se parlant à lui-même : « Mariée. Avec un autre. En mon absence. »

ELLIDA, *ferme les yeux et dit presque à voix basse :*

Il a dit cela?

LYNGSTRAND

Oui. Et songez donc,... il l'a dit en fort bon norvégien. Il a dû avoir une grande facilité pour apprendre les langues étrangères, cet homme.

ELLIDA

Et ensuite? Qu'est-il arrivé de plus?

LYNGSTRAND

Oui, alors viennent ces paroles étranges que jamais de ma vie je n'oublierai. Il ajouta, tout tranquillement, cela aussi : « Mais elle est à moi, et mienne elle sera. Et elle me suivra, dussé-je rentrer au pays et la chercher comme un noyé revenu de la mer. »

ELLIDA, *se verse un verre d'eau. Ses mains tremblent.*

Pfuh !... comme il fait lourd ici aujourd'hui...

LYNGSTRAND

Et cela, il l'a dit avec une telle force de volonté qu'il m'a paru homme à le faire.

ELLIDA

Avez-vous quelque renseignement sur... ce qu'est devenu cet homme?

LYNGSTRAND

Oh ! madame, il n'est sûrement plus vivant.

ELLIDA, *vite.*

Pourquoi le croyez-vous?

LYNGSTRAND

Nous avons fait naufrage plus tard dans la Manche. J'étais descendu dans la grande barque avec le capitaine et cinq autres. Le second est allé dans le youyou, et l'Américain y était aussi, et un homme encore.

ELLIDA

Et de ceux-là on n'a plus entendu parler?

LYNGSTRAND

Non, pas la moindre nouvelle, madame. Mon bienfaiteur l'a écrit récemment dans une lettre. Et c'est précisément

pourquoi je désire tellement faire une œuvre d'art avec cette histoire. La femme infidèle du marin, je la vois toute vive devant moi. Et le vengeur, qui est noyé, et qui revient quand même de la mer. Je les vois tous les deux si nettement.

ELLIDA

Moi aussi.

(Elle se lève.)

Venez,... entrons. Ou plutôt allons trouver Wangel. Je trouve qu'on étouffe ici.

(Elle sort du pavillon.)

LYNGSTRAND, *qui s'est levé aussi.*

Pour ma part, je vais prendre congé. Je voulais seulement faire une petite visite pour l'anniversaire.

ELLIDA

Allons, comme vous voudrez.

(Elle lui tend la main.)

Adieu et merci pour les fleurs.

(Lyngstrand salue et sort à gauche par le portillon.)

ARNHOLM, *se lève et s'approche d'Ellida.*

Je vois que cela vous a vivement émue, chère madame Wangel.

ELLIDA

Oh ! oui, vous pouvez le dire, bien que...

ARNHOLM

Mais ce n'est rien de plus, au fond, que ce à quoi vous deviez vous attendre.

ELLIDA, *le regarde, stupéfaite.*

M'attendre !

ARNHOLM

Oui, je trouve !

ELLIDA

M'attendre à voir quelqu'un revenir... ! Revenir de cette façon !

ARNHOLM

Mais, mon Dieu, qu'est-ce que... ! Est-ce l'histoire de marin de ce sculpteur toqué...?

ELLIDA

Oh ! cher Arnholm, il n'est peut-être pas si toqué que cela.

ARNHOLM

Est-ce donc ces sornettes sur le mort qui vous ont troublée ainsi? Et moi qui croyais que...

ELLIDA

Que croyez-vous?

ARNHOLM

Je croyais naturellement que ce n'était que feinte de votre part. Que vous étiez là, tourmentée d'avoir découvert que l'on célèbre une fête de famille dans la maison. Que votre mari et ses enfants mènent une vie de souvenir, à laquelle vous n'avez aucune part.

ELLIDA

Oh ! non, non. Qu'il en soit de cela comme ça voudra. Je n'ai pas le droit de réclamer mon mari uniquement pour moi seule.

ARNHOLM

Il me semble pourtant que vous devriez l'avoir.

ELLIDA

Oui. Mais je ne l'ai quand même pas. C'est là le fait. Moi-même je vis aussi avec des souvenirs,... où les autres n'ont pas de part.

ARNHOLM

Vous !

(Plus bas.)

Faut-il entendre par là...? Vous... vous n'aimez pas vraiment votre mari !

ELLIDA

Oh ! si, si,... de toute mon âme j'ai fini par l'aimer ! Et c'est précisément pourquoi c'est tellement affreux,... inexplicable,... inimaginable... !

ARNHOLM

Maintenant vous allez me confier vos chagrins entièrement, sans réserve ! Le voulez-vous, madame Wangel?

ELLIDA

Je ne peux pas, cher ami. Pas maintenant, du moins. Plus tard, peut-être.

(Bolette sort sur la véranda et descend dans le jardin.)

BOLETTE

Père sort de son cabinet. N'allons-nous pas nous asseoir tous dans le salon d'été?

ELLIDA

Oui, allons-y.

(Wangel, qui a changé de costume, arrive avec Hilde de derrière la maison, à gauche.)

WANGEL

Voilà ! Vous me voyez tout à fait libre ! Ça fera plaisir de boire maintenant un bon verre de boisson fraîche.

ELLIDA

Attends un peu.

(Elle entre dans le pavillon et rapporte le bouquet.)

HILDE

Oh ! regardez ! Toutes ces jolies fleurs ! D'où les as-tu?

ELLIDA

Je les ai reçues du sculpteur Lyngstrand, ma chère Hilde.

HILDE, *interdite.*

Lyngstrand?

BOLETTE, *inquiète.*

Lyngstrand est-il venu ici... de nouveau?

ELLIDA, *souriant à demi.*

Oui. Il est venu avec ce bouquet. A l'occasion de l'anniversaire, tu comprends.

BOLETTE, *avec un coup d'œil vers Hilde.*

Oh... !

HILDE, *murmure :*

L'imbécile !

WANGEL, *confus et navré, à Ellida.*

Hm !... Oui, vois-tu... Je vais te dire, ma chère, ma bonne, mon Ellida bénie...

ELLIDA, *l'interrompant.*

Venez, fillettes ! Nous mettrons mes fleurs dans l'eau avec les autres.

(Elle monte sur la véranda.)

BOLETTE, *bas, à Hilde.*

Oh ! mais elle est gentille au fond, tout de même.

HILDE, *à mi-voix, d'un air fâché.*

Singeries ! C'est seulement un air qu'elle se donne pour plaire à père.

WANGEL, *sur la véranda, serre la main d'Ellida.*

Merci,... merci ! Grand merci pour ce que tu as fait là, Ellida !

ELLIDA, *arrange les fleurs.*

Eh bien ! quoi... ne puis-je pas aussi en être, et célébrer le... l'anniversaire de mère?

ARNHOLM

Hm !...

(Il monte auprès de Wangel et d'Ellida. Bolette et Hilde restent en bas dans le jardin.)

ACTE II

(Sur « le Site », hauteur couverte de buissons derrière la ville. Un peu en arrière se dressent un tas de pierres et une girouette. De grandes pierres disposées comme sièges, sont placées autour du tas de pierres et au premier plan. Très au-dessous on aperçoit au fond l'embouchure du fjord avec des îles et des promontoires. On ne voit pas la pleine mer. Nuit d'été presque claire. Lueurs jaune rouge dans l'air et sur les cimes des fjelds dans le lointain. On entend faiblement le bruit d'un chant à quatre voix, plus bas, sur les collines, à droite.)

Des jeunes gens de la ville, hommes et femmes, arrivent de la droite par couples, passent en causant familièrement devant le tas de pierres, et sortent à gauche. Peu après entre Ballested servant de guide à un groupe de touristes étrangers. Il est chargé de châles et de sacs de voyage.

BALLESTED, *montrant avec sa canne.*

Sehen Sie, meine Herrschaften,... là-bas *liegt eine andere* colline. *Das willen wir* aussi *nesteigen und so herunter...*

(Il continue en anglais et sort avec le groupe à gauche.)
(Hilde arrive, montant rapidement la pente à droite, s'arrête, et regarde en arrière. Un peu après Bolette arrive par le même chemin.)

BOLETTE

Mais, ma chère, pourquoi nous faut-il courir et planter là Lyngstrand?

HILDE

Parce que j'ai horreur d'aller si lentement sur les côtes. Tiens,... regarde comme il se traîne.

BOLETTE

Oh ! tu sais bien comme il est malade.

HILDE

Crois-tu que c'est très grave?

BOLETTE

Oui, je le crois.

HILDE

Il a été voir père cet après-midi. Je voudrais savoir ce que père pense de lui.

BOLETTE

Père m'a dit que c'est une sclérose des poumons, ou quelque chose comme ça. Il ne deviendra pas vieux, a dit père.

HILDE

Non, il a dit ça ! Pense donc,... c'est exactement ce que je pensais.

BOLETTE

Mais, au nom du ciel, ne le laisse pas voir.

HILDE

Oh ! comment peux-tu avoir cette idée.

(A mi-voix.)

Tiens... Hans a maintenant rampé jusqu'en haut. Hans... Tu ne trouves pas qu'à le voir, on sait tout de suite qu'il s'appelle Hans?

BOLETTE, *chuchote.*

Voyons, sois convenable maintenant. Je t'y engage.

(Lyngstrand arrivepar la droite, une ombrelle à la main.)

LYNGSTRAND

Je vous prie de m'excuser, mesdemoiselles, si je n'ai pu aller aussi vite que vous.

HILDE

Vous vous êtes procuré une ombrelle maintenant?

LYNGSTRAND

C'est celle de votre mère. Elle a dit que je devais m'en servir comme de canne. Car je n'en avais pas.

BOLETTE

Sont-ils encore en bas? Père et les autres?

LYNGSTRAND

Oui. Votre père est entré un moment au café. Les autres sont assis dehors et écoutent la musique. Mais ensuite ils monteront ici, a dit votre mère.

HILDE, *qui le regarde.*

Vous devez être très fatigué maintenant?

LYNGSTRAND

Oui, je suis comme un peu fatigué, il me semble. Je crois vraiment que je vais m'asseoir un moment.

(Il s'assied sur une pierre au premier plan à droite.)

HILDE, *debout devant lui.*

Savez-vous que l'on va danser, en bas, sur la place où la musique joue?

LYNGSTRAND

Oui, j'ai entendu qu'on en parlait.

HILDE

Vous devez trouver que c'est amusant, ça, de danser.

BOLETTE, *qui va et vient, cueillant des fleurs.*

Oh ! Hilde,... laisse donc souffler monsieur Lyngstrand.

LYNGSTRAND, *à Hilde.*

Oui, mademoiselle, je danserais volontiers,... si je pouvais.

HILDE

Ah ! oui. Vous n'avez jamais appris?

LYNGSTRAND

Non, je n'ai jamais appris non plus. Mais ce n'est pas là ce que je voulais dire. Je voulais dire que je ne peux pas à cause de ma poitrine.

HILDE

A cause du mal que vous avez, dites-vous?

LYNGSTRAND

Oui, c'est pour cela.

HILDE

Êtes-vous très affligé d'avoir ce mal?

LYNGSTRAND

Oh ! non, je ne peux pas le dire.

(*Souriant.*)

Car de là vient, je crois, que tout le monde est si gentil, aimable et charitable pour moi.

HILDE

Oui, et puis ce n'est pas du tout grave, non plus.

LYNGSTRAND

Non, ce n'est pas grave, pas le moins du monde. Je l'ai bien compris d'après ce qu'a dit votre père.

HILDE

Et ce sera guéri aussitôt que vous partirez en voyage.

LYNGSTRAND

Oui, oui. Alors ce sera guéri.

BOLETTE, *avec des fleurs.*

Tenez, monsieur Lyngstrand,... mettez celles-ci à votre boutonnière.

LYNGSTRAND

Oh! mille fois merci, mademoiselle. Vous êtes trop aimable.

HILDE, *regarde en bas à droite.*

Les voilà qui viennent, en bas, sur le chemin.

BOLETTE, *regarde aussi.*

Pourvu qu'ils sachent où il faut tourner. Non, ils se trompent.

LYNGSTRAND, *se lève.*

Je vais courir jusqu'au tournant, et je leur crierai.

HILDE

Alors il vous faudra crier bien fort.

BOLETTE

Non, ce n'est pas la peine. Vous allez encore vous fatiguer.

LYNGSTRAND

Oh ! à la descente, ça va tout seul.

(Il sort à droite.)

HILDE

A la descente, oui.

(Elle le suit des yeux.)

Il va même par bonds. Et il ne songe pas qu'il faudra remonter.

BOLETTE

Pauvre garçon...

HILDE

Si Lyngstrand te demandait en mariage, le prendrais-tu?

BOLETTE

Tu n'es pas folle?

HILDE

Oh ! je veux dire, bien entendu, s'il n'avait pas ce mal. Et s'il ne devait pas mourir si tôt. Le prendrais-tu?

BOLETTE

Il me semble que c'est toi, plutôt, qui devrais le prendre.

HILDE

Non, certes, je n'en veux pas. Il n'a pas le sou. Il n'a même pas de quoi vivre lui-même.

BOLETTE

Pourquoi t'occupes-tu toujours tellement de lui?

HILDE

Oh ! je le fais seulement à cause de son mal.

BOLETTE

Je n'ai pas du tout remarqué que tu aies pitié de lui.

HILDE

Non, je n'ai pas pitié. Mais je trouve que c'est attrayant.

BOLETTE

Comment?

HILDE

De le regarder et de lui faire dire que ce n'est pas grave. Et aussi qu'il ira à l'étranger et deviendra un artiste. Il croit tout cela et il est enchanté. Et il n'en sera rien, pourtant. Car il ne vivra pas assez longtemps. Je trouve que c'est excitant d'y penser.

BOLETTE

Excitant !

HILDE

Oui, je trouve que c'est excitant, justement. Je me permets cela.

BOLETTE

Fi ! Hilde, tu es une vraie vilaine !

HILDE

C'est ce que je veux être. Par bravade !

(Elle regarde en bas.)

Oh ! enfin ! Arnholm n'aime pas grimper.

(Elle se retourne.)

Non, c'est vrai,... sais-tu ce que j'ai remarqué chez Arnholm à table?

BOLETTE

Quoi donc?

HILDE

Songe donc... il commence à perdre ses cheveux ici, au milieu du crâne.

BOLETTE

Oh ! sornettes ! Ce n'est sûrement pas vrai.

HILDE

Si. Et il a des rides ici aux deux yeux. Mon Dieu, Bolette, dire que tu as pu être si toquée de lui quand il te donnait des leçons !

BOLETTE, *sourit.*

Oui, peux-tu comprendre cela? Je me rappelle qu'un jour j'ai pleuré amèrement parce qu'il avait dit que Bolette était un vilain nom.

HILDE

Oui, hein !

(Elle regarde en bas de nouveau.)

Non, regarde-moi ça, dis donc ! Voilà la « dame de la Mer » qui bavarde avec lui. Pas avec père... Je me demande si ces deux-là ne se voient pas d'un bon œil.

BOLETTE

Tu devrais avoir honte. Comment peux-tu dire des choses pareilles sur elle. Tout va maintenant si bien entre nous...

HILDE

Certes,... tu peux bien t'imaginer ça, ma petite. Oh ! non, vois-tu, ça n'ira jamais bien entre nous et elle. Car elle n'est pas du tout ce qui nous convient. Et nous à elle, non plus. Dieu sait pourquoi père l'a introduite ici... Je ne serais pas surprise si elle devenait folle un beau jour.

BOLETTE

Folle ! Comment peux-tu avoir cette idée?

HILDE

Oh ! ce ne serait pas si étonnant. Sa mère aussi a été folle. Elle est morte folle, je le sais.

BOLETTE

Oui, Dieu sait où tu ne fourres pas ton nez. Mais ne va pas parler de ça. Sois gentille... à cause de père. Tu entends, Hilde?

(Wangel, Ellida, Arnholm et Lyngstrand arrivent par la droite.)

ELLIDA, *montre le fond du doigt.*

C'est là-bas qu'elle est.

ARNHOLM

Parfaitement. C'est dans cette direction qu'elle doit être.

ELLIDA

C'est par là qu'est la mer.

BOLETTE, *à Arnholm.*

Vous ne trouvez pas que c'est beau, ici?

ARNHOLM

C'est superbe, je trouve. Une vue magnifique.

WANGEL

Oui, vous n'êtes sûrement jamais venu ici autrefois.

ARNHOLM

Non, jamais. De mon temps, je crois que c'était à peine accessible. Il n'y avait même pas un sentier.

WANGEL

Et ce n'était pas arrangé ici non plus. Tout cela, nous l'avons eu ces dernières années.

BOLETTE

Là-bas, sur le « Mont du Pilote », la vue est encore plus grandiose.

WANGEL

Irons-nous peut-être là-bas, Ellida?

ELLIDA, *s'assied sur une pierre à droite.*

Merci. Pas moi. Mais allez-y donc. Je resterai assise ici en attendant.

WANGEL

Alors je reste auprès de toi. Les fillettes peuvent guider monsieur Arnholm.

BOLETTE

Voulez-vous venir avec nous, monsieur Arnholm?

ARNHOLM

Oui, très volontiers. Y a-t-il un chemin aussi pour y monter?

BOLETTE

Oh ! oui. Un bon chemin large.

HILDE

Le chemin est si large qu'on peut marcher aisément à deux, bras dessus, bras dessous.

ARNHOLM, *plaisantant.*

Vous êtes sûre, ma petite demoiselle Hilde?

(A Bolette.)

Allons-nous vérifier, nous deux, si elle dit vrai?

BOLETTE, *réprimant un sourire.*

Bien. Allons-y.

(Ils sortent bras dessus, bras dessous à gauche.)

HILDE, *à Lyngstrand.*

Irons-nous aussi...?

LYNGSTRAND

Bras dessus, bras dessous?

HILDE

Hé ! Pourquoi pas? Je veux bien.

LYNGSTRAND, *lui prend le bras et rit, amusé.*

Voilà qui est vraiment drôle !

HILDE

Drôle...?

LYNGSTRAND

Oui, nous avons tout à fait l'air d'être deux fiancés.

HILDE

Vous ne vous êtes sûrement jamais promené avec une dame à votre bras, monsieur Lyngstrand.

(Ils sortent à gauche.)

WANGEL, *debout près du tas de pierres.*

Chère Ellida, nous allons être seuls un moment...

ELLIDA

Oui, viens t'asseoir près de moi.

WANGEL, *s'assied.*

On est tranquille et à l'aise ici. Nous allons causer un peu ensemble.

ELLIDA

De quoi?

WANGEL

De toi. Et aussi de nos relations, Ellida. Je vois bien que cela ne peut pas continuer ainsi.

ELLIDA

Que deviendraient-elles, à ton idée?

WANGEL

Une intimité complète. Vie commune entre nous,... comme autrefois.

ELLIDA

Oh ! si on pouvait ! Mais c'est tout à fait impossible.

WANGEL

Je crois te comprendre. Quelques propos que tu as laissé parfois échapper me le font croire.

ELLIDA, *vivement.*

Tu te trompes ! Ne dis pas que tu comprends... !

WANGEL

Oh ! si. Tu as une nature loyale, Ellida. Tu as l'âme fidèle...

ELLIDA

Oui, c'est vrai.

WANGEL

Toutes relations, pour que tu te sentes confiante et heureuse, doivent être entièrement sincères.

ELLIDA, *le regarde l'esprit tendu.*

Bien,... et alors !

WANGEL

Tu n'es pas faite pour être la seconde femme d'un homme.

ELLIDA

D'où te vient cette idée maintenant?

WANGEL

J'en ai eu souvent comme l'intuition. Aujourd'hui je l'ai vu clairement. La fête de souvenir des enfants... Tu as vu en moi une sorte de complice... Enfin,... les souvenirs d'un homme ne peuvent s'effacer. Pas les miens, en tout cas. Je ne suis pas ainsi fait.

ELLIDA

Je le sais. Oh! je le sais bien.

WANGEL

Mais tu te trompes tout de même. C'est presque, pour toi, comme si la mère des enfants vivait encore. Comme si elle était présente, invisible, parmi nous. Tu crois mes sentiments également partagés entre toi et elle. C'est cette pensée qui te révolte. Tu vois comme une sorte d'immoralité dans nos relations. C'est pourquoi tu ne peux plus,... ou tu ne veux plus vivre avec moi comme ma femme.

ELLIDA, *se lève.*

As-tu vu tout cela, Wangel? Examiné tout cela?

WANGEL

Oui, aujourd'hui, j'ai enfin vu clair. Pénétré jusqu'au fond.

ELLIDA

Jusqu'au fond, dis-tu. Oh! ne le crois pas.

WANGEL, *se lève.*

Je sais très bien qu'il y a plus que cela.

ELLIDA, *inquiète.*

Tu sais qu'il y a autre chose?

WANGEL

Oui. Il y a ceci, que tu ne peux supporter l'ambiance, ici. Les fjelds t'oppressent, ils pèsent sur toi. Il n'y a pas ici assez de lumière pour toi. Tu n'as pas autour de toi un ciel assez vaste. L'air ne circule pas avec assez de force et de plénitude.

ELLIDA

En cela, tu as complètement raison. Nuit et jour, l'hiver et l'été, je la sens en moi... cette nostalgie qui m'attire vers la mer.

WANGEL

Je le sais bien, chère Ellida.

(Il lui pose la main sur la tête.)

Et c'est pourquoi la pauvre enfant malade va rentrer dans son élément.

ELLIDA

Qu'entends-tu par là?

WANGEL

C'est très simple. Nous partons.

ELLIDA

Nous partons!

WANGEL

Oui. Pour quelque endroit au bord de la pleine mer,... un endroit où tu puisses trouver un vrai foyer à ton gré

ELLIDA

Oh ! mon cher, ne pense pas à cela ! C'est tout à fait impossible. Tu ne peux vivre heureux nulle part au monde qu'ici.

WANGEL

Pour cela, il en sera ce qu'il pourra. Et d'ailleurs,... crois-tu que je puisse vivre heureux ici... sans toi?

ELLIDA

Mais je suis ici. Et je reste ici. Tu m'as.

WANGEL

Est-ce que je t'ai, Ellida?

ELLIDA

Oh ! ne parle pas de cela. Ici tu as tout ce pour quoi tu vis et respires. Tout ce qui constitue ta vie est ici.

WANGEL

Pour cela, il en sera ce qu'il pourra, je te dis. Nous partons d'ici. Nous irons quelque part. Voilà qui est absolument décidé, chère Ellida.

ELLIDA

Oh ! mais que crois-tu donc que nous y gagnerons?

WANGEL

Tu gagnerais la santé et la tranquillité d'esprit.

ELLIDA

A peine. Mais toi-même ! Pense donc aussi à toi. Que gagnerais-tu?

WANGEL

Je te regagnerais, ma chérie.

ELLIDA

Mais tu ne le peux pas ! Non, non, tu ne le peux pas, Wangel. C'est là justement ce qui est affreux... désolant à penser.

WANGEL

On verra. Si tu restes ici avec de telles idées, il n'y a certes d'autre salut pour toi que... de sortir d'ici. Et le plus tôt sera le mieux. Voilà qui est absolument décidé, tu m'entends?

ELLIDA

Non ! Alors, au nom du ciel, il vaut mieux que je te dise tout. Tel que c'est.

WANGEL

Oui, oui,... fais-le !

ELLIDA

Car il ne faut pas que tu te rendes malheureux à cause de moi. Surtout alors que cela ne peut quand même servir à rien.

WANGEL

J'ai maintenant ta parole que tu vas me dire tout,... tel que c'est.

ELLIDA

Je te le dirai de mon mieux. Et tel qu'il me semble le savoir... Viens t'asseoir ici, à côté de moi.

(Ils s'asseyent sur les pierres.)

WANGEL

Eh bien, Ellida? Alors...?

ELLIDA

Le jour où tu es venu me demander, là-bas, si je pouvais et voulais être à toi,... tu m'as parlé franchement, loya-

lement, de ton premier mariage. Il avait été très heureux, disais-tu.

WANGEL

Il l'a été, en effet.

ELLIDA

Oui, oui, je le pense bien. Ce n'est pas pour cela que j'en parle. Je veux seulement te rappeler que, de mon côté, j'ai aussi été franche avec toi. Je t'ai dit sans ambages qu'une fois dans ma vie j'avais aimé un autre homme. Qu'on en était venu à... à des sortes de fiançailles.

WANGEL

Des sortes...?

ELLIDA

Oui, quelque chose comme ça. Enfin, ça n'a duré que très peu de temps. Il est parti. Et plus tard, j'ai rompu. Je t'ai dit tout cela.

WANGEL

Mais, chère Ellida, pourquoi reviens-tu là-dessus? Au fond, ça ne me regardait pas. Et jamais je ne t'ai même seulement demandé qui c'était.

ELLIDA

Non, tu ne l'as pas fait. Tu as toujours été si plein d'égards avec moi.

WANGEL *sourit.*

Oh ! dans ce cas-là... J'aurais bien pu dire son nom moi-même.

ELLIDA

Son nom !

WANGEL

Là-bas, à Skjoldviken et dans les environs, il n'y avait

pas à hésiter entre beaucoup de gens. Ou plutôt, il n'y avait qu'un seul homme...

ELLIDA

Tu crois sûrement que c'était... Arnholm?

WANGEL

Oui, n'était-ce peut-être pas...?

ELLIDA

Non.

WANGEL

Non? Alors je ne comprends pas.

ELLIDA

Peux-tu te rappeler qu'un jour, à la fin de l'automne, est arrivé un grand bateau américain à Skjoldviken pour réparer des avaries?

WANGEL

Oui, je me le rappelle bien. C'est à bord de ce bateau qu'un matin on a trouvé le capitaine assassiné dans sa cabine. J'y ai été moi-même faire l'autopsie du corps.

ELLIDA

Oui, tu as dû y aller.

WANGEL

C'est bien le second qui l'avait tué.

ELLIDA

Personne ne peut le dire. Ce n'a jamais été éclairci.

WANGEL

Il n'y a quand même pas de doute. Pourquoi, sans cela, serait-il allé se noyer, comme il l'a fait?

ELLIDA

Il ne s'est pas noyé. Il est parti pour le nord sur un baleinier.

WANGEL, *ébahi.*

D'où le sais-tu?

ELLIDA, *fait effort sur elle-même.*

Oui, Wangel,... car c'est ce second, avec qui j'ai été... fiancée.

WANGEL, *bondit.*

Qu'est-ce que tu dis là ! Est-ce que c'est possible !

ELLIDA

Oui,... c'est ainsi. C'est avec lui.

WANGEL

Mais, grand Dieu, Ellida... ! Comment as-tu pu faire cela ! Aller te fiancer avec un être pareil ! Avec un inconnu !... Comment s'appelait-il?

ELLIDA

Dans ce temps-là, il s'appelait Friman. Ensuite, dans ses lettres, il signait Alfred Johnston.

WANGEL

Et d'où était-il?

ELLIDA

De là-haut, dans le Finmark, disait-il. D'ailleurs il était né en Finlande. Il avait dû émigrer en son enfance... avec son père, je crois.

WANGEL

Un Kvène, alors.

ELLIDA

Oui, c'est le nom qu'on leur donne.

WANGEL

Que sais-tu encore sur lui?

ELLIDA

Seulement qu'il était allé de bonne heure en mer. Et qu'il avait fait de longs voyages.

WANGEL

Et rien de plus?

ELLIDA

Non. Nous ne parlions jamais de rien de tout cela.

WANGEL

De quoi parliez-vous donc?

ELLIDA

Nous parlions surtout de la mer.

WANGEL

Ah...! De la mer?

ELLIDA

De la tempête et du calme. Des nuits sombres sur la mer. Nous parlions aussi des jours étincelants de soleil. Nous parlions surtout des baleines et des morses et des phoques, habituellement couchés sur les récifs à la chaleur de midi. Et puis nous parlions des mouettes, des aigles, et de tous les oiseaux de mer que je connais... Et alors,... n'est-ce pas curieux?... quand nous parlions de cela, il me semblait que les animaux marins et les oiseaux de mer étaient de la même famille que lui.

WANGEL

Et toi-même...?

ELLIDA

Oui, il me semble presque que je m'apparentais aussi à eux tous.

WANGEL

Oui, oui... Et c'est ainsi que tu t'es fiancé avec lui.

ELLIDA

Oui. Il disait que je devais le faire.

WANGEL

Devais? N'avais-tu donc pas de volonté propre?

ELLIDA

Pas quand il était près de moi. Oh!... après coup, je trouvais que c'était tout à fait inconcevable.

WANGEL

As-tu été souvent avec lui?

ELLIDA

Non, ce n'a pas été bien souvent. Un jour, il est venu chez nous, et il a visité le phare. C'est ainsi que j'ai fait sa connaissance. Et ensuite nous nous sommes rencontrés de temps en temps. Mais alors eut lieu l'affaire du capitaine. Et il fut obligé de partir.

WANGEL

Oui, oui, dis-m'en un peu plus long là-dessus!

ELLIDA

C'était à l'aube grise,... je reçus de lui un billet. Il y disait que je devais venir le trouver à Bratthammeren,... tu sais? le cap entre le phare et Skjoldviken.

WANGEL

Parfaitement,... je le connais bien.

ELLIDA

Je devais y venir tout de suite, écrivait-il, car il voulait me parler.

WANGEL

Et tu y es allée?

ELLIDA

Oui. Je ne pouvais pas faire autrement. Et alors il a raconté qu'il avait poignardé le capitaine pendant la nuit.

WANGEL

Ah ! il l'a dit lui-même ! Il l'a dit tout net !

ELLIDA

Oui. Mais il n'avait fait que ce qui était juste et bien, a-t-il dit.

WANGEL

Juste et bien? Pourquoi l'a-t-il donc poignardé?

ELLIDA

Il n'a pas voulu le dire. Il a dit que ce n'était pas une histoire bonne à entendre pour moi.

WANGEL

Et tu l'as cru sur sa simple parole?

ELLIDA

Oui, je n'ai eu aucune autre idée. Enfin, il lui fallait tout de même partir. Mais au moment de me dire adieu... Non, tu ne saurais imaginer ce qu'il a inventé.

WANGEL

Eh bien? Dis-le moi !

ELLIDA

Il prit dans sa poche un anneau pour attacher des clefs, et enleva de son doigt une bague qu'il avait l'habitude de porter. Il me prit aussi une petite bague que j'avais. Il introduisit les deux bagues ensemble dans l'anneau à clefs. Et il dit que nous allions nous vouer ensemble à la mer.

WANGEL

Vouer...?

ELLIDA

Oui, c'est ce qu'il a dit. Sur quoi, il a jeté l'anneau à clefs, avec les bagues, de toute sa force, le plus loin qu'il a pu, au fond de la mer.

WANGEL

Et toi, Ellida? Tu as consenti à cela?

ELLIDA

Oui, figure-toi,... je trouvais alors que c'était comme cela devait être... Mais, Dieu merci,... il est parti !

WANGEL

Et quand il fut parti?

ELLIDA

Oh ! tu peux bien penser que je n'ai pas tardé à recouvrer ma raison. J'ai compris combien tout cela était fou et absurde.

WANGEL

Mais tu as parlé de lettres tout à l'heure. Tu as donc eu de ses nouvelles par la suite?

ELLIDA

Oui, j'ai eu de ses nouvelles. D'abord j'ai reçu quelques

lignes d'Arkhangel. Il écrivait qu'il voulait aller en Amérique. Et il indiquait où je pouvais lui répondre.

WANGEL

L'as-tu fait?

ELLIDA

Tout de suite. Je lui écrivis que tout devait être fini entre nous. Et qu'il ne devait plus penser à moi, de même que je ne penserais jamais à lui.

WANGEL

Mais a-t-il écrit de nouveau quand même?

ELLIDA

Oui, il a écrit de nouveau.

WANGEL

Et qu'a-t-il répondu à ce que tu lui avais fait savoir?

ELLIDA

Pas un mot là-dessus. C'était comme si je n'avais pas du tout rompu avec lui. Il me disait tout posément, tranquillement, que je devais l'attendre. Quand il pourrait me recevoir, il m'en informerait. Et alors je devrais le rejoindre aussitôt.

WANGEL

Alors, il ne voulait pas te lâcher?

ELLIDA

Non. J'écrivis de nouveau. Presque mot pour mot les mêmes termes que la première fois. Ou encore plus fort.

WANGEL

Et a-t-il renoncé alors?

ELLIDA

Oh ! non, n'en crois rien. Il écrivit tranquillement, comme l'autre fois. Pas un mot sur ma rupture avec lui. Je compris bien que c'était inutile. Aussi ne lui ai-je plus jamais écrit.

WANGEL

Et tu n'as plus eu de nouvelles de lui non plus?

ELLIDA

Si, j'ai reçu trois lettres de lui depuis ce temps-là. Une fois il m'a écrit de Californie, et une autre fois, de Chine. La dernière lettre que j'ai reçue de lui était d'Australie. Il écrivait alors qu'il voulait aller aux mines d'or. Mais depuis, il n'a jamais donné de nouvelles.

WANGEL

Cet homme a exercé sur toi un pouvoir étrange, Ellida.

ELLIDA

Oh ! oui, oui. Quel homme affreux !

WANGEL

Mais il ne faut plus penser à cela. Jamais ! Promets-le-moi, ma chère Ellida bien-aimée. Nous allons essayer pour toi un autre traitement. Un air plus vif qu'ici, dans les fjords. L'air marin salé, qui fouette, tu sais ! Qu'en dis-tu?

ELLIDA

Oh ! ne parle pas de ça ! Ne songe à rien de pareil ! Il n'y a pas là de remède pour moi. Je le sens bien,... je ne me débarrasserai pas de cela, là-bas non plus.

WANGEL

De quoi? Ma chère,... de quoi au juste ne te débarrasseras-tu pas?

ELLIDA

De cette horreur, je veux dire. Cet inconcevable pouvoir sur mon esprit...

WANGEL

Mais tu t'en es débarrassée. Il y a longtemps. Quand tu as rompu avec lui. Maintenant, c'est fini depuis longtemps.

ELLIDA, *se lève brusquement.*

Non, justement, ce n'est pas fini !

WANGEL

Pas fini !

ELLIDA

Non, Wangel,... ce n'est pas fini ! Et j'ai peur que ce ne soit jamais fini. Jamais en cette vie !

WANGEL, *d'une voix étouffée.*

Veux-tu dire par là que, tout au fond, tu n'as jamais pu oublier cet étranger?

ELLIDA

Je l'avais oublié. Mais ce fut soudain comme s'il revenait.

WANGEL

Y a-t-il longtemps de cela?

ELLIDA

Ça fait trois ans à peu près. Ou un peu plus... C'était lorsque j'attendais la naissance de l'enfant.

WANGEL

Ah ! Dans ce temps-là? Oui, Ellida,... je commence alors à m'expliquer bien des choses.

ELLIDA

Tu te trompes, mon ami. Ce qui m'a pris... Oh ! je crois que c'est tout à fait impossible à expliquer.

WANGEL, *la regarde avec douleur.*

Dire que tu es restée ici trois ans, et que tu avais de l'amour pour un autre homme. Pour un autre ! Pas pour moi,... mais pour un autre !

ELLIDA

Oh ! tu te trompes complètement. Je n'ai d'amour pour aucun autre que toi.

WANGEL, *à voix basse.*

Pourquoi donc, alors, n'as-tu pas voulu, tout ce temps-là, vivre avec moi comme ma femme?

ELLIDA

C'est à cause de l'effroi qui émane de cet étranger.

WANGEL

L'effroi...?

ELLIDA

Oui, l'effroi. Un effroi si horrible que seule la mer, il me semble, peut le produire. Car je vais te dire maintenant, Wangel...

(Les jeunes gens de la ville reviennent par la gauche, saluent et sortent à droite. Parmi eux sont Arnholm, Bolette, Hilde et Lyngstrand.)

BOLETTE, *pendant qu'ils passent.*

Non, vous êtes encore en train de vous promener ici?

ELLIDA

Oui, il fait si bon et frais ici, sur la hauteur.

ARNHOLM

Nous, pour notre part, nous allons descendre et danser.

WANGEL

Bien, bien. Nous allons bientôt descendre, nous aussi.

HILDE

Eh bien ! à tout à l'heure.

ELLIDA

Monsieur Lyngstrand,... oh ! restez un moment.

(Lyngstrand s'arrête. Arnholm, Bolette et Hilde sortent à droite.)

ELLIDA, *à Lyngstrand.*

Est-ce que vous allez danser aussi?

LYNGSTRAND

Non, madame, je ne crois pas que j'ose.

ELLIDA

Non, il vaut mieux être prudent. Ce mal de poitrine... Vous n'êtes pas encore bien rétabli.

LYNGSTRAND

Pas tout à fait, non.

ELLIDA, *avec quelque hésitation.*

Combien de temps peut-il y avoir depuis que vous avez fait ce voyage...?

LYNGSTRAND

Depuis que j'ai eu mon mal?

ELLIDA

Oui, le voyage dont vous parliez ce matin.

LYNGSTRAND

Ah ! ce doit être à peu près... Attendez un peu. Oui, ça fait bien trois ans.

ELLIDA

Alors, trois ans.

LYNGSTRAND

Ou un peu plus. Nous sommes partis d'Amérique en février. Et nous avons fait naufrage en mars. Ce sont les tempêtes d'équinoxe que nous avons subies.

ELLIDA, *regarde Wangel.*

Voilà donc l'époque où...

WANGEL

Mais, chère Ellida...?

ELLIDA

Eh bien ! ne vous attardez pas, monsieur Lyngstrand. Allez. Mais ne dansez pas.

LYNGSTRAND

Non, regarder seulement.

(Il sort à droite.)

WANGEL

Chère Ellida,... pourquoi l'as-tu interrogé sur ce voyage?

ELLIDA

Johnston était à bord. J'en suis tout à fait sûre.

WANGEL

D'où le conclus-tu?

ELLIDA, *sans répondre.*

Il a appris à bord que je m'étais mariée avec un autre. En son absence. Et alors,... au même instant cela m'a pris !

WANGEL

L'effroi?

ELLIDA

Oui. Tout soudain, il m'arrive de le voir brusquement devant moi en chair et en os. Ou plutôt un peu de côté. Jamais il ne me regarde. Mais il est là.

WANGEL

Quel aspect lui trouves-tu?

ELLIDA

Tel que je l'ai vu la dernière fois.

WANGEL

Il y a dix ans?

ELLIDA

Oui. Au Bratthammeren. Je vois surtout nettement son épingle de cravate avec une grosse perle d'un blanc bleuté. Cette perle ressemble à un œil de poisson mort. Et elle semble me regarder fixement.

WANGEL

Grand Dieu,... tu es plus malade que je ne le croyais. Plus malade que tu ne le penses toi-même, Ellida.

ELLIDA

Oui, oui,... aide-moi, si tu peux ! Car je sens que le mal m'étreint de plus en plus.

WANGEL

Et tu es restée ici trois années pleines dans cet état. Tu as supporté ces secrètes souffrances sans te confier à moi.

ELLIDA

Mais je ne le pouvais pas ! Pas avant aujourd'hui, où c'est devenu nécessaire... pour toi-même. Si je t'avais confié tout cela,... il m'aurait fallu te confier aussi... l'inexprimable.

WANGEL

L'inexprimable...?

ELLIDA, *avec un geste de refus.*

Non, non, non ! N'interroge pas ! Un seul fait encore. Et ce sera tout... Wangel,... comment expliquerons-nous... ce mystère des yeux de l'enfant...?

WANGEL

Chère Ellida bien-aimée, je t'assure que c'était pure imagination de ta part. L'enfant avait exactement les mêmes yeux que d'autres enfants normaux.

ELLIDA

Non, il ne les avait pas. Dire que tu n'as pas su le voir ! Les yeux de l'enfant changeaient de couleur selon la mer. Si le fjord était calme et ensoleillé, les yeux étaient à l'avenant. De même par temps d'orage... Oh ! je l'ai bien vu, moi, si tu ne l'as pas vu.

WANGEL, *cédant.*

Hm !... soit ! Mais même si cela était? Après?

ELLIDA, *bas et se rapprochant.*

J'ai vu de pareils yeux auparavant.

WANGEL

Quand? Et où...?

ELLIDA

Sur le Bratthammeren. Il y a dix ans.

WANGEL, *recule d'un pas.*

Qu'est-ce que cela... !

ELLIDA, *murmure d'une voix tremblante.*

L'enfant avait les yeux de l'étranger.

WANGEL, *crie malgré lui.*

Ellida... !

ELLIDA, *au désespoir, joint les mains au-dessus de sa tête.*

Tu dois comprendre maintenant pourquoi je ne veux plus jamais,... je n'ose plus jamais vivre avec toi comme ta femme !

(Elle se retourne rapidement, et s'enfuit sur les collines à droite.)

WANGEL, *court après elle et crie :*

Ellida,... Ellida ! Ma pauvre malheureuse Ellida !

ACTE III

(Une partie écartée du jardin du docteur Wangel. L'endroit est humide, marécageux, ombragé de grands vieux arbres. A droite, on voit le bord d'un étang croupissant. Une palissade basse sépare le jardin du sentier et du fjord, au fond. Au loin, la chaîne des fjelds et les cimes par delà le fjord. Tard dans l'après-midi, le soir approche.)

BOLETTE *coud, assise sur un banc de pierre à gauche. Sur le banc, des livres et un panier à ouvrage.* HILDE *et* LYNGSTRAND, *tous deux avec des engins de pêche, vont le long du bord de l'étang.*

HILDE, *fait signe à Lyngstrand.*

Ne bougez pas ! J'en vois là une grosse.

LYNGSTRAND, *regarde.*

Où est-elle?

HILDE, *montre du doigt.*

Vous ne voyez pas... elle est là. Et regardez ! Une de plus, sapristi !

(Elle voit quelqu'un entre les arbres.)

Aïe,... voilà qu'il vient et va nous les effrayer !

BOLETTE, *lève les yeux.*

Qui est-ce qui vient?

HILDE

Ton professeur, ma vieille.

BOLETTE

Le mien...?

HILDE

Oui, parbleu, il n'a jamais été le mien.

(Arnholm arrive de droite entre les arbres.)

ARNHOLM

Est-il venu maintenant du poisson dans l'étang?

HILDE

Oui, il y a là quelques très vieilles carpes.

ARNHOLM

Ah! les vieilles carpes sont encore en vie?

HILDE

Oui, elles ont la vie dure. Mais nous allons bien venir à bout de quelques-unes.

ARNHOLM

Vous devriez plutôt essayer dans le fjord.

LYNGSTRAND

Non, l'étang,... c'est comme plus mystérieux, pour ainsi dire.

HILDE

Oui, c'est plus excitant, ici... Avez-vous pris un bain?

ARNHOLM

Justement. J'arrive tout droit de la cabine.

HILDE

Vous êtes sans doute resté tranquillement dans le bassin?

ARNHOLM

Oui, je ne suis pas très nageur.

HILDE

Savez-vous nager sur le dos?

ARNHOLM

Non.

HILDE

Moi, je sais.

(A Lyngstrand.)

Essayons là-bas, de l'autre côté.

(Ils sortent à droite en longeant l'étang.)

ARNHOLM, *s'approche de Bolette.*

Vous êtes assise là toute seule, vous, Bolette?

BOLETTE

Oh ! oui, c'est ainsi le plus souvent.

ARNHOLM

Votre mère n'est-elle pas ici dans le jardin?

BOLETTE

Non. Elle est sûrement dehors et se promène avec père.

ARNHOLM

Comment va-t-elle ce soir?

BOLETTE

Je ne sais trop. J'ai oublié de demander.

ARNHOLM

Quels livres est-ce que vous avez là?

BOLETTE

Oh ! l'un est une sorte de botanique. Et l'autre est une géographie.

ARNHOLM

Vous lisez volontiers ce genre de livres?

BOLETTE

Oui, lorsque j'en ai le temps, je... Mais c'est le ménage dont il faut que je m'occupe avant tout.

ARNHOLM

Mais votre mère... votre belle-mère... ne vous aide-t-elle pas?

BOLETTE

Non, c'est mon affaire. Il m'a fallu tout diriger pendant les deux années que père a été seul. Et alors j'ai continué aussi par la suite.

ARNHOLM

Mais votre goût de la lecture, je vois, est toujours resté aussi grand.

BOLETTE

Oui, je lis ce que je peux me procurer de livres utiles. On voudrait bien être un peu renseigné sur le monde. Car ici, nous vivons tellement en dehors de tout ce qui existe. Enfin, presque.

ARNHOLM

Voyons, chère Bolette, ne dites pas cela.

BOLETTE

Oh ! si. Je trouve que notre vie n'est pas bien différente de celle des carpes de cet étang. Elles ont le fjord tout près d'elles, où passent et repassent les grands bancs de poissons sauvages. Mais les pauvres poissons domestiques ne s'en doutent pas. Et jamais ils ne prendront part à cette vie.

ARNHOLM

Je ne crois pas non plus qu'ils s'en trouveraient bien, s'ils y parvenaient.

BOLETTE

Oh ! cela reviendrait à peu près au même, il me semble.

ARNHOLM

D'ailleurs, vous ne pouvez pas dire qu'on est ici tellement à l'écart de la vie. Pas en été, du moins. L'endroit est justement, ces jours-ci, comme une sorte de rendez-vous de la vie mondiale. Presque un carrefour... pour un moment.

BOLETTE, *sourit.*

Oh ! oui, vous qui n'êtes vous-même ici que pour un moment, il vous est évidemment facile de vous moquer de nous.

ARNHOLM

Est-ce que je me moque...? D'où vous vient cette idée?

BOLETTE

Oui, toutes ces expressions de rendez-vous, de carrefour de la vie mondiale, vous les avez entendu dire par les gens de la ville. Car ils les emploient couramment.

ARNHOLM

Oui, à vrai dire, je l'ai remarqué.

BOLETTE

Mais il n'y a pas un mot de vrai là dedans, au fond. Pas pour nous, qui vivons ici en permanence. A quoi nous sert-il que le vaste monde étranger passe par ici pour aller voir le soleil de minuit? Nous-mêmes ne prenons aucune part à cela. Nous ne voyons même pas le soleil de minuit. Oh ! non, nous vivons paisiblement la vie dans notre étang à carpes.

ARNHOLM, *s'assied auprès d'elle.*

Dites-moi, ma chère Bolette,... n'y a-t-il pas, je me demande, ceci ou cela,... quelque chose de précis, je veux dire,... que, tout en vivant ici, au foyer, vous désirez?

BOLETTE

Oh ! oui, c'est bien possible.

ARNHOLM

Et qu'est-ce que c'est? Quel est votre désir?

BOLETTE

Surtout, partir.

ARNHOLM

Avant tout?

BOLETTE

Et puis, m'instruire un peu plus. Apprendre un peu de vrai sur tout.

ARNHOLM

Du temps où je vous donnais des leçons, votre père disait souvent que vous seriez libre de faire des études.

BOLETTE

Oh ! oui, pauvre père,... il en dit tant. Mais quand on vient au fait, c'est... Père n'a pas beaucoup d'énergie.

ARNHOLM

Non, malheureusement, vous avez raison. Cela lui manque. Mais lui avez-vous jamais parlé de cela? Très fermement et avec insistance?

BOLETTE

Non, je ne l'ai pas vraiment fait non plus.

ARNHOLM

Mais, voyez-vous, c'est ce que vous devriez faire. Avant qu'il soit trop tard, Bolette. Pourquoi ne le faites-vous pas?

BOLETTE

Oh ! c'est sans doute parce que je n'ai pas beaucoup d'énergie non plus, je pense. Je tiens sûrement cela de père.

ARNHOLM

Hm !... n'êtes-vous pas injuste envers vous-même en cela?

BOLETTE

Oh ! non, malheureusement. Et père a si peu de temps pour penser à moi et à mon avenir. Et il en a peu le goût, aussi. Autant qu'il peut, il écarte ces soucis-là. Car il est entièrement absorbé par Ellida...

ARNHOLM

Par qui...? Comment cela...?

BOLETTE

Je veux dire que lui et ma belle-mère...

(S'interrompant.)

Père et mère ont leurs affaires à eux, vous comprenez.

ARNHOLM

Eh bien ! raison de plus pour que vous quittiez tout cela.

BOLETTE

Oui, mais je trouve que je n'en ai pas le droit non plus. Je ne dois pas abandonner père.

ARNHOLM

Mais, chère Bolette, vous y serez bien obligée tout de même un jour. Aussi je trouve que vous devriez le plus tôt possible...

BOLETTE

Oui, sans doute n'y aura-t-il pas moyen de faire autrement. Il faut que je pense aussi à moi. Que je cherche une situation quelconque. Si père venait à manquer, je n'ai personne à qui recourir... Mais, pauvre père,... je redoute de le laisser là.

ARNHOLM

Vous redoutez...?

BOLETTE

Oui, pour père lui-même.

ARNHOLM

Mais, bon Dieu, et votre belle-mère? Elle reste près de lui.

BOLETTE

Oui, c'est vrai. Mais elle n'est pas du tout faite pour ce à quoi mère s'entendait si bien. Il y a tant de choses que peut-être elle ne voit pas. Ou qu'elle ne veut pas voir,... ou dont elle ne se soucie pas. Je ne sais si c'est l'un ou l'autre.

ARNHOLM

Hm !... je crois comprendre à quoi vous pensez.

BOLETTE

Pauvre père,... il est faible à certains égards. Vous l'avez peut-être remarqué. Il n'a d'ailleurs pas assez de travail pour remplir son temps. Et puis elle n'est pas du tout capable d'être pour lui un soutien... Cela, d'ailleurs, est certainement un peu la faute de père.

ARNHOLM

Comment cela, croyez-vous?

BOLETTE

Oh ! père aime toujours voir des visages heureux autour de lui. Il faut du soleil et de la gaieté dans la maison, comme il dit. Aussi, je crains que bien souvent il lui fasse prendre des remèdes qui ne lui font pas du tout de bien à la longue.

ARNHOLM

Vraiment. Vous croyez?

BOLETTE

Oui, c'est une idée qui m'obsède. Car elle est parfois si bizarre.

(Vivement.)

Mais n'est-ce pas absurde que je continue à rester à la maison ! C'est, au fond, sans aucune utilité pour père. Et j'ai aussi des devoirs envers moi-même, il me semble.

ARNHOLM

Voyons, chère Bolette,... nous allons examiner de plus près ces questions, nous deux.

BOLETTE

Oh ! cela ne servira sûrement pas à grand'chose. Je

suis sans doute faite pour rester ici dans l'étang à carpes, je crois.

ARNHOLM

Pas du tout. Cela dépend entièrement de vous-même.

BOLETTE, *vivement.*

Vous le dites?

ARNHOLM

Oui, croyez-moi. C'est absolument entre vos mains.

BOLETTE

Oh! si vraiment je pouvais...! Allez-vous peut-être intervenir pour moi auprès de père?

ARNHOLM

Cela aussi. Mais avant tout je parlerai à cœur ouvert et sans réserve avec vous, ma chère Bolette.

(Il regarde à gauche.)

Chut! Ne faites semblant de rien. Nous reviendrons là-dessus plus tard.

(Ellida entre par la gauche. Elle est sans chapeau, avec seulement un grand fichu jeté sur sa tête et ses épaules.)

ELLIDA, *avec une agitation nerveuse.*

Il fait bon ici! C'est charmant!

ARNHOLM, *se lève.*

Vous avez fait une promenade?

ELLIDA

Oui, un grand, grand tour superbe là-haut avec Wangel. Et maintenant nous allons sortir en bateau.

BOLETTE

Tu ne veux pas t'asseoir?

ELLIDA

Non merci. Je ne m'assieds pas.

BOLETTE, *se déplace sur le banc.*

Il y a de la place.

ELLIDA, *marche çà et là.*

Non, non, non. Je ne m'assieds pas. Je ne m'assieds pas.

ARNHOLM

La promenade vous a sûrement fait du bien. Vous avez l'air toute gaie.

ELLIDA

Oh ! je me trouve tout à fait bien ! Je me sens infiniment heureuse ! Sans crainte ! Sans crainte...

(Elle regarde à gauche.)

Qu'est-ce que c'est que ce grand vapeur qui arrive là?

BOLETTE, *se lève et regarde.*

Ce doit être le grand anglais.

ARNHOLM

Il s'arrête à la bouée. Est-ce là qu'il s'arrête d'habitude?

BOLETTE

Une demi-heure seulement. Il ira plus loin dans l'intérieur du fjord.

ELLIDA

Et sortira de nouveau... demain. Sortira en pleine mer.

La vaste mer. Oh !... si l'on pouvait être du voyage ! Si l'on pouvait ! Si l'on pouvait !

ARNHOLM

Avez-vous jamais fait une longue traversée, madame Wangel?

ELLIDA

Jamais. Rien que de petites excursions dans les fjords.

BOLETTE, *avec un soupir.*

Oh ! non, il faut nous contenter de la terre ferme.

ARNHOLM

A vrai dire, c'est là que nous sommes chez nous.

ELLIDA

Non, je ne le crois pas du tout.

ARNHOLM

Pas sur la terre ferme?

ELLIDA

Non. Je ne le crois pas. Je crois que si les hommes, dès les commencements, s'étaient habitués à vivre leur vie sur la mer,... dans la mer, peut-être,... nous aurions été beaucoup plus parfaits que nous ne le sommes. A la fois meilleurs et plus heureux.

ARNHOLM

Vous le croyez vraiment?

ELLIDA

Oui, je me demande si nous ne le serions pas. J'ai parlé de cela bien souvent avec Wangel...

ARNHOLM

Eh bien ! et lui...?

ELLIDA

Oui, il pense que ça se pourrait bien.

ARNHOLM, *plaisantant.*

Enfin, soit. Mais ce qui est fait est fait. Nous avons pris, une fois pour toutes, la mauvaise voie, et sommes devenus des animaux de terre et non de mer. Et en tous cas, il est sûrement trop tard pour réparer la faute.

ELLIDA

Oui, vous dites là une triste vérité. Et je crois que les hommes en ont un peu le sentiment. Qu'ils l'éprouvent comme un regret et un secret chagrin. Vous pouvez me croire,... c'est là qu'est la raison profonde de la mélancolie humaine. Oui,... croyez-moi.

ARNHOLM

Mais, chère madame Wangel,... je n'ai pas eu du tout l'impression que les hommes sont tellement mélancoliques. Je trouve, au contraire, qu'ils prennent la vie gaiement et légèrement, la plupart,... avec une grande joie paisible inconsciente.

ELLIDA

Oh ! non, il n'en est pas ainsi. Cette joie,... elle ressemble à notre joie des longues journées claires d'été. Elle est dominée par la réminiscence des temps sombres qui vont venir. Réminiscence qui jette son ombre sur la joie humaine,... de même que le nuage qui passe jette son ombre sur le fjord. Il était uni et bleu. Et soudain...

BOLETTE

Tu ne devrais pas te laisser aller à ces tristes pensées. Tout à l'heure tu étais si joyeuse et animée.

ELLIDA

Oui, c'est vrai. Oh ! tout cela... c'est si bête de ma part.

(Elle regarde autour d'elle, agitée.)

Si seulement Wangel arrivait. Il me l'a nettement promis. mais il ne viendra tout de même pas. Il a sûrement oublié. Oh ! cher monsieur Arnholm, ne voulez-vous pas tâcher de me le trouver?

ARNHOLM

Bien volontiers.

ELLIDA

Dites-lui de venir tout de suite. Car maintenant je ne peux pas le voir...

ARNHOLM

Vous ne pouvez...?

ELLIDA

Oh ! vous ne me comprenez pas. Quand il n'est pas là, il m'arrive de ne plus me rappeler comment il est. Et alors, c'est comme si je l'avais tout à fait perdu... C'est un horrible tourment. Allez donc !

(Elle marche au bord de l'étang.)

BOLETTE, *à Arnholm.*

Je vais avec vous. Vous ne savez pas...

ARNHOLM

Mais si. Je saurai bien...

BOLETTE, *à mi-voix.*

Non, non, je suis inquiète. Je crains qu'il ne soit à bord du vapeur.

ARNHOLM

Vous craignez?

BOLETTE

Oui, d'habitude il va voir s'il y a des connaissances à bord. Et il y a un restaurant...

ARNHOLM

Ah ! Oui, venez, alors.

(Lui et Bolette sortent à gauche.)

(Ellida reste un moment le regard fixé sur l'étang. Par moments elle se parle à elle-même, par phrases entrecoupées.)

(Sur le sentier, derrière la clôture du jardin, arrive de gauche un étranger en costume de voyage. Il a barbe et cheveux roux et en broussaille. Bonnet écossais sur la tête et sac de voyage en bandoulière.)

L'ÉTRANGER, *longe lentement la clôture, et sonde le jardin du regard. Lorsqu'il aperçoit Ellida, il s'arrête, la scrute des yeux, et dit à mi-voix :*

Bonsoir, Ellida.

ELLIDA, *se retourne et crie :*

Oh ! cher,... tu arrives enfin !

L'ÉTRANGER

Oui, enfin.

ELLIDA, *le regarde, surprise et anxieuse.*

Qui êtes-vous? Vous cherchez quelqu'un ici?

L'ÉTRANGER

Tu dois bien le comprendre.

ELLIDA, *interdite.*

Qu'est-ce que c'est? Comment me parlez-vous! Qui cherchez-vous?

L'ÉTRANGER

C'est bien toi que je cherche.

ELLIDA, *tressaille.*

Ah...!

(Elle le regarde fixement, recule en chancelant, et pousse un cri à demi étouffé.)

Les yeux! Les yeux!

L'ÉTRANGER

Bon,... tu commences enfin à me reconnaître? Je t'ai reconnue tout de suite, moi, Ellida!

ELLIDA

Les yeux! Ne me regardez pas ainsi! Je crie au secours!

L'ÉTRANGER

Chut, chut! N'aie pas peur. Je ne te ferai rien.

ELLIDA, *tient sa main devant ses yeux.*

Ne me regardez pas ainsi, vous dis-je!

L'ÉTRANGER, *les bras appuyés sur la balustrade.*

Je suis venu avec le vapeur anglais.

ELLIDA, *jette sur lui un coup d'œil craintif.*

Que me voulez-vous?

L'ÉTRANGER

Je t'ai promis de revenir le plus tôt possible...

ELLIDA

Partez! Retournez! Ne venez plus... plus jamais ici!

Je vous ai écrit que tout devait être fini entre nous ! Tout ! Vous le savez bien !

L'ÉTRANGER, *impassible, sans répondre.*

J'aurais voulu venir te trouver plus tôt. Mais je n'ai pas pu. Maintenant je l'ai pu, enfin. Et me voilà, Ellida.

ELLIDA

Qu'est-ce que vous me voulez? A quoi pensez-vous? Pourquoi êtes-vous venu?

L'ÉTRANGER

Tu sais bien que je suis venu te chercher.

ELLIDA, *recule, effrayée.*

Me chercher ! Est-ce à cela que vous pensez?

L'ÉTRANGER

Oui, bien entendu.

ELLIDA

Mais vous savez que je suis mariée !

L'ÉTRANGER

Oui, je le sais.

ELLIDA

Et malgré cela... ! Malgré cela vous venez ici pour... pour... me chercher !

L'ÉTRANGER

Oui, je le fais.

ELLIDA, *se prend la tête dans ses deux mains.*

Oh ! cet horrible regard... ! C'est affreux, affreux... !

L'ÉTRANGER

Tu ne veux pas, peut-être?

ELLIDA, *avec égarement.*

Ne me regardez pas ainsi !

L'ÉTRANGER

Je demande si tu ne veux pas?

ELLIDA

Non, non, non ! Je ne veux pas ! Jamais de la vie ! Je ne veux pas, vous dis-je ! Je ne peux, ni ne veux !

(Plus bas.)

Je n'ose pas non plus.

L'ÉTRANGER, *passe par-dessus la clôture et entre dans le jardin.*

Bien, bien, Ellida,... alors je te dirai une seule chose avant de partir.

ELLIDA, *veut s'enfuir, mais ne peut pas. Elle est comme paralysée par la peur, et s'appuie contre un tronc d'arbre au bord de l'étang.*

Ne me touchez pas ! Ne venez pas vers moi ! N'approchez pas ! Ne me touchez pas, vous dis-je !

L'ÉTRANGER, *fait avec précaution quelques pas vers elle.*

N'aie pas peur de moi, Ellida.

ELLIDA, *s'applique les mains sur les yeux.*

Ne me regardez pas ainsi !

L'ÉTRANGER

N'aie pas peur. N'aie pas peur.

(Le docteur Wangel arrive par la gauche.)

WANGEL, *encore à mi-chemin sous les arbres.*

Eh bien ! tu as dû m'attendre longtemps.

ELLIDA, *se précipite vers lui, s'accroche à son bras, et s'écrie :*

Oh ! Wangel,... sauve-moi ! Sauve-moi,... si tu peux !

WANGEL

Ellida,... qu'y a-t-il, grand Dieu... !

ELLIDA

Sauve-moi, Wangel ! Ne le vois-tu pas? Il est là-bas !

WANGEL, *regarde du côté indiqué.*

Cet homme-là?

(Il s'avance vers lui.)

Puis-je savoir... qui êtes-vous? Et pourquoi entrez-vous dans le jardin?

L'ÉTRANGER, *désigne Ellida d'un signe de tête.*

Je veux parler à celle qui est là.

WANGEL

Vraiment? Alors c'est vous sans doute, qui...?

(A Ellida.)

On me dit qu'un étranger est venu à la maison te demander.

L'ÉTRANGER

Oui, c'était moi.

WANGEL

Et que voulez-vous à ma femme?

(Il se retourne.)

Le connais-tu, Ellida?

ELLIDA, *bas, se tordant les mains.*

Oh ! si je le connais ! Oui, oui, oui !

WANGEL, *vite.*

Eh bien !

ELLIDA

Oh ! mais c'est lui, Wangel ! C'est lui-même ! Celui que tu sais... !

WANGEL

Quoi ! Qu'est-ce que tu dis !

(Il se retourne.)

Êtes-vous le Johnston qui, autrefois...?

L'ÉTRANGER

Bah !... vous pouvez m'appeler Johnston. Si vous voulez. Ce n'est d'ailleurs pas mon nom.

WANGEL

Non?

L'ÉTRANGER

Plus maintenant, non.

WANGEL

Et que voulez-vous à ma femme? Car vous savez que la fille du gardien de phare est mariée depuis longtemps. Et avec qui elle est mariée, vous devez le savoir aussi.

L'ÉTRANGER

Voilà plus de trois ans que je l'ai su.

ELLIDA, *attentive.*

Comment l'avez-vous appris?

L'ÉTRANGER

J'étais en route pour venir te retrouver. Je suis tombé sur un vieux journal. C'était une feuille de cette région-ci. Et le mariage y était annoncé.

ELLIDA, *le regard perdu.*

Le mariage... C'était donc bien cela.

L'ÉTRANGER

J'en ai été tout saisi. Car le jet des bagues,... c'était aussi un mariage, Ellida.

ELLIDA, *se couvre la figure de ses mains.*

Oh... !

WANGEL

Comment osez-vous... !

L'ÉTRANGER

L'avais-tu oublié?

ELLIDA, *sent son regard et s'écrie :*

Ne me regardez pas toujours ainsi.

WANGEL, *se place devant lui.*

Vous devez vous adresser à moi, et non à elle. Eh bien ! en bref,... puisque vous connaissez maintenant la situation,... qu'avez-vous à faire ici, en définitive? Pourquoi venez-vous ici relancer ma femme?

L'ÉTRANGER

J'avais promis à Ellida de venir la trouver aussitôt que je pourrais.

WANGEL

Ellida... ! Encore !

L'ÉTRANGER

Et Ellida m'avait promis fermement de m'attendre jusqu'à mon retour.

WANGEL

Je vous entends appeler ma femme par son prénom. Cette familiarité n'est pas en usage chez nous.

L'ÉTRANGER

Je le sais bien. Mais comme elle est avant tout à moi...

WANGEL

A vous ! Maintenant encore... !

ELLIDA, *recule derrière Wangel.*

Oh... ! Il ne me lâchera jamais !

WANGEL

A vous ! Vous dites qu'elle est à vous !

L'ÉTRANGER

Vous a-t-elle parlé des bagues? Ma bague et celle d'Ellida?

WANGEL

Parfaitement. Et après? Elle a rompu ensuite. Vous avez reçu ses lettres. Vous le savez donc bien.

L'ÉTRANGER

Ellida et moi étions d'accord pour dire que ce jet des bagues resterait valable et serait considéré tout autant qu'un mariage.

ELLIDA

Mais je ne veux pas, vous m'entendez ! Jamais de la vie je ne veux plus avoir affaire à vous ! Ne me regardez pas ainsi ! Je ne veux pas, je vous dis !

WANGEL

Vous devez avoir l'esprit dérangé, si vous croyez fonder quelque droit sur de pareilles puérilités.

L'ÉTRANGER

C'est vrai. Un droit,... dans le sens où vous prenez le mot,... je n'en ai aucun.

WANGEL

Et que voulez-vous faire alors? Vous ne vous imaginez tout de même pas que vous pouvez me la prendre de force ! Contre sa propre volonté !

L'ÉTRANGER

Non. A quoi cela servirait-il? Si Ellida veut être avec moi, il faut qu'elle parte de bon gré.

ELLIDA, *stupéfaite, s'écrie :*

De bon gré... !

WANGEL

Et vous pourriez croire... !

ELLIDA, *se parlant à elle-même.*

De bon gré... !

WANGEL

Il faut que vous soyez fou. Allez-vous-en. Nous n'avons plus rien à faire avec vous.

L'ÉTRANGER, *regarde sa montre.*

C'est bientôt pour moi l'heure de remonter à bord.

(Il fait un pas vers Ellida.)

Oui, oui, Ellida,... maintenant j'ai donc rempli mon obligation.

(Il se rapproche encore.)

J'ai tenu la parole que je t'avais donnée.

ELLIDA, *suppliante, recule.*

Oh ! ne me touchez pas !

L'ÉTRANGER

Et tu vas réfléchir jusqu'à demain soir...

WANGEL

Il n'y a pas à réfléchir. Vous allez sortir d'ici !

L'ÉTRANGER, *s'adressant toujours à Ellida.*

Je vais maintenant remonter le fjord avec le vapeur. Je reviendrai donc demain soir. Et je viendrai te voir. Il faudra m'attendre ici dans le jardin. Car j'aime mieux régler cette question avec toi seule, tu comprends.

ELLIDA, *à voix basse et tremblante.*

Oh ! tu entends, Wangel !

WANGEL

Sois tranquille. Nous saurons bien empêcher cette visite.

L'ÉTRANGER

Adieu en attendant, Ellida. Donc, à demain soir.

ELLIDA, *suppliante.*

Oh ! non, non,... ne revenez pas demain soir ! Ne revenez plus jamais !

L'ÉTRANGER

Et si, à ce moment-là, tu es disposée à m'accompagner sur la mer...

ELLIDA

Oh ! ne me regardez pas ainsi !

L'ÉTRANGER

Je veux dire simplement que tu dois te tenir prête au départ.

WANGEL

Monte à la maison, Ellida.

ELLIDA

Je ne peux pas. Oh ! aide-moi. Sauve-moi, Wangel !

L'ÉTRANGER

Car tu dois bien comprendre que si tu ne pars pas avec moi demain, tout sera fini.

ELLIDA, *le regarde, tremblante.*

Tout sera fini? Pour toujours...?

L'ÉTRANGER, *avec un signe de tête.*

Irréparablement, Ellida. Jamais je ne reviendrai dans ces pays. Tu ne me verras plus jamais. Tu n'auras jamais non plus de mes nouvelles. Je serai pour toi comme mort, à jamais disparu.

ELLIDA, *haletante.*

Oh... !

L'ÉTRANGER

Réfléchis donc bien à ce que tu feras. Adieu.

(Il s'éloigne, escalade la clôture, s'arrête, et dit :)

Oui, Ellida,... tiens-toi prête à partir demain soir. Je viendrai ici te chercher.

(Il sort à droite par le sentier à pas lents et tranquilles.)

ELLIDA, *le suit des yeux un moment.*

De bon gré, a-t-il dit ! Pense donc,... il a dit que je devais partir avec lui de bon gré.

WANGEL

Sois raisonnable. Le voilà parti. Tu ne le reverras plus jamais.

ELLIDA

Oh! comment peux-tu dire cela? Il reviendra demain soir.

WANGEL

Qu'il revienne. Avec toi, en tout cas, il ne se rencontrera pas.

ELLIDA, *branle la tête.*

Oh! Wangel, ne crois pas que tu puisses l'empêcher.

WANGEL

Si, ma chère,... tu peux compter sur moi.

ELLIDA, *songeuse, sans l'écouter.*

Quand il aura été ici... demain soir...? Et quand il sera parti en mer avec le vapeur...?

WANGEL

Oui, après?

ELLIDA

Je me demande si jamais,... jamais il ne reviendra?

WANGEL

Non, chère Ellida, tu peux en être tout à fait sûre. Qu'aurait-il à faire ici après cela? Il a entendu de ta propre bouche que tu ne veux rien avoir à faire avec lui. Cela clôt la question.

ELLIDA, *à elle-même.*

Donc, demain. Ou jamais.

WANGEL

Et s'il s'avisait de revenir ici...

ELLIDA, *vivement.*

Eh bien?

WANGEL

Nous avons le moyen de le mettre hors d'état de nuire.

ELLIDA

Oh ! n'en crois rien.

WANGEL

Nous en avons le moyen, je te dis ! Si tu ne peux pas être quitte de lui d'une autre façon, il expiera l'assassinat du capitaine.

ELLIDA, *vivement.*

Non, non, non ! Jamais cela ! Nous ne savons rien sur l'assassinat du capitaine ! Rien du tout !

WANGEL

Ne savons-nous rien ! Il te l'a lui-même avoué !

ELLIDA

Non, pas un mot là-dessus ! Si tu en parles, je le nie. L'emprisonner, non ! Il est l'homme de la pleine mer. C'est là sa place.

WANGEL, *la regarde et dit lentement :*

Oh ! Ellida,... Ellida !

ELLIDA, *s'accroche violemment à lui.*

Oh ! mon cher, mon fidèle Wangel,... sauve-moi de cet homme !

WANGEL, *se dégage doucement.*

Viens ! Viens avec moi !

(Lyngstrand et Hilde, tous deux avec les engins de pêche, arrivent de droite au bord de l'étang.)

LYNGSTRAND, *s'avance rapidement vers Ellida.*

Ah ! madame, j'ai une curieuse nouvelle !

WANGEL

Qu'y a-t-il?

LYNGSTRAND

Figurez-vous,... nous avons vu l'Américain !

WANGEL

L'Américain?

HILDE

Oui, je l'ai vu aussi.

LYNGSTRAND

Il a contourné le jardin et il est monté à bord du grand vapeur anglais.

WANGEL

D'où connaissez-vous cet homme?

LYNGSTRAND

J'ai été en mer avec lui autrefois. J'étais persuadé qu'il était noyé. Mais il est bien vivant.

WANGEL

En savez-vous plus long sur lui?

LYNGSTRAND

Non, mais il est sûrement venu pour se venger de sa femme infidèle.

WANGEL

Qu'est-ce que vous dites?

HILDE

Lyngstrand veut s'en servir pour une œuvre d'art.

WANGEL

Je ne comprends pas un mot...

ELLIDA

On te racontera ça.

(Arnholm et Bolette arrivent de gauche par le sentier qui longe la clôture du jardin.)

BOLETTE, *à ceux qui sont dans le jardin.*

Venez voir ! Le vapeur anglais remonte le fjord.

(Un grand vapeur passe lentement à quelque distance.)

LYNGSTRAND, *à Hilde, près de la clôture.*

Cette nuit, il va sûrement la surprendre.

HILDE, *avec un signe de tête.*

La femme de marin infidèle,... oui.

LYNGSTRAND

Pensez,... vers minuit.

HILDE

Ça doit être excitant, je trouve.

ELLIDA, *suit des yeux le navire.*

Alors, demain...

WANGEL

Et jamais plus.

ELLIDA, *à voix basse et tremblante.*

Oh ! Wangel,... sauve-moi de moi-même !

WANGEL, *la regarde avec inquiétude.*

Ellida ! J'en ai le sentiment... il y a quelque chose au fond de cela.

ELLIDA

Ce qui attire est au fond.

WANGEL

Ce qui attire...?

ELLIDA

Cet homme est comme la mer.

(Elle traverse le jardin à pas lents, songeuse, et sort à gauche. Wangel, agité, marche auprès d'elle, et l'observe d'un regard scrutateur.)

ACTE IV

(Le salon d'été du docteur Wangel. Portes à droite et à gauche. Au fond, entre deux fenêtres, porte vitrée ouverte sur la véranda. On aperçoit une partie du jardin. Canapé à gauche, avec une table devant. A droite, un piano, et plus loin, une grande jardinière. Au milieu du salon, une table ronde entourée de sièges. Sur la table, un rosier en fleurs et d'autres plantes en pots autour. — C'est le matin.)

Dans le salon, près de la table à gauche, BOLETTE *est assise sur le canapé, travaillant à une broderie.* LYNGSTRAND *est assis sur une chaise au bout de la table. En bas, dans le jardin,* BALLESTED *est assis et peint.* HILDE *debout auprès de lui, le regarde.*

LYNGSTRAND, *les bras sur la table, reste un moment à regarder en silence comment Bolette travaille.*

Ce doit être sûrement très difficile de faire une pareille garniture, mademoiselle Wangel.

BOLETTE

Oh ! non. Ce n'est pas si difficile. Pourvu que l'on compte exactement...

LYNGSTRAND

Compter? Il faut compter aussi?

BOLETTE

Oui, les points. Regardez !

LYNGSTRAND

Oui, c'est juste ! Songez donc ! C'est presque une sorte d'art. Savez-vous dessiner aussi?

BOLETTE

Oh ! oui, quand j'ai un modèle devant moi.

LYNGSTRAND

Pas autrement?

BOLETTE

Non, pas autrement.

LYNGSTRAND

Alors ce n'est tout de même pas vraiment de l'art.

BOLETTE

Non, c'est plutôt... comme de l'adresse.

LYNGSTRAND

Mais je crois que vous pourriez peut-être apprendre l'art.

BOLETTE

Quand je n'ai pas de dispositions?

LYNGSTRAND

Tout de même. Si vous pouviez être constamment avec un véritable artiste...

BOLETTE

Croyez-vous que je pourrais apprendre par lui?

LYNGSTRAND

Pas apprendre précisément de la manière ordinaire. Mais je crois que ça vous pénétrerait peu à peu. Comme par une sorte d'action mystérieuse, mademoiselle Wangel.

BOLETTE

C'est singulier.

LYNGSTRAND, *un peu après.*

Avez-vous pensé...? Je veux dire... Avez-vous réfléchi sérieusement et profondément au mariage, mademoiselle.

BOLETTE, *le regarde furtivement.*

Au...? Non.

LYNGSTRAND

J'y ai réfléchi.

BOLETTE

Vraiment?

LYNGSTRAND

Oui, oui,... je pense très souvent à des sujets de ce genre. Surtout au mariage. Et j'ai lu aussi bien des livres qui en parlent. Je crois que le mariage doit exercer comme une action mystérieuse, pour ainsi dire. Que la femme se transforme progressivement jusqu'à ressembler à son mari.

BOLETTE

Elle prend ses goûts, vous voulez dire?

LYNGSTRAND

Oui, justement.

BOLETTE

Bon, mais ses facultés? Et son talent et ses dispositions?

LYNGSTRAND

Hm! oui,... je me demande si, tout cela aussi ne...

BOLETTE

Alors, vous croyez peut-être que tout ce qu'un homme a pu acquérir par ses lectures... ou par ses réflexions... pourrait aussi se transmettre à sa femme?

LYNGSTRAND

Cela aussi, oui. Peu à peu. Comme par une action mystérieuse. Mais je sais bien que cela ne peut se produire que dans un ménage fidèle et affectueux et tout à fait heureux.

BOLETTE

N'avez-vous jamais eu l'idée qu'un mari pourrait peut-être aussi incliner de la sorte vers sa femme? Devenir pareil à elle, je veux dire.

LYNGSTRAND

Un mari? Non, je ne me suis jamais imaginé cela.

BOLETTE

Mais pourquoi pas aussi bien l'un que l'autre?

LYNGSTRAND

Non, car un homme a une vocation pour laquelle il vit. Et c'est cela qui donne à un homme force et fermeté, mademoiselle Wangel. Il a une vocation, lui.

BOLETTE

Tous les hommes?

LYNGSTRAND

Oh ! non. Je pense aux artistes surtout.

BOLETTE

Trouvez-vous qu'un artiste ait raison de se marier?

LYNGSTRAND

Oui, je le pense. S'il peut trouver une femme qu'il aime profondément, je...

BOLETTE

Quand même. Je me figure qu'il devrait plutôt vivre uniquement pour son art.

LYNGSTRAND

Certes, c'est ce qu'il doit faire. Mais il le peut, tout en se mariant.

BOLETTE

Eh bien ! et elle?

LYNGSTRAND

Elle? Comment...?

BOLETTE

Celle qu'il épouse. Quel sera son rôle dans la vie?

LYNGSTRAND

Elle aussi vivra pour l'art de son mari. Il me semble qu'une femme se sentirait profondément heureuse de cela.

BOLETTE

Hm !... je ne sais pas trop...

LYNGSTRAND

Si, mademoiselle, croyez-moi. Il n'y a pas seulement l'honneur et la considération dont elle jouit à cause de lui... Car j'estime que c'est là ce qui compte le moins. Mais pouvoir l'aider à créer,... pouvoir lui faciliter le travail en s'occupant de lui, le soignant bien, le choyant et lui rendant la vie tout à fait agréable. Il me semble que ce doit être délicieux pour une femme.

BOLETTE

Oh ! vous ne savez pas combien vous êtes égoïste !

LYNGSTRAND

Suis-je égoïste ! Oh ! grand Dieu... ! Oh ! si vous me connaissiez un peu mieux...

(Il se penche pour se rapprocher d'elle.)

Mademoiselle Wangel,... quand je ne serai plus là,... et ce sera bientôt...

BOLETTE, *le regarde avec compassion.*

Voyons, n'allez pas croire à des choses aussi tristes.

LYNGSTRAND

Au fond, ce n'est pas tellement triste, je trouve.

BOLETTE

Que voulez-vous dire, alors?

LYNGSTRAND

Je vais partir dans un mois. Partir d'ici, d'abord. Et ensuite j'irai dans les pays du midi.

BOLETTE

Ah ! c'est cela. Parfaitement.

LYNGSTRAND

Voudrez-vous penser à moi de temps en temps, mademoiselle?

BOLETTE

Oui, bien volontiers.

LYNGSTRAND, *content.*

Non, vous me le promettez !

BOLETTE

Oui, je le promets.

LYNGSTRAND

Sérieusement, mademoiselle Bolette?

BOLETTE

Sérieusement.

(Change de ton.)

Oh ! mais à quoi bon cette promesse ! Elle ne mène à rien.

LYNGSTRAND

Comment pouvez-vous dire cela ! Pour moi, ce sera charmant de savoir que vous êtes ici et pensez à moi.

BOLETTE

Bien, mais quoi de plus?

LYNGSTRAND

Oui, je ne sais rien de plus que vraiment je...

BOLETTE

Moi non plus. Il y a tant d'obstacles. Tout au monde s'oppose, il me semble...

LYNGSTRAND

Oh ! il pourrait se produire quelque miracle. Un heureux coup du sort... ou quelque chose de ce genre. Car je crois que j'ai maintenant la chance pour moi.

BOLETTE, *animée.*

Oui, n'est-ce pas ! Vous le croyez !

LYNGSTRAND

Oui, je le crois fermement. Et alors... dans quelques

années... quand je reviendrai ici comme sculpteur célèbre, à mon aise, et complètement rétabli...

BOLETTE

Oui, certainement. Espérons-le.

LYNGSTRAND

Vous pouvez y compter. Pensez seulement à moi fidèlement pendant que je serai dans les pays du midi. Et j'en ai maintenant votre parole.

BOLETTE

Vous l'avez.

(Elle branle la tête.)

Mais cela ne mène sûrement à rien quand même.

LYNGSTRAND

Si, mademoiselle Bolette, cela mènera au moins à ceci que je pourrai travailler plus facilement et plus vite à mon œuvre.

BOLETTE

Vous croyez?

LYNGSTRAND

Oui, je le sens. Et il me semble que cela devrait être encourageant aussi pour vous... ici, vivant à l'écart... de savoir que vous m'aidez, en quelque sorte, à créer.

BOLETTE, *le regarde.*

Oui,... mais vous, de votre côté?

LYNGSTRAND

Moi?

BOLETTE, *regarde du côté du jardin.*

Chut! Parlons d'autre chose. Voici le professeur qui arrive.

(On voit Arnholm arriver de gauche dans le jardin. Il s'arrête et cause avec Ballested et Hilde.)

LYNGSTRAND

Aimez-vous votre vieux maître, mademoiselle Bolette?

BOLETTE

Si je l'aime?

LYNGSTRAND

Oui, je veux dire, avez-vous de l'amitié pour lui?

BOLETTE

Oh ! oui, j'en ai. Car c'est excellent de l'avoir comme ami et conseiller... Et puis, il est toujours prêt à rendre service, quand il peut.

LYNGSTRAND

Mais n'est-ce pas singulier qu'il ne se soit pas marié?

BOLETTE

Trouvez-vous cela si singulier?

LYNGSTRAND

Oui. Car il est largement à son aise, dit-on.

BOLETTE

Il doit l'être. Mais il a eu sans doute quelque difficulté à trouver une femme qui veuille de lui, je crois.

LYNGSTRAND

Pourquoi donc?

BOLETTE

Oh ! c'est qu'il a été le professeur de presque toutes les jeunes filles qu'il connaît. Il le dit lui-même.

LYNGSTRAND

Qu'est-ce que cela fait?

BOLETTE

Mais, mon Dieu, on n'épouse pas un homme qu'on a eu pour professeur !

LYNGSTRAND

Vous croyez qu'une jeune fille ne peut pas être amoureuse de son professeur?

BOLETTE

Pas lorsqu'elle est devenue grande.

LYNGSTRAND

Non,... vraiment !

BOLETTE, *pour l'avertir.*

Bien, bien, bien !

(Ballested a rangé ses affaires et les emporte en traversant le jardin à droite. Hilde l'aide. Arnholm monte sur la véranda et entre dans le salon.)

ARNHOLM

Bonjour, ma chère Bolette. Bonjour, monsieur... monsieur... hm !

(Il a l'air ennuyé et fait froidement un signe de tête à Lyngstrand, qui se lève et s'incline.)

BOLETTE, *se lève et va au-devant d'Arnholm.*

Bonjour, monsieur le professeur.

ARNHOLM

Comment va-t-on ici aujourd'hui?

BOLETTE

Merci, on va bien.

ARNHOLM

Votre belle-mère est peut-être au bain, aujourd'hui encore?

BOLETTE

Non, elle est là-haut dans sa chambre.

ARNHOLM

Est-ce qu'elle n'est pas tout à fait bien?

BOLETTE

Je ne sais pas. Elle s'est enfermée.

ARNHOLM

Hm !... elle s'est enfermée?

LYNGSTRAND

Madame Wangel a été très émue au sujet de l'Américain hier.

ARNHOLM

Qu'en savez-vous?

LYNGSTRAND

J'ai dit à madame Wangel que je l'avais vu en chair et en os marcher derrière le jardin.

ARNHOLM

Ah ! je comprends.

BOLETTE, *à Arnholm.*

Vous et père êtes sûrement restés longtemps ensemble, hier soir.

ARNHOLM

Oui, assez longtemps. Nous avons parlé d'un sujet sérieux.

BOLETTE

Lui avez-vous aussi parlé de moi et de mes affaires?

ARNHOLM

Non, chère Bolette. Je n'y suis pas arrivé. Il était tellement absorbé par autre chose.

BOLETTE, *soupire.*

Hé oui !... il l'est toujours.

ARNHOLM, *la regarde d'une manière expressive.*

Mais plus tard, aujourd'hui, nous parlerons de ces questions, nous deux... Où est votre père maintenant? Peut-être pas à la maison?

BOLETTE

Si. Il doit être en bas dans son cabinet. Je vais aller le chercher.

ARNHOLM

Non merci. N'y allez pas. Je vais plutôt descendre le trouver.

BOLETTE, *écoute un bruit à gauche.*

Attendez un peu, monsieur le professeur. Je crois que père est dans l'escalier. Oui. Sans doute il a été là-haut la voir.

(Wangel entre par la porte de gauche.)

WANGEL, *tend la main à Arnholm.*

Oh ! cher ami,... vous êtes déjà là? C'est aimable d'être venu de si bonne heure. Car je voudrais causer un peu plus avec vous.

BOLETTE, *à Lyngstrand.*

Irons-nous peut-être au jardin rejoindre Hilde?

LYNGSTRAND

Oui, bien volontiers, mademoiselle.

(Lui et Bolette descendent au jardin et sortent entre les arbres du fond.)

ARNHOLM, *qui les a suivis des yeux, se retourne vers Wangel.*

Connaissez-vous assez bien ce jeune homme?

WANGEL

Non, pas du tout.

ARNHOLM

Et cela vous convient qu'il flâne ainsi tellement avec les fillettes?

WANGEL

Tant que cela? Je ne m'en suis pas aperçu.

ARNHOLM

Vous devriez pourtant surveiller un peu cela, il me semble.

WANGEL

Oui, vous avez bien raison. Mais, bon Dieu, que puis-je faire, moi, pauvre homme? Les fillettes sont d'ailleurs habituées à veiller sur elles-mêmes. Elles ne veulent écouter ni moi, ni Ellida.

ARNHOLM

Elle non plus?

WANGEL

Non. Au reste, je ne peux pas demander qu'elle s'occupe de cela. Ce n'est pas du tout son affaire.

(S'interrompant.)

Mais ce n'est pas de cela que nous avons à parler. Dites-moi,... avez-vous réfléchi à la question? A tout ce que je vous ai raconté hier?

ARNHOLM

Je n'ai pensé qu'à cela depuis que nous nous sommes quittés cette nuit.

WANGEL

Et que pensez-vous qu'il y ait à faire?

ARNHOLM

Cher docteur, il me semble que, comme médecin, vous devez le savoir mieux que moi.

WANGEL

Oh ! si vous saviez combien il est difficile à un médecin de porter un jugement exact sur une malade qu'il aime profondément ! Et ceci n'est pas non plus une maladie ordinaire. Ce n'est pas un médecin ordinaire,... ni des remèdes ordinaires, qui peuvent servir en ce cas.

ARNHOLM

Comment est-elle aujourd'hui?

WANGEL

Je viens de monter chez elle, et elle m'a paru tout à fait calme. Mais au fond de tous ses sentiments se cache je ne sais quoi, dont il m'est impossible de me rendre compte. Et puis elle est si variable,... si fantasque,... si soudaine en ses changements.

ARNHOLM

Cela doit résulter de son état d'esprit maladif.

WANGEL

Pas uniquement. Tout au fond, c'est inné chez elle. Ellida fait partie des gens de mer. Tout est là.

ARNHOLM

Qu'entendez-vous au juste par là, cher docteur?

WANGEL

N'avez-vous pas observé que les gens qui vivent au bord de la pleine mer sont comme un peuple à part. Ils semblent presque vivre la vie même de la mer. Il y a un balancement de vagues,... et aussi un flux et un reflux... dans leur façon de penser aussi bien que de sentir. Et jamais ils ne se laissent transplanter. Oh ! j'aurais dû réfléchir à cela plus tôt. Oui, c'est une grande faute que j'ai commise envers Ellida, de l'avoir emmenée de là-bas pour l'amener ici !

ARNHOLM

C'est à cette opinion que vous êtes arrivé?

WANGEL

Oui, de plus en plus. Mais j'aurais dû me le dire de prime abord. Oh ! je le savais bien, au fond. Mais je ne voulais pas le reconnaître. Car je l'aimais tellement, voyez-vous ! C'est pourquoi j'ai pensé à moi-même avant tout. J'étais égoïste à ce point, en ce temps-là !

ARNHOLM

Hm !... tout homme est bien un peu égoïste, dans ces cas-là. Cependant je n'ai jamais observé ce défaut chez vous, docteur Wangel.

WANGEL, *arpente le salon avec agitation.*

Oh ! si ! Et je l'ai été aussi par la suite. Je suis beaucoup, beaucoup plus âgé qu'elle. J'aurais dû être pour elle comme un père,... et un guide en même temps. J'aurais dû faire de mon mieux pour développer et clarifier sa vie intellectuelle. Malheureusement je n'en ai jamais rien fait. Je n'ai pas eu assez d'énergie pour cela, voyez-vous ! Car je préférais l'avoir telle qu'elle était. Mais elle a été de mal en pis. Et j'étais là, ne sachant ce que je pourrais inventer.

(Plus bas.)

Voilà pourquoi, dans ma détresse, je vous ai écrit et prié de venir nous voir.

ARNHOLM, *le regarde, étonné.*

Comment ! C'est pour cela que vous avez écrit?

WANGEL

Oui. Mais ne le laissez pas voir.

ARNHOLM

Mais, au nom du ciel, cher docteur,... quel avantage espérez-vous de moi? Je ne comprends pas.

WANGEL

Non, c'est bien naturel. Car j'ai été mis sur une fausse piste. Je croyais que le cœur d'Ellida, autrefois, avait penché vers vous. Qu'elle vous était encore, en secret, un peu attachée. Que cela lui ferait peut-être du bien de vous revoir, et de causer avec vous de son foyer et des jours anciens.

ARNHOLM

C'était donc à votre femme que vous pensiez en écrivant

qu'ici quelqu'un m'attendait, et... et peut-être soupirait après moi?

WANGEL

Oui, qui voulez-vous que ce soit?

ARNHOLM, *vite.*

Non, non, vous avez raison... Mais je ne l'ai pas compris.

WANGEL

C'est tout naturel. J'étais sur une fausse piste.

ARNHOLM

Et vous dites que vous êtes égoïste!

WANGEL

J'avais une grande faute à réparer. J'estimais ne pouvoir négliger aucun moyen qui pouvait lui soulager peut-être un peu l'esprit.

ARNHOLM

Comment expliquez-vous le pouvoir que cet étranger exerce sur elle?

WANGEL

Hm! cher ami,... ce cas pourrait bien, par certains côtés, ne pas se laisser expliquer.

ARNHOLM

Être de nature inexplicable, vous voulez dire? Tout à fait inexplicable?

WANGEL

Inexplicable, du moins, jusqu'à nouvel ordre.

ARNHOLM

Vous croyez donc à quelque chose de ce genre?

WANGEL

Je ne crois ni ne nie. Simplement, je ne sais pas. Donc, je m'abstiens.

ARNHOLM

Oui, mais dites-moi... Sa singulière et sinistre affirmation au sujet des yeux de l'enfant...?

WANGEL, *vivement.*

Cette histoire des yeux, je n'y crois pas du tout ! Je ne veux croire à rien de pareil. Ce doit être pure imagination de sa part. Rien de plus.

ARNHOLM

Avez-vous observé les yeux de cet homme, quand vous l'avez vu hier?

WANGEL

Bien entendu.

ARNHOLM

Et vous n'avez trouvé aucune sorte de ressemblancce?

WANGEL, *évasif.*

Hm !... mon Dieu, que répondrai-je? Il ne faisait pas très clair quand je l'ai vu. Et de plus, Ellida m'avait tant parlé d'avance de cette ressemblance... Je ne sais pas du tout si j'étais capable de regarder cet homme tout à fait sans prévention.

ARNHOLM

Non, non, c'est bien possible. Mais l'autre fait, alors? Que cette angoisse, cette agitation, lui soient venues juste au moment où cet étranger semble avoir été sur le chemin du retour?

WANGEL

Oui, voyez-vous,... cela aussi, c'est une fantaisie qu'elle a dû s'imaginer depuis avant-hier. Ce n'est pas venu du tout si subitement... tout d'un coup... ainsi qu'elle l'affirme aujourd'hui. Mais depuis qu'elle a entendu dire par ce jeune Lyngstrand que Johnston... ou Friman... ou maintenant peu importe comment il s'appelle... était en route pour revenir il y a trois ans... au mois de mars,... elle est persuadée que son trouble l'a prise précisément ce mois-là.

ARNHOLM

N'en a-t-il pas été ainsi?

WANGEL

Pas du tout. Il y en a eu des signes et des indices, longtemps auparavant... Il est vrai que... par hasard... elle a eu, justement en mars, il y a trois ans, une crise assez violente...

ARNHOLM

Alors, tout de même... !

WANGEL

Oui, mais cela s'explique tout simplement par l'état où elle se trouvait alors,... elle était enceinte.

ARNHOLM

Alors, signes contre signes.

WANGEL, *serre les poings.*

Et ne lui être bon à rien! Être à bout d'expédients! Ne voir aucun moyen... !

ARNHOLM

Si vous pouviez vous résoudre à changer de résidence? Aller ailleurs? En sorte qu'elle puisse vivre dans une ambiance qui lui serait plus familière?

WANGEL

Oh ! mon cher,... croyez-vous que je ne le lui ai pas offert ! Je lui ai proposé d'aller nous fixer à Skjoldviken. Mais elle ne veut pas.

ARNHOLM

Pas cela non plus?

WANGEL

Non. Elle croit que cela ne servirait à rien. Et il se peut bien qu'elle ait raison.

ARNHOLM

Hm !... c'est votre avis?

WANGEL

Oui, et de plus,... en réfléchissant bien, je ne sais vraiment pas comment je pourrais réaliser cela. Car j'estime ne pouvoir guère justifier, à cause des fillettes, l'installation dans un pareil trou. Il faut qu'elles vivent dans un endroit où il y ait au moins quelque chance de les voir établies.

ARNHOLM

Établies? Pensez-vous déjà tellement à cela?

WANGEL

Oui, mon Dieu, il faut bien que j'y pense aussi ! Mais avec cela,... de l'autre côté... le souci de ma pauvre Ellida

malade... Oh ! cher Arnholm,... je suis vraiment... à beaucoup d'égards... comme entre l'eau et le feu !

ARNHOLM

Quant à Bolette, vous n'avez peut-être pas à vous inquiéter beaucoup...

(S'interrompant.)

Je me demande où elle est... où elles sont allées?

(Il se dirige vers la porte ouverte et regarde dehors.)

WANGEL, *près du piano.*

Ah ! je ferais volontiers n'importe quel sacrifice... pour toutes les trois... Si seulement je savais lequel.

(Ellida entre par la porte à gauche.)

ELLIDA, *rapidement, à Wangel.*

Je t'en prie, ne sors pas ce matin !

WANGEL

Non, certes non. Je reste à la maison près de toi.

(Il désigne Arnholm, qui s'approche.)

Mais tu ne dis pas bonjour à notre ami?

ELLIDA, *se retourne.*

Oh ! vous êtes là, monsieur Arnholm.

(Elle lui tend la main.)

Bonjour.

ARNHOLM

Bonjour, madame. Vous n'êtes donc pas au bain aujourd'hui, comme d'habitude?

ELLIDA

Non, non, non ! Il n'en peut être question aujourd'hui. Mais ne voulez-vous pas vous asseoir un petit moment?

ARNHOLM

Non, merci,... pas maintenant.

(Il regarde du côté de Wangel.)

J'ai promis aux fillettes de les rejoindre au jardin.

ELLIDA

Oui, Dieu sait si vous les trouverez au jardin. Je ne sais jamais où elles sont.

WANGEL

Oh ! si, elles sont sûrement en bas, vers l'étang.

ARNHOLM

Enfin, je saurai bien les découvrir.

(Il fait un signe de tête, passe par la véranda, et sort à droite.)

ELLIDA

Quelle heure est-il, Wangel?

WANGEL, *regarde sa montre.*

Onze heures un peu passées.

ELLIDA

Un peu passées. Et à onze heures, onze heures et demie, ce soir, le vapeur arrivera. Oh ! si seulement ce moment-là était passé !

WANGEL, *s'approche d'elle.*

Chère Ellida,... je voudrais bien te poser une question.

ELLIDA

Laquelle?

WANGEL

Avant-hier soir... là-haut, sur « le Site »... tu as dit que pendant ces trois dernières années tu l'avais vu souvent tout vif devant toi.

ELLIDA

Oui, je l'ai vu. Tu peux m'en croire.

WANGEL

Bien, mais comment l'as-tu vu?

ELLIDA

Comment je l'ai vu?

WANGEL

Je veux dire... quel aspect te semblait-il avoir, quand tu croyais le voir devant toi?

ELLIDA

Mais, cher Wangel,... tu sais maintenant toi-même quel est son aspect.

WANGEL

Avait-il aussi cet aspect quand il t'apparaissait?

ELLIDA

Oui, il l'avait.

WANGEL

Exactement comme lorsque tu l'as vu hier soir en réalité?

ELLIDA

Oui, exactement.

WANGEL

Bien, mais alors, d'où vient que tu ne l'as pas tout de suite reconnu?

ELLIDA, *interdite.*

Je ne l'ai pas reconnu?

WANGEL

Non. Tu as dit ensuite que, tout d'abord, tu ne savais pas du tout qui était cet étranger.

ELLIDA, *frappée.*

Oui, je crois que tu as raison ! Tu ne trouves pas que c'est bizarre, Wangel? Songe donc,... dire que je ne l'ai pas reconnu tout de suite !

WANGEL

C'était seulement les yeux, as-tu dit...

ELLIDA

Oh ! oui,... les yeux ! Les yeux !

WANGEL

Bon,... mais là-haut, sur « le Site », tu as dit qu'il se montrait toujours à toi tel qu'il était lorsque vous vous êtes séparés. Là-bas, il y a dix ans.

ELLIDA

J'ai dit cela?

WANGEL

Oui.

ELLIDA

Alors il a eu sans doute à peu près le même aspect dans ce temps-là qu'aujourd'hui.

WANGEL

Non. Tu as donné de lui, avant-hier, pendant le retour à la maison, une tout autre description. Il y a dix ans il

n'avait pas de barbe, as-tu dit. Et ses vêtements, aussi, étaient tout différents. Et l'épingle de cravate avec une perle...? L'homme ne l'avait pas hier.

ELLIDA

Non, il ne l'avait pas.

WANGEL, *avec un regard scrutateur.*

Réfléchis donc un peu, chère Ellida. Ou bien... ne peux-tu peut-être plus te rappeler quel était son aspect, quand il était avec toi sur le Bratthammeren?

ELLIDA, *réfléchissant, ferme un instant les yeux.*

Pas très nettement. Non,... aujourd'hui je ne peux pas du tout. N'est-ce pas bizarre?

WANGEL

Pas si bizarre que ça. Une image nouvelle de la réalité a paru devant toi. Elle a voilé l'ancienne,... que tu ne peux plus voir.

ELLIDA

Tu crois, Wangel?

WANGEL

Oui. Et voilà aussi tes visions. Aussi est-il bon que la réalité soit venue.

ELLIDA

Bon ! Dis-tu que cela est bon?

WANGEL

Oui. Qu'il soit venu,... cela peut être pour toi la guérison.

ELLIDA, *s'assied sur le canapé.*

Wangel,... viens t'asseoir ici près de moi. Il faut que je te dise tout ce que je pense.

WANGEL

Oui, dis-le, chère Ellida.

(Il s'assied sur une chaise de l'autre côté de la table.)

ELLIDA

C'est au fond un grand malheur... pour nous deux... que nous nous soyons rencontrés, justement nous deux.

WANGEL, *étonné.*

Qu'est-ce que tu dis là !

ELLIDA

Oh ! oui. C'est un malheur. Et c'est bien naturel aussi. Ça ne pouvait amener que malheur, après la façon dont nous nous étions rencontrés.

WANGEL

Qu'y avait-il donc de fâcheux dans la manière... !

ELLIDA

Écoute, Wangel,... inutile de nous mentir davantage à nous-mêmes... et l'un à l'autre.

WANGEL

Que dis-tu là ! Nous mentons, dis-tu !

ELLIDA

Oui, nous mentons. Ou bien... nous dissimulons la vérité, en tout cas. Car la vérité,... la pure et franche vérité,... c'est en somme que... que tu es venu là-bas et m'as achetée.

WANGEL

Achetée... ! Tu dis... achetée?

ELLIDA

Oh ! je n'étais pas meilleure que toi. J'ai accepté le marché. Et je me suis vendue à toi.

WANGEL, *la regarde douloureusement.*

Ellida,... as-tu vraiment le cœur d'appeler cela ainsi?

ELLIDA

Peut-on l'appeler d'un autre nom ! Tu ne pouvais plus supporter le vide dans ta maison. Tu te cherchais une nouvelle femme...

WANGEL

Et une nouvelle mère pour les enfants, Ellida.

ELLIDA

Peut-être aussi... à titre secondaire. Bien que... tu ne susses pas du tout si je convenais à cet emploi. Tu m'avais vue seulement... et causé avec moi deux ou trois fois. Tu m'as désirée, et alors...

WANGEL

Oui, appelle cela comme tu voudras.

ELLIDA

Et moi, de mon côté... J'étais là sans ressources, désemparée, absolument seule. Il était bien naturel à moi de consentir... lorsque tu es venu m'offrir de me prendre à ta charge pour toute la vie.

WANGEL

Je ne considérais pas cela comme une charge, ma chère Ellida. Je t'ai demandé loyalement si tu voulais partager avec moi et les enfants le peu que j'avais.

ELLIDA

Oui, c'est vrai. Mais je n'aurais quand même pas dû accepter ! Jamais, à aucun prix, je n'aurais dû accepter cela ! Je n'aurais pas dû me vendre ! Plutôt le plus vil travail,... plutôt les conditions les plus misérables... de bon gré... et par mon propre choix.

WANGEL, *se lève.*

Les cinq ou six années que nous avons vécues ensemble ont-elles été à ce point sans valeur pour toi?

ELLIDA

Oh ! ne va pas croire cela, Wangel ! Je me suis trouvée ici chez toi aussi bien qu'on peut le désirer. Mais je ne suis pas entrée chez toi de bon gré. C'est toute la question.

WANGEL, *la regarde.*

Pas de... pas de bon gré !

ELLIDA

Non. Ce n'est pas de bon gré que je suis partie avec toi.

WANGEL, *à mi-voix.*

Ah !... je me rappelle... l'expression d'hier.

ELLIDA

Cette expression résume tout. Elle m'a tout éclairci. Et c'est pourquoi je vois maintenant.

WANGEL

Que vois-tu?

ELLIDA

Je vois que la vie que nous menons ensemble, nous deux,... au fond, n'est pas un mariage.

WANGEL, *amèrement.*

Là, tu dis bien vrai. La vie que nous vivons maintenant n'est pas un mariage.

ELLIDA

Auparavant non plus. A aucun moment. Dès le début.

(Le regard fixe devant elle.)

Le premier... aurait pu être un vrai, un réel mariage.

WANGEL

Le premier? Quel premier veux-tu dire?

ELLIDA

Le mien... avec lui.

WANGEL, *la regarde, étonné.*

Je ne te comprends pas du tout!

ELLIDA

Oh! cher Wangel,... ne nous mentons pas l'un à l'autre. A nous-mêmes non plus.

WANGEL

Non, certes! Eh bien! après?

ELLIDA

Oui, vois-tu,... nous ne pourrons jamais échapper à ce fait... qu'une promesse de bon gré engage tout autant que la célébration d'un mariage.

WANGEL

Mais, alors...!

ELLIDA, *se lève avec emportement.*

Permets-moi de te quitter, Wangel!

WANGEL

Ellida... ! Ellida... !

ELLIDA

Si, si,... permets-le-moi ! Tu peux me croire,... il n'en sera pas autrement quand même. Pas après la façon dont nous nous sommes mariés.

WANGEL, *avec une douleur contenue.*

Cela devait donc en arriver là entre nous.

ELLIDA

Cela devait arriver. Impossible autrement.

WANGEL *la regarde tristement.*

Je n'ai donc pu non plus te gagner par la vie commune. Jamais,... jamais je ne t'ai possédée entièrement.

ELLIDA

Oh ! Wangel, si je pouvais t'aimer ainsi que je le voudrais tant ! Aussi profondément que tu le mérites ! Mais je le sens bien,... cela ne viendra jamais.

WANGEL

Divorce, alors? C'est un divorce,... un divorce dans les formes légales, que tu veux?

ELLIDA

Mon cher, tu me comprends bien mal. Ce ne sont pas les formes dont je me soucie. Ce n'est pas de telles choses extérieures qu'il s'agit, je trouve. Ce que je veux, c'est que nous soyons d'accord, tous les deux, pour nous détacher l'un de l'autre de bon gré.

WANGEL, *amèrement, avec un lent signe de tête.*

Résilier le marché,... oui.

ELLIDA, *vivement.*

Justement ! Résilier le marché !

WANGEL

Et puis, après, Ellida? La suite? As-tu réfléchi à ce que sera notre situation à tous les deux? Quelle tournure prendra la vie tant pour toi que pour moi?

ELLIDA

Peu importe. Ensuite, ça marchera comme ça pourra. Ce dont je te prie et supplie, Wangel,... c'est bien le principal ! Affranchis-moi ! Rends-moi ma pleine liberté !

WANGEL

Ellida,... c'est une terrible demande que tu m'adresses. Laisse-moi tout au moins un délai pour me recueillir et prendre une décision. Examinons la question de plus près ensemble. Et donne-toi aussi à toi-même le temps de peser ce que tu fais !

ELLIDA

Mais il n'y a pas de temps à perdre à cela ! Il faut que ma liberté me soit rendue aujourd'hui même !

WANGEL

Pourquoi aujourd'hui?

ELLIDA

Mais oui,... c'est cette nuit qu'il vient.

WANGEL, *sursaute.*

Il vient ! Lui ! Qu'a cet étranger à voir à cela?

ELLIDA

Je veux paraître devant lui en pleine liberté.

WANGEL

Et que... que penses-tu faire alors?

ELLIDA

Je ne veux pas me couvrir du fait que je suis la femme d'un autre homme. Me couvrir du prétexte que je n'ai pas le choix. Car il n'y aurait pas là de solution.

WANGEL

Tu parles de choix ! Choisir, Ellida ! Choisir dans ce cas !

ELLIDA

Oui, il faut que j'aie le choix. Choix des deux côtés. Je dois pouvoir le laisser partir seul... Ou bien... l'accompagner.

WANGEL

Comprends-tu toi-même ce que tu dis? L'accompagner ! Remettre entièrement ton sort entre ses mains !

ELLIDA

Mais n'ai-je pas remis entièrement mon sort entre tes mains ! Et cela,... de but en blanc?

WANGEL

Soit. Mais lui ! Lui ! Un inconnu ! Un homme sur qui tu sais si peu !

ELLIDA

Oh ! mais je te connaissais peut-être encore moins. Et je t'ai suivi tout de même.

WANGEL

Tu savais alors, du moins, à peu près quelle sorte de vie tu allais mener. Mais ici? En ce cas? Réfléchis donc !

Que sais-tu, en ce cas? Rien du tout. Pas même qui il est... ni ce qu'il est.

ELLIDA, *le regard fixe devant elle.*

C'est vrai. Mais c'est précisément là le terrible.

WANGEL

Oui, c'est terrible...

ELLIDA

C'est pourquoi il me semble qu'il faut, en quelque sorte, que j'y pénètre.

WANGEL, *la regarde.*

Parce que cela te paraît terrible?

ELLIDA

Oui. Justement pour cela.

WANGEL, *plus près.*

Écoute, Ellida,... qu'entends-tu au juste par « le terrible »?

ELLIDA, *réfléchit.*

Le terrible,... c'est ce qui effraye et attire.

WANGEL

Attire aussi?

ELLIDA

Attire surtout,... je crois.

WANGEL, *lentement.*

Tu es apparentée à la mer.

ELLIDA

Elle aussi est le terrible.

WANGEL

Et le terrible reparaît en toi. Tu effrayes et attires à la fois.

ELLIDA

Tu trouves, Wangel?

WANGEL

Je ne t'ai sans doute jamais bien connue, malgré tout. Jamais à fond. Je commence à le voir maintenant.

ELLIDA

C'est aussi pourquoi tu vas m'affranchir. Me délier de tout rapport avec toi et ce qui te concerne. Je ne suis pas celle que tu as cru autrefois. Tu le vois maintenant toi-même. Nous pouvons maintenant nous quitter d'accord,... et de bon gré.

WANGEL, *tristement.*

Ce serait peut-être le mieux pour nous deux... que nous nous séparions... Mais je ne peux pas!... Tu es pour moi comme le terrible, Ellida. Ce qui attire,... c'est ce qu'il y a de plus fort en toi.

ELLIDA

Tu dis cela?

WANGEL

Essayons de passer cette journée avec calme. En toute tranquillité d'esprit. Je n'ose pas te dégager aujourd'hui. Je n'en ai pas le droit. Pas le droit pour toi-même, Ellida. Je fais valoir mon droit et mon devoir de te protéger.

ELLIDA

Protéger? Contre quoi me protéger? Il n'y a aucune violence ni force extérieure qui me menace. Le terrible

siège plus profondément, Wangel ! Le terrible,... c'est l'attraction que subit mon esprit. Que peux-tu faire à cela ?

WANGEL

Je peux te raffermir et t'aider à lutter contre.

ELLIDA

Oui,... si je voulais lutter.

WANGEL

Ne le veux-tu pas?

ELLIDA

Oh ! c'est là ce que je ne sais pas moi-même !

WANGEL

Ce soir, tout sera décidé, chère Ellida... !

ELLIDA, *s'écrie.*

Oui, pense donc ! La solution est proche ! La solution pour toute la vie !

WANGEL

... et demain...

ELLIDA

Oui, demain ! Peut-être mon véritable avenir sera détruit !

WANGEL

Ton véritable...?

ELLIDA

Toute une vie en liberté perdue,... perdue pour moi ! Et peut-être... pour lui aussi !

WANGEL, *plus bas, lui saisissant le poignet.*

Ellida,... aimes-tu cet étranger?

ELLIDA

Si je...? Oh! est-ce que je sais! Je sais seulement qu'il est pour moi le terrible, et que...

WANGEL

... et que?

ELLIDA, *se dégage.*

... et que ma place, il me semble, est près de lui.

WANGEL, *baisse la tête.*

Je commence à comprendre presque tout.

ELLIDA

Et quelle aide as-tu contre cela? Quel remède as-tu à me donner?

WANGEL, *la regarde tristement.*

Demain,... il sera donc parti. Le malheur sera détourné de ta tête. Et alors je serai disposé à te dégager. Nous résilierons le marché, Ellida.

ELLIDA

Oh! Wangel...! Demain... il sera trop tard!

WANGEL, *regarde dehors, vers le jardin.*

Les enfants! Les enfants...! Ménageons-les, du moins... pour le moment.

(Arnholm, Bolette, Hilde et Lyngstrand paraissent dans le jardin. Lyngstrand y prend congé et sort à gauche. Les autres entrent au salon.)

ARNHOLM

Eh bien! vous pouvez me croire, nous avons fait des projets...

HILDE

Nous irons sur le fjord, ce soir, et...

BOLETTE

Non, ne dis rien !

WANGEL

Nous avons aussi fait des projets, nous deux.

ARNHOLM

Oh !... vraiment?

WANGEL

Demain, Ellida part pour Skjoldviken... pour quelque temps.

BOLETTE

Elle part?

ARNHOLM

Voilà qui est très raisonnable, madame Wangel.

WANGEL

Ellida veut retourner chez elle. A la pleine mer.

HILDE, *fait un saut vers Ellida.*

Tu pars ! Tu nous quittes !

ELLIDA, *effrayée.*

Voyons, Hilde ! Qu'est-ce qui te prend?

HILDE, *se ressaisit.*

Oh ! ce n'est rien !

(A mi-voix, se détourne d'elle.)

Tu peux partir !

BOLETTE, *inquiète.*

Père,... je le vois sur ta figure,... tu pars aussi... pour Skjoldviken !

WANGEL

Non, certes non ! J'irai peut-être là-bas de temps en temps...

BOLETTE

Et ici chez nous...?

WANGEL

Je viendrai aussi...

BOLETTE

... de temps en temps, oui !

WANGEL

Cher enfant, il le faut.

(Il remonte.)

ARNHOLM, *chuchote.*

Nous causerons plus tard, Bolette.

(Il rejoint Wangel. Tous deux parlent ensemble à voix basse près de la porte.)

ELLIDA, *à mi-voix, à Bolette.*

Qu'avait donc Hilde? Elle avait l'air toute troublée !

BOLETTE

N'as-tu jamais remarqué ce que Hilde a tant désiré tout le temps?

ELLIDA

Désiré?

BOLETTE

Depuis le premier jour où tu es venue dans la maison?

ELLIDA

Non, non,... qu'est-ce donc?

BOLETTE

Un seul mot affectueux de toi.

ELLIDA

Ah... ! Y aurait-il ici une tâche pour moi !

(Elle joint les mains au-dessus de sa tête et regarde devant elle, immobile, comme en proie à des pensées et sentiments contradictoires.)

(Wangel et Arnholm s'avancent en chuchotant.)

(Bolette va voir dans la pièce à côté, à droite. Puis, elle ouvre la porte.)

BOLETTE

Eh bien ! cher père,... le déjeuner est sur la table,... si tu...

WANGEL, *avec un calme forcé.*

C'est servi, enfant? A la bonne heure. Cher professeur... ! Entrons, et vidons un verre pour dire adieu à... à « la dame de la mer ».

(Ils se dirigent vers la porte à droite.)

ACTE V

(La partie éloignée du jardin du docteur Wangel, près de l'étang à carpes. Crépuscule croissant de nuit d'été.)

ARNHOLM, BOLETTE, LYNGSTRAND *et* HILDE, *en barque, s'avancent à la perche le long du bord, venant de gauche.*

HILDE

Tenez, ici nous pouvons très bien sauter à terre !

ARNHOLM

Non, non, ne le faites pas !

LYNGSTRAND

Je ne peux pas sauter, mademoiselle.

HILDE

Vous, Arnholm, ne pouvez-vous pas sauter non plus?

ARNHOLM

Je préfère m'en dispenser.

BOLETTE

Eh bien ! accostons à l'escalier de la cabine.

(Ils sortent à droite, à la perche.)

(A ce moment, Ballested arrive de droite sur le sentier, portant des partitions et un cor de chasse. Il salue la compagnie de la barque, se retourne et parle. On entend les réponses s'éloigner de plus en plus.)

BALLESTED

Que dites-vous? Oui, bien sûr, c'est à cause du vapeur anglais. Car c'est la dernière fois qu'il vient cette année. Mais si vous voulez entendre la musique, il ne faut pas vous attarder trop longtemps.

(Il crie.)

Comment?

(Il branle la tête.)

Je n'entends pas ce que vous dites!

(Ellida, son châle sur la tête, entre, suivie du docteur Wangel, par la gauche.)

WANGEL

Mais, chère Ellida,... je t'assure,... on a encore largement le temps.

ELLIDA

Non, non!... Il peut arriver d'un moment à l'autre.

BALLESTED, *derrière la clôture.*

Tiens, bonsoir, monsieur le docteur. Bonsoir, madame.

WANGEL, *l'aperçoit.*

Oh! vous êtes là? Est-ce qu'il y aura encore de la musique ce soir?

BALLESTED

Oui. La « Société des cornistes » compte se faire entendre. Les fêtes ne nous manquent pas en cette saison. Ce soir, ce sera en l'honneur du vapeur anglais.

ELLIDA

Le vapeur anglais ! Est-il déjà en vue?

BALLESTED

Pas encore. Mais il vient de l'intérieur,... parmi les îles. On n'a pas le temps de dire ouf, et il est là.

ELLIDA

Oui,... c'est bien cela.

WANGEL, *à demi tourné vers Ellida.*

Cette nuit, c'est son dernier voyage. Il ne reviendra plus.

BALLESTED

Triste pensée, monsieur le docteur. Mais c'est aussi pourquoi nous lui ferons honneur. Ah ! oui. Ah ! oui. Le joyeux temps de l'été va bientôt finir. Bientôt tous les passages seront bouchés, comme on dit dans la tragédie.

ELLIDA

Tous les passages bouchés,... oui.

BALLESTED

Triste à penser. Nous avons été les enfants joyeux de l'été pendant des semaines et des mois. On a du mal à se faire au temps sombre. Enfin, au commencement, je veux dire. Car les gens savent s'alki... s'ac... climater, madame Wangel. Oh ! oui, ils le savent.

(Il salue et sort à gauche.)

ELLIDA, *regarde vers le fjord.*

Oh ! quelle attente pénible ! Cette dernière demi-heure énervante avant la décision.

WANGEL

Alors, c'est résolu, tu veux toi-même lui parler?

ELLIDA

Il faut que je lui parle à lui-même. Car c'est de bon gré que je dois faire mon choix.

WANGEL

Tu n'as pas de choix, Ellida. Tu n'as pas le droit de choisir. Je ne le permets pas.

ELLIDA

Jamais tu n'empêcheras le choix. Ni toi ni aucun autre. Tu peux me défendre de partir avec lui,... de l'accompagner,... si c'est là ce que je choisis. Tu peux me retenir par la force. Contre ma volonté. Cela, tu le peux. Mais que je choisisse,... que je choisisse au fond de mon âme,... le choisisse, lui, et pas toi,... au cas où je veux et dois ainsi choisir,... tu ne peux pas l'empêcher.

WANGEL

Non, en cela tu as raison. Je ne peux pas l'empêcher.

ELLIDA

Et je n'ai absolument rien avec quoi résister. Ici, à la maison, il n'y a rien qui m'attire et me lie. Je suis tout à fait sans racine dans ta maison, Wangel. Je n'ai pas les enfants. Je n'ai pas leur amitié, je veux dire. Je ne l'ai jamais eue. Quand je partirai,... si je pars... soit avec lui cette nuit... soit pour Skjoldviken demain, je n'ai pas une clef à remettre, aucune instruction à donner sur quoi que ce soit. Tellement je suis sans racine dans ta maison. J'y ai été complètement étrangère à tout dès le début.

WANGEL

Tu l'as voulu ainsi toi-même.

ELLIDA

Je ne l'ai ni voulu ni évité. J'ai simplement laissé tout aller comme je l'ai trouvé le jour où je suis arrivée. C'est toi,... et toi seul... qui l'as voulu ainsi.

WANGEL

Je croyais agir au mieux pour toi.

ELLIDA

Oh ! oui, Wangel, je le sais bien ! Mais il y a là un retour fatal. Une sorte de revanche. Car il n'existe ici aujourd'hui aucune force qui me lie,... aucun soutien pour moi,... aucune aide,... aucune attirance vers tout ce qui aurait dû être notre intime vie commune.

WANGEL

Je le vois bien, Ellida. Et c'est aussi pourquoi tu vas recouvrer ta liberté à partir de demain. Tu vivras désormais ta propre vie.

ELLIDA

Et tu appelles cela ma propre vie ! Oh ! non, ma vraie vie à moi a dévié le jour où j'ai accepté la vie commune avec toi.

(Elle se tord les mains avec angoisse.)

Et maintenant,... cette nuit... dans une demi-heure... va venir celui à qui j'ai failli,... à qui j'aurais dû être inviolablement fidèle, comme il l'a été envers moi ! Il va venir et m'offrira... pour la dernière et unique fois... de recommencer ma vie... de vivre ma véritable vie,... la

vie qui effraie et qui attire... et à laquelle je ne peux renoncer. Pas de bon gré !

WANGEL

C'est précisément pourquoi tu as besoin que ton mari... et ton médecin aussi... te forcent la main et agissent pour ton compte.

ELLIDA

Oui, Wangel, je le comprends très bien. Oh ! tu peux me croire, il est parfois des moments où il me semble qu'il y aurait paix et salut à recourir étroitement à toi,... et à essayer de braver toutes les forces attirantes et effrayantes. Mais je ne le peux pas non plus. Non, non,... je ne le peux pas !

WANGEL

Viens, Ellida, circulons un peu ensemble.

ELLIDA

Je voudrais bien. Mais je n'ose pas. Il a dit que je devais l'attendre ici.

WANGEL

Viens donc. Tu as bien le temps encore.

ELLIDA

Oui, tu crois?

WANGEL

Largement, je te dis.

ELLIDA

Alors, marchons un peu.

(Ils sortent à droite au premier plan. A ce moment Arnholm et Bolette s'avancent derrière l'étang, longeant le bord.)

BOLETTE, *aperçoit les deux qui s'éloignent.*

Regardez là !

ARNHOLM, *à voix basse.*

Chut,... laissez-les partir.

BOLETTE

Pouvez-vous comprendre ce qu'il y a entre eux ces jours-ci?

ARNHOLM

Vous avez remarqué quelque chose?

BOLETTE

Si je l'ai remarqué !

ARNHOLM

Quelque chose de très particulier?

BOLETTE

Oh ! oui. Il y a ceci et cela. Vous ne l'avez pas vu?

ARNHOLM

Oh ! je ne sais pas trop...

BOLETTE

Si, bien sûr, vous avez vu. Seulement vous ne voulez pas le dire.

ARNHOLM

Je crois que ce sera bon pour votre belle-mère de faire ce petit voyage.

BOLETTE

Vous croyez?

ARNHOLM

Je crois qu'il sera bon pour tout le monde qu'elle s'éloigne un peu de temps en temps.

BOLETTE

Si elle retourne demain à Skjoldviken, elle ne reviendra certainement jamais chez nous.

ARNHOLM

Mais, chère Bolette, d'où vous vient une pareille idée?

BOLETTE

Oh ! j'en suis convaincue. Vous verrez... elle ne reviendra pas. Du moins, tant que Hilde et moi serons à la maison.

ARNHOLM

Hilde aussi?

BOLETTE

Peuh ! avec Hilde, cela pourrait peut-être encore aller. Elle n'est guère encore qu'une enfant. Et puis, au fond, elle admire Ellida, je crois. Mais avec moi, c'est différent, voyez-vous. Avoir une belle-mère qui n'est pas beaucoup plus âgée que soi...

ARNHOLM

Chère Bolette,... le temps pourrait n'être pas très long avant que vous partiez d'ici.

BOLETTE, *vivement.*

Vous le dites ! En avez-vous donc parlé à père?

ARNHOLM

Je l'ai fait aussi, oui.

BOLETTE

Ah !... et qu'a-t-il dit?

ARNHOLM

Hm !... votre père est très absorbé par d'autres soucis en ce moment...

BOLETTE

Oui, oui, c'est ce que j'ai dit déjà.

ARNHOLM

Mais ce que j'ai pu tirer de lui, c'est que vous ne devez pas compter sur une aide de sa part.

BOLETTE

Non... !

ARNHOLM

Il m'a expliqué nettement sa situation. Il estimait qu'une telle aide était pour lui simplement impossible.

BOLETTE, *avec reproche.*

Et vous avez pu avoir le cœur, de me donner le change.

ARNHOLM

Je ne l'ai certainement pas fait, chère Bolette. Il dépend entièrement de vous... que vous partiez ou non d'ici.

BOLETTE

Qu'est-ce qui dépend de moi, dites-vous?

ARNHOLM

De vous en aller par le monde. D'apprendre tout ce qui vous plaira le mieux, de prendre part à tout ce qui vous manque tant ici, chez vous. Vivre la vie dans des conditions plus heureuses, Bolette. Que dites-vous de cela?

BOLETTE, *joint les mains.*

Oh! grand Dieu... ! Mais c'est tout à fait impossible, cela. Du moment que père ne veut ni ne peut... Car je n'ai pas d'autre personne au monde à qui je puisse m'adresser.

ARNHOLM

Ne pourriez-vous consentir à recevoir une aide de votre vi... de votre ancien professeur?

BOLETTE

De vous, monsieur Arnholm ! Vous seriez disposé à...

ARNHOLM

A vous aider? Oui, très cordialement. De toutes mes forces. Vous pouvez y compter. Affaire conclue? Hein? Acceptez-vous?

BOLETTE

Si j'accepte ! Partir,... voir le monde,... m'instruire sérieusement ! Tout ce qui a été pour moi comme un beau rêve impossible... !

ARNHOLM

Oui, tout cela peut devenir pour vous réalité. Vous n'avez qu'à le vouloir.

BOLETTE

Et tout cet indicible bonheur, vous voulez m'aider à l'atteindre ! Oh ! non,... mais dites-moi,... puis-je accepter un tel sacrifice d'un étranger?

ARNHOLM

De moi, vous pouvez bien l'accepter. De moi, vous pouvez accepter n'importe quoi.

BOLETTE, *lui prend les mains.*

Oui, il me semble presque que je le peux ! Je ne sais d'où cela vient, mais...

(Éclatant.)

Oh ! je pourrais rire et pleurer de joie ! De bonheur ! Oh !... je vais donc vraiment vivre, tout de même. Je commençais à redouter tellement que la vie ne m'échappe.

ARNHOLM

Vous n'avez pas à vous inquiéter de cela, ma chère Bolette. Mais maintenant vous allez me dire franchement... si vous n'avez rien... rien qui vous attache ici?

BOLETTE

Qui m'attache? Non, je n'ai rien.

ARNHOLM

Rien?

BOLETTE

Non, rien du tout. C'est-à-dire... père m'attache bien, d'une manière. Et Hilde aussi. Mais...

ARNHOLM

Bon,... vous devrez tout de même quitter votre père tôt ou tard. Et Hilde suivra aussi un jour son propre chemin dans la vie. Ce n'est donc là qu'une question de temps. Simplement. Mais à part cela, il n'y a donc rien qui vous attache, Bolette? Aucune sorte de lien?

BOLETTE

Non, aucune. Quant à ça, je peux bien m'en aller n'importe où.

ARNHOLM

Eh bien ! si c'est ainsi, ma chère Bolette,... vous vous en irez avec moi.

BOLETTE, *bat des mains.*

Oh ! Dieu du ciel,... quel bonheur !

ARNHOLM

Car j'espère que vous avez pleine confiance en moi?

BOLETTE

Oui, certes !

ARNHOLM

Vous pourriez donc, avec une entière assurance, remettre vous-même et votre avenir entre mes mains, Bolette? N'est-ce pas? Ne le pourriez-vous pas?

BOLETTE

Oh ! oui, certainement. Pourquoi pas? Vous le pensez bien ! Vous, qui avez été mon vieux professeur... mon professeur d'autrefois, je veux dire.

ARNHOLM

Pas seulement pour cela. Je n'insiste pas trop sur ce côté de la question. Mais... Enfin,... vous êtes donc libre, Bolette. Il n'y a rien qui vous lie. Et alors, je vous demande... si vous voudriez... si vous voudriez vous attacher à moi... pour la vie?

BOLETTE, *recule, effrayée.*

Oh !... qu'est-ce que vous dites là !

ARNHOLM

Pour toute la vie, Bolette. Si vous voulez être ma femme?

BOLETTE, *un peu comme se parlant à elle-même.*

Non, non, non ! C'est impossible ! Tout à fait impossible !

ARNHOLM

Vous serait-il vraiment tellement impossible de...?

BOLETTE

Vous ne pouvez pas parler sérieusement, jamais de la vie, monsieur Arnholm !

(Elle le regarde.)

Ou bien... Tout de même... Est-ce à cela que vous pensiez quand vous m'avez offert de tant faire pour moi?

ARNHOLM

Voyons, vous allez un peu m'écouter, Bolette. Vous avez été fortement surprise, à ce qu'il semble.

BOLETTE

Oh ! comment une pareille proposition... de votre part... pourrait-elle... ne pas me surprendre !

ARNHOLM

Vous avez peut-être raison. Vous ne saviez pas,... vous ne pouviez pas savoir, que c'est pour vous que j'ai fait le voyage ici.

BOLETTE

Vous êtes venu ici... pour moi !

ARNHOLM

Oui, Bolette. Au printemps, j'ai reçu une lettre de votre père. Dans cette lettre se trouve une tournure de phrase qui m'a fait croire que... hm !... que vous aviez conservé de votre ancien professeur un souvenir un peu plus qu'amical.

BOLETTE

Comment père a-t-il pu écrire cela !

ARNHOLM

Ce n'est pas là du tout ce qu'il avait voulu dire. Mais je me suis donc imaginé qu'il y avait ici une jeune fille qui avait grand désir de me voir revenir... Non, ne m'interrompez pas, chère Bolette. Et,... voyez-vous,... quand on n'en est plus, comme c'est mon cas, au vrai temps de la jeunesse, une pareille idée,... ou une pareille illusion... produit une énorme impression. Une inclination pour vous, très vive,... reconnaissante, a cru en moi. Il m'a semblé que je devais venir. Vous revoir. Vous dire que je partageais les sentiments que, je me l'imaginais, vous aviez pour moi.

BOLETTE

Mais maintenant que vous savez que cela n'est pas ! Que c'était une erreur !

ARNHOLM

Cela ne fait rien, Bolette. Votre image, telle que je la porte en moi,... demeurera toujours telle que l'a tracée le sentiment que l'erreur a fait naître. Vous ne pouvez peut-être pas comprendre cela. Mais c'est ainsi.

BOLETTE

Jamais je n'aurais cru possible que rien de pareil pût arriver.

ARNHOLM

Mais puisqu'il apparaît maintenant que c'était possible? Qu'en dites-vous, Bolette? Ne pourriez-vous pas vous décider à... oui, à être ma femme?

BOLETTE

Oh ! mais il me semble que c'est impossible, monsieur

Arnholm. Vous qui avez été mon professeur ! Je ne peux pas m'imaginer d'autres relations avec vous.

ARNHOLM

Bien, bien,... du moment qu'il ne vous semble pas du tout pouvoir... Alors, nos relations restent sans changement, ma chère Bolette.

BOLETTE

Comment l'entendez-vous?

ARNHOLM

Je maintiens mon offre quand même, bien entendu. Je me chargerai de vous faire partir et aller par le monde. Vous instruire comme vous le voulez. Vivre dans des conditions de sécurité et d'indépendance. Et j'assurerai aussi votre avenir pour plus tard, Bolette. Car vous aurez toujours en moi un bon ami fidèle et sûr. Soyez-en bien certaine !

BOLETTE

Oh ! Dieu,... monsieur Arnholm,... tout cela est devenu impossible maintenant.

ARNHOLM

Cela aussi est-il impossible?

BOLETTE

Oui. Vous le pensez bien. Après ce que vous m'avez dit,... et après la réponse que je vous ai donnée... Oh ! vous comprenez bien vous-même que maintenant il m'est impossible d'accepter de vous une offre aussi énorme. Je ne peux accepter de vous absolument rien. Jamais après cela !

ARNHOLM

Allez-vous donc rester ici à la maison et laisser la vie vous échapper?

BOLETTE

Oh ! c'est affreusement triste d'y penser !

ARNHOLM

Allez-vous renoncer à rien voir du monde extérieur? Renoncer à prendre part à tout ce qui est, dites-vous vous-même, l'objet de vos désirs? Savoir qu'il existe une infinité de choses,... et que l'on ne pourra jamais rien en bien connaître? Réfléchissez bien, Bolette.

BOLETTE

Oui, oui,... vous avez grandement raison, monsieur Arnholm.

ARNHOLM

Et puis,... quand votre père ne sera plus là,... vous resterez peut-être seule et sans ressoures en ce monde. Ou bien encore vous serez forcée de vous donner à un autre homme,... pour qui... peut-être... vous n'éprouverez pas non plus d'affection.

BOLETTE

Oh ! oui,... je vois bien combien c'est vrai,... tout ce que vous dites. Mais tout de même... ! Ou peut-être, pourtant...?

ARNHOLM, *vite.*

Eh bien !

BOLETTE, *le regarde, indécise.*

Peut-être ne serait-ce tout de même pas tellement impossible...

ARNHOLM

Quoi, Bolette !

BOLETTE

Que cela puisse se faire... d'accepter... ce que vous m'avez proposé.

ARNHOLM

Voulez-vous dire que vous pourriez être disposé à...? Qu'au moins vous pourriez m'accorder la joie de vous aider comme un ami fidèle?

BOLETTE

Non, non, non ! Cela, jamais ! Car cela, ce serait tout à fait impossible... Non,... monsieur Arnholm,... prenez-moi plutôt.

ARNHOLM

Bolette ! Voulez-vous quand même !

BOLETTE

Oui,... je crois... que je le veux.

ARNHOLM

Vous voulez donc être ma femme !

BOLETTE

Oui. Si vous trouvez encore que... que vous pouvez me prendre.

ARNHOLM

Si je trouve... !

(Il lui prend la main.)

Oh ! merci, merci, Bolette ! Quant à ce que vous avez dit,... votre hésitation, tout à l'heure,... cela ne m'effraie pas. Si je ne possède pas encore entièrement votre cœur,

je saurai bien le gagner. Oh ! Bolette, je serai aux petits soins pour vous !

BOLETTE

Et alors je pourrai voir le monde. Prendre part à la vie. Vous me l'avez promis.

ARNHOLM

Et je tiendrai ma parole.

BOLETTE

Et je pourrai apprendre tout ce que je voudrai.

ARNHOLM

Je serai moi-même votre professeur. Comme autrefois, Bolette. Rappelez-vous la dernière année d'école...

BOLETTE, *calme et absorbée en elle-même.*

Oh !... se savoir libre... et aller à l'étranger. Et n'avoir pas à s'inquiéter de l'avenir. Ne pas trembler pour sa stupide subsistance.

ARNHOLM

Non, vous n'aurez pas besoin de penser à cela. Et... n'est-ce pas, ma chère Bolette,... c'est aussi un grand avantage. Hein?

BOLETTE

Oui. Certainement. C'est bien vrai.

ARNHOLM, *met son bras autour de sa taille.*

Oh ! vous verrez comme nous nous arrangerons bien et agréablement ensemble ! Et quelle bonne vie tranquille et intime nous mènerons, Bolette !

BOLETTE

Oui, je commence aussi à... Je crois, en somme,... que ça doit pouvoir aller...

(Elle regarde à droite et se dégage rapidement.)

Ah ! ne dites rien, surtout !

ARNHOLM

Qu'y a-t-il, ma chère?

BOLETTE

Oh ! c'est ce pauvre...

(Elle montre du doigt.)

Regardez là-bas.

ARNHOLM

Est-ce votre père...?

BOLETTE

Non, c'est le jeune sculpteur. Il est là qui se promène avec Hilde.

ARNHOLM

Ah ! Lyngstrand. Qu'est-ce qu'il a qui cloche?

BOLETTE

Oh ! vous savez comme il est faible et malade.

ARNHOLM

Oui, si ce n'est pas imaginaire.

BOLETTE

Oh ! non, c'est bien vrai. Il n'en aura pas pour longtemps. Mais c'est peut-être le mieux pour lui.

ARNHOLM

Pourquoi serait-ce le mieux?

BOLETTE

Oui, parce que... parce qu'il n'aboutira sûrement à rien avec son art... Allons-nous-en avant qu'ils arrivent.

ARNHOLM

Bien volontiers, ma chère Bolette.

(Hilde et Lyngstrand s'avancent le long de l'étang.)

HILDE

Hé,... hé ! On ne veut pas nous attendre?

ARNHOLM

Bolette et moi préférons aller un peu en avance.

(Lui et Bolette sortent à gauche.)

LYNGSTRAND *rit doucement.*

C'est très amusant ici en cette saison. Tout le monde va par couples. Toujours deux par deux.

HILDE, *les regarde.*

Je jurerais presque qu'il lui demande sa main.

LYNGSTRAND

Vraiment? Avez-vous remarqué des indices?

HILDE

Oh ! oui. Ce n'est pas difficile... quand on se sert de ses yeux.

LYNGSTRAND

Mais mademoiselle Bolette ne le prendra pas. J'en suis certain.

HILDE

Non. Car elle trouve qu'il a l'air affreusement vieux. Et puis elle croit aussi qu'il ne tardera pas à devenir chauve.

LYNGSTRAND

Oh ! ce n'est pas seulement pour cela. Elle ne le prendrait pas quand même.

HILDE

Comment pouvez-vous le savoir?

LYNGSTRAND

C'est qu'il y en a un autre à qui elle a promis de penser.

HILDE

De penser, sans plus?

LYNGSTRAND

Pendant son absence, oui.

HILDE

Oh ! alors, c'est sûrement à vous-même qu'elle devra penser.

LYNGSTRAND

Cela se pourrait.

HILDE

Elle vous l'a promis?

LYNGSTRAND

Oui, pensez donc,... elle me l'a promis ! Mais il ne faut pas lui dire que vous êtes au courant.

HILDE

Oh ! Dieu m'en garde. Je suis muette comme la tombe.

LYNGSTRAND

Je trouve que c'est très gentil de sa part.

HILDE

Et quand vous rentrerez au pays,... vous allez vous fiancer avec elle? Et vous marier aussi?

LYNGSTRAND

Non, ça n'irait pas. Car je n'ose pas penser à de tels projets avant quelques années. Et lorsque j'en serai venu là, elle sera devenue un peu trop âgée pour moi, il me semble.

HILDE

Et malgré cela, vous voulez qu'elle pense à vous?

LYNGSTRAND

Oui, car cela m'est très utile. Comme artiste, vous comprenez. Et elle peut bien le faire, elle qui n'a pas de vraie vocation... Mais c'est tout de même gentil de sa part.

HILDE

Croyez-vous pouvoir travailler plus vite à votre œuvre d'art, parce que vous saurez que Bolette pense à vous ici?

LYNGSTRAND

Oui, je me le figure. Voyez-vous, le fait de savoir qu'il existe quelque part dans le monde une jeune femme, distinguée, silencieuse, qui rêve doucement d'un... Il me semble que ce doit être très... très... Je ne sais trop comment exprimer cela.

HILDE

Vous voulez peut-être dire... excitant?

LYNGSTRAND

Excitant? Hé oui! Excitant, c'est ce que je veux dire. Ou à peu près.

(Il la regarde un moment.)

Vous êtes intelligente, vous, mademoiselle Hilde. Vous êtes très intelligente. Quand je reviendrai, vous aurez à peu près le même âge qu'a votre sœur maintenant. Peut-être aurez-vous alors la même prestance qu'elle a aujourd'hui. Et peut-être aussi vous aurez aussi le même caractère. Vous seriez peut-être alors à la fois vous-même et elle... en une seule personne pour ainsi dire.

HILDE

Vous le souhaiteriez?

LYNGSTRAND

Je ne sais pas trop. Si, je le crois presque. Mais maintenant... pour cet été... je préfère que vous soyez pareille à vous-même toute seule. Exactement telle que vous êtes.

HILDE

Vous m'aimez mieux comme ça?

LYNGSTRAND

Oui, je vous aime beaucoup comme ça.

HILDE

Hm!... dites-moi, vous qui êtes artiste,... cela vous plaît-il que je sois toujours en costume d'été clair?

LYNGSTRAND

Oui, tout à fait.

HILDE

Trouvez-vous que les couleurs claires me vont bien?

LYNGSTRAND

Oui, le clair vous habille d'une façon charmante, à mon goût.

HILDE

Mais dites-moi,... vous qui êtes artiste,... quel air est-ce que j'aurais en noir?

LYNGSTRAND

En noir, mademoiselle Hilde?

HILDE

Oui, tout en noir. Croyez-vous que j'aurais bon air?

LYNGSTRAND

Le noir n'est pas précisément pour l'été. D'ailleurs vous auriez sûrement très bon air, en noir aussi. Justement vous, avec votre tournure.

HILDE, *les yeux fixés devant elle.*

En noir jusqu'au cou... Des plissés noirs autour... Des gants noirs... Et un long voile noir derrière.

LYNGSTRAND

Si vous vous habilliez ainsi, mademoiselle Hilde, je voudrais être peintre,... et vous peindre comme une jeune et charmante veuve en deuil.

HILDE

Ou une jeune fiancée en deuil.

LYNGSTRAND

Oui, cela vous irait encore mieux. Mais vous ne pouvez désirer vous habiller ainsi?

HILDE

Je ne sais pas. Mais je trouve que c'est excitant.

LYNGSTRAND

Excitant?

HILDE

C'est excitant d'y penser, oui.

(Elle montre soudain de doigt vers la gauche.)

Non, regardez, là !

LYNGSTRAND, *regarde.*

Le grand vapeur anglais ! Et tout près du quai !

(Wangel et Ellida paraissent au bord de l'étang.)

WANGEL

Non, je t'assure, chère Ellida,... tu te trompes !

(Il aperçoit les autres.)

Ah ! vous êtes là, vous deux? N'est-ce pas, monsieur Lyngstrand,... il n'est pas encore en vue?

LYNGSTRAND

Le grand anglais?

WANGEL

Oui !

LYNGSTRAND

Il est déjà là, monsieur le docteur.

ELLIDA

Ah... ! Je le savais bien.

WANGEL

Arrivé !

LYNGSTRAND

Arrivé comme un voleur, la nuit, on peut le dire. Tout doucement, sans bruit...

WANGEL

Il faut accompagner Hilde au quai. Dépêchez-vous. Elle veut sûrement entendre la musique.

LYNGSTRAND

Oui, nous allions justement partir, monsieur le docteur.

WANGEL

Nous allons peut-être vous suivre. Nous viendrons tout à l'heure.

HILDE, *chuchote à Lyngstrand.*

Eux aussi vont par deux.

(Elle et Lyngstrand sortent à travers le jardin à gauche. On entend sonner les cors au loin sur le fjord pendant ce qui suit.)

ELLIDA

Arrivé ! Il est ici ! Oui, oui,... je le sens.

WANGEL

Tu devrais rentrer, Ellida. Laisse-moi lui parler seul.

ELLIDA

Oh !... c'est impossible ! Impossible, te dis-je !

(Elle pousse un cri.)

Ah !... le vois-tu, Wangel !

(L'étranger arrive de gauche et s'arrête dans le sentier en dehors de la clôture.)

L'ÉTRANGER, *salue.*

Bonsoir. Me voilà donc revenu ici, Ellida.

ELLIDA

Oui, oui, oui,... c'est l'heure maintenant.

L'ÉTRANGER

Es-tu prête à partir? Ou ne l'es-tu pas?

WANGEL

Vous voyez bien vous-même qu'elle ne l'est pas.

L'ÉTRANGER

Ce n'est pas des vêtements de voyage, ni rien de pareil que je réclame. Des malles pleines non plus. Tout ce dont elle a besoin pour le voyage, je l'ai à bord. J'ai aussi retenu une cabine pour elle.

(A Ellida.)

Je te demande donc si tu es prête à m'accompagner,... à m'accompagner de bon gré?

ELLIDA, *suppliante.*

Oh ! ne me demandez pas ! N'attirez pas ainsi !

(On entend à distance la cloche d'un vapeur.)

L'ÉTRANGER

La cloche sonne à bord pour la première fois. Il faut que tu dises maintenant oui ou non.

ELLIDA, *se tord les mains.*

La décision ! Décision pour toute la vie ! Ne pouvoir jamais revenir sur elle !

L'ÉTRANGER

Jamais. Dans une demi-heure il sera trop tard.

ELLIDA, *lui jette un regard timide et scrutateur.*

Pourquoi est-ce que vous tenez si inflexiblement à moi?

L'ÉTRANGER

Ne sens-tu pas, comme moi, qu'un lien est entre nous?

ELLIDA

Voulez-vous dire à cause de la promesse?

L'ÉTRANGER

Les promesses ne lient personne. Ni homme ni femme. Si je tiens si inflexiblement à toi, c'est que je ne peux pas faire autrement.

ELLIDA, *à voix basse et tremblante.*

Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt?

WANGEL

Ellida !

ELLIDA, *éclatant.*

Oh !... cette force qui attire et tente et entraîne... vers l'inconnu ! Toute la puissance de la mer y est condensée !

(L'étranger franchit la clôture du jardin.)

ELLIDA, *recule derrière Wangel.*

Qu'y a-t-il? Que voulez-vous?

L'ÉTRANGER

Je le vois,... je l'entends à ta voix, Ellida,... c'est moi que tu choisis finalement.

WANGEL, *s'avance vers lui.*

Ma femme n'a pas ici à choisir. J'ai charge à la fois de choisir pour elle, et... et de la protéger. Oui, la protéger ! Si vous ne partez pas d'ici... si vous ne quittez pas le pays... sans jamais revenir,... savez-vous à quoi vous vous exposez?

ELLIDA

Non non, Wangel ! Pas cela !

L'ÉTRANGER

Qu'est-ce que vous me ferez?

WANGEL

Je vous ferai arrêter... comme criminel ! Tout de suite ! Avant que vous arriviez à bord ! Car je suis très renseigné sur l'assassinat de Skjoldviken.

ELLIDA

Oh ! Wangel,... comment peux-tu... !

L'ÉTRANGER

J'étais préparé à cela. Et c'est pourquoi...

(Il sort un revolver de sa poche.)

... c'est pourquoi je me suis muni de ceci.

ELLIDA, *se place devant Wangel.*

Non, non,... ne le tuez pas ! Tuez-moi, plutôt.

L'ÉTRANGER

Ni toi, ni lui. Sois tranquille. Cette arme est à mon propre usage. Car je veux vivre et mourir en homme libre.

ELLIDA, *de plus en plus exaltée.*

Wangel ! Laisse-moi te le dire,... te le dire de façon qu'il l'entende ! Tu peux bien me retenir ici ! Tu en as la force et les moyens. Et tu le feras aussi ! Mais mon âme,... toutes mes pensées,... tous mes désirs, mes aspirations,... tu ne peux pas les enchaîner. Ils iront à la poursuite... de l'inconnu... pour lequel j'étais créée... et dont tu m'as fermé l'accès !

WANGEL, *calme, avec douleur.*

Je le vois bien, Ellida ! Tu t'éloignes de moi pas à pas.

Le besoin de l'illimité, de l'infini... et de l'inatteignable... finira par te pousser jusqu'aux ténèbres de la nuit.

ELLIDA

Oh ! oui, oui,... je le sens... comme de grandes ailes noires planant au-dessus de moi.

WANGEL

Ça n'en viendra pas jusque-là. Il n'y a pas d'autre salut pour toi. Je n'en aperçois pas d'autre, du moins. Et c'est pourquoi... c'est pourquoi je... je résilie le marché tout de suite... Tu peux donc maintenant choisir ta voie... en toute... en pleine liberté.

ELLIDA, *le regarde fixement un moment, comme muette de surprise.*

Est-ce vrai,... vrai,... ce que tu dis là ! Le dis-tu... du fond de ton cœur !

WANGEL

Oui,... du fond de mon cœur accablé de douleur, je le dis.

ELLIDA

Et tu peux cela aussi ! Tu peux laisser cela se faire !

WANGEL

Oui, je le peux. Je le peux... mon amour pour toi est assez grand pour cela !

ELLIDA, *d'une voix basse et tremblante.*

J'aurais pénétré... si profondément... dans ton cœur !

WANGEL

Les années et la vie commune ont fait cela.

ELLIDA

Et moi... qui l'ai si peu compris !

WANGEL

Tes pensées étaient ailleurs. Mais maintenant,... te voilà donc complètement dégagée de moi et de ma vie. Et des miens. Maintenant ta vraie vie... peut reprendre sa vraie voie. Car tu peux choisir librement. Et sous ta propre responsabilité, Ellida.

ELLIDA, *se prend la tête et regarde fixement devant elle, tournée vers Wangel.*

Librement et... sous ma responsabilité ! Sous ma responsabilité aussi? Cela change tout, cela !

(La cloche du vapeur sonne de nouveau.)

L'ÉTRANGER

Tu entends, Ellida ! La cloche sonne pour la dernière fois. Viens !

ELLIDA, *se tourne vers lui, le regarde fermement, et dit avec force :*

Jamais je n'irai avec vous après cela.

L'ÉTRANGER

Tu ne viens pas !

ELLIDA, *se serre contre Wangel.*

Oh !... jamais je ne te quitterai après cela !

WANGEL

Ellida,... Ellida !

L'ÉTRANGER

Alors, c'est fini?

ELLIDA

Oui ! Fini pour toujours !

L'ÉTRANGER

Je le vois bien. Il y a ici une force qui est plus grande que ma volonté.

ELLIDA

Votre volonté n'a plus sur moi la moindre puissance. Pour moi, vous êtes un mort... qui est revenu chez lui de la mer. Et qui y retourne. Mais vous ne m'effrayez plus. Et ne m'attirez pas davantage.

L'ÉTRANGER

Adieu, madame !

(Il saute par-dessus la clôture.)

Désormais vous n'êtes rien dans ma vie... qu'un naufrage subi.

(Il sort à gauche.)

WANGEL, *la regarde un moment.*

Ellida,... ton âme est comme la mer. Elle a flux et reflux. D'où est venu le changement?

ELLIDA

Oh ! ne comprends-tu pas que le changement est venu,... que le changement devait nécessairement venir... lorsque j'ai pu choisir en liberté.

WANGEL

Et l'inconnu,... cela ne t'attire plus?

ELLIDA

Ne m'attire ni ne m'effraie. J'ai pu le voir à fond,... y pénétrer,... si seulement je l'avais voulu. J'aurais pu le choisir. Et c'est pourquoi j'ai pu y renoncer.

WANGEL

Je commence à te comprendre... peu à peu. Tu penses et perçois par images... et par représentations visibles. Ton aspiration vers la mer... ton attraction vers lui... vers cet étranger,... a été l'expression d'un besoin de liberté qui s'est éveillé en toi et a été croissant. Rien de plus.

ELLIDA

Oh ! je ne sais que dire à cela. Mais tu as été pour moi un bon médecin. Tu as trouvé,... et tu as osé prendre le vrai moyen,... le seul qui pouvait me sauver.

WANGEL

Oui,... en cas de péril extrême nous osons beaucoup, nous autres médecins... Mais alors, tu reviens à moi, Ellida?

ELLIDA

Oui, cher, fidèle Wangel, maintenant je reviens à toi. Maintenant, je le peux. Car je reviens à toi de bon gré,... de bon gré... et sous ma responsabilité.

WANGEL, *la regarde avec tendresse.*

Ellida ! Ellida ! Oh !... dire que nous allons vivre entièrement l'un pour l'autre, nous deux !

ELLIDA

... et avec des souvenirs communs. Les tiens... aussi bien que les miens.

WANGEL

Oui, n'est-ce pas, ma chérie !

ELLIDA

... et pour nos deux enfants, Wangel !

WANGEL

Tu les appelles nôtres !

ELLIDA

Eux dont je n'ai pas l'affection,... mais je saurai bien la gagner.

WANGEL

Nos enfants !

(Il lui baise vite et joyeusement les mains.)

Oh !... merci infiniment pour ce mot !

(Hilde, Ballested, Lyngstrand, Arnholm et Bolette arrivent de gauche dans le jardin.)

(En même temps beaucoup de jeunes gens de la ville et d'estivants passent dehors, dans le sentier.)

HILDE, *à mi-voix, à Lyngstrand.*

Non, voyez... comme elle et père ont l'air de vrais fiancés !

BALLESTED, *qui a entendu.*

C'est l'été, ma petite demoiselle.

ARNHOLM, *regarde Ellida et Wangel.*

L'anglais s'en va maintenant.

BOLETTE, *va vers la clôture.*

C'est d'ici qu'on le voit le mieux.

LYNGSTRAND

Dernier voyage de l'année.

BALLESTED

Toutes les passes, bientôt, seront fermées, comme dit le poète. C'est triste, madame Wangel. Et nous allons vous

perdre aussi pour quelque temps. Vous partez demain pour Skjoldviken, me dit-on.

WANGEL

Non,... il n'en sera rien. Ce soir, nous avons changé d'avis tous deux.

ARNHOLM, *les regarde tour à tour.*

Ah !... vraiment !

BOLETTE, *s'approche.*

Père,... c'est vrai?

HILDE, *va vers Ellida.*

Tu restes chez nous tout de même !

ELLIDA

Oui, chère Hilde,... si tu veux de moi.

HILDE, *luttant entre les larmes et la joie.*

Oh !... comment,... si je veux... !

ARNHOLM, *à Ellida.*

Mais c'est là une vraie surprise !

ELLIDA, *gravement, avec un sourire.*

Hé ! voyez-vous, monsieur Arnholm... Vous rappelez-vous,... nous avons parlé de cela hier? Du moment qu'on est devenu une créature de terre ferme,... on ne retrouve plus son chemin... vers la mer. Ni vers la vie marine.

BALLESTED

Mais c'est exactement comme pour mon ondine.

ELLIDA

A peu près, oui.

BALLESTED

Seulement avec cette différence que mon ondine... elle en meurt. Les êtres humains, par contre, peuvent s'acclam... s'acclimater. Oui, oui, je vous assure, madame Wangel,... ils peuvent s'ac-cli-mater.

ELLIDA

Oui, en liberté, ils le peuvent, monsieur Ballested.

WANGEL

Et sous leur responsabilité, chère Ellida.

ELLIDA, *vite, lui tend la main.*

C'est cela, justement.

(Le grand vapeur passe sans bruit sur le fjord. On entend la musique plus près de la terre.)

LES MANUSCRITS

I

Manuscrit sur trois doubles feuilles, daté en tête : 5-6-88, *et comprenant deux parties qui commencent toutes deux au premier acte.*

PLAN

1er acte. — Le petit point de relâche des vapeurs de touristes. On ne s'y arrête que lorsqu'il y a des voyageurs à débarquer ou à embarquer. Hauts fjelds escarpés tout autour. On ne voit pas la haute mer. Rien que le fjord sinueux. Hôtel des bains. Sanatorium plus haut. Quand la pièce commence, c'est le dernier voyage du vapeur en direction du nord pour l'année présente. Les navires passent toujours vers minuit. Ils glissent lentement, sans bruit, dans la baie, et en sortent de même.

Les personnages comprennent trois groupes. Il y a d'abord des types curieux parmi les habitants de l'endroit. L'avoué, marié pour la seconde fois avec la femme venue de la haute mer. Il a du premier mariage deux jeunes filles déjà grandes. Élégant, distingué, amer. Son passé taché par une affaire imprudente. Le développement de sa carrière, par suite, arrêté. Le barbouilleur d'enseignes déjeté, aux rêves d'artiste, heureux par ses illusions. Le vieux commis marié. Il a écrit en sa jeunesse une pièce qui a été jouée une fois. Il la retouche indéfiniment et vit dans l'illusion de la publier et de percer. Ne fait d'ailleurs pour cela aucune démarche. Se compte tout de même au nombre des littérateurs du pays. Sa femme et

ses enfants croient aveuglément à « la pièce ». (Peut-être n'est-il pas commis, mais donne des leçons?) — Le tailleur Fresvik, mari radical de la sage-femme, qui manifeste son « émancipation » par des velléités ridicules d'inconduite, — liaisons avec d'autres femmes mariées ; projets de divorce, etc.

Le second groupe est formé des estivants et des malades du sanatorium. Parmi ceux-ci est le jeune sculpteur malade, qui doit se fortifier pour supporter le prochain hiver. L'été suivant lui sont promis une bourse et un emploi et d'autres subsides, et alors il pourra s'en aller en Italie. Redoute la possibilité de mourir sans avoir vu le midi, ni rien créé de bon en art. — Son « protecteur » habite l'hôtel des bains. Exerce une tutelle sur le malade. C'est un homme à principes. Aucune aide, aucun subside cette année. La bourse est un engagement, « ensuite, nous verrons l'année prochaine jusqu'où nous pourrons aller ». Sa femme est bête, orgueilleuse et sans tact. Elle blesse le malade, tantôt exprès, tantôt par inadvertance. — Plusieurs personnages secondaires.

Le troisième groupe consiste en touristes qui arrivent et s'en vont, et qui interviennent épisodiquement dans l'action.

La vie, en apparence, est gaie, facile et pleine d'entrain là-haut, à l'ombre des fjelds et dans l'uniformité de l'isolement. Cependant, est exprimée l'idée que cette sorte de vie est une ombre de vie. Aucune vigueur d'action ; aucune lutte pour l'affranchissement. Rien qu'aspirations et vœux. Ainsi vit-on là pendant le court été clair. Et ensuite... on entre dans les ténèbres. Alors s'éveille le vif désir de la grande vie du monde extérieur. Mais que gagne-t-on à cela? Suivant les situations, suivant le développement de l'esprit, croissent les exigences, les aspirations, les vœux. Lui ou elle, qui sont au faîte, recherchent les mystères de l'avenir et une part dans la vie de l'avenir et des relations avec les mondes lointains. Partout des bornes. D'où la mélancolie répandue comme un chant plaintif assourdi dans toute l'existence et la conduite des gens.

Un clair jour d'été avec les grandes ténèbres ensuite,... voilà tout...

L'évolution humaine a-t-elle fait fausse route? Pourquoi nous sommes-nous trouvés appartenir à la terre sèche? Pourquoi pas à l'air? Pourquoi pas à la mer. Le désir d'avoir des ailes. Les rêves singuliers de savoir voler et de ne pas s'en étonner,... comment interpréter tout cela?...

Nous aurions dû nous rendre maîtres de la mer. Installer nos villes flottant sur la mer. Les déplacer vers le sud ou le nord suivant les saisons. Apprendre à réfréner tempêtes et orages. Une félicité viendra. Et nous,... qui n'en serons pas! Qui ne la vivrons pas!...

Puissance d'attraction de la mer. Aspiration à la mer. Gens apparentés à la mer. Liés à elle. Dépendants de la mer. Doivent y retourner. Une espèce de poisson constitue un chaînon primitif dans la série de l'évolution. Des rudiments en subsistent-ils dans l'esprit humain? Dans l'esprit de quelques humains?

Les images de la vie grouillante dans la mer et de « ce qui est à jamais perdu ».

La mer possède un pouvoir d'animation qui agit comme une volonté. La mer peut hypnotiser. La nature le peut, d'une façon générale. Le grand secret est la dépendance de l'homme à l'égard des « forces sans volonté ».

Elle est venue de la mer, où était le presbytère de son père. Elle y a grandi,... au bord de la pleine mer. Elle s'est secrètement fiancée avec le jeune second écervelé, — élève renvoyé de l'École navale — qui a passé l'hiver dans un port de refuge par suite d'une avarie survenue au navire. A dû rompre sur le désir de son père. Un peu aussi de bon gré. Ne pouvait pardonner ce qui était apparu au sujet de son passé. Elle était alors trop pleine de préjugés à cause de l'éducation reçue dans la maison paternelle. Ne s'est d'ailleurs jamais affranchie entièrement depuis des préjugés, bien qu'elle soit mieux au fait. Elle est à la limite, dans l'hésitation et le doute...

Le secret dans son mariage... qu'elle ose à peine reconnaître ; auquel à peine elle ose penser. La force d'attraction de sa puissance d'imagination vers le précédent. Vers le disparu.

Au fond... dans sa représentation involontaire... c'est avec lui qu'elle vit sa vie de mariage.

Et — d'autre part — son mari et ses beaux-enfants vivent-ils tout à fait avec elle : ces trois-là n'ont-ils pas comme tout un monde de souvenirs entre eux? Il y a des jours de fête à célébrer, dont elle ne peut que deviner la portée. Des conversations tombent, — interrompues lorsqu'elle entre. Elle n'a pas connu celle qu'elle a remplacé, et par délicatesse on n'en parle pas quand elle est là. Il y a une franc-maçonnerie entre toutes les autres personnes de la maison. La gouvernante et les autres domestiques aussi. Jamais elle n'intervient dans ce que les autres savent être à eux. Elle reste en dehors.

Elle rencontre « le voyageur étranger ». C'est ainsi que l'appellent les autres baigneurs. Il a eu, autrefois, un vif penchant pour elle. C'était au temps où elle était fiancée avec le jeune marin. Il s'est surmené et doit prendre des bains de mer. La vie ne lui a pas donné ce qu'il avait espéré. Il est amer. Tranchant, sous une forme moqueuse.

Récit du sculpteur. Envoyé à la mer à douze ans. Naufrage avec le bateau il y a cinq ans. Avait alors dix-sept ans. C'est alors qu'il a eu sa maladie. Resta longtemps dans la mer froide. Pneumonie ensuite. N'en est pas encore tout à fait remis. Mais ce fut quand même un grand bonheur. Car c'est grâce à cela qu'il a pu devenir artiste. Pensez donc, modeler la délicieuse argile qui prend si délicatement forme entre les doigts !

Et que va-t-il modeler? Des dieux? Ou peut-être de vieux vikings?

Non, rien de ce genre. Dès qu'il pourra il essaiera de composer un grand groupe.

Et que représentera ce groupe?

Une scène qu'il a éprouvée lui-même.

Et qu'est-ce donc? Il finit par être obligé de la raconter.

Ce serait une jeune femme de marin couchée et dormant. Et elle rêve aussi. On peut le voir sur sa figure.

Rien de plus.

Ah ! si, pourtant. Son mari s'est noyé. Mais il est rentré chez lui tout de même. Pendant la nuit. Et il est là, debout devant le lit, et la regarde.

Mais, grand Dieu,... il a dit que c'était une scène qu'il a éprouvée lui-même !

Hé ! oui. Il avait bien éprouvé cela. Enfin, d'une certaine façon.

Éprouvé...? !

Eh bien ! oui,... il ne veut pas dire qu'il l'a positivement vu, bien entendu. Mais tout de même...

Et alors vient le récit — rapide et entrecoupé — qui provoque chez elle de terribles pressentiments et images.

PREMIER ACTE

La maison de l'avoué avec une grande véranda couverte, ombragée, à gauche. Jardin devant et autour. Palissade avec un portillon de sortie au fond. Derrière cette clôture, un sentier longe le rivage, bordé d'arbres. Entre les arbres on aperçoit le fjord et de hautes cimes de fjelds dans le lointain. Chaude matinée radieuse et claire.

Le peintre, avec une grande palette, peint des montants de bois neufs à la véranda. Le professeur au cachet, venant du bureau de l'avoué, entre par le derrière de la maison. Il a encore obtenu la remise d'une saisie. Excellent homme, cet avoué. Pourvu que la pièce passe, nous aurons franchi le plus dur. Le Pr. : Est-ce qu'il viendra du monde ici aujourd'hui? Le Pei. : On le dirait. Les filles, dans la véranda, mettent des fleurs dans les vases. Le Pr. : Oui, on s'amuse maintenant,

c'est la saison des touristes. LE PEI. : Ce soir, arrive encore un des grands navires. Quelques mots sont échangés avec les jeunes filles, qui vont et viennent. — Le sculpteur longe le sentier, s'arrête au portillon et entre en conversation avec ceux qui sont dans le jardin. Le peintre confus d'être rencontré occupé à un travail si vulgaire. C'est pour rendre service, naturellement. Amertume au sujet des « artistes distingués » qui n'ont pas des situations suffisantes dans le pays. Le sc. entre dans le jardin. Veut emprunter la palette. Les jeunes filles avec encore des fleurs. LE SC. : Y a-t-il fête dans la maison. LA PLUS JEUNE : Oui, l'anniversaire de mère. LE SC. : Ah ! vraiment ! L'AINÉE (à sa sœur) : Tais-toi donc ! Le sc. salue et s'en va. Le pr. s'en va aussi. L'avoué paraît sur la véranda. Quelques mots échangés avec le pei. qui a fini son travail et s'en va. — L'avoué et les filles. Il blâme un peu les arrangements. L'AINÉE : Oh, père, « l'anc. pr. » vient ici ce matin. L'AV. sourit : Oui, oui, tu as raison. Observations sur lui. Il a encore belle mine. Vieux lion de la capitale. L'anc. pr. entre A causé un peu avec lui hier soir. Les jeunes filles sortent peu après. Ensuite, longue conversation entre les amis. Renseignements sur les années intermédiaires. — La dame rentre du bain. L'av. dit qu'elle s'ébat dans l'eau comme une ondine. Oui, oui, la mer, à son avis, est plus agréable que la terre ferme. L'av. doit aller à ses affaires. Conversation franche et intime entre les deux autres. Elle n'a pas été vraiment heureuse ces trois dernières années. Pourquoi? Elle ne peut le lui dire. C'est si bizarre. — Le sc. arrive avec un gros bouquet. Salue et congratule. — Pourquoi? A l'occasion de la fête. — Y a-t-il fête aujourd'hui? — Oui, c'est votre anniversaire, madame. — Le mien ! — L'ANC. PR. : Non, certainement non. F. : D'où vous vient cette idée? LE SC. : Mlle A. l'a révélé. Elle a dit que c'est aujourd'hui l'anniversaire de mère. F. : Ah, bien. L'ANC. PR. : Mais... Ah ! bien. F. prend les fleurs et remercie. Puis, elle entre en conversation avec le sc. sur ce qui l'intéresse. — Suit

ici le dialogue esquissé ci-dessus (2e feuillet). Le sc. est envoyé dans le jardin auprès des jeunes filles. L'anc. pr. le trouve bien jeunet. L'av. revient de son bureau. Les jeunes filles arrivent du salon d'été. Exclamations sur les belles fleurs. Oh, voyez ! D'où viennent-elles? M. P. les a apportées. — [*Ajouté après coup :* L'anc. pr.] à l'occasion de l'anniversaire. LA PLUS JEUNE : Oh !... L'AINÉE : Tu vois bien ! L'AV. (confus) : Ma chère, etc. Ne prends pas cela mal... Les fillettes, vois-tu... etc. Eau gazeuse et sirop dans le salon d'été. Il fait plus frais maintenant. Je vais lever les stores. (Lui et les filles entrent au salon.) L'ANC. PR. : On vous fait tort. On mène ici une vie où vous n'avez aucune part. F. : Je n'ose pas me plaindre. Car je vis aussi ma propre vie... en quelque sorte. — Vous? Comment cela? — Je ne peux le dire à personne au monde... Veuillez entrer. (Ils entrent dans le salon d'été.)

SECOND ACTE

(En haut du « Site », hauteur couverte de bois derrière la ville. On aperçoit en bas l'embouchure du fjord avec des îles et des promontoires. On ne voit pas la pleine mer. Au sommet de la hauteur, une hampe de drapeau et des bancs. Nuit d'été. Lueur jaune rouge dans l'air et sur les cimes des fjelds dans le lointain.)

II

Des Manuscrits, sur une feuille double, comprennent, sur la première et la quatrième page, un plan, acte par acte, sur la troisième page, une liste de personnages, et sur la seconde page, deux brouillons de répliques. On trouvera ceux-ci plus loin (IV). Voici la liste de personnages, qui a été écrite la première, comme l'indiquent les changements introduits au cours de l'écriture du manuscrit III, puis, le plan.

PERSONNAGES

Le docteur Wangel, médecin de district [*Écrit d'abord :* l'avoué Wangel.]

Madame Wangel, sa seconde femme.

Annette [*Écrit d'abord :* Thea] , filles de Wangel du premier
Frida, fillette déjà grande. mariage.

Hans Lyngstrand [*Écrit d'abord :* Lövstad, *puis :* Lyngstad], jeune sculpteur.

Hesler, professeur de lycée [*Écrit d'abord :* Hesler, chef de bureau.]

Strömme, négociant.

Madame Strömme, sa femme.

Le peintre Ballesen. [*Écrit d'abord :* Solfeldt.]

Gens de la ville. Estivants. Passagers du vapeur et touristes.

(L'action se passe dans une ville du nord de la Norvège.)

1er ACTE

Impression d'été, entrain et joie. Les jours passent comme une fête. Thora s'ouvre à son mari [*Écrit d'abord :* Hesler] après la conversation avec Hesler. Wangel ému d'apprendre ses fiançailles antérieures dont elle n'avait pas parlé. Pardon et oubli. Maintenant, du moins, elle est à lui seul. Désormais il y aura confiance entière entre lui et elle et les enfants. Ils partageront les souvenirs les uns des autres. Ce sera désormais la vie commune entre eux. Elle, remuée. — Vie commune ! Hé oui ! Il s'étonne. Ne comprend pas. Elle ne s'explique pas davantage.

2e ACTE

Wangel cherche à se rendre compte du singulier caractère de sa femme par des allusions et des détours dans une conver-

sation avec Hesler. C'est la mer qui l'attire avec une force mystérieuse. Wangel en parle à sa femme. Veut-elle aller à la mer? Oui, oui, elle veut aller à la mer ! Alors, il est disposé à s'en aller là-bas ! Non, non, pas de tel sacrifice ! Il ne doit pas s'arracher d'ici, où se trouve son foyer naturel. Il maintient fermement sa résolution. ELLE : Libère-moi ! je partirai seule. Combien de temps? Pour toujours ! Je ne peux plus vivre avec toi. Et l'explication suit. Ce n'est pas en réalité avec lui qu'elle vit mariée.

3e ACTE

Cet acte se passe dans la partie écartée du jardin avec appontement et cabine. Thora se tient là. Wangel vient la trouver. Puis, Hesler. Enfin, Lyngstrand. Grande nouvelle ! L'Américain est ici ! Il l'a vu ! — Scène entre Thora et Johnson. Ce que la mer a uni, les hommes ne peuvent le séparer. Wangel entre. Reconnaît dans l'Américain le second qui a tué son capitaine. S'appuie sur la déclaration de Thora. ELLE : Non, non. Je nie tout. Johnson s'en va. Eh bien ! tu vas te préparer au départ, Thora.

4e ACTE

Même endroit. Maintenant vient l'explication entre Wangel et Thora. Hesler arrive. Wangel consent au départ de Thora. Il renonce à elle.

III

Manuscrit sur 50 feuilles doubles numérotées, comprenant deux feuilles de titre différentes, dont la première portait d'abord comme titre « L'Ondine » remplacé par « La Dame de la mer », tous deux entre guillemets. Le manuscrit achevé, Ibsen l'a entièrement revu, biffant un passage, introduisant des répliques nouvelles, tantôt sur le manuscrit même, tantôt sur des feuilles

nouvelles. Dans ce qui suit, les différences dont une traduction peut rendre compte entre ce manuscrit et le texte définitif sont indiquées de la manière ordinaire. Les additions écrites sur feuilles nouvelles seront données à la suite (IV).

Les dates que porte le manuscrit sont données dans la notice (p. 44).

P. 2. — *La première liste de personnages est celle-ci :*

LE DOCTEUR WANGEL, médecin du district.

MADAME ELLIDA [*Écrit d'abord :* Tora] WANGEL, sa seconde femme.

ANNETTE / FRIDA, adolescente } filles du docteur Wangel, du premier mariage.

ARENHOLDT, professeur de lycée.

LYNGSTRAND, jeune sculpteur.

BALLESTED.

UN ÉTRANGER.

Voyageurs du vapeur. Touristes. Estivants. Jeunes gens de la ville.

(L'action se passe vers le solstice d'été dans une ville sur un fjord de la Norvège septentrionale.)

La seconde liste de personnages est celle du texte définitif. Le nom de Hilde était d'abord écrit Hilda. Les trois dernières lignes de la première liste n'y sont pas modifiées.

P. 61, l. 2. — couverte] couverte, ombragée

l. 3-4. — Au bas — — chaises] *Ajouté après coup.*

l. 6. — chemin] chemin de piétons

l. 7. — avec des cimes] *Manque.*

l. 9. — Ballested] Le peintre Ballesen. *Même nom par la suite.*

l. 10. — d'artiste] *Manque.*

l. 10. — est — — et] *Manque.*

l. 13. — couleurs.] couleurs. Il fredonne tout en travaillant.

l. 14. — Bolette] Thora. *De même par la suite.*

l. 16-17. — THEA WANGEL regarde les montants fraîchement

peints. — Eh bien ! Ballesen,... [*D'abord écrit:* La couleur sèche-t-elle bien?] arrivez-vous à la faire glisser?

l. 18-P. 62, l. 16. — *Manque.*

P. 62, l. 18-22. — Peu après, Lyngstrand arrive de droite sur le chemin. [*Ajouté après coup :* C'est un jeune homme grêle, pauvrement, mais convenablement vêtu, et d'apparence délicate.] Il s'arrête, intéressé, lorsqu'il voit le chevalet et l'attirail de peintre.

l. 23. — LYNGSTRAND] HANS LYNGSTRAND

l. 25-29. — BALLESEN, se retourne vite. — Oh... ! (Gêné, il met de côté le pot de couleurs et va au chevalet.)

P. 63, l. 2. — LYNGSTRAND] LYNGSTAD. *De même pendan quelques pages.*

l. 5. — aussi] *Manque.*

l. 7. — un peu] *Manque.*

l. 19. — J'en suis encore à la première ébauche.

l. 21-P. 46, l. 22. — *Manque.*

P. 64, l. 23. — *L'indication scénique manque.*

P. 65, l. 4-5. — Je m'appelle Hans Lyngstrand.] *Manque.*

l. 7. — Ah — — sculpteur.] *Manque.*

l. 8. — *Après :* magnifique... *se trouve cette indication scénique :* (il se recule et considère son tableau en couvrant ses yeux de la main et penchant la tête.)

l. 9. — chez nous] *Manque.*

l. 21. — maladif] malade.

l. 24-P. 66, l. 12. — Peuh !... une bagatelle ! (Il dépose sa palette.) Mais, c'est vrai, j'ai promis à mademoiselle Wangel de décorer ici un peu. (Il prend le pot de couleur et achève le montant de bois.) Vous trouvez peut-être singulier de me voir occupé à cela. Mais je ne considère pas du tout comme une honte que l'art, de temps en temps, concourre au métier manuel. Hein? Y a-t-il rien à dire à cela, au fond?

LYNGSTAD. — Non, rien du tout. (On entend de nouveau une sirène de vapeur au dehors.)

Ballesen. — Aïe ! Voilà cette horreur qui hurle encore. Nous aurons certainement de nouveaux trouble-fête à nos trousses.

Lövstad. *(De même pendant quelques pages.)* — Il y a ici un grand trafic avec les touristes. Tous ces vapeurs qui vont et viennent chaque jour.

Ballesen. — Vous pouvez bien dire la nuit aussi. La nuit prochaine arrive le grand vapeur du cap Nord. Et alors nous aurons les gens... tous les gens qui s'arrêtent ici et feront des excursions dans les fjords. Ouf !

Lövstad. — Ça ne vous plaît pas que la vie soit si animée ici en été?

Ballesen. — Non, certes non. Car ça ne convient pas du tout au cachet de la ville.

P. 66, l. 16. — m'y — — je] *Manque.*

P. 67, l. 2. — Et — — marché] Car la ville avait besoin de moi, je vous dirai.

l. 3-4. — , je vous dirai.] ...

l. 8. — Hilde] Frida *(De même par la suite.)*

l. 14. — un instant] *Manque.*

l. 20. — un peu] *Manque.*

l. 22. — Elle — — voir.] *Ajouté peu après.*

P. 68, l. 1. — en quelque sorte] *Manque.*

l. 3-4. — *Ajouté après coup.*

l. 5-25. — *Manque.*

l. 27. — Hilde.] Frida. Ballesen rassemble ses affaires et s'en va.

l. 28. — sans rendre le salut] *Manque.*

l. 29-30. — Thea m'a dit que vous étiez dans le jardin.

P. 69, l. 2. — Oui,] *Manque.*

l. 11. — un petit moment] *Manque.*

l. 14. — Qui avez-vous vu?

l. 20-26. — *Ajouté plus tard, avec les initiales* B., L., B., *pour indiquer les personnages, et quelques mots en abrégé.*

P. 70, l. 11. — presque] *Manque.*
l. 15. — Frida, sans s'en apercevoir.
l. 19. — fâchée] *Manque.*
l. 25. — *L'indication scénique manque.*
P. 71, l. 15-16. — autre — — de...] quelque chose à faire.
l. 23. — Frida, hautaine.
P. 72, l. 1. — *L'indication scénique manque.*
l. 11. — Veuillez saluer] Saluez
l. 12. — lui secoue le bras] *Manque.*
l. 13. — Petite malhonnête !] *Manque.*
l. 17-18. — *Manque.*
l. 19-20. — (L'avoué Wangel arrive par la gauche, de derrière la maison.)
l. 23. — *Manque.*
P. 73, l. 2. — pour toute la journée] du bureau
l. 4-6. — Oh ! non, il faut que j'y retourne bientôt. Je voulais voir seulement si Hesler *(De même jusque vers la fin du 4e acte)* était arrivé. Il n'est pas là.
l. 7-8. — Thea. — Non, nous ne l'avons pas vu encore.
l. 17. — *L'indication scénique manque.*
P. 74, l. 1. — *L'indication scénique manque.*
l. 8-14. — Hilde — — Arnholm] Frida. — Oh ! tu penses bien !

Wangel. — Hm !... oui mais...

Thea, lui fait un signe de confidence. — Tu comprends bien que tout cela est en l'honneur du chef de bureau Hesler.

l. 16-18. — Frida. — Nous avions hissé aussi le drapeau pour lui hier. Quand il est arrivé avec le vapeur.
l. 21-22. — il est — — nous.] il est bien naturel que nous nous souvenions...
l. 26-27. — vous — — ans...] *Manque.*
P. 75, l. 1-14. — Frida. — Hé ! le voilà, père.
l. 17-18. — Il — — aimable,] *Manque.*
l. 20-21. — Bien venu ! Tu es cordialement le bien venu !

l. 25-P. 76, l. 9. — Ils — — pas] (Ils se secouent les mains et montent ensemble dans la véranda. Hesler salue les filles.)

WANGEL, l'oblige à s'asseoir sur le fauteuil à bascule. — Assieds-toi. Assieds-toi, cher ami !

HESLER. — Merci. (Il regarde autour de lui.) Me voici donc de nouveau en ces lieux familiers. Il y a longtemps depuis la dernière fois.

WANGEL. — Il y a huit ans accomplis. Mais tu t'y reconnais...?

Ici s'insère sur feuille séparée la réplique de Wangel, p. 76, l. 4-7.

HESLER. — Tout à fait.

P. 76, l. 20-26. — *Manque.*

P. 77, l. 2-4. — Tu n'as plus qu'à rester tranquillement assis et à bien te reposer. Car tu as vraiment l'air un peu fatigué du voyage.

l. 5-6. — *Manque.*

l. 18-23. — THEA. — Bien, bien.

(Elle et Frida entrent dans le salon d'été et ferment la porte derrière elles.)

l. 24-P. 78, l. 4. — Arnholm — — docteur] WANGEL s'assied. — Penses-tu faire ici une cure d'eaux complète?

HESLER. — Non, pas du tout. Je n'en ai d'ailleurs pas besoin. Je vais seulement me promener et flâner pendant un mois. Et ne penser à rien.

WANGEL. — Et ne pas te surmener quand tu seras rentré.

HESLER. — Hé ! que diable faire? Puisqu'il n'y a rien sur terre à quoi se consacrer et pour quoi vivre, on est heureux qu'existe ce qu'on appelle le travail. Et alors on travaille à en crever.

WANGEL. — Je ne crois pas que je pourrais jamais me résigner à cela.

HESLER. — Ça ne te va pas?

WANGEL. — Je n'aime pas travailler plus que le strict nécessaire.

HESLER. — Non, non,... il est vrai que tu as autre chose... et d'autres personnes... pour qui vivre.

P. 78, l. 6-7. — Je suis — — on dit.] *Manque.*

l. 8. — si tôt — — WANGEL.] *Manque.*

l. 16-21. — *Manque.*

l. 23. — Votre] Ta

P. 79, l. 5-7. — C'est — — en elle.] *Manque.*

l. 11-17. — WANGEL. — Oui, tu la connais depuis le temps où tu étais principal clerc là-bas.

HESLER. — Bien entendu. J'allais souvent au presbytère du vivant de son père.

l. 18-P. 80, l. 6. — *Manque.*

l. 7-13. — (Mme Wangel, avec un grand châle léger sur la tête et les épaules, arrive de droite par le sentier, et entre par le portillon.)

WANGEL se lève. — Ah ! voilà l'ondine !

(Mme Wangel monte vite dans la véranda. Hesler se lève et salue.)

[*Ici sont insérées sur feuillet séparé les répliques de la* p. 78, *l.* 15 (Et je — —) *à la p.* 80, *l.* 2, *moins les mots* profondes, du tout, mon cher Arnholm.]

l. 17. — *Ajouté après coup.*

P. 81, l. 7. — , elle est malade] *Manque.*

l. 11. — plutôt, madame Wangel,] *Manque.*

l. 16-17. — à tout] *Manque.*

l. 18-20. — WANGEL, regarde sa montre. —

P. 82, l. 1. — (Elle se dirige vers la tonnelle.)

l. 7-8. — Suffocant de la capitale] de l'intérieur

l. 11-12. — bon ami] hôte

l. 16-17. — descende — — un peu] redescende à mon bureau

l. 19-20. — Prends ton temps. Ta femme et moi, nous saurons faire passer le temps.

l. 22. — Allons,... au revoir !] *Manque.*

l. 24. — *L'indication scénique manque.*

P. 83, l. 3-4. — Ou — — moi.] *Manque.*

l. 7-12. — Madame Wangel. — Oui, je me tiens là. Et les fillettes [*Ajouté après coup*, elles] se tiennent dans la véranda.

l. 13. — Et Wangel.

l. 21. — parfois] *Manque.*

l. 22-25. — Hesler, après un court silence. — La dernière fois que j'ai été par là... [*La suite de la réplique est ajoutée après coup.*]

P. 84, l. 2-3. — Il y a bel et bien dix ans. [*Écrit d'abord :* huit ans]

l. 5-10. — Et quand — — Après] *Ajouté après coup. La réplique suivante était d'abord la suite de la réplique de Hesler.*

P. 85, l. 1-5. — *Ajouté après coup sans indication des personnages :*

Il est si brave homme. Si loyal.

Il l'est.

Mais si prodigieusement différent de vous.

En cela vous avez raison.

l. 10. — Arnholm] ami

l. 12-13. — ne seriez — — comprendre] n'y comprendriez rien.

l. 14-P. 86, l. 12. — Hesler. — Hm !... Lui avez-vous fait quelque confidence à mon sujet... sur vous et moi? [*Ajouté après coup :* jamais. *Biffé :* du temps où j'y étais.]

Madame Wangel. — Non, aucune. Je trouve que je n'y étais pas obligée. Jamais il n'y a eu aucun lien entre nous.

Hesler. — Certes, vous avez raison. Mais je demande si vous lui avez dit que j'ai fait une vaine démarche...?

Madame Wangel. — Pas un mot. Je lui ai dit seulement, ce qui était vrai, que j'avais beaucoup d'affection pour vous,

et que vous étiez l'ami le plus cher et le meilleur que j'avais là-bas.

HESSEL. — Merci. Mais pourquoi ne m'avez-vous jamais écrit après mon départ?

MADAME WANGEL. — J'ai pensé que cela pourrait vous faire de la peine d'avoir des nouvelles d'une personne qui... [*Ajouté plus tard :* ne pouvait donner satisfaction à votre désir.] C'était comme rouvrir une...

HESLER. — Hm !... Oui, oui.

P. 86, l. 15-18. — HESLER. — Moi? Faire le premier pas? Essayer d'entamer une nouvelle demande. Après un pareil refus?

l. 24-P. 87, l. 6. — *Ajouté sans indication de personnages :*

Oh, voyons ! Oubliez les vieux souvenirs. Vous devriez plutôt penser à devenir un heureux mari.

Il faut alors que cela ne tarde pas, madame W. Rappelez-vous que j'ai déjà trente-cinq ans accomplis.

Raison de plus pour vous dépêcher.

P. 87, l. 7-9. — elle se tait — — Écoutez] *Manque.*

l. 21-27. — MADAME WANGEL. — Mais vous ne savez pas que j'étais alors fiancée?

HESSEL. — Alors... [*Biffé :* fiancée !]

[*Biffé :* MADAME WANGEL. — Oui, fiancée, comme on dit.]

l. 30. — *A la fin de la réplique est écrit, mais biffé :* Et, en tout cas, il n'était pas encore veuf.

P. 88, l. 2. — *Au commencement de la réplique est écrit, mais biffé :* Je le sais bien. Mais

l. 4-10. — HESLER. — Pas Wangel ! Donc, un autre ! Mais dans ce temps-là... ! Là-bas, [*Écrit d'abord :* dans la solitude au bord de la pleine mer] à Skvkn... Je ne me rappelle pas une seule personne à qui je pourrais imaginer possible que vous...

MADAME WANGEL. — Oh ! vous ne pourriez imaginer pos-

sible, même si je vous disais... Non, non,... car ce fut de ma part un acte tellement absurde...

l. 14. — Oh !] Non, non, cher Hesler,... [*Biffé :* à quoi bon?]

l. 23. — *Au commencement de la réplique est écrit, mais biffé :* Pour être tout à fait loyale envers vous, je dois dire que je ne le crois pas.

l. 26. — [*Biffé :* Moi non plus.] Mais à quoi bon me raconter cela?

P. 89, l. 1. — MADAME WANGEL, se lève nerveusement.

l. 7-11. — [*Biffé :* Non. Personne n'a rien su. Je ne trouve pas que c'était une histoire à lui raconter.] Je lui ai avoué [*Écrit d'abord :* dit. *Ajouté après coup :* tout d'abord] que mes pensées avaient été ailleurs. Il n'a pas demandé à en savoir davantage. Et nous n'en avons jamais parlé depuis. Ce n'était [*Ajouté après coup :* d'ailleurs] que pure folie. Et c'est tombé tout de suite. [*Biffé :* Rompu...] Oui, c'est-à-dire... à peu près.

l. 15-16. — du tout] *Manque.*

l. 17. — *Après* raconter, *est écrit, mais biffé :* Et même si je le pouvais, jamais vous ne pourriez le comprendre.

l. 23. — Je vais essayer.] *Manque.*

l. 27-P. 90, l. 3. — (Lyngstrand [*Ce nom devient ici définitif.*] arrive par la gauche sur le chemin et entre dans le jardin. Il porte un beau grand bouquet enveloppé de papier et d'un ruban de soie bleue. Il s'arrête et va monter dans la véranda.)

P. 90, l. 14. — Oui, et vous êtes le bien venu.

P. 91, l. 8-10. — LYNGSTRAND. — Oh ! je le sais bien.

l. 17-18. — HESSEL. — Non, certainement pas.

l. 19. — *L'indication scénique manque.*

P. 92, l. 8. — *L'indication scénique manque.*

l. 15-16. — un moment] *Manque.*

l. 17-19 — (Ellida — — anniversaire] *Manque.*

l. 24. — *L'indication scénique manque.*

P. 93, l. 8. — Vous le pourrez, me dit-on.

l. 10-13. — Oui, j'ai un excellent protecteur dans le négociant

Strömme. Et il a promis qu'il m'aidera l'année prochaine.

MADAME WANGEL. — Comment le connaissez-vous?

l. 15. — Oh ! — — chance.] *Manque.*

l. 21-23. — n'a — — manche] a voulu que j'essaye ce métier. Et il m'a fait partir en mer. Nous avons fait naufrage dans la baie de Biscaye.

P. 94, l. 25-27. — Bien, bien, vous avez raison. Mais qu'est-ce que ce sera?

MADAME WANGEL. — Oui, il faut nous raconter cela, monsieur Lyngstrand.

P. 95, l. 10-11. — à qui — — absence] *Manque.*

l. 17-18. — ce qui — — qu'] *Manque.*

l. 22-25. — MADAME WANGEL s'adosse sur son siège et ferme les yeux. — C'est étrange. Oh ! je vois cela tout vif devant moi.

P. 96, l. 4. — Éprouvé que...?

l. 17-27. — Bon, voici comment : lorsque nous étions avec le brick à [*D'abord écrit :* Kweb...] Montréal, nous avons dû laisser le maître d'équipage à l'hôpital. Un Américain fut engagé pour le remplacer. [*Ajouté après coup et biffé :* Il avait...] Et nous sommes partis. Nous devions aller en Espagne. Ce nouveau maître d'équipage...

MADAME WANGEL. — L'Américain?

LYNGSTRAND. — ... oui ; il emprunta un jour au capitaine un paquet de vieux journaux [*Biffé :* qu'il avait découverts quelque part. Il y avait beaucoup de journaux norvégiens parmi. Et ce fut surtout ceux-là] qu'il se mit à lire.

[*Biffé :* MADAME WANGEL. — L'Américain?

HESLER. — Savait-il donc le norvégien?

LYNGSTRAND. — Oui, un peu. Il avait été en Norvège, disait-il.]

P. 97, l. 10. — [*Biffé :* MADAME WANGEL. — Était-ce un journal norvégien?

LYNGSTRAND. — Oui. *(Écrit d'abord :* Je ne sais pas.*)* [Et

l. 13. — je le regarde] je me retourne et le regarde

l. 18. — Il n'a pas du tout parlé?

l. 20-22. — Pas tout de suite. Mais peu après il m'a regardé et a dit, comme se parlant à lui-même : elle est partie et s'est mariée avec un autre en mon absence.

l. 23. — MADAME WANGEL, à mi-voix.

l. 25-28. — [*Biffé :* LYNGSTRAND. — Oui, et il l'a dit en fort bon norvégien. C'était sans doute un Norvégien tout de même...] Il a dû voyager sur cargo norvégien, je pense.

P. 98, l. 3-4. — , cela aussi] *Manque.*

l. 8. — aujourd'hui] *Manque.*

l. 20. — Nous — — Manche.] C'est au cours de ce même voyage que nous avons fait naufrage.

l. 27-28. — Mon — — lettre.] J'ai récemment questionné monsieur Strömme à ce sujet.

P. 99, l. 1. — tellement] *Manque.*

l. 4. — Je les vois tous les deux] Je vois cela

Après cette réplique est écrit, mais biffé :

MADAME WANGEL. — Oui, oui, monsieur Lyngstrand, vous pouvez sûrement faire une œuvre d'art avec cela.

LYNGSTRAND. — Oui, n'est-ce pas? Il me semble que je dois le pouvoir.

MADAME WANGEL. — Le mort représentera-t-il le sujet du rêve.

LYNGSTRAND. — Oui. Mais il sera en même temps un homme réel.

MADAME WANGEL. — Qui s'est noyé, et qui est ensuite rentré chez lui?

LYNGSTRAND. — Oui, c'est à peu près ce que j'ai imaginé Mais j'ai de la peine à expliquer ce que je me propose. Vous le comprendrez quand j'aurai achevé l'œuvre.

MADAME WANGEL, avec quelque hésitation. — Combien de temps peut-il y avoir depuis que vous avez fait ce voyage avec l'Américain?

LYNGSTRAND. — Oh, il y a longtemps, madame. Il y a plus de deux ans. Nous sommes partis d'Amérique en février, et nous avons fait naufrage en mars. Ce sont les tempêtes de l'équinoxe que nous avons rencontrées.

MADAME WANGEL. — Deux ans, dites-vous? Oui, ça correspond bien.

HESLER. — Que voulez-vous dire?

MADAME WANGEL. — Oh ! rien, une idée...

l. 8. — *Manque.*

l. 9-10. — Ou — — ici.] *Manque.*

l. 12-13. — , qui — — part] *Manque.*

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 24. — bien que] *Manque.*

l. 28. — MADAME WANGEL, vite.

P. 100, l. 4. — Revenir] Et cela,

l. 10. — cher Arnholm] *Manque.*

l. 13. — donc] *Manque.*

l. 18-19. — ce — — d'avoir] c'était parce que vous aviez

l. 24. — ça voudra] cela est

P. 101, l. 2. — Oui — — pas] Non, je ne l'ai pas.

l. 8. — ... vous] *Manque.*

l. 11. — j'ai — — aimer] je l'aime.

l. 26. — qui — — costume] *Manque.*

P. 102, l. 6. — (elle va chercher le bouquet.)

l. 10. — Hilde] enfant

l. 11 *et* 13. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 14. — de nouveau] *Manque.*

l. 17. — tu comprends] *Manque.*

l. 18-P. 103, l. 7. — THEA *et* FRIDA. — Ah !

WANGEL. — Hm !... Oui, vois-tu, chère Thora... [*Ajouté après coup :* Je vais te dire, ma bonne, ma chérie]

MADAME WANGEL. — Venez, fillettes, nous allons les mettre avec les autres.

THEA *et* FRIDA la prennent par la taille. — Oh, chère... !

Comme c'est gentil ! [*Écrit d'abord :* Comme tu es gentille !]

[*Cette réplique est insérée sans indication de nom :* C'est un air qu'elle se donne pour plaire à père.]

WANGEL la prend par la taille.

l. 13-14. — *Manque.*

l. 15-16. — Ils montent, joyeux et émus, dans la véranda. Hesler les suit.

Acte II

P. 104, l. 2-5. — Un peu — — plan.] *Manque.*

l. 6-7. — On — — mer.] *Manque.*

l. 9. — à droite] *Manque.*

l. 10-14. — *Ajouté après coup.*

l. 15-18. — *Manque.*

l. 19. — à droite] *Manque.*

P. 105, l. 5. — Parce que] *Manque.*

l. 8. — Oh] *Manque.*

l. 10. — Crois-tu qu'il est en danger?

l. 11-20. — *Écrit d'abord :* THEA. — Oui sans doute. Il paraît que le docteur a dit qu'il ne vivrait pas vieux.

Ajouté après coup ces répliques sans indication de noms :

Il a parlé avec père cet après-midi. J'aimerais savoir ce que père en pense. Père m'a dit qu'il a une induration d'un poumon. Il ne vivra pas vieux, a dit père.

l. 19. — il a dit ça] *Manque.*

l. 21. — au nom du ciel] naturellement

P. 106, l. 1-5. — *Ajouté après coup sans indication de noms.*

l. 6. — par la droite] en haut de la pente

l. 16. — encore] *Manque.*

l. 18-19. — Oui — — , et] Oui, au café. Ils

l. 21. — *L'indication scénique manque.*

l. 24. — je — — semble.] *Manque.*

P. 107, l. 8-9. — THEA. — Oh !... laisse donc souffler monsieur Lyngstrand.

P. 108, l. 3. — et charitable] *Manque.*

l. 5. — non plus] *Manque.*

l. 7-8. — Je — — père] *Manque.*

l. 19-25. — THEA. — Pourvu qu'ils sachent où nous trouver. Non, ils se trompent.

LYNGSTRAND. — Je vais descendre leur dire où ils sont.

FRIDA. — Oui, faites-le.

P. 109, l. 9. — va — — bonds] saute presque

P. 110, l. 20-28. — FRIDA. — Peuh !... puisque c'est vrai... (Elle regarde en bas.) Ohé !... il arrive et les conduit ! Regarde-moi ça ! Elle bavarde avec le professeur ! Pas avec père. Ça ne m'étonnerait pas si elle lui faisait de l'œil. [*Hesler est qualifié professeur à partir de ce passage.*]

P. 111, l. 26. — Car] *Manque.*

P. 112, l. 8-9. — ...à — — Hilde?] Les voici.

l. 12 *et* 18. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 21. — superbe] charmant

P. 113, l. 5. — « Mont du Pilote »] mont du pilote

l. 9. — une pierre] le banc

l. 26. — Vraiment?

P. 114, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 9. — Je veux bien.] *Manque.*

l. 20. — tas de pierres] banc

P. 115, l. 22. — c'est vrai] *Manque.*

l. 24. — confiante et] *Manque.*

l. 26. — *L'indication scénique manque.*

P. 116, l. 4. — maintenant] *Manque.*

l. 8. — Enfin,...] *Manque.*

l. 19-20. — C'est — — femme.] Et c'est pourquoi tu ne peux... ou ne veux plus vivre avec moi comme ma femme. Pas dans ces conditions.

l. 24. — enfin] *Manque.*

P. 117, l. 2-4. — Je sais très bien qu'il y a plus, chère Thora. MADAME WANGEL sursaute. — Tu sais qu'il y a autre chose?

l. 8-9. — Tu — — vaste.] *Manque.*

l. 13. — nostalgie] nostalgie déprimante

l. 28. — à ton gré] *Manque.*

P. 118, l. 6. — Pour cela] *Manque.*

l. 13. — tout] *Manque.*

l. 14. — est ici] *Manque.*

l. 24. — à peine.] Oh ! à peine.

l. 27. — ma chérie] Thora

P. 119, l. 2. — Non, non] *Manque.*

l. 7. — certes] *Manque.*

l. 9. — tu m'entends] *Ajouté après coup.*

l. 11. — au nom du ciel] *Manque.*

l. 17. — quand même] *Manque.*

l. 20-21. — Dis-moi tout. Dis-le tel que c'est.

l. 25. — les pierres] le banc

P. 120, l. 6. — je le pense bien] je le sais

l. 8. — avec toi] Il me semblait que je te devais cela

l. 10. — ... à] *Manque.*

l. 15-16. — Je t'ai dit tout cela.] *Manque.*

l. 18-20. — là-dessus — — seulement] sur ces vieilles histoires sans importance. Je ne t'ai même jamais

l. 25-P. 121, l. 10. — Oh ! dans ce cas-là, il n'était d'ailleurs pas nécessaire de demander. J'aurais pu dire moi-même à peu près qui c'était.

MADAME WANGEL. — Tu le pouvais... !

WANGEL. — ... si bien que cela ne m'a pas étonné de le voir enfin revenir faire un tour ici.

[*Ici sont insérées les répliques suivantes, sans indication de noms :*

Là-bas, à Sk. et dans les environs, il n'y avait pas à hésiter entre beaucoup de gens... ou plutôt, il n'y avait qu'un seul homme...

Tu crois sûrement que c'était... A.
Oui, n'était-ce pas
Non.
Non. Alors je dois dire...]

[*Le texte du manuscrit continue, mais est ici biffé :*

MADAME WANGEL. — Qui, qui !

WANGEL. — Il est vrai qu'il a écrit que c'était à cause des fillettes. Qu'il avait si grand désir de les revoir...

MADAME WANGEL, moqueuse. — Enfin, il savait ce qu'il voulait dire.

[*Oublié :* WANGEL]. — Tu étais aussi une telle fillette, la dernière fois qu'il t'a vue. Et c'est sans doute ainsi que tu es restée dans son souvenir.

MADAME WANGEL. — Mais, cher Wangel, je t'assure... Je te prie... !

WANGEL. — Sois bien tranquille. Je ne lui laisserai rien voir. Hesler est mon bon ami fidèle. Je compte sur lui aussi sûrement que sur toi-même.

MADAME WANGEL. — Tu le peux certainement. Mais] je te le dis... ce n'était pas Hesler.

[*Biffé :* WANGEL. — Hm ! comme tu peux être entêtée parfois. Hesler ne donnait-il pas des leçons là-bas, dans l'île, pendant l'hiver qui a précédé sa venue chez nous?

MADAME WANGEL. — Oui, il en donnait.

WANGEL. — Bon. Et n'est-ce pas justement cet hiver-là qu'a eu lieu cette histoire de fiançailles? C'est du moins ce que j'ai conclu de ce que tu m'en as dit.

MADAME WANGEL. — Oui, et c'est exact.

WANGEL. — Eh bien ! Veux-tu alors me dire, ma bonne, chère Thora, s'il existait alors là-bas aucun autre homme non marié, honnête, convenable, dont il puisse être question?

MADAME WANGEL. — Non. Il n'en existait sûrement pas... Mais...

WANGEL. — Mais...?

MADAME WANGEL. — Oui, maintenant je vais le dire, il le faut. Ce n'est pas avec un homme honnête, convenable...

WANGEL bondit. — Pas avec un homme honnête et convenable... !

MADAME WANGEL. — Pas avec un homme que tu qualifierais ainsi.]

[*Ajouté après coup :* Oui, alors je ne comprends pas.]

WANGEL. — Qu'est-ce qu'il y a sous tout cela? Fais-moi tout savoir.

P. 121, l. 20. — Oui, je sais.

l. 22. — second] pilotin

l. 26-27. — Il n'y a pas de doute [*Biffé :* Il s'est d'ailleurs enfui aussitôt après. D'autres pensaient, il est vrai,] qu'il était allé se noyer.

P. 122, l. 7. — second] pilotin

l. 13. — P. 123, l. 7. — WANGEL. — Mais, grand Dieu, Thora Thora... ! [*Biffé :* Et, autant que je me rappelle, il n'était alors guère plus qu'un adolescent.

MADAME WANGEL. — Oh ! il avait tout de même deux ans de plus que moi... Mais il est vrai que nous étions jeunes tous les deux.

WANGEL. — Et tu t'es fiancée avec lui ! [*Corrigé en :* Comment as-tu pu te fiancer avec cet individu ! Avec cet inconnu.] Comment s'appelait-il?

MADAME WANGEL. — Il disait s'appeler Johnson. [*Corrigé en :* Dans ce temps-là, il disait s'appeler F.]

WANGEL. — D'où était-il?

[*Ici sont insérées ces répliques sans indication de noms :*

De là-haut, dans le Nordland, disait-il. D'ailleurs il était [*D'abord écrit :* émigré de] né en Finlande. Avait dû émigrer en son enfance... avec son père, je crois.

Alors, un Kvène.

Oui, c'est ainsi qu'on les appelle. D'ailleurs il était parti pour l'Amérique et se disait Américain.]

MADAME WANGEL. — Je ne sais pas.

WANGEL. — Mais était-il Norvégien ou étranger?

MADAME WANGEL. — Je ne sais pas au juste. Il parlait un bon norvégien, mais avec un accent étranger.

WANGEL. — Tu ne lui as jamais demandé?

[*Ici est insérée cette réplique sans indication de nom :*

Il est ensuite parti pour Arkhangel sur un cargo où il s'était embarqué en Amérique.]

P. 123, l. 22-24. — Et alors — — cela] Quand nous parlions de tout cela

P. 124, l. 16-20. — Je crois que ce ne fut pas cinq fois en tout. Car alors eut lieu l'affaire du capitaine.

[*Au-dessus de cette réplique est écrit :* Il venait parfois nous voir au phare. Puis je l'accompagnais.

l. 24. — C'était — — grise...] Un matin,

l. 26. — phare] presbytère

P. 125, l. 2. — je le connais] je sais

l. 4. — écrivait-il] *Manque.*

l. 9. — Oui — — autrement] Oui, tu penses bien... dans ce temps-là.

l. 22. — Et tu l'as cru? Comme ça, tout simplement?

l. 24. — Oui — — idée] Oui, tu penses bien... dans ce temps-là.

l. 26. — ... Non — — inventée], il a fait une chose singulière. Il l'a faite avec calme et sang-froid. Car il était ainsi. Toujours calme et de sang-froid.

WANGEL. — Qu'est-ce qu'il a fait?

P. 126, l. 11-12. — le plus — — mer] loin, loin dans la mer. Ne trouves-tu pas cela singulier?

l. 17. — Dieu merci] *Manque.*

l. 21-P. 127, l. 2. — Oui, mon Dieu, tu comprends bien que je n'ai pas tardé à voir combien tout cela était inepte, fou et absurde.

[*Au-dessus de la réplique est écrit :* E — Oh ! tu peux bien

penser que j'ai recouvré *(Ajouté après coup :* bientôt*)* ma raison.]

Wangel. — Oui, oui. Mais l'histoire a-t-elle été ainsi finie? N'as-tu jamais eu de ses nouvelles depuis?

Madame Wangel. — Si, j'ai eu de ses nouvelles.

Wangel. — Il a écrit...

Madame Wangel. — Oui, aussitôt qu'il est arrivé en Angleterre, j'ai reçu de lui quelques lignes. Il écrivait qu'il partait pour l'Amérique, et indiquait où je devais lui adresser des lettres.

P. 127, l. 9-10. — Wangel. — A-t-il cessé alors?

Madame Wangel. — Non.

Wangel. — Il a écrit de nouveau?

l. 14. — fait savoir] écrit

l. 16. — là-dessus] *Manque.*

P. 128, l. 7. — Mais lui...? [*Ajouté après coup :* Et tu n'as pas eu de nouvelles de lui non plus depuis lors?]

l. 9. — Si,] *Manque.*

l. 17-20. — Oh ! — — Ellida !] Oh oui, oui. Quel homme terrible? Oh ! comme je me suis sentie heureuse et tranquille quand nous nous sommes mariés. Il me semblait que tu m'avais sauvée de moi-même... et de je ne sais quoi d'affreux qui était à la fois en moi et hors de moi.

Wangel, à mi-voix. — Oui, nous avons été vraiment heureux... les trois premières années.

Madame Wangel. — Oui, oui, nous l'étions. Et puis... dire que... ce... cette autre crise... devait tomber sur moi.

Wangel. — Cette oppression de ton esprit, tu veux dire? Oui, c'est pénible. Pénible pour nous deux. Mais tâche de te calmer, ma bonne Thora, ma chérie.

P. 129, l. 3. — pas] plus

l. 4-6. — Madame Wangel, comme songeuse. — De cette horreur, je veux dire. [*Ajouté après coup :* Cet inconcevable pouvoir sur mon esprit...]

[*Biffé :* Wangel. — Oui, mais qu'est-ce, au fond, que tu trouves si affreux?

Madame Wangel le regarde tristement. — Ce que je viens de te raconter.]

l. 8-10. — Oui... cette horreur...? Est-ce bien ainsi que tu veux appeler cela? Cet homme a certainement exercé, en son temps, un extrême pouvoir sur toi. [*Biffé :* C'est facile à comprendre. Mais cela n'est pas du tout aussi extraordinaire que tu parais le croire. J'ai eu l'occasion d'observer bien des cas de ce genre.] Et d'ailleurs... tu as eu tout de même la force de rompre. D'en finir aussitôt que tu as un peu réfléchi. Qu'y a-t-il à méditer davantage? Maintenant, tout cela est fini depuis longtemps.

[*Sous cette réplique est écrite la réplique du texte définitif.*]

l. 12. — [*Après la réplique est écrit, mais biffé :* Et c'est justement là ce qui est affreux.]

l. 17. — [*Après la réplique est écrit, mais biffé :* C'est là ce qui est affreux à penser.

l. 18. — Wangel, à voix basse, ému

l. 21-P. 130, l. 3. — Madame Wangel. — Si, il y a eu un temps où il m'était devenu tout à fait indifférent. [*Ajouté après coup :* il me semblait être entièrement détachée de lui.] C'était comme s'il n'avait jamais existé pour moi. Oh, comme je me suis sentie libre et à mon aise ces années-là. Ce furent les trois premières années que j'ai vécues ici avec toi, Wangel.

Wangel, l'esprit tendu. — Et maintenant... ! Tu veux donc dire que maintenant cela t'a pris de nouveau?

Madame Wangel. — Oui, cela m'a repris. Avec une force d'épouvante. Cela est venu il y a deux ans.

Wangel. — Ah ! il y a deux ans ! Ah oui ! Oui, Thora,... je commence alors à m'expliquer bien des choses.

P. 130, l. 7. — Wangel, comme se parlant à lui-même

l. 8. — tu es] elle est

l. 11-18. — Madame Wangel. — Si, si, justement pour toi !

Pour toi seul ! Pour nul autre sur la terre ! [*Ajouté après coup :* Oh ! en cela tu te trompes complètement. Je n'ai d'amour pour nul autre que toi.]

WANGEL. — Oh ! Thora ! Oh ! oui, oui, je le savais bien. Mais qu'est-ce que... Qu'y a-t-il alors avec toi et l'étranger? [*La réplique*, p. 130, l. 12-13, *est ici ajoutée après coup*.]

MADAME WANGEL. — Il y a cela qu'un effroi émane de lui... [*Ajouté après coup :* C'est à cause de l'effroi qui émane de lui.

l. 25-27. — (Des jeunes gens, garçons et filles, entrent par la gauche, les uns par couples, d'autres en groupes. Quelques touristes entrent aussi. Puis viennent Hesler, Lyngstrand, Thea et Frida. Ils ne se donnent plus le bras.)

P. 131, l. 2. — Non, vous êtes encore ici?

l. 13-14. — Arnholm — — sortent] Hesler, Thea et Frida, et tous les autres jeunes gens descendent les collines

l. 25. — peut-il y avoir] y a-t-il

P. 132, l. 6. — à peu près...] à peu près... (Il réfléchit.)

l. 7. — trois] deux

l. 9. — Deux ans

l. 14-17. — MADAME WANGEL. — Deux ans. Oui. Il y a deux ans

WANGEL. — Mais...?

l. 23. — (Il descend à droite.)

l. 26-P. 133, l. 22. — MADAME WANGEL. — Parce que je crois que... (Elle s'écrie :) Maintenant j'ai appris quelque chose sur Johnson.

WANGEL. — Qu'as-tu appris?

MADAME WANGEL. — Johnson était sur le bateau avec lequel Lyngstrand a fait naufrage. J'en suis tout à fait sûre.

WANGEL. — Ma chère, d'où le conclus-tu?

MADAME WANGEL. — D'un récit que Lyngstrand nous a fait ce matin. Johnson a appris à bord... d'une façon ou d'une autre,... je ne sais comment... Il a appris que j'étais mariée. Je m'étais mariée en son absence. Et alors c'est venu !

WANGEL. — Qu'est-ce qui est venu?

MADAME WANGEL. — Il est venu ceci que Johnson a soudain été si effroyablement vivant en moi. Il me semblait le voir [*Biffé :* devant moi, partout où j'étais et allais.

WANGEL. — Te paraissait-il tel que tu l'avais vu dans la réalité?

MADAME WANGEL. — Non. Je ne le vois pas ainsi. Pas aussi jeune qu'autrefois. Je le vois plus âgé. Et je le vois avec une barbe. Une barbe rousse. Il ne portait pas la barbe autrefois.] Il y a une chose surtout, que je vois avec une effrayante netteté.

[*Ajouté après coup, pour remplacer ce qui est biffé ci-dessus :* Il m'arrive de le voir soudain devant moi.

Quel aspect te semble-t-il avoir?

Tel que je l'ai vu la dernière fois. Là-bas à B., il y a dix ans...]

WANGEL. — Quoi... !

MADAME WANGEL. — Il a toujours une cravate rouge qui est tenue par une grosse perle bleuâtre, une épingle de cravate, tu comprends... [*Ajouté après coup, les lignes, p.* 133, *l.* 19-22, *depuis :* Je vois]

WANGEL. — Oui, oui.

MADAME WANGEL. — Et quand je pense à cette épingle, il me semble qu'elle devient un œil de poisson mort, qui me regarde. Me regarde fixement.

l. 26-P. 134, l. 1. — *Manque entre les deux répliques de Wangel, qui n'en font qu'une.*

P. 134, l. 2. — trois] deux

l. 9-14. — Oh ! comment mon cœur a-t-il pu supporter cela. A toi ! A toi, pour qui j'ai une si profonde affection. [*Biffé :* Mais il faut que je me décide à le dire. Car je sens que] cela m'oppresse de plus en plus. [*Biffé :* C'est pourquoi je vais te dire le plus terrible.]

[*Ajouté après coup :* Confié ceci à toi. *Et ensuite la réplique, p.* 134, *l.* 5-8.]

WANGEL. — Oui, dis-le moi,... dis-le !

MADAME WANGEL. — Le plus terrible est que lorsque cet étranger est devenu si vivant en moi, alors... Ah !...

WANGEL. — Alors?

MADAME WANGEL. — Tu as comme disparu de ma vue, Wangel !

WANGEL. — Disparu? comment cela?

MADAME WANGEL. — Quand tu n'es [*D'abord écrit :* n'étais] pas là, je ne peux [*D'abord écrit :* pouvais] plus me figurer comment tu es. C'est [*D'abord écrit :* C'était] l'étranger que je vois [*D'abord écrit :* voyais] [*Biffé :* au lieu de toi.]

WANGEL. — Explique-toi davantage sur ce point, Thora.

MADAME WANGEL. — Je veux dire que lorsque tu circules en barque et que le vent souffle l'orage, et que je suis ici dans une inquiétude mortelle pour toi, ce n'est pas toi que je me représente dans la barque... Ou bien, si, c'est bien toi, mais sous l'aspect de l'étranger... Et puis, il y a l'indicible.

WANGEL. — L'indicible...?

MADAME WANGEL. — Non, non, non !... Un seul fait encore. Et ce sera tout. Wangel,... comment expliquerons-nous... cette couleur des yeux de l'enfant?

l. 25. — *Ligne oubliée.*

P. 135, l. 4. — dix] huit

l. 6. — WANGEL, effrayé.

l. 19. — Thora,... Thora ! Ma chère, malheureuse Thora ! ma bien-aimée !

Acte III

P. 136, l. 7. — Bolette] Annette. *De même par la suite.*

l. 7. — coud] est assise

l. 7-8. — des livres] un livre

l. 15. — Vous ne voyez pas, là.

l. 16. — sapristi] *Manque.*

P. 139, l. 2. — Quels livres] Quel livre

l. 4-5. — Oh ! c'est quelque chose sur la géographie des plantes.

l. 9-22. — lorsque — — utiles] *Ajouté après coup sans indication de noms.*

l. 12. — ...votre belle-mère...] *Manque.*

P. 140, l. 2. — bien] *Manque.*

l. 3. — tout] tout, tout

l. 4-5. — de — — domestiques] mais ils

l. 14-15. — tellement] *Manque.*

l. 15-16. — Pas — — sorte de] Pas en été. Il y a ici comme un

l. 20-22. — Oh ! vous qui êtes ici en passant, il vous est facile de vous moquer.

l. 24. — Est-ce que je me moque? De quoi?

P. 141, l. 1-2. — il — — permanence] *Écrit d'abord :* Ce n'est pas vrai du tout. Pas pour nous.

l. 7. — notre vie] la vie

l. 10-16. — Dites-moi, Annette,... quelles sont au juste vos aspirations.

[*Ajouté après coup sans indication de noms :*

N'y a-t-il pas ceci ou cela... quelque chose de précis... que vous désirez. Oh ! oui, c'est bien possible.]

l. 18-23. — Surtout, partir. Et puis, m'instruire un peu plus. Apprendre un peu de vrai sur tout.

l. 28-29. — Mais — — Père] Mais père

P. 142, l. 2-12. — Non, vous avez raison. Cela lui manque. Mais pourquoi ne lui parlez-vous pas de cela? Très fermement et avec insistance? Avant qu'il soit trop tard. Pourquoi ne le faites-vous pas.

Annette. — Parce que je crois que je n'ai pas beaucoup d'énergie non plus. Je tiens sûrement cela de mon père.

l. 19. — Autant qu'il peut] *Manque.*

l. 25. — (Plus vite.)

P. 143, l. 2. — de plus] *Au-dessus est écrit :* peut-être

l. 4. — non plus] *Manque.*

l. 7-9. — Mais vous y serez obligée un jour, tôt ou tard.

l. 13. — Si — — je n'ai] Je n'ai d'ailleurs

l. 19. — lui-même] *Manque.*

l. 23. — du tout] *Manque.*

l. 24. — mère — — bien] elle devrait l'être

l. 25. — peut-être] *Écrit au-dessus de la ligne.*

l. 26. — dont — — pas] qu'elle ne se soucie pas de voir.

l. 26-27. — Je — — l'autre.] *Ajouté après coup.*

P. 144, l. 4-5. — pas — — d'] peu faite pour

l. 12. — bien souvent] *Manque.*

l. 17-20. — Oui, c'est une idée qui m'obsède. (Plus vivement.)

P. 145, l. 8. — Oui, croyez-moi. Cela dépend de vous-même.

l. 10-14. — Allez-vous — — Bolette] *Ajouté plus tard, avec ces variantes :*

l. 11. — intervenir — — père?] en parler à père?

l. 14. — ma chère Bolette] B.

l. 16-17. — Chut. Assez pour le moment. Nous en parlerons plus tard

l. 27. — *Manque.*

P. 147, l. 1. — La vaste mer] *Manque.*

l. 10. — Hesler sourit.

l. 18. — s'étaient habitués] avaient commencé à s'habituer

l. 18 *et* 19. — leur vie *et* dans la mer, peut-être...] *Manquent.*

l. 23. — *Écrit d'abord :* Croyez-vous donc que ce serait possible?

P. 148, l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 6-8. — Nous — — mer.] *Au-dessus de la ligne est écrit :* Nous avons fait un choix.

l. 9. — sûrement] *Manque.*

l. 15. — Oui,...] *Manque.*

P. 149, l. 6. — *Manque.*

l. 8. — Mais — — oublié] *Ajouté après coup.*

l. 9-10. — tâcher — — trouver?] *Écrit d'abord :* aller le chercher? *puis :* m'aider à le trouver?

l. 14-15. — Dites-lui de venir. Dites que je ne peux pas le voir.

l. 19. — Oh !] Non, non.

l. 19-22. — vous — — tourment.] *Ajouté après coup.*

P. 150, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 12-14. — (Thora marche, agitée, entre les arbres.)

l. 16. — en costume de voyage] pauvrement vêtu. *Écrit d'abord :* vêtu moitié en touriste, moitié en marin.

l. 19. — lentement] prudemment

l. 20. — et dit à mi-voix :] *Manque.*

l. 21. — Ellida] *Manque.*

l. 26. — anxieuse] anxieuse, et demande :

P. 151, l. 8. — la regarde fixement] regarde un instant

l. 12. — enfin] *Manque.*

l. 18 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 27. — Ne — — ici] *Manque.*

P. 152, l. 1 *et* 2. — entre nous *et* Vous le savez bien] *Manquent.*

l. 13-20. — L'ÉTRANGER — — Malgré cela] *Ajouté après coup.*

l. 20. — ... pour...] *Manque.*

P. 153, l. 1 *et* 8. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 17. — avec précaution] *Manque.*

l. 24. — WANGEL [*Ajouté après coup :* encore sous les arbres.]

P. 154, l. 1. — THORA, court à lui, l'entoure de ses bras, et crie :

l. 8. — Cet étranger?

l. 10. — Puis-je savoir...] *Ajouté après coup.*

l. 10. — Et — — vous] Et que cherchez-vous ici

P. 155, l. 4. — lui-même !] *Manque.*

l. 9. — Johnston] Johnson

l. 17. — la — — phare] elle

l. 18. — depuis longtemps] *Manque.*

l. 21. — Je l'ai appris il y a plus de trois ans [*D'abord écrit :* trois ans, *corrigé en :* deux ans, *et enfin en :* trois ans]

l. 22. — THORA, vivement attentive

l. 25. — J'étais — — retrouver.] Par hasard.

l. 27. — le — — annoncé.] c'est là que j'ai lu l'annonce du mariage.

P. 156, l. 1-16. — ELLIDA — — bref...] THORA. — Oh, je l'ai bien compris ! C'est alors... alors que c'est venu !

[*Ajouté après coup sans indication de noms :*

Le mariage !

Et le jet des bagues était bien un mariage aussi.

Oh... !

WANGEL. — Mais puisque vous savez tout cela...

l. 20. — la trouver] *Manque.*

l. 23. — Encore !] *Manque.*

P. 157, l. 2. — Je — — appeler] Vous appelez

l. 3. — chez nous] *Manque.*

l. 9. — Oh... !] Ah, [*Biffé :* il dit cela !]

l. 20. — tout] *Manque.*

l. 23-25. — Mais je ne veux pas ! Jamais de la vie ! Je ne veux pas, je vous dis.

P. 158, l. 5. — faire] *Manque.*

l. 11-12 *et* 15-16. — *Manquent.*

l. 23. — donc] *Manque.*

l. 27-28. — THORA, recule. — Ne me touchez pas !

P. 159, l. 2. — *En marge est écrit, mais biffé :* (d'une voix tremblante). Alors,... vous reviendrez... !

l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 11. — Il reviendra ! Oh ! tu entends, Wangel !

l. 16-26. — THORA crie. — Oh, ne me regardez pas ainsi ! Oh ! les yeux ! les yeux [*Ajouté après coup :* Oh non, non, ne revenez pas ! Ne revenez jamais...]

WANGEL. — Les yeux ! [*Biffé :* Que veux-tu dire par là... !]

L'ÉTRANGER. — Et si, à ce moment, tu es disposée à m'accompagner...

THORA. — [*Biffé :* Jamais ! Jamais de la vie ! Jamais cela !]

L'ÉTRANGER. — Je veux dire simplement que tu dois te

tenir prête pour le voyage. A demain soir, donc, tu comprends.

THORA. — Jamais, vous dis-je ! Partez, partez !

P. 160, l. 7-9. — demain — — toujours] cette fois, il sera trop tard.

THORA. — Trop tard...?

l. 15. — THORA respire, comme délivrée.

l. 24. — *Au commencement de la réplique est écrit, mais biffé :* Oh ! l'affreux homme !

P. 161, l. 2-3. — demain soir] *Manque.*

l. 7-26. — THORA. — Crois-tu pouvoir l'empêcher? [*Biffé :* Oh ! je ne sais pas d'endroit au monde où il me semble pouvoir être quitte de lui.

WANGEL. — Avant tout, il faut tâcher de le chasser de ton esprit malade.

THORA. — Oui, oui, si seulement je pouvais. (Le regard perdu.) Comme il était sûr que j'allais partir avec lui... As-tu jamais vu ou entendu un homme aussi sûr de son fait, Wangel !

WANGEL. — Il faut que tu le chasses de ta pensée, te dis-je.

THORA. — Oui, si je pouvais.

WANGEL. — Il le faut ! Il le faut ! Tu ne sais pas où ça peut mener sans cela] *Ajouté après coup pour remplacer ces répliques biffées :*

W. — Oui, ma chère, compte sur moi.]

THORA, songeuse [*Ajouté après coup :* sans l'écouter.] — Quand il aura été ici... demain soir... Et quand il sera parti avec le vapeur...

WANGEL. — Oui, après?

THORA. — Crois-tu qu'il ne reviendra jamais?

WANGEL. — Oui, chère Thora, tu peux [*Ajouté après coup :* sûrement] y compter tout à fait.

THORA. — Jamais plus? Jamais de toute la vie? Le crois-tu? [*Biffé :* WANGEL. — J'en suis très certain. Tu ne le reverras plus jamais.

THORA, machinalement. — Jamais...]

WANGEL. — [*Biffé :* Comment peux-tu le craindre?] Qu'aurait-il à faire ici [*Biffé :* de plus] une fois encore? Réfléchis donc posément, ma chère. Il a entendu de ta propre bouche que tu ne veux rien avoir à faire avec lui.

THORA. — [*Biffé :* Non, c'est certain.] Donc, demain [*Biffé :* soir]. Et jamais plus.

WANGEL. — Et s'il revenait [*Corrigé en :* s'avisait de revenir] ici...

P. 162, l. 4. — THORA. — Oh ! [*Biffé :* n'en crois rien] il n'est au pouvoir de personne...

l. 6. — *Après* dis, *est écrit, mais biffé :* S'il revient ici... !

l. 9. — *L'indication scénique manque.*

l. 10. — Jamais cela !] *Manque.*

l. 16. — L'emprisonner — — mer] Je nie tout. [*Biffé :* Il ne convient pas d'enfermer cet homme-là.] L'emprisonner, non ! [*Biffé :* Il ne le supporterait pas.] Il est l'homme du large,... de la pleine mer !

l. 18. — WANGEL, lentement, la regarde.

l. 20-22. — THORA se jette violemment à son cou. — Oh ! cher, bien-aimé,... sauve-moi de cet homme !

l. 29. — *L'indication scénique manque.*

P. 163, l. 5-8. — *Manque.*

l. 20. — Non — — sûrement] Oui, je sais qu'il est

P. 164, l. 10. — *L'indication scénique manque.*

l. 13. — Oui. Vers minuit.

l. 17. — Donc, demain, il revient. [*D'abord écrit :* Demain soir... oh ! l'affreux homme !

l. 26. — Ce qui attire [*Ajouté après coup :* est au fond]. La mer,... la mer.

P. 165, l. 1-4. — *Ajouté après coup sans indication de noms.*

Acte IV

P. 166, l. 6. — une table ronde] vers la porte vitrée, une table
l. 9. — travaillant à une broderie] *Ajouté après coup.*
l. 10-11. — En bas — — regarde] Dans la véranda, Frida, assise sur la balustrade, regarde au loin vers le fjord
l. 12. — les bras sur la table] *Manque.*
P. 167, l. 15. — ... comme] *Manque.*
l. 17. — peut-être] *Manque.*
l. 22. — pouviez être] étiez
P. 168, l. 17. — oui,] *Manque.*
P. 169, l. 3-4. — pourrait aussi se transmettre] se transmettrait
l. 12-13. — Devenir — — dire] *Manque.*
l. 17. — aussi — — l'autre] cela aussi
l. 21. — , lui] *Manque.*
P. 170, l. 2. — peut trouver] trouve
l. 15. — Celle — — Quel] Oui, quel.
l. 25. — pouvoir] *Manque.*
l. 27. — tout à fait] *Manque.*
P. 171, l. 5-6. — un peu — — d'elle] *Manque.*
l. 9-12. — *Ajouté après coup.*
l. 19. — Parfaitement.] *Manque.*
P. 172, l. 7. — (Vivement.)
l. 14. — Bien] Oui
l. 16. — Je ne sais rien de plus.
l. 19. — il me semble] *Manque.*
l. 22. — ou — — genre] *Manque.*
l. 25. — n'est-ce pas] *Manque.*
P. 173, l. 11. — *Manque.*
l. 14-16. — *Écrit d'abord :* Oui, peu importe. Il me sera en tout cas très agréable de savoir que vous êtes ici et pensez affectueusement à moi.

l. 17-22. — *Ajouté après coup.*

l. 21. — à l'écart] dans la solitude

l. 24. — Oui, mais vous-même?

l. 27. — du jardin] de la véranda

l. 28-29. — Voilà — — arrive.] *Manque.*

P. 174, l. 1.-P. 175, l. 24. — (Le professeur Hesler monte du jardin dans la véranda et entre dans le salon.)

HESLER. — Bonjour, ma chère Annette.

ANNETTE se lève. — Bonjour monsieur le professeur.

P. 176, l. 2. — on va bien] *Manque.*

l. 4. — Votre belle-mère] Madame

P. 177, l. 11. — *L'indication scénique manque.*

l. 23-24. — Sans — — voir.] Il est monté là-haut.

l. 27-29. — WANGEL. — Ah ! cher ami, c'est bien d'être venu. J'ai à causer avec vous. [*Écrit d'abord :* avec toi]

P. 178, l. 4. — bien] *Manque.*

l. 7-P. 179, l. 7. — [*Biffé :* WANGEL. — Dites-moi, monsieur Lyngstrand, cet Américain dont vous parliez hier,... en savez-vous un peu plus sur lui?

LYNGSTRAND. — Non, pas plus. Seulement que nous avons fait un voyage en mer ensemble.

WANGEL. — Vous rappelez-vous comment il s'appelait?

LYNGSTRAND. — Oui, il s'appelait Frimann ou quelque chose comme cela...

WANGEL. — Et il s'était alors engagé comme simple maître d'équipage.

LYNGSTRAND. — Oui, c'était justement un maître d'équipage qu'il nous fallait. Et il voulait traverser la mer. Alors, il a pris la place.

WANGEL. — Maintenant il voyage en touriste, semblait-il.

LYNGSTRAND. — L'avez-vous vu aussi, monsieur le docteur?

WANGEL. — J'ai vu un étranger passer là, en bas. C'était sûrement lui... Dites-moi, quelle sorte d'homme vous semblait-il être? Je veux dire, du temps où vous étiez à bord avec lui.

LYNGSTRAND. — C'était un homme calme et tranquille, m'a-t-il paru. Mais très résolu.

WANGEL. — Très résolu?

LYNGSTRAND. — Oui, très. Mais posément, cela aussi. Je ne me rappelle qu'une seule fois où il s'est emballé.

Wangel. — Parfaitement. Cette fois dont vous parliez hier.

LYNGSTRAND. — ... sur quoi je voulais faire l'œuvre d'art, oui. Je suis bien content que vous et madame trouviez l'idée bonne.

WANGEL. — Comment...? Ah oui, oui.

(Il remonte vers Hesler, qui est debout près du piano.)

ANNETTE, bas à Lyngstrand. — Je donnerais ma tête à couper que c'était l'étranger qui est entré demander...

LYNGSTRAND. — Demander madame !

ANNETTE. — Je ne sais pas qui il a demandé.

LYNGSTRAND. — Si, c'était madame. Mais, mon Dieu... !

ANNETTE. — Allons, venez. Venez donc.

(Elle et Lyngstrand sortent avec Frida. [*Biffé :* à travers le jardin])

WANGEL, à Hesler. — Avez-vous réfléchi à la question?]

[*Cette réplique est corrigée en :* Avez-vous — — hier? *(p.* 179, *l.* 3-4*)*]

P. 179, l. 14-16. — Oh — — Et] Hm !

l. 16 — non plus] *Manque.*

P. 180, l. 7. — N'avez-vous — — que les] Les

l. 8-11. — Ils — — sentir] [*Biffé :* Prodigieusement différents des gens des fjords. Là, ils vivent la vie de la mer.]

l. 12. — Oh] *Manque.*

l. 15. — *Au bas de la réplique est écrit, pour remplacer ce qui est biffé :* Ils semblent presque vivre la vie même de la mer. Il y a un balancement de vagues dans leur façon de penser et de sentir.

l. 19-22. — Oui — — voyez-vous.] Oui, de plus en plus. [*Biffé :* Surtout ces deux dernières années.] ... Mais j'aurais dû me le dire de prime abord [*Biffé :* J'aurais dû savoir qu'elle pâtirait et languirait ici.] Oh ! je le savais bien. Mais je ne voulais pas le reconnaître. Je l'aimais tant.

l. 25. — Hm !... *et* bien un peu] *Manquent.*

l. 27. — docteur Wangel] *Manque.*

P. 181, l. 1-19. — WANGEL. — Oh ! si. Mais je tâche de lutter là contre.

[*Biffé :* HESLER. — Parlons ouvertement. Est-ce un amour réciproque qui vous a réunis?

WANGEL. — Non, certainement pas. Aucun pareil sentiment de son côté. Lorsque son père s'est noyé... Sa mère était d'humeur mélancolique... On attendait le nouveau gardien de phare. Il fallait quitter la maison. Oh ! je n'aurais jamais dû profiter de sa situation désespérée. Mais je l'ai fait tout de même.

HESLER. — Et vous ne l'avez donc conquise que peu à peu?

WANGEL. — J'ai cru du moins la conquérir. Il m'a semblé en voir des signes. Mais la mélancolie l'a prise. Oh ! quel remords j'ai éprouvé. Je l'avais prise par] surprise. Presque de force, dirai-je. Car il n'y avait pas de choix pour elle. Je ne savais qu'inventer... C'est alors que [*Corrigé en :* Voilà pourquoi] dans ma détresse je vous ai écrit et prié de venir nous voir.

HESLER. — Oui, cher docteur, mais quel avantage espérez-vous au juste de moi? Je ne comprends pas.

l. 21. — c'est bien naturel] *Manque.*

l. 25. — et anciens] *Ajouté après coup.*

P. 182, l. 1-2. — et ... — — moi !] *Ajouté après coup.*

l. 5-14. — HESLER. — Non, vous avez raison. Mais je ne l'ai pas compris.

WANGEL. — Très naturel. J'étais sur une fausse piste.

[*Biffé :* HESLER. — Bien que croyant que votre femme me portait intérêt,... avait de l'affection pour moi... vous m'avez écrit. M'avez prié de venir ici...

Wangel. — Il me fallait et je voulais la voir de nouveau en bonne humeur. Ne négliger aucun moyen. Sortir de cette situation, advienne que pourra.]

Hesler. — Et il vous semble être égoïste...

Wangel. — Oh ! j'avais une grande faute à réparer. [*Biffé :* Mais ne lui dites pas que je vous ai écrit. Elle croit que vous êtes venu de vous-même. Ne lui dites rien.

Hesler. — Pas un mot, puisque vous le voulez ainsi. Enfin, il est tout de même bon que je sois venu. Que le malentendu soit expliqué. Car vous savez maintenant qu'elle n'est attachée à personne d'autre.

Wangel. — Oui, c'est donc uniquement l'effroi inspiré par cet étranger qui la poursuit ainsi.]

l. 22. — de nature] *Manque.*

l. 25. — jusqu'à nouvel ordre] avec nos connaissances actuelles. Pour la science de notre temps.

P. 183, l. 3. — *Ajouté après coup, à la fin de la réplique :* Oui, car je ne suis pas, à proprement parler, un savant, je vous dirai. J'ai...

l. 8-10. — Cette histoire des yeux, je n'y crois pas du tout. [*Ajouté après coup :* Je ne veux croire à rien de pareil.] C'est [*Corrigé en :* Ce doit être] pure imagination de sa part. Je tiens cela simplement pour un effet de ses troubles nerveux. Rien de plus !

l. 11-25. — Arnholm — — possible.] *Manque.*

l. 26. — Que] Que cet effroi terrible,

P. 184, l. 3. — a dû s'imaginer] s'est imaginée

l. 3. — n'est pas venu] ne l'a pas prise

l. 6. — Johnston... ou Friman] Johnson

l. 14. — Il — — indices] Cela s'est marqué [signes et indices *est écrit au-dessus de la réplique*].

l. 15. — ... par hasard...] *Manque.*

l. 26-27. — Et ne lui être bon à rien ! N'avoir ni avis ni remède !

P. 185, l. 4. — qui — — familière] [*Biffé :* plus vaste et plus libre] plus large?

A côté de la réplique est écrit :

qui lui serait plus familière
qui lui conviendrait mieux
en sorte qu'elle pourrait avoir

l. 6-8. — Je le lui ai offert. Mais elle ne veut pas.

l. 11-P. 186, l. 11. — (Il remonte vers la fenêtre à gauche.)

WANGEL. — Oh ! je ferais volontiers n'importe quel sacrifice [*Ajouté après coup :* pour elles trois.]

l. 16-18. — Non, certes non. Je reste à la maison. (Il désigne Hesler.) Mais tu ne dis pas bonjour à...

l. 20. — Arnholm] le professeur

l. 25. — comme d'habitude] *Manque.*

l. 27-28. — Non, non. Ne me parlez pas de bain. L'eau est malade ici, dans le fjord. Vous ne voulez pas vous asseoir !

P. 187, l. 5-11. — [*Écrit sans indication de noms :*

Oui, Dieu sait si vous les trouverez dans le jardin.
Je ne sais jamais où elles sont.]

WANGEL. — Oui, cher ami,... allez donc.

TORA. — Vous les trouverez [*Corrigé en :* Oh ! oui, elles sont] sûrement à l'étang.

HESLER. — Je les trouverai bien.

l. 17. — onze heures et demie] *Manque.*

P. 188, l. 18. — *Ajouté après coup, à la suite de la réplique :* Je veux dire... quand tu croyais le voir...

P. 189, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 7. — que tu as raison] *Manque.*

l. 8-9. — Songe — — suite !] *Manque.*

l. 15-16. — qu'il — — toi] que tu le voyais toujours

l. 17. — dix] huit

l. 26-27. — de lui *et* pendant — — maison] *Manquent.*

l. 27. — Il y a dix ans] *D'abord écrit :* Dans ce temps-là

P. 190, l. 1. — as-tu dit] *Ajouté après coup.*

l. 2-3. — Et — — hier] *Ajouté en marge.*

l. 8-9. — quand — — Bratthammeren] il y a dix ans [*Écrit d'abord :* dans ce temps-là.

l. 10. — ferme — — yeux] *Manque.*

l. 11. — Non,...] *Manque.*

l. 23. — Dis-tu — — bon?] *Manque.*

P. 191, l. 3. — (Il s'assied près d'elle sur le canapé.)

l. 19. — dis-tu !]... !

l. 21-24. — Ou nous nous dissimulons la vérité, en tout cas. Car la vérité, c'est que tu es venu là-bas et m'as achetée.

P. 192, l. 2. — Oh ! — — toi] *Manque.*

l. 5. — Tora,... appelles-tu cela ainsi?

l. 13. — ... à titre secondaire] *Manque.*

l. 15. — deux ou trois] trois ou quatre

l. 18. — Appelle cela ainsi.

l. 23. — pour toute la vie] *Manque.*

l. 25-26. — ma chère Ellida] *Manque.*

l. 27. — et les enfants] *Manque.*

P. 193, l. 2. — Oui] *Manque.*

l. 3-4. — accepter — — vendre !] *Manque.*

l. 5-6. — ... de bon gré] en liberté

l. 8. — cinq ou six] *Manque.*

l. 12-27. — Mais — — mariage.] [*Biffé :* Mais je suis parvenu à voir plus clair avec les années. Le sentiment de honte s'est éveillé en moi] Je le vois maintenant. La vie que nous vivons n'est pas un véritable mariage.

P. 194, l. 3. — mariage] vrai et complet mariage

l. 6. — (Elle se lève.)

l. 7. — ...] *Manque.*

l. 11. — ... avec lui.] *Manque.*

l. 18. — Eh bien !

l. 21. — de bon gré] libre

P. 195, l. 2. — Tora... !

l. 4-6. — Permets-le moi ! Crois-moi, il n'en sera pas autre-

ment. Pas après la façon dont nous nous sommes mariés.

l. 7 *et* 11. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 16. — Aussi profondément] Comme

l. 19-20. — ... un — — légales] *Manque.*

l. 27. — avec — — tête] *Manque.*

P. 196, l. 4-5. — Et — — deux] Et après? La suite? As-tu réfléchi comment ce sera?

l. 9. — bien] *Manque.*

l. 16. — parce que tu fais] réfléchir, Thora

l. 18-23. — Il n'y a pas de temps à perdre ! Libère-moi tout de suite !

WANGEL. — Pourquoi?

TORA. — C'est ce soir qu'il vient.

l. 27. — pleine] *Ajouté après coup.*

P. 197, l. 2. — Et puis après?

l. 15-19. — Remettre — — blanc] Se donner à lui !

TORA. — Je me suis donnée à toi quand tu l'as proposé.

l. 21. — Soit !] *Manque.*

l. 24-25. — Je te connaissais peut-être encore moins. Et je t'ai suivi.

l. 28. — Réfléchis donc !] *Manque.*

P. 198, l. 3, 10, 14 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 17. — *L'indication scénique est ajoutée après coup.*

P. 199, l. 7. — malgré tout] *Manque.*

l. 10-11. — Me — — concerne !] *Ajouté après coup.*

l. 12-13. — toi-même.] *Manque.*

l. 24-25. — Je n'ose — — Ellida.] *Ajouté après coup.*

l. 27. — TORA [*Ajouté après coup :* se lève vivement.]

P. 200, l. 1. — Le terrible,...] *Manque.*

l. 5. — et t'aider à] pour

l. 13. — Il faut que tu élucides cela. [*D'abord écrit :* Il faut que tu voies clair en toi-même.] Ce soir est la décision.

l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 18. — Demain, il sera parti. Tu seras quitte de lui. [*D'abord écrit :* Demain ! Et tu seras quitte de tous tes doutes.

l. 20. — Oui, demain !] *Manque.*

l. 23-P. 204, l. 18. — Le véritable...?

TORA. — [*Ajouté après coup :* Toute] une vie perdue !

WANGEL. — Thora,... aimes-tu cet homme? [*Écrit d'abord :* cet étranger]

TORA. — Si je...? Oh ! est-ce que je sais?

[*Biffé :* WANGEL. — Il faut que tu tâches d'élucider cela à fond.]

TORA. [*Biffé :* Inutile.] Je sais seulement qu'il est pour moi le mystère, et que... [*Ajouté après coup :* oh !]

WANGEL. — ... et que?

TORA. — ... et qu'il me semble que ma place est auprès de lui.

WANGEL. — Je commence à comprendre presque tout.

TORA. — Et quelle aide as-tu pour moi? Quel conseil?

WANGEL. — Demain. Il sera donc parti. Le malheur sera écarté de ta tête. Alors je serai disposé à te donner ta liberté. [*Corrigé en :* Alors je serai disposé à te délier.] Nous résilierons le marché, Tora.

TORA. — Oh ! Wangel... !

WANGEL, regarde dehors, dans le jardin. — Nous continuerons plus tard. [*Ajouté après coup :* Les enfants ! Les enfants. Épargnons-les du moins... pour le moment.]

(Le professeur Arenholdt [*devient le nom de Hesler pendant quelques pages*] Annette, Lyngstrand, Frida et Ballested apparaissent derrière la tonnelle. Celui-ci porte son attirail de peintre.)

ARENHOLDT, monte dans la véranda. — Eh bien ! vous pouvez dire que nous avons fait des projets.

FRIDA. — Nous irons en barque ce soir, et...

LYNGSTRAND [*Corrigé en :* B.] — Non, pas un mot !

WANGEL. — Nous avons fait aussi des projets, nous deux.

ARENHOLDT. — Non, vraiment.

WANGEL. — Ma femme va passer quelque temps à Skjoldviken.

ANNETTE. — Elle s'en va?

ARENHOLDT. — Voilà qui est très raisonnable.

[*Biffé :* LYNGSTRAND. — « La Dame de la Mer ». Oui, c'est tout naturel.

BALLESTED. — Je le comprends très bien. L'ondine mourante sur la terre sèche.

TORA. — Pourquoi m'appelez-vous ainsi?

BALLESTED. — Oh ! non. Je pensais seulement à mon tableau. Adieu, adieu.

(Il sort par la porte du jardin.)]

FRIDA, bas, à Annette. — Voilà qu'ils ont encore comploté quelque chose.

(Une bonne ouvre la porte à droite.)

WANGEL. — A table. Cher professeur... Nous allons vider un verre pour dire adieu à « la Dame de la Mer ».

(Tous se dirigent vers la porte à droite.)

Acte V

P. 205, l. 3. — d'été.)] d'été. On entend au loin sur le fjord, de temps en temps, sonner du cor.)

l. 5. — s'avancent — — gauche] où rament les deux jeunes filles, arrivent de gauche, longeant le bord.)

l. 13. — Dis donc, Arenholdt, ne peux-tu pas sauter non plus?

l. 18-P. 206, l. 18. — (Ils sortent à droite en ramant.)

(A ce moment Ballested s'avance sur le sentier, portant drapeau et attirail de feu d'artifice. Il salue ceux de la barque et leur parle. On entend les réponses s'éloigner de plus en plus.)

BALLESTED. — Oui, oui. Mais si vous voulez bien voir le feu d'artifice, il ne faut pas vous attarder trop longtemps. (Il crie :) Vous dites? N'entends pas ce que vous dites.

(Ellida, suivie de Wangel, entre par la droite.)

WANGEL. — Mais, ma chère, je t'assure, on a bien le temps.

P. 206, l. 20-21. — BALLESTED, dehors, sur le sentier. — Tiens, bonsoir. Bonsoir.

l. 23. — de la musique] feu d'artifice

l. 26. — Oui — — entendre] Mais oui, monsieur le docteur.

P. 207, l. 19. — des semaines et des mois] longtemps

l. 24. — *L'indication scénique manque.*

P. 208, l. 4-P. 210, l. 13. — ELLIDA. — Il faut que je lui parle à lui-même. [*Biffé :* Si tu ne veux pas me libérer, il faut qu'il le fasse. Un des mariages doit être rompu.

WANGEL. — Tu as toi-même rompu le lien que, dans ton exaltation maladive, tu appelles un mariage. Tu l'as rompu, et cela suffit.

ELLIDA. — Non, non, cela ne suffit pas. A quoi bon présenter mille motifs raisonnables. Cela ne sert à rien quand mes sentiments, à moi, sont différents.

WANGEL. — Et ils continuent donc à l'être.

ELLIDA. — Ils le seront toujours. Ils seront toujours tels que maintenant. Je ne suis pas faite comme toi. Tu peux te sentir tranquille et heureux dans la vie réelle avec moi... et en même temps continuer la vie commune avec tes souvenirs.

WANGEL. — Oh ! si je pouvais t'amener à comprendre combien ces deux choses sont prodigieusement différentes !

ELLIDA. — Pas pour moi. Je ne peux pas vivre ainsi la vie en partie double. Je ne peux pas continuer ainsi plus longtemps. Impossible ! Tout à fait impossible. Ou bien entièrement avec toi, ou entièrement avec lui.

WANGEL. — Tout cela est idées confuses de femme, Ellida !

Conceptions de femme confuses. Que gagnes-tu à ce qu'il te dégage de ta promesse, comme tu dis? Cela te libère-t-il? Crois-tu peut-être que le pouvoir qu'il exerce sur toi soit par là détruit?

ELLIDA. — Heu, je ne sais pas ! Je ne sais pas.

[*Biffé :* WANGEL. — Oh ! si, tu peux être certaine que cela ne procède pas de la sorte. Ce n'est pas du dehors que te viendra la libération. Pas d'une autre personne. C'est du dedans,... de toi-même que la libération doit venir.

ELLIDA. — Oh ! oui, oui. Crois-tu que je ne le sens pas. Mais vois-tu, Wangel,... c'est justement ce qu'il y a de terrible, que...

WANGEL. — Que...?

ELLIDA. — Que, bien souvent, il me semble que je ne désire pas la libération.

WANGEL. — Alors je ne vois rien à faire pour toi.

ELLIDA. — Oh ! ne dis pas cela si sûrement. Il doit bien se trouver quelque chose au monde,... quelque chose entre ciel et terre, qui pourrait me forcer à vouloir sortir de cette situation.

WANGEL. — Je ne connais rien de pareil.

ELLIDA. — Et c'est pourtant sur toi que je compte, Wangel. C'est de toi que j'attends le secours. De toi seul.

WANGEL. — De moi, avec qui tu ne veux plus vivre ta vie.

ELLIDA. — Veux?

WANGEL. — Oui, veux.

ELLIDA. — Dis plutôt : peux.

WANGEL, avec un regard [*Biffé :* joyeux et] scrutateur sur elle. — Ceci donne de l'espoir.

ELLIDA. — Oui, ne le crois-tu pas?]

l. 24. — Bien le temps.

l. 27-29. — (Ils vont sortir à droite. A ce moment paraissent Arenholm et Annette au bord de l'étang.)

P. 211, l. 3. — ARNHOLM] ASKEHOLM [*De même pendant quelques pages.*]

l. 22. — de faire] si elle fait

l. 28. — de temps en temps] *Manque.*

P. 212, l. 2-3. — Une fois qu'elle sera là-bas à Troldviken, elle ne reviendra sûrement jamais chez nous. [*Au-dessus de la réplique est écrit :* Une fois retournée chez elle]

l. 7. — Vous verrez...] *Manque.*

l. 13-14. — Et puis — — je crois] *Manque.*

P. 213, l. 11 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 14. — certainement] *Manque.*

l. 22. — heureuses] libres

l. 25. — Car] *Manque.*

P. 214, l. 2. — Ne — — à] Vous serait-il tellement impossible de

l. 7. — cordialement] cordialement, Annette

l. 12. — sérieusement] *Manque.*

l. 18. — cet indicible] ce grand

l. 24. — ANNETTE lui prend les deux mains

P. 215, l. 20. — Aucune sorte de lien?] *Manque.*

l. 25. — Eh — — ainsi] Bien

P. 216, l. 7. — et votre avenir] *Manque.*

l. 11-12. — mon — — dire] *Manque.*

l. 27. — Vous] Annette, vous

P. 217, l. 2-3. — jamais — — Arnholm] *Manque.*

l. 8-9. — Vous avez — — semble] Votre surprise a été plus forte que je ne le pensais.

l. 11-12. — Oh ! comment cela pouvait-il... ne pas me surprendre !

l. 20. — Au — — lettre.] Dans une lettre que j'ai reçue de votre père au printemps,

l. 22. — ... hm...] *Manque.*

P. 218, l. 2-14. — Ce n'est pas là ce qu'il avait voulu dire. Mais [*Biffé :* je suis venu ici avec cette croyance. Et cela me paraît très excusable, Annette. Il y a mainte jeune fille qui s'attache à son professeur avec une affection plus qu'ordinaire...

ANNETTE. — Oui, oui, je le sais bien. [*Ajouté après coup :* ,... pendant le temps de l'école.]

ASKEHOLM. — J'ai eu moi-même occasion d'observer des faits de ce genre. Mais ensuite les jeunes filles sortent de l'école et entrent dans la vie. D'autres liens se nouent, et des relations avec le professeur il ne subsiste rien qu'une bonne, gentille amitié,... peut-être un peu confuse...

ANNETTE. — Oui, c'est bien cela... !

ASKEHOLM. — ... avec une tendance à ne pas penser au temps de l'école [*Écrit après coup au-dessus de la réplique :* la dernière année d'école] Je reçus donc la lettre de votre père...

ANNETTE. — Oui, mais cette lettre...

ASKEHOLM. — Il ne faut pas m'interrompre maintenant, ma chère Annette. [*Biffé :* Je croyais en tout cas me trouver en présence d'une] exception. Je m'imaginais qu'il y avait ici une jeune fille qui avait grand désir de me voir revenir. Quand on n'en est plus, comme c'est mon cas, au vrai temps de la jeunesse, une pareille idée ou illusion produit une énorme impression. Une très vive inclination pour vous, Annette, a cru en moi. Il m'a semblé que je devais venir. Vous revoir. Vous dire que je partageais les sentiments que, je me l'imaginais, vous aviez pour moi.

ANNETTE. — Mais maintenant que vous savez que cela n'était pas?

l. 25-26. — Ne — — femme?] Pouvez-vous vous décider à être ma femme?

P. 219, l. 12-15. — comme — — sûr] Vivre dans des conditions plus libres et plus larges. J'assurerai aussi votre avenir, Annette. Comme un bon ami.

l. 18. — ... monsieur Arnholm...] *Manque.*

P. 220, l. 5. — affreusement] *Manque.*

l. 7-11. — Allez-vous renoncer à voir le monde et la vie du dehors? Renoncer à apprendre tout ce dont vous dites avoir tant d'envie de vous rendre compte? Réfléchissez bien, Annette.

l. 19. — ... peut-être...] *Manque.*

l. 25 *et* 27. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 221, l. 4-5. — d'accepter — — proposé] d'accepter votre offre.

l. 14. — ARENHOLM [*Nouvelle forme du nom pour quelques répliques.*]

l. 21. — ... que] *Manque.*

P. 222, l. 9. — pourrai apprendre] apprendrai

l. 12. — la dernière année d'école...] autrefois

l. 23. — *L'indication scénique manque.*

l. 24-25. — et agréablement] *Manque.*

l. 25-26. — tranquille et intime] *Manque.*

P. 223, l. 4-5. — (Elle regarde à droite.) Ah !

P. 224, l. 8. — Pst !... pst ! Dis donc, Arenholm, tu ne veux pas nous attendre.

l. 11. — *Manque.*

l. 12-14. — LYNGSTRAND, avec un petit rire. — Il a raison, Ballested. Ces temps-ci, tout le monde va par couples.

l. 15. — *L'indication scénique manque.*

P. 226, l. 3. — aussi] *Manque.*

l. 7-8. — pour — — semble] *Manque.*

l. 16. — plus vite] mieux

l. 17. — que — — ici?] qu'ici quelqu'un pense à vous?

l. 27. — Excitant?] C'est cela.

P. 227, l. 4-5. — Peut-être] *Écrit d'abord :* Et peut-être

P. 228, l. 10. — aussi] *Manque.*

l. 11. — *L'indication scénique manque.*

P. 230, l. 2-3. — Eh bien ! accompagnez Hilde. Elle veut sûrement voir le feu d'artifice.

l. 7. — peut-être] *Manque.*

l. 9. — FRIDA, à mi-voix, à Lyngstrand.

l. 11-13. — On entend — — soit] *Manque ici. Voir plus loin.*

l. 17. — seul] *Manque.*

l. 19. — C'est impossible. Impossible.

l. 23. — clôture.] clôture. On entend sonner les cors au loin sur le fjord pendant ce qui suit.

l. 27. — Oui,... oui,... maintenant l'heure est venue.

P. 231, l. 7. — pleines] *Manque.*

l. 11-12. — Je demande si tu veux être avec moi

l. 13-14. — Ellida. — Si je veux... !

[*Biffé :* L'étranger. — Oui, tu as à choisir maintenant. Dans une demi-heure, il sera trop tard.]

l. 15. — *L'indication scénique manque.*

P. 232, l. 2. — promesse.] promesse que...

l. 11-13. — *Manque.*

l. 14. — (L'étranger franchit lentement la clôture du jardin et s'approche.)

l. 18-P. 240, l. 13. — Tu demandes pourquoi je ne suis pas venu plus tôt. [*Corrigé en :* Je vois sur ta figure, E. C'est moi que tu choisis.]

[*Biffé :* Ellida. — Oui, je l'ai demandé.

L'étranger. — Il y a trois ans j'étais en route vers toi. J'étais enfin parvenu à pouvoir venir te chercher. T'emmener chez moi, Ellida.

Wangel. — Où est-ce, chez vous?

L'étranger. — Un peu partout. Sur toute la terre. Et toute la mer aussi, il me semble.

Ellida. — Et c'est vers ce vaste foyer que vous vouliez alors m'emmener !

L'étranger. — Je le voulais, oui. Mais le naufrage est survenu dans la Manche. Raflé, tout ce que j'avais amassé. Au travail, de nouveau. Pour toi, Ellida. Maintenant, me voici de nouveau. Pour la dernière fois. Veux-tu partir avec moi? Ou veux-tu rester ici chez lui?]

Wangel, la regarde. — Choisis ! [*Corrigé en :* Elle n'a pas de choix !] [*Biffé :* Ellida. — Oh ! je ne peux pas... ! Je ne sais pas... !]

(Une cloche sonne au loin.)

L'ÉTRANGER. — On sonne le premier coup à bord. Maintenant tu vas dire oui ou non.

ELLIDA. — Décision. Décision pour toute la vie ! Ne pouvoir jamais revenir sur elle !

L'ÉTRANGER. — Jamais.

[*Biffé :* ELLIDA. — Si je partais maintenant avec vous...?

WANGEL. — Si tu partais... !

ELLIDA. — ... Serait-ce pour moi trouver le bonheur !

L'ÉTRANGER. — Il faut l'essayer. Je ne peux rien te dire de certain.]

ELLIDA. — Oh ! cette force qui attire et tente et entraîne... vers l'inconnu ! Toute la puissance de la mer y est condensée.

WANGEL. — Je le vois. Je le vois. Pas à pas tu t'éloignes de moi. [*Biffé :* ELLIDA. — Si je le laisse partir seul... Si je reste ici chez toi,... Wangel,... oses-tu m'assurer que je ne le regretterai jamais?

WANGEL. — Ne jamais regretter...?

ELLIDA. — Oui, oui, car je ne pourrai jamais revenir là-dessus. Oses-tu m'assurer que je ne le regretterai jamais?

WANGEL. — Non, Ellida, je n'ose pas. (On entend de nouveau la cloche.)

L'ÉTRANGER, à Ellida. — On sonne pour la seconde fois.

Ellida, va vers lui et lui pose la main sur le bras. — Je pars donc avec vous.

WANGEL, à lui-même. — Je le savais.

L'ÉTRANGER. — Enfin tu as choisi, Ellida.

ELLIDA. — Ce n'est pas un choix. Je pars avec vous parce qu'il le faut. Je ne peux pas faire autrement.

L'ÉTRANGER. — Non. Car je suis le plus fort. Mais maintenant tu vas savoir ce que j'ai à t'offrir. Je n'ai pas voulu te le dire plus tôt. Car je ne voulais pas t'allécher. Il te fallait venir de bon gré là où je vais. Mais maintenant, écoute...

ELLIDA. — Je ne veux rien savoir. C'est l'inconnu qui m'attire. C'est vers lui que je veux aller.

WANGEL. — Je te donnerai une obole pour la route, Ellida.

ELLIDA. — Que veux-tu dire?

WANGEL. — Je veux que ton bonheur ne soit pas troublé par des remords ou des regrets. Tu ne me quittes pas contre ta [*évidemment lapsus pour* ma] volonté. Je te libère. Je résilie le marché.

ELLIDA. — Est-ce vrai, ce que tu dis là, Wangel. Le dis-tu du fond du cœur?

WANGEL. — Oui, du plus profond de mon cœur, je le peux [*Corrigé en :* je le dis.]

ELLIDA. — Et tu le peux aussi !

WANGEL. — Je le peux parce que je t'aime.

ELLIDA. — Tu m'aimes d'un si vrai et profond amour.

WANGEL. — Les années et la vie commune ont fait cela.

ELLIDA. — Et moi qui l'ai si peu compris.

WANGEL. — Tes pensées étaient ailleurs. Écoute-moi donc, Ellida. Il m'eût été facile de t'empêcher de partir avec cet étranger. Je ne t'empêche pas. Tu es maintenant une femme libre, qui as plein droit d'aller où tu voudras.]

ELLIDA. — Cela change tout.

(La cloche du vapeur sonne pour la troisième fois.)

L'ÉTRANGER. — Tu entends ! Viens donc.

ELLIDA. — Jamais je n'irai avec vous après cela.

L'ÉTRANGER. — Tu ne viens pas !

ELLIDA, à Wangel. — Jamais je ne te quitterai après cela.

WANGEL. — Ellida... !

L'ÉTRANGER. — Alors, c'est fini.

ELLIDA. — Oui, irrévocablement.

L'ÉTRANGER. — Je vois qu'il y a une force plus grande que ma volonté.

ELLIDA. — Votre volonté n'a plus sur moi aucune puissance.

Pour moi vous êtes un mort venu de la mer. Mais je n'ai plus peur. Et ne suis plus attirée.

L'ÉTRANGER. — Adieu, Ellida ! (Il saute par-dessus la clôture.) Désormais tu n'es rien qu'un rêve [*Corrigé en :* naufrage] à demi oublié dans ma vie.

(Il sort à gauche.)

WANGEL. — Comment est venu ce changement?

ELLIDA. — Oh ! ne comprends-tu pas qu'il est venu par la libération?

WANGEL. — Et l'inconnu ne t'attire plus.

ELLIDA. — Non. J'ai pu le choisir. C'est pourquoi j'ai pu y renoncer.

WANGEL. — Et alors, reviens-tu à moi, Ellida?

ELLIDA, se jette à son cou. — Oui, Wangel,... je reviens à toi. Maintenant je le peux. Car maintenant je viens à toi en liberté.

WANGEL. — Ellida ! Ellida ! Se dire que nous allons pouvoir vivre l'un pour l'autre...

ELLIDA. — ... et pour nos souvenirs. Les tiens, comme les miens.

WANGEL. — Oui, n'est-ce pas, chérie !

ELLIDA. — ... et pour nos deux enfants, Wangel !

[*Après la réplique est ajouté après coup :* Eux dont je n'ai pas, mais dont je saurai gagner l'affection.]

WANGEL. — Nos (Enchanté, il lui baise vite les mains.) Oh ! merci infiniment pour ce mot !

(Arnholm, Annette, Lyngstrand, Frida, Ballested et de nombreuses gens de la ville, plus des estivants, paraissent dans le sentier.)

FRIDA. — Non, voyez comme [*Écrit d'abord :* père est galant] père et elle ont l'air amoureux...

Ballested. — C'est l'été, ma [*Ajouté après coup :* petite] demoiselle.

Arnholm. — Voilà l'Anglais qui part.

Lyngstrand. — Dernier voyage de l'été.

Ballested. — Toutes les passes seront bientôt fermées, comme dit le poète. C'est triste, madame Wangel. Mais j'en reste à ma formule. Les gens peuvent réellement s'acclam... s'acclimater.

Ellida. — Oui, en liberté ils le peuvent.

(Le grand vapeur glisse sans bruit sur le fjord. On entend la musique plus près de la côte.)

IV

Les deux notes qui suivent sont celles qui se trouvent sur les feuillets du manuscrit II. La première se rattache au texte de la p. 71, *l.* 1-5*; la seconde, aux dernières répliques de l'acte premier, pp.* 102-103.

I

Frida. — Vous devez être bien à l'hôtel?

L. — Je ne suis plus à l'hôtel. C'était trop cher pour moi.

F. — Où donc habitez-vous maintenant?

L. — Je suis maintenant là-haut chez madame Jensen.

F. — Quelle madame Jensen?

L. — La sage-femme.

F. — Excusez-moi, monsieur L., mais j'ai vraiment quelque chose à faire.

L. — Oh, je n'aurais sûrement pas dû dire cela.

F. — Quoi donc?

L. — Ce que j'ai dit.

F., hautaine. — Je ne vous comprends pas du tout.

2

FIN DU PREMIER ACTE

Les charmantes fleurs...?

A propos du jour de naissance (dans le vase). Voilà, elles ornent maintenant la pièce pour l'anniversaire de mère.

(Les fillettes se jettent à son cou.)

V

Les notes suivantes se trouvent sur une même feuille détachée. Le nom Arenholdt, qui n'a été employé que dans les dernières pages du quatrième acte et les premières pages du cinquième acte du grand manuscrit, montre que ces notes ont été écrites au cours de la rédaction de ces pages.

Elle veut le quitter.

Divorce.

Il l'a achetée.

Elle s'est vendue.

Sentiment de honte à ce sujet.

Ceci n'est pas un véritable mariage.

Le premier l'était.

Comment l'as-tu vu?

Tout à fait tel qu'il était dans la réalité.

Mais hier tu as dit que tu l'as vu comme il était quand vous vous êtes séparés.

Ai-je dit cela... Tu te trompes

Non. Tu as dit hier qu'au premier moment tu ne l'as pas reconnu.

Les yeux.

Il était conclu en liberté. De bon gré des deux parts.

C'est là un obstacle. Oh! si elle pouvait arriver à l'aimer comme il le mérite.

L'attraction diabolique vers ce qui est tout à fait inconnu.

Elle ne le connaît pas!

C'est justement pour cela.

Elle ne connaissait pas W. non plus. Arenholdt.
Donc, ce soir, la décision !
Pour toute la vie.
Peut-être le vrai avenir gâché !
La vie en liberté gâchée.
Tora, tu l'aimes !
Il me semble que ma place est près de lui.
Tu le verras. Lui parleras.

Conclusion :

Tora. Maintenant je viens à toi de plein gré.

Acte V

Arenholdt, Annette, Lyngstrand, et Frida en barque de gauche à droite. Sauter à terre ici. Non, aborder là-bas aux marches des cabines.

Un peu après Arenholdt et Annette entrent par la droite.

Annette. — Je commençais à craindre que la vie ne m'échappe.

Désormais il est pour elle un mort...

VI

Suite de dix passages récrits sur trois feuillets, évidemment après l'achèvement du grand manuscrit III, car B. y est dès le début l'abréviation de Bolette, qui s'appelle Annette dans tout ce manuscrit. Les noms des personnages et les indications scéniques ne sont pas donnés, en général. Dans ce qui suit, est mentionné d'abord, pour chaque passage, ce qu'il comprend du texte définitif, puis les principales variantes sont indiquées de la manière habituelle, sauf que les noms et indications scéniques sont mentionnés seulement lorsqu'ils figurent sur le manuscrit VI.

I

P. 174, *l.* 3. — *P.* 175, *l.* 17

P. 174, l. 18. — dit-on] *Manque.*

2

P. 178, *l.* 7-28

l. 15. — pas] pas du tout

l. 17. — un peu] *Manque.*

3

P. 181, *l.* 1-12

l. 3-6. — J'aurais — — intellectuelle.] *Ajouté après coup, sans les mots* et clarifier.

l. 6. — Malheureusement] *Manque.*

l. 7. — voyez-vous] *Manque. Ici est écrit, mais biffé :* (s'arrête devant lui.) C'est pourquoi je vous...

l. 10-12. — *Manque.*

4

P. 183, *l.* 11-23 *Conforme au texte définitif.*

5

P. 185, *l.* 11. — *P.* 186, *l.* 8

P. 185, l. 13-15. — Car — — trou.] Je trouve [*Ajouté :* presque] que je n'aurais [*Ajouté et biffé :* vraiment] pas pu justifier, à cause des fillettes, l'installation là-bas.

l. 16. — au moins] *Manque.*

P. 186, l. 1. — cher Arnholm] *Manque.*

l. 1-2. — à beaucoup d'égards] *Manque.*

l. 5. — beaucoup] *Manque.*

l. 6. — [*Biffé :* (Se dirige vers la porte vitrée.)]

l. 8. — (Il se dirige vers la porte vitrée et regarde dehors.)

6

P. 193, l. 12-21. — Mais — — tout.] *Presque entièrement conforme au texte définitif.*

7

P. 202, *l.* 18. — *P.* 204, *l.* 7. *Les noms de personnages sont le plus souvent indiqués, et alors, par les initiales.*

P. 202, l. 24-25. — (à B.) Qu'elle parte donc

l. 27-28. — pour Skjoldviken] *Manque.*

P. 203, l. 2. — peut-être] *Écrit d'abord :* seulement

l. 6-14. — W. — Je viendrai aussi de temps en temps. Chère enfant, il le faut.

A. — Nous causerons plus tard, B.

l. 15-16. — *Ajouté après coup ainsi :* (Il va vers A. et cause bas avec lui.)

l. 17-18. — E. — Qu'a donc H. ! Elle a l'air toute troublée.

l. 20 *et* 23. — désiré] espéré

P. 204, l. 4. — Y — — moi !] *Manque.*

l. 7. — *Le mot* contradictoires *manque.*

8

P. 208, *l.* 4. — *P.* 210, *l.* 13. *Les noms de personnages sont indiqués par les initiales.*

P. 208, l. 20-21. — à la maison] *Manque.*

P. 209, l. 6. — toi,... et toi seul...] toi-même

l. 11. — Car — — aujourd'hui] Il n'existe

9

P. 231, *l.* 17. — *P.* 235, *l.* 12

P. 231, l. 17. — La cloche sonne à bord pour la première fois, etc. Oui ou non.

P. 232, l. 14. — (Il franchit la clôt. du j.)

l. 18. — P. 233, l. 6. — Je le vois, E. C'est moi que tu choisis finalement.

Ma femme n'a pas à choisir. J'ai charge de la protéger. Et si vous ne partez pas d'ici, savez-vous à quoi vous vous exposez.

Non, non, W.

Que me ferez-vous?

Je vous ferai arrêter. Car je suis parfaitement au fait de l'assassinat de Skjoldviken...

l. 11-12. — (Il sort — — pourquoi] *Manque.*

l. 16. — Sois tranquille] *Manque.*

l. 19-20. — ,... — — entende] *Manque.*

l. 20-21. — Tu en — — moyens] *Ajouté en marge.*

l. 22. — mes aspirations] *Ajouté en marge.*

P. 234, l. 8-11. — Je n'en — — liberté] Le marché est maintenant résilié. Tu peux maintenant choisir ta voie en pleine liberté.

l. 13. — ... vrai,...] *Manque.*

l. 16-17. — Oui, du fond de mon cœur, je le dis [*Écrit d'abord :* je le peux]

l. 19. — Tu peux laisser cela se faire !] *Manque.*

l. 21. — Oui, je le peux.] *Manque.*

l. 24. — J'aurais] Ai-je

P. 235, l. 3-4. — et de — — miens] *Manque.*

l. 4-5. — Maintenant — — voie.] *Ajouté en note.*

l. 6. — Ellida] *Manque.*

l. 9-10. — Sous ma responsabilité aussi?] *Manque.*

l. 11. — (La cloche)

l. 13. — Ellida] *Manque.*

10

P. 236, *l.* 15. — *P.* 240, *l.* 13

P. 236, l. 19 *et* 20. — le changement] il

l. 23. — ... cela] *Manque.*

l. 25. — Ne — — m'effraie.] Plus maintenant. Jamais plus.

l. 26. — seulement] *Manque.*

P. 237, l. 2. — Je — — peu à peu.] [*Biffé :* Tu penses] Je te comprends maintenant.

l. 4-5. — Ton — — étranger,...] Ton aspiration vers la mer... [*Ajouté en marge :* ton attraction] et vers lui,... vers cet étranger,...

l. 9. — et tu as osé] *Ajouté en marge.*

. — prendre] *Manque.*

l. 13. — Mais — — Ellida?] Et alors tu reviens à moi E.?
l. 15. — cher, fidèle] *Ajouté en marge :* cher
l. 19-20. — entièrement] *Manque.*
l. 22. — avec des] pour nos

P. 238, l. 8. — *L'indication scénique est dans le manuscrit.*

l. 10-13. — (Ar., B., L., H. et B. arrivent de gauche dans le jardin. En même temps beaucoup de gens de la ville et d'estivants dehors, dans le sentier.)

P. 239, l. 1-4. — aussi — — tous deux.] [*Biffé :* me dit-on.] Vous partez demain pour Skv... me dit-on.

Non, il n'en sera rien. Nous avons changé d'avis.

l. 10-11. — H. va vers E. — Tu restes chez nous !

l. 14-22. — H. — Oh...

Ar. — Mais ceci m'apparaît vraiment surprenant.

Oh, voyez-vous, monsieur A... Comme nous le disions hier [*Biffé :* nous sommes devenus] je suis devenue une créature de terre ferme, et je ne retrouve pas le chemin de la mer. Et de la vie marine

---

DISCOURS

DISCOURS

A Berlin, le 11 janvier 1887.

N'attendez de moi, mesdames et messieurs, aucun discours. Je ne sais surtout pas trouver expression pour ma gratitude : car ce qui m'est arrivé ici est plus que ce que je pourrais épuiser par un remerciement. Grâce à vous j'ai reçu de Berlin les plus grandes impulsions. C'est ici que j'ai trouvé le premier éditeur. C'est d'ici que m'est venue la joie de la première représentation d'une de mes pièces. J'ai reçu de la presse, des revues et des milieux littéraires de Berlin une constante impulsion. Je n'aurais vraiment pas cru que j'étais ici tellement apprécié, et lorsque je regarde autour de moi ici, dans ce cercle d'écrivains et d'artistes. c'est comme un conte. Mais je sens, malgré cet accueil magnifique, ou précisément à cause de lui, que je suis un hôte, un étranger, car jamais on ne fait ainsi honneur aux enfants de sa propre maison. Aussi je souhaite que puisse venir le jour où je serai ici en réalité chez moi, où je ne serai pas étranger dans la grande maison germanique. Je n'oublierai jamais l'amitié et la cordialité que j'ai rencontrées aujourd'hui. C'est pour moi une impression non seulement de joie, mais aussi un sentiment mélancolique, et je crois que cette impression se manifestera aussi dans mes œuvres à venir. Jamais je n'oublierai cette soirée !

DISCOURS

A Stockholm, le 24 septembre 1887.

Mesdames et Messieurs,

Cordialement merci pour toute la bonne grâce, toute l'obligeance et toute la sympathie dont, cette fois encore, j'ai reçu ici les témoignages. Le sentiment de posséder une plus grande patrie renferme un grand bonheur.

Mais répondre en détail à toutes les appréciations si élogieuses,... cela dépasse mes moyens.

Elles comprennent toutefois un point spécial sur lequel je me permettrai d'insister brièvement.

On a dit que, moi aussi, et dans un poste avancé, j'ai contribué à créer une époque nouvelle dans les pays.

Je crois, au contraire, que l'époque où nous sommes pourrait à aussi bon droit être désignée comme un terme, d'où quelque nouveauté est en train de naître.

Je crois, en effet, que la doctrine des sciences naturelles sur l'évolution vaut aussi dans l'ordre de la vie spirituelle.

Je crois que nous avons devant nous une époque très prochaine où le concept politique et le concept social cesseront d'exister dans les formes actuelles, et que tous deux s'élèveront à une unité qui enfermera provisoirement les conditions du bonheur humain.

Je crois que poésie, philosophie et religion se fondront en une catégorie nouvelle et une force vitale nouvelle que nous, les

vivants d'aujourd'hui, ne pouvons d'ailleurs nous représenter clairement.

On a dit de moi, en diverses occasions, que je suis pessimiste.

Et je le suis, en effet, en ceci, que je ne crois pas à l'éternité des idéals humains.

Mais je suis aussi optimiste, en ceci, que je crois fermement à la capacité de reproduction des idéals et à leur force de développement.

Je crois notamment, pour préciser, que les idéals de notre époque, en même temps qu'ils s'effondrent, tendent vers ce que j'ai désigné dans mon drame *Empereur et Galiléen* sous le nom de « troisième empire ».

Permettez-moi donc de vider mon verre à l'honneur de ce qui est en germe,... de ce qui vient.

C'est un samedi soir que nous sommes ici réunis.

Après lui viendra le jour de repos, le jour de fête,... comme on voudra.

Pour ma part, je serai satisfait du résultat de la semaine de travail de ma vie, si ce travail peut servir à prédisposer les gens à la journée de demain.

Mais avant tout je serai satisfait s'il peut aider à fortifier les esprits dans la semaine de travail qui, infailliblement, viendra ensuite.

Donc, merci !

DISCOURS

Chez Hegel, le 5 octobre 1887.

Je dois un merci au pays et au peuple dont je suis l'hôte ; j'ai un merci à offrir aux côtes du Danemark, qui, cet été, m'ont donné abri avec une douce hospitalité ; et je me rappelle amicalement la petite ville aux bois aimables, aux eaux tranquilles. Longtemps j'ai connu la montagne ; la vieille Norvège est richement pourvue de rochers. Mais une merveille m'est arrivée en Danemark : cet été seulement j'ai découvert la mer. La mer libre sur laquelle aucun fjeld ne projette son ombre, la mer ouverte où le soleil habite, où aucun mur de montagne ne se dresse entouré de brume. Et si je formule de nouveau l'exigence pour mon peuple, si un Dieu me met dans la bouche des paroles enflammées, j'apporte de la mer de bons souvenirs. Je sens que son souffle m'apaise le front, et ces eaux unies, douces, lumineuses, m'attendriront le cœur, adouciront la querelle du jour, et pénètreront toute mon œuvre et ma vie. C'est pourquoi je vous dis : Donnez-moi votre amitié, quand je me dirige vers mon pays ; j'ai moi-même besoin de soleil et de mains tendues.

HEDDA GABLER

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

ÉMILIE BARDACH

Ibsen vieillissait. Il n'avait que soixante ans, mais portait plus que son âge. Sa barbe était presque blanche et ses cheveux très grisonnants. Il s'épaississait. Il marchait toujours à petits pas pressés, mais plus jamais pour de longues promenades. Lui qui n'était jamais malade fut souffrant pendant quelques jours peu après avoir achevé *La Dame de la mer* [1]. Il eut une attaque d'influenza un an plus tard [2]. Son tempérament robuste fléchissait. Pendant l'année qui suivit la pièce on ne sait presque rien de lui, évidemment parce qu'il reçut chez lui moins de visiteurs et parce qu'il restreignit encore plus que d'habitude sa correspondance privée. Il subissait une sorte de rétrécissement de l'existence. Cela était venu peu à peu. Déjà, il avait écrit à Brandès à la fin de 1886 : « J'en viens de plus en plus à ne m'occuper que d'une seule chose à la fois, à n'avoir qu'un seul cercle d'idées, et, tant que je m'y meus, à écarter tout le

[1] Lettre à Brandès du 4 novembre 1888, *Breve*, II, p. 177.

[2] Lettre à Émilie Bardach du 16 janvier 1890, *Mercure de France*, CCIII, p. 44.

reste [1]. » Sa vigueur physique seule était diminuée, non son intelligence et sa faculté de travail, puisqu'il a continué, pendant dix ans encore, et selon son rythme habituel, à produire des drames où s'affirme toujours la même puissance de construction dramatique. Mais il n'est plus le même homme, et cela explique sans doute que son esprit de combativité, après *Un Ennemi du Peuple*, ait progresssivement disparu.

L'unique objet qui absorbe désormais le temps et l'esprit d'Ibsen est son œuvre, à quoi il faut joindre l'expansion de ladite œuvre. On dira que ceci n'est pas nouveau. Le fait, cependant, a dû être singulièrement renforcé, car Ibsen écrivit à un ami d'autrefois : « Vous avez appris de bonne heure à aimer le travail. Le bonheur du travail ne m'est apparu que plus tard. Mais alors j'ai appris aussi à le goûter à fond [2]. »

La part de son temps consacrée aux affaires, c'est-à-dire aux relations avec les traducteurs et les directeurs de théâtres, allait croissant, surtout en ces années 1888 et 1889, où sa vogue en Allemagne était prodigieuse, et où se préparait un commencement de succès en Angleterre et en France. Il en résultait une correspondance considérable, et parfois de plus grands dérangements. C'est ainsi qu'en mars 1889 il se rendit une fois de plus à Berlin pour assister au Théâtre royal à la première de *La Dame de la Mer*, au Residenz Theater, à la première du *Canard sauvage*, et pour entendre *Maison de Poupée* au Lessing-Theater. Après quoi il passa quelques jours à Weimar, où il fut acclamé par le public et fêté par le duc et la duchesse de Saxe-Weimar [3].

C'est à peu près tout ce que l'on sait sur lui de la fin d'octobre 1888 jusqu'à l'été de 1889. Ce voyage dura une quinzaine de jours. Sa correspondance d'affaires, si étendue fût-elle n'a pas rempli ces huit ou neuf mois, et cet homme aux habitudes

[1] Lettre du 10 novembre 1886, *Breve*, II, p. 163.

[2] Lettre à Karl Hals, du 30 octobre 1890, *Breve*, II, p. 190.

[3] *Breve*, II , p. 251.

si régulières et si laborieux a dû, dans son cabinet de travail et au café Maximilian, méditer sur une nouvelle « fantaisie », peut-être sur plusieurs, entre lesquelles il hésitait. Mais on n'a aucune donnée. Rien n'indique la date des premières notes qu'il a prises pour *Hedda Gabler*, et la première fois qu'il mentionne sa nouvelle pièce, c'est le 7 octobre 1889, aussitôt après qu'il est rentré de vacances à Munich :

Une œuvre nouvelle commence à poindre en moi. Je l'écrirai cet hiver, et j'essaierai de lui donner ma sérénité joyeuse de cet été. Mais elle aura un dénouement mélancolique. Je le sens. C'est ma manière à moi [1].

« En train de poindre »? Cela semble indiquer qu'il s'agit d'une idée de pièce toute nouvelle. Et en même temps Ibsen parle de l'écrire « cet hiver » et prévoit le dénouement, ce qui indique un projet déjà passablement poussé. Ces contradictions ne permettent pas de conclure. On ne peut savoir par aucun texte positif si le drame de *Hedda Gabler* a été conçu au cours des huit mois de méditations à Munich, de novembre 1888 à juillet 1889. J'incline à penser qu'Ibsen n'est pas resté si longtemps sans préciser quelque peu dans son esprit le sujet qu'il allait traiter. Mais c'est là un *a priori*, et la question devra être reprise à l'aide de ses notes et quand on connaîtra les événements de l'été de 1889.

Depuis son quatrième séjour dans son cher Gossensass en 1884, Ibsen, alternativement, avait passé l'été dans le nord, ou était resté à Munich pour achever la rédaction d'un drame. Cette fois, il décida de retourner à Gossensass, où son fils Sigurd, alors secrétaire de la légation norvégienne à Vienne, pourrait venir passer avec lui son congé. Mme Ibsen l'accompagnait. Il n'eut pas sa chambre habituelle dans une annexe de l'hôtel Gröbner, mais fut reçu comme un ami de la maison, et reprit ses courtes promenades le long du cours de l'Eisach, ou s'arrêta longuement sur le pont du Pflersch à regarder

[1] Lettre à Émilie Bardach, *Mercure de France*, CCIII, p. 37.

bouillonner les eaux du torrent au milieu du village [1], toujours en redingote noire et chapeau haut de forme et son parapluie à la main. Mais il ne montait plus les chemins trop raides qui conduisaient aux bois de sapins. Une fois, pourtant, il y monta. Comme, depuis deux ans, il avait atteint, en Allemagne, la grande célébrité, Gossensass avait décidé de baptiser « place Ibsen » une clairière sur la hauteur, et une fête fut donnée pour l'inauguration de la place. Une photographie, prise lors de cette cérémonie, montre Ibsen assis sur l'unique banc de la clairière, tête nue, les deux mains appuyées sur son parapluie, et entouré d'une quarantaine d'estivants de Gossensass debout ou assis par terre. Cela n'a rien d'imposant. Cela se termina par un concert.

C'est là qu'il entra en relation avec Mlle Émilie Bardach, jeune Viennoise de dix-sept ou dix-huit ans qu'il avait remarquée à l'hôtel. Une amie de celle-ci, Mlle de Cranach, à l'issue du concert, lorsqu'on se pressa autour de lui, la lui désigna avec ces mots : « Là, c'est la petite Bardach. » Aussitôt il vint à elle, en levant son verre, et ils se parlèrent pour la première fois. C'est elle-même qui le raconte dans les souvenirs qu'elle a écrits pour le *Mercure de France*, à la demande d'André Rouveyre, qui avait publié la traduction des lettres qu'Ibsen écrivit plus tard à la jeune fille [2]. Il ne l'avait donc pas abordée de lui-même, n'avait même pas cherché à se la faire présenter, ce qui lui eût été facile. Elle dit :

A l'époque, il n'y avait qu'une seule salle à manger.

Nous prenions place, ma mère et moi, à l'une des petites tables. Lui,

[1] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 223.

[2] Ces lettres, en allemand, avaient été publiées dans la revue allemande *Die Literatur*, B. 32-33, Berlin, 1906, pp. 85-112, par Georg Brandès, à qui Émilie Bardach les avait remises. La traduction française en a été publiée par André Rouveyre dans son article « Un Amour du vieil Ibsen », *Mercure de France*, CCIII (1er avril 1928), pp. 29-52, qui fut suivi le 15 juillet 1928 (tome CCV, pp. 257-270) de « Le Memorial inédit d'une Amie d'Ibsen », également d'André Rouveyre, où l'on trouve des extraits des souvenirs et du journal d'Émilie Bardach. Les citations données ici des souvenirs, du journal, et des lettres d'Ibsen sont prises dans ces deux articles.

de même, tout seul. Personne ne pouvait s'empêcher de remarquer qu'il me regardait et m'observait constamment. Plus tard, il me dit que, dès le premier coup d'œil, il avait été comme ébloui. Je n'avais alors rien lu de lui, et il me faisait simplement l'effet d'un vieux monsieur en prenant à son aise, et qui restait longtemps assis auprès d'un verre de bière.

La connaissance une fois faite, une sorte d'intimité s'établit rapidement entre le vieil Ibsen et la jeune fille. Il se gardait des indiscrets « en tenant nerveusement un journal déployé devant lui ». Mais, dit-elle, dès le début de nos relations, il me pria de considérer cette arme, défensive contre les autres, comme une invite spéciale pour moi, et de venir m'asseoir auprès de lui aussi souvent que je le pourrais. » Et « il renonça à son verre de bière, quand il eut remarqué que ce n'était pas à mon goût. » Plein de prévenances, il lui arriva, se promenant avec elle, de se baisser, malgré sa lourdeur, pour écarter une pierre qui pouvait la blesser.

En même temps, il cherchait à se faire valoir auprès d'elle, et la flattait :

Il était alors dans la plénitude du succès. Les télégrammes affluaient à la suite de représentations de ses œuvres. Il les laissait sur la table, me remettant le soin de les ouvrir, car il avait coutume de m'appeler sa « collaboratrice ».

Ibsen se promenait avec elle ou la retenait dans la profonde embrasure de fenêtre, près de l'entrée de la véranda de l'hôtel Gröbner, pour causer et briller à ses yeux, en lui contant la fête donnée pour l'ouverture du canal de Suez, ou développant son idée de la formation d'une race d'êtres nobles. Évidemment, il était très emballé, il voulait plaire, et il déployait assez habilement les médiocres avantages que lui procuraient sa gloire et la supériorité de son esprit.

Il ne pouvait toutefois s'empêcher de rester l'observateur psychologique qu'il était de plus en plus, et il ne le dissimu-

lait pas, ce qui lui fournissait l'occasion de nouvelles flatteries :

Il m'entretient des plus graves questions de la vie, et il présume donc infiniment de moi. Plus, je le crains, qu'il n'y trouvera. Il dit que personne dans sa vie ne l'a encore autant charmé ; il prétend qu'il m'étudie beaucoup, qu'il me tend des pièges dans nos conversations pour me faire mentir. Mais, en vain. Tout lui paraît bon et noble.

Qu'est-ce donc qui lui avait tellement plu en Émilie Bardach? Elle était jolie, avec une expression rêveuse dans le regard. Elle appartenait à la haute société bourgeoise de Vienne, en relation avec l'aristocratie, et menait l'existence banale d'une jeune fille du monde, allait au bal, et prenait des leçons de chant et de peinture à l'aquarelle. Il fallait pourtant qu'il y eût en elle des qualités particulières pour qu'elle ait produit sur Ibsen un tel effet, et sans doute une certaine noblesse de caractère, plutôt qu'une supériorité intellectuelle. Son journal, simples notes prises à la hâte, la montre naturelle et simple, sans morgue ni vanité marquée, plutôt modeste. Ses réflexions sont celles d'une très jeune fille, mais ne sont pas la répétition de leçons apprises. On conçoit qu'Ibsen, l'esprit prévenu en sa faveur, ait pu voir chez elle des germes de grandeur morale.

Et, à son tour, quel effet a-t-il produit sur elle? A André Rouveyre elle a écrit : « Il m'était absolument indifférent, il ne m'a pas inspiré sa passion. » Mais cette phrase date de 1928, près de quarante ans après la rencontre de Gossensass. En fait, elle s'est prêtée volontiers aux assiduités d'Ibsen. S'il ne lui a pas inspiré sa passion, ce qui serait peu normal, il ne lui a certes pas été indifférent, comme on le voit par ce passage du Journal :

Cependant depuis hier nous sommes plus au calme, par suite du départ des Cranach. Ils me manqueront pourtant, d'abord à cause de la grande sympathie qu'ils m'ont témoignée ; puis, Olga n'est pas heureuse et ne paraît pas avoir devant elle un avenir de bonheur, ce dont Ibsen s'en-

tretint sérieusement avec moi. Le soir, je restai longtemps assise auprès de lui, de même que samedi dans l'après-midi. Ce contact ne peut rester sans impression, car il me témoigne une telle sympathie ; ses paroles me font souvent courir un frisson dans le dos.

Et voici, à la date du 18 septembre, une page du Journal, exceptionnelle, il est vrai, mais où l'intérêt éveillé par Ibsen est évidemment en voie d'évoluer vers un sentiment plus profond. Elle veut « noter les sensations infinies que j'ai éprouvées pendant ces journées », et parle du passé de sa vie, où tout lui paraît « pauvre et petit », comparé au cas présent :

Jamais ce n'avait été aussi loin, et puis, tous les autres n'étaient que des hommes ordinaires, tandis que maintenant c'est un esprit qui domine le monde. L'inclination du baron de Hellenbach est la seule que je puisse dignement faire entrer en comparaison, mais c'était beaucoup plus calme et plus inexprimé. Et maintenant, ce volcan, terriblement beau ! Avant-hier après-midi, quand nous étions enfin assis seuls ensemble, ah ! ses paroles ! Que ne se sont-elles gravées encore plus profondément, encore plus nettement ! Avant, tout n'était que mensonge. Maintenant, c'est l'amour vrai. L'idéal qu'il avait chanté sans le connaître. A présent il devient poète par la douleur et le renoncement. Et pourtant, il est heureux de m'avoir trouvée, l'événement le plus beau, le plus merveilleux. Trop tard ! Combien je me parais mesquine de ne pas m'être jetée à lui ! Mais tant d'obstacles surgissent : les réalités de la vie, son grand âge, sa femme, son fils, — tout, tout ce qui nous sépare ! Cela devait-il aller si loin ? Et pouvais-je le prévoir, pouvais-je l'empêcher ? Tandis qu'il me parle, je me dis souvent que je devrais partir, loin, bien loin. Et pourtant j'aurais peine à l'abandonner ; je souffre de son inquiétude ; je la sens, dans la salle, alors même que nous sommes assis loin l'un de l'autre. Oui, tout cela m'est survenu si subitement, je voyais bien le changement de sa manière de vivre, naguère si régulière ; mais je ne savais pas ; j'étais seulement flattée de son inclination, de cette grande préférence qu'il me témoignait sur toutes les autres personnes qui l'entouraient. Et je n'ai rien à lui donner, pas même ma photographie, à lui qui me donne tant ! Sa femme est aimable pour nous ; hier je causai longuement avec son fils. Je crois que nous sentons tous deux qu'il vaudrait mieux nous séparer. Mais revenons à la vie ordinaire. Papa nous demande de ne pas retarder notre retour.

Émilie Bardach et sa mère partirent en effet dans les premiers jours d'octobre. Ce fut vraiment, pour la jeune Viennoise comme pour le vieil Ibsen, plus qu'un flirt pendant les derniers quinze jours. Le 27 septembre, il lui donna sa photographie, où il avait écrit : « Au soleil de mai dans une vie de septembre. » Et sur son album : « Noble, douloureux bonheur d'aspirer à l'inaccessible. » Le train pour Vienne passait à trois heures du matin. Ibsen attendit à la gare pour faire ses adieux. Ils ne se sont jamais revus. Mais aussitôt rentrée chez elle, Émilie lui envoya une lettre, la première d'une correspondance qui fut très active pendant quelques mois. Ce fut elle qui en eut l'initiative.

Ibsen répondit de Munich dès le 7 octobre, et dit combien Gossensass, après le départ de la jeune fille, lui avait paru triste : « Quel vide, quelle solitude, quel abandon ! » Avec sa politesse formelle coutumière, il l'appelait « très honorée mademoiselle », ce qu'elle lui reprocha, et dans sa lettre suivante, il écrivit :

Ah ! chère mademoiselle,... mais pardon ! vous m'écrivez si gentiment dans votre dernière lettre (non, non, à Dieu ne plaise !) dans votre récente lettre : « Mais je ne suis pas une Mademoiselle pour vous ! » Alors, chère enfant, — et certes, c'est bien ce que vous êtes pour moi — dites-moi, vous souvenez-vous qu'un jour nous parlions des « sottises » et des « folies »? Ou, plus exactement, c'est moi qui en parlais à tort et à travers ; sur quoi, chère enfant, vous preniez le rôle de précepteur, et avec votre voix douce et mélodieuse, avec votre si fine intuition, vous faisiez remarquer que pourtant il y a toujours une différence entre sottise et folie.

A vrai dire, j'étais déjà disposé à le penser. Mais cet épisode, comme tout le reste, demeure dans ma mémoire. Car il me faut toujours et toujours ruminer là-dessus. Était-ce une sottise ou était-ce une folie que nous soyons venus l'un à l'autre? Ou était-ce autant une sottise qu'une folie? Ou n'était-ce ni sottise ni folie? Je crois que cette dernière interprétation est la seule vraie. C'était simplement une volonté de la nature. Et, en même temps, un *Fatum*.

Réfléchissez là-dessus, si c'est nécessaire. Mais je ne le crois pas. Je

présume que vous comprendrez cela spontanément. Et que vous serez d'accord avec moi.

Ibsen était donc toujours sous le charme, et il méditait sur ce qui lui était arrivé. La jeune Viennoise, de son côté, subissait encore le charme tout différent d'Ibsen, car elle a « réfléchi là-dessus », si bien qu'elle a eu, quarante ans plus tard, dans ses souvenirs écrits à l'époque où elle prétendait que son vieil amoureux lui était « indifférent », une évidente réminiscence de ses réflexions et de ce passage de sa lettre. Elle écrivit en effet, après avoir conté son départ de Gossensass :

Ce fut la fin de nos relations personnelles. Et, telles qu'étaient les circonstances, — et lui étant Ibsen, — il devait en être ainsi. Faut-il appeler toutes ces choses : rencontre, hasard, moment de bonheur, *fatum?* Pendant les jours où nous fûmes réunis, je sentais que cela ne pourrait en venir à aucune définition plus claire, et je sentais aussi qu'il en resterait des traces douloureuses et ineffaçables.

Les lettres se succèdent rapidement. La seconde, que je viens de citer, est du 15 octobre, la troisième du 20, Et Ibsen y encourage Émilie à continuer :

Comme vous écrivez gentiment ! Je vous en prie, écrivez-moi toujours quelques lignes, quand vous aurez une demi-heure de libre et sans autre emploi.

On sait qu'Ibsen considérait généralement la correspondance comme une corvée. Mais pendant le mois d'octobre la pensée d'Émilie a dû lui être constamment présente. Il avait besoin de lui écrire et de recevoir ses lettres. Il travaille pourtant, ne fût-ce que par habitude, c'est-à-dire qu'il médite sur une pièce possible, et c'est dès sa première lettre, du 7 octobre, qu'il annonce que « Une nouvelle œuvre commence à poindre en moi ». Seulement, il a l'esprit distrait, le travail n'avance pas, et il écrit le 15 octobre :

Ici, je suis, comme d'habitude, assis à mon bureau. Maintenant j'aurais bien le désir de travailler, mais je ne le puis.

Mon imagination, il est vrai, éprouve une grande activité. Mais tou-

jours elle vagabonde autre part. Là-bas, où justement elle ne devrait pas être à l'heure du travail. — Je ne peux pas refouler mes souvenirs de l'été. Et je ne le veux pas non plus. Ce que j'ai vécu, je le revis encore et encore, et toujours encore. Transformer cela en une œuvre de fiction, c'est ce qui m'est impossible pour le moment.

Pour le moment?

Y réussirai-je un jour, dans l'avenir? Et, en vérité, ai-je le désir que jamais cela doive m'arriver?

En tout cas, pour le moment non, je crois.

Je le sens, je le sais.

Et pourtant, cela doit arriver. Il le faut décidément. Mais néanmoins, cela arrivera-t-il?

Cela pourra-t-il arriver?

Et la jeune Viennoise ayant montré dans sa réponse quelque ennui de voir Ibsen ainsi gêné dans son travail, il la rassure le 29 octobre :

Ne vous contrariez pas de ce que, pour le moment, je ne peux rien composer. Au fond, je compose pourtant, toujours et toujours, ou, dans tous les cas, je rêve de quelque chose qui, une fois le point de maturité venu, éclora sous forme d'œuvre poétique [1].

Ibsen sait bien, en effet, que son travail finira par l'emporter sur son obsession. Ses lettres vont commencer à s'espacer. La quatrième est du 19 novembre, un mois après la précédente, et il y dit :

Je suis actuellement plongé dans les travaux préparatoires d'une nouvelle pièce. Je reste assis presque toute la journée à ma table de travail. Je sors seulement un peu le soir. Je rêve et je me souviens; puis, je me remets à ma fiction. La fiction, c'est beau ; mais pourtant la réalité peut parfois être encore beaucoup plus belle.

Sur ce qu'est sa nouvelle pièce en préparation, il ne dit rien, et d'ailleurs il ne parlera plus qu'une fois de son travail, un an plus

[1] Ibsen écrivait des brouillons pour la plupart de ses lettres, et aussi pour les lettres à Émilie Bardach. On a trouvé dans ses papiers le brouillon de celle-ci, et ce brouillon porte : « Je compose et compose toujours, ou bien je rêve à ce sujet. Que je compose pour un public ou pour moi est une question secondaire. » (*Hundreaarsutgave*, XI, p. 273.) Dans le *Mercure de France*, une faute d'impression a donné à cette lettre la date du 20 octobre ; elle est du 29.

tard. Les lettres redeviennent fréquentes en décembre, lettres du 6, du 22 et du 30. Ibsen y parle surtout à Émilie d'elle-même, à propos de sa photographie qu'elle doit lui envoyer :

Pour l'instant, il me faut donc renoncer à votre photographie? Mais soit, mieux vaut attendre que d'en avoir une qui ne serait pas satisfaisante. Et, d'ailleurs, combien votre gracieuse figure d'Altesse ne demeure-t-elle pas vivante dans mon souvenir! Et j'en suis toujours à croire qu'une mystérieuse princesse est là, sous cette apparition. Mais le mystère même? Ah! l'on peut se livrer là-dessus à bien des rêves, et imaginer tant de choses fort belles. Et c'est ce que je fais. En tout cas, c'est là une petite compensation pour la réalité impossible et insondable.

Après cette lettre du 6 décembre, il appelle Émilie « ma chère princesse » dans celle du 22. Mais il observe que « Écrire des lettres n'est décidément pas mon affaire », et que « A franchement parler, chère princesse, sur bien des points nous sommes encore bien étrangers l'un à l'autre ». Il est clair qu'Ibsen est enfin calmé, et sa lettre du 30 décembre, pour remercier de la photographie enfin reçue, est assez banale. Un élément nouveau apparaît dans la lettre du 22 décembre : Ibsen se préoccupe du travail d'Émilie, lui demande si elle continue toujours ses études musicales, sans interruption. « J'aimerais tout particulièrement à le savoir. » Il voudrait évidemment que ce ne fût pas un simple talent d'agrément mondain. Et il montre le même souci dans sa lettre du 16 janvier 1890. Elle a été malade et ne peut chanter, et il écrit :

Mille remerciements pour les jolies fleurs que vous avez peintes pour moi. C'est vraiment trop gentil de votre part! vous avez, je crois, des dispositions remarquables pour la peinture de fleurs. Vous devriez cultiver sérieusement ce talent. Peut-être le faites-vous déjà. Mais, quant à votre chère voix, il faut la ménager — provisoirement du moins.

La correspondance changeait de caractère, et Ibsen devenait un conseiller paternel. Ibsen ne pouvait continuer, et il décida de cesser. Il écrivit le 6 février :

J'ai laissé longtemps, bien longtemps, votre chère dernière lettre dans mes papiers, l'ayant lue et relue, sans pourtant y faire une réponse.

Recevez aujourd'hui mon compliment le plus cordial, en peu de mots. Et ensuite, jusqu'à ce que nous nous revoyions en personne, n'attendez plus de lettres de moi, sinon courtes et même rares. Croyez-moi, cela vaut mieux ainsi. C'est le seul parti qui convienne. Je sens qu'il y a une question de conscience à suspendre notre correspondance, ou tout au moins à la restreindre. Il faut, quant à présent, que vous vous occupiez de moi le moins possible. Vous avez dans votre jeune vie d'autres emplois à vous proposer, d'autres inspirations auxquelles vous livrer. Et pour moi — je vous l'ai déjà dit de vive voix — je ne peux jamais me sentir satisfait par des relations épistolaires. Il me semble qu'elles ont toujours quelque chose d'incomplet, quelque chose qui n'est pas vrai. Je le vois; je constate avec peine que mon sentiment ne s'accorderait pas pleinement à continuer ainsi. Il y a là une chose qui est ancrée dans ma nature. On n'y peut donc rien changer. Vous qui avez un sens si délicat, un si grand instinct d'intuition, vous saurez comprendre tout cela, tel que c'est dans ma pensée. Et quand nous nous rencontrerons de nouveau, je vous expliquerai cela de façon plus précise. Jusque-là, et toujours, vous resterez toujours dans mes pensées. Et cela plus encore quand elles ne seront plus troublées par ces gênantes réticences de la correspondance.

Mille compliments de votre — H. I.

Cette lettre montre une ferme résolution nettement signifiée, mais, bien entendu, présentée de façon à ne pas donner l'idée d'une rupture, ni même d'un changement dans les sentiments d'Ibsen. Il est plein de ménagements, et peut-être le souci, manifesté dans les lettres du 22 décembre et du 16 janvier, des « emplois » qu'elle pourrait se proposer, est-il venu du désir de la détourner de lui-même en indiquant à la jeune fille ce qui devrait occuper son esprit. Rien ne fait connaître ce qu'éprouva Émilie au reçu de cette lettre. On sait seulement qu'elle observa la consigne donnée.

Toutefois, six mois plus tard, elle écrivit de nouveau pour annoncer la mort de son père, et Ibsen répondit. Dans sa lettre de condoléances du 18 septembre, il dit qu'il est seul à Munich, sa femme et son fils étant à Riva, sur le lac de Garde, pendant qu'il travaille à sa pièce nouvelle, et passe la journée presque entière assis à sa table. Mais, Émilie ayant pensé que ce nouvel échange de lettres lui permettait de reprendre la correspon-

dance interrompue, envoya une nouvelle lettre avec un bibelot en forme de cloche, colorié par elle, comme cadeau de Noël[1], Ibsen coupa court à cette tentative par la réponse suivante :

Munich, 30 décembre 1890.

J'ai bien reçu votre aimable lettre. Et aussi la cloche avec sa jolie peinture. Je vous en remercie bien cordialement. Ma femme aussi trouve que la peinture est charmante. Mais je vous en prie : pour le moment, ne m'écrivez plus. Quand les circonstances seront changées, je vous le ferai savoir. Bientôt je vous enverrai ma pièce nouvelle. Réservez-lui un accueil amical, mais silencieux ! Combien j'aimerais à vous revoir et vous parler encore ! Je vous souhaite, ainsi qu'à Madame votre mère, une heureuse année.

Votre toujours dévoué — H. I.

Cette fois, Ibsen a nettement donné congé à la jeune fille. Il l'a biffée de sa vie, sauf comme souvenir. Elle se le tiendra pour dit. Cependant, à l'occasion de son 70e anniversaire, 28 mars 1898, elle lui adressa un télégramme de félicitations, et il lui répondit par l'envoi de sa photographie, avec, au dos, les lignes suivantes :

Bien chère mademoiselle, recevez mes plus chers remerciements pour votre message. L'été de Gossensass fut le plus heureux et le plus beau dans toute ma vie.

J'ose à peine y penser. — Et pourtant je ne puis m'empêcher d'y penser toujours... toujours !

Votre fidèlement dévoué — H. I.

Le billet est court mais ne paraît pas être de simple politesse. Ibsen y a retrouvé la chaleur de ses lettres d'octobre 1889. Il a été profondément ému par sa rencontre avec Émilie.

Cinq ans plus tard, après avoir lu un article de Georg

[1] C'est du moins ce que suppose le traducteur de la lettre (*Mercure de France*, CCIII, p. 46).

Brandès sur les amours de Gœthe, âgé de soixante ans, avec Marianne v. Willemer [1], il a écrit cette lettre :

Kristiania, le 11 février 1895.

Cher Georg Brandès,

Je ne peux résister à mon besoin de vous adresser un remerciement tout particulier pour votre « Gœthe et Marianne v. Willemer ». Je ne savais rien de l'épisode que vous racontez. Peut-être ai-je lu là-dessus dans Lewes [2] il y a long, longtemps ; mais je l'ai oublié parce que le fait n'avait pas alors pour moi d'intérêt personnel. Maintenant, au contraire, la question se présente un peu autrement. Lorsque je songe au caractère de la production de Gœthe pendant ces années-là, et à ce retour de jeunesse, il me semble que j'aurais dû pouvoir me dire qu'il devait avoir eu la faveur de quelque histoire charmante pour lui, comme sa rencontre précisément avec Marianne v. Willemer. Le sort, un coup providentiel, le hasard, peuvent tout de même, parfois, être des puissances bienveillantes et agréables.

Cordialement à vous.

Votre dévoué Henrik Ibsen [3].

On peut imaginer combien Brandès a été avide de connaître l'aventure que cette lettre lui révélait clairement, bien que sans un mot qui pût le mettre sur la trace, et lorsque Émilie Bardach lui confia plus tard les lettres qu'Ibsen lui avait écrites, il crut, naturellement, qu'Émilie avait été la Marianne v. Willemer d'Ibsen. Mais, en 1895, on verra que ce n'était plus à la jeune Viennoise qu'il pensait.

L'histoire de 1889 était d'ailleurs des plus convenables, et Ibsen s'est évidemment gardé de toute familiarité. On se rappelle que, jeune, il avait agi de même, à Bergen, avec Rikke Holst, et il avait plus de raisons encore de se dominer, à Gossensass, à cause de son âge, et parce qu'il était à l'hôtel Gröbner avec son fils et sa femme, de nature jalouse, et

[1] Article publié dans *Tilskueren*, 1895.

[2] L'ouvrage de George Henry Lewes, *Life of Gœthe*, avait été traduit en danois en 1874.

[3] Georg og Edv. Brandès, *Brevveksling med Bj. Björnson, H. Ibsen,...*, I, *förste del, p.* 243.

qu'Émilie était avec sa mère. Il poussait loin la discrétion, comme on le voit dans les lettres, où il l'appelle « très honorée mademoiselle » *(hochgeschätztes Fraulein)* dans la première, puis, lorsqu'elle lui a reproché cette formule trop cérémonieuse, il supprime toute formule, sans doute afin d'éviter le mot « chère », qu'il emploiera seulement plus tard, en 1898, au dos de sa photographie. Son extrême politesse lui imposait une manière insinuante et respectueuse. C'est pourquoi ses lettres ne renferment jamais aucune déclaration, mais la suggèrent, en coupant court au moment où elle pourrait se produire. Et il en avait été de même, évidemment, dans les conversations de Gossensass. Pourtant, si l'on en croit le propos rapporté à Edmund Gosse par un jeune littérateur norvégien de ses amis, Ibsen pensait avoir vraiment conquis la jeune Viennoise. Il aurait dit : « Oh ! vous pouvez aimer tant que vous voudrez, mais moi, je suis plus heureux que le plus heureux, car je suis aimé [1] ! »

On a beaucoup dit qu'Ibsen, dans ses relations avec Émilie Bardach, avait été, avant tout, le dramaturge curieux d'observer un modèle, plutôt que le vieillard « ébloui », comme il l'a dit lui-même à la jeune fille. Et un passage des souvenirs d'Émilie paraît confirmer cette idée, c'est celui où Ibsen avoue lui-même lui tendre des pièges pour éprouver sa sincérité. Ce serait, je crois, tirer une conséquence excessive de ce fait, que d'y voir l'indice d'un double jeu dans la conduite d'Ibsen, à la fois plus ou moins emballé, et à l'affût de cas psychologiques intéressants. Observateur, et habile à diriger la conversation au profit de sa curiosité, il l'était par nature et par habitude. Mais, emballé comme il l'était à Gossensass, il a sans doute exercé ce talent bien plus à cause de l'intérêt qu'il portait à Émilie qu'à titre d'étude, pour ainsi dire, professionnelle. Toutefois l'idée de transformer son aventure en une œuvre de

[1] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 202.

fiction lui est venue de bonne heure, comme on le voit dans sa lettre du 15 octobre, seulement il y dit que cela lui est impossible, pour le moment, et qu'il croit même n'en avoir pas le désir. Ce passage de la lettre n'a évidemment aucun rapport avec l'œuvre nouvelle qui commençait à poindre en lui lorsqu'il écrivait la lettre précédente, du 7 octobre. A ce moment, il ne pense pas encore à faire d'Émilie le personnage central d'un drame et à l'utiliser comme modèle.

En fait, Ibsen a utilisé la jeune fille qu'il avait eu l'occasion de si bien étudier, déjà, sur un point, pour la pièce qu'il était en train de méditer, *Hedda Gabler*, et plus amplement dans la pièce suivante, *Solness le constructeur*. Et je dois citer ici une anecdote qui date de février 1891 et concerne peut-être la naissance de l'idée de *Solness* dans l'esprit d'Ibsen. Cette anticipation est nécessaire parce qu'elle révèle un trait du caractère d'Émilie, qu'en somme on connaît si peu, faute d'avoir ses lettres. En février 1891, l'épisode de Gossensass n'était plus pour Ibsen qu'un souvenir. Il avait donné son congé à Émilie depuis un an. Son étude objective n'était plus troublée par la passion. Il était venu à Berlin pour assister à la première de *Hedda Gabler*, et venait d'achever ses paquets, avec l'aide du dévoué Julius Elias pour rentrer à Munich. La fièvre du départ l'avait rendu nerveux, comme toujours. Satisfait de voir que tout était prêt, il se fit apporter un dîner au champagne. Soudain, il eut un petit rire, et dit : « Savez-vous, je vois ma prochaine pièce... à grands traits, bien entendu. Quelque chose de vécu ; un personnage de femme. C'est très intéressant... très intéressant. C'est encore une fantaisie » (exactement : une diablerie, *Teufelei*, car il parlait allemand avec Elias). Et alors il raconta qu'il avait autrefois, dans le Tyrol, où elle était avec sa mère, fait la connaissance d'une jeune Viennoise qui avait une tournure d'esprit singulière. Tout de suite elle s'était ouverte à lui. Le fait saillant était qu'il lui importait peu d'épouser un jour un jeune homme bien

élevé,... sûrement elle ne se marierait pas. Ce qui la tentait, lui plaisait et la charmait, c'était de prendre leurs maris à d'autres femmes, ou du moins d'éloigner le mari de sa femme. Elle était une petite ravageuse diabolique ; bien souvent elle lui est apparue comme un petit animal rapace qui avait voulu faire de lui aussi sa proie. Il l'avait étudiée de tout près, exactement. Mais elle n'avait guère réussi avec lui. « Elle ne m'a pas pris, mais moi je l'ai prise pour une pièce. Elle s'est sans doute consolée avec un autre. » Sa vie érotique n'a dû se développer que dans une sorte d'imagination morbide. Cela n'était d'ailleurs qu'un côté de sa nature. Elle avait beaucoup de cœur et d'intuition féminine... Ibsen disait tout cela froidement et avec calme, le regard perdu dans le lointain [1].

C'est une image pour nous bien inattendue de la jeune fille qu'il a présentée à Julius Elias, malgré les quelques mots plus favorables que celui-ci a retenus. et qui montrent que, pour Ibsen lui-même, les traits qu'il lui avait donnés étaient au moins exagérés. La conversation prouve toutefois que sa passion n'existait plus en 1891. Émilie s'était pour ainsi dire dédoublée : d'une part elle était devenue un souvenir qui pouvait l'émouvoir encore, comme on le voit dans les mots qu'il a écrits sur sa photographie en 1898. Et d'autre part elle était un objet de réflexion et d'étude. Je soupçonne fort que, s'étant rappelé quelques phrases d'Émilie, qui pouvaient lui fournir un thème intéressant, il les a dites à Elias en pensant beaucoup plus au personnage à construire pour sa future pièce qu'au modèle qui la lui suggérait, en sorte qu'un propos plus ou moins caractéristique devenait la révélation essentielle du person-

[1] Librement traduit d'après Julius Elias, dans *Die deutsche Rundschau* 1906, p. 1462.

Dans ses *Memoirer*, Mme Kirstine Christie raconte qu'Ibsen lui a dit, p. 88 : « L'idée m'est venue de ce qu'une dame, à Munich, m'a dit qu'elle ne pourrait jamais aimer un homme ui n'appartiendrait pas à une autre. » A Munich? Ibsen a dû dire : « à l'époque où j'habitais Munich », car le récit de Julius Elias ne permet pas de douter que c'était d'Émilie Bardach qu'il s'agissait.

nage. Car rien, dans le journal ni dans les souvenirs d'Émilie Bardach, ne ferait soupçonner cette disposition. Et Ibsen, après avoir décrit cet aspect « morbide » et « diabolique » de sa future héroïne, s'est sans doute rappelé de nouveau avec émotion la jeune fille qu'il avait aimée, en a fait l'éloge, et a surtout dit comme elle avait bon cœur, ce qu'Elias a noté sommairement, sans remarquer la contradiction. Et rien n'indique, dans ce que l'on sait des relations entre elle et Ibsen à Gossensass, qu'elle ait pensé à le détacher de sa femme. Elle a écrit dans son journal, le 18 septembre : « Sa femme est aimable pour nous ; hier je causai longuement avec son fils. Je crois que nous sentons tous deux qu'il vaudrait mieux nous séparer. »

On ne peut douter qu'elle ait servi de modèle pour la Hilde de *Solness*, malgré les grandes différences qui existent entre Émilie et Hilde, et bien que la Hilde de *Solness* ressemble à celle de *La Dame de la Mer*. Émilie s'est d'ailleurs reconnue. Ibsen ne lui a pas envoyé *Solness*, mais elle l'a lu, et a envoyé à Ibsen sa photographie signée « princesse d'Orangia ». Toute correspondance avait cessé entre elle et lui, et il ne répondit pas. Mais il paraît qu'il fut choqué de cette identification trop hardie entre elle et Hilde [1].



Ibsen avait souvent des rencontres ou des correspondances avec des femmes qui éprouvaient le besoin de le consulter comme un spécialiste des peines de cœur et de lui raconter leurs histoires. Il les écoutait volontiers, et conservait leurs lettres, que sa femme a détruites après sa mort. « Ibsen, lui disait-elle souvent, tu devrais te débarrasser de toutes ces femmes exaltées. » Et il répondait : « Oh ! non. Laisse. Je veux les exa-

[1] Edmund Gosse, *Henrik Ibsen*, p. 203.

miner de plus près [1]. » Et il a souvent recherché les relations avec de jeunes femmes, comme autrefois avec Laura Kieler, à Sæby avec la jeune Danoise qui est devenue l'actrice Mme Engelcke Friis. A Gossensass, alors que, de sa table, il admirait Émilie Bardach qui ne lui avait pas encore été présentée, il fit la connaissance d'une jeune fille de Munich, Helene Raff, qui était peintre et a écrit, depuis, des romans, et une certaine familiarité s'établit vite entre eux, assez grande pour qu'elle se permît, à son retour à Munich, d'aller voir Ibsen. Elle a eu ample occasion de juger son attitude avec les jeunes filles, et, interrogée à ce sujet par A. E. Zucker, elle lui a répondu par lettre :

Les relations d'Ibsen avec les jeunes filles n'avaient rien à voir avec l'infidélité, au sens ordinaire du mot, mais provenaient uniquement des besoins de son imagination ; comme il le disait lui-même, il recherchait la jeunesse parce qu'il en avait besoin pour sa production littéraire. Je dois admettre toutefois que par suite de ce besoin de l'homme vieillissant qui aime la jeunesse, il prenait parfois un ton trop empressé avec les jeunes femmes, et que sa femme en était choquée parce qu'elle estimait que cela était peu conforme à sa dignité. C'est pourquoi il lui arrivait de se montrer assez sévère en pareille matière [2].

Et elle a vu le tragique de la situation d'Ibsen vis-à-vis de la jeunesse, ce qui lui rappelait le mot de Gœthe : « Un vieil homme est toujours un roi Lear. »

Les relations entre elle et Ibsen sont devenues rapidement assez intimes et fréquentes, et l'empressement paraît avoir été

[1] Julius Elias, *Henrik Ibsen*, p. 1460.

[2] Lettre citée par A. E. Zucker, *Ibsen the master Builder*, p. 242. La suite contient d'autres emprunts à cet ouvrage, pp. 240-243. Il ne m'a pas été possible, dans les circonstances actuelles, de mettre la main sur l'article *Meine Freundschaft mit Ibsen*, d'Émilie Bardach, dans la *Neue freie Presse*, 31 mars nº 15307, ou sur l'article publié par Helene Raff dans *Jugend*, 1906, nº 24. Mais le « Mémorial » dont André Rouveyre a publié de larges extraits, me paraît coïncider, au moins en grande partie, avec l'article de la *Neue freie Presse*, dont j'ai reçu, de Norvège, un résumé.

le même des deux parts. Après la première visite d'Helene Raff, il lui écrivit :

Chère enfant,

Comme c'est aimable et gentil de votre part de nous avoir rendu visite hier. Ma femme a vraiment pour vous une affection cordiale. Et moi... aussi. Comme vous étiez assise là au crépuscule, et nous parliez de divers sujets avec tant de réflexion et de compréhension, savez-vous ce que je pensais, ce que je souhaitais? Non, vous ne le savez pas. Mon souhait était : ... hélas ! si seulement j'avais une pareille, chère et charmante fille.

Venez nous revoir bientôt. Mais en attendant il vous faut rester assidûment au travail en artiste dans votre atelier. Là, on ne doit pas vous déranger pour le moment.

Bénédictions sur votre chère tête.

Votre dévoué Henrik IBSEN.

Et sur la demande de A. E. Zucker, Helene Raff a compté dans son journal que, du 25 octobre 1889, jusqu'au 12 avril 1891, elle a vu Ibsen quarante fois, soit au moins deux fois par mois, tantôt en allant le voir, tantôt en le recevant dans son atelier, ou bien en se promenant avec lui dans la ville. Et après qu'il fut rentré en Norvège en 1891, les relations continuèrent par lettres naturellement plus espacées, puisqu'il n'aimait pas écrire des lettres, et de moins en moins à mesure qu'il avançait en âge.

On voit que la différence a été grande dans les manières dont Ibsen s'est comporté envers ces deux jeunes filles qu'il a connues presque en même temps, toutes deux à Gossensass. Avec Helene Raff, il est paternel et ne craint pas de l'appeler « chère ». Si l'on peut trouver quelque élément de flirt dans la lettre qu'on vient de lire, c'est sans doute par habitude et certainement sans passion. Ce qu'il apprécie en elle, c'est son sérieux, sa compréhension, non « son bon cœur et son intuition féminine », et il louait son naturel « sain », parce qu'elle faisait précisément ce qu'il estimait être le but de la vie humaine, qui est de « se

réaliser soi-même ». Cela veut dire qu'elle travaillait, à quoi il l'encourage dans la lettre citée. A deux reprises, dans ses lettres à Émilie Bardach, il lui donne le conseil de s'occuper sérieusement de ses études musicales et de sa peinture à l'aquarelle, mais il comprend bien que ce sont là de simples passe-temps de jeune fille mondaine. « C'est le malheur des femmes, disait-il à Helene Raff, qu'elles sont habituées à la paresse et au désir de quelque chose d'incertain. Dans le cas d'espoirs irréalisés, des personnalités capables d'être utiles sont souvent annihilées par leur amère déception. Ce qui serait sain serait de leur indiquer comment elles peuvent gagner le bonheur par l'exercice de leurs propres volontés. » Tout cela fait que les relations avec Helene Raff ont continué, même après la séparation, tandis qu'Émilie, une fois le contact perdu, n'a pas tardé à disparaître de la vie d'Ibsen, si vif que demeurât son souvenir.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE

Ibsen notait d'habitude avec soin sur les brouillons de ses pièces la date du commencement et de la fin de chaque acte, mais les dates manquent sur ses notes, et sont d'autant plus difficiles à déterminer que l'on ne sait pas au juste, la plupart du temps, à quels faits elles se rapportent. Celles qui sont relatives à *Hedda Gabler* sont nombreuses. La plupart sont écrites sur deux calepins retrouvés en 1932 par sa belle-fille, Mme Bergliot Ibsen, dans ses papiers, et ce sont les seules de cette forme que l'on possède [1]. C'est dire qu'il ne les avait pas jointes au paquet des manuscrits qu'il tenait à mettre de côté pour l'usage des futurs historiens de littérature. Elles sont écrites tantôt à l'encre, tantôt au crayon, ce qui fait penser à ce calepin que nous n'avons pas, mais qu'il avait dans sa poche lorsqu'il se promenait sur la plage de Sæby, et où Mme Engelcke Friis, jeune fille, l'a vu prendre des notes. Il est assez probable que les deux calepins retrouvés en 1932 renferment les premières réflexions d'Ibsen qui l'ont amené à composer *Hedda Gabler*. Mais on ne sait quand il les a notées.

Chacun des deux calepins est entamé par les deux bouts. On trouvera ici traduit le texte de chacun des deux calepins (manuscrits I, p. 547 et VI, p. 550, pour le premier, et ms IV, p. 548, pour le second), avec une astérisque entre la partie commencée

[1] Halvdan Koht, dans *Aftenposten*, 27 février 1932.

d'un côté, et celle qui est commencée de l'autre. Le manuscrit III est une liste de personnages, et contient en outre le brouillon d'un télégramme en allemand au directeur de théâtre Kreukniet, d'Amsterdam, pour le remercier, ainsi que Mme Roessing, de cette *überraschende Mittheilung*, ce qui se réfère évidemment à la cinquantième représentation de *Maison de Poupée* à Amsterdam, qui eut lieu en novembre 1889, car le télégramme ne peut avoir été rédigé à propos de la centième, qui eut lieu en septembre 1890, les noms des personnages de la liste ayant été modifiés avant cette date, comme on le verra dans le manuscrit IX, achevé vers le milieu du mois d'août. C'est donc sûrement en septembre 1890 au plus tard qu'il a jeté les noms de cette première liste de ses personnages sur le brouillon du télégramme. Ces noms, d'ailleurs, sont les premiers qu'Ibsen avait choisis.

Le manuscrit principal est un brouillon complet de la pièce, composé de soixante cahiers de huit pages, dont un pour le titre et les personnages, et les autres, numérotés de 1 à 59, pour le texte. Le titre est : HEDDA, et la liste des personnages a sûrement été écrite après que leurs noms eurent été déterminés tels qu'on les voit dans les second et troisième actes, et avant l'écriture du quatrième, où apparaît un nouveau changement.

Sur la page de titre, Ibsen a écrit plus tard : « Appartient à Hildur. » Mlle Hildur Andersen a offert ce manuscrit à la bibliothèque de l'université d'Oslo en 1928. Le texte, écrit avec soin, a l'aspect d'un manuscrit destiné à l'impression. C'est sans doute pourquoi les dates habituelles manquent au commencement et à la fin du premier acte. Mais au cours de ce premier acte, le nom d'un personnage est modifié (Mme Elfstad devient Mme Elfsted), et d'autres noms sont changés par la suite. Le manuscrit pour l'impression est donc devenu un brouillon. L'écriture est demeurée tout aussi soignée, un peu plus courante seulement au quatrième acte. Après le premier

acte vient un commencement du second acte, daté du 13 août 1890, et qui est biffé. Ensuite les trois derniers actes portent les dates :

Acte II......	6.9.90-15.9.90
Acte III.....	16.9.90-28.9.90
Acte IV......	3.10.90-7.10.90

En outre, est noté au commencement du 1er acte : « Acte I corrigé 22.10.90. Acte II comm. 23.10. Corr. 3.11.90. » Et au quatrième acte est noté : « Corr. comm. 11.11.90. »

Les corrections sont assez nombreuses. On peut généralement distinguer celles qui ont été faites au cours de l'écriture, et celles, plus importantes, qui ont été introduites pendant une révision ultérieure. Les premières sont indiquées de la manière ordinaire. Les secondes sont données ensuite, sous le nº XII, conformément à la méthode suivie dans l'édition du centenaire.

Les différences entre ce brouillon intégral et le texte définitif sont indiquées ici selon les règles ordinaires, mais sous les deux numéros distincts IX et XI. Voici pourquoi. Le manuscrit X, appartenant à Mme Bergliot Ibsen, est un nouveau plan pour les actes I et II, évidemment écrit pendant la seconde quinzaine d'août 1890. En effet, Ibsen avait commencé son second acte le 13 août, ce qui suppose qu'il avait commencé la rédaction du drame vers le 1er août, avec l'idée que son plan était assez mûr pour l'écriture définitive, puis, ayant abordé son second acte le 13 août, il s'est arrêté au bout de quelques lignes, et n'a repris la rédaction du second acte que le 6 septembre. Cet intervalle de plus de trois semaines a été pris par la suppression de l'acte II tel qu'il avait été d'abord prévu. C'est donc bien comme nº X, entre les deux parties du brouillon intégral IX-XI, qu'il convient de placer ce nouveau plan.

On n'a, jusqu'au brouillon intégral, pour lequel Ibsen s'est estimé prêt vers les derniers jours de juillet 1890, qu'un seul

point de repère : le manuscrit III de novembre 1889. Entre les manuscrits III et IX, il y a un intervalle de huit à neuf mois, ce qui est tout à fait normal, puisque Ibsen n'était certainement pas encore parvenu, en novembre 1889, à cette connaissance intime, qui lui était nécessaire, avec ses personnages. Et l'on peut observer que la liste III a été écrite avant la seconde partie du premier calepin, où la tante de Tesman s'appelle déjà Rising (elle reprendra le nom de Tesman plus tard). Par contre, du retour d'Ibsen à Munich après l'été de Gossensass, jusqu'au manuscrit III, l'intervalle est de moins de deux mois, puisque c'est le 7 octobre qu'il a écrit à Émilie Bardach qu'une œuvre nouvelle « commence à poindre » en lui. L'intervalle me paraît ici bien court pour croire que la première idée de *Hedda Gabler* lui soit venue au commencement d'octobre. Des listes de personnages, même provisoires, n'apparaissent généralement pas si vite dans les manuscrits d'Ibsen. Et un sujet de drame qui lui serait apparu à cette date aurait dû avoir, semble-t-il, pour figure centrale quelque transformation d'Émilie, ce que n'est évidemment pas Hedda. Si Émilie a prêté à Hedda quelques traits de caractère accessoires, ce sont détails ajoutés à un personnage dont elle n'était pas le modèle.

Et la note la plus ancienne prise par Ibsen est évidemment la première du manuscrit I, sur la manie des dames mariées qui ont la vanité de se croire si intéressantes que les auteurs dramatiques les prennent constamment comme modèles, ce qui n'a aucun rapport avec Émilie. Les trois autres commencements des deux calepins ne la concernent pas davantage. Elle est totalement absente du nouveau drame, du moins lors de son éclosion. Et il serait singulier que cette éclosion fût venue juste au moment où Ibsen était le plus amoureux de la jeune fille. Aussi aurais-je tendance à croire que l'idée de *Hedda Gabler* était antérieure. Ibsen, en octobre, a bien vaguement songé à une pièce nouvelle dont Émilie serait

l'héroïne (lettre du 15 octobre). Mais il n'est pas prêt pour l'écrire, il doute même de pouvoir jamais le faire. Et il revient à son autre pièce. A mesure que l'absence d'Émilie a calmé sa passion de l'été, les lettres s'espacent, il peut reprendre son travail interrompu, et dans sa lettre du 19 novembre, il se dit « plongé dans les travaux préparatoires d'une nouvelle pièce ». Vraiment, on imagine mal qu'il ait pu, dans l'état d'esprit où il a été pendant tout le mois d'octobre, concevoir l'idée d'une œuvre nouvelle où Émilie ne serait pour rien, et dresser dès septembre la liste des personnages. Le drame devait avoir été projeté antérieurement, et ses habitudes de travail, reprenant le dessus, ont contribué à le détacher de la jeune Viennoise.

Contre cette thèse plaide la formule : « une œuvre nouvelle commence à poindre en moi », qui semble exclure le retour à un projet antérieur. Cela ne me paraît pas décisif. Et il y a aussi le fait qu'en tête du premier calepin (manuscrit I) est écrit : « Mes théories dramatiques développées pour les Français. Traduction de la façon de jouer aussi bien que de la langue... etc... », ce qui pourrait se rapporter à la lettre que le comte Moritz Prozor avait écrite à Ibsen le 20 octobre 1889. C'est assez vraisemblable, sans plus. Et, en sens opposé, il y a un argument qui me paraît très fort. Qu'aurait donc fait Ibsen depuis qu'il avait achevé *La Dame de la Mer* à la fin d'octobre 1888? Il avait eu sa correspondance d'affaires avec les théâtres, et le voyage à Berlin et à Weimar au mois de mars. Mais, à part cela, on ne voit pas qu'il ait été dérangé par rien, et il n'avait pas l'habitude de rester près d'un an sans méditer quelque nouvelle « fantaisie ». C'est pourquoi je crois que le premier calepin a dû être commencé quelque temps après le 24 février 1889, date à laquelle Camilla Collett lui a écrit qu'elle s'était reconnue dans Ellida Wangel, et c'est presque sûrement à elle qu'il a pensé en parlant de la disposition des dames mariées à s'imaginer que leur cas a intéressé

l'auteur qu'elles lisent. La note se situe vraisemblablement entre le 24 février et le 3 mai suivant, date de la réponse où Ibsen a confirmé, en termes assez évasifs, qu'il y avait beaucoup de « points de contact » entre l'histoire d'Ellida et celle de Camilla. Et la liste du manuscrit III a pu être écrite en septembre, sur le papier où Ibsen a rédigé son télégramme au directeur du théâtre d'Amsterdam.

La pièce pour laquelle Ibsen a entamé un premier calepin avait peu de rapports avec la Hedda que nous connaissons. Deux amies veulent se tuer ensemble, et la mort de l'une amène un tournant dans la vie de l'autre. Cela ne peut s'appliquer à Hedda ni à Thea. Il est vrai que « Elle le déteste parce qu'il a un but, consacre sa vie à une œuvre » pourrait indiquer un côté des sentiments de Hedda, mais « L'amie en a un, mais n'ose pas agir dans ce sens » est au rebours de la nature de Thea. Ibsen n'en est qu'aux tâtonnements, et ses notes rapides sont des énigmes.

Si confuse que soit notre idée du drame d'après ces premières notes, il était déjà, pourtant, assez poussé dans l'esprit d'Ibsen, puisqu'il a écrit : « Au second acte, le manuscrit abandonné... » La pièce était donc déjà construite, en même temps que profondément différente de ce qu'elle est devenue par la suite. Et toutes les autres notes, y compris la liste de personnages du manuscrit III, sont beaucoup plus près de l'œuvre finale. C'est là un argument de plus pour nous faire croire que le premier projet est antérieur aux vacances de 1889.

Aux personnages de ce premier projet on ne voit qu'un seul modèle, révélé de façon certaine par ce détail précis : « le manuscrit abandonné ». Julius Hoffory s'était laissé voler par un porteur de bagages sa valise, qui contenait un manuscrit appartenant à un de ses collègues, le professeur de philologie Sievers. Ce Hoffory était un individu singulier, excessif dans tout ce qu'il faisait, au grand avantage d'Ibsen, car il a beaucoup contribué, surtout en 1886, à l'expansion des drames ibsé-

niens en Allemagne. C'est alors, à Meiningen, qu'il a fait la connaissance d'Ibsen. L'année suivante il a été nommé professeur de philologie nordique à l'université de Berlin, à trente-trois ans, et en 1889, il est venu à Munich, sans doute spécialement pour voir Ibsen, objet de son admiration et de son dévouement passionnés. Cependant Ibsen trouva sa manière d'être si bizarre qu'il s'informa, auprès du portier de l'hôtel où Hoffory était descendu, des habitudes de ce client singulier, et par égard pour M. le docteur Ibsen, des renseignements lui furent donnés à titre confidentiel. Il apprit qu'à son réveil, Hoffory demandait une bouteille de porto, qu'il buvait une bouteille de vin du Rhin à son déjeuner, une bouteille de bourgogne à son dîner, et vidait dans le cours de la soirée une ou deux bouteilles de porto. Plus tard, et précisément lorsqu'il venait d'achever *Hedda Gabler*, Ibsen vit de nouveau arriver Hoffory à Munich, au commencement de novembre, dans un état lamentable, et intellectuellement diminué. Il essaya de le persuader de retourner tout de suite à Berlin, mais Hoffory prétendit qu'une histoire d'amour le retenait, et devait avoir sa conclusion avant son départ. Ibsen appela Julius Elias au secours de Hoffory, par sa lettre du 27 novembre, où il décrit l'état du professeur [1]. Peu de jours après, Hoffory fut mené dans un sanatorium, où sa maladie mentale fut provisoirement guérie. Mais il en fut repris en 1893, et cette fois il demeura fou jusqu'à sa mort en 1897. Dans l'intervalle entre ces deux crises, Ibsen avait reçu ce document :

Acte de Donation.

Je lègue par la présente tous mes biens, gérés par M. Knudsen, avocat à Aarhus, ainsi que ma rente annuelle, au Dr Henrik Ibsen, à Munich, pour qu'il en dispose librement, et je le prie, si je meurs, de pourvoir ma cousine, Caroline Hoffory, à Copenhague, et mon amie, Alma Roth-

[1] *Breve*, II, pp. 191-193. V. aussi les notes sur Hoffory pp. 251 et 259.

bart, de Grimmen, de quelque manière qui lui paraîtra convenable.

Dr Julius HOFFORY,
professeur à l'Université.

Berlin, 6 septembre 1891 [1].

Alma Rothbart était évidemment la personne dont Hoffory avait parlé à Ibsen, et qui le retenait à Munich, et il la lui avait nommée, car elle est devenue, dans *Hedda Gabler*, la Diana « aux cheveux roux » chez qui Ejlert Lœvborg reçoit le coup de pistolet mortel. Il n'est pas question de Mlle Diana dans le brouillon *Hedda*, ni dans les corrections faites du 23 octobre au 3 novembre pour le troisième acte, où elle est nommée pour la première fois dans le drame définitif, et c'est seulement dans les corrections faites après coup pour le quatrième acte, et commencées le 11 novembre, qu'Ibsen a écrit au-dessus des mots « le même sale cabaret » (p. 65, l. 35) les mots « le boudoir de Mlle D... », et les passages où il doit être parlé d'elle ont été ensuite rapidement rédigés, avant l'écriture du manuscrit pour l'impression. Hoffory était arrivé à Munich juste à temps pour fournir ce détail.

Lorsque Hoffory, sorti du sanatorium, put lire *Hedda Gabler*, il se reconnut, et fut très content et amusé. Il adopta même le nom d'Ejlert Lœvborg comme nom de plume. Le professeur A. E. Zucker, ayant demandé un jour à S. Fischer, l'éditeur allemand d'Ibsen, à quoi ressemblait Hoffory, Fischer répondit avec un sourire : « A Ejlert Lœvborg. » A l'usage des acteurs que le rôle tenterait, je ne peux malheureusement décrire ce philologue passionné. Je peux seulement dire qu'il était blond et portait la barbe en pointe.

[1] A. E. Zucker a trouvé une copie de ce testament, dont l'existence était connue, dans les papiers de Julius Elias (*op. cit.*, p. 248, et note, p. 316). Son enquête sur Hoffory a suppléé aux renseignements que les circonstances actuelles m'ont empêché de chercher notamment dans l'article de A. E. Zucker, *Philological Quarterly*, VIII, Iowa City.

J'ai placé les manuscrits dans l'ordre qui m'a paru chronologiquement le plus probable. Mais cet ordre chronologique, fort incertain, ne peut être exact qu'en ce qui concerne le début de chaque manuscrit. Le premier calepin, par exemple, commence certainement par la note la plus ancienne que nous ayons, mais beaucoup des notes suivantes ont sûrement été écrites après les manuscrits suivants. Cet entre-croisement rend impossible une chronologie précise.

Les six premiers alinéas sont évidemment les plus anciens parce qu'ils concernent une histoire où figurent deux femmes qui ont peu de rapport avec Hedda et Thea, tandis que toute la suite des manuscrits s'applique sans aucun doute aux personnages du drame. Et les trois alinéas suivants, qui forment avec ces six premiers un groupe, montrent que pourtant, la composition, déjà, était assez avancée, puisque Ibsen situait au second acte l'épisode du manuscrit abandonné. Mais dans ce premier groupe de notes, le seul personnage qui ressort un peu nettement, et qui restera, est Ejlert Lœvborg, qui n'a pas encore de nom. Au point de départ, Ibsen avait l'idée confuse d'un problème de psychologie féminine, auquel il a renoncé, en même temps que Hoffory lui fournissait un rôle d'homme et presque un scénario. La suite du premier calepin (Ms VI, p. 550) indique manifestement un plan déjà mûri, et il y est question, au bout d'une page, de « tante Rising », alors que ce nom a été d'abord réservé à Thea, et que la tante s'appelait Mlle Tesman, comme on le voit dans le Ms III (p. 548). Cette suite est donc postérieure aux notes du second calepin, qui semblent continuer le premier groupe de notes du premier calepin, et où Thea s'appelle encore Mme Rising, nom qui est attribué à la tante après le premier groupe de notes du premier calepin, et c'est pourquoi j'ai séparé les notes du premier calepin en Ms I et Ms VI, suivant en cela d'ailleurs, l'exemple de l'édition du centenaire.

Les femmes du Ms I ont donc disparu, ainsi que la fable

inventée pour elles, et du projet primitif il n'est guère resté que Lœvborg et la perte d'un manuscrit, et c'est surtout de Lœvborg et du manuscrit qu'il est question dans le second calepin (Ms IV). Il semble bien qu'ici l'on peut affirmer que la création du personnage concret a précédé toute volonté de soulever un problème ou de poser une question. Une fois écartées les deux femmes du Ms I, c'est la personne de Lœvborg qui est l'essentiel, et non une idée qu'il serait chargé d'illustrer. Cela est d'autant plus évident que le sujet traité par lui dans le manuscrit qu'il perd a beaucoup varié, et il est clair que ce sujet doit avoir un lien avec l'idée, si la pièce, finalement, en exprime une. Ibsen, parti de son personnage, le plus exactement copié d'après nature, peut-être, de toute son œuvre, a tâtonné ensuite longtemps, avant de savoir au juste quel problème s'agite dans la tête du génial Lœvborg.

Un seul point ne varie pas. Ibsen sait tout de suite que Lœvborg ne sera pas philologue, comme Hoffory, mais philosophe ou sociologue, ou, mieux, un peu les deux. C'est pourquoi le manuscrit perdu était d'abord destiné à montrer que « la mission de l'homme est : En avant, vers le porteur de lumière. » Et Ibsen ajoute, ce qui est plus particulier à la nature de Lœvborg : « La vie, avec le fondement social actuel, ne vaut pas la peine d'être vécue. Donc, y échapper par des divagations. Par la boisson, etc... » C'est du pessimisme ibsénien, et en même temps ce n'est guère qu'une analyse du caractère de Lœvborg, qui a « une double nature », et voudrait proclamer sa « grande pensée centrale » (Ms V, p. 549).

Il est singulier que Lœvborg ait écrit des notes dans son manuscrit, « pour faire mieux connaître sa personnalité » (Ms IV, mais à l'autre bout du second calepin). Cela ressemble beaucoup à Ibsen lui-même, qui avait voulu écrire des souvenirs explicatifs de ses œuvres.

Un peu plus tard, on voit que le manuscrit parle des « deux idéals », qui sans doute correspondent à la double nature de

Lœvborg, et le titre de l'ouvrage est « la philosophie », biffé pour « l'éthique de la civilisation à venir » (Ms VI, p. 555). Il est ensuite question de vivre dans l'avenir et de fuir le temps présent, le pessimisme et l'optimisme ibséniens sont étroitement associés. Sur ce que sera la civilisation à venir, aucune indication, sauf celle-ci qu'entre homme et femme existeront des relations de camaraderie qui pourront comporter ou ne pas comporter des relations sexuelles, cela est sans importance (Ms VI, p. 559). Finalement, le titre de l'ouvrage, dans les notes, est « L'Éthique de l'avenir » (Ms VII, p. 565).

Mais tout cela est une étude psychologique, beaucoup plus qu'une thèse à présenter aux lecteurs. C'est une question qu'Ibsen se pose à lui-même : pourquoi le génial Lœvborg gaspille-t-il les forces qu'il a en lui, et l'œuvre qu'elles devaient produire, cette œuvre à laquelle il tenait tant? D'où vient à Lœvborg cette double nature? Et Ibsen répond en faisant un retour sur lui-même, car, lui aussi, avait une double nature. Il répond comme pour lui, avec un mélange de pessimisme très sombre (l'esprit humain s'est fourvoyé), et d'optimisme utopique et vague, à la façon du troisième empire.

Les écrivains et journalistes qui avaient été en relation avec la « Bohème de Kristiania » croyaient voir dans plusieurs pièces d'Ibsen des traces de tous les potins de la ville, qui étaient un sujet fréquent de leurs conversations de café, et ils prétendirent que le modèle d'Ejlert Lœvborg était Hans Jæger lui-même, le chef reconnu de la « Bohème »[1]. Mais Ibsen ne connaissait pas personnellement Hans Jæger, n'a emprunté à sa vie aucun épisode, et avait, comme on le sait sûrement, un autre modèle qu'il avait pu étudier tout à son aise, et qui lui convenait infiniment mieux. Si Lœvborg veut « réaliser des relations de camaraderie entre homme et femme », Ibsen ajoute : « Le

[1] Lugné Poe, *Acrobaties*, p. 100. Il a trop facilement prêté l'oreille aux propos tenus par un groupe de noctambules (Voir son livre : *Ibsen*, pp. 72-73).

reste de ce qui se passe entre les deux est en dehors de la question, comme accessoire » (Ms VI, p. 559), ce qui est, si l'on veut, une manière de prôner la liberté des relations sexuelles, mais bien différente de celle de Hans Jæger.

Lœvborg a été inventé avant Hedda. Peut-être une femme avait-elle tout d'abord (Ms I) un rôle aussi important que le sien, ou même davantage, mais elle a disparu, Hedda l'a remplacée, mais semble n'avoir pris que peu à peu la place dominante qu'on lui voit dans le drame définitif. Dans le Ms IV, p. 548, elle est vaguement « la personne blasée », tandis que tout semble se rapporter à Lœvborg, savant génial qui vit par l'imagination dans un monde à venir, en même temps qu'il voudrait mener une vie correcte, selon l'absurde monde actuel, afin d'y pouvoir répandre ses idées. De là, sa double nature, d'une part, sa correction, et, d'autre part, le besoin d'excès pour échapper à la vie sociale d'aujourd'hui, qu'il déteste. « C'est la fuite hors de la réalité qui m'est une nécessité » (Ms VI, p. 554). Et Ibsen insiste pour montrer que les excès de Lœvborg ne proviennent pas d'une nature licencieuse : « Je ne suis pas dissolu, au fond. Mais la vie de la réalité n'est pas vivable » (p. 558), et « Il passe pour un débauché. Dans son for intérieur, il ne l'est pas » (p. 559), et « ce n'est pas que je trouve aucun plaisir aux excès » (p. 561). A mesure que le travail d'Ibsen avance, le caractère de Lœvborg ne se modifie pas, il se précise et se confirme. Et il est terriblement isolé. Il a le désir de proclamer les hautes vérités qu'il croit avoir découvertes, c'est le but de sa vie, c'est ce qui le rend capable de dominer quelque temps son besoin de fuir hors de la réalité, mais il sait fort bien qu'il n'est pas compris, pas même par son confrère le spécialiste Tesman, ni par la dévouée Thea, qui l'a tant aidé à écrire son livre, et il en souffre. C'est « pour faire comprendre sa personnalité » qu'il a écrit des notes dans son manuscrit (Ms IV, p. 549). Ibsen avait quelques traits communs avec Hoffory-Lœvborg. Mais par l'incompréhension qui l'entoure et le sentiment qu'il

en a, Lœvborg se rapproche d'Ibsen, encore plus que de Hoffory. Une fois de plus, Ibsen est l'un des modèles de ses principaux personnages : ici, de Lœvborg par sa double nature, son isolement, et son besoin d'accomplir son œuvre et de proclamer ses idées, et, en même temps, de Hedda par sa peur du scandale.

Car, s'il ressemblait grandement à Lœvborg à beaucoup d'égards, il différait nettement de lui en ce qu'il manquait de courage lorsqu'il était face à face avec les gens, et en ce qu'il avait peur du qu'en dira-t-on. C'est sans doute pourquoi est placée auprès de Lœvborg une femme qui lui ressemble par certaines qualités supérieures, et surtout par son esprit de révolte inné, en même temps qu'elle contraste avec lui par une lamentable lâcheté devant l'opinion vulgaire. Et ce fut Hedda, dont Ibsen trouvait en lui-même les traits dominants. Toutefois, Hedda est tout d'abord assez peu précisée, les notes parlent peu d'elle. Elle « demande beaucoup à la vie et à la joie de vivre », car elle n'est froide qu'en apparence (Ms II, p. 548). Elle est « la personne blasée ». Mais elle épouse Tesman, bien que ce soit Lœvborg qui l'attire (p. 549) et qu'elle trouve Tesman ridicule (Ms VI, p. 563). Tel est le fait qui manifeste le conformisme d'une femme que le scandale effraye.

C'est seulement dans le Ms VI que le caractère de Hedda commence à se préciser : « La pièce traitera de « l'insurmontable », du fait de tendre et aspirer à ce qui est contraire à la convention, aux us admis dans les consciences, ... dans celle de Hedda également » (p. 551). Cette indication assez vague est soudain accentuée un peu plus loin : « Lœvborg a incliné vers la Bohème. Hedda est attirée dans le même sens, mais n'ose pas le saut » (p. 553). Voilà, entre les deux à la fois une ressemblance et un contraste. Et la position de Hedda aussi bien à l'égard de Tesman que de Lœvborg est définitivement établie dans les notes suivantes. On peut observer que parmi ces notes

se trouve cette réflexion mise dans la bouche de Hedda : « Et comme elles sont avides des hommes mariés » (p. 552), qui a sans doute été suggérée par la disposition « diabolique » observée par Ibsen chez Émilie Bardach, en sorte qu'elles datent probablement d'octobre 1889. Cette réflexion n'implique d'ailleurs aucunement que le souvenir de la jeune Viennoise ait modifié l'image que se faisait Ibsen de Hedda. Un peu plus loin dans le calepin apparaît encore un trait de caractère qu'Émilie Bardach a vraisemblablement suggéré : Hedda veut avoir une influence sur une âme parce qu'elle n'a pas de but dans la vie et qu'elle est oisive (p. 556). On a vu, en effet, qu'Ibsen avait essayé de faire prendre au sérieux par Émilie les petits talents d'agrément qu'elle cultivait en jeune fille du monde. Ibsen était d'autant plus frappé du vide de la vie d'Émilie qu'il voyait à côté d'elle Helene Raff, qui, elle, travaillait. J'ai cité les réflexions qu'il a faites à ce sujet en causant avec Helene Raff, et qu'elle a notées. Si la rencontre de Gossensass a eu quelque influence sur le personnage de Hedda, ce serait par cette oisiveté mondaine et par les divagations qu'elle peut développer dans l'esprit d'une jeune fille qui serait capable de mener une vie active intéressante. S'il n'était au moins très probable que l'idée de son nouveau drame était antérieure à l'été de Gossensass, on serait tenté de croire que la jeunesse de Hedda lui a été suggérée par le vide de l'existence d'Émilie.

Ibsen était d'ailleurs occupé de toutes sortes de phénomènes spirituels singuliers, comme l'hypnotisme et les obsessions, et pendant qu'il méditait sur son drame, il a maintes fois parlé à Helene Raff de ce qu'il en pensait : il croyait que l'homme le plus sain ne pouvait se garder des obsessions : elles proviennent de la force mystérieuse qui souvent asservit notre volonté, et qui est la « source d'innombrables crimes ». Il racontait les expériences qu'il avait eues en son enfance. Il disait que « l'attraction vers ce qui est défendu et funeste est toujours puissante en nous », et que « toute notre existence n'est qu'une

lutte contre ce qui est ténébreux en nous »[1]. Cette curiosité de phénomènes psychiques étranges n'était pas nouvelle. On l'a constatée, notamment, à propos de *La Dame de la Mer*. Les conversations avec Helene Raff montrent seulement le tour particulier qu'elle prenait au cours de l'élaboration de *Hedda Gabler*, et, bien qu'il y ait chez Hedda « une profonde poésie, au fond » (p. 553), ce qui est ténébreux en elle l'emporte, et elle compte dans la galerie des femmes néfastes. Ses vrais modèles sont Furia, Margit, Hjördis surtout, qui tue l'homme qu'elle aime.

Cependant, si la pensée d'Ibsen s'attardait volontiers aux phénomènes psychiques dont la science venait à peine d'aborder l'étude, son réalisme ne les trouvait pas suffisants pour expliquer la nature « diabolique » de Hedda. Il a cherché d'abord à l'expliquer par le fait que Hedda est fille d'un homme âgé, même décrépit (Ms VII, p. 565), pour adopter finalement une explication toute différente : Hedda serait passagèrement dans un état psychique singulier parce qu'elle est enceinte. Sans faire d'étude sur ce que cela peut comporter, il lui a sans doute semblé qu'il était d'une physiologie plus scientifique d'attribuer à la grossesse les anomalies de la conduite de Hedda, car au sujet des phénomènes étudiés par Charcot, et dont il était curieux, il se tenait évidemment sur la réserve, comme le docteur Wangel, à qui, dans *La Dame de la Mer*, il fait dire qu'ils sont « inexplicables jusqu'à nouvel ordre » (p. 182). Car on peut sourire, ainsi que le faisait J.-P. Jakobsen[2], des prétentions d'Ibsen en matière d'histoire naturelle et de médecine, mais il savait distinguer, au moins en principe, entre la science et l'hypothèse, et s'il avait, ainsi que l'ont souligné quelques auteurs[3], une particulière curiosité de certains faits qui semblent mystérieux, il n'a jamais été un croyant d'aucune théorie mystique.

[1] Cité par Halvdan Koht, *Hundreaarsutgave*, XI, pp. 275-6.
[2] V. Tome XI, p. 388.
[3] Ossip Lourié, Prozor, Lugné-Poë.

Il aimait trop recueillir les faits précis, et cherchait alors à s'informer minutieusement. Il avait entendu l'histoire du manuscrit d'une grande symphonie récemment achevée par un musicien norvégien, à Copenhague, et que sa femme avait brûlée dans un accès de jalousie. Et on lui avait raconté qu'une autre dame norvégienne avait poussé son mari à se remettre à boire, et avait ainsi dégradé les belles facultés de cet homme : avec un absurde désir de voir jusqu'où pourrait aller son influence sur lui, elle avait déposé dans sa chambre un tonnelet de cognac comme cadeau pour son anniversaire, et au cours de la journée, elle l'y trouva ivre-mort. D'après Julius Elias, Hedda provient « de vivisections psychiques d'une dame viennoise et d'une dame de Kristiania [...] Ces dames sont bien connues des initiés »[1]. Les anecdotes de la vie bourgeoise ou de la chronique scandaleuse de Kristiania fournissaient à Ibsen maint élément, tantôt pour son personnage de Hedda, tantôt pour celui de Lœvborg. Lorsqu'il était en Norvège en 1885, par exemple, il avait entendu sûrement parler d'une beauté très fêtée qui avait épousé un philologue, titulaire par concours, d'une subvention, alors que l'on attribuait en général à son concurrent une valeur scientifique supérieure[2]. Ibsen ne connaissait pas personnellement ces gens, qui ne pouvaient lui servir de modèles, mais leurs histoires se retrouvent dans son scénario.

Hedda est devenue la femme née dans un milieu aristocratique, appartenant à la partie ouest de la grande ville, son nom de jeune fille, au premier acte du brouillon, est Römer, choisi déjà tout d'abord pour désigner le futur Rosmer, parce qu'il suggère, en norvégien, l'idée d'une vieille famille, elle est pâle, d'une beauté froide, très personnelle, sans bonté, naturellement élégante, bien faite pour être la camarade d'un être

[1] *Deutsche Rundschau*, 1906, p. 1460.
[2] H. Koht dans *Hundreaarsutgave*, XI, pp 275-6 et 277-8.

supérieur comme Lœvborg, mais sans but dans la vie et réduite à dominer son désir de vie ardente parce qu'elle a peur du scandale. Son oisiveté, sa prudence, l'ennui qui en résulte, lui font chercher à exercer en secret une influence sur des âmes. Tout cela lui donne l'air d'être une personne d'une insensibilité anormale, mais Ibsen a précisé dans ses notes que tel n'est pas le cas. Elle est « en apparence froide » (Ms II, p. 548), et « L'attraction sexuelle est en elles, mais elles ont peur du scandale » (Ms. VI, p. 559). On peut bien s'y tromper, car Lœvborg, lui-même s'y trompe et la trouve « froide... d'un froid de marbre ! » (Ms VI, p. 558).

A part Furia, Hjördis et d'autres héroïnes ibséniennes, plus la faible contribution d'Ém. Bardach à l'invention de la Hedda définitive, on ne connaît pas de modèle à ce personnage. Halvdan Koht dit : « Ce qui semble avoir été le point de départ du nouveau drame, c'était le suicide d'une dame oisive de la classe supérieure, et je peux imaginer que le drame a surgi du renseignement reçu d'un tel suicide [1]. » Le problème aurait été pour Ibsen de rechercher les motifs de cet acte, et le drame aurait été construit comme une réponse à la question que se posait Ibsen. H. Koht en a peut-être su plus long qu'il ne pouvait dire, et son hypothèse paraît confirmée par une déclaration qu'a faite Ibsen le soir de la première à Berlin, le 10 février 1891, disant qu'il avait eu pour modèle une dame allemande qu'il avait rencontrée à Munich et qui s'était empoisonnée. Otto Brahm, qui rapporte ce propos [2], ajoute que cela explique l'atmosphère de la pièce, plus européenne que de coutume. La nouvelle du suicide a dû venir après le premier projet du Ms I, où Lœvborg est déjà dessiné nettement.

Le mari de Hedda correspond exactement à ce qu'il fallait pour fournir le motif qu'Ibsen attribuait au suicide : Tesman

[1] *Hundreaarsutgave*, XI, pp. 285-6.
[2] Dans *Neue Rundschau*, décembre 1906, p. 1422.

est un brave homme laborieux, dont l'avenir paraît assuré par les progrès de sa carrière universitaire, mais un rat de bibliothèque et un esprit sans envergure, de plus, un homme qui sait se tenir dans un salon, mais incapable d'y briller. Intellectuellement et socialement, c'est le parfait contraste avec Lœvborg, en même temps que c'est un mari acceptable pour Hedda comme pis-aller, mais qui ne peut vraiment lui plaire. Une telle donnée peut comporter bien des nuances, suivant que Tesman est plus ou moins médiocre comme savant et plus ou moins inélégant en tant qu'homme du monde. C'est seulement sur ce point qu'il y a eu variation dans le personnage. Ibsen en a fait d'abord un homme distingué, un peu gauche, et l'a prénommé Axel, puis, avec le prénom plus commun de Jörgen, l'a rendu progressivement plus borné, même ridicule, et a introduit dans ses dernières corrections les « hein ! » et les « Pense donc ! » qui reviennent presque à chacune de ses phrases. Il en résulte que l'on peut se demander comment la fière Hedda a pu consentir à l'épouser. Tesman avait un modèle, qu'Ibsen connaissait assez intimement, et appréciait. C'était le jeune philologue munichois Julius Elias, son grand admirateur, qui s'est consacré avec dévouement à répandre la gloire d'Ibsen en Allemagne, et a traduit *Hedda Gabler* en allemand assez tôt pour que la traduction parût en même temps que l'édition norvégienne (c'était la condition nécessaire pour préserver les droits d'auteur en Allemagne). Julius Elias était consciencieux et minutieux comme Tesman, avec une bonne dose de la naïveté qui s'associe volontiers avec ces dispositions, même chez des gens intelligents et cultivés, et, de Berlin, où il venait de se fixer, il harcela Ibsen de questions au sujet de la force de certaines expressions en norvégien, ou pour lui demander quand l'acte suivant serait prêt. Ibsen, excédé, répondit brutalement par des télégrammes : « Je ne peux pas être embêté maintenant par des sujets pareils ! » ou bien : « J'ai besoin d'être tranquille dans mon travail. » Il alla même

jusqu'à traiter son ami Elias, dans une lettre, de *Winkelschriftsteller* (écrivain de pacotille) [1]. Cela ne les empêcha pas, comme on l'a vu, de se comporter en fort bons amis, quelques semaines plus tard, à Berlin, lors de la première de *Hedda Gabler*.

Le caractère de Tesman, ainsi que sa profession et toute sa situation sociale, sont déterminés par le rôle qu'il devait jouer dans la fable destinée à mettre en valeur les deux personnages essentiels, Lœvborg et Hedda. Car cette fable et le plan du drame ont été de bonne heure établis. Peut-être même le plan n'a-t-il été que peu modifié après le Ms I, où deux amies voulaient se suicider ensemble, puisque, déjà, l'œuvre inédite du futur Lœvborg y était perdue à la fin du second acte. On sait combien Ibsen était habile à adapter des personnages transformés à un plan déjà tracé. En tout cas, après le Ms I, rien n'indique un changement quelconque dans la fable, et même dans le scenario une seule modification de quelque importance apparaît dans le brouillon complet (Mss IX et XI) qui est coupé parce que Ibsen a renoncé à placer chez Tesman la fête en l'honneur de son retour, ce qui entraîne la réduction du drame de cinq à quatre actes. C'est une contraction analogue à celle qui a supprimé l'acte de la bataille d'Argentoratum dans *Empereur et Galiléen :* la fête, transférée chez Brack, et supprimée de la scène, sera simplement racontée à l'acte suivant. Changement technique, sans plus.

Thea, inventée sans doute en même temps que la fable, figure dans la nomenclature du commencement du Ms IV, et sa place dans cette fable est tout de suite précisée : Mme Rising (tel est son nom dans le second calepin) craint que H., c'est-à-dire Lœvborg, dont le prénom est d'abord Holger, ne soit pas normal, bien qu'il soit « exceptionnellement rangé », et elle ne comprend que par une vague intuition le fil de sa pensée.

[1] A. E. Zucker (*Ibsen the masterbuilder*, p. 246) a trouvé ces télégrammes et cette lettre parmi les papiers laissés par Julius Elias, après sa mort.

Mais le caractère de la jeune femme n'est encore défini que par ce terme général : elle est « l'individu nerveux-hystérique d'aujourd'hui » (Ms IV, p. 548). Dans le Ms VI (p. 554) elle est encore « le conventionnel sentimental, le bourgeoisisme hystérique », et Lœvborg la classe, avec Tesman, dans la catégorie des « bourgeois-philistins ». Ibsen, évidemment, n'a encore fait connaissance avec elle que très superficiellement, et elle n'a d'existence que par son utilité dans l'enchaînement des faits. C'est seulement à la p. 561 que l'on trouve une indication vraiment nouvelle, et Lœvborg ne classe plus son amie parmi les philistins, la sent même, à sa façon, assez proche de lui : « Thea, la petite sotte, ne comprend rien à cela. Mais elle est tout de même charmante. Il y a en elle un côté de l'avenir inconscient. » Et dans le drame, en effet, elle prend une place importante, par son naïf courage qui l'élève bien au-dessus des conventions. Avec une audace inconsciente, elle devient un saisissant contraste avec Hedda. Une fois qu'Ibsen a tardivement découvert sa personnalité, il peut enfin tracer son portrait, où subsistent des signes de sa nervosité hystérique (p. 562). On ne connaît pas de modèle à ce personnage, Ibsen a été lent à comprendre comment sa nature devait s'adapter à son rôle dans l'action, et l'a sans doute complètement inventée dans ce dessein.

Observons que Thea n'est pas la maîtresse de Lœvborg. Aussi bien aurait-elle pu l'être. Ibsen, dans ses notes (Ms VI, p. 559) a spécifié que cela n'a pas d'importance.

On ne connaît pas non plus de modèle à Brack, « le représentant de la conception bourgeoise personnelle » (Ms IV, p. 548). Un tel personnage ne figure pas davantage dans le théâtre antérieur d'Ibsen. Il est d'ailleurs assez peu norvégien. L'idée des relations « triangulaires » était, je crois, inconnue dans le théâtre norvégien d'alors.

Il est curieux qu'Ibsen se soit tant servi de modèles étrangers et surtout de si peu de modèles norvégiens pour son drame. Mais c'est, en somme, assez naturel, puisqu'il vivait à l'étranger de-

puis vingt-cinq ans, et que sa vie de plus en plus retirée diminuait les contacts qu'il avait su longtemps maintenir avec ses compatriotes de passage. Mais s'il y a, dans le salon de Hedda Gabler, salon de hauts bourgeois habitant « l'ouest de la ville », quelque élément de vie cosmopolite où semble s'atténuer le caractère spécifiquement norvégien de ses drames, c'est tout de même les Norvégiens et leur manière d'être qu'Ibsen connaît le mieux, et s'il a copié Hoffory d'après nature plus fidèlement que d'habitude, il l'a tout de même transformé en un vrai Norvégien. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il a presque toujours introduit quelque chose de lui-même en chacun de ses personnages. Si extravagant que soit Lœvborg par nature, il l'est à la manière norvégienne. Mais cette manière est naturellement encore plus évidente chez les personnes dont l'individualité est moins fortement accusée. C'est pourquoi le groupe formé par Tesman, le tante Julle et la bonne Berte est peut-être ce qu'il y a de plus norvégien dans la pièce, en même temps qu'il forme un tout qui contraste avec Hedda, et cela était voulu par Ibsen. Mme Lucie Wolf ayant, en effet, refusé de jouer le rôle de Berte au Théâtre de Christiania, Ibsen lui écrivit le 14 janvier 1891 :

Jörgen Tesman, ses vieilles tantes, et la bonne au long service Berte forment un ensemble et un tout qui a son unité. Ils ont même manière de penser, mêmes souvenirs, même façon de comprendre la vie. En face de Hedda ils sont comme une force étrangère et hostile dressée contre son être intime. Aussi doivent-ils s'harmoniser entre eux dans leur représentation [1].

La tante a d'ailleurs un modèle norvégien, qu'Ibsen avait connu à Dresde : c'était cette Élise Holck, qui avait soigné pendant trois ans, avec un admirable dévouement, sa sœur incurable, et lorsque la malade était morte, il avait écrit le poème : « Devant le cercueil d'Amalie Holck [2]. »

[1] Cité par H. Koht, dans *Hundreaarsutgave*, XI, p. 288.
[2] Tome XI, p. 5.

La tante est d'abord Mlle Tesman (Ms III, p. 548), et Thea s'appelle Mme Rising (Mss III et IV). Rising était une ferme voisine de Venstöp, où Knud Ibsen s'était autrefois retiré après sa ruine. Ensuite Thea devient Mme Elvstad (Ms V), puis Elfstad, Elfsted et finalement Elvsted (Ms VI, p. 552), et alors la tante devient une tante maternelle, et s'appelle Mlle Rising, puis Rysing, pour redevenir Mlle Tesman au quatrième acte du brouillon complet.

Et, comme toujours, on retrouve des souvenirs personnels d'Ibsen, comme le petit village au bas du col du Brenner (Gossensass) dont Hedda montre la photographie à Lœvborg, et les « pampres dans les cheveux » que les hommes portaient le soir de Noël, au souper de l'Association scandinave de Rome, tandis que les dames avaient des couronnes de roses [1].

L'élaboration du drame n'avançait que lentement. Ibsen avait espéré retourner dans le Tyrol pour passer ses vacances, mais ne voulait pas quitter Munich s'il ne pouvait emporter son brouillon achevé [2] et il ne bougea pas. Le brouillon ne fut achevé que le 7 octobre, et, après les corrections (Mss XII et XIII), la mise au net ne fut achevée que vers le milieu de novembre, sensiblement plus tard que d'habitude. Hegel se dépêcha d'imprimer le livre, et parvint à le publier avant la Noël, le 16 décembre.

Le brouillon avait eu pour titre : HEDDA. Le drame définitif s'appela : HEDDA GABLER. « J'ai voulu indiquer par là, écrivit il, qu'elle est plutôt à considérer comme la fille de son père que comme la femme de son mari [3]. »

Ibsen, son drame achevé, fut satisfait d'en être quitte. Il dit à Prozor :

> C'est pour moi un singulier sentiment de vide d'être ainsi détaché d'un ouvrage qui, pendant bien des mois, a exclusivement occupé mon

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, p. 361-2.
[2] Lettre à Carl Snoilsky du 29 juin 1890, *Breve*, II, p. 187.
[3] Lettre à Moritz Prozor, du 4 décembre 1890, *Breve*, II, p. 193.

temps et mes pensées. Mais d'ailleurs il est bon que cela ait pris fin. La vie commune continue avec ces personnages imaginaires commençait en effet à me rendre assez nerveux [1].

Mais il était content de son œuvre. Peu de jours avant la publication, un journal de Berlin rapporta quelques propos d'Ibsen sur le nouveau drame. Il avait dit que, moins que jamais, il était parti d'un problème ou d'une thèse. Il avait cherché à dépeindre des gens aussi exactement que possible, rien de plus. Il se peut que l'on trouve quelque chose de révolutionnaire dans le drame ; mais c'est quelque chose qui reste au second plan. Mais il ajouta que la pièce renfermait bien « quelques nouvelles diableries », ce qu'il répéta d'un air mystérieux et avec un sourire satisfait [2].

[1] Lettre du 20 novembre 1890, *Breve*, II, p. 191.
[2] H. Koht dans *Hundreaarsutgave*, XI, p. 283.

CHAPITRE III

LA CRITIQUE ET LES REPRÉSENTATIONS

Comme il n'y avait pas dans *Hedda Gabler* de problème ou de thèse à discuter, comme on n'y trouvait même pas de formule, telle que « liberté sous la responsabilité », force était à la critique de se rabattre sur l'analyse des caractères ou la facture dramatique. L'habileté technique d'Ibsen était indiscutée, les critiques étaient sans doute peu aptes à l'étudier, et n'en parlaient guère que comme d'un truquage pour faire illusion sur certaines invraisemblances ou contradictions dans les caractères ou la fable, mais les caractères des personnages ibséniens déconcertaient les critiques autant qu'autrefois ses idées. C'est ainsi qu'un journal, rendant compte d'une brochure du docteur Eugen Heinrich Schmitt, « Henrik Ibsen, psychologue sophiste, image de l'époque » [1], combat l'idée qu'il serait un grand maître de l'analyse psychologique, alors qu'en réalité « il est un prestidigitateur psychologique et un illusionniste de premier ordre, qui souvent montre une merveilleuse dextérité à rendre compatible ce qui est inconciliable, à mettre en œuvre les transformations les moins naturelles, et à donner à des impossibilités l'apparence de la réalité [2] ». L'incompréhension des œuvres d'Ibsen, que l'on a vue si habituelle tant qu'il s'agissait des idées que la critique lui attribuait, a donc con-

[1] *Henrik Ibsen als psychologischer sophist Ein Zeitbild.*
[2] *Morgenbladet*, 1889, n° 633.

tinué, mais s'est appliquée désormais à la discussion du caractère de ses principaux personnages. Il avait pris l'habitude des erreurs de la presse, et ne s'en inquiétait guère, si l'on en juge par ce propos de Mme Ibsen, qui a dit un jour qu'il fallait généralement dix ans avant que ses drames fussent compris. Cela tient, pour la série des drames qui commencent avec *Le Canard sauvage*, à ce qu'il étudie de plus en plus des cas plutôt exceptionnels, en un temps où dominait encore la psychologie ancienne, dont il s'écarte par ses observations et son intuition pénétrante. C'est pourquoi il fait aujourd'hui figure de précurseur, particulièrement en ce qui concerne les théories freudiennes. Il était d'ailleurs curieux de tous les phénomènes singuliers dont s'occupait alors la psycho-physiologie, et, grand lecteur de journaux, il a certainement lu avec intérêt maint article sur ces sujets, sans toutefois se livrer à aucune étude systématique, et sans devenir un adepte d'aucune doctrine. Il appliquait, là aussi, sa formule :

J'interroge surtout, répondre est peu mon fait.

Pour Alfred Sinding-Larsen, qui avait la rubrique littéraire dans *Morgenbladet*, Ibsen était un auteur « fin de siècle », qui cherchait, par des drames « insanes » à satisfaire « le besoin de sensation et d'excitation du public », et il concluait son article sur *Hedda Gabler* ainsi : « En définitive, on ne peut guère appeler Hedda Gabler qu'une phantasmagorie sinistre, un monstre créé par l'auteur en forme de femme, sans modèle dans le monde de la réalité [1]. »

Le professeur Bredo Morgenstjerne n'avait aucune malveillance à l'égard d'Ibsen, et avait même écrit pour son soixantième anniversaire un article dont Ibsen l'avait remercié. Sur *Hedda Gabler*, il écrivit :

Le dessin psychologique obscur, bizarre et insane, et la navrante

[1] *Morgenbladet*, 21 décembre 1890.

impression de vide laissée par ce tableau de mœurs, sont ici plus marqués que jamais. Oui, l'obscurité, il faut bien le dire, confine si fâcheusement à l'incompréhensible, et l'anomalie de la vie psychique décrite cause en bien des passages une impression si étrange, que, même avec la meilleure volonté, on a de la peine à suivre l'auteur dans le fil de ses idées, et à voir avec ses yeux [1].

Lars Holst essaya d'étudier un peu mieux le caractère de Hedda, mais se contenta en définitive de montrer qu'elle était « un diable » [2]. Et Gunnar Heiberg écrivit un long article, mais, tout en bafouant ceux qui disaient Hedda irréelle ou incompréhensible, affirma qu'elle était une vraie femme sans se risquer à une analyse un peu développée [3]. Gunnar Heiberg admirait sans doute un peu de confiance.

Et le plus curieux de ces premiers articles est peut-être celui de Gerhard Gran, qui n'avait pas encore l'autorité qu'il devait acquérir bientôt comme professeur d'histoire de littérature norvégienne à l'université d'Oslo, mais était déjà connu comme rédacteur en chef de la revue *Samtiden* qu'il avait fondée en 1890. Il écrivit :

Je ne suis pas en mesure de me la figurer vivante dans mon imagination, je ne peux la voir comme un être humain complet, intégral ; elle se disperse en contradictions, sans que je puisse saisir le dénominateur commun qui les résoudrait. Quand je pense à elle maintenant, quinze jours après la lecture, elle m'apparaît à peu près comme une dame singulière, qui m'a étonné par sa conduite bizarre, et a excité ma curiosité sans éveiller mon intérêt [4].

Gran pensait que cela provenait de ce qu'Ibsen avait « tenté l'impossible » en voulant nous faire comprendre dans un drame « les pensées secrètes, les idées en germe, et toute l'importante région de l'âme de Hedda comprise entre le conscient et l'in-

[1] Aftenposten, 20 décembre 1890.
[2] *Dagbladet*, 18 octobre 1890.
[3] *Verdens Gang*, 23 décembre 1890. V., pour cette revue de presse, H. Koht dans *Hundreaarsutgave*, XI, pp. 262-4.
[4] *Samtiden*, 1891.

conscient », ce qui, selon Gran, n'est réalisable que dans le roman.

On peut toutefois noter, avant la première représentation, deux études norvégiennes favorables. « Une voix de femme » pose cette question : « Ibsen, dans *Hedda Gabler*, a-t-il peint des personnes réelles? » et montre combien est logique la conduite de Hedda. « Nous la connaissons bien, surtout par les romans français sur la vie de la haute société [...] Mais Ibsen voit plus profondément. Il a plus de gravité et plus de réalisme [1]. » Cette analyse est pleinement approuvée par une revue féministe [2]. Et Henrik Jæger, le biographe d'Ibsen, publie un premier article où il montre la parenté de Hedda avec Furia, Margit et surtout Hjördis, et celle de Thea avec Aurelia et Solvejg [3], puis une série d'articles où il s'efforce de faire comprendre les caractères des divers personnages [4].

Ces comptes rendus peu encourageants n'ont pas trop nui au succès du drame au « Théâtre de Christiania », où la première eut lieu le 26 février 1891. Ibsen avait approuvé la façon dont le directeur Schröder avait compris la pièce et proposé la distribution. Il espérait que Mlle Bruun, désignée pour le rôle de Hedda, ferait « effort pour donner expression au fond diabolique du personnage » [5]. Le drame obtint 17 représentations dans la saison, 4 dans la suivante, et 8 en 1892-3. C'était un succès très convenable, sans plus. A Bergen, malgré une bonne représentation et le succès des deux premiers actes, la pièce ne fut jouée que trois fois, les 25, 26 et 27 mai [6].

En Danemark, le volume paraît tard dans l'après-midi du 16 décembre, et est aussitôt enlevé. Un critique déclare aus-

[1] *En kvinderöst* [Hanna Andresen Butenschön, en littérature, Helene Dickmar] : *Har Henrik Ibsen i Hedda Gabler skilaret virkelige personer?*

[2] M. D. dans *Nylænde*, V, (1891), pp. 107-109.

[3] *Folkebladet*, 31 janvier 1891.

[4] *Dagbladet*, 4, 6, 7 et 27 février 1891.

[5] Lettre à Schröder du 27 décembre 1890, *Edda*, 1915.

[6] *Dagbladet*, 27 mai 1891.

sitôt que c'est un pur chef-d'œuvre comme technique, mais qu'Ibsen revient aux visions poétiques tourmentées de sa jeunesse et fait penser à *Catilina* et aux *Guerriers à Helgeland.* Le même critique insiste le lendemain : Lœvborg est Sigurd, Hedda est Hjördis, Thea est Dagny et Tesman est Gunnar. Mais le bagage d'observations d'Ibsen est un peu vidé, il aurait besoin de rentrer en Norvège [1]. Et le même critique observe quelques jours plus tard, que le public est déçu, parce qu'il n'a pas trouvé, dans le nouveau drame les points d'interrogation auxquels il est habitué. En effet, dit le critique, Ibsen, depuis *Le Canard sauvage,* prend parti plus nettement qu'autrefois, mais la tendance, plus cachée, existe toujours, *Hedda Gabler* continue *La Comédie de l'Amour* et *Maison de Poupée,* et attaque la forme moderne du mariage, considéré comme institution pour le placement des jeunes filles [2]. Une telle thèse ainsi trouvée, le critique n'avait plus besoin de se livrer à l'étude des caractères.

Au théâtre royal de Copenhague, la pièce n'eut que cinq représentations, ce qui, pour Ibsen, était un complet fiasco. Il avait donné l'autorisation au théâtre royal de la jouer, à condition que le rôle de Hedda serait tenu par Mme Betty Hennings, sans quoi la pièce devait passer au théâtre Dagmar. Tel journal trouvait ce choix déplorable [3], et prétendit, après la première, que le théâtre avait tout fait pour mettre en évidence les défauts du drame et dans l'ombre ses qualités [4]. D'autres, au contraire, rejettent la faute sur Ibsen [5].

Herman Bang s'indigne de l'attitude du public qui n'a pas protesté contre les sifflets, c'était une inconvenance, on ne doit

[1] O[scar] M[adsen] dans *Köbenhavn,* 17 et 18 décembre 1890.
[2] Swift (Oscar Madsen) dans *Köbenhavn,* 29 décembre 1890.
[3] *Köbenhavn,* 9 janvier 1891.
[4] J[ohan] K[nudsen] dans *Köbenhavn,* 26 février 1891.
[5] *Aftenposten,* 26 février 1891 et Vilhelm Möller dans *Tilskueren,* 1891, pp. 273-277.

pas oublier le respect et la reconnaissance dus à Ibsen, même à propos d'une pièce « qui peut être fâcheuse pour sa renommée »[1]. Après réflexion, il ne la trouve plus si fâcheuse et va exposer aux Norvégiens comment il la comprend, dans une conférence faite à Oslo, le 14 novembre 1891, en présence d'Ibsen. Les œuvres d'Ibsen, dit-il, font constamment le procès de l'égoïste, et l'égoïste est toujours un homme : Helmer, Stensgaard, Bernick, Alving. Et le rôle de la femme est de prononcer le jugement et de pardonner, comme Agnes, Solvejg et Lona Hessel. Cependant on voit dans les *Revenants* Mme Alving complice de son mari, et à partir de ce moment-là, Ibsen présente des femmes coupables. Toutefois la femme possède la faculté d'aimer qui lui procure le pardon du poète de l'égoïsme. Seule, Hedda, qui n'a pas cette faculté, doit être condamnée. Cela était si nouveau dans l'œuvre d'Ibsen que le public n'a pas compris, et, contrairement à l'habitude, le silence s'est fait sur le drame[2]. Et, poursuivant son idée, Herman Bang finit, dans un nouvel article, par attribuer l'échec de *Hedda Gabler* au public féminin, qui est la clientèle essentielle d'Ibsen, et a été déçu en le voyant devenir ennemi des femmes. La déception a été d'autant plus vive que la pièce a paru très claire, grâce au jeu de Mme Hennings, qui a joué son rôle avec une sincérité cruelle : Hedda est à ses propres yeux le seul être au monde, tous les autres ne sont pour elle que des moyens d'atteindre un but unique : tuer le temps. Le personnage appartient d'ailleurs à un monde plus vaste que la société norvégienne[3]. Mais Herman Bang, apparemment, n'avait pas compris non plus, car Ibsen le rencontra dans la rue le lendemain de sa conférence à Oslo, et lui dit quelques mots aimables sans aucunement l'approuver[4].

[1] *Köbenhavn*, 27 février 1891.
[2] *Tilskueren*, 1892, pp. 827-838.
[3] *Tearcet*, 1892, pp. 304-308.
[4] Herman Bang, *Erinnerungen an Ibsen*, dans *Die deutsche Rundschau*, II, p. 1495.

En Suède, Robinson est d'accord avec Herman Bang : à ses yeux, Hedda représente le vide tragique, mortel pour l'existence de qui ne peut aimer rien d'autre que soi ; faute des vertus chrétiennes, dit-il, sa vie devient l'enfer vide de l'ennui [1]. Et la critique suédoise est généralement très défavorable. Georg Göthe, tout en admirant la facture, trouve l'œuvre très obscure ; elle lui semble aboutir à ceci que la vie est impossible pour les gens qui ont vraiment une valeur un peu supérieure, ceux-là n'ont qu'à se jeter dans la cascade du moulin où à se tirer un coup de pistolet [2]. Et C. D. af Wirsén dit que la bizarrerie n'atteint pas la profondeur en s'en donnant l'apparence. Mais, ajoute-t-il, « nous sommes persuadé que cette fois encore, beaucoup de gens loueront « le nouveau costume de l'empereur » qui n'existe pas, et que mainte personne croira trouver dans cette chambre obscure bien des choses qui n'y sont pas [3]. »

L'accueil réservé à *Hedda Gabler* en Allemagne fut tout différent. La première au Lessing Theater de Berlin, le 10 février 1891, fut un magnifique succès. Ibsen, présent, fut rappelé douze fois, d'autant plus ardemment qu'une minorité s'affirmait, qui n'était pas négligeable [4]. Même atmosphère de bataille à Munich, où la première eut lieu le 31 janvier. Bravos et sifflets. Les bravos l'ont emporté lorsque Ibsen s'est montré sur la scène [5]. En Allemagne on se passionnait pour ou contre lui, tandis que ce stade était dépassé dans les pays scandinaves.

Les premières de Munich et de Berlin ont précédé celles de Kristiania et Copenhague. Londres vint ensuite, avec un retard de quelques semaines seulement. *Hedda Gabler* fut joué le 20 avril, moins d'un mois après la représentation des *Reve-*

[1] Axel Forsström, *Urban von Feilitzen*, p. 365.
[2] Georg Göthe, dans *Nordisk Tidsskrift*, 1891, pp. 171-175.
[3] C. D. af Wirsén, *Kritiker*, pp. 103-109.
[4] *Morgenbladet*, 1891, nº 90, d'après la *Kölnische Zeitung*.
[5] *Morgenbladet*, 1891, nº 68.

nants, au « Vaudeville Theatre », avec miss Elizabeth Robins qui fut excellente dans le rôle de Hedda, et la pièce fut très bien accueillie par le public, tandis que la presse se déchaîna contre elle. Voici quelques spécimens de ses jugements : « Quelle horrible histoire ! Quelle affreuse pièce ! » *(Daily Telegraph)*. « Pessimiste à l'extrême dans son ennuyeux chaos de gredins et d'imbéciles » *(People)*. « Insidieuse grossièreté d'études photographiques de vice et de morbidesse » *(Saturday Review)*. « Voilà du réalisme exhibé sous sa forme la plus extravagante et peut-être la plus éhontée » *(Quarterly Review)*. Etc., etc. [1].

La France, comme d'habitude, fut plus en retard, mais moins que d'habitude. *Hedda Gabler* fut joué au Vaudeville le 17 décembre 1891 avec Réjane. C'était la première fois qu'une pièce d'Ibsen était donnée en France sur un théâtre régulier. La salle comble n'était pas composée de partisans, mais l'auditoire suivit avec une attention tendue la représentation qui fut assez bonne, et ce fut un succès très honorable, dit un correspondant norvégien [2]. Un autre note : ensemble excellent, Tesman parfait, Hedda un peu monotone, mais passable, public attentif et satisfait, vifs applaudissements et rappels [3]. Quant à la critique [4], elle a surtout observé que la pièce, par certains côtés, est plus proche de la littérature française que la plupart des œuvres d'Ibsen, et que pourtant on la sent étrangère, sans doute parce que la Norvégienne serait plus cérébrale (?) que la femme française. Celle-ci pêche par le cœur ou par la chair, celle-là par l'esprit seulement. Et plusieurs critiques font un rapprochement entre Hedda et Emma Bovary, notamment Jules Lemaître, dans la conférence où il

[1] C. B. Burchardt, *Norwegian Life and Literature*, pp. 141-142.

[2] *Dagbladet*, 1891, n° 437.

[3] *Aftenposten*, 1891, n° 856.

[4] V. les extraits donnés par A. Dikka Reque dans sa thèse, *Trois auteurs scandinaves : Ibsen, Björnson, Strindberg, devant la critique française*, 1889-1901, pp. 125-133.

avait présenté le drame lors de la première au Vaudeville.

On peut remarquer que les critiques ont généralement parlé du rôle de Hedda de façon presque exclusive, tandis que Lœvborg avait été peut-être, tout d'abord, dans la pensée d'Ibsen, le personnage principal. Georg Brandès observe avec raison que Lœvborg est placé entre Hedda et Thea comme Catilina entre Furia et Aurelia, comme Gudmund entre Margit et Signe, comme Sigurd entre Hjördis et Dagny [1]. Mais il est vrai que Hedda est devenue la grande héroïne du drame, et son rôle a excité l'ambition de nombreuses actrices. Elles l'ont joué de manières très diverses. Tandis que Mme Hennings, à Copenhague, avait fait de Hedda une exaltée hystérique, une personnification de la poésie malade, « décadente », que l'on voyait alors dans la pièce, Mme Betty Nansen, au contraire, à la reprise de 1917, a donné une Hedda naturaliste, complètement maîtresse d'elle-même, lucide, froide et calme [2]. Ce rôle fut un des triomphes d'Eleonora Duse, qui remporta en 1898 un énorme succès à Milan, où la pièce avait d'abord complètement échoué [3]. Plus tard, Eleonora Duse vint jouer Hedda à Kristiania, où le public se montra très méfiant, mais fut conquis. Elle donnait une Hedda pleine de vie intense, de désir de vie personnelle, dont la conduite provient de ce que ses facultés d'action et d'influence sur les gens sont en elles atrophiées et disloquées, et l'on se mit à discuter cette interprétation [4]. A la reprise de 1932 au Théâtre national d'Oslo, Mme Gerd Egede Nissen produisit grand effet en donnant une Hedda amoureuse, qui voudrait se livrer à sa passion, sans réserve, et a honte de ne pas l'oser, parce qu'elle n'a confiance en personne, surtout pas en elle-même [5]. « La tragédie dans *Hedda Gabler*

[1] Georg Brandes, *Henrik Ibsen*, p. 155.
[2] Chr[istian] R[imestad] dans *Köbenhavn*, 31 octobre 1917.
[3] *Aftenposten*, 15 mai 1898.
[4] G[ina] K[rog], *Eleonora Duse Ibsenforestillinger*, dans *Nylænde*, 1906, p. 60.
[5] *Dagbladet*, 15 février 1932.

est le fâcheux contraste entre le courage indomptable et le calcul mesquin, en quoi Ibsen se montre plein d'ironie à l'égard de lui-même [1]. »

Telle est la variété des interprétations. Une question domine : Hedda est-elle amoureuse de Lœvborg? Et même : Est-elle capable d'amour? Des critiques français en ont douté, et un freudien norvégien a considéré cette impuissance comme le sujet même du drame. Elle a, dit-il, une peur de la vie sexuelle en même temps qu'elle en a le désir et la curiosité, d'où proviennent sa névrose et sa recherche de compensations. Et Tesman, d'après lui, serait un autre exemple de cette anomalie [2]. Mais Ibsen a nettement spécifié lui-même dans ses notes : « L'attraction sexuelle est en elles, mais elles ont peur du scandale » (p. 559), et c'est bien évidemment de Hedda qu'il s'agit. C'est la peur du scandale qui est déterminante. Hedda marque une époque où la femme n'était plus l'humble servante de son mari, mais où elle était toujours l'esclave des usages, ou, comme dit Ibsen, de « la convention ».

Selon Albert Dresdner, auteur allemand dont Gerhard Gran a fait grand éloge, Hedda est une des figures les plus nettes et les plus claires qu'Ibsen ait créées, « bien qu'aucune de ses figures n'ait été aussi mal comprise ». Il blâme particulièrement la conception courante qui veut faire de Hedda la « femme incomprise ». Et lui-même dit qu'Ibsen « en réalité représente la nihiliste esthétique, le cadavre vivant, dans l'âme duquel ne peut même pas avoir lieu une lutte, parce que tout y est vide [3] », et Gran, qui avait autrefois renoncé à comprendre le drame, se rallie à cette interprétation [4].

[1] Paul Giesdahl dans *Tidens Tegn*, 17 févrire 1932.

[2] Ingjald Nissen, *Sjelelige kriser i menneskets liv. Henrik Ibsen og den moderne psykologi*, chap. VI, pp. 142-183.

[3] Albert Dresdner, *Henrik Ibsen som Nordmand og Europæer.* pp. 68-69.

[4] Gerhard Gran, *Henrik Ibsen. Liv og Værker*, II, p. 279.

HEDDA GABLER

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PERSONNAGES

JŒRGEN TESMAN, *chargé d'études sur l'histoire de la civilisation.*
MADAME HEDDA TESMAN, *sa femme.*
MADEMOISELLE JULIANE TESMAN, *sa tante.*
MADAME ELVSTED.
BRACK, *conseiller.*
EJLERT LŒVBORG.
BERTE, *domestique chez Tesman.*

(L'action se passe dans la villa de Tesman, située dans la partie ouest de la ville.)

PREMIER ACTE

(Vaste salon élégant, meublé avec goût, de couleurs sombres. Au fond, large ouverture de porte dont les portières sont tirées. Cette ouverture conduit à une pièce plus petite, de même style que le salon. A droite, dans celui-ci, une porte à deux battants donne sur le vestibule. A gauche, porte vitrée, dont la portière est également tirée. A travers les vitres on voit une partie d'une véranda couverte attenante et des arbres au feuillage automnal. Sur le devant, une table ovale, recouverte d'un tapis, est entourée de sièges. Le long du mur de droite, un large poêle de porcelaine foncée, un fauteuil à haut dossier, un petit banc avec coussin et deux tabourets. Dans l'angle du fond, à droite, un canapé de coin et une petite table ronde. A gauche sur le devant, à quelque distance du mur, un canapé. Au delà de la porte vitrée, un piano. Des deux côtés de l'ouverture du fond, se trouvent des étagères avec des terres cuites et des objets en majolique. — Dans la pièce du fond, il y a un canapé, une table et deux sièges. Au-dessus de ce canapé est accroché le portrait d'un bel homme âgé en uniforme de général. Au-dessus de la table, lampe suspendue avec une cloche de verre mat, de couleur laiteuse. — Un peu partout, dans le salon, des bouquets de fleurs dans des vases et des verres. D'autres sont posés sur les tables. Le parquet des deux pièces est recouvert d'épais tapis. — Éclairage du matin. Le soleil brille à travers la porte vitrée.)

MADEMOISELLE JULIANE TESMAN, *en chapeau, une ombrelle à la main, entre par la porte du vestibule, suivie de* BERTE, *qui porte un bouquet enveloppé de papier.* MADEMOISELLE TESMAN *est une dame d'environ soixante-cinq ans, de bonne apparence, à l'air bienveillant. Costume de sortie, gris, élégant mais simple.* BERTE *est une fille assez âgée, d'allure plutôt ordinaire et un peu paysanne.*

MADEMOISELLE TESMAN, *s'arrête à la porte, écoute, et dit en baissant la voix.*

Non, vraiment, je crois qu'ils ne sont pas levés encore !

BERTE, *de même à voix basse.*

C'est comme je disais, mademoiselle. Songez donc,... avec le vapeur qui est arrivé si tard cette nuit. Et puis après, donc ! Jésus,... tout ce que la jeune dame a voulu sortir de ses paquets, avant de pouvoir se décider à prendre du repos.

MADEMOISELLE TESMAN

C'est bien, c'est bien,... qu'ils se reposent complètement. Mais il faut que le bon air du matin les pénètre, quand ils viendront.

(Elle se dirige vers la porte vitrée, qu'elle ouvre toute grande.)

BERTE, *devant la table, embarrassée, son bouquet à la main.*

Ma foi, je ne sais pas où il reste une place convenable. Je crois que je vais le poser là, mademoiselle.

(Elle pose le bouquet sur le clavier du piano.)

MADEMOISELLE TESMAN

Eh bien ! te voilà donc avec de nouveaux maîtres, ma chère Berte. Ça m'a fait plus de peine que je ne pourrais le dire, Dieu le sait, de me séparer de toi.

BERTE, *prête à pleurer.*

Eh ben ! et moi, mademoiselle ! Qu'est-ce que je dirais? Moi qui ai mangé le pain de ces demoiselles pendant tant d'années.

MADEMOISELLE TESMAN

Il faut nous y résigner, Berte. Il n'y a vraiment pas noyen de faire autrement. Jœrgen a besoin de t'avoir

chez lui, vois-tu. Il en a besoin. C'est que tu es habituée à le soigner depuis le temps où il était petit garçon.

BERTE

Oui, mais, mademoiselle, quand je pense à celle qui reste à la maison, toujours couchée... Elle qui ne peut rien faire si on n'est pas là pour l'aider, la pauvre. Et la nouvelle bonne ! Jamais de la vie elle ne saura faire les choses comme il faut pour la malade.

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! j'arriverai bien à le lui apprendre. Et je me charge d'en faire moi-même la plus grosse part, tu comprends. Tu n'as pas à t'inquiéter autant pour ma pauvre sœur, ma chère Berte.

BERTE

Oui, mais il y a aussi autre chose, mademoiselle. J'ai bien peur de ne pas contenter la jeune dame.

MADEMOISELLE TESMAN

Mon Dieu,... au commencement, il se peut bien qu'il y ait ceci ou cela qui...

BERTE

C'est qu'elle est très difficile.

MADEMOISELLE TESMAN

Tu penses bien... La fille du général Gabler. Avec la vie à laquelle elle était habituée, du vivant du général... Peux-tu te la rappeler, chevauchant avec son père, sur l'avenue? Dans sa longue robe noire? Une plume au chapeau?

BERTE

Oh ! oui,... je crois bien !... Mais ma foi, dans ce temps-

là, je n'aurais jamais eu l'idée qu'ils auraient pu faire un couple, elle et le licencié.

MADEMOISELLE TESMAN

Moi non plus... ! Mais c'est vrai... Berte... pendant que j'y pense : tu ne dois plus appeler Jœrgen le licencié désormais. Il faut dire le docteur.

BERTE

Oui, la jeune dame a parlé de ça aussi,... cette nuit,... à peine elle avait passé la porte. Alors, c'est comme ça, mademoiselle?

MADEMOISELLE TESMAN

Bien sûr, c'est comme ça. Pense, Berte,... on l'a fait docteur à l'étranger. Tout récemment, pendant le voyage, tu comprends. Je ne m'en doutais pas,... quand il me l'a raconté sur le quai du bateau.

BERTE

Ah ! oui, il peut bien arriver à n'importe quoi, lui. Capable comme il est. Mais je n'aurais pas cru qu'il se mettrait aussi à guérir les gens.

MADEMOISELLE TESMAN

Non, ce n'est pas là le genre de docteur qu'il est devenu.

(Hochant la tête d'un air important.)

Au reste, il se peut que bientôt, tu aies à lui donner un titre encore plus beau.

BERTE

Non, vraiment ! Qu'est-ce que ce sera, mademoiselle?

MADEMOISLELE TESMAN, *souriant.*

Hm ! ... oui, si tu savais !...

(Émue.)

Ah ! mon Dieu,... si feu Jochum pouvait se lever de sa tombe et voir ce que son petit garçon est devenu !

(Elle regarde autour d'elle.)

Mais voyons, Berte,... pourquoi as-tu fait cela? Enlevé les housses de tous les meubles?

BERTE

Madame m'a dit de le faire. Elle ne peut pas supporter des housses sur des sièges, qu'elle dit.

MADEMOISELLE TESMAN

Est-ce qu'ils comptent se tenir ici... comme ça, tous les jours?

BERTE

Oui, ils avaient l'air. Madame, toujours. Car lui,... le docteur,... il n'a rien dit.

(Jœrgen Tesman arrive de la droite dans la pièce du fond en fredonnant et tenant une valise vide ouverte. C'est un homme de trente-trois ans, de taille moyenne, l'air très jeune, assez replet, la figure ouverte, ronde, réjouie, les cheveux et la barbe blonds. Il porte des lunettes et il est vêtu d'un costume d'intérieur commode, plutôt négligé.)

MADEMOISELLE TESMAN

Bonjour, bonjour, Jœrgen !

TESMAN, *dans l'ouverture entre les deux pièces.*

Tante Julle ! Chère tante Julle !

(Il vient à elle et lui serre la main.)

Venue jusqu'ici... de si bonne heure ! Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, tu penses bien que je tenais à jeter un coup d'œil chez vous.

TESMAN

Et cela, quand tu n'as pas eu ta nuit complète !

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! ça ne me fait rien du tout.

TESMAN

Bon, et tu es bien rentrée du quai? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, je suis bien rentrée,... certainement. Le conseiller a été assez aimable pour m'accompagner jusqu'à ma porte.

TESMAN

Ça nous a fait de la peine de ne pouvoir pas te prendre dans la voiture. Mais tu as pu voir toi-même... Hedda avait tant de cartons qu'il fallait caser.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, c'est étonnant, tout ce qu'elle avait de cartons.

BERTE, *à Tesman.*

Je pourrais peut-être entrer, et demander à madame si je peux l'aider à quelque chose?

TESMAN

Non, merci, Berte,... c'est inutile. Elle a dit que, si elle a besoin de toi, elle sonnera.

BERTE, *se dirige vers la droite.*

Bon, bon.

TESMAN

Mais, tiens,... prends-moi cette valise et emporte-la.

BERTE, *la prend.*

Je la mettrai au grenier.

(Elle sort par la porte du vestibule.)

TESMAN

Imagine-toi, tante,... toute cette valise était bondée rien que de copies. C'est incroyable, tout ce que j'ai récolté, çà et là, dans les archives. De vieilles affaires curieuses, que personne au monde ne connaît...

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, oui, tu n'as pas perdu ton temps pendant ton voyage de noces, toi, Jœrgen.

TESMAN

Non, je peux le dire. Mais ôte ton chapeau, tante. Attends ! Laisse-moi détacher la voilette. Hein?

MADEMOISELLE TESMAN, *pendant qu'il le fait.*

Mon Dieu !... c'est absolument comme si tu étais encore chez nous.

TESMAN, *tournant et retournant le chapeau à la main.*

Non, mais,... quel beau et somptueux chapeau tu t'es payé !

MADEMOISELLE TESMAN

Je l'ai acheté à cause de Hedda.

TESMAN

A cause de Hedda? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, pour que Hedda n'ait pas honte de moi, s'il nous arrive d'aller ensemble dans les rues.

TESMAN, *lui tapote la joue.*

Tu penses à tout, toi, tante Julle !

(Il pose le chapeau sur une chaise près de la table.)

Eh bien !... vois-tu,... nous allons nous asseoir sur ce

canapé. Et nous bavarderons un peu jusqu'à ce que Hedda vienne.

(Ils s'asseyent. Elle pose son ombrelle dans le coin du canapé.)

MADEMOISELLE TESMAN, *lui prend les deux mains et le regarde.*

Comme ça fait du bien de te retrouver et de t'avoir là, Jœrgen ! Oh ! toi, ... le vrai garçon de feu Jochum !

TESMAN

Et pour moi, donc ! De te revoir, tante Julle ! Toi qui m'as servi à la fois de père et de mère.

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! je sais bien que tu continueras à aimer tes vieilles tantes.

TESMAN

Mais décidément, aucune amélioration dans l'état de tante Rina. Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oh non !... il n'y a pas d'amélioration à espérer pour elle, la pauvre. Elle est couchée, comme elle l'est restée toutes ces années. Dieu veuille que je la conserve quelque temps encore ! Car autrement, je ne saurais que devenir, Jœrgen. Surtout maintenant que je n'ai plus à m'occuper de toi.

TESMAN, *la tapote dans le dos.*

Allons, allons... !

MADEMOISELLE TESMAN, *change brusquement de ton.*

Non, mais dire que tu es un homme marié maintenant, Jœrgen !... Et que c'est toi qui as conquis Hedda Gabler ! La ravissante Hedda Gabler. Pense un peu ! Elle qui avait tant de cavaliers autour d'elle.

TESMAN, *fredonne un peu et sourit de plaisir.*

Oui, je crois bien que j'ai pas mal de bons amis ici, dans la ville, qui sont jaloux de moi. Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Et que tu aies pu faire un si long voyage de noces! Plus de cinq mois,... presque six...

TESMAN

Oh!... pour moi ç'a été aussi une sorte de voyage d'études. Toutes ces archives que j'ai dû fouiller. Et puis la masse de livres qu'il m'a fallu lire à fond, tu sais!

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, ça doit être un travail.

(D'un ton plus intime et baissant la voix.)

Mais, écoute, Jœrgen,... n'as-tu rien... rien d'exceptionnel à me raconter?

TESMAN

Du voyage?

MADEMOISELLE TESMAN

Oui.

TESMAN

Je ne sais rien de plus que ce que j'ai écrit dans mes lettres. Que j'ai pris le grade de docteur,... je te l'ai raconté hier.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, des choses de ce genre, c'est bien. Mais je veux dire... n'as-tu pas... comment dire... des espérances...?

TESMAN

Des espérances?

MADEMOISELLE TESMAN

Mon Dieu, Jœrgen,... c'est moi ta vieille tante!

TESMAN

Certainement, j'ai des espérances.

MADEMOISELLE TESMAN

Ah !

TESMAN

J'ai les meilleures espérances d'être nommé professeur à bref délai.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, professeur, bon...

TESMAN

Ou plutôt,... je peux bien dire que je suis sûr d'être nommé. Mais, ma bonne tante Julle,... tu le sais parfaitement déjà !

MADEMOISELLE TESMAN, *avec un sourire.*

Mais oui, je le sais. Tu as raison.

(Changeant de sujet.)

... Mais ce voyage dont nous parlions... il a dû coûter horriblement cher, Jœrgen?

TESMAN

Oh ! mon Dieu,... la grosse bourse d'études a couvert une bonne partie des frais.

MADEMOISELLE TESMAN

Mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est que tu aies pu la faire suffire pour deux.

TESMAN

Non, non, ce n'est pas non plus facile à comprendre? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Et surtout quand c'est avec une dame que l'on voyage.

Car il paraît que ça revient beaucoup plus cher, qu'il n'y a pas de comparaison, à ce que j'ai entendu dire.

TESMAN

Oui, naturellement,... ça revient un peu plus cher. Mais il fallait ce voyage à Hedda, tante ! Vraiment, il fallait qu'elle l'eût. Ce n'était pas possible autrement.

MADEMOISELLE TESMAN

Non, non, ce n'était sans doute pas possible. Car un voyage de noces, c'est l'usage, aujourd'hui... Mais dis-moi,... as-tu bien visité la villa, partout?

TESMAN

Oui, tu peux me croire. Je n'ai pas arrrêté depuis qu'il fait jour.

MADEMOISELLE TESMAN

Et qu'est-ce que tu en dis,... de tout l'ensemble?

TESMAN

Superbe ! Parfait ! Il y a seulement ceci, que je ne comprends pas, c'est ce que nous ferons des deux chambres vides qui se trouvent entre la pièce du fond et la chambre à coucher de Hedda.

MADEMOISELLE TESMAN, *avec un petit rire.*

Oh ! mon cher Jœrgen, elles pourront bien être utiles... comme ça, plus tard.

TESMAN

C'est vrai, tu as raison, tante Julle ! Car à mesure que j'augmenterai ma bibliothèque, je pourrai... Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

C'est cela, mon garçon. C'est à la bibliothèque que je pensais.

TESMAN

C'est surtout à cause de Hedda que je suis content. Avant nos fiançailles, elle disait souvent qu'elle ne voudrait pas habiter ailleurs que dans la villa de Madame Falk, la femme du ministre.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, songe donc,... et juste, voilà qu'elle a été mise en vente. Au moment où vous veniez de partir en voyage.

TESMAN

Oui, tante Julle, on peut dire que nous avons eu de la chance. Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Mais c'est cher, mon bon Jœrgen ! Ce sera cher pour toi,... tout ça.

TESMAN, *la regarde, un peu inquiet.*

Oui, ça sera peut-être bien cher, ma tante?

MADEMOISELLE TESMAN

Ah ! grand Dieu !

TESMAN

Combien, crois-tu? A peu près? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Non, il m'est impossible de savoir avant que j'aie tous les comptes.

TESMAN

Heureusement le conseiller Brack a stipulé des conditions très avantageuses pour moi. Il l'a écrit lui-même à Hedda.

MADEMOISELLE TESMAN

Bon, ne t'inquiète de rien, va, mon garçon... Pour les meubles et les tapis, de plus, j'ai fourni caution.

TESMAN

Caution? Toi? Chère tante Julle,... quelle sorte de caution as-tu pu donner?

MADEMOISELLE TESMAN

J'ai donné mandat sur les rentes.

TESMAN, *sursautant.*

Hein ! Sur tes rentes... à toi et à tante Rina !

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, je ne voyais pas d'autre moyen, tu comprends.

TESMAN, *se pose devant elle.*

Voyons, tante, est-ce que tu es devenue folle ! Ces rentes,... c'est tout ce que vous avez pour vivre, toi et tante Rina.

MADEMOISELLE TESMAN

Allons, allons,... ne t'agite pas tant pour ça. Ce n'est qu'une question de forme, vois-tu. Le conseiller Brack l'a dit aussi. Car c'est lui qui a eu l'obligeance de régler toute l'affaire pour moi. Rien qu'une question de forme, il disait.

TESMAN

Oui, c'est bien possible. Mais tout de même...

MADEMOISELLE TESMAN

Car maintenant tu auras tes appointements pour payer. Et, mon Dieu, quand nous devrions aussi débourser un peu, au commencement...? Nous ne pourrions qu'être heureuses de le faire.

TESMAN

Oh ! tante,... tu ne seras jamais lasse de te sacrifier pour moi !

MADEMOISELLE TESMAN, *se lève et lui pose les mains sur les épaules*

Est-ce que j'ai aucune autre joie en ce monde que d'aplanir la route devant toi, mon cher garçon? Toi qui n'as eu ni père ni mère sur qui t'appuyer. Et nous arrivons au but, vois-tu ! L'avenir a pu paraître assez sombre, par moment, Mais, Dieu merci, les obstacles sont franchis, maintenant. Jœrgen !

TESMAN

Oui, c'est même curieux, en somme, comme tout s'est bien arrangé.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui,... et ceux qui étaient contre toi... et qui voulaient te barrer le chemin,... ils ont eu le dessous, complètement. Ils sont tombés, eux, Jœrgen ! Celui qui était pour toi le plus dangereux,... il est tombé le plus bas, lui... Et maintenant il en est là, où sa conduite l'a mené,... pauvre homme fourvoyé.

TESMAN

As-tu entendu parler d'Ejlert? Depuis mon départ, je veux dire.

MADEMOISELLE TESMAN

J'ai entendu dire seulement qu'il aurait publié un nouveau livre.

TESMAN

Comment ! Ejlert Lœvborg? Récemment? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, on le dit. Dieu sait si ce livre peut avoir quelque importance, crois-tu? Non, quand *ton* nouveau livre paraîtra,... ce sera autre chose, ça, Jœrgen. De quoi traitera-t-il?

TESMAN

Il traitera de l'industrie domestique dans le Brabant au moyen âge.

MADEMOISELLE TESMAN

Non,... dire que tu peux écrire aussi sur un pareil sujet !

TESMAN

D'ailleurs, il se peut que ce livre tarde longtemps encore. J'ai ces collections de notes considérables qu'il faut d'abord classer, vois-tu.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, collectionner, classer,... tu t'y entends. Tu n'es pas pour rien le fils de feu Jochum.

TESMAN

Et comme je serai heureux de me mettre en train. Surtout maintenant que j'ai mon foyer, ma propre maison confortable pour travailler.

MADEMOISELLE TESMAN

Et avant tout, maintenant que tu as celle que ton cœur désirait, cher Jœrgen.

TESMAN, *la prend dans ses bras.*

Oh ! oui, oui, tante Julle ! Hedda,... c'est encore le plus merveilleux de toute l'histoire.

(Il regarde vers l'ouverture au fond.)

Je crois que la voilà qui vient. Hein?

(Hedda traverse la chambre du fond, venant de la gauche. C'est une dame de vingt-neuf ans. Visage et corps de forme noble et distinguée. La couleur de la peau est pâle et mate. Les yeux gris d'acier expriment un calme froid et lucide. Les cheveux sont d'un beau châtain, mais pas très fournis. Elle porte une robe du matin élégante, assez lâche.)

MADEMOISELLE TESMAN, *va au-devant de Hedda.*

Bonjour, chère Hedda ! Un cordial bonjour !

HEDDA, *lui tend la main.*

Bonjour, chère mademoiselle Tesman ! En visite de si bonne heure? Voilà qui est aimable.

MADEMOISELLE TESMAN, *paraît un peu gênée.*

Allons,... avez-vous bien dormi, ma jeune dame, dans votre nouvelle maison ?

HEDDA

Oh ! oui, merci. A peu près.

TESMAN, *rit.*

A peu près ! Non, tu es bonne, Hedda. Tu dormais comme une pierre, quand je me suis levé.

HEDDA

Heureusement. D'ailleurs, il faut s'habituer à tout ce qui est nouveau, mademoiselle Tesman. On y arrive peu à peu.

(Elle regarde à gauche.)

Hou !... voilà que la bonne a ouvert la porte de la terrasse. On est dans un bain de soleil ici.

MADEMOISELLE TESMAN, *se dirige vers la porte.*

Eh bien ! nous allons fermer.

HEDDA

Non, non, pas comme ça. Cher Tesman, tire les portières. On aura une lumière plus douce.

TESMAN, *près de la porte.*

Parfaitement,... parfaitement... Voilà, Hedda,... maintenant tu auras à la fois de l'ombre et l'air pur.

HEDDA

Oui, l'air pur, il en est vraiment besoin ici. Une telle abondance de fleurs... Mais... ne voulez-vous pas vous asseoir, mademoiselle Tesman?

MADEMOISELLE TESMAN

Non, merci bien. Je sais qu'on va bien ici,... Dieu merci ! Et maintenant je vais rentrer... retrouver la malade qui attend et qui souffre, la pauvre.

TESMAN

Fais-lui bien toutes mes amitiés, n'est-ce pas? Et dis-lui que j'irai la voir dans le courant de la journée.

MADEMOISELLE TESMAN

Bon, bon, je lui dirai. Mais c'est vrai, Jœrgen...

(Elle cherche dans la poche de sa robe.)

J'allais l'oublier. J'ai là quelque chose pour toi.

TESMAN

Qu'est-ce que c'est, tante? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN, *tire un paquet plat enveloppé d'un journal et le lui tend.*

Tiens, mon cher garçon.

TESMAN, *ouvre le paquet.*

Non, vraiment... tu les as mises de côté pour moi, tante Julle ! Hedda ! C'est vraiment touchant, dis donc ! Hein?

HEDDA, *près des étagères, à droite.*

Oui, qu'est-ce que c'est?

TESMAN

Mes vieilles pantoufles ! Pour le matin, dis donc.

HEDDA

Ah ! oui. Je me rappelle que tu en parlais souvent pendant le voyage.

TESMAN

Oui, elles me manquaient terriblement.

(Il va vers elle.)

Il faut que tu les voies, Hedda.

HEDDA, *vers le poêle.*

Non, merci, je ne m'en soucie vraiment pas.

TESMAN, *la suit.*

Songe donc,... tante Rina, dans son lit, les a brodées pour moi. Malade comme elle était. Oh ! tu ne peux pas t'imaginer combien de souvenirs y sont attachés.

HEDDA, *près de la table.*

Pas précisément pour moi.

MADEMOISELLE TESMAN

En cela Hedda peut avoir raison, Jœrgen.

TESMAN

Oui, mais il me semble que, maintenant qu'elle fait partie de la famille...

HEDDA, *l'interrompant.*

Avec cette fille-là, il n'y aura pas moyen de s'arranger.

MADEMOISELLE TESMAN

Pas moyen de s'arranger avec Berte?

TESMAN

Voyons,... qu'est-ce qui te fait dire ça? Hein !

HEDDA, *montrant du doigt.*

Regarde ! Elle laisse traîner son vieux chapeau sur la chaise.

TESMAN, *effrayé, laisse tomber ses pantoufles par terre.*

Oh ! Hedda... !

HEDDA

Songe un peu,... si quelqu'un venait et voyait cela.

TESMAN

Non, mais Hedda,... c'est le chapeau de tante Julle !

HEDDA

Vraiment ?

MADEMOISELLE TESMAN, *prend le chapeau.*

Mais oui, c'est bien mon chapeau. Et pour être vieux, il ne l'est pas, ma petite madame Hedda.

HEDDA

Je ne l'ai vraiment pas examiné de si près, mademoiselle Tesman.

MADEMOISELLE TESMAN, *le met.*

Pour dire les choses comme elles sont, c'est la première fois que je le porte. Oui, Dieu sait que c'est vrai.

TESMAN

Et il est superbe. Magnifique !

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! il ne faut pas exagérer, mon cher Jœrgen.

(Elle regarde autour d'elle.)

L'ombrelle... ? La voilà.

(Elle la prend.)

Car elle est à moi aussi.

(Entre ses dents.)

Pas à Berte.

TESMAN

Chapeau neuf et ombrelle neuve ! Non, pense donc, Hedda !

HEDDA

Elle est jolie et élégante.

TESMAN

Oui, n'est-ce pas? Hein? Mais, tante, regarde bien Hedda, avant de t'en aller ! Vois comme elle est jolie et élégante, elle !

MADEMOISELLE TESMAN

Hé ! mais, cela n'est pas nouveau. On sait bien que Hedda a toujours été charmante.

(Elle fait un signe de tête et se dirige vers la droite.)

TESMAN, *la suit.*

Oui, mais n'as-tu pas remarqué comme elle a engraissé et s'est épanouie? Comme elle a pris de l'embonpoint pendant le voyage?

HEDDA, *remonte.*

Oh ! laisse donc... !

MADEMOISELLE TESMAN, *s'est arrêtée et se retourne.*

De l'embonpoint?

TESMAN

Oui, tante Julle, tu ne peux pas bien te rendre compte, maintenant qu'elle a cette robe. Mais moi, qui ai l'occasion de...

HEDDA, *près de la porte vitrée, avec impatience.*

Oh ! tu n'as l'occasion de rien du tout !

TESMAN

Ça doit être l'air des montagnes, là-bas, dans le Tyrol.

HEDDA, *sèchement, pour couper court.*

Je suis absolument la même qu'à mon départ.

TESMAN

Oui, c'est ce que tu dis. Mais tu ne l'es certainement pas. Est-ce que tu ne trouves pas, tante?

MADEMOISELLE TESMAN, *a joint les mains et s'extasie devant elle.*

Charmante,... charmante,... Hedda est charmante.

(Va vers elle, lui incline la tête de ses deux mains et lui donne un baiser sur les cheveux.)

Dieu garde et bénisse Hedda Tesman. Pour Jœrgen.

HEDDA, *se dégage doucement.*

Oh... ! Lâchez-moi.

MADEMOISELLE TESMAN, *avec une émotion paisible.*

Tous les jours je viendrai vous trouver tous deux.

TESMAN

C'est cela, tu viendras, tante ! Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Adieu,... adieu !

(Elle sort par la porte du vestibule. Tesman la reconduit. La porte reste entr'ouverte. On entend Tesman renouveler ses amitiés pour la tante Rina et ses remerciements pour les pantoufles.

En même temps, Hedda arpente le salon, lève les bras, ferme les poings comme en fureur. Puis, elle écarte les portières de la porte vitrée, et reste là, debout, à regarder dehors.

Un peu après, Tesman rentre, et ferme la porte derrière lui.)

TESMAN, *ramasse les pantoufles.*

Qu'est-ce que c'est que tu regardes là, Hedda?

HEDDA, *redevenue calme et maîtresse d'elle-même.*

Je regarde seulement le feuillage. Il est tout jaune. Et fané.

TESMAN, *enveloppe les pantoufles et les pose sur la table.*

Oui, c'est qu'aussi nous sommes en septembre maintenant.

HEDDA, *de nouveau agitée.*

Oui, dire que... que nous sommes déjà en... en septembre.

TESMAN

Tu ne trouves pas que tante Julle était singulière, dis donc? Solennelle, presque. Peux-tu comprendre ce qui lui a pris? Hein?

HEDDA

Je ne sais, je ne la connais presque pas. Ne lui arrive-t-il pas souvent d'être ainsi?

TESMAN

Non, pas de cette manière-là.

HEDDA, *quitte la porte vitrée.*

Crois-tu qu'elle ait été vexée pour son chapeau?

TESMAN

Oh ! pas sérieusement. Peut-être un peu sur le moment...

HEDDA

Mais aussi, qu'est-ce que c'est que ces façons d'ôter son chapeau et de le laisser traîner dans le salon ! Ça ne se fait pas.

TESMAN

Oh ! tu peux être sûre que tante Julle ne le fera plus.

HEDDA

D'ailleurs, j'arrangerai les choses avec elle.

TESMAN

Oui, ma chère, bonne Hedda, fais-le !

HEDDA

Quand tu iras les voir dans la journée, tu peux l'inviter à venir ici ce soir.

TESMAN

Oui, je n'y manquerai pas. Et il y a encore une chose que tu peux faire, et dont elle serait si contente.

HEDDA

Quoi?

TESMAN

Si tu pouvais te décider à la tutoyer. Fais-le pour moi, Hedda? Hein?

HEDDA

Non, non, Tesman,... il ne faut pas me demander cela. Je te l'ai déjà dit une fois. J'essayerai de l'appeler tante. Et ce sera bien assez.

TESMAN

Bien, bien. Je trouve seulement que, maintenant que tu appartiens à la famille, tu...

HEDDA

Hm !... en vérité je ne sais pas...

(Elle remonte vers l'ouverture au fond.)

TESMAN, *après un court silence.*

Est-ce que tu es contrariée, Hedda? Hein?

HEDDA

Je regarde seulement mon vieux piano. Il ne fait pas bien dans l'ensemble.

TESMAN

Aux premiers appointements que je toucherai, nous verrons à le changer.

HEDDA

Non, non,... pas changer. Je ne veux pas m'en défaire. Nous le placerons plutôt dans la pièce du fond. Et nous pouvons en avoir un autre ici à la place. Quand l'occasion se présentera, j'entends.

TESMAN, *un peu déconfit.*

Oui,... nous pouvons aussi faire ça.

HEDDA, *prend le bouquet sur le piano.*

Ces fleurs-là n'étaient pas là cette nuit, quand nous sommes arrivés.

TESMAN

C'est sûrement tante Julle qui te les a apportées.

HEDDA, *regarde dans le bouquet.*

Une carte de visite.

(La prend et lit.)

« Je reviendrai plus tard dans la journée. » Peux-tu deviner de qui c'est?

TESMAN

Non, De qui donc? Hein?

HEDDA

Il y a : « Madame Elvsted. »

TESMAN

Non, vraiment? Madame Elvsted, la femme du bailli! Mademoiselle Rysing, autrefois.

HEDDA

C'est cela même. Cette femme aux cheveux irritants,

qu'elle promenait avec ostentation. Ta vieille flamme, à ce que j'ai entendu dire.

TESMAN, *rit.*

Oh ! ça n'a pas duré longtemps. Et c'était avant que je t'aie connue, Hedda. Mais... elle est donc en ville?

HEDDA

C'est curieux qu'elle nous rende visite. Je la connais presque seulement pour avoir été à l'école avec elle.

TESMAN

Oui, je ne l'ai, certes, pas vue depuis... Dieu sait combien de temps ! Dire qu'elle peut supporter de vivre là-haut, dans un pareil coin perdu. Hein?

HEDDA, *réfléchit, et dit soudain.*

Écoute, Tesman,... n'est-ce pas là-haut, quelque part, qu'il s'est retiré,... lui,... Ejlert Lœvborg?

TESMAN

Oui, c'est justement de ces côtés-là.

(Berte entre par la porte du vestibule.)

BERTE

Madame, c'est de nouveau cette dame qui est venue et qui a donné des fleurs ce matin.

(Elle les désigne.)

Celles que tient madame.

HEDDA

Ah ! c'est elle? Bien, voulez-vous la faire entrer.

(Berte ouvre la porte à Mme Elvsted, et sort. — Mme Elvsted est une personne grêle, jolie, aux traits délicats. Ses yeux sont bleu-clair; grands, ronds, et un peu saillants, avec une expression interrogative et intimidée. Ses cheveux sont extrê-

mement clairs, presque d'un blanc doré, d'une abondance exceptionnelle et très ondulés. Elle est de deux ans plus jeune que Hedda. Son costume est une robe de visite sombre, élégante, mais non tout à fait à la dernière mode.

HEDDA, *va au-devant d'elle d'un air aimable.*

Bonjour, ma bonne Madame Elvsted. Je suis heureuse de vous revoir enfin.

MADAME ELVSTED, *nerveuse, cherchant à se dominer.*

Oui, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes rencontrées.

TESMAN, *lui tend la main.*

Et nous deux aussi. Hein?

HEDDA

Je vous remercie de vos délicieuses fleurs...

MADAME ELVSTED

Oh ! je vous en prie... Je serais venue ici tout de suite hier après-midi. Mais j'ai appris que vous étiez en voyage...

TESMAN

Vous êtes arrivée en ville tout récemment? Hein?

MADAME ELVSTED

Je suis arrivée hier vers midi. Oh ! ce fut un vrai désespoir, lorsque l'on m'a dit que vous n'étiez pas chez vous.

HEDDA

Désespoir ! Pourquoi cela?

TESMAN

Mais, ma chère Madame Rysing,... Madame Elvsted, je veux dire,...

HEDDA

Il n'y a pas, au moins, de danger qui menace?

MADAME ELVSTED

Si, il y en a. Et je ne connais pas ici âme qui vive, en dehors de vous, à qui je pourrais m'adresser.

HEDDA, *pose le bouquet sur la table.*

Venez,... asseyons-nous sur le canapé...

MADAME ELVSTED

Oh ! je suis bien trop inquiète pour m'asseoir !

HEDDA

Mais non, calmez-vous. Venez ici.

(Elle fait asseoir Mme Elvsted sur le canapé, et s'assied auprès d'elle.)

TESMAN

Eh bien? Et alors, madame...?

HEDDA

Est-il arrivé quelque chose de particulier là-haut, chez vous?

MADAME ELVSTED

Oui,... c'est cela, et ce n'est pas cela. Oh !... je voudrais tant que vous ne vous mépreniez pas...

HEDDA

Aussi le mieux est-il d'aller droit au fait, Madame Elvsted.

TESMAN

Car c'est bien pour cela que vous êtes venue. Hein?

MADAME ELVSTED

Oui, oui,... c'est cela. Et alors, je dois vous dire,... si

vous ne le savez pas déjà,... que Ejlert Lœvborg aussi est en ville.

HEDDA

Lœvborg est... !

TESMAN

Non, Ejlert Lœvborg serait revenu ! Dis donc, Hedda !

HEDDA

Mon Dieu, j'ai entendu.

MADAME ELVSTED

Il y a déjà une semaine qu'il est ici. Pensez donc, ... toute une semaine ! Dans cette ville si dangereuse. Tout seul ! Avec toute la mauvaise compagnie qui se trouve ici.

HEDDA

Mais, chère Madame Elvsted,... en quoi Lœvborg vous touche-t-il?

MADAME ELVSTED, *intimidée, la regarde, et dit rapidement.*

Il a été le professeur des enfants.

HEDDA

De vos enfants?

MADAME ELVSTED

Ceux de mon mari. Je n'en ai pas.

HEDDA

De vos beaux-enfants, alors.

MADAME ELVSTED

Oui.

TESMAN, *balbutiant un peu.*

Était-il donc assez... je ne sais comment m'exprimer,... assez... régulier dans sa façon de vivre, pour que l'on pût le charger de cela? Hein?

MADAME ELVSTED

Dans ces deux dernières années, il n'y a rien eu à dire sur lui.

TESMAN

Non, vraiment? Dis donc, Hedda?

HEDDA

J'entends.

MADAME ELVSTED

Pas la moindre chose, je vous assure ! Sous aucun rapport. Mais tout de même,... Maintenant que je le sais ici... dans cette grande ville... Et avec tout l'argent qu'il a sur lui. J'ai terriblement peur pour lui.

TESMAN

Mais pourquoi donc n'est-il pas resté là-haut, où il était? Chez vous et votre mari? Hein?

MADAME ELVSTED

Une fois que son livre a paru, il n'a plus pu tenir en repos chez nous.

TESMAN

Oui, c'est vrai,... tante Julle a dit qu'il avait publié un nouveau livre.

MADAME ELVSTED

Oui, un gros livre, qui traite du progrès de la civilisation... comme ça, en général. Il y a de cela une quinzaine de jours. Et comme le livre a été beaucoup acheté et lu,... et qu'il a fait grand bruit...

TESMAN

Ah ! il a fait grand bruit? Ce doit être un ouvrage qu'il avait gardé de son bon temps.

MADAME ELVSTED

D'autrefois, vous voulez dire.

TESMAN

Mais oui.

MADAME ELVSTED

Non, il l'a écrit tout entier là-haut chez nous... dans la dernière année.

TESMAN

Voilà qui est agréable à entendre, Hedda ! Songe donc, n'est-ce pas?

MADAME ELVSTED

Hélas ! oui, si seulement cela devait continuer !

HEDDA

L'avez-vous revu ici?

MADAME ELVSTED

Non, pas encore. J'ai eu tant de peine à me procurer son adresse. Mais ce matin j'ai pu l'avoir enfin.

HEDDA, *avec un regard scrutateur.*

Au fond, je trouve un peu singulier de la part de votre mari que... hm !...

MADAME ELVSTED, *avec un sursaut nerveux.*

De mon mari ! Quoi donc?

HEDDA

Qu'il vous envoie, vous, à la ville, chargée d'une pareille mission. Qu'il ne soit pas parti lui-même à la recherche de son ami.

MADAME ELVSTED

Oh ! non, non,... mon mari n'a pas le temps. Et puis il y avait... des achats que je devais faire.

HEDDA, *sourit légèrement.*

Alors, c'est une autre affaire.

MADAME ELVSTED, *se lève soudain, très agitée.*

Et maintenant, monsieur Tesman, je vous en prie et supplie,... accueillez bien Ejlert Lœvborg, s'il vient vous voir ! Et il viendra, certainement. Mon Dieu,... vous avez été très bons amis, autrefois, n'est-ce pas? Et puis, ce sont les mêmes sujets que vous étudiez, tous les deux. Les mêmes sciences, autant que je peux comprendre...

TESMAN

Heu !... c'étaient bien les mêmes autrefois, en tout cas.

MADAME ELVSTED

Oui, et c'est pourquoi je vous prie instamment de... d'avoir l'œil sur lui,... vous aussi. Oh ! monsieur Tesman, n'est-ce pas?... vous me promettez bien cela?

TESMAN

Oui, de grand cœur, madame Rysing...

HEDDA

Elvsted.

TESMAN

Je ferai certainement pour Ejlert tout ce qui me sera possible. Vous pouvez y compter.

MADAME ELVSTED

Oh ! comme vous êtes bon !

(Elle lui serre les mains.)

Merci, merci, merci !

(Effrayée.)

Oui, car mon mari a tant d'affection pour lui !

HEDDA, *se lève.*

Tu devrais lui écrire, Tesman. Car il ne viendra peut-être pas te voir de lui-même.

TESMAN

Oui, c'est peut-être ce qu'il faudrait faire, Hedda? Hein?

HEDDA

Et le plus tôt serait le mieux. Tout de suite, il me semble.

MADAME ELVSTED, *avec prière.*

Oh ! oui, si vous vouliez !

TESMAN

Je vais écrire à l'instant même. Avez-vous son adresse, madame... madame Elvsted?

MADAME ELVSTED.

Oui.

(Elle tire un bout de papier de sa poche et le lui tend.)

Elle est là-dessus.

TESMAN

Bien, bien. J'y vais...

(Il regarde autour de lui.)

C'est vrai,... les pantoufles? Ah ! les voilà.

(Il prend le paquet et va pour sortir.)

HEDDA

Écris-lui une lettre chaleureuse et amicale. Et bien longue, aussi.

TESMAN

Oui, c'est ce que je vais faire.

MADAME ELVSTED

Mais surtout, pas un mot, pour dire que je suis intervenue !

TESMAN

Non, cela va de soi. Hein?

(Il sort par la pièce du fond, à droite.)

HEDDA, *va vers Mme Elvsted, sourit, et dit à voix basse.*

Voilà. Nous avons attrapé deux mouches d'un coup.

MADAME ELVSTED

Qu'entendez-vous par là?

HEDDA

N'avez-vous pas compris que je voulais l'éloigner?

MADAME ELVSTED

Oui, pour qu'il écrive la lettre...

HEDDA

Et afin de pouvoir causer seule à seule avec vous.

MADAME ELVSTED, *toute décontenancée.*

Sur le même sujet !

HEDDA

Oui précisément.

MADAME ELVSTED, *inquiète.*

Mais il n'y a rien de plus, madame Tesman ! Vraiment rien de plus !

HEDDA

Si fait, il y a, sûrement. Il y a beaucoup plus. Je comprends au moins cela. Venez ici,... Nous allons nous installer tout à fait dans l'intimité.

(Elle force Mme Elvsted à s'asseoir dans le fauteuil près du poêle et se met elle-même sur un des tabourets.)

MADAME ELVSTED, *craintive, regarde sa montre.*

Mais, chère, excellente madame... Je me proposais de partir maintenant.

HEDDA

Oh ! ce n'est pas si pressé... Voyons? Racontez-moi un peu comment vous vous trouvez chez vous.

MADAME ELVSTED

Oh ! c'est justement cela dont je voudrais éviter de parler, par-dessus tout.

HEDDA

Mais à moi, ma chère...? Mon Dieu, nous qui avons été à l'école ensemble.

MADAME ELVSTED

Oui, mais vous étiez une classe au-dessus de moi. Oh ! comme j'avais peur de vous dans ce temps-là !

HEDDA

Vous aviez peur de moi?

MADAME ELVSTED

Oui. Terriblement. Car lorsque nous nous rencontrions dans les escaliers, vous me tiriez toujours les cheveux.

HEDDA

Non, vraiment?

MADAME ELVSTED

Oui, et un jour vous m'avez dit que vous vouliez me les arracher.

HEDDA

Oh ! c'était des paroles en l'air, vous savez bien.

MADAME ELVSTED

Oui, mais j'étais si bête dans ce temps-là... Et, en tout

cas, depuis lors... nous avons vécu si loin... si loin l'une de l'autre. Nos cercles de relations étaient tout à fait différents.

HEDDA

Eh bien ! nous tâcherons de nous rapprocher de nouveau. Écoutez donc ! A l'école nous nous tutoyions. Et nous nous appelions par nos prénoms...

MADAME ELVSTED

Non, là, sûrement, vous vous trompez.

HEDDA

Non, je ne me trompe pas, certes non. Je me le rappelle très bien. Aussi, nous serons intimes, maintenant comme autrefois.

(Elle se rapproche avec son tabouret.)

Et voilà !

(Elle l'embrasse sur la joue.)

Tu vas me dire tu et m'appeler Hedda.

MADAME ELVSTED, *lui serre les mains et les tapote.*

Oh ! tant de bonté et d'amitié... ! C'est à quoi je ne suis pas du tout habituée.

HEDDA

Allons, allons ! Et je te dirai tu, comme autrefois, et je t'appellerai ma chère Thora.

MADAME ELVSTED

Thea, je m'appelle.

HEDDA

C'est juste. Naturellement. Thea, je voulais dire.

(Elle la regarde avec compassion.)

Alors, tu es si peu habituée à la bonté et à l'amitié, toi, Thea? Dans ton propre foyer?

MADAME ELVSTED

Oh ! si j'avais un foyer ! Mais je n'en ai pas. Je n'en ai jamais eu.

HEDDA, *lui jette un coup d'œil.*

Je me suis doutée que ce devait être quelque chose comme ça.

MADAME ELVSTED, *découragée, le regard vague.*

Oui,... oui,... oui.

HEDDA

Je ne me rappelle plus très bien. Mais n'était-ce pas, tout d'abord, pour tenir la maison que tu es allée là-haut chez le bailli?

MADAME ELVSTED.

En réalité, je devais y être gouvernante. Mais sa femme,... sa première femme,... était de santé délicate,... restait couchée la plupart du temps. C'est pourquoi j'ai dû me charger de la maison aussi.

HEDDA

Et puis,... tu as fini... par devenir maîtresse de la maison.

MADAME ELVSTED, *tristement.*

Oui, c'est ce que je suis devenue.

HEDDA

Voyons un peu... Combien de temps, à peu près, y a-t-il de cela?

MADAME ELVSTED

Que je suis mariée?

HEDDA

Oui.

MADAME ELVSTED

Il y a environ cinq ans maintenant.

HEDDA

Parfaitement ; ça doit être ça.

MADAME ELVSTED

Oh ! ces cinq années... ! Ou surtout les deux, trois dernières ! Oh ! si vous pouviez vous les représenter...

HEDDA, *lui donne un léger coup sur la main.*

Vous? Fi, Thea !

MADAME ELVSTED

Non, non, je vais essayer... Oui, si... si tu pouvais soupçonner et comprendre...

HEDDA, *comme en passant.*

Ejlert Lœvborg aussi a été là-haut trois ans, je crois.

MADAME ELVSTED, *la regarde avec inquiétude.*

Ejlert Lœvborg? Oui,... trois ans.

HEDDA

L'avais-tu déjà connu en ville auparavant?

MADAME ELVSTED

Presque pas. C'est-à-dire,... de nom, naturellement.

HEDDA

Et alors, là-haut,... il est donc venu chez vous, dans la maison?

MADAME ELVSTED

Oui, il venait chez nous tous les jours. Il donnait les leçons aux enfants. Car à la longue, je ne pouvais pas, seule, me charger de tout.

HEDDA

Non, ça se comprend... Et ton mari...? Il doit être souvent en voyage?

MADAME ELVSTED

Oui. Vous... tu peux bien penser qu'il est fréquemment obligé, comme bailli, d'aller ici ou là dans le district.

HEDDA, *s'appuie contre le bras du fauteuil.*

Thea,... ma pauvre bonne Thea,... il faut maintenant que tu me racontes tout,... bien exactement.

MADAME ELVSTED

Eh bien ! interroge-moi.

HEDDA

Comment est ton mari, au juste, dis-moi, Thea? Je veux dire,... comme ça... dans les relations. Est-il bon envers toi?

MADAME ELVSTED, *se dérobant.*

Il croit certainement lui-même qu'il fait tout pour le mieux.

HEDDA

Il me semble seulement qu'il doit être trop âgé pour toi. Sûrement plus d'une vingtaine d'années de plus?

MADAME ELVSTED, *irritée.*

Cela aussi. Une chose s'ajoute à l'autre. Tout me rebute en lui ! Nous n'avons pas une pensée commune. Rien au monde de commun... lui et moi.

HEDDA

Mais n'a-t-il pas tout de même de l'affection pour toi? A sa manière?

MADAME ELVSTED

Oh ! je ne sais ce qu'il a. Je lui suis utile, voilà tout. Et ça ne coûte pas cher de m'entretenir. Je suis bon marché.

HEDDA

C'est bête de ta part.

MADAME ELVSTED, *branlant la tête.*

Je ne peux pas être autrement. Pas avec lui. Il n'a vraiment d'affection pour personne d'autre que lui-même. Peut-être un peu aussi pour les enfants.

HEDDA

Et aussi pour Ejlert Lœvborg, Thea.

MADAME ELVSTED, *la regarde.*

Pour Ejlert Lœvborg ! D'où peut te venir cette idée?

HEDDA

Mais, chère,... il me semble, puisqu'il t'envoie jusqu'ici, en ville, pour le chercher...

(Avec un sourire presque imperceptible.)

D'ailleurs, tu l'as dit toi-même à Tesman.

MADAME ELVSTED, *avec une contraction nerveuse.*

Non, vraiment? Oui, je l'ai dit.

(Elle prend son parti en baissant la voix.)

Non,... autant le dire tout de suite ! Car ça deviendra quand même public !

HEDDA

Mais, ma chère Thea...?

MADAME ELVSTED

Eh bien, bref ! Mon mari n'a pas su du tout que je partais.

HEDDA

Comment ! Ton mari ne l'a pas su !

MADAME ELVSTED

Non, bien entendu. Il n'était pas à la maison, d'ailleurs. Il était en voyage, lui aussi. Oh ! je ne pouvais plus y tenir, Hedda ! C'était impossible ! Seule, comme je le serais restée là-haut désormais.

HEDDA

Bien? Et alors?

MADAME ELVSTED

Alors, j'ai fait un paquet de mes affaires, tu comprends. Rien que l'indispensable. Comme ça, sans rien dire. Et je suis partie.

HEDDA

Tout simplement?

MADAME ELVSTED

Oui. Et j'ai pris le train jusqu'à la ville.

HEDDA

Ma chère, bonne Thea,... et tu as osé faire cela !

MADAME ELVSTED, *se lève et fait quelques pas.*

Oui, qu'est-ce que j'aurais bien pu faire, sans cela !

HEDDA

Mais que crois-tu que dira ton mari, quand tu rentreras?

MADAME ELVSTED, *près de la table, regarde Hedda.*

Là-haut, chez lui?

HEDDA

Mais oui,... mais oui !

MADAME ELVSTED

Là-haut, chez lui, jamais je ne reviendrai.

HEDDA, *se lève et se rapproche.*

Alors,... c'est pour tout de bon... que tu as tout quitté?

MADAME ELVSTED

Oui. J'ai trouvé que je n'avais pas autre chose à faire.

HEDDA

Et puis... dire que tu es partie si ouvertement.

MADAME ELVSTED

Oh ! il n'y a pas moyen de cacher ces choses-là.

HEDDA

Mais que crois-tu que les gens diront de toi, Thea?

MADAME ELVSTED

Qu'ils disent donc ce qu'ils voudront, mon Dieu.

(Elle s'assied, lasse et triste, sur le canapé.)

Car je n'ai fait rien d'autre que ce que je *devais* faire.

HEDDA, *après un court silence.*

Qu'est-ce que tu comptes entreprendre? Quel métier exercer?

MADAME ELVSTED

Je ne sais pas encore. Je sais seulement qu'il *faut* que je vive là où vit Ejlert Lœvborg... Si je *dois* vivre, du moins.

HEDDA, *prend une chaise près de la table, et la rapproche, s'assied près de Mme Elvsted et lui caresse les mains.*

Dis-moi, Thea,... comment est-ce venu, ce... ces relations d'amitié... entre toi et Ejlert Lœvborg?

MADAME ELVSTED

Oh ! c'est venu peu à peu. J'ai acquis une sorte de pouvoir sur lui.

HEDDA

Vraiment?

MADAME ELVSTED

Il a abandonné ses vieilles habitudes. Non pas que je l'en aie prié. Car je n'ai jamais osé le faire. Mais il a bien remarqué que cela m'était désagréable. Et alors, il a cessé.

HEDDA, *cachant un involontaire sourire de mépris.*

Tu as donc opéré son relèvement,... comme on dit,... toi, petite Thea.

MADAME ELVSTED

Oui, du moins, c'est ce qu'il dit lui-même. Et lui,... de son côté,... il a fait de moi, en quelque sorte, une vraie personne. Il m'a appris à penser,... à comprendre bien des choses.

HEDDA

Il te donnait peut-être des leçons, à toi aussi.

MADAME ELVSTED

Non, pas précisément des leçons. Mais il causait avec moi. Il causait d'une foule de sujets. Puis, est venu le temps délicieux, heureux, où j'ai pris part à son travail ! Où il m'a été donné de l'aider !

HEDDA

Tu l'as aidé?

MADAME ELVSTED

Oui ! Quand il écrivait, il fallait toujours que je fusse au courant.

HEDDA

Comme deux bons camarades, enfin.

MADAME ELVSTED, *excitée.*

Camarades ! Imagine-toi, Hedda,... c'est ce qu'il disait aussi... ! Oh ! je devrais éprouver une grande joie intérieure. Mais je ne le peux pas non plus. Car je ne sais pas si cela durera.

HEDDA

Tu n'es pas sûre de lui plus que ça?

MADAME ELVSTED

L'ombre d'une femme est entre Ejlert Lœvborg et moi.

HEDDA, *la regarde, attentive.*

Qui cela peut-il être?

MADAME ELVSTED

Je ne sais pas. Une femme ou une autre de... de son temps d'autrefois. Une femme qu'il n'a sûrement pas tout à fait oubliée.

HEDDA

Qu'est-ce qu'il a dit... de cette histoire?

MADAME ELVSTED

Il ne lui est arrivé qu'une fois... très rapidement... d'y faire allusion.

HEDDA

Bien ! Et qu'a-t-il dit alors?

MADAME ELVSTED

Il a dit que, lorsqu'ils s'étaient séparés, elle aurait voulu lui tirer un coup de pistolet.

HEDDA, *froidement, se dominant.*

Allons donc ! On ne fait pas de ces choses-là, ici.

MADAME ELVSTED

Non. C'est pourquoi je crois que ça doit être la chanteuse aux cheveux roux qu'un certain temps il...

HEDDA

Oui, c'est bien possible.

MADAME ELVSTED

Car je me rappelle qu'on disait d'elle qu'elle portait une arme chargée.

HEDDA

Ah ! bien,... alors c'est elle, évidemment.

MADAME ELVSTED, *se tord les mains.*

Oui, mais pense donc, Hedda,... voilà que, me dit-on, cette chanteuse... elle est revenue en ville ! Oh !... quelle angoisse...

HEDDA, *avec un coup d'œil vers la pièce du fond.*

Chut ! Voilà Tesman.

(Elle se lève et chuchote.)

Thea,... tout ceci doit rester entre toi et moi.

MADAME ELVSTED, *sursautant.*

Oh ! oui,... oui ! Pour l'amour de Dieu... !

(Jœrgen Tesman, une lettre à la main, entre par la pièce du fond, venant de la droite.)

TESMAN

Voilà,... l'épître achevée.

HEDDA

C'est parfait. Mais madame Elvsted veut s'en aller, je

crois. Attends un instant. Je vais la reconduire à la porte du jardin.

TESMAN

Dis donc, Hedda,... Berte pourrait peut-être se charger de ceci?

HEDDA, *prend la lettre.*

Je vais lui donner l'ordre.

(Berte entre par la porte du vestibule.)

BERTE

Monsieur le conseiller Brack est là, et dit qu'il voudrait présenter ses compliments.

HEDDA

Bien, faites entrer le conseiller. Et puis,... écoutez,... jetez cette lettre dans la boîte.

BERTE

Bien, madame.

Elle ouvre la porte au conseiller Brack, et sort. Le conseiller est un homme de quarante-cinq ans. Trapu, mais bien bâti, les mouvements souples. Figure ronde au profil noble. Les cheveux coupés court, encore presque noirs, soigneusement frisés. Les yeux vifs, mobiles. Les sourcils épais. La moustache également, avec les pointes écourtées. Il est vêtu d'un élégant costume de promenade, mais un peu trop jeune pour son âge. Il porte un binocle qu'il laisse tomber de temps en temps.)

Le conseiller BRACK *salue, le chapeau à la main.*

Ose-t-on se présenter de si bonne heure?

HEDDA

Mais oui, osez, certainement.

TESMAN, *lui serre la main.*

Vous serez toujours le bienvenu.

(Il présente.)

Le conseiller Brack... mademoiselle Rysing...

HEDDA

Oh... !

BRACK, *s'incline.*

Ah !... je suis très heureux...

HEDDA, *le regarde et rit.*

C'est vraiment amusant de vous contempler à la lumière du jour, conseiller !

BRACK

Changé... vous trouvez, peut-être?

HEDDA

Oui, un peu plus jeune, il me semble.

BRACK

Infiniment obligé.

TESMAN

Mais qu'est-ce que vous dites de Hedda? Hein? N'a-t-elle pas un air de prospérité? Vraiment, elle...

HEDDA

Oh ! laisse-moi en dehors. Remercie plutôt le conseiller de s'être dérangé comme il l'a fait...

BRACK

Oh ! laissez donc,... c'était pour moi un plaisir...

HEDDA

Oui, vous êtes un fidèle. Mais mon amie est là, qui est

impatiente de s'en aller. Au revoir, conseiller. Je reviens tout de suite.

(Salutations. Mme Elvsted et Hedda sortent par la porte du vestibule.)

BRACK

Eh bien !... votre femme est-elle à peu près satisfaite...?

TESMAN

Oui, nous ne saurions assez vous remercier. C'est-à-dire,... quelques changements, çà et là, seront nécessaires, paraît-il. Et il y a ceci ou cela qui manque. Nous serons obligés de nous procurer quelques petites choses encore.

BRACK

Ah ! oui? Vraiment?

TESMAN

Mais vous n'en serez aucunement importuné. Hedda a dit qu'elle se chargerait elle-même de ce qui manque... Nous ne nous asseyons pas? Hein?

BRACK

Merci, rien qu'un instant.

(Il s'assied près de la table.)

Il y a un sujet dont je voudrais vous parler, mon cher Tesman.

TESMAN

Oui? Ah ! compris.

(Il s'assied.)

C'est évidemment le côté sérieux de la fête qui commence. Hein?

BRACK

Oh ! les questions d'argent ne sont pas encore tellement pressées. Toutefois, j'aurais désiré que notre installation eût été un peu plus modeste.

TESMAN

Mais ça n'aurait pas du tout fait l'affaire ! Pensez donc à Hedda, mon cher ! Vous qui la connaissez si bien... Il m'était impossible de lui offrir un intérieur de petit bourgeois.

BRACK

Non, non,... c'est là, justement, la difficulté.

TESMAN

Et puis,... heureusement... ma nomination ne peut pas tarder beaucoup.

BRACK

Oh ! voyez-vous,... ces choses-là, souvent, peuvent traîner en longueur.

TESMAN

Avez-vous, peut-être, quelque renseignement? Hein?

BRACK

Rien de tout à fait défini...

(S'interrompant.)

Mais, c'est vrai,... j'ai une nouvelle à vous annoncer.

TESMAN

Quoi donc?

BRACK

Votre ancien ami, Ejlert Lœvborg, est revenu en ville.

TESMAN

Je sais déjà cela.

BRACK

Vraiment? Où l'avez-vous appris?

TESMAN

C'est cette dame qui nous l'a raconté,... qui est sortie avec Hedda.

BRACK

Ah ! oui. Comment s'appelait-elle donc? Je n'ai pas bien entendu...

TESMAN

Madame Elvsted.

BRACK

Aha !... la femme du bailli, alors. Oui,... c'est là-haut chez eux qu'il s'est réfugié.

TESMAN

Et songez donc,... j'apprends, à ma grande joie, qu'il est redevenu un homme tout à fait rangé.

BRACK

Oui, on le prétend.

TESMAN

Et il paraît qu'il a publié un nouveau livre. Hein?

BRACK

Oui, parbleu !

TESMAN

Et qui a fait sensation !

BRACK

Une sensation tout à fait exceptionnelle.

TESMAN

Songez donc,... n'est-ce pas agréable à entendre? Lui, avec ses facultés si remarquables... J'étais si lamentablement sûr qu'il était un homme tout à fait fini.

BRACK

C'était bien l'opinion générale sur lui.

TESMAN

Seulement, je ne comprends pas ce qu'il va faire maintenant ! De quoi est-ce qu'il pourra bien vivre? Hein?

(Pendant ces derniers mots Hedda est entrée par la porte du vestibule.)

HEDDA, *à Brack, avec un rire un peu méprisant.*

Tesman va toujours partout s'inquiétant de savoir de quoi on vivra.

TESMAN

Mon Dieu,... nous sommes en train de parler du pauvre Ejlert Lœvborg, tu comprends...

HEDDA, *lui jette un regard rapide.*

Ah oui?

(Elle s'assied dans le fauteuil près du poêle et demande d'un air indifférent.)

Qu'est-ce qu'il y a qui le gêne?

TESMAN

Hé !... sa fortune, il l'a certainement dissipée depuis longtemps. Et il ne peut guère écrire un nouveau livre tous les ans. Hein? Alors,... je demande vraiment ce qu'il va devenir.

BRACK

Là-dessus je pourrais peut-être un peu vous renseigner.

TESMAN

Eh bien?

BRACK

Rappelez-vous qu'il a des parents qui ne sont pas sans influence.

TESMAN

Oh ! malheureusement,... ses parents se sont tout à fait détournés de lui.

BRACK

Autrefois, pourtant, ils l'appelaient l'espoir de la famille.

TESMAN

Oui, autrefois ! Mais, par sa faute, il a perdu cet appui.

HEDDA

Qui sait?

(Avec un léger sourire.)

Là-haut, chez le bailli Elvsted, on a opéré son relèvement...

BRACK

Et de plus, il y a le livre qui a paru...

TESMAN

Bien, bien, Dieu veuille qu'ils l'aident en effet d'une manière ou d'une autre. Je viens de lui écrire. Dis donc, Hedda, je l'ai invité à venir nous voir ce soir.

BRACK

Mais, mon cher, vous serez de mon dîner de garçon ce soir. Vous me l'avez promis sur le quai cette nuit.

HEDDA

L'avais-tu oublié, Tesman?

TESMAN

Oui, je l'avais oublié.

BRACK

D'ailleurs, vous pouvez être tranquille, il ne viendra pas.

TESMAN

Qu'est-ce qui vous le fait croire? Hein?

BRACK, *un peu hésitant, se lève, et appuie ses mains sur le dossier de sa chaise.*

Mon cher Tesman... Et vous aussi, madame... ce serait

mal de ma part de vous laisser dans l'ignorance d'un fait qui... que...

TESMAN

Un fait qui concerne Ejlert...?

BRACK

Lui et vous, à la fois.

TESMAN

Mais mon cher conseiller, dites donc quoi !

BRACK

Vous devrez vous tenir prêt à ce que votre nomination n'arrive peut-être pas aussi vite que vous le désirez et que vous l'espériez.

TESMAN, *se lève, agité.*

Est-il survenu quelque anicroche? Hein?

BRACK

Il est possible que l'attribution de la chaire soit l'objet d'un concours...

TESMAN

Un concours ! Songe donc, Hedda !

HEDDA, *s'enfonce dans son siège.*

Ah ! tiens,... tiens !

TESMAN

Mais avec qui donc ! Tout de même pas avec...?

BRACK

Si, précisément. Avec Ejlert Lœvborg.

TESMAN, *joint les mains en les frappant.*

Non, voyons,... c'est inimaginable ! Tout à fait impossible ! Hein?

BRACK

Hm !... ça pourrait bien arriver, malgré tout.

TESMAN

Non, mais, conseiller,... ce serait agir avec une incroyable désinvolture envers moi !

(Il agite ses bras.)

Oui, car... songez donc,... je suis un homme marié ! Et nous nous sommes mariés en comptant là-dessus, Hedda et moi. Nous avons contracté une lourde dette. Et emprunté de l'argent à tante Julle, aussi. Car, mon Dieu,... le poste m'était, autant dire, promis. Hein?

BRACK

Oui, oui, oui, et certainement, le poste, vous l'aurez. Mais il y aura lutte d'abord.

HEDDA, *immobile dans son fauteuil.*

Vois, Tesman,... ce sera comme une sorte de sport.

TESMAN

Mais, Hedda, ma chérie, comment peux-tu prendre les choses avec une telle insouciance?

HEDDA, *de même.*

Non, pas du tout. Je suis vraiment impatiente de voir le résultat.

BRACK

En tout cas, madame Tesman, il est bon que vous sachiez maintenant ce qu'il en est. Je veux dire,... avant de vous lancer dans les menus achats dont vous menacez, paraît-il.

HEDDA

Cette affaire-là ne peut amener aucun changement.

BRACK

Vraiment? C'est une autre question. Adieu !

(A Tesman.)

Lorsque je ferai ma promenade, cet après-midi, je viendrai ici vous chercher.

TESMAN

Oui, oui,... je ne sais plus où j'en suis.

HEDDA, *à demi couchée, lui tend la main.*

Adieu, conseiller. Soyez le bienvenu ce soir.

BRACK

Je vous remercie. Adieu, adieu.

TESMAN, *le reconduit à la porte.*

Adieu, cher conseiller ! Vous voudrez bien m'excuser...

(Le conseiller Brack sort par la porte du vestibule.)

TESMAN, *arpente le salon.*

Oh ! Hedda,... on ne devrait jamais s'aventurer au pays des contes. Hein?

HEDDA, *le regarde et sourit.*

Toi, tu fais cela?

TESMAN

Oui, dis donc,... il n'y a pas à dire,... c'était comme un conte d'aller se marier et de s'installer sans rien de plus que des espérances.

HEDDA

Il est possible qu'en cela tu aies raison.

TESMAN

Allons,... nous avons au moins notre heureux foyer, Hedda ! Songe donc,... le foyer dont nous rêvions, tous

les deux. Dont nous étions affolés, je pourrais presque dire. Hein?

HEDDA, *se lève lentement, lasse.*

C'était convenu, que nous devions mener une vie mondaine. Recevoir.

TESMAN

Oui, parbleu,... moi qui m'en faisais une telle fête! Songe donc,... te voir en maîtresse de maison,... dans un cercle choisi! Hein?... Oui, oui, oui,... en attendant, nous devrons rester ensemble dans la solitude, tous les deux, Hedda. Voir seulement tante Julle chez nous, de temps en temps... Oh! combien... combien différentes auraient dû être pour toi les conditions de la vie...

HEDDA

Le domestique en livrée, je ne l'aurai pas tout de suite, naturellement.

TESMAN

Non... malheureusement. Avoir un domestique, il ne peut pas en être question, vois-tu.

HEDDA

Et le cheval de selle que je devais avoir...

TESMAN, *épouvanté.*

Le cheval de selle!

HEDDA

... Je n'ose même pas y penser maintenant.

TESMAN

Non, Dieu m'en préserve,... ça va de soi!

HEDDA, *remonte.*

Allons,... j'ai du moins une chose pour me distraire, en attendant.

TESMAN, *radieux.*

Oh ! Dieu soit loué, comme je te remercie ! Et qu'est-ce que c'est, Hedda? Hein?

HEDDA, *dans l'ouverture du fond, le regarde avec un secret mépris.*

Mes pistolets,... Jœrgen.

TESMAN, *anxieux.*

Les pistolets !

HEDDA, *les yeux froids.*

Les pistolets du général Gabler.

(Elle traverse la pièce du fond et sort à gauche.)

TESMAN, *court à l'ouverture et crie.*

Non, Dieu te bénisse, Hedda, ma chérie,... ne touche pas à ces objets dangereux ! Laisse-les. Pour moi, Hedda ! Hein?

ACTE II

(Le salon des Tesman comme au premier acte, sauf que le piano a été enlevé, et remplacé par une élégante petite table-secrétaire avec un rayon de livres. Près du canapé à gauche a été placée une petite table. La plupart des bouquets de fleurs ont disparu. Le bouquet de Mme Elvsted est sur la grande table du devant. — L'après-midi.)

HEDDA, *en toilette de réception, est seule dans la pièce. Elle est debout près de la porte vitrée, en train de charger un pistolet. Le pareil se trouve dans une boîte ouverte posée sur le secrétaire.*

HEDDA, *regarde en bas, dans le jardin, et crie.*

Rebonjour, monsieur le conseiller !

BRACK, *dont la voix éloignée vient d'en bas.*

De même, madame Tesman.

HEDDA, *lève le pistolet et vise.*

Je vais tirer sur vous, conseiller Brack.

BRACK, *crie d'en bas.*

Non, non, non ! Ne me visez pas comme ça !

HEDDA

Voilà ce que c'est que d'entrer par la petite porte.

(Elle tire.)

BRACK, *plus près.*

Mais vous êtes folle... !

HEDDA

Oh ! mon Dieu,... je vous ai touché, peut-être?

BRACK, *toujours dehors.*

Assez de ces plaisanteries !

HEDDA

Eh bien ! entrez, conseiller.

(Le conseiller Brack, habillé comme pour une soirée d'hommes, entre par la porte vitrée. Il porte un paletot léger sur le bras.)

BRACK

Sacristi,... vous vous livrez encore à ce sport? Sur quoi tirez-vous?

HEDDA

Oh ! je suis là, tout simplement, à tirer en l'air.

BRACK, *lui prend avec précaution le pistolet dans la main.*

Permettez, madame.

(Il regarde l'objet.)

Ah ! celui-là,... je le connais bien.

(Il cherche des yeux.)

Où donc est la boîte? Ah ! la voilà.

(Il y dépose le pistolet et ferme.)

Car nous avons assez de ce badinage pour aujourd'hui.

HEDDA

Hé ! à quoi voulez-vous que je m'occupe, au nom du ciel?

BRACK

Vous n'avez pas eu de visites?

HEDDA, *ferme la porte vitrée.*

Pas une. Tous les intimes sont encore à la campagne.

BRACK

Et Tesman n'est peut-être pas non plus chez lui?

HEDDA, *au secrétaire, enferme la boîte aux pistolets dans le tiroir.*

Non. Aussitôt après le déjeuner, il a couru voir les tantes. Car il ne vous attendait pas de si bonne heure.

BRACK

Hm!... dire que je n'ai pas pensé à cela. C'était bête de ma part.

HEDDA, *tourne la tête et le regarde.*

Pourquoi bête?

BRACK

Mais oui, parce que je serais venu... encore un peu plus tôt.

HEDDA, *arpente la pièce.*

Bon, alors vous n'auriez trouvé personne. Car après le déjeuner j'ai été m'habiller.

BRACK

Et il n'y a pas une toute petite fente de porte par laquelle on aurait pu parlementer?

HEDDA

Vous avez oublié d'arranger quelque chose de ce genre.

BRACK

Cela aussi était bête de ma part.

HEDDA

Eh bien! nous n'avons qu'à nous asseoir. Et à attendre. Car Tesman ne va sûrement pas rentrer de sitôt.

BRACK

Bien, bien, mon Dieu, je serai patient.

(Hedda s'assied dans le coin du canapé. Brack pose son paletot sur le dossier du siège le plus proche, et s'assied, mais garde son chapeau à la main. Court silence. Ils se regardent.)

HEDDA

Eh bien?

BRACK, *sur le même ton.*

Eh bien?

HEDDA

C'est moi qui ai interrogé la première.

BRACK, *s'incline légèrement.*

Allons, engageons une bonne petite causette, madame Hedda.

HEDDA, *s'enfonce davantage dans le canapé.*

Ne trouvez-vous pas qu'il y a comme une éternité que nous n'avons causé ensemble?... Oui, quelques mots hier soir et ce matin... je ne tiens pas compte de cela.

BRACK

Mais comme ça... entre nous? En tête à tête, vous voulez dire?

HEDDA

Mais oui. A peu près.

BRACK

Pas un jour ne s'est passé sans que j'aie souhaité votre retour.

HEDDA

Et c'est bien ce que j'ai tout le temps souhaité aussi.

BRACK

Vous? Vraiment, madame Hedda? Et moi qui croyais que vous vous étiez tant plu à ce voyage.

HEDDA

Ah ! oui, vous pouvez le croire !

BRACK

Mais c'est ce que Tesman disait constamment dans ses lettres.

HEDDA

Oui, *lui!* Car il trouve qu'il n'y a rien de plus délicieux que de fouiller dans les bibliothèques. Et de rester assis à copier de vieux parchemins... ou je ne sais quoi de ce genre.

BRACK, *non sans méchanceté.*

Hé oui ! c'est là sa vocation. En partie, du moins.

HEDDA

Oui, c'est bien cela. Et alors on peut bien... Mais moi ! Oh ! non, cher conseiller,... je me suis terriblement ennuyée.

BRACK, *avec compassion.*

Vous dites cela, vraiment? C'est tout à fait sérieux?

HEDDA

Oui, vous pouvez bien vous l'imaginer... ! Six longs mois sans jamais rencontrer personne qui connaisse tant soit peu *notre* milieu. Et avec qui l'on puisse parler de nos propres affaires.

BRACK

Non, non,... cela me manquerait, à moi aussi.

HEDDA

Et puis, ce qui est insupportable par dessus tout...

BRACK

Quoi donc?

HEDDA

... toujours et sans cesse être ensemble avec... avec la même personne...

BRACK, *approuvant de la tête.*

Du matin au soir... oui. Songez donc,... à tout moment.

HEDDA

J'ai dit : toujours et sans cesse.

BRACK

Soit. Mais avec notre bon Tesman, il me semble que l'on doit pouvoir...

HEDDA

Tesman est... un spécialiste, mon cher.

BRACK

Incontestablement.

HEDDA

Et les spécialistes ne sont pas du tout amusants en voyage. Pas à la longue, du moins.

BRACK

Pas même... le spécialiste que l'on *aime?*

HEDDA

Hou !... n'employez donc pas ce mot fadasse.

BRACK, *interdit*

Voyons, madame Hedda !

HEDDA, *moitié riant, moitié colère.*

Ah ! je voudrais vous y voir ! Entendre parler de l'histoire de la civilisation du matin au soir...

BRACK

Toujours et sans cesse...

HEDDA

Oui, oui ! Et puis le travail domestique au moyen âge... ! C'est encore là le plus terrible !

BRACK, *avec un regard pénétrant.*

Mais, dites-moi,... comment pourrai-je m'expliquer alors que...? Hm !...

HEDDA

Que nous avons fait un couple, moi et Jœrgen Tesman, vous voulez dire?

BRACK

Soit, oui, exprimons la chose ainsi.

HEDDA

Mon Dieu, trouvez-vous qu'il y ait là rien de surprenant?

BRACK

Hé ! oui et non,... madame Hedda.

HEDDA

J'étais vraiment fatiguée de danser, cher conseiller. Mon temps était passé...

(Avec un léger sursaut.)

Hou ! non,... je ne dirai pas ça, tout de même. Et je ne le pense pas non plus.

BRACK

Et vous n'avez, certes, aucun motif de le penser.

HEDDA

Oh !... motif...

(Elle le regarde comme pour épier son impression.)

Et Jœrgen Tesman... C'est un homme dont on peut dire qu'il est correct à tous égards.

BRACK

A la fois correct et rangé. Je crois bien.

HEDDA

Et je ne trouve en lui rien qui soit vraiment ridicule... Trouvez-vous?

BRACK

Ridicule? N-non,... je ne dirai pas cela...

HEDDA

Bon. Mais il est plein de zèle pour amasser des documents, en tout cas !... il est certes possible que cela le mène loin, avec le temps, tout de même.

BRACK, *la regarde, un peu incertain.*

Je croyais que vous pensiez, comme tout le monde, qu'il deviendrait un homme tout à fait éminent.

HEDDA, *avec une expression de fatigue.*

Oui, je le croyais... Et quand il a voulu à toute force obtenir la permission de m'entretenir... Je ne vois pas pourquoi j'aurais refusé?

BRACK

Non, non. A considérer les choses ainsi...

HEDDA

Mes autres cavaliers servants n'étaient certes pas disposés à m'en offrir autant, mon cher conseiller.

BRACK, *rit.*

Bon, je ne peux pas répondre en fait pour tous les autres. Mais en ce qui me concerne, je sais bien que j'ai toujours éprouvé... une sorte de crainte respectueuse à l'égard des liens du mariage. Comme ça, en général, madame Hedda.

HEDDA, *moqueuse.*

Oh ! il est bien certain que je ne me suis jamais bercée d'espérances à votre sujet.

BRACK

Tout ce que je désire, c'est d'avoir un bon milieu de relations intimes, auquel je puisse me rendre utile et me consacrer entièrement, et où j'aurais mes libres entrées comme... comme un ami éprouvé...

HEDDA

Du mari, vous voulez dire?

BRACK, *s'incline.*

Franchement,... surtout de la femme. Mais en second lieu, du mari aussi, bien entendu. Savez-vous qu'un tel... oui... disons, un tel triangle,... est, au fond, d'un grand agrément pour toutes les parties.

HEDDA

Oui, combien de fois j'ai regretté de n'avoir pas un tiers pendant le voyage. Hou !... rester assis en tête à tête dans le wagon... !

BRACK

Heureusement le voyage de noces est achevé maintenant...

HEDDA, *branle la ttêe.*

Le voyage peut être long,... bien long encore. Je n'en suis qu'à une station en cours de route.

BRACK

Eh bien ! on saute du train. Et on se donne un peu de mouvement, madame Hedda.

HEDDA

Je ne saute jamais.

BRACK

Vraiment, jamais?

HEDDA

Non. Car il se trouve toujours là quelqu'un, pour...

BRACK, *riant.*

... pour vous regarder les jambes, vous voulez dire?

HEDDA

Justement.

BRACK

Peuh ! mon Dieu...

HEDDA, *avec un mouvement péremptoire de la main.*

Je n'aime pas cela... Alors, je préfère rester assise,... à la place où je me trouve. En tête à tête.

BRACK

Bon, mais alors un tiers monte rejoindre le couple.

HEDDA

Ah ! oui,... *ça*, c'est tout différent !

BRACK

Un ami éprouvé, raisonnable,...

HEDDA

... qui sait causer de toutes sortes de sujets agréables...

BRACK

... et pas spécialiste le moins du monde !

HEDDA, *avec un soupir qui s'entend.*

Oui, c'est au moins cela.

BRACK, *entend que s'ouvre la porte d'entrée, et fait un signe de ce côté.*

Le triangle se ferme.

HEDDA, *à mi-voix.*

Et le train repart.

(Jœrgen Tesman, en costume de promenade gris et chapeau de feutre mou, entre par la porte du vestibule. Il a de nombreux livres brochés sous le bras et dans ses poches.

TESMAN, *va vers la table placée devant le canapé d'angle.*

Ouf!... j'ai vraiment chaud d'avoir trimballé tout ça...

(Il se décharge des livres.)

Je suis littéralement en sueur, Hedda. Ah ! tiens, tiens,... vous êtes déjà là, cher conseiller? Hein? Berte ne m'en a rien dit.

BRACK, *se lève.*

Je suis monté par le jardin.

HEDDA

Qu'est-ce que c'est que ces livres, que tu apportes?

TESMAN, *debout, les feuilletant.*

Ce sont quelques nouveaux ouvrages spéciaux, qu'il me fallait avoir, nécessairement.

HEDDA

Spéciaux?

BRACK

Aha ! c'est pour le spécialiste, madame Tesman.

(Brack et Hedda échangent un regard d'intelligence.)

HEDDA

As-tu besoin de tant d'ouvrages spéciaux?

TESMAN

Oui, chère Hedda, on n'en a jamais trop. Il faut se tenir au courant de ce qui s'écrit et se publie.

HEDDA

Oui, il faut cela.

TESMAN, *fouille parmi les livres.*

Et tiens,... je me suis aussi procuré le nouveau livre d'Ejlert Lœvborg.

(Il le lui tend.)

Tu auras peut-être envie d'y jeter les yeux, Hedda? Hein?

HEDDA

Non, merci bien. Ou... oui, plus tard, peut-être.

TESMAN

Je l'ai un peu feuilleté, chemin faisant.

BRACK

Eh bien ! qu'est-ce que vous en pensez,... comme spécialiste?

TESMAN

Je trouve que c'est étonnant, comme le ton est posé. Il n'écrivait pas ainsi autrefois.

(Il rassemble les livres.)

Mais je vais porter tout ça là-bas. Ce sera une joie de couper les pages... ! Et puis, il faut que je m'habille un peu.

(A Brack.)

Car nous n'avons sans doute pas besoin de partir tout de suite? Hein?

BRACK

Parbleu,... nous sommes loin d'être pressés.

TESMAN

Bon, alors je vais prendre mon temps.

(Il s'en va avec ses livres, mais s'arrête à l'ouverture au fond, et se retourne.)

C'est vrai, Hedda,... tante Julle ne viendra pas te voir ce soir.

HEDDA

Non? Est-ce que c'est, peut-être, l'histoire du chapeau qui la retient?

TESMAN

Oh ! pas du tout. Comment peux-tu croire cela de tante Julle? Pense donc... ! Mais tante Rina est bien mal, vois-tu.

HEDDA

C'est comme toujours.

TESMAN

Oui, mais aujourd'hui elle était dans un état lamentable, la pauvre.

HEDDA

Bon, alors il est naturel que l'autre reste près d'elle. J'en prendrai mon parti.

TESMAN

Et tu ne peux pas t'imaginer combien tante Julle était enchantée, malgré tout,... parce que tu t'étais fortifiée pendant le voyage !

HEDDA, *à mi-voix, se levant.*

Oh !... ces tantes sempiternelles !

TESMAN

Hein?

HEDDA, *se dirige vers la porte vitrée.*

Rien.

TESMAN

Bien, bien.

(Il sort par la pièce du fond à droite.)

BRACK

Qu'est-ce que c'est que ce chapeau dont vous avez parlé?

HEDDA

Oh ! c'était une histoire avec mademoiselle Tesman, ce matin. Elle avait posé son chapeau là, sur la chaise.

(Elle le regarde et sourit.)

Et j'ai fait semblant de croire que c'était celui de la bonne.

BRACK, *secouant la tête.*

Voyons, ma bonne madame Hedda, comment avez-vous pu faire cela? A cette excellente vieille dame !

HEDDA, *nerveuse, arpentant la pièce.*

Oui, voyez-vous,... ces choses-là, ça me vient subitement. Et alors, je ne *peux* pas me retenir.

(Elle se laisse tomber dans le fauteuil près du poêle.)

Oh ! je ne sais pas moi-même comment l'expliquer.

BRACK, *derrière le fauteuil.*

Vous n'êtes pas vraiment heureuse,... voilà ce qu'il y a.

HEDDA, *regarde devant elle.*

Je ne sais pas, d'ailleurs, pourquoi je serais... heureuse. Pourriez-vous me le dire, peut-être?

BRACK

Oui,... notamment parce que vous avez eu justement la maison que vous aviez désirée.

HEDDA, *lève les yeux vers lui et rit.*

Vous aussi, vous croyez à cette histoire de mon désir?

BRACK

N'y a-t-il donc rien de vrai là dedans?

HEDDA

Si, bien sûr,... il y a du vrai.

BRACK

Eh bien?

HEDDA

Il y a *ceci* que, l'été dernier, je me servais de Tesman pour m'accompagner quand je rentrais de soirée...

BRACK

Malheureusement, j'avais un chemin tout différent.

HEDDA

C'est vrai. Vous suiviez d'autres chemins, l'été dernier.

BRACK, *rit.*

Fi, madame Hedda ! Enfin,... Donc, vous et Tesman,...?

HEDDA

Oui, un soir nous avons passé par ici. Et Tesman, le pauvre, était sur le gril. Car il ne savait quel sujet de conversation il pourrait inventer. Alors, j'eus pitié de ce savant homme...

BRACK, *sourit d'un air de doute.*

Pitié.

HEDDA

Oui, positivement j'eus pitié de lui. Et alors,... pour l'aider dans sa détresse... j'en vins, tout à fait à la légère, à dire que j'aimerais habiter cette villa.

BRACK

Pas plus que cela?

HEDDA

Pas ce soir-là.

BRACK

Mais plus tard?

HEDDA

Oui. Ma légèreté a eu des suites, cher conseiller.

BRACK

Malheureusement,... nos légèretés n'en ont que trop souvent, madame Hedda.

HEDDA

Merci! Mais, vous voyez, c'est là-dessus que nous nous sommes trouvés d'accord, Jœrgen Tesman et moi : l'enthousiasme pour la villa de madame Falk. C'est cela qui a entraîné les fiançailles, le mariage, le voyage de noces et tout le reste. Oui, oui, conseiller,... comme on fait son nid on se couche,... je pourrais presque dire.

BRACK

C'est admirable! Et cette maison vous était peut-être, au fond, parfaitement indifférente.

HEDDA

Oui, Dieu sait qu'elle me l'était.

BRACK

Oui, mais maintenant? Maintenant que nous l'avons arrangée un peu gentiment pour vous!

HEDDA

Peuh!... je trouve que ça sent la lavande et les roses

séchées dans toute les pièces... Mais c'est peut-être une odeur apportée par tante Julle.

BRACK, *rit.*

Non, je crois plutôt que ça vient de feu madame Falk.

HEDDA

C'est cela, il y a comme un parfum de mort. Cela rappelle les fleurs de bal... le lendemain.

(Elle croise ses mains derrière son cou, s'appuie contre le dossier de son fauteuil, et regarde Brack.)

Oh ! cher conseiller,... vous ne pouvez pas vous imaginer l'effroyable ennui qui m'attend ici.

BRACK

La vie ne saurait-elle vous offrir quelque but, à vous comme à d'autres, madame Hedda?

HEDDA

Un but,... où il pourrait y avoir quelque attrait?

BRACK

De préférence, évidemment.

HEDDA

Dieu sait quel but cela pourrait être. Bien souvent je pense à...

(S'interrompant.)

Mais cela ne me convient certainement pas, cela non plus.

BRACK

Qui sait? Dites toujours.

HEDDA

Si je pouvais amener Tesman à se lancer dans la politique, je me demande...

BRACK, *rit.*

Tesman ! Non, vous savez,... quelque chose comme la politique, ce n'est pas... mais pas du tout son fait.

HEDDA

Non, je le pense bien... Mais si je pouvais l'y amener tout de même?

BRACK

Voyons,... quelle satisfaction y trouveriez-vous? Puisque ce n'est pas son affaire. Pourquoi voudriez-vous alors le mettre là dedans?

HEDDA

Parce que je m'ennuie, comprenez-vous !

(Un peu après.)

Croyez-vous donc qu'il soit tellement impossible que Tesman devienne ministre?

BRACK

Hm !... voyez-vous, chère madame Hedda,... pour arriver *là,* il faudrait d'abord, qu'il eût une assez belle fortune.

HEDDA, *se lève, impatiente.*

Voilà, c'est bien cela ! Oh ! cette condition médiocre où je suis réduite... !

(Elle arpente le salon.)

C'est cela qui rend la vie si lamentable ! Si ridicule, on peut dire !... Car elle l'est.

BRACK

Non, je crois que ce n'est pas là ce qui manque.

HEDDA

Et quoi donc?

BRACK

Vous n'avez jamais eu dans votre vie un objectif intéressant.

HEDDA

Quelque chose de sérieux, vous voulez dire?

BRACK

Oui, on peut l'exprimer ainsi. Mais cela pourrait venir, maintenant.

HEDDA, *hausse les épaules.*

Oh ! vous pensez aux démarches à propos de ce misérable poste de professeur ! Mais ce sera l'affaire de Tesman tout seul. Je n'y donnerai même pas une pensée.

BRACK

Bien, bien, passons sur ce point. Mais lorsque vous aurez... ce que l'on appelle... en style noble... des obligations sérieuses et... et des devoirs?

(Il sourit.)

Des obligations nouvelles, ma petite madame Hedda.

HEDDA, *en colère.*

Taisez-vous ! Jamais vous ne verrez ça !

BRACK, *avec précaution.*

Nous en parlerons dans un an... tout au plus.

HEDDA, *sèchement.*

Je n'ai aucune vocation de ce genre, monsieur le conseiller. Pour rien qui m'impose des obligations !

BRACK

Vous n'auriez pas, comme la plupart des autres femmes, de vocation pour une tâche que...

HEDDA, *près de la porte vitrée.*

Oh ! taisez-vous, vous dis-je !... Bien souvent, il me semble que je n'ai de vocation que pour une seule chose au monde.

BRACK, *se rapproche.*

Et pour quoi donc, si l'on peut le demander?

HEDDA, *debout, regardant dehors.*

Pour m'ennuyer à mourir. Vous êtes fixé, maintenant.

(Elle se retourne, regarde du côté de la pièce du fond, et rit.)

Oui, c'est bien cela ! Voici venir le professeur.

BRACK, *à voix basse, d'un ton de reproche.*

Voyons, voyons, madame Hedda !

(Jœrgen Tesman, en costume de soirée, gants et chapeau à la main, arrive de droite par la pièce du fond.

TESMAN

Hedda,... Ejlert Lœvborg n'a pas fait dire qu'il ne viendrait pas? Hein?

HEDDA

Non.

TESMAN

Eh bien ! tu vas voir, il ne va pas tarder.

BRACK

Croyez-vous vraiment qu'il va venir?

TESMAN

Oui, j'en suis presque sûr. Car ce doit être des on-dit, ce que vous me racontiez ce matin.

BRACK

Vraiment?

TESMAN

Oui, du moins tante Julle m'a dit que jamais au monde

elle ne croira qu'il me barrerait la route désormais. Songez donc !

BRACK

Eh bien ! tout est pour le mieux.

TESMAN, *met ses gants dans son chapeau, qu'il pose sur un siège à droite.*

Oui, mais vraiment il faut me permettre de l'attendre le plus longtemps possible.

BRACK

Nous en avons grandement le temps. Personne ne viendra chez moi avant sept heures... sept heures et demie.

TESMAN

Eh bien ! nous pourrons tenir compagnie à Hedda en attendant. Et passer le temps... Hein?

HEDDA, *transporte le paletot et le chapeau de Brack sur le canapé d'angle.*

Et au pis monsieur Lœvborg peut rester ici avec moi.

BRACK, *veut prendre ses affaires lui-même.*

Oh ! excusez-moi, madame... Qu'entendez-vous par le pis?

HEDDA

S'il ne veut pas aller avec vous et Tesman.

TESMAN, *la regarde, indécis.*

Mais, chère Hedda,... crois-tu que ce soit convenable qu'il reste ici avec toi? Hein? Rappelle-toi que tante Julle ne peut pas venir.

HEDDA

Non, mais madame Elvsted vient. Et nous boirons ensemble une tasse de thé, tous les trois.

TESMAN

Oui, *alors* ça va !

BRACK, *sourit.*

Et il se pourrait aussi que ce fût plus sain pour lui.

HEDDA

Pourquoi cela?

BRACK

Mon Dieu, madame, vous avez parfois daubé sur mes petits dîners de garçon. Ils ne pouvaient convenir, disiez-vous, qu'à des hommes à principes rigides...

HEDDA

Mais monsieur Lœvborg doit être maintenant bien assez rigide. Un pécheur repenti...

BERTE, *à la porte du vestibule.*

Madame, il y a là un monsieur qui voudrait entrer...

HEDDA

Bien, qu'il vienne.

TESMAN, *à voix basse.*

Je suis sûr que c'est lui. Songez donc !

(Ejlert Lœvborg entre. Il est svelte et maigre, de même âge que Tesman, mais il a l'air plus âgé et quelque peu usé. Cheveux et barbe brun-noir, visage allongé, pâle, sauf deux taches rouges sur les joues. Il est vêtu d'un costume élégant, noir, tout neuf. Gants foncés et chapeau haute forme à la main. Il reste debout près de la porte et s'incline rapidement. Il semble un peu gêné.)

TESMAN, *va à lui et lui secoue la main.*

Hé ! mon cher Ejlert,... nous nous retrouvons donc enfin.

EJLERT LŒVBORG, *il parle d'une voix douce.*

Je te remercie de ta lettre.

(Il s'approche de Hedda.)

Oserai-je vous tendre aussi la main, madame Tesman?

HEDDA, *lui serrant la main.*

Soyez le bienvenu, monsieur Lœvborg.

(Avec un mouvement de la main.)

J'ignore si ces deux messieurs...?

LŒVBORG, *s'incline légèrement.*

Le conseiller Brack, je crois.

BRACK, *de même.*

Parbleu, il y a quelques années...

TESMAN, *à Lœvborg, les mains sur ses épaules.*

Et maintenant, tu feras absolument comme si tu étais chez toi, Ejlert ! N'est-ce pas, Hedda?... Car il paraît que tu vas de nouveau te fixer ici, en ville? Hein?

LŒVBORG

C'est mon intention.

TESMAN

Bon, et c'est bien naturel. Écoute,... je me suis procuré ton nouveau livre. Mais je n'ai vraiment pas eu le temps de le lire encore.

LŒVBORG

Et tu peux bien t'épargner cette peine.

TESMAN

Pourquoi dis-tu cela?

LŒVBORG

Car il n'y a pas grand'chose dedans.

TESMAN

Non, songe donc,... c'est toi qui dis cela !

BRACK

Mais on en fait un grand éloge, à ce que j'entends dire.

LŒVBORG

C'est justement ce que je voulais. Aussi ai-je écrit le livre de façon qu'il n'y eût qu'une voix.

BRACK

C'est très judicieux.

TESMAN

Mais, mon cher Ejlert... !

LŒVBORG

Car je veux essayer de me refaire une situation. C'est un recommencement.

TESMAN, *un peu gêné.*

Oui, c'est là sans doute ce que tu veux? Hein?

LŒVBORG, *sourit, pose son chapeau, et tire de la poche de sa jaquette un paquet enveloppé de papier.*

Mais quand ceci paraîtra,... Jœrgen Tesman... il faudra que tu le lises. Car c'est *là* le vrai livre. Celui où je m'affirme.

TESMAN

Ah ! oui? Et qu'est-ce que c'est?

LŒVBORG

C'est la suite.

TESMAN

La suite? De quoi?

LŒVBORG

Du livre.

TESMAN

Du livre nouveau?

LŒVBORG

Naturellement.

TESMAN

Mais, voyons, mon cher Ejlert,... il va jusqu'à nos jours !

LŒVBORG

C'est exact. Et ceci traite de l'avenir.

TESMAN

De l'avenir ! Mais, grand Dieu, là-dessus on ne sait rien du tout.

LŒVBORG

Non. Mais il y a tout de même bien des choses à en dire.

(Il ouvre le paquet.)

Tiens, tu vas voir...

TESMAN

Mais ce n'est pas ton écriture.

LŒVBORG

J'ai dicté.

(Il feuillette les papiers.)

C'est divisé en deux parties. La première est consacrée aux forces de développement de la civilisation dans l'avenir. Et la seconde ici...

(Il feuillette plus loin.)

... est relative à la marche future de la civilisation.

TESMAN

C'est extraordinaire ! Jamais je n'aurais eu l'idée de traiter un sujet pareil.

HEDDA, *à la porte vitrée, tambourinant sur le carreau.*

Hm !... Non, non.

LŒVBORG, *remet les papiers dans leur enveloppe et pose le paquet sur la table.*

Je l'ai pris avec moi parce que je pensais t'en lire un peu ce soir.

TESMAN

Ah ! c'était bien gentil de ta part. Mais ce soir...?

(Il regarde Brack.)

Je ne sais pas trop comment cela pourra s'arranger.

LŒVBORG

Eh bien ! une autre fois. Ce n'est pas pressé.

BRACK

Je vais vous dire, monsieur Lœvborg,... il y a chez moi une petite réunion, ce soir. C'est surtout pour Tesman, vous comprenez...

LŒVBORG, *cherchant des yeux son chapeau.*

Ah !... je ne veux pas davantage...

BRACK

Non, écoutez-moi. Ne pourriez-vous pas me faire le plaisir de vous joindre à nous?

LŒVBORG, *d'un ton bref et résolu.*

Non, je ne peux pas. Je vous remercie infiniment.

BRACK

Oh ! voyons ! Venez donc. Nous serons un petit cercle choisi. Et, vous pouvez m'en croire, ce sera « animé », comme dit madame Hed..., madame Tesman.

LŒVBORG

Je n'en doute pas. Et pourtant...

BRACK

Vous pourriez prendre votre manuscrit avec vous et faire la lecture à Tesman chez moi. J'ai suffisamment de pièces pour cela.

TESMAN

Oui, songe donc, Ejlert,... tu pourrais bien faire cela ! Hein?

HEDDA, *s'interposant*

Mais, mon cher, puisque monsieur Lœvborg ne veut pas en entendre parler ! Je suis sûr que monsieur Lœvborg aura bien plus de plaisir à rester ici et dîner avec moi.

LŒVBORG, *la regarde.*

Avec vous, madame !

HEDDA

Et avec madame Elvsted.

LŒVBORG

Ah !...

(Négligemment.)

J'ai été la voir en passant à midi.

HEDDA

Vous l'avez vue? Oui, elle vient ici. Aussi est-il presque nécessaire que vous restiez, monsieur Lœvborg. Sans quoi elle n'aurait personne pour la reconduire.

LŒVBORG

C'est juste. Je vous remercie, madame,... je resterai donc.

HEDDA

Je vais seulement donner un ordre à la bonne...

(Elle va à la porte du vestibule et sonne. Berte entre. Hedda lui parle à voix basse et indique du doigt la pièce du fond. Berte fait un signe de tête et sort).

TESMAN, *pendant cette scène muette, à Ejlert Lœvborg.*

Dis-moi, Ejlert,... est-ce que c'est sur ce nouveau sujet,... ce... là, sur l'avenir,... que tu comptes faire des conférences?

LŒVBORG

Oui.

TESMAN

Car j'ai entendu dire chez le libraire que tu veux faire ici une série de conférences, cet automne.

LŒVBORG

C'est mon intention. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, Tesman.

TESMAN

Non, Dieu m'en garde ! Mais...?

LŒVBORG

Je comprends bien que cela peut être assez contrariant pour toi.

TESMAN, *d'un ton découragé.*

Oh ! je ne peux pas exiger que, pour moi, tu...

LŒVBORG

Mais j'attendrai que tu aies ta nomination.

TESMAN

Tu attendras ! Mais... mais... alors tu ne veux pas entrer en compétition? Hein?

LŒVBORG

Non. Je veux seulement avoir sur toi la victoire. Dans l'opinion des gens.

TESMAN

Mais, bon Dieu !... tante Julle avait donc raison, tout de même ! Oh ! oui, je le savais bien ! Hedda ! Songe donc,

vois-tu,... Ejlert Lœvborg ne nous barrera pas du tout la route !

HEDDA, *sèchement.*

Nous? Laisse-moi en dehors, je te prie.

(Elle remonte vers la pièce du fond, où Berte est en train de poser sur la table un plateau avec des carafes et des verres, Hedda donne un signe d'approbation et revient. Berte sort.)

TESMAN, *en même temps.*

Eh bien ! et vous, conseiller Brack,... que dites-vous de cela? Hein?

BRACK

Oh ! je dis que l'honneur et la victoire... hm !... il est possible que ce soient des choses extrêmement belles...

TESMAN

Certainement, c'est possible. Mais tout de même...

HEDDA, *regarde Tesman avec un froid sourire.*

Il me semble que tu es là comme frappé de la foudre.

TESMAN

Oui, à peu près,... je le croirais presque.

BRACK

C'est que c'était bien un orage qui nous menaçait, madame.

HEDDA, *indiquant du doigt la pièce du fond.*

Ces messieurs voudront bien passer par là et prendre un verre de punch froid?

BRACK, *regarde sa montre.*

Le coup de l'étrier? Oui, ça ne sera pas mal.

TESMAN

Parfait, Hedda ! Excellent ! Au moment où je me sens allégé d'un poids, comme maintenant...

HEDDA

Vous aussi, monsieur Lœvborg.

LŒVBORG, *geste de refus*

Non, merci. Pas pour moi.

BRACK

Mais, mon Dieu,... le punch froid n'est pas un poison, que je sache.

LŒVBORG

Peut-être pas pour tout le monde.

HEDDA

Je tiendrai donc compagnie à monsieur Lœvborg, pendant ce temps-là.

TESMAN

Mais oui, chère Hedda, fais cela.

(Lui et Brack entrent dans la pièce du fond, s'asseoient, boivent du punch, fument des cigarettes, et causent avec animation pendant ce qui suit. Ejlert Lœvborg reste debout près du poêle. Hedda se dirige vers le secrétaire.)

HEDDA, *élevant la voix légèrement.*

Je vais vous montrer quelques photographies, si vous voulez. Car Tesman et moi,... nous avons fait un tour dans le Tyrol, à notre retour.

(Elle prend un album, qu'elle va poser sur la table devant le canapé, où elle s'assied dans le coin le plus éloigné. Ejlert Lœvborg s'approche, s'arrête et la regarde. Puis il prend un siège et s'assied à la gauche de Hedda, de sorte qu'il tourne le dos à la pièce du fond.)

HEDDA, *ouvre l'album.*

Voyez-vous ce paysage de montagnes, monsieur Lœvborg? C'est le groupe de l'Ortler. Tesman l'a écrit au-dessous. Il y a : Le groupe de l'Ortler, près de Méran.

LŒVBORG, *qui n'a cessé de la regarder, dit à voix basse et lentement.*

Hedda... Gabler !

HEDDA, *le regarde rapidement à la dérobée.*

Allons ! Chut !

LŒVBORG, *répète à voix basse.*

Hedda Gabler !

HEDDA, *les yeux dans l'album.*

Oui, je m'appelais ainsi autrefois. Au temps... où nous nous connaissions.

LŒVBORG

Et désormais,... toute la vie,... je devrai donc me déshabituer de dire Hedda Gabler.

HEDDA, *feuilletant.*

Oui, il le faut. Et je trouve que vous devriez vous y exercer à temps. Le plus tôt sera le mieux, je trouve.

LŒVBORG, *la voix courroucée.*

Hedda Gabler mariée? Et cela, avec... Jœrgen Tesman !

HEDDA

Oui,... c'est ainsi.

LŒVBORG

Oh ! Hedda, Hedda,... comment as-tu pu te perdre, toi-même, de la sorte?

HEDDA, *avec un regard aigu.*

Non, pas de ça ici !

LŒVBORG

Comment dis-tu?

(Tesman entre et se dirige vers le canapé.)

HEDDA, *l'entend venir et dit d'un ton indifférent.*

Et ceci, monsieur Lœvborg, c'est la vallée d'Ampezzo. Regardez-moi ces crêtes de montagnes.

(Elle lève les yeux vers Tesman d'un air aimable.)

Dis donc, comment s'appellent ces étranges crêtes de montagnes?

TESMAN

Montre. Oh ! ce sont les Dolomites, ça.

HEDDA

Ah ! oui, c'est vrai !... ce sont les Dolomites, monsieur Lœvborg.

TESMAN

Dis-moi, Hedda,... je voulais seulement demander s'il ne faut pas apporter un peu de punch tout de même? Au moins pour toi. Hein?

HEDDA

Oui, je te remercie. Et un ou deux gâteaux, peut-être.

TESMAN

Pas de cigarettes?

HEDDA

Non.

TESMAN

Bien.

(Il entre dans la pièce du fond et sort à droite. Brack reste assis et jette un coup d'œil de temps en temps sur Hedda et Lœvborg.)

LŒVBORG, *à voix basse, comme précédemment.*

Réponds-moi, Hedda, comment as-tu pu faire cela?

HEDDA, *en apparence absorbée par son album.*

Si vous continuez à me tutoyer, je ne vous parlerai pas.

LŒVBORG

Faut-il ne pas dire tu, même quand nous sommes seuls?

HEDDA

Non. Vous pouvez le penser. Mais pas le dire.

LŒVBORG

Ah ! je comprends. Cela choque votre amour... pour Jœrgen Tesman.

HEDDA, *le regarde à la dérobée, et sourit.*

Amour ! Ah ! vous êtes bon, vous !

LŒVBORG

Donc, pas d'amour !

HEDDA

Mais pas la moindre infidélité quand même. Je ne veux pas de ça.

LŒVBORG

Hedda,... répondez-moi seulement à une question...

HEDDA

Chut !

(Tesman, portant un plateau, arrive de la pièce du fond.)

TESMAN

Voilà les bonnes choses qui arrivent.

(Il pose le plateau sur la table.)

HEDDA

Pourquoi fais-tu le service toi-même?

TESMAN, *remplissant les verres.*

Je trouve cela si amusant de te servir, Hedda.

HEDDA

Hé ! tu as versé dans les deux verres. Et monsieur Lœvborg ne veut pas...

TESMAN

Non, mais madame Elvsted ne tardera pas à venir.

HEDDA

Oui, c'est vrai,... madame Elvsted...

TESMAN

L'avais-tu oubliée? Hein?

HEDDA

Nous sommes tellement absorbés là dedans.

(Elle lui montre une vue.)

Te rappelles-tu ce petit village?

TESMAN

Oh ! c'est celui qui est en bas du col du Brenner ! C'est là que nous avons passé la nuit...

HEDDA

... et rencontré tous ces hôtes d'été si gais.

TESMAN

Parfaitement, c'était là. Songe donc... Si nous avions pu t'avoir avec nous, toi, Ejlert ! Ah !

(Il retourne s'asseoir près de Brack.)

LŒVBORG

Répondez-moi seulement à ceci, Hedda...

HEDDA

Voyons?

LŒVBORG

N'y avait-il pas non plus d'amour dans les relations

avec *moi?* Pas trace,... pas la moindre lueur d'amour, là non plus?

HEDDA

Oui, y en avait-il, vraiment? Pour moi, je vois ces relations comme celles de deux bons camarades. Deux amis intimes.

(Elle sourit.)

Vous, surtout, parliez à cœur ouvert.

LŒVBORG

C'était vous qui vouliez qu'il en fût ainsi.

HEDDA

Quand j'y repense, il y avait tout de même quelque chose de beau, de captivant,... il y avait, je trouve, du courage, dans... dans cette intimité secrète,... cette camaraderie dont personne au monde ne se doutait.

LŒVBORG

Oui, n'est-ce pas, Hedda ! N'y avait-il pas de tout cela?... Lorsque je venais chez votre père, en passant, l'après-midi... Et le général était assis à la fenêtre et lisait les journaux,... nous tournant le dos...

HEDDA

Et nous deux sur le canapé d'angle...

LŒVBORG

Toujours avec le même journal illustré devant nous...

HEDDA

Oui, à défaut d'album.

LŒVBORG

Oui, Hedda,... et quand je me confessais devant vous !...

quand je vous racontais sur moi-même ce qu'alors personne, parmi les autres, ne savait. Assis près de vous, j'avouais mes sorties, mes débordements à journées et nuits pleines. Débordements jour après jour. Oh ! Hedda,... quelle puissance était donc en vous qui m'obligeait à de tels aveux?

HEDDA

Vous croyez que c'était une puissance en moi?

LŒVBORG

Oui, comment pourrais-je me l'expliquer autrement? Et toutes ces... ces questions enveloppées que vous m'adressiez...

HEDDA

Et que vous compreniez si bien...

LŒVBORG

Dire que vous avez pu poser de telles questions ! Avec une audace... !

HEDDA

Enveloppées, s'il vous plaît.

LŒVBORG

Oui, mais tout de même avec audace. M'interroger à fond sur... sur des choses pareilles !

HEDDA

Et dire que vous pouviez répondre, monsieur Lœvborg.

LŒVBORG

Oui, c'est cela justement que je ne comprends pas... maintenant, après coup. Mais enfin, dites-moi, Hedda,... n'y avait-il pas de l'amour au fond de ces relations? N'était-ce pas, de votre part, comme si vous aviez voulu,

pour ainsi dire, me purifier,... en me faisant confesser à vous? N'était-ce pas cela?

HEDDA

Non, pas tout à fait.

LŒVBORG

Qu'est-ce donc qui vous poussait?

HEDDA

Trouvez-vous si difficile à comprendre qu'une jeune fille,... lorsque cela peut se faire ainsi... secrètement...

LŒVBORG

Eh bien?

HEDDA

... soit disposée à jeter un petit coup d'œil dans un monde que...

LŒVBORG

Que?

HEDDA

... qu'il ne lui est pas permis de connaître?

LŒVBORG

Ah ! c'était cela?

HEDDA

Cela aussi. Cela aussi,... à ce que je crois.

LŒVBORG

Camaraderie dans l'appétit de vivre. Mais pourquoi *cela,* du moins, n'a-t-il pas pu continuer?

HEDDA

Ce fut votre propre faute.

LŒVBORG

C'est vous qui avez rompu.

HEDDA

Oui, lorsqu'il y eut un sérieux danger de voir trop de réalité s'introduire dans les relations. Honte à vous, Ejlert Lœvborg, comment avez-vous pu vouloir attenter sur... sur votre audacieux camarade !

LŒVBORG, *serrant les poings.*

Oh ! pourquoi n'avez-vous pas tiré pour de bon ! Pourquoi ne m'avez-vous pas tué, comme vous m'en menaciez?

HEDDA

J'ai *tellement* peur du scandale.

LŒVBORG

Oui, Hedda, vous êtes lâche au fond.

HEDDA

Terriblement lâche.

(Changeant de sujet.)

Mais ce fut heureux pour vous. Et maintenant vous vous êtes consolé d'une façon charmante chez les Elvsted.

LŒVBORG

Je sais ce que Thea vous a confié.

HEDDA

Et vous lui avez peut-être fait quelque confidence sur nous deux.

LŒVBORG

Pas un mot. Notre histoire, elle est trop bête pour la comprendre.

HEDDA

Bête?

LŒVBORG

Pour ce genre de choses, elle est bête.

HEDDA

Et moi, je suis lâche.

(Elle s'incline pour se rapprocher de lui, sans le regarder, et dit plus bas.)

Maintenant, je vais vous faire une confidence, moi.

LŒVBORG, *l'esprit tendu.*

Eh bien?

HEDDA

Ce fait, que je n'ai pas osé tirer sur vous...

LŒVBORG

Oui?

HEDDA

... ce n'a pas été ma plus grave lâcheté... ce soir-là.

LŒVBORG, *la regarde un instant, comprend, et murmure passionnément.*

Oh ! Hedda ! Hedda Gabler ! J'entrevois maintenant ce qui se cachait sous la camaraderie ! Toi et moi !... C'était donc tout de même la vie qui t'appelait...

HEDDA, *à voix basse, avec un coup d'œil aigu.*

Prenez garde ! Ne croyez rien de pareil !

(Il commence à faire sombre. La porte du vestibule est ouverte du dehors par Berte.)

HEDDA, *ferme l'album avec bruit, et crie en souriant.*

Ah ! enfin, Ma chère Thea,... entre donc !

(Mme Elvsted entre par l'antichambre. Elle est en toilette de soirée. La porte se ferme derrière elle.)

HEDDA, *sur le canapé, lui tend les bras.*

Ma bonne Thea,... tu ne peux pas t'imaginer comme je t'ai attendue.

(Mme Elvsted échange en passant un léger salut avec les messieurs de la pièce du fond, puis se dirige

vers la table et tend la main à Hedda. Ejlert Lœvborg s'est levé. Lui et Mme Elvsted se saluent d'un signe de tête.)

MADAME ELVSTED

Je devrais peut-être entrer et causer un peu avec ton mari?

HEDDA

Oh ! pas du tout. Qu'ils restent entre eux. Ils vont bientôt s'en aller.

MADAME ELVSTED

Ils vont sortir?

HEDDA

Oui, ils vont festoyer.

MADAME ELVSTED, *vite, à Lœvborg.*

Pas vous, je pense?

LŒVBORG

Non.

HEDDA

Monsieur Lœvborg... va rester avec nous.

MADAME ELVSTED, *prend un siège et veut s'asseoir près de lui.*

Oh ! comme il fait bon ici !

HEDDA

Non, non, ma petite Thea. Pas là ! Tu vas venir gentiment t'asseoir près de moi. Je veux être entre vous deux.

MADAME ELVSTED

Bien, c'est comme tu voudras.

(Elle fait le tour de la table et s'assied sur le canapé à droite de Hedda. Lœvborg se rassied.)

LŒVBORG, *après un court silence, à Hedda.*

N'est-elle pas jolie à regarder?

HEDDA, *caresse légèrement les cheveux de Mme Elvsted.*

Rien qu'à regarder?

LŒVBORG

Oui. Car nous sommes, tous les deux, ...elle et moi... nous sommes deux vrais camarades. Nous avons l'un dans l'autre une confiance absolue. Et nous pouvons causer hardiment ensemble...

HEDDA

Pas d'une façon enveloppée, monsieur Lœvborg?

LŒVBORG

Heu !...

MADAME ELVSTED, *à voix basse, se serrant contre Hedda.*

Oh ! comme je suis heureuse, Hedda ! Car,... pense donc,... il dit aussi que je l'ai inspiré.

HEDDA, *la regarde avec un sourire.*

Vraiment, il dit cela?

LŒVBORG

Et puis, le courage qu'elle montre dans l'action, madame Tesman !

MADAME ELVSTED

Oh ! mon Dieu,... moi du courage !

LŒVBORG

Un courage extraordinaire,... quand il s'agit du camarade.

HEDDA

Oui, du courage... oui ! Si seulement on en avait.

LŒVBORG

Eh bien !... qu'est-ce qui arriverait?

HEDDA

Alors, peut-être, on pourrait vivre.

(Changement de ton.)

Allons, Thea, ma chérie, maintenant tu vas boire un bon verre de punch froid.

MADAME ELVSTED

Non, merci,... je n'en bois jamais.

HEDDA

Non? Vous, alors, monsieur Lœvborg.

LŒVBORG

Merci, moi non plus.

MADAME ELVSTED

Non, lui non plus !

HEDDA, *le regarde fixement.*

Et si je le veux?

LŒVBORG

Rien à faire.

HEDDA, *riant.*

Je n'ai donc pas le moindre pouvoir sur vous, pauvre moi?

LŒVBORG

Pas pour cela.

HEDDA

Sérieusement, il me semble pourtant que vous devriez le faire. Pour vous-même.

MADAME ELVSTED

Mais, voyons, Hedda !...

LŒVBORG

Comment cela?

HEDDA

Ou à cause des gens, plutôt.

LŒVBORG

Vraiment?

HEDDA

Sans quoi les gens pourraient facilement s'imaginer que vous ne vous sentez... au fond de vous-même... pas bien hardi,... pas bien sûr de vous.

MADAME ELVSTED, *bas.*

Oh! non, Hedda...!

LŒVBORG

Il est permis aux gens de croire tout ce qu'ils voudront... jusqu'à nouvel ordre.

MADAME ELVSTED, *ravie.*

Oui, n'est-ce pas!

HEDDA

Je l'ai vu si clairement sur la figure du conseiller Brack tout à l'heure.

LŒVBORG

Qu'avez-vous vu?

HEDDA

Son sourire moqueur, lorsque vous n'avez pas osé le suivre à la table, là-bas.

LŒVBORG

Je n'ai pas osé! Je préférais naturellement rester ici et causer avec vous.

MADAME ELVSTED

C'était bien naturel, Hedda!

HEDDA

Mais le conseiller ne pouvait pas s'en douter. Et j'ai

vu aussi qu'il a souri, et qu'il a lancé un coup d'œil à Tesman, lorsque vous n'avez pas osé non plus être de cette pauvre petite fête.

LŒVBORG

Osé? Vous dites que je n'ai pas osé?

HEDDA

Non, pas moi. Mais c'est ainsi que le conseiller Brack l'a compris.

LŒVBORG

Qu'il le comprenne comme il voudra.

HEDDA

Alors, vous n'y allez pas?

LŒVBORG

Je reste ici avec vous et Thea.

MADAME ELVSTED

Oui, Hedda,... c'est comme tu pouvais bien le penser!

HEDDA, *sourit, avec un signe de tête approbateur à Lœvborg.*

Donc, tout à fait inébranlable. Homme de principes à tout jamais. C'est bien, c'est ce qu'un homme doit être!

(Elle se tourne vers Mme Elvsted et la caresse.)

Eh bien! n'est-ce pas ce que je disais, lorsque tu es arrivée ici toute bouleversée ce matin?...

LŒVBORG, *avec un sursaut.*

Bouleversée!

MADAME ELVSTED, *effrayée.*

Hedda,... mais, Hedda...!

HEDDA

Tu vois bien, maintenant ! Cette angoisse mortelle ne rime à rien...

(S'interrompant.)

Allons, nous pouvons nous animer tous les trois !

LŒVBORG, *qui a tressailli.*

Ah !... qu'est-ce que cela veut dire, madame Tesman?

MADAME ELVSTED

Oh ! Dieu, oh ! Dieu, Hedda ! Que dis-tu là ! Et qu'est-ce que tu fais?

HEDDA

Calme-toi ! Cet affreux conseiller est là qui t'observe.

LŒVBORG

Une angoisse mortelle. A mon sujet.

MADAME ELVSTED, *bas, gémissante.*

Oh ! Hedda,... voilà que tu m'as rendue tout à fait malheureuse.

LŒVBORG, *la regarde un instant, l'œil fixe. Son visage est convulsé.*

Voilà donc quelle confiance hardie la camarade avait en moi.

MADAME ELVSTED, *suppliante.*

Oh ! cher ami,... il faut d'abord que tu entendes...

LŒVBORG, *saisit l'un des verres pleins, le lève et dit d'une voix basse et rauque.*

A ta santé, Thea !

(Il vide le verre, le pose et prend l'autre.)

MADAME ELVSTED, *à voix basse.*

Oh ! Hedda, Hedda,... que tu aies pu vouloir cela !

HEDDA

Vouloir? Moi, Tu es folle?

LŒVBORG

Et à votre santé aussi, madame Tesman. Merci pour avoir dit la vérité. Vive la vérité !

(Il boit jusqu'au fond et veut remplir le verre de nouveau.)

HEDDA, *lui pose la main sur le bras.*

Allons, allons,... pas davantage pour l'instant. Rappelez-vous que vous allez au dîner.

MADAME ELVSTED

Non, non, non !

HEDDA

Chut ! Ils sont là, qui te regardent.

LŒVBORG, *pose le verre.*

Écoute, Thea,... réponds-moi franchement.

MADAME ELVSTED

Oui !

LŒVBORG

Le bailli a-t-il su que tu partais me rejoindre?

MADAME ELVSTED, *se tord les mains.*

Oh ! Hedda,... tu entends ce qu'il demande !

LŒVBORG

Était-ce chose convenue entre toi et lui que tu viendrais en ville me surveiller? Est-ce peut-être le bailli lui-même qui t'y a décidée? Aha !... dis donc, il avait sans doute encore besoin de moi à son bureau ! Ou bien était-ce à la table de jeu que je lui manquais?

MADAME ELVSTED, *gémit à voix basse.*

Oh ! Lœvborg, Lœvborg... !

LŒVBORG, *saisit un verre et veut le remplir.*

A la santé du vieux bailli aussi !

HEDDA, *le repoussant.*

Pas davantage maintenant. Rappelez-vous que vous allez sortir et faire la lecture à Tesman.

LŒVBORG, *calme, repose le verre.*

C'était bête de ma part, ça. De prendre la chose ainsi, je veux dire. Ne sois pas si fâchée contre moi, chère, chère camarade. Tu verras,... toi et les autres,... que si je suis tombé une fois, bon... Maintenant je me suis relevé ! Grâce à toi, Thea !

MADAME ELVSTED, *rayonnante.*

Ah ! Dieu merci... !

(Brack a regardé sa montre. Lui et Tesman se lèvent et viennent dans le salon.)

BRACK, *prend son chapeau et son paletot.*

Madame Tesman, notre heure est sonnée.

HEDDA

Il me semble, en effet.

LŒVBORG, *se lève.*

La mienne aussi, monsieur le conseiller.

MADAME ELVSTED, *à voix basse, suppliante.*

Oh ! Lœvborg, ne fais pas cela.

HEDDA, *la pince au bras.*

Ils t'entendent !

MADAME ELVSTED, *avec un faible cri.*

Aïe !

LŒVBORG, *à Brack.*

Vous avez été assez aimable pour m'inviter.

BRACK

Alors, vous venez tout de même?

LŒVBORG

Oui, je vous remercie.

BRACK

Enchanté...

LŒVBORG, *met le paquet du manuscrit dans sa poche et dit à Tesman :*

Car je voudrais te montrer quelques passages avant de livrer ceci.

TESMAN

Ah ! pense donc,... ça va être un plaisir !... Mais, chère Hedda, comment feras-tu ramener madame Elvsted chez elle? Hein?

HEDDA

Oh ! on trouvera bien un moyen.

LŒVBORG, *se tourne vers les dames.*

Madame Elvsted? Je reviendrai la chercher, naturellement.

(Il se rapproche.)

Comme ça, vers les dix heures, madame Tesman? Ça va-t-il?

HEDDA

Certainement. C'est parfait.

TESMAN

Bon. Alors, tout va bien. Mais moi, il ne faut pas m'attendre si tôt, Hedda.

HEDDA

Oh ! mon cher, reste aussi longtemps... aussi longtemps que tu voudras.

MADAME ELVSTED, *dissimulant son inquiétude.*

Monsieur Lœvborg,... je resterai donc ici jusqu'à votre arrivée.

LŒVBORG, *son chapeau à la main.*

Bien entendu, madame.

BRACK

Les voyageurs pour le train de plaisir, en voiture, messieurs ! J'espère que nous aurons une soirée animée, comme dit certaine belle dame.

HEDDA

Ah ! si seulement la belle dame pouvait y assister, invisible... !

BRACK

Pourquoi invisible?

HEDDA

Pour entendre un peu de vos franches libertés de parole, monsieur le conseiller.

BRACK, *rit.*

C'est ce que je ne voudrais pas conseiller à la belle dame.

TESMAN, *rit aussi.*

Non, tu en as de bonnes, Hedda ! Songe donc !

BRACK

Allons, adieu, adieu, mesdames.

LŒVBORG, *saluant.*

Donc, vers les dix heures.

(Brack, Lœvborg et Tesman sortent par la porte du vestibule. En même temps, Berte arrive de la pièce

du fond avec une lampe allumée, qu'elle pose sur la table du salon, et elle sort par le même chemin.)

MADAME ELVSTED, *s'est levée, et arpente la scène, agitée.*

Hedda,... Hedda,... Qu'est-ce qui va sortir de là?

HEDDA

A dix heures,... il va donc revenir. Je le vois devant moi. Avec des pampres dans les cheveux. Ardent et hardi...

MADAME ELVSTED

Oui, si cela pouvait tourner si bien.

HEDDA

Et alors, vois-tu,... alors il aura repris son empire sur lui-même. Alors il sera un homme libre pour toujours.

MADAME ELVSTED

Ah ! Dieu,... si seulement il pouvait revenir tel que tu le vois.

HEDDA

C'est ainsi qu'il viendra, pas autrement !

(Elle se lève et s'approche.)

Doute de lui tant que tu voudras. Moi, je crois en lui. Et nous allons voir...

MADAME ELVSTED

Tu as une idée derrière la tête, Hedda.

HEDDA

Parfaitement. Je veux, une fois dans ma vie, exercer un pouvoir sur une destinée humaine.

MADAME ELVSTED

Tu n'as donc pas un tel pouvoir?

HEDDA

Je ne l'ai pas... et ne l'ai jamais eu.

MADAME ELVSTED

Sur ton mari, pourtant?

HEDDA

Ah ! oui, ça en vaudrait bien la peine. Oh ! si tu pouvais comprendre combien je suis pauvre. Toi, à qui il est donné d'être si riche !

(Elle l'entoure de ses bras avec passion.)

Je crois que je vais t'arracher les cheveux tout de même.

MADAME ELVSTED

Lâche-moi ! Lâche-moi ! Tu me fais peur, Hedda !

BERTE, *dans l'ouverture de porte.*

Madame, le thé est servi dans la salle à manger.

HEDDA

Bien. Nous venons.

MADAME ELVSTED

Non, non, non. J'aime mieux rentrer toute seule. Tout de suite.

HEDDA

Tu dis des bêtises ! Tu vas d'abord prendre le thé, petite sotte. Et ensuite,... à dix heures,... Ejlert Lœvborg arrivera... des pampres dans les cheveux.

(Elle entraîne Mme Elvsted presque de force vers l'ouverture de porte.)

ACTE III

(Le salon des Tesman. Les portières de l'ouverture du fond sont tirées. De même à la porte vitrée. La lampe est baissée à demi et coiffée d'un abat-jour. Dans le poêle, dont la porte est ouverte, il y a eu du feu, qui est presque consumé.)

MADAME ELVSTED, *enveloppée d'un grand châle, et les pieds sur un coussin, est assise tout contre le poêle, affalée dans son fauteuil.* HEDDA, *étendue sur le canapé, dort toute habillée, une couverture sur elle.*

MADAME ELVSTED, *après un silence, se redresse brusquement sur son siège, et écoute, attentive. Puis elle retombe, lasse, et gémit à voix basse.*

Pas encore !... Oh ! Dieu,... Oh ! Dieu,... pas encore !

(Berte s'introduit avec précaution par la porte du vestibule Elle tient une lettre à la main.)

MADAME ELVSTED, *se tourne vers elle et chuchote, anxieuse.*

Eh bien !... quelqu'un est venu?

BERTE, *bas.*

Oui, une bonne vient d'arriver avec cette lettre.

MADAME ELVSTED, *vite, tendant la main.*

Une lettre ! Donnez-la-moi.

BERTE

Non, madame, c'est pour le docteur.

MADAME ELVSTED

Ah ! bien.

BERTE

C'est la bonne de mademoiselle Tesman qui l'a apportée. Je la pose ici sur la table.

MADAME ELVSTED

C'est cela.

BERTE, *pose la lettre.*

Sûrement, je ferai bien d'éteindre la lampe. Car elle fume.

MADAME ELVSTED

Oui, éteignez. Il fera sans doute bientôt jour.

BERTE, *éteignant.*

Il *fait* déjà jour, madame.

MADAME ELVSTED

Oui, plein jour ! Et pas encore rentré... !

BERTE

Ah ! Seigneur !... je pensais bien que ça se passerait ainsi.

MADAME ELVSTED

Vous le pensiez?

BERTE

Oui, quand j'ai vu qu'un certain monsieur était revenu en ville, je... Et qu'il les entraînait. Car, ce monsieur-là, on en a entendu assez parler dans le temps.

MADAME ELVSTED

Ne parlez pas si haut. Vous réveilleriez madame.

BERTE, *regarde le canapé et soupire.*

Non, mon Dieu !... elle peut bien dormir, la pauvre... Faut-il charger un peu le poêle?

MADAME ELVSTED

Merci, pas pour moi.

BERTE

Bien, bien.

(Elle sort doucement par la porte du vestibule.)

HEDDA, *se réveille au bruit de la porte et regarde.*

Qu'est-ce que c'est...?

MADAME ELVSTED

Ce n'était que la bonne...

HEDDA, *regarde autour d'elle.*

Ah ! ici... ! Oui, je me rappelle...

(Se redresse, assise sur le canapé, s'étire et se frotte les yeux.)

Quelle heure est-il, Thea?

MADAME ELVSTED, *regarde sa montre.*

Il est plus de sept heures.

HEDDA

A quelle heure Tesman est-il rentré?

MADAME ELVSTED

Il n'est pas revenu.

HEDDA

Pas encore rentré?

MADAME ELVSTED *se lève.*

Personne n'est venu ici.

HEDDA

Et nous qui avons veillé et attendu jusqu'à quatre heures...

MADAME ELVSTED, *se tord les mains.*

Et quelle attente était la mienne !

HEDDA, *bâille, et dit, la main devant sa bouche :*

Ah ! oui,... nous aurions pu nous en dispenser.

MADAME ELVSTED

As-tu pu dormir un peu?

HEDDA

Oui-i. Je crois que j'ai assez bien dormi. Pas toi?

MADAME ELVSTED

Pas un instant. Je ne pouvais pas, Hedda ! Tout à fait impossible.

HEDDA, *se lève et s'approche d'elle.*

Allons, allons ! Il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Je comprends si bien comment ça s'est passé.

MADAME ELVSTED

Oui, comment, crois-tu? Peux-tu me le dire?

HEDDA

Eh bien ! la soirée chez le conseiller, naturellement, s'est prolongée terriblement...

MADAME ELVSTED

Ah ! Dieu, oui... c'est bien sûr, Mais tout de même...

HEDDA

Et puis, vois-tu, Tesman n'a pas voulu rentrer, faire du bruit et sonner au milieu de la nuit.

(Elle rit.)

Peut-être aussi n'avait-il pas non plus envie de se montrer... tout de suite en sortant d'une réunion joyeuse.

MADAME ELVSTED

Mais, ma chère,... où aurait-il été, alors?

HEDDA

Il est allé chez les tantes, naturellement, et il s'y est couché. Car elles ont toujours son ancienne chambre en état.

MADAME ELVSTED

Non, ce n'est pas chez elles qu'il peut être. Car il vient d'arriver une lettre pour lui de mademoiselle Tesman. La lettre est là.

HEDDA

Ah?

(Elle regarde la suscription.)

Oui, c'est bien la propre main de tante Julle. Eh bien ! c'est qu'il est resté chez le conseiller, alors. Et Ejlert Lœvborg est assis,... avec des pampres dans les cheveux, et lui fait la lecture.

MADAME ELVSTED

Oh ! Hedda, tu racontes des histoires auxquelles tu ne crois pas toi-même.

HEDDA

Tu es vraiment une petite buse, Thea.

MADAME ELVSTED

Oui, malheureusement, c'est bien vrai.

HEDDA

Et tu as l'air terriblement fatiguée.

MADAME ELVSTED

Je suis aussi terriblement fatiguée.

HEDDA

Aussi tu vas faire ce que je vais te dire. Tu vas aller dans ma chambre et t'étendre un peu sur le lit.

MADAME ELVSTED

Oh ! non, non,... je ne dormirais quand même pas.

HEDDA

Mais si, tu dormiras.

MADAME ELVSTED

Oui, mais ton mari doit bientôt rentrer maintenant. Et il faut que je sache tout de suite...

HEDDA

Je te dirai quand il arrivera.

MADAME ELVSTED

Tu me le promets, Hedda?

HEDDA

Oui, tu peux y compter. Tu n'as qu'à dormir en attendant.

MADAME ELVSTED

Merci. Alors, je vais au moins essayer.

(Elle sort par la pièce du fond.)

(Hedda va à la porte vitrée et tire les portières. La lumière du plein jour éclaire le salon. Puis elle prend dans le secrétaire un petit miroir à poignée et arrange ses cheveux. Elle va ensuite à la porte du vestibule et appuie sur le bouton de la sonnerie.)

(Berte arrive à la porte un instant après.)

BERTE

Madame désire quelque chose?

HEDDA

Oui, chargez donc un peu le poêle. Je grelotte ici.

BERTE

Bon Dieu !... il va faire chaud tout de suite.

(Elle rassemble les tisons et met un morceau de bois.)

BERTE, *s'arrête et écoute.*

On a sonné à la porte de la rue, madame.

HEDDA

Eh bien ! allez ouvrir. Je vais m'occuper du poêle.

BERTE

Il va bientôt flamber.

(Elle sort par la porte du vestibule.)
(Hedda s'agenouille sur le coussin et met plusieurs morceaux de bois dans le poêle.)
(Jœrgen Tesman entre au bout d'un moment par le vestibule. Il a l'air fatigué et un peu grave. Il se dirige en marchant sur la pointe des pieds vers l'ouverture du fond et veut se glisser entre les portières.)

HEDDA, *près du poêle, sans lever les yeux.*

Bonjour.

TESMAN, *se retourne.*

Hedda !

(Il s'approche.)

Comment... ! Tu es déjà levée ! Hein?

HEDDA

Oui, je me suis levée de très bonne heure aujourd'hui.

TESMAN

Et moi qui étais si sûr que tu étais couchée et que tu dormais encore ! Pense donc, Hedda !

HEDDA

Ne parle pas si haut. Madame Elvsted est couchée dans ma chambre.

TESMAN

Madame Elvsted est restée ici cette nuit !

HEDDA

Oui, personne n'est venu la chercher.

TESMAN

Non, évidemment.

HEDDA, *ferme le poêle et se lève.*

Eh bien ! c'était amusant chez le conseiller?

TESMAN

As-tu été inquiète de moi? Hein?

HEDDA

Non, jamais je n'en aurais eu l'idée. Mais je te demandais si tu t'étais amusé.

TESMAN

Oui, certes. Une fois, par hasard, en... Mais surtout au commencement, je trouve. Car Ejlert m'a fait la lecture. Nous sommes arrivés une heure trop tôt, pense donc !... Et Brack avait tant de dispositions à prendre. Alors, Ejlert m'a lu.

HEDDA, *s'assied à la droite de la table.*

Eh bien? Raconte-moi un peu...

TESMAN, *s'assied sur un tabouret près du poêle.*

Non, Hedda, tu ne peux pas t'imaginer l'ouvrage que ce sera ! Sûrement presque un des plus remarquables que l'on ait écrits. Songe donc !

HEDDA

Oui, oui, ça m'est égal...

TESMAN

Je t'avouerai une chose, Hedda. Lorsqu'il eut fini de lire,... j'ai éprouvé un sentiment... vilain.

HEDDA

Vilain?

TESMAN

J'ai été jaloux d'Ejlert, parce qu'il avait pu écrire un tel livre. Songe donc, Hedda !

HEDDA

Oui, oui, j'y songe !

TESMAN

Et quand on pense qu'il est,... avec tout son talent,... qu'il est malheureusement tout à fait incorrigible, malgré tout.

HEDDA

Tu veux dire qu'il a une vie plus ardente que les autres?

TESMAN

Non, sapristi,... il ne peut pas se modérer du tout dans le plaisir, vois-tu.

HEDDA

Et comment ça a-t-il tourné... finalement?

TESMAN

Peuh ! je trouve presque qu'il faudrait appeler cela une bacchanale, moi, Hedda.

HEDDA

Avait-il des pampres dans les cheveux?

TESMAN

Des pampres? Non, je n'ai rien vu de pareil. Mais il a prononcé un long discours confus en l'honneur de la femme qui l'avait inspiré pendant son travail. Oui, c'est le mot dont il s'est servi.

HEDDA

A-t-il nommé la femme?

TESMAN

Non, il ne l'a pas nommée. Mais je ne peux pas douter que ce doit être Madame Elvsted. Réfléchis un peu !

HEDDA

Bon,... et où l'as-tu quitté?

TESMAN

Dans l'avenue, en rentrant. Nous sommes partis,... les derniers d'entre nous,... en groupe. Et Brack est sorti aussi pour prendre un peu l'air. Et nous avions convenu, tu sais, d'accompagner Ejlert chez lui. Car il avait vraiment plus que son compte.

HEDDA

Oui, je pense bien.

TESMAN

Et voici le fait étrange, Hedda !... ou triste, je devrais dire, plutôt. Oh !... j'ai presque honte... pour Ejlert... de le raconter...

HEDDA

Eh bien ! quoi donc...?

TESMAN

Comme nous étions en route, je me suis trouvé par hasard en arrière dans l'avenue, tu sais. Quelques minutes seulement,... pense donc !

HEDDA

Oui, oui, mon Dieu, et alors...?

TESMAN

Et quand je me dépêche de rattraper les autres,... sais-tu ce que je trouve par terre? Hein?

HEDDA

Non, comment pourrais-je le savoir?

TESMAN

Mais ne le dis à personne, Hedda ! Tu m'entends ! Promets-le-moi pour Ejlert.

(Il tire de la poche de son paletot un paquet enveloppé de papier.)

Pense donc,... voilà ce que j'ai trouvé.

HEDDA

Est-ce que ce n'est pas le paquet qu'il avait hier?

TESMAN

Oui, dis, c'est tout son précieux, son irremplaçable manuscrit ! Et il l'avait perdu... sans s'en apercevoir. Songe donc un peu, Hedda ! Comme c'est triste...

HEDDA

Mais pourquoi ne lui as-tu pas rendu le paquet tout de suite?

TESMAN

Non, je n'ai pas osé,... dans l'état où il était...

HEDDA

Tu n'as pas dit non plus à quelqu'un des autres, que tu l'avais trouvé?

TESMAN

Ah ! non. Je ne voulais pas, pour Ejlert, tu comprends.

HEDDA

Il n'y a donc personne qui sache que tu as les papiers d'Ejlert Lœvborg?

TESMAN

Non. Et il ne faut pas que personne le sache.

HEDDA

De quoi as-tu parlé ensuite avec lui?

TESMAN

Je n'ai pas parlé avec lui du tout. Car lorsque nous sommes arrivés dans les rues, nous l'avons perdu de vue, lui et deux ou trois autres. Songe donc !

HEDDA

Oui? Et alors ils l'ont reconduit.

TESMAN

Oui, ils ont dû le reconduire, à ce qu'il semblait. Et Brack aussi est allé de son côté.

HEDDA

Et où as-tu été galvauder ensuite?

TESMAN

Oh ! moi et quelques-uns des autres, nous avons accompagné un des joyeux compères, chez qui nous avons pris le café du matin. Café de la nuit, plutôt, il faudrait dire. Hein? Mais quand j'aurai pris un peu de repos... et que je pourrai croire qu'Ejlert, le pauvre, aura bien dormi, il faudra que j'aille le trouver et lui remettre ça.

HEDDA, *étend la main vers le paquet.*

Non,... ne t'en sépare pas ! Pas tout de suite, je veux dire. Laisse-moi d'abord le lire.

TESMAN

Non, ma chère, ma bonne Hedda, je n'ose pas, Dieu m'en garde.

HEDDA

Tu n'oses pas?

TESMAN

Non,... car tu peux imaginer son désespoir, quand il se réveillera et ne trouvera pas le manuscrit. Car il n'en a pas de copie, sais-tu bien? Il l'a dit lui-même.

HEDDA, *avec un regard scrutateur.*

Cela ne peut-il donc pas être refait? Écrit une seconde fois?

TESMAN

Non, je crois que jamais ça n'irait. Il y a l'inspiration,... vois-tu...

HEDDA

Ah ! oui,... c'est bien cela qui...

(Négligemment.)

Mais, c'est vrai,... il y a là une lettre pour toi.

TESMAN

Non, songe donc... !

HEDDA, *la lui tend.*

Elle est venue ce matin de bonne heure.

TESMAN

De tante Julle, dis donc ! Qu'est-ce que ça peut être?

(Il pose le paquet sur l'autre tabouret, ouvre la lettre, la parcourt, et se lève en sursaut.)

Oh ! Hedda,... elle écrit que la pauvre tante Rina en est à ses derniers moments !

HEDDA

Il fallait s'y attendre.

TESMAN

Et que si je veux la voir encore une fois, il faut me dépêcher. Je vais faire un bond là-bas.

HEDDA, *réprime un sourire.*

Tu vas faire un bond?

TESMAN

Oh ! Hedda, ma chérie,... si tu pouvais te résoudre à m'accompagner? Songe donc !

HEDDA, *se lève et dit d'un ton las de refus.*

Non, non, ne me demande pas cela. Je ne veux pas regarder la maladie et la mort. Laisse-moi quitte de tout ce qui est laid.

TESMAN

Eh bien ! mon Dieu !...

(Il se démène.)

Mon chapeau...? Mon paletot...? Ah ! dans le vestibule... Je veux espérer que je n'arriverai pas trop tard, Hedda? Hein?

HEDDA

Tu n'as qu'un bond à faire, et...

(Berte entre à la porte du vestibule.)

BERTE

Le conseiller Brack est à la porte et demande s'il doit entrer.

TESMAN

A cette heure-ci ! Non, il m'est impossible de le recevoir maintenant.

HEDDA

Mais je peux.

(A Berte.)

Priez le conseiller de venir.

(Berte sort.)

HEDDA, *vite, chuchotant.*

Le paquet, Tesman !

(Elle le saisit sur le tabouret.)

TESMAN

Oui, donne-le-moi.

HEDDA

Non, non, je te le garde en attendant.

(Elle va au secrétaire et le dépose dans le rayon de livres.

Le conseiller Brack entre par la porte du vestibule. Tesman se dépêche et n'arrive pas à mettre ses gants.)

HEDDA, *lui fait un signe de tête.*

Eh bien ! vous êtes vraiment un oiseau du matin.

BRACK

Oui, n'est-ce pas?

(A Tesman.)

Vous aussi, vous partez en promenade?

TESMAN

Oui, il faut absolument que j'aille chez les tantes. Songez donc,... celle qui est malade, elle est près de mourir, la pauvre.

BRACK

Oh ! mon Dieu, vraiment? Mais alors, il ne faut pas que je vous retarde. En un moment si grave...

TESMAN

Oui, il faut que je coure... Adieu ! Adieu !

(Il sort en hâte par la porte du vestibule.)

HEDDA, *se rapproche.*

Ce fut plus qu'animé, chez vous, cette nuit, monsieur le conseiller.

BRACK

Je ne me suis pas déshabillé, madame Hedda.

HEDDA

Vous non plus?

BRACK

Non, comme vous voyez. Et qu'est-ce que Tesman vous a raconté des événements de la nuit?

HEDDA

Oh ! des histoires ennuyeuses. Seulement qu'il avait été prendre le café je ne sais où.

BRACK

Je suis déjà au courant de cette partie de café. Ejlert Lœvborg n'en était pas, je crois?

HEDDA

Non, ils l'avaient accompagné chez lui auparavant.

BRACK

Tesman aussi?

HEDDA

Non, deux ou trois autres, il a dit.

BRACK, *sourit.*

Jœrgen Tesman est vraiment ingénu, madame Hedda.

HEDDA

Oui, Dieu sait qu'il l'est. Y a-t-il donc anguille sous roche?

BRACK

Oh ! ce n'est pas cela qui manque.

HEDDA

Ah ! bien ! Asseyons-nous, cher conseiller. Vous raconterez mieux.

(Elle s'assied à gauche de la table. Brack, près d'elle, contre le long côté.)

HEDDA

Eh bien ! voyons !

BRACK

J'avais des motifs particuliers pour surveiller les faits et gestes de mes invités,... ou, plus exactement, d'une partie de mes invités, cette nuit.

HEDDA

Et parmi ceux-là, il y avait peut-être aussi Ejlert Lœvborg?

BRACK

Je dois l'avouer,... il en était.

HEDDA

Vous me rendez vraiment avide...

BRACK

Savez-vous où lui et deux des autres ont passé le reste de la nuit, madame Hedda?

HEDDA

Si cela peut se raconter, dites.

BRACK

Certes, cela peut se raconter. Ils se sont rendus à une soirée pleine d'entrain.

HEDDA

Du genre animé?

BRACK

Le plus animé.

HEDDA

Étendez-vous un peu sur ce sujet, conseiller.

BRACK

Lœvborg avait reçu, lui aussi, une invitation. Je le savais parfaitement. Mais il avait refusé. Car il a fait peau neuve, comme vous savez.

HEDDA

Là-haut, chez les Elvsted, oui. Mais il est allé tout de même?

BRACK

Oui, voyez-vous, madame Hedda,... voilà malheureusement que, chez moi, hier soir, un démon l'inspire...

HEDDA

Oui, il paraît qu'il a été inspiré.

BRACK

Assez fortement inspiré. Bref, d'autres idées lui vinrent, à ce qu'il semble. Car, nous autres hommes, nous ne sommes pas toujours, malheureusement, aussi fermes sur les principes qu'il le faudrait.

HEDDA

Oh ! vous êtes certainement une exception, conseiller Brack. Mais alors, Lœvborg...?

BRACK

Il finit bel et bien... par débarquer dans les salons de mademoiselle Diana.

HEDDA

De mademoiselle Diana?

BRACK

C'était mademoiselle Diana qui donnait la soirée. Pour un cercle choisi d'amis et d'admirateurs.

HEDDA

Est-ce que c'est une rousse?

BRACK

C'est cela.

HEDDA

Une sorte de... chanteuse?

BRACK

Oh! oui,... elle chante. De plus, elle est très forte chasseresse... à la chasse aux hommes,... madame Hedda. Vous avez entendu parler d'elle, certainement. Ejlert Lœvborg était un de ses plus chauds protecteurs... au temps de sa prospérité.

HEDDA

Et comment cela finit-il?

BRACK

Pas très amicalement, à ce qu'il paraît. Mademoiselle Diana, après la réception la plus affectueuse, en est venue à des voies de fait.

HEDDA

Contre Lœvborg?

BRACK

Oui. Il l'accusait, elle ou ses amies, de l'avoir volé. Il affirmait que son calepin avait disparu. Et d'autres objets encore. Bref, il aurait fait un vacarme effroyable.

HEDDA

Et quel en fut le résultat?

BRACK

Le résultat fut un combat de coqs général, où prirent part tant les dames que les hommes. Heureusement la police arriva enfin.

HEDDA

La police est venue?

BRACK

Oui. Mais c'est une plaisanterie qui coûtera cher à Ejlert Lœvborg, ce fou.

HEDDA

Comment cela?

BRACK

Il paraît qu'il a opposé une violente résistance. Qu'il a frappé un des agents à l'oreille et lui a déchiré sa tunique. En sorte qu'il a dû aller au poste.

HEDDA

D'où savez-vous tout cela?

BRACK

Par la police elle-même.

HEDDA, *le regard perdu.*

Voilà donc comment ça s'est passé. Alors, il n'a pas eu de pampres dans les cheveux.

BRACK

Des pampres, madame Hedda?

HEDDA, *change de ton.*

Mais, dites-moi, conseiller,... quel motif avez-vous de surveiller ainsi Ejlert Lœvborg, et de le suivre à la trace?

BRACK

D'abord, il ne m'est pas tout à fait indifférent qu'il soit établi par les interrogatoires qu'il venait tout droit de chez moi.

HEDDA

Il y aura donc aussi des interrogatoires?

BRACK

Naturellement. D'ailleurs, on ne peut changer ce qui a été, passons. Mais il me semble que j'avais le devoir, comme ami de la maison, de vous renseigner complètement sur ses exploits nocturnes.

HEDDA

Pourquoi, au juste, conseiller Brack?

BRACK

Hé ! parce que j'ai un vif soupçon qu'il voudra se servir de vous comme d'une sorte de paravent.

HEDDA

Non, d'où peut vous venir une pareille idée?

BRACK

Oh ! mon Dieu... nous ne sommes pas aveugle, madame Hedda. Regardez un peu ! Cette madame Elvsted, elle ne va certainement pas quitter la ville de sitôt.

HEDDA

Bon, à supposer qu'il y ait quelque chose entre eux, il ne manque pas d'autres endroits où ils peuvent se rencontrer.

BRACK

Pas dans une famille. Toute maison convenable sera désormais de nouveau fermée à Ejlert Lœvborg.

HEDDA

Vous voulez dire que la mienne doit l'être aussi?

BRACK

Oui. J'avoue que cela me serait plus que pénible si ce monsieur avait ici ses entrées. S'il allait... personnage importun... et pas à sa place... s'introduire dans...

HEDDA

... dans le triangle?

BRACK

Justement. Il me semblerait n'avoir plus de foyer.

HEDDA, *le regarde en souriant.*

Donc,... seul coq dans le panier,... voilà votre but.

BRACK, *fait lentement signe que oui et baisse la voix.*

Oui, c'est mon but. Et pour ce but je lutterai,... avec tous les moyens dont je dispose.

HEDDA, *dont le sourire s'efface.*

Vous êtes sûrement un homme dangereux,... quand on en vient au fait.

BRACK

Vous croyez?

HEDDA

Oui, je commence à le croire. Et je serai enchantée,... tant que vous n'aurez absolument aucune prise sur moi.

BRACK, *avec un rire équivoque.*

Oui, oui, madame Hedda,... en cela vous avez peut-être raison. Qui sait si, au besoin, je ne serais pas homme à trouver un moyen ou un autre.

HEDDA

Non, mais, dites donc, conseiller Brack! C'est presque une menace.

BRACK, *se lève.*

Oh! loin de là! Le triangle, voyez-vous,... doit être maintenu et défendu de bonne volonté.

HEDDA

C'est ce que je pense aussi.

BRACK

Allons, maintenant j'ai dit ce que j'avais à dire. Et il faut que je rentre chez moi. Adieu, madame Hedda.

(Il se dirige vers la porte vitrée.)

HEDDA, *se lève.*

Vous sortez par le jardin?

BRACK

Oui, pour moi c'est plus court.

HEDDA

Oui, et puis ce n'est pas le grand chemin.

BRACK

Très juste. Je n'ai rien contre les petits chemins. Ils sont parfois assez plaisants.

HEDDA

Quand on tire à balle, vous voulez dire?

BRACK, *à la porte, riant.*

Oh ! on ne tire pas sur les coqs familiers de son panier !

HEDDA, *rit aussi.*

Oh ! non, lorsqu'on n'en a pas plus d'un...

(Ils se font un signe de tête, en riant, en guise d'adieu. Il sort. Elle ferme la porte derrière lui.)

(Hedda reste un moment à regarder dehors, l'air sérieux. Puis, elle va au fond et jette un coup d'œil entre les portières. Elle va ensuite au secrétaire, tire le paquet de Lævborg du rayon de livres et veut le feuilleter. On entend Berte élever la voix dans le vestibule. Hedda se retourne et écoute. Puis, elle enferme vite le paquet dans le tiroir et pose la clef sur le secrétaire.)

(Ejlert Lævborg, en paletot et son chapeau à la main, force la porte du vestibule. Il paraît quelque peu égaré et excité.)

LŒVBORG, *tourné vers le vestibule.*

Je vous dis qu'il faut que j'entre et que j'entrerai ! Vous voyez !

(Il ferme la porte, se retourne, voit Hedda, se domine aussitôt et salue.)

HEDDA, *près du secrétaire.*

Eh bien ! monsieur Lœvborg, vous venez joliment tard pour chercher Thea.

LŒVBORG

Ou joliment de bonne heure pour me présenter chez vous. Je vous prie de m'excuser.

HEDDA

Comment savez-vous qu'elle est encore chez moi?

LŒVBORG

On a dit à son hôtel qu'elle n'est pas rentrée de la nuit.

HEDDA, *vers la table du salon.*

Avez-vous pu observer la figure des gens qui vous ont dit cela?

LŒVBORG, *avec un regard d'impatience.*

Observer leur figure?

HEDDA

Je veux dire, est-ce qu'ils avaient l'air de se faire des idées à ce propos?

LŒVBORG, *comprend soudain.*

Ah ! oui, et c'est bien vrai ! Je la perds avec moi ! D'ailleurs je n'ai rien remarqué... Tesman n'est sans doute pas encore levé?

HEDDA

Non,... je ne crois pas...

LŒVBORG

Quand est-il rentré?

HEDDA

Extrêmement tard.

LŒVBORG

Vous a-t-il raconté quelque chose?

HEDDA

Oui, j'ai compris qu'on avait été tout à fait gai chez le conseiller Brack.

LŒVBORG

Et rien de plus?

HEDDA

Non, je ne crois pas. D'ailleurs, j'avais une terrible envie de dormir...

(Mme Elvsted entre par la portière du fond.)

MADAME ELVSTED, *va vers Ejlert Lævborg.*

Ah ! Lœvborg ! Enfin... !

LŒVBORG

Oui, enfin. Et trop tard.

MADAME ELVSTED, *le regarde, anxieuse.*

Qu'est-ce qui est trop tard?

LŒVBORG

Tout est trop tard maintenant. C'est fini de moi.

MADAME ELVSTED

Oh ! non, non,... ne dis pas cela.

LŒVBORG

Tu le diras toi-même, quand tu sauras...

MADAME ELVSTED

Je ne veux rien savoir !

HEDDA

Vous préféreriez peut-être causer seule avec elle? Alors, je m'en vais.

LŒVBORG

Non restez,... vous aussi. Je vous en prie.

MADAME ELVSTED

Oui, mais je ne veux rien savoir, te dis-je !

LŒVBORG

Ce n'est pas des aventures de la nuit que je veux parler.

MADAME ELVSTED

Et de quoi donc...?

LŒVBORG

De ceci, que nos chemins doivent se séparer maintenant.

MADAME ELVSTED

Se séparer?

HEDDA, *inconsciemment.*

Je le savais !

LŒVBORG

Car je n'ai plus que faire de toi, Thea !

MADAME ELVSTED

Et tu peux me dire cela ! Plus que faire de moi ! Je vais bien t'aider maintenant comme avant? Nous continuerons bien à travailler ensemble?

LŒVBORG

Je n'ai pas l'intention de travailler désormais.

MADAME ELVSTED, *découragee.*

A quoi emploierai-je ma vie?

LŒVBORG

Tu essaieras de vivre comme si tu ne m'avais jamais connu.

MADAME ELVSTED

Mais je ne le peux pas !

LŒVBORG

Essaye, Thea. Tu rentreras chez toi...

MADAME ELVSTED, *violemment.*

Jamais de la vie ! Où tu es, je veux être aussi ! Je ne me laisse pas chasser ainsi ! Je veux être ici, présente ! Être avec toi quand le livre paraîtra.

HEDDA, *à mi-voix, l'esprit tendu.*

Ah ! le livre,... oui !

LŒVBORG, *la regarde.*

Mon livre et celui de Thea. Car c'est ce qu'il est.

MADAME ELVSTED

Oui, je sens qu'il est à nous deux. Et c'est pourquoi j'ai le droit d'être près de toi quand il paraîtra ! Je veux être là quand on va de nouveau te témoigner considération et respect. Et cette joie,... cette joie, je veux la partager avec toi.

LŒVBORG

Thea,... notre livre ne paraîtra jamais.

HEDDA

Ah !

MADAME ELVSTED

Il ne paraîtra pas !

LŒVBORG

Ne pourra jamais paraître.

MADAME ELVSTED, *avec un soupçon inquiet.*

Lœvborg,... qu'as-tu fait des cahiers?

HEDDA, *le regarde, l'esprit tendu.*

Oui, les cahiers...?

MADAME ELVSTED

Où sont-ils?

LŒVBORG

Oh ! Thea,... surtout ne me demande pas cela.

MADAME ELVSTED

Si, si, je veux le savoir. J'ai le droit de le savoir tout de suite.

LŒVBORG

Les cahiers... Eh bien !... Les cahiers, je les ai déchirés en mille morceaux.

MADAME ELVSTED, *criant.*

Oh ! non, non... !

HEDDA, *malgré elle.*

Mais non, ce n'est pas... !

LŒVBORG, *la regarde.*

Pas vrai, vous croyez?

HEDDA, *se ressaisit.*

Mais si. Naturellement. Du moment que vous le dites. Mais cela paraissait si absurde...

LŒVBORG

Vrai tout de même.

MADAME ELVSTED, *se tord les mains.*

Ah ! Dieu !... ah ! Dieu, Hedda,... déchiré son propre ouvrage en morceaux !

LŒVBORG

J'ai déchiré ma propre vie. Je pouvais bien déchirer aussi l'œuvre de ma vie.

MADAME ELVSTED

Voilà donc ce que tu as fait cette nuit !

LŒVBORG

Oui, tu entends. En mille morceaux. Et je les ai éparpillés dans le fjord. Très loin. C'est du moins une saine eau salée. Qu'ils y aillent à la dérive. Poussés par le vent et le courant. Et bientôt ils seront submergés. Au fond, tout au fond. Comme moi, Thea.

MADAME ELVSTED

Sais-tu bien, Lœvborg, que ce que tu as fait là du livre... Toute ma vie, cela me restera comme si tu avais tué un petit enfant.

LŒVBORG

En cela tu as raison. C'est comme une sorte d'infanticide.

MADAME ELVSTED

Mais comment as-tu pu... ! J'avais aussi ma part dans l'enfant.

HEDDA, *presque sans bruit.*

Ah ! l'enfant...

MADAME ELVSTED, *respire péniblement.*

C'est donc fini. Allons, je m'en vais, Hedda.

HEDDA

Mais tu ne partiras pas, je pense?

MADAME ELVSTED

Ah ! je ne sais pas ce que je ferai. Tout est sombre devant moi maintenant.

(Elle sort par la porte du vestibule.)

HEDDA, *debout, attend un instant.*

Vous ne voulez donc pas la reconduire, monsieur Lœvborg?

LŒVBORG

Moi? Par les rues? Il faudrait que les gens la voient en ma compagnie?

HEDDA

Je ne sais pas ce qui s'est passé cette nuit. Mais est-ce donc tellement irréparable?

LŒVBORG

Il ne s'agit pas seulement de cette nuit. Je me rends si bien compte. Mais il y a ceci, que je ne me soucie pas non plus de vivre ce genre de vie-là. Je ne recommencerai pas. C'est le courage de vivre, c'est l'esprit de défi qu'elle a brisé en moi.

HEDDA, *les yeux dans le vide.*

Cette gentille petite linotte a exercé une action sur une destinée humaine.

(Elle le regarde.)

Mais comment avez-vous pu être si cruel, tout de même, envers elle?

LŒVBORG

Oh ! ne dites pas que c'était cruel !

HEDDA

Aller détruire ce qui avait rempli son esprit pendant si long, long temps ! Vous n'appelez pas cela cruel !

LŒVBORG

A vous, je peux dire la vérité, Hedda.

HEDDA

La vérité?

LŒVBORG

Promettez-moi, d'abord,... donnez-moi votre parole... que, ce que je vais vous confier, Thea ne le saura jamais.

HEDDA

Vous avez ma parole.

LŒVBORG

Bien. Je vous dirai donc que ce n'est pas vrai, ce que j'ai raconté.

HEDDA

Au sujet des cahiers?

LŒVBORG

Oui. Je ne les ai pas déchirés. Pas jetés dans le fjord non plus.

HEDDA

Non, non... Mais... où sont-ils, alors?

LŒVBORG

Je les ai détruits tout de même. Irrémédiablement, Hedda !

HEDDA

Ça, je ne comprends pas.

LŒVBORG

Thea disait que, ce que j'ai fait, était pour elle comme un infanticide.

HEDDA

Oui,... c'est ce qu'elle a dit.

LŒVBORG

Mais l'acte de tuer son enfant n'est pas le pire qu'un père puisse commettre envers lui.

HEDDA

... ne serait pas le pire?

LŒVBORG

Non. C'est le pire que j'ai voulu épargner aux oreilles de Thea.

HEDDA

Et quel acte est pire encore?

LŒVBORG

Imaginez, Hedda, qu'un homme,... comme ça, vers le matin,... après une nuit de désordre, d'orgie, rentre chez lui, et dise à la mère de son enfant : écoute,... j'ai été là et là. Dans tels et tels endroits. Et j'avais notre enfant avec moi. Dans ces endroits-là. L'enfant a disparu. Complètement disparu. Le diable sait en quelles mains il est tombé. Qui s'en est emparé.

HEDDA

Ah !... mais en définitive... ce n'était tout de même qu'un livre...

LŒVBORG

L'âme pure de Thea était dans ce livre.

HEDDA

Oui, je comprends.

LŒVBORG

Et vous comprenez bien aussi qu'entre elle et moi, il n'y a plus de perspective d'avenir.

HEDDA

Et quelle voie comptez-vous suivre?

LŒVBORG

Aucune. Voir seulement à en finir avec tout cela. Le plus vite possible.

HEDDA, *s'approche d'un pas.*

Ejlert Lœvborg,... écoutez-moi... Ne pourriez-vous veiller à ce que... à ce que ça se passe en beauté?

LŒVBORG

En beauté?

(Il sourit.)

Avec des pampres dans les cheveux, comme vous avez pensé, un jour...

HEDDA

Oh ! non. Les pampres,... je n'y crois plus. Mais en beauté, tout de même !... Adieu ! Allez-vous-en maintenant. Et ne revenez plus.

LŒVBORG

Adieu, madame. Et saluez Tesman de ma part.

(Il veut sortir.)

HEDDA

Non, attendez ! Vous emporterez un souvenir de moi.

(Elle va au secrétaire, et ouvre le tiroir et la boîte aux pistolets. Puis elle revient vers Lœvborg avec un des pistolets.)

LŒVBORG, *la regarde.*

Ceci? C'est là le souvenir?

HEDDA, *fait lentement signe que oui.*

Ne le reconnaissez-vous pas? Il a été levé sur vous, une fois.

LŒVBORG

Vous auriez dû vous en servir alors.

HEDDA

Le voilà ! Servez-vous-en maintenant.

LŒVBORG, *met le pistolet dans sa poche intérieure.*

Merci !

HEDDA

Mais en beauté, Ejlert Lœvborg. Promettez-le-moi !

LŒVBORG

Adieu, Hedda Gabler.

(Il sort par la porte du vestibule.)

(Hedda écoute un instant près de la porte. Puis elle va au secrétaire et sort le paquet du manuscrit, jette un coup d'œil à l'intérieur, tire à demi quelques feuillets et les regarde. Ensuite, avec le tout, elle va s'asseoir dans le fauteuil près du poêle. Elle tient le paquet sur ses genoux. Un peu après elle ouvre la porte du poêle, puis aussi le paquet.)

HEDDA, *jette un des cahiers dans le feu et murmure.*

Je te brûle ton enfant, Thea !... fille aux cheveux bouclés !

(Elle jette quelques cahiers dans le poêle.)

Ton enfant et celui d'Ejlert Lœvborg.

(Elle jette tout le reste.)

Je brûle... je brûle l'enfant.

ACTE IV

(Mêmes pièces chez les Tesman. C'est le soir. Le salon est dans l'obscurité. La pièce du fond est éclairée par la lampe suspendue au-dessus de la table. Les portières de la porte vitrée sont fermées.)

HEDDA, *vêtue de noir, arpente le salon sombre. Puis elle entre dans la pièce du fond et se dirige à gauche. On entend quelques accords au piano. Puis elle reparaît et entre dans le salon.*

BERTE *vient de la droite et traverse la pièce du fond avec une lampe allumée qu'elle place sur la table située dans le salon, devant le canapé d'angle. Ses yeux ont pleuré, et elle porte un nœud noir à son bonnet. Elle sort sans bruit, avec précaution, par la droite.* HEDDA *se dirige vers la porte vitrée, écarte légèrement la portière et regarde dans la nuit.*

Peu après arrive MADEMOISELLE TESMAN, *en deuil, avec chapeau et voile, par le vestibule. Hedda va à sa rencontre et lui tend la main.*

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, Hedda, je viens en couleur de deuil. Car ma pauvre sœur a fini par s'en aller.

HEDDA

Je le sais déjà, comme vous voyez. Tesman m'a envoyé une carte.

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, il me l'avait promis. Mais il m'a semblé quand même

qu'à Hedda,... ici, dans la maison de la vie,... je devais annoncer la mort moi-même.

HEDDA

C'était très aimable de votre part.

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! Rina n'aurait pas dû s'en aller maintenant. La maison de Hedda ne devrait pas porter le deuil en ce moment.

HEDDA, *détournant la conversation.*

Elle est morte très doucement, mademoiselle Tesman?

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! elle est partie d'une façon charmante,... si paisible. Et quel indicible bonheur qu'elle ait pu voir Jœrgen encore une fois. Et lui ait vraiment fait ses adieux... Il n'est peut-être pas revenu encore?

HEDDA

Non. Il a écrit que je ne devais pas l'attendre si tôt. Mais asseyez-vous.

MADEMOISELLE TESMAN

Non merci, ma chère... ma bonne Hedda. Je voudrais bien. Mais j'ai si peu de temps. Il va falloir l'habiller maintenant, l'arranger le mieux que je pourrai. Je veux qu'elle soit belle pour entrer dans sa tombe.

HEDDA

Puis-je vous aider en quelque chose?

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! ne me parlez pas de cela. Hedda Tesman ne doit

pas y mettre la main. Et y attacher sa pensée, pas davantage. Pas pour le moment, non.

HEDDA

Oh ! la pensée... elle ne se laisse pas diriger...

MADEMOISELLE TESMAN, *continuant.*

Oui, mon Dieu, ainsi va le monde. Chez moi nous allons coudre le linceul pour Rina. Et ici, on va sans doute bientôt coudre aussi, j'imagine. Mais ce sera un autre genre d'ouvrage,... Dieu merci !

(Jœrgen Tesman entre par la porte du vestibule.)

HEDDA

Ah ! ce n'est pas malheureux que tu arrives enfin.

TESMAN

Et tu es là, tante Julle? Chez Hedda? Pense donc !

MADEMOISELLE TESMAN

J'étais sur le point de m'en aller, mon cher garçon. Eh bien ! as-tu fait tout ce que tu m'as promis?

TESMAN

Non, j'ai vraiment peur d'en avoir oublié la moitié, tu sais. Il faut que je fasse encore un saut chez toi demain. Car aujourd'hui j'ai la tête à l'envers. Je ne peux pas assembler deux idées.

MADEMOISELLE TESMAN

Voyons, mon bon Jœrgen, il ne faut pas prendre la chose ainsi.

TESMAN

Non? Et comment, alors, d'après toi?

MADEMOISELLE TESMAN

Il faut être heureux dans la tristesse. Heureux de ce qui est arrivé. Comme je le suis.

TESMAN

Ah ! oui, oui. Tu penses à tante Rina, toi.

HEDDA

Vous serez bien isolée, maintenant, mademoiselle Tesman.

MADEMOISELLE TESMAN

Les premiers temps, oui. Mais cela ne durera pas longtemps, j'espère bien. La petite chambre de Rina ne restera pas inoccupée, je pense.

TESMAN

Vraiment? Qui donc y mettras-tu? Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! on trouve toujours quelque pauvre malade, malheureusement, qui a besoin d'aide et de soins.

HEDDA

Vous vous chargeriez vraiment encore d'une telle croix?

MADEMOISELLE TESMAN

Une croix? Dieu vous pardonne, enfant,... ce n'a pas été une croix pour moi.

HEDDA

Mais il s'agit maintenant d'une personne étrangère, c'est...

MADEMOISELLE TESMAN

Oh ! avec des malades on est bientôt amis. Et j'ai tant besoin d'avoir quelqu'un pour qui vivre, moi aussi. Enfin,

Dieu merci,... une vieille tante trouvera bien à s'employer dans cette maison.

HEDDA

Oh ! ne parlez pas de nous.

TESMAN, *agité.*

Oui, pense donc, quelle vie délicieuse nous pourrions avoir, tous les trois, si...

HEDDA

Si...?

TESMAN

Oh ! rien. Cela s'arrangera. Espérons-le. Hein?

MADEMOISELLE TESMAN

Oui, oui. Vous avez à causer ensemble, tous les deux, à ce que je vois.

(Elle sourit,)

Et Hedda a peut-être aussi quelque chose à te dire, Jœrgen. Adieu. Il faut que je rentre auprès de Rina.

(Elle se retourne près de la porte.)

Bon Dieu, comme c'est étrange à penser ! En ce moment Rina est à la fois chez moi et auprès de feu Jochum.

TESMAN

Oui, pense donc, tante Julle. Hein?

(Mlle Tesman sort par la porte du vestibule.)

HEDDA, *suit Tesman des yeux et l'observe froidement.*

On dirait que cette mort te va au cœur plus qu'à elle.

TESMAN

Oh ! ce n'est pas cette mort seulement. C'est Ejlert pour qui je suis d'une inquiétude... !

HEDDA, *vite.*

Y a-t-il du nouveau à son sujet?

TESMAN

J'aurais voulu courir chez lui cet après-midi et lui dire que son manuscrit est en sûreté.

HEDDA

Eh bien? Tu ne l'as pas rencontré?

TESMAN

Non. Il n'était pas chez lui. Mais ensuite j'ai rencontré madame Elvsted, et elle a dit qu'il était venu ici ce matin de bonne heure.

HEDDA

Oui, aussitôt après que tu es sorti.

TESMAN

Et il paraît qu'il a dit qu'il avait déchiré le manuscrit. Hein?

HEDDA

Oui, il l'affirmait.

TESMAN

Mais, bon Dieu, il était donc tout à fait fou! Et alors tu n'as sans doute pas osé le lui rendre non plus, Hedda?

HEDDA

Non, il ne l'a pas eu.

TESMAN

Mais tu lui as dit, sans doute, que nous l'avions?

HEDDA

Non.

(Vite.)

Tu l'as dit peut-être à madame Elvsted?

TESMAN

Non, je n'ai pas voulu. Mais à lui, tu aurais dû le dire.

Pense donc, s'il allait, par désespoir, faire un malheur sur lui-même. Donne-moi le manuscrit, Hedda ! Je veux faire un saut chez lui et le lui porter tout de suite. Où as-tu mis le paquet?

HEDDA, *froide, immobile, appuyée au fauteuil.*

Je ne l'ai plus.

TESMAN

Tu ne l'as plus ! Qu'est-ce que tu veux dire par là, au nom du ciel !

HEDDA

Je l'ai brûlé... tout entier.

TESMAN, *sursaute, épouvanté.*

Brûlé ! Brûlé le manuscrit d'Ejlert !

HEDDA

Ne crie donc pas ainsi. La bonne pourrait t'entendre.

TESMAN

Brûlé ! Mais, bon Dieu... ! Non, non, non, c'est impossible !

HEDDA

Mais c'est tout de même comme ça.

TESMAN

Mais sais-tu bien ce que tu as fait, Hedda ! C'est un abus d'objet trouvé. Pense donc ! Oui, tu n'as qu'à demander au conseiller Brack, et tu seras fixée.

HEDDA

Le mieux est certainement que tu n'en parles pas,... ni au conseiller ni à aucun autre.

TESMAN

Mais comment as-tu pu te laisser aller à cet acte inouï !

Comment une pareille idée a-t-elle pu te venir? Qu'est-ce qui a pu te passer par la tête? Réponds-moi. Hein?

HEDDA, *réprime un imperceptible sourire.*

Je l'ai fait pour toi, Jœrgen.

TESMAN

Pour moi !

HEDDA

Lorsque tu es rentré ce matin, et que tu as raconté qu'il t'avait donné lecture...

TESMAN

Oui, oui, eh bien?

HEDDA

Tu as avoué que tu étais jaloux de cet ouvrage.

TESMAN

Oh ! mon Dieu, ce n'était pas tellement à la lettre.

HEDDA

Quand même. Je n'ai pu supporter la pensée qu'un autre pourrait te porter ombrage.

TESMAN, *avec éclat, entre le doute et la joie.*

Hedda !... oh ! est-ce vrai, ce que tu dis là !... Mais,... mais... je n'ai jamais vu jusqu'ici ton amour se signaler de cette manière-là. Pense donc !

HEDDA

Eh bien ! il vaut mieux que tu apprennes... qu'à présent je...

(Vivement, s'interrompant.)

Non, non..., tu pourras interroger tante Julle. Elle t'informera.

TESMAN

Oh ! je crois presque te comprendre, Hedda !

(Il joint les mains.)

Non, mon Dieu, dis,... Ce serait possible ! Hein?

HEDDA

Ne crie pas ainsi. La bonne peut t'entendre.

TESMAN, *riant d'une joie exubérante.*

La bonne ! Non. tu es vraiment drôle, toi, Hedda ! La bonne.... mais c'est Berte ! Je vais aller le dire à Berte.

HEDDA, *se tord les mains, comme désespérée.*

Oh ! je n'en peux plus,... je n'en peux plus de tout cela !

TESMAN

De quoi donc, Hedda? Hein?

HEDDA, *froidement, se dominant.*

De tout ce... ridicule,... Jœrgen.

TESMAN

Ridicule? Parce que je suis si joyeux. Mais tout de même... Ce n'est peut-être pas la peine que je dise rien à Berte.

HEDDA

Mais si,... pourquoi pas cela encore?

TESMAN

Non, non, plus tard. Mais il faut certainement que tante Julle le sache. Et aussi, que tu te mets à m'appeler Jœrgen ! Pense donc. Oh ! tante Julle, ce qu'elle sera contente... contente !

HEDDA

Lorsqu'elle apprendra que j'ai brûlé les papiers d'Ejlert Lœvborg... pour toi?

TESMAN

Non, c'est vrai ! L'histoire des papiers, il ne faut pas, naturellement, que personne la connaisse. Mais que tu brûles pour moi, Hedda,... il faut absolument que tante Julle y prenne part. D'ailleurs, je voudrais bien savoir si des choses de ce genre sont habituelles chez les jeunes femmes, dis? Hein?

HEDDA

Cela aussi, c'est une question pour tante Julle, il me semble.

TESMAN

Oui, je le lui demanderai, à l'occasion.

(Il a de nouveau l'air inquiet et grave.)

Non, mais..., non mais, et le manuscrit ! Bon Dieu, c'est effrayant à penser, tout de même, pour ce pauvre Ejlert.

(Mme Elvsted, vêtue comme à sa première visite, en chapeau et manteau, entre par la porte du vestibule.)

MADAME ELVSTED, *salue rapidement et dit, toute émue.*

Oh ! chère Hedda, ne m'en veux pas si je reviens.

HEDDA

Que t'est-il arrivé, Thea?

TESMAN

Est-ce encore au sujet d'Ejlert Lœvborg? Hein?

MADAME ELVSTED

Mais oui,... j'ai si terriblement peur qu'il lui soit arrivé un malheur.

HEDDA, *lui saisit le bras.*

Oh !... tu crois !

TESMAN

Non, mais, mon Dieu,... d'où peut vous venir une telle idée, madame Elvsted !

MADAME ELVSTED

Oui, car j'ai entendu que l'on parlait de lui à la pension,... au moment même où je suis entrée. Oh ! les bruits les plus incroyables courent sur lui dans la ville aujourd'hui.

TESMAN

Oui, pensez donc, je l'ai entendu dire aussi ! Et pourtant je peux témoigner qu'il est rentré droit chez lui et s'est couché. Pensez donc !

HEDDA

Eh bien !... que disaient-ils, à la pension?

MADAME ELVSTED

Oh ! je n'ai rien pu savoir. Soit qu'ils n'aient rien su de positif, soit que... Ils se sont tus à mon arrivée. Et les questionner, je n'ai pas osé.

TESMAN, *agité, piétinant çà et là.*

Espérons... espérons que vous avez mal entendu, madame Elvsted.

MADAME ELVSTED

Non, non, je suis sûre que c'était de lui que l'on parlait. Et j'ai entendu un mot comme l'hôpital ou...

TESMAN

L'hôpital !

HEDDA

Non,... ce n'est pas possible !

MADAME ELVSTED

Oh ! j'avais mortellement peur pour lui. Je suis allée chez lui et j'ai demandé de ses nouvelles.

HEDDA

Tu as *pu* te décider à cela, Thea?

MADAME ELVSTED

Oui, qu'aurais-je pu faire d'autre? Car il me semblait que je ne pouvais plus supporter l'incertitude.

TESMAN

Mais vous ne l'avez sans doute pas rencontré, vous non plus? Hein?

MADAME ELVSTED

Non. Et les gens ne savaient rien sur son compte. Il n'avait pas été chez lui depuis hier après-midi, ont-ils dit.

TESMAN

Hier ! Ils ont pu dire cela, pensez donc !

MADAME ELVSTED

Oh ! ce n'est pas possible autrement, il doit lui être arrivé quelque malheur.

TESMAN

Dis donc, Hedda,... si j'allais en ville pour questionner en différents endroits?

HEDDA

Non, non,... ne te mêle pas de cette affaire.

(Le conseiller Brack, son chapeau à la main, entre par la porte du vestibule, que Berte ouvre, puis ferme derrière lui. Il a une mine grave et salue en silence.)

TESMAN

Oh ! vous voilà, cher conseiller. Hein?

BRACI

Il me fallait absolument venir chez vous ce soir.

TESMAN

Je vois à votre air que vous avez reçu avis de tante Julle.

BRACK

Je l'ai reçu également, en effet.

TESMAN

Est-ce que ce n'est pas triste, dites? Hein?

BRACK

Hé ! mon cher Tesman, ça dépend comment on le prend.

TESMAN, *avec un regard incertain.*

S'est-il passé quelque chose, peut-être?

BRACK

Oui, vraiment.

HEDDA, *l'esprit tendu.*

Quelque chose de triste, conseiller Brack?

BRACK

Ça dépend aussi comment on le prend, madame.

MADAME ELVSTED, *éclatant malgré elle.*

Oh ! il s'agit d'Ejlert Lœvborg.

BRACK, *la regarde un instant.*

D'où vient à madame cette idée? Madame sait-elle déjà peut-être quelque chose...?

MADAME ELVSTED, *troublée.*

Non, non, je ne sais rien ; mais...

TESMAN

Mais, sapristi, parlez donc !

BRACK, *hausse les épaules.*

Eh bien !... c'est malheureux... Ejlert Lœvborg a été emmené à l'hôpital. Il doit être déjà bien près de mourir.

MADAME ELVSTED, *s'écrie.*

Ah ! Dieu, ah ! Dieu... !

TESMAN

A l'hôpital ! Et près de mourir !

HEDDA, *sans réfléchir.*

Si vite fait... !

MADAME ELVSTED, *gémissante.*

Et nous qui nous sommes séparés sans nous réconcilier, Hedda !

HEDDA, *chuchote.*

Mais, Thea,... voyons !

MADAME ELVSTED, *sans faire attention à elle.*

Il faut que j'aille le trouver ! Il faut que je le voie vivant !

BRACK

C'est inutile, madame. On ne laisse personne approcher de lui.

MADAME ELVSTED

Mais dites-moi donc ce qui lui est arrivé ! Que s'est-il passé?

TESMAN

Oui, car il n'aura pas lui-même... ! Hein?

HEDDA

Si, je suis sûre qu'il l'a fait.

TESMAN

Hedda,... comment peux-tu... !

BRACK, *qui l'observe constamment.*

Vous avez malheureusement très bien deviné, madame Tesman.

MADAME ELVSTED

Ah ! c'est effrayant !

TESMAN

Lui-même, donc ! Pense un peu !

HEDDA

Une balle !

BRACK

Encore bien deviné, madame.

MADAME ELVSTED, *essaie de se ressaisir.*

Quand est-ce arrivé, monsieur le conseiller?

BRACK

Cet après-midi. Entre trois et quatre.

TESMAN

Mais, mon Dieu,... où est-ce qu'il a fait cela?

BRACK, *un peu hésitant.*

Où? Hé ! mon cher,... il a dû le faire chez lui.

MADAME ELVSTED

Non, ce n'est pas possible. Car j'y ai été entre six et sept.

BRACK

Eh bien ! autre part, alors. Je ne sais pas au juste. Je sais seulement qu'on l'a trouvé... Il s'était tiré une balle... à travers la poitrine.

MADAME ELVSTED

Oh ! c'est affreux à penser ! Qu'il ait pu finir ainsi !

HEDDA, *à Brack.*

C'était à travers la poitrine?

BRACK

Oui,... comme je l'ai dit.

HEDDA

Donc, pas à la tempe?

BRACK

A travers la poitrine, madame Tesman.

HEDDA

Oui-i,... la poitrine, c'est bien aussi.

BRACK

Vous dites, madame?

HEDDA, *évasive.*

Oh ! non,... rien.

TESMAN

Et vous dites que la blessure est mortelle? Hein?

BRACK

La blessure est absolument mortelle. Il est probable qu'il est déjà mort.

MADAME ELVSTED

Oui, oui, je le sens ! Il est mort ! Mort ! Oh ! Hedda... !

TESMAN

Mais, dites-moi,... où avez-vous eu tous ces renseignements?

BRACK, *bref.*

Par un homme de la police. A qui j'avais à parler.

HEDDA, *élevant la voix.*

Enfin voilà un acte, pour une fois.

TESMAN, *effrayé.*

Dieu me garde,... que dis-tu là, Hedda !

HEDDA

Je dis qu'il y a de la beauté là dedans.

BRACK

Hm ! madame Tesman...

TESMAN

De la beauté ! Non, pense donc !

MADAME ELVSTED

Oh ! Hedda, comment peux-tu parler de beauté dans une pareille histoire?

HEDDA

Ejlert Lœvborg a su voir où il en était. Il a eu le courage de faire... ce qui était à faire.

MADAME ELVSTED

Non, je ne crois pas que c'est ainsi que cela s'est passé ! Ce qu'il a fait, il l'a fait dans le délire.

TESMAN

Il l'a fait en désespéré !

HEDDA

Non, pas ainsi. J'en suis bien sûre.

MADAME ELVSTED

Mais si ! Dans le délire ! Comme lorsqu'il a déchiré nos cahiers.

BRACK, *interdit.*

Les cahiers? Le manuscrit, vous voulez dire? Il les aurait déchirés?

MADAME ELVSTED

Oui, cette nuit.

TESMAN, *murmure, bas.*

Oh ! Hedda, nous ne nous sortirons jamais de là.

BRACK

Hm ! c'est bien étrange.

TESMAN, *arpentant le salon.*

Dire qu'Ejlert aura quitté le monde ainsi ! Et sans laisser après lui ce qui aurait consacré son nom de manière durable...

MADAME ELVSTED

Oh ! si l'on pouvait rétablir le texte !

TESMAN

Oui, pensez donc, si l'on pouvait ! Je ne sais pas ce que je donnerais...

MADAME ELVSTED

C'est peut-être possible, monsieur Tesman.

TESMAN

Que voulez-vous dire?

MADAME ELVSTED, *cherche dans la poche de sa robe.*

Regardez. J'ai conservé les bouts de papier qu'il avait, lorsqu'il dictait.

HEDDA, *fait un pas.*

Ah... !

TESMAN

Vous les avez conservés, madame Elvsted ! Hein?

MADAME ELVSTED

Oui, je les ai là. Je les ai emportés quand je suis partie. Et ils sont restés dans ma poche...

TESMAN

Oh ! laissez-moi voir !

MADAME ELVSTED, *lui tend un paquet de petits feuillets.*

Mais c'est tellement en désordre. Tout mélangé.

TESMAN

Pensez donc, si nous pouvions nous y reconnaître tout de même ! En nous aidant l'un l'autre, peut-être...

MADAME ELVSTED

Oh ! oui, essayons au moins...

TESMAN

Ça marchera ! Il faut que ça marche ! Je consacre ma vie à cela.

HEDDA

Toi, Jœrgen? Ta vie?

TESMAN

Oui, ou plus exactement, tout le temps dont je puis disposer. Mes propres collections pourront attendre, jusqu'à nouvel ordre. Hedda... tu me comprends? Hein? Je dois cela à la mémoire d'Ejlert.

HEDDA

Peut-être.

TESMAN

Voilà, chère madame Elvsted, nous ferons de notre mieux. Mon Dieu, il ne sert à rien de ressasser indéfiniment ce qui est arrivé. Hein? Il faut que nous retrouvions un esprit assez calme pour...

MADAME ELVSTED

Oui, oui, monsieur Tesman, je ferai mon possible.

TESMAN

Eh bien ! venez donc. Nous allons examiner ces notes tout de suite. Où allons-nous nous asseoir? Ici, Non, là-bas dans la pièce du fond. Excusez-moi, cher conseiller. Venez avec moi, madame Elvsted.

MADAME ELVSTED

Ah ! Dieu !... si, du moins, cela pouvait se faire !

(Tesman et Mme Elvsted vont dans la pièce du fond. Elle retire son chapeau et son manteau. Ils s'installent tous deux sous la lampe à suspension et s'absorbent dans l'examen empressé des papiers. Hedda se dirige vers le poêle et s'assied dans le fauteuil. Un instant après Brack la rejoint.)

HEDDA, *à mi-voix.*

Oh ! conseiller,... quel soulagement il y a dans cette histoire d'Ejlert Lœvborg.

BRACK

Soulagement, madame Hedda? Oui, pour lui, c'est, en effet, un soulagement...

HEDDA

Je parle pour moi. Un soulagement de savoir que vraiment il peut se produire dans le monde un acte de libre courage. Un acte qu'illumine un rayon spontané de beauté.

BRACK, *sourit.*

Hm !... chère madame Hedda...

HEDDA

Oh ! je sais bien ce que vous direz. Car vous êtes une sorte de spécialiste, vous aussi, tout comme... bon !

BRACK, *la regarde fixement.*

Ejlert Lœvborg a peut-être été plus pour vous que vous ne vous l'avouez à vous-même. Ou bien est-ce que je me trompe sur ce point?

HEDDA

A des questions pareilles, je ne vous répondrai pas. Je sais seulement qu'Ejlert Lœvborg a eu le courage de vivre la vie selon sa propre humeur. Et ensuite,... le grand acte ! L'acte où il y a de la beauté. Le fait d'avoir eu la force et la volonté de quitter le banquet de la vie... si tôt.

BRACK

Cela me fait de la peine, madame Hedda,... mais je suis obligé de vous enlever une superbe illusion.

HEDDA

Une illusion?

BRACK

Que d'ailleurs vous auriez quand même bientôt abandonnée.

HEDDA

Et quelle est-elle?

BRACK

Il ne s'est pas tué... volontairement.

HEDDA

Pas volontairement !

BRACK

Non. L'histoire d'Ejlert Lœvborg ne s'est pas tout à fait passée comme je l'ai racontée.

HEDDA, *l'esprit tendu,*

Vous avez caché quelque chose? Quoi donc?

BRACK

Par égard pour cette pauvre madame Elvsted, j'ai déformé un peu, çà et là.

HEDDA

Où cela?

BRACK

D'abord, il est réellement déjà mort.

HEDDA

A l'hôpital.

BRACK

Oui. Et sans avoir repris connaissance.

HEDDA

Qu'avez-vous caché encore?

BRACK

Ceci, que l'événement n'a pas eu lieu dans sa chambre.

HEDDA

Bah ! cela me paraît assez indifférent.

BRACK

Pas tout à fait. Car, je vais vous dire,... Ejlert Lœvborg a été trouvé tué d'une balle dans... dans le boudoir de mademoiselle Diana.

HEDDA, *veut bondir, mais retombe.*

C'est impossible, conseiller Brack ! Il n'a pas pu retourner *là* aujourd'hui.

BRACK

Il y a été cet après-midi. Il venait réclamer quelque chose qu'on lui avait pris, disait-il. Il parlait avec égarement d'un enfant qui avait été enlevé...

HEDDA

Ah !... c'est pour cela que...

BRACK

Je me disais que cela pouvait être son manuscrit, peut-être. Mais j'apprends qu'il l'a détruit lui-même. Alors ce doit être sans doute son calepin.

HEDDA

C'est probable... Et c'est là... c'est donc là qu'on l'a trouvé.

BRACK

Oui, là. Avec, dans sa poche intérieure, un pistolet dont le coup était parti. Il avait été frappé mortellement.

HEDDA

Dans la poitrine,... oui.

BRACK

Non,... dans le bas ventre.

HEDDA, *le regarde avec une expression de dégoût.*

Encore cela ! Oh ! tout ce qui est ridicule et bas s'étend comme une malédiction sur tout ce que je touche.

BRACK

Il y a encore un petit fait, madame Hedda. Un fait qui rentre aussi dans une catégorie vulgaire.

HEDDA

Qu'est-ce?

BRACK

Le pistolet qu'il avait sur lui...

HEDDA, *respirant à peine.*

Oui ! Le pistolet !

BRACK

Il faut qu'il l'ait volé.

HEDDA, *bondit.*

Volé ! Ce n'est pas vrai ! Il ne l'a pas volé !

BRACK

Impossible autrement. Il *faut* qu'il l'ait volé... Chut !

(Tesman et Mme Elvsted se sont levés de la table dans la pièce du fond et entrent dans le salon.)

TESMAN, *avec les papiers dans les deux mains.*

Dis donc, Hedda,... ça ne m'est presque pas possible de voir là dedans sous la lampe à suspension. Pense donc !

HEDDA

Oui, je pense.

TESMAN

Veux-tu peut-être nous permettre de nous asseoir un peu à ton secrétaire? Hein?

HEDDA

Oui, si tu veux.

(Vite.)

Non, attends ! Laisse-moi d'abord débarrasser.

TESMAN

Oh ! tu n'as pas besoin, Hedda. Il y a grandement la place.

HEDDA

Non, non, laisse-moi débarrasser, je te dis. Je vais porter ceci sur le piano en attendant. Voilà !

(Elle a tiré un objet, recouvert de feuillets de musique, de dessous le rayon de livres, elle ajoute encore des feuillets, et porte le tout à gauche dans la pièce du fond. Tesman pose les bouts de papier

sur le secrétaire et y amène la lampe placée sur la table du coin. Lui et Mme Elvsted s'asseyent et se remettent au travail. Hedda revient.)

HEDDA, *en passant derrière le siège de Mme Elvsted, lui tripote les cheveux doucement.*

Eh bien ! ma bonne Thea,... ça va-t-il, ce monument à la mémoire d'Ejlert Lœvborg?

MADAME ELVSTED, *lève les yeux vers elle d'un air découragé.*

Oh ! Dieu,... ce sera terriblement difficile de s'y débrouiller.

TESMAN

Il *faut* que ça marche. Pas possible autrement. Et puis, mettre en ordre les papiers des autres,... c'est précisément un travail qui me convient.

(Hedda se dirige vers le poêle et s'assied sur l'un des tabourets. Brack, appuyé contre le fauteuil, la domine.)

HEDDA, *chuchote.*

Qu'est-ce que vous disiez du pistolet?

BRACK, *bas.*

Qu'il faut qu'il l'ait volé.

HEDDA

Pourquoi précisément volé?

BRACK

Parce que toute autre explication doit être impossible, madame Hedda.

HEDDA

Vraiment?

BRACK, *la regarde.*

Ejlert Lœvborg est venu ici ce matin, naturellement. N'est-ce pas?

HEDDA

Oui.

BRACK

Avez-vous été seule avec lui?

HEDDA

Oui, un instant.

BRACK

N'avez-vous pas quitté le salon pendant qu'il était là?

HEDDA

Non.

BRACK

Réfléchissez bien. Vous n'êtes pas du tout sortie, pas un instant?

HEDDA

Oui, peut-être un petit instant... dans l'antichambre.

BRACK

Et où aviez-vous votre boîte à pistolets, à ce moment-là?

HEDDA

Je l'avais dans...

BRACK

Eh bien ! madame Hedda?

HEDDA

La boîte se trouvait là, sur le secrétaire.

BRACK

Avez-vous regardé depuis si les deux pistolets y sont?

HEDDA

Non.

BRACK

C'est d'ailleurs inutile. J'ai vu le pistolet que Lœvborg avait eu sur lui. Et je l'ai reconnu tout de suite, pour l'avoir vu hier. Et aussi d'autres fois, déjà.

HEDDA

Vous l'avez, peut-être.

BRACK

Non, c'est la police qui l'a.

HEDDA

Qu'est-ce que la police veut faire de ce pistolet?

BRACK

Essayer de trouver la trace du propriétaire.

HEDDA

Croyez-vous que l'on puisse la découvrir?

BRACK, *s'incline au-dessus d'elle et chuchote.*

Non, Hedda Gabler,... pas tant que je me tairai.

HEDDA, *le regarde, confuse.*

Et si vous ne vous *taisez pas*,... qu'y aura-t-il?

BRACK, *hausse les épaules.*

Il y a toujours la ressource de dire que le pistolet a été volé.

HEDDA, *d'un ton ferme.*

Plutôt mourir !

BRACK

On *dit* cela. Mais on ne le *fait* pas.

HEDDA, *sans répondre.*

Et alors... Le pistolet n'a pas été volé. Et le propriétaire est découvert. Qu'arrive-t-il?

BRACK

Oui, Hedda,... alors arrive le scandale.

HEDDA

Le scandale !

BRACK

Oui, le scandale,... dont vous avez si effroyablement peur. Naturellement, il vous faudra comparaître en justice. Vous et mademoiselle Diana. Il faut qu'elle explique comment cela s'est passé. Si c'est un accident ou un meurtre. A-t-il voulu prendre le pistolet dans sa poche pour la menacer? Et le coup est-il alors parti? Ou bien lui a-t-elle arraché le pistolet des mains, l'a-t-elle tué, et a-t-elle remis ensuite le pistolet dans sa poche? Ce serait assez dans sa manière, car c'est une rude gaillarde, cette mademoiselle Diana.

HEDDA

Mais toute cette répugnante histoire ne me concerne pas, moi.

BRACK

Non. Mais vous devez répondre à cette question : pourquoi avez-vous donné le pistolet à Ejlert Lœvborg? Et quelles conclusions tirera-t-on du fait que vous le lui avez donné?

HEDDA, *baisse la tête.*

C'est vrai. Je n'ai pas réfléchi à cela.

BRACK

Bah ! il n'y a aucun danger, tant que je me tais.

HEDDA, *lève les yeux sur lui.*

Me voilà donc en votre pouvoir, conseiller. Vous êtes mon maître désormais.

BRACK, *murmure plus bas.*

Très chère Hedda,... croyez-moi,... je n'abuserai pas de la situation.

HEDDA

En votre pouvoir quand même. Soumise à votre volonté. Esclave. Oui, esclave !

(Elle se lève vivement.)

Non,... je ne supporterai pas cette pensée. Jamais.

BRACK, *la regarde d'un air légèrement moqueur.*

On se résigne, d'habitude, à ce qui est inévitable.

HEDDA, *répondant à son regard.*

Oui, peut-être.

(Elle se dirige vers le secrétaire.)

HEDDA, *réprime un sourire et imite l'intonation de Tesman.*

Eh bien? Ça réussit-il, Jœrgen? Hein?

TESMAN

Dieu le sait... Ce sera, en tout cas, un travail de bien des mois, ça.

HEDDA, *comme ci-dessus.*

Non, pense donc !

(Elle passe légèrement ses mains à travers les cheveux de Mme Elvsted.)

Cela ne te paraît pas singulier, Thea? Te voilà maintenant avec Tesman... comme tu étais précédemment avec Ejlert Lœvborg.

MADAME ELVSTED

Oh ! Dieu, si je pouvais inspirer aussi ton mari.

HEDDA

Oh ! cela viendra,... avec le temps.

TESMAN

Oui, croirais-tu, Hedda,... il me semble vraiment que je commence à éprouver quelque chose de ce genre. Mais va donc retrouver le conseiller.

HEDDA

Est-ce que je peux vous rendre quelque service, à vous deux?

TESMAN

Non, pas le moindre.

(Il tourne la tête.)

Désormais, vous serez bien aimable de tenir compagnie à Hedda, cher conseiller !

BRACK, *avec un coup d'œil à Hedda.*

Ce sera avec le plus grand plaisir.

HEDDA

Merci. Mais ce soir, je suis fatiguée. Je vais m'étendre un peu là-bas sur le canapé.

TESMAN

Oui, c'est cela, ma chère. Hein?

(Hedda entre dans la pièce du fond et tire les portières derrière elle. Court silence. Soudain on l'entend jouer un fougueux air de danse sur le piano.)

MADAME ELVSTED, *se lève en sursaut.*

Ho !... qu'est-ce que c'est que ça?

TESMAN, *court à l'ouverture de porte.*

Mais, ma chère Hedda,... ne joue donc pas de danse ce soir ! Pense donc à tante Rina ! Et à Ejlert aussi !

HEDDA, *passe la tête entre les portières.*

Et à tante Julle. Et à vous tous... Je vais me tenir tranquille maintenant.

(Elle referme derrière elle.)

TESMAN, *au secrétaire.*

Ça n'est sûrement pas bon pour elle de nous voir occupés à ce triste travail. Savez-vous, madame Elvsted,... vous allez vous installer chez tante Julle. J'y monterai le soir. Et nous pourrons travailler *là*. Hein?

MADAME ELVSTED

Oui, ce serait peut-être le mieux...

HEDDA, *dans la pièce du fond.*

J'entends bien ce que tu dis, Tesman. Mais à quoi est-ce que je passerai mes soirées ici?

TESMAN, *feuilletant les papiers.*

Oh ! le conseiller Brack sera certainement assez aimable pour venir te voir tout de même.

BRACK, *dans le fauteuil, crie gaiement.*

Tous les soirs, bien volontiers, madame Tesman ! Nous passerons le temps ensemble très agréablement ici, nous deux !

HEDDA, *d'une voix claire et distincte.*

Oui, c'est là votre espoir, conseiller? Seul coq dans le panier...

(On entend un coup tiré. Tesman, Mme Elvsted et Brack sursautent.)

TESMAN

Oh ! voilà qu'elle tripote encore ses pistolets.

(Il écarte les portières et entre en courant. Mme Elvsted également. Hedda est étendue inanimée sur le

canapé. Confusion, cris. Berte entre, agitée, par la droite.)

TESMAN, *crie à Brack.*

Elle s'est tuée ! Une balle dans la tempe. Pensez donc !

BRACK, *à demi évanoui dans le fauteuil.*

Mais, miséricorde,... on ne fait pas de ces choses-là !

LES MANUSCRITS

I

L'illusion croissante chez la dame mariée d'être un personnage important, et par suite la nécessité de se forger une histoire sensationnelle.

Si une figure de femme intéressante intervient dans un roman ou une pièce nouvelle, elle croit que c'est elle qui est dépeinte.

L'entourage masculin la confirme dans cette croyance.

Les deux amies conviennent de se tuer ensemble. L'une des deux réalise le projet. L'autre, qui sent ce qui l'attend, n'a plus le courage. Ici, le revirement...

« Il a une si vilaine façon de marcher quand on le regarde par derrière. »

Elle le déteste parce qu'il a un but, une tâche dans la vie. L'amie en a une aussi, mais n'ose s'y consacrer. Sa vie personnelle traitée littérairement.

A la fin du second acte, le manuscrit abandonné...

L'apologie de « l'être dégradé » pour l'homme civilisé.
Le cheval des pampas et le cheval de course. Boit... mange du paprika. Maison et vêtements. Révolution contre les lois naturelles... mais pas de bêtises, pas avant que la position soit assurée.

II

La pâle beauté, en apparence froide. Demande beaucoup à la vie et à la joie de vivre.

Lui, qui l'a enfin gagnée, médiocre personnage, mais savant libéral honnête et doué.

III

PERSONNAGES

Axel Tesman, docteur ès-lettres.
Madame Tesman, sa femme.
Mademoiselle Tesman, sa tante.
Holger Lövborg.
Madame Rising.

IV

Le manuscrit que perd H. L. a pour objet de montrer que la mission de l'homme est : En avant, vers le porteur de lumière. La vie, avec le fondement social actuel, ne vaut pas la peine d'être vécue. Donc, y échapper par des divagations. Par la boisson, etc... Tesman est la correction. Hedda est la personne blasée. Mme R., l'individu nerveux-hystérique d'aujourd'hui. Brack, le représentant de la conception bourgeoise personnelle.

Puis, H. est éliminé du monde. Et alors, les deux sont assis devant le manuscrit qu'ils ne peuvent comprendre. Et la tante est avec eux. Quelle ironie sur l'effort humain vers le développement et le progrès !

Mais intervient la double nature de Holger. C'est seulement en accomplissant ce qui est bassement bourgeois qu'il peut obtenir place pour sa grande pensée centrale.

La crainte de Mme Rising est que H., bien que « exemplairement rangé », n'est pas normal. Elle ne peut que deviner, non comprendre le fil de sa pensée. Elle rapporte des propos de lui...

On parle de construire, en vue du progrès, des chemins de fer et des routes. Non, non, ce n'est pas cela. Il faut, au lieu de cela, que l'esprit humain puisse en venir à la grande manœuvre. Car il fait fausse route. L'esprit humain s'est fourvoyé.

HOLGER. — Je suis sorti. Je me suis débauché. Enfin, ça ne fait rien. Mais la police est informée. C'est le principal.

Le désespoir de H. L. consiste en ce qu'il veut dominer le monde et ne peut se dominer lui-même.

Tesman croit que c'est sa tentation qui a conduit H. L. à recommencer les excès. Mais ce n'est pas vrai. Ce qui est vrai, c'est ce qu'a dit Hedda : que c'est *lui* qu'elle a voulu avoir, quand elle parlait de « l'homme célèbre ». Mais cela, elle n'ose pas le dire à Tesman.

*

C'est pour faire comprendre sa personnalité que L. a écrit des notes dans le « manuscrit ». C'est cela que les deux veulent mais ne peuvent expliquer.

Brack a le goût de vivre en célibataire, en se procurant accès dans une bonne maison familiale, y devenant ami, s'y rendant indispensable...

En des conversations entre T. et L., celui-ci dit qu'il vit pour sa science. Le premier dit qu'alors il peut concourir... (T. vit *de* sa science) c'est le fait.

L. (Tesman) dit : je ne pourrais pas écraser un insecte sous mon pied ! « Bien, alors je peux te le dire, je suis candidat au professorat. Nous sommes concurrents.

V

PERSONNAGES

AXEL TESMAN, docteur ès-lettres.
HEDDA, sa femme.
MADEMOISELLE RISING, sa tante.
MADAME ELVSTAD.
BRACK, conseiller à la Cour.
HOLGER LÖVBORG.
BERTE, en service chez les Tesman.

(L'action se passe dans la maison de Tesman.)

VI

La tante pose toutes sortes de questions à mots couverts pour savoir ce qui, dans son imagination, la touche le plus.

Notes.

Un soir, comme Hedda et Tesman, avec d'autres, rentraient d'une soirée, Hedda, au passage devant une jolie villa, dit qu'elle habiterait là volontiers. C'était son idée, mais elle le disait pour entretenir la conversation avec Tesman. « Car il ne sait pas causer. »

La villa était en effet à louer ou à vendre. Tesman était désigné comme le futur homme célèbre. Et lorsque, plus tard, il se déclara, il dit que, lui aussi, avait rêvé de pouvoir habiter là, et alors elle accepta.

La villa lui plaisait, en effet, à lui aussi.
Et ils se marient. Et la villa est louée *.

Mais lorsque Hedda revient comme jeune femme, avec un vague sentiment de responsabilité, tout cela lui répugne. Elle conçoit une sorte de haine contre la maison, précisément parce qu'elle est devenue son foyer. Elle s'en ouvre à Brack. Devant Tesman elle élude la question.

* Tous deux, chacun de son côté, ont vu comme une sorte de marque de sympathie dans leur goût commun pour cette maison. Comme s'ils étaient attirés vers un foyer commun.

Et ils louent la villa. Ils se marient et voyagent à l'étranger. Il la fait acheter et la tante la meuble à ses frais. C'est donc maintenant leur foyer. Elle est à eux et n'est pas à eux, car elle n'est pas payée. Tout dépend de savoir s'il aura le poste de professeur.

(La villa appartenait à la femme d'un ancien ministre, vieille dame qui est morte.)

La pièce traitera de « l'insurmontable », du fait de tendre et aspirer à ce qui est contraire à la convention, aux us admis dans les consciences,... dans celle de Hedda également.

L'histoire du chapeau bouleverse tante Rising. Elle s'en va... Que le chapeau ait pu être supposé appartenir à la bonne,... non, ça va trop loin !

Mais que le chapeau que j'ai eu maintenant pendant neuf ans soit pris pour celui de la bonne, non, c'est trop absurde !

HEDDA. — Oui, dans ce temps-là, il me semblait que ce serait agréable d'habiter ici et de posséder la villa.

BRACK. — Mais voilà que vous vous contredites vous-même.

HEDDA. — C'est bien possible. Mais c'est tout de même ainsi.

HEDDA. — Je ne comprends pas les gens qui se dévouent. Voyez la vieille Mlle Rising. Elle a une sœur paralysée qui a été au lit chez elle... depuis des années. Croyez-vous qu'elle trouve que c'est un sacrifice de vivre pour cette pauvre créature qui est à charge même pour elle? Oh ! pas du tout ! Au contraire. Je ne comprends pas cela.

HEDDA. — Et, comme elles sont avides des hommes mariés. Savez-vous, monsieur le conseiller, vous vous portez ombrage à vous-même en ne vous mariant pas.

BRACK. — Oh ! je peux presque me considérer comme marié.

HEDDA. — Oh ! oui, sûrement vous le pouvez... d'une certaine façon... même de plusieurs...

BRACK. — De plusieurs? Que voulez-vous dire?

HEDDA. — Non, merci. Je ne le dirai pas.

Lorsque Mme Elfstad dit que la première partie du livre de Lœvborg traite du développement historique de la sociologie, et qu'un nouveau volume viendra plus tard, Tesman la regarde, un peu ahuri.

Il y a très peu de véritables parents dans le monde. La plupart des enfants grandissent élevés par des oncles ou tantes... tantôt négligés et mal compris, ou bien aussi trop choyés.

Hedda lui reproche de ne pas courir le risque de la tentation. Il répond qu'elle en fait autant dans sa sphère. La gageure !... Il perd... ! Mme Elvsted est là. Hedda dit qu'il n'y a pas de danger... Il perd.

L'imagination féminine n'est pas active et librement créatrice comme celle de l'homme. Il lui faut l'aide d'un peu de réalité.

Lœvborg a incliné vers « la Bohème ». Hedda est attirée dans le même sens, mais n'ose pas le saut.

Il y a chez Hedda une profonde poésie, au fond. Mais l'entourage l'effraie. Pensez donc, se rendre ridicule !

L'idée vient à Hedda que, bien plus que Théa, elle s'est séparée de son mari.

Les nouveaux mariés rentrent chez eux en septembre,... quand l'été meurt. Au second acte, ils sont assis dans le jardin... mais avec leurs manteaux.

La peur d'entendre sa propre voix. Quelque chose d'étranger, venu d'ailleurs.

Dernier plan.

Dès le premier acte se prépare la fête dans le jardin de Tesman... et la perte de Lœvborg.

2e acte. La fête...

Hedda refuse énergiquement de faire les honneurs. Ne veut pas célébrer leur mariage parce que ce n'est (à son avis... pas un mariage).

HOLGER. — Tu ne le vois pas. Je suis cause de ton mariage...

Hedda est l'expression de la dame dans sa situation et avec son caractère. On épouse Tesman, mais on occupe son imagination avec Ejlert Lœvborg. On s'enfonce dans son fauteuil, on ferme les yeux et on se représente ses aventures... Ici, l'énorme différence : Mme Elfsted « travaille à son amélioration morale ». Pour Hedda, il est l'objet de lâches rêveries séduisantes. En réalité elle n'a pas le courage de prendre part à cela. Puis vient la conscience de son état. Liée ! Ne comprend pas cela. Ridicule ! Ridicule !

L'erreur traditionnelle qu'un homme convient à une femme. Hedda est plongée dans le conventionnel. Elle épouse Tesman, mais son imagination va vers Ejlert Lœvborg... Cette fuite hors la vie lui est odieuse. Il croit s'être élevé ainsi dans son estime... Thea est le conventionnel sentimental, le bourgeoisisme hystérique.

Ces bourgeois-philistins, Mme E. et Tesman, croient que

cela va ensemble que je sors et m'enivre, et que je fais ensuite le reste sans discernement. C'est la fuite hors de la réalité qui m'est une nécessité.

E. L. — Donnez-moi quelque chose... une fleur... en guise d'adieu.

Hedda lui tend le revolver.

Puis vient Tesman : Il est parti? « Oui. » Crois-tu qu'il va encore concourir? Oh ! non, maintenant tu peux être tranquille.

Tesman raconte que lorsqu'ils étaient à Gratz, elle n'a pas voulu aller voir ses cousins.

Il se méprend sur les motifs de sa conduite.

Au dernier acte, lorsque Tesman, Mme Elvsted et Mlle Rising sont en conciliabule, Hedda joue dans la pièce du fond. Elle s'arrête. La conversation continue. Alors elle se montre à la porte... Bonsoir... maintenant je m'en vais. Avez-vous besoin de moi. TESMAN. — Non, pas du tout, bonsoir, ma chère... Le coup part...

Fin.

Tous se précipitent vers la chambre du fond. Brack s'affaisse effondré sur une chaise près de l'âtre : Mais, miséricorde,... on ne fait pas de ces choses-là !

Lorsque Hedda indique ses idées à Brack, il dit : Oui, oui, c'est tout à fait amusant... ha, ha, ha ! Il n'en comprend pas le sérieux.

Hedda, en ceci, a raison : Il n'y a pas d'amour du côté de Tesman. Non plus que de la part de la tante. Si affectueuse qu'elle soit.

Ejlert Lœvborg a une double nature. C'est une fiction que l'on n'aime qu'une personne. Il en aime deux... ou davantage... (en un sens frivole) tour à tour. Mais comment expliquer sa propre situation? Mme Elvsted, qui le contraint à la correc-

tion, abandonne son mari. Hedda, qui le provoque à passer les bornes, recule à l'idée du scandale.

La question est ce que ne comprennent ni lui ni Mme [*Biffé :* Elfsted] Hedda.

Tesman lit dans les manuscrits restés ce qu'il y est dit des « deux idéals ». Mme Elfsted ne peut lui expliquer ce que E. L. a voulu dire.

Suit alors cette chose burlesque : T. et Mme E. consacrent désormais leur vie à deviner l'énigme.

Tesman croit que Hedda déteste E. L.

Mme Elfsted le croit de même.

Hedda voit leur erreur, mais [*Biffé :* ne peut] n'ose les en tirer.

Il est beau de travailler pour un but. Même si c'est pour une erreur...

Elle ne le peut pas. Ni prendre part à celui des autres.

C'est ainsi qu'elle se tue.

Le manuscrit détruit a pour titre : [*Biffé :* « La philosophie] « L'éthique de la civilisation à venir. »

Tesman est sur le point de perdre la tête. Tous ses documents sans intérêt. De nouvelles idées ! De nouvelles visions ! Un monde nouveau !

Et les voilà, tous deux, assis, essayant de se débrouiller là-dedans. Ils ne peuvent s'en tirer...

La grande misère dans le monde est que tant de gens n'ont rien d'autre à faire que de courir après le bonheur sans pouvoir le trouver.

« De Jochum Tesman est sorti un Jörgen Tesman... mais il faudra beaucoup de temps avant que ce Jörgen engendre un Georg. »

Image : Le voyage de la vie... le voyage en chemin de fer.

H. — On ne saute pas volontiers d'un wagon.

Non, quand il est en marche.

Pas non plus quand il est arrêté. Il y a toujours quelqu'un sur le quai pour regarder.

Hedda. — Rêver le scandale,... oui, je le comprends. Mais le perpétrer,... non, non, non.

Lœvborg. — Je le vois maintenant. Mon idéal était une illusion. Vous ne valez pas mieux que moi. Maintenant je n'ai rien pour quoi vivre. Sauf la puissance... les excès... comme vous l'appelez... Attendez un peu un cadeau (le pistolet).

Tesman est myope. Porte des lunettes. Non, quelle jolie rose ! Et il s'est piqué le nez sur un cactus. Depuis ce temps-là... !

NB

La haine entre femmes. Les femmes n'ont aucune influence sur les affaires concrètes de l'État. Aussi veulent-elles avoir influence sur les âmes. Et puis, trop d'entre elles n'ont pas de but dans la vie (ce manque est héréditaire)...

Lœvborg et Hedda à la table, devant les photographies. Lui. — Comment est-ce possible? Elle. — Pourquoi pas? L. — Tesman ! Lui que vous n'aviez pas assez de mots pour railler... Puis vient l'histoire de la « disgrâce » du général, sa mise à pied, etc. Le plus terrible pour une dame qui va au bal, n'être pas fêtée pour elle-même... L. — Et Tesman? Il vous a prise pour votre personne. C'est tout aussi insupportable de penser à cela.

— Précisément en épousant Tesman, il me semble que je me suis prodigieusement éloignée de lui.

Lui. — Regardez-la. Regardez !... Hedda (lui passe la main sur les cheveux. — Oui, n'est-elle pas charmante?

Hommes et femmes n'appartiennent pas au même siècle...

Grand préjugé de croire que l'on n'aime qu'une personne !

Il est question entre Hedda et Brack du fait de voyager parmi les petites villes universitaires. Hedda. — Oui, je ne compte pas ce petit voyage à travers le Tyrol...

Brack (à Tesman). — Mais êtes-vous donc sourd et aveugle? Ne voyez-vous pas? N'entendez-vous pas...

Tesman. — Ah ! Emportez le manuscrit. Lisez-le-moi à haute voix !

Ce qu'il y a de diabolique en Hedda, c'est : Elle veut exercer une influence sur un autre... Une fois fait, elle le méprise... Le manuscrit?

Au troisième acte, Hedda demande à Mme Elvsted. Mais s'il est ainsi, en quoi mérite-t-il qu'on tienne à lui... Si, si...

Hedda découvre au troisième acte que ses rapports avec la bonne ne sont certainement pas comme il faut.

Dans la conversation avec Hedda Lœvborg dit Mlle H... Mlle... Oui... je ne crois pas que vous êtes madame.

Hedda. — Et me voici assise à causer avec ces philistins... Et comme nous pouvons causer... Non, je ne veux pas le dire... Causer? Que voulez-vous dire? D'une façon licencieuse? Fi ! Disons malséante.

NB ! !

Dans la grande conversation entre Hedda et E. L. a lieu le tournant de la pièce. Lui : Quelle misère de se conformer à la morale établie ! L'idéal serait qu'un homme de notre temps pût vivre la vie de l'avenir. Quelle misère de se disputer un poste de professeur !

Hedda,... quelle charmante fille ! H. — Ah ! E. L. — Oui,

je le dis. Quelle charmante fille, froide... d'un froid de marbre !

Je ne suis pas dissolu, au fond. Mais la vie de la réalité n'est pas vivable.

Au 5e acte : Hedda... Le comique prodigieux de voir ces bonnes gens, Tesman et Mme E., chercher à rajuster les morceaux pour en faire un monument à l'honneur de E. L. Lui qui méprise tant tout cela...

La vie aboutit, pour Hedda, à un ridicule auquel « il ne vaut pas la peine d'assister jusqu'au bout ».

Le problème de la félicité est de transporter l'homme d'aujourd'hui dans la situation de l'avenir.

L. — Ne mettez jamais d'enfants au monde, H. !

Lorsque Brack parle d'un état « triangulaire », Hedda pense à ce qui est en perspective, et en parle à mots couverts. Brack ne le comprend pas.

Brack ne supporte pas d'aller dans des maisons où il y a de petits enfants. « Les enfants ne devraient pas exister avant d'avoir 14 à 15 ans. » C'est à-dire les filles. Mais les garçons? Ils ne devraient pas exister du tout... ou, en tout cas, devraient être élevés hors de la maison.

H. dit que, pour elle aussi, les enfants ont toujours été une horreur.

Hedda s'oppose fortement, bien que peu clairement, contre l'opinion que l'on doit [sic !] ou aimer « par familles ». Les tantes ne sont rien pour elle.

Le fait d'être comme un confesseur pour E. L. a été pour Hedda une libération. Sa sympathie allait secrètement vers lui... Mais quel dégoût que tout cela ait été livré à la publicité ! Alors elle s'en est retirée.

Points principaux :

1) Elles ne sont pas toutes faites pour être mères.
2) L'attraction sensuelle est en elles, mais elles ont peur du scandale.
3) Elles sentent que l'époque offre des tâches à la vie, mais ne peuvent y prendre prise.

Et puis, Tesman n'est pas vraiment homme de métier, il est spécialiste. Le moyen âge est mort...

T. — Non, tu vois là encore un grand avantage de mes études. Je peux perdre des manuscrits et les récrire... pas d'inspiration.

Hedda est très occupée de l'enfant qui va venir, mais quand il sera venu, elle a peur de ce qui suivra...

Il faut introduire dans la pièce que Hedda dit ne pas aimer descendre d'un wagon. Pourquoi pas. Non, je ne montre pas volontiers mes jambes... Ah ! Mme H., elles se laissent voir, pourtant. Oui, mais je n'aime pas quand même.

Elle s'est tirée ! Tirée.
BRACK (s'affaisse dans le fauteuil). — Mais, bon Dieu !... on ne fait pas de ces choses-là !

NB ! !

L'idée d'Ejlert Lœvborg est qu'il faut réaliser des relations de camaraderie entre homme et femme, d'où peut résulter l'être vraiment intellectuel. Le reste de ce qui se passe entre les deux est en dehors de la question, comme accessoire. C'est cela que l'entourage ne comprend pas. Il passe pour un débauché. Dans son for intérieur, il ne l'est pas.

Un homme ne peut-il avoir plusieurs amis, pourquoi pas aussi plusieurs amies?

C'est précisément la sensualité accumulée dans la fréquentation d' « amis » ou « camarades » féminins qui chez lui trouve expression dans ses excès.

Maintenant je m'en vais. Vous n'avez pas quelque petite chose à me donner... ? Vous avez des fleurs... tant d'autres choses... (L'histoire du pistolet d'autrefois)... Vous ne vous en servirez tout de même pas...

Et lorsque Hedda, au 4e acte, apprend qu'il s'est tué, elle exulte... Il a eu le courage.

Voici le reste du manuscrit.

Fin.

La vie n'est pas lamentable... La vie est ridicule... Et on ne peut la supporter.

Avez-vous lu dans les romans? Tous ceux qui périssent... dans la tête... pas dans le ventre... Le ridicule... le grotesque...

Hedda déclare dans la conversation avec Thea au premier acte : Je ne comprends pas que l'on puisse tomber amoureux d'un homme non marié... ou non fiancé... ou qui n'est pas amoureux... d'une autre... *

*) Mais, grand Dieu, Tesm. n'était pas marié. H. — Non, il ne l'était pas. Th. — [*Biffé :* Mais comment peux-tu dire qu'on] tu l'as pourtant pris. H. — Oui je l'ai pris. Th. — Alors comment peux-tu dire que... Peuh...

2) Mais maintenant il est un homme marié. H. — Oui, mais pas avec une autre.

Brack comprend bien que c'est ce que H. renferme en elle, son hystérie, qui est vraiment ce qui provoque toute sa façon d'agir.
H., de son côté, a le sentiment qu'il la devine, mais ne croit pas le comprendre.

H. — Prendre quelque chose à un autre, il me semble que ce doit être délicieux.

Lorsque H. parle avec B., au cinquième acte, des deux qui sont assis à rapiécer le manuscrit sans que l'esprit soit présent, elle éclate de rire... Puis le jeu de piano... puis... la m...
Les hommes,... dans les situations les plus indescriptibles, ils sont ridicules.

NB !

C'est à proprement parler toute la vie de *l'homme* qu'elle veut vivre. Mais surviennent les scrupules. Hérités et inculqués.

L'amour de la tante. La plupart des gens nés de tantes masculines et féminines.

C'est des « forces et puissances souterraines qu'il s'agit. La femme comme ouvrier mineur. Nihilisme. Père et mère appartenant à des âges différents. La révolution féminine souterraine dans la façon de penser. La crainte d'être esclave des circonstances.

NB ! !

Pourquoi suivrais-je une morale sociale que je sais ne pas devoir durer plus de la moitié d'une génération? Quand je me livre à des excès, comme on dit, c'est une fuite hors du temps présent. Ce n'est pas que je trouve aucun plaisir aux excès. Pour cela je suis trop plongé dans l'actuel...
Thea, la petite sotte, ne comprend rien à cela. Mais elle est tout de même charmante. Il y a en elle un côté de l'avenir inconscient.
A quoi est-ce que Tesman travaille?

Hedda. — C'est un livre sur l'industrie familiale au Brabant pendant le moyen âge.

Il faut que je joue l'imbécile pour être compris. Faire semblant de vouloir me réhabiliter aux yeux de la foule... de la foule d'aujourd'hui.

Lorsque j'ai été quitte de ce nouveau livre, un nouveau grand ouvrage magnifique m'est apparu. Là, il faut que vous m'aidiez, vous. J'ai besoin de femmes, Hedda... ! Au moyen âge la conscience des femmes était ainsi faite qu'une femme éprouvait du remords si elle découvrait qu'elle était mariée avec son neveu...

L'avenir ne doit-il pas se diriger vers le grand, le bon, le beau? comme dit Tesman.

Certes ! Mais le grand, le bon, le beau, ne seront pas tels dans l'avenir que nous l'imaginons aujourd'hui...

Il y avait surtout une rousse, que j'ai vue dans la rue. Br. — Je sais qui vous voulez dire... H. — On l'appelait... C'était un joli nom... Br. — Ce nom, je le connais aussi. Mais comment pouvez-vous savoir qu'il était si joli. H. — Ah ! vous êtes bête, monsieur le conseiller.

Le passager et la malle à la gare. Le p. indique où il veut aller, prend son billet. La malle est enregistrée.

Hedda. Mince, taille moyenne. Visage distingué, d'un galbe noble, avec une peau délicate, couleur de cire. Les yeux ont une expression voilée. Les cheveux châtain clair. Chevelure pas très abondante. Vêtue d'une robe du matin ample, blanche avec garniture bleue. Calme dans ses gestes.

Les yeux couleur d'acier, d'un faible éclat.

Mme Elfsted, grêle de corps. Les yeux ronds, un peu saillants, presque bleu de mer. Visage grêle aux traits doux. Contractions nerveuses, mine effarouchée...

Voir plus haut dans le carnet. L'idée de E. L. sur les relations de camaraderie entre homme et femme... Idée du salut ! Si, à cause de la société, il ne nous est pas permis de vivre chastement avec elles (les femmes?) nous vivons licencieusement...

TESMAN. — Ce qu'il y a de nouveau dans le livre de E. L., c'est la doctrine du développement sur la base de la camaraderie entre homme et femme.

L'exigence fondamentale de Hedda est : Je veux tout savoir, mais me garder pure !

Je veux tout savoir... savoir... savoir...

H...

H. — Si j'avais pu vivre comme lui !

Est-ce quelque chose sur le Brabant. B. qu'est-ce que c'est?...

Le pari sur l'emploi des deux pistolets.

Mlle T. — Oui, oui, c'est ici la maison de la santé et de la vie. Je vais rentrer dans la maison de la maladie et de la mort. Dieu vous bénisse tous les deux. Désormais je viendrai ici tous les jours demander à Berte comment ça va.

C'est au 3e acte que H. dit à E. L. qu'elle ne se soucie pas de grandes situations... de grandes idées non plus... mais de la grande liberté humaine... Et elle n'a pas le courage

Les deux idéals ! Tesman — Qu'entend-il par là, au nom du ciel. Hein? Qu'avons-nous à faire avec des idéals?

Le nouveau livre traite des « deux idéals ». Thea ne peut donner aucun renseignement.

*

Elle a du respect pour son savoir, apprécie la noblesse de son caractère, mais a honte de sa manière d'être insignifiante et ridicule, se moque de ses façons et de ses propos.

VII

NB !

Brack avait toujours cru que les brèves fiançailles de Hedda avec Tesman ne tiendraient pas.

Hedda parle du sentiment qu'elle avait d'être de plus en plus négligée, lorsque son père n'était plus en faveur, puis prit sa retraite, et mourut sans rien laisser après lui... A sa grande amertume, il semblait que c'était à cause de lui qu'elle avait été fêtée... Et elle avait déjà entre 25 et 26 ans. Bien près de décliner comme fille non mariée.

Elle pense que Tesman, au fond, éprouve seulement une fierté vaniteuse de l'avoir obtenue. Ses soins pour elle sont tels que ceux que l'on a pour un noble cheval ou un chien de chasse précieux... Cela ne la révolte pas, d'ailleurs. Elle observe cela simplement comme un fait.

Hedda dit à Brack qu'elle ne trouve pas que l'on puisse dire Tesman ridicule. Mais, au fond, c'est son avis. Plus tard, elle trouve aussi qu'il est piteux.

TESMAN. — Ne pourrais-tu pas m'appeler par mon prénom?

HEDDA. — Non, tu sais,... il faudrait vraiment que tu en portes un autre que celui qu'on t'a donné.

Tesman empoche le manuscrit de Lœvborg pour qu'il ne s'égare pas. Ensuite c'est Hedda qui, par un propos lancé en passant, à titre d'essai, lui suggère l'idée de le conserver.

Et il le lit. Un nouveau courant d'idées lui est révélé. Mais la situation se tend. Hedda éveille sa jalousie.

Au troisième acte les renseignements se succèdent au sujet des exploits de Lœvborg au cours de la nuit. Finalement il arrive lui-même, calme et désespéré. « Où est le manuscrit? » « Ne l'ai-je pas laissé ici? » Il sait qu'il ne l'a pas laissé. Mais

à quoi, d'ailleurs, lui sert le manuscrit désormais? Lui, écrire sur « l'éthique de l'avenir »! Lui, qui vient d'être relâché du poste de police!

Le désespoir de Hedda est de se dire qu'il existe sûrement tant de possibilités de bonheur dans le monde, mais qu'elle ne peut pas les discerner. C'est le manque d'un but dans la vie qui est son tourment.

Lorsque Hedda incite T. à pousser E. L. à sa perte, elle le fait pour mettre le caractère de T. à l'épreuve.

C'est toujours dans la proximité de Hedda que survient chez E. L. l'impétueux besoin des excès.

Tesman ne peut comprendre que E. L. puisse vouloir fonder son avenir sur le préjudice d'un autre.

HEDDA. — Si je déteste T.? Non, pas du tout. Je le trouve seulement ennuyeux.

BRACK. — Mais il n'y a personne autre qui le trouve.

HEDDA. — Il n'y a personne autre non plus qui soit marié avec lui.

BRACK. — ... pas du tout ennuyeux.

HEDDA. — Grand Dieu! vous voulez toujours que je m'exprime si correctement. Eh bien! soit. T. n'est pas ennuyeux, mais je m'ennuie de vivre avec lui.

HEDDA. — ... n'avais aucune perspective d'avenir. Enfin, vous voudriez peut-être me voir dans un couvent de demoiselles (fondation)

HEDDA. — ... il est donc très avouable de rendre sa personne productive. Les artistes et d'autres rendent aussi leurs qualités productives. Je n'avais pas d'autre capital. Se marier... il me semblait que c'était comme s'acheter une rente viagère.

HEDDA. — Rappelez-vous que je suis fille d'un homme âgé. et de plus d'un homme usé... ou décrépit, enfin... Il se peut que cela ait laissé des traces.

BRACK. — Je crois vraiment que vous commencez à méditer sur des problèmes !

HEDDA. — Oui, à quoi n'arrive-t-on pas quand on en est venue à se marier?

MLLE R. (circule dans la pièce). — Voilà. Maintenant on voit très bien comme c'est superbe. Oui, oui,... ça a bon air, Berte. Des fleurs ici et là.

BERTE. — Elles ont toutes été apportées hier soir. Pour qu'elles puissent rester fraîches, bien entendu. Mais celles-ci, une dame est venue elle-même avec... un instant avant que mademoiselle arrive.

MLLE RISING. — Oui, c'est comme il faut que ce soit. Quand un jeune couple rentre de son voyage de noces,...

VIII

Note au crayon sur une carte de visite
au nom de Natalie von Eperjesy.

E. L. — Impossible de vous appeler Mme T. Pour moi vous restez toujours H. G.

Mlle T. et B. ont vu tous deux ce qui attend H... T., par contre, s'écrie : « Non, grand Dieu, je ne m'en doutais pas ! »

Lorsque E. L. dit à H. qu'il ne peut pas avouer à Thea où leur livre à tous deux a disparu, H. dit : Je ne crois pas qu'il y ait un mot de vrai là dedans. E. L. — Non, mais je sens avec quel effroi elle verra cela.

IX

HEDDA

P. 370, l. 5. — Juliane Tesman] Mariane Rysing
l. 10-11. — dans la partie ouest] à l'extrémité

P. 371, l. 2. — sombres] neutres
l. 4. — petite] petite, située au fond
l. 16. — deux sièges] des sièges autour
l. 17-19. — Au-dessus — — laiteuse.] *Manque.*
l. 23. — Juliane Tesman] Rising
l. 24. — porte du vestibule] droite
l. 25-28. — Mlle Tesman — — paysanne.] *Manque.*
P. 372, l. 1. — Tesman] Rising. *De même jusqu'à la fin du 3ᵉ acte.*
l. 1. — s'arrête à la porte, écoute,] *Manque.*
l. 4. — *L'indication scénique manque.*
l. 5. — Songez donc,...] *Manque.*
l. 7. — , donc ! Jésus,...] ... Jésus,
l. 14. — toute grande] *Ajouté.*
l. 29-P. 373, l. 2. — Jörgen — — garçon.] Axel [*De même par la suite*] avait besoin de t'avoir chez lui, vois-tu. Il en avait besoin. C'est que tu es habituée à le soigner depuis le temps où il était petit garçon. Alors tu sais très bien comment il veut que soit fait ceci ou cela.
P. 373, l. 18-19. — il — — qui] tu feras de ton mieux
l. 23-P. 374, l. 6. — Tu penses bien. Avec la vie à laquelle elle était habituée du vivant du père.
Berte. — Oui, car si je n'avais qu'à m'occuper du licencié, ce ne serait pas une affaire.
Mademoiselle Rising. — Non, il n'est pas difficile de s'en tirer avec Axel. Pourvu que tout soit comme il en a l'habitude, il est content. Mais d'ailleurs il ne faut plus que tu l'appelles le licencié. Désormais, il faut dire le docteur.
P. 374, l. 8. — Oui] Oui, pensez donc
l. 29-P. 375, l. 2. — *Manque.*
P. 375, l. 7. — *Après :* faire] C'est la première chose qu'elle m'a dite,... aussitôt qu'elle est entrée et qu'elle a vu ça.
l. 15-21. — (Axel Tesman entre par la porte du coin à gauche.)
Tesman (s'avançant). — Tante ! Chère tante Jane !

l. 27 et P. 376, l. 6. — Hein?] *Manque.*

P. 376, l. 14-15. — *Manque.*

l. 20. — c'est inutile.] *Manque.*

l. 22. — *L'indication scénique manque.*

l. 24-27. — *Manque.*

P. 377, l. 2-10. — Imagine-toi — — le dire.] *Manque.*

l. 11. — Hein?] *Manque.*

l. 12. — *L'indication scénique manque.*

l. 15-25. — Tesman

l. 28. — vois-tu,...] *Manque.*

l. 30. — *Manque.*

P. 378, l. 6. — Jörgen] Axel. *De même par la suite.*

l. 6. — Oh toi, — — Jochum !] *Manque.*

l. 8. — tante Julle !] tante ! *Ajouté après coup.*

l. 15. — Hein?] *Manque.*

l. 19-20. — quelque temps encore] *Manque.*

l. 27. — Jörgen] *Manque.*

l. 28-29. — Gabler ! — — d'elle] Römer ! Elle qu'entouraient tant de messieurs !

P. 379, l. 1. — Tesman sourit de plaisir.

l. 3. — Hein?] *Manque.*

l. 8. — Oh] Oh, mon Dieu

l. 9-10. — Toutes — — tu sais !] *Manque.*

P. 380, l. 7. — à bref délai] *Manque.*

l. 12. — Julle] Jane. *De même par la suite.*

l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 15-16. — Tu as — — sujet) :] *Manque.*

l. 26 *et* 27. — non plus *et* Hein?] *Manquent.*

P. 381, l. 5. — Vraiment] *Manque.*

l. 15. — de tout l'ensemble] *Manque.*

l. 17-P. 382, l. 2. — Parfait ! — — content.] *Manque.*

P. 382, l. 7-8. — Et juste, on a eu la chance qu'elle a été libre.

l. 10-11. — Oui, c'est moi qui ai été content. Et Hedda aussi...

quand tu as écrit la nouvelle. Et tu as si gentiment arrangé tout ça.

MADEMOISELLE RISING. — Alors, tu le trouves, réellement, mon cher Axel?

TESMAN. — Oui, et c'est simplement magnifique ici, je trouve.

MADEMOISELLE RISING. — Moi aussi. Et le conseiller en dit autant.

TESMAN (regarde autour de lui). — Songe donc,... des meubles sculptés ! Ce qui a toujours été mon désir.

l. 20. — Hein?] *Manque.*

l. 25-26. — des — — Hedda] pour moi que je réglerai par paiements mensuels.

l. 28. — mon garçon] cher Axel.

P. 383, l. 6. — *L'indication scénique manque.*

l. 10. — TESMAN, sursautant.

l. 19. — Mais tout de même] *Manque.*

l. 21. — Car — — auras] Oui, vois-tu, car tu vas être professeur, et tu auras tout de suite

l. 22-P. 384, l. 15. — Et mon Dieu — — dangereux...] TESMAN. — Cela va de soi. Mais enfin, je ne suis pas encore nommé.

MADEMOISELLE RISING. — Oh, ils vont certainement se dépêcher de te nommer... dès qu'ils auront appris que tu es rentré.

TESMAN. — Oui, c'est bien possible. Mais suppose que demain je tombe dans la rue et que je reste là

MADEMOISELLE RISING. [*Biffé :* sursautant] (riant). — Oh, il n'y a pas de danger. Celui qui est créé pour quelque chose de grand dans le monde ne tombe pas dans la rue. Ceux qui veulent te barrer le chemin, ils tombent, tu sais. Holger Lövborg,...

P. 384, l. 19. — d'Ejlert] de lui

l. 22. — aurait] a

l. 25. — Ejlert Lövborg? *et* Hein?] *Manquent.*

l. 27. — Oui, on le dit.] *Manque.*

l. 29-P. 385, l. 31. — De quoi — — lâche)] TESMAN. — Oui, ce ne sera pas long maintenant, tante. Car le travail va m'être très facile, je le sens.

(Hedda, en robe du matin, entre par la porte du coin à gauche.)

P. 386, l. 2. — Un cordial] *Manque.*

l. 4. — mademoiselle Tesman] tante

l. 6. — *L'indication scénique manque.*

l. 10-20. — *Manque.*

l. 22. — Je vais fermer

l. 24. — tire les portières] baisse le rideau

l. 26. — TESMAN y va

P. 387, l. 3-P. 388, l. 21. — Mais — — l'interrompant] *Manque.*

P. 388, l. 22. — Avec] Hm,... avec

l. 26-P. 389, l. 3. — Tu ne saurais croire quelle brave fille est Berte.

HEDDA. — Non, mais regarde ça, mon cher. Elle laisse traîner son vieux chapeau sur la chaise. Pense donc, si l'on venait et voyait ça !

P. 389, l. 4. — *L'indication scénique manque.*

l. 5. — HEDDA — — Hedda... !] *Manque.*

l. 11. — Comment ! Oui vraiment...

l. 13. — Mais — — chapeau] *Manque.*

l. 14. — ma petite] *Manque.*

l. 16-17. — Oui, évidemment,... je le vois bien maintenant.

l. 18-P. 393, l. 9. — MADEMOISELLE TESMAN — — manquerai pas] MADEMOISELLE RISING (pleurant presque). — Je ne l'ai vraiment acheté que pour faire honneur à vous deux quand vous reviendriez.

HEDDA. — Mais ma bonne mademoiselle Rising...

MADEMOISELLE RISING (attache son chapeau). — Oui, le bon Dieu le sait bien.

Hedda. — Non, mais écoutez, tante Jane...

Tesman. — Hedda est un peu myope, tante...

Mademoiselle Rising. — Bien, bien, ce n'est vraiment pas la peine de parler davantage de ce détail... Mais il faut que je rentre [*Ajouté après coup :* en ville. Et] auprès de ma sœur Rina, la pauvre... Mon ombrelle? Ah, la voilà. Car elle est à moi aussi. (Elle marmonne.) Pas à Berte. (Cordialement à eux deux.) Allon , adieu, adieu, mes amis ! Adieu, Axel ! Dieu soit loué que tout aille si bien chez vous.

Hedda. — Adieu, tante Jane.

Tesman. — Et reviens bientôt nous voir.

Mademoiselle Rising. — Grand merci, mon garçon. Je n'y manquerai pas. (Elle sort par la porte du vestibule.)

Hedda. — Crois-tu qu'elle a été fâchée contre moi pour cette histoire de chapeau?

Tesman. — Oh, fâchée, je ne crois pas. Mais je crois qu'elle a été un peu vexée.

Hedda. — Oui, mais qu'est-ce que ces façons de se défaire de son chapeau ici dans le salon? Quand elle vient en visite. Comment peut-elle avoir pareille idée? On ne fait pas cela.

Tesman. — Oh, tu peux être sûre que tante Jane ne le fera plus.

Hedda. — D'ailleurs je vais arranger cela.

Tesman. — Oui, chère Hedda, fais-le donc.

Hedda. — Je vais inviter quelques bons amis chez nous demain soir. Et je l'inviterai en même temps.

Tesman. — Oui, c'est cela, Hedda ! Car rappelle-toi ce qu'elle a été pour moi depuis le temps où j'étais gamin.

Hedda. — Et puis, il peut être utile de l'avoir sous la main. Car cette bonne... on ne peut sûrement pas compter sur elle.

Tesman. —

P. 393, l. 14-15. — Si tu pouvais te décider à... Fais-le pour moi, Hedda ! Si tu la tutoyais désormais

l. 18-28. — J'essayerai — — Hedda] Je l'appellerai tante.

Et ce sera bien assez. Je n'ai jamais tutoyé mes propres oncles et tantes.

TESMAN. — Non, non,... du moment que tu n'as pas l'habitude,... Qu'est-ce que tu regardes, Hedda?

HEDDA. — Oh,

P. 394, l. 2-3. — nous verrons] je verrai

l. 6. — Nous — — plutôt] Je le prendrai plutôt chez moi

l. 22. — Hein?] *Manque.*

l. 24-P. 395, l. 5. — De madame Elfstad. [*De même par la suite.*] Ton ancienne flamme.

TESMAN. — Non, vraiment! Madame Elfstad est donc ici, en ville?

P. 395, l. 12. — Hein?] *Manque.*

l. 13. — HEDDA, soudain animée.

l. 14. — quelque part] de ces côtés-là

l. 16-17. — TESMAN, souriant. — Ton ancienne flamme? Oui, c'est justement de ces côtés-là.

l. 25. — entrer] entrer tout de suite

l. 27-P. 396, l. 5. — Mme — — mode.] *Manque.*

P. 396, l. 9. — MADAME ELFSTAD, nerveuse, mais se dominant.

l. 15. — Je — — de] Et grand merci pour

l. 17. — tout de suite] *Manque.*

l. 20. — Hein?] *Manque.*

l. 27. — Rysing — — dire...] *Manque.*

P. 397, l. 6. — sur la table] *Manque.*

l. 20. — Oh,...] *Manque.*

l. 26. — Hein?] *Manque.*

P. 398, l. 6. — Revenu...!

l. 7-8. — *Manque.*

l. 10. — Il y a] Oui, il y a

l. 11. — Tout seul!] *Manque.*

l. 16. — MADAME ELFSTAD, plus bas, le regard vague.

l. 19-29. — De vos beaux-enfants.

MADAME ELFSTAD. — Oui, des enfants de mon mari.

Tesman, avec effort. — Était-il donc assez... assez rangé pour qu'on pût le charger de cela?

P. 399, l. 5. — Dis donc, Hedda?] *Manque.*

l. 6-7. — *Manque.*

l. 11-12. — Et avec — — lui.] Moi qui le connais si bien.

l. 15. — Hein?] *Manque.*

l. 20-21. — Le livre? A-t-il donc vraiment publié un nouveau livre?

l. 23-28. — Oui — — ce] Oui, un grand livre nouveau qui s'appelle « Économie sociale. » Ne le savez-vous pas, monsieur Tesman?

Tesman. — Non, comment puis-je le savoir?

Hedda. — Nous avons erré de ci, de là...

Tesman. — J'ai bien entendu dire tout à l'heure à tante... Quand le livre a-t-il paru?

Madame Elfsted [*C'est la première fois que ce nom est ainsi écrit.*] — Il y a une quinzaine de jours. Et comme il a été tellement acheté et lu... et a fait grand bruit...

Hedda. — Ah, il a fait grand bruit?

Tesman. — Alors, ce

P. 400, l. 9-10. — Songe donc, n'est-ce pas?] *Manque.*

l. 20. — hm...] *Manque.*

P. 401, l. 2. — Ah, comme ça

l. 3. — Madame Elfsted, soudain debout.

l. 11. — Oui, certainement, certainement.

l. 14. — , ... vous aussi] *Manque.*

l. 17-20. — madame — — Tesman] *Manque.*

l. 21. — Ejlert tout] lui

l. 22. — Vous pouvez y compter.] *Manque.*

l. 27-28. — *Manque.*

P. 402, l. 5. — Hedda? Hein?] Manque.

l. 12. — madame...] *Manque.*

l. 14-16. — La voici. (Elle lui tend un bout de papier.)

l. 19-21. — (il regarde — — sortir.] *Manque.*

l. 23. — et amicale] *Manque.*

l. 28-29. — pour — — intervenue] sur moi

P. 403, l. 2. — Non, non, puisque vous le préférez.

l. 4-5. — HEDDA sourit et dit à voix basse :

l. 9-13. — N'avez-vous pas compris que je voulais l'éloigner? Que je voulais causer seule avec vous?

l. 18. — *L'indication scénique manque.*

l. 25-P. 404, l. 1. — (Elle attire Mme Elfsted sur le petit sofa et s'assied à côté d'elle.)

MADAME ELFSTED, craintive.

P. 404, l. 5. — Voyons?] *Manque.*

l. 8. — justement] *Manque.*

l. 14-P. 405, l. 1. — Oui, mais — — en tout cas] Mais

P. 405, l. 2-3. — Nos — — différents] *Manque.*

l. 14. — (elle se rapproche sur le sofa.)

l. 28. — *Manque.*

l. 29-30. — toi, Thea] *Manque.*

P. 406, l. 5. — ce devait être] c'était

l. 26-29. — *Manque.*

P. 407, l. 7. — pouviez — — représenter...] saviez

l. 18. — Comment fut-ce alors? L'avais-tu déjà connu en ville auparavant?

l. 22. — là-haut] là-haut... là-haut...

P. 408, l. 1-3. — HEDDA. — Non, ça se comprend.

MADAME ELFSTED. — Et mon mari l'employait parfois à des écritures dans son bureau... On pouvait avoir Lövborg pour... pour pas cher.

HEDDA. — Lövborg a dû faire des écritures dans le bureau !

MADAME ELFSTED. — Surtout quand mon mari était en voyage pour son service.

HEDDA. — Et ton mari... il est peut-être souvent en voyage?

l. 7. — HEDDA lui met les deux mains sur les épaules.

l. 11. — Eh bien, interroge-moi. Demande-moi tout ce que tu voudras. J'essaierai de répondre.

l. 13-20. — Je veux — — pour toi.] MADAME ELFSTED. — Comment il est?

HEDDA. — Oui, je veux dire... comme ça... dans les relations. Est-il bon envers toi?

MADAME ELFSTED. — Il croit certainement lui-même qu'il fait tout pour le mieux. Et c'est sûrement aussi ce que tous les autres gens pensent de lui. Je veux dire le petit nombre de gens qui fréquentent chez nous.

HEDDA. — Tu n'as donc pas de vie mondaine.

MADAME ELFSTED. — Non.

HEDDA. — Mais peux-tu supporter cela, à la longue.

MADAME ELFSTED. — Non, je ne peux pas. Cela non plus je ne peux pas le supporter... désormais.

HEDDA. — Cela non plus, tu dis? Y a-t-il encore autre chose?

MADAME ELFSTED. — Tout!

HEDDA. — Ton mari doit être sans doute beaucoup, beaucoup plus âgé que toi.

l. 24. — pas] jamais eu

l. 27. — *Après :* pour toi?] Au fond?

P. 409, l. 2. — Oh — — qu'il a] Oh non, ne crois pas cela.

l. 8-9. — Il n'a vraiment] HEDDA. — Non, non, ... du moment que tu ne peux pas l'amener à avoir une vraie affection pour toi...

MADAME ELFSTED. — Il ne peut avoir

l. 14. — te venir] vous venir... te venir

l. 16. — il me semble] puisqu'il te fait partir...

l. 20-21. — (avec — — Tesman] *Manque.*

l. 22-27. — MADAME ELFSTED, avec un sourire nerveux. — Oui, vraiment? Oui, oui. (Elle prend son parti en baissant la voix.) Non... autant le dire tout de suite. Je ne peux pas mentir davantage. D'ailleurs, ça deviendra quand même public.

HEDDA. — Mentir! Mais, ma chère Thea...!

P. 410, l. 6. — Hedda] *Manque.*

l. 11. — fait — — affaires] emballé quelques menus objets

l. 17. — Oui. Et j'ai pris le bateau, et ensuite le train jusqu'ici, dans la ville.

l. 19. — et tu — — cela !] *Manque.*

l. 20 *et* 24. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 411, l. 1. — MADAME ELFSTED se lève et arpente la pièce

l. 3-4. — HEDDA se tourne sur le sofa et la regarde. — Alors,... c'est pour tout de bon... que tu as quitté la maison... tout abandonné?

l. 5-19. — MADAME ELFSTED. — Quand c'est fait, il n'y a pas à revenir là-dessus.

HEDDA se lève et va vers elle. — Mais, Thea, était-ce bien réfléchi de ta part?

MADAME ELFSTED. — Je n'ai réfléchi à rien. Je n'ai fait que ce qu'il me semblait devoir faire.

HEDDA. — Et que vas-tu entreprendre? Quel métier exercer?

l. 24-P. 412, l. 5. — HEDDA. — Assieds-toi un peu, ... tu te calmeras. (Elles s'asseyent à la table.) Comment est-ce venu... ces relations familières entre toi et Holger Lövborg?

MADAME ELFSTED. — Oh, c'est venu peu à peu. A mesure que j'ai remarqué que j'avais une sorte de pouvoir sur lui.

HEDDA. — Tu l'avais donc?

l. 7. — vieilles] vilaines

l. 10. — HEDDA, un peu moqueuse.

l. 12. — petite Thea] *Manque.*

l. 14-15. — Oui — — lui-même *et* lui, ... de son côté] *Manquent.*

l. 22-P. 415, l. 7. — *Après :* de sujets :] HEDDA. — Sur quelque sujet scientifique, je suppose.

MADAME ELFSTED. — Là-dessus également, oui. Pourquoi souris-tu? Rappelle-toi que je n'étais pas, là-haut, dans la même situation que toi, ici. Tu as ton mari, qui peut t'expliquer bien des choses.

HEDDA, sèchement. — Oui, je l'ai. Mais trouves-tu amusant d'écouter des explications?

MADAME ELFSTED. — Oui, certainement. Tu ne trouves pas?

HEDDA. — Non, Dieu sait que non. Cela me paraît horriblement ennuyeux. (Avec un coup d'œil vers la porte de Tesman.) Mais ceci, naturellement, reste entre nous.

MADAME ELFSTED. — Tout doit rester entre nous. Au nom de Dieu,... tout ce que je t'ai confié.

HEDDA. — Enfin, à Tesman je peux bien...

MADAME ELFSTED, luttant contre elle-même. — Hedda,... il y a une chose de plus... encore.

HEDDA. — Et qu'est-ce que c'est?

MADAME ELFSTED. — Je ne sais pas du tout avec certitude où cela en viendra... finalement... entre Holger Lövborg et moi. Si ce sera seulement bonne amitié... de son côté.

HEDDA. — Comment? N'es-tu pas sûre de lui?

MADAME ELFSTED. — Si, il me semble que je devrais l'être maintenant. Maintenant que j'ai quitté la maison à cause de lui. Mais,... mais,... oh, Hedda, il y a quelqu'un entre nous.

HEDDA. — Qu'entends-tu par là?

MADAME ELFSTED. — Une personne qui l'a offensé et blessé très profondément... Et que jamais, je crois, il n'oubliera quand même.

HEDDA se lève lentement, appuie ses deux mains sur la table, et regarde fixement Mme Elfsted. — Qui veux-tu dire, Hedda?

MADAME ELFSTED. — C'est toi-même, Hedda !

HEDDA. — Cela peut-il être... ! Chut ! (Elle jette un coup d'œil vers la porte de Tesman.) Chut, le voilà ! (Elle chuchote.) Au nom du ciel, Thea,... que tout reste entre nous !

(Axel Tesman, une lettre à la main, arrive de sa chambre.)

TESMAN. — Voilà ; la lettre est prête.

HEDDA. — C'est parfait ; madame Elfsted et moi avons décidé de sortir un peu ensemble.

TESMAN. — Bien. Alors tu mettras peut-être tout de suite la lettre à la boîte.

HEDDA prend la lettre. — Je vais donner l'ordre à la bonne.

TESMAN. — Justement ; c'est ce que je voulais dire.

P. 415, l. 17-26. — Le conseiller — — temps.] *Manque.*

P. 416, l. 1-4. — TESMAN. — Toujours le bienvenu, (il présente) madame Elfsted... le conseiller Brack.

l. 5-6. — *Manque.*

l. 7 *et* 9. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 12-P. 417, l. 25. — BRACK. — Et je trouve amusant de voir le ménage chez lui. Ici, où j'ai installé les chambres vides.

TESMAN. — Je ne peux assez vous remercier...

BRACK — Oh, je vous en prie...

HEDDA. — Oui, vous êtes un ami fidèle...

BRACK. — Et madame Hedda est-elle à peu près satisfaite?

HEDDA. — Oui, certes, je le suis. C'est-à-dire... Quelques déplacements, çà et là, seront nécessaires.

BRACK. — Bon, nous n'avons disposé cela que provisoirement.

HEDDA. — Et puis, il y a ceci et cela qui manque. Nous serons obligés de nous procurer quelques menus objets.

BRACK. — Ah oui? Vraiment?

HEDDA rit. — N'ayez crainte. Cela ne vous causera aucun tracas. Je m'en chargerai moi même.

BRACK. — Oh, je ne pensais pas à cela. (A Tesman.) D'ailleurs c'est pour affaires que je suis venu...

TESMAN. — Ah oui? Pour affaires...?

HEDDA. — Oui, vous êtes bon ! Vous voulez me mettre à la porte.

BRACK. — Moi?

HEDDA. — Oui. Vous menacez de parler d'affaires... Viens, Thea. (A Tesman.) Je ne resterai pas longtemps.

TESMAN. — Tout à fait comme tu voudras, ma chère.

HEDDA, à Brack. — Donc, au revoir... quand vous en aurez fini avec les affaires.

BRACK. — Au revoir, madame Hedda.

(Hedda et Mme Elfsted sortent par la porte du vestibule.)

TESMAN. — Voilà. Maintenant nous pouvons donc parler affaires. Veuillez vous asseoir.

BRACK s'assied à la table. — Merci, un petit moment.
TESMAN s'assied également. — Il s'agit donc d'affaires...?
BRACK. — Oui, en un sens.
TESMAN. — Compris.
P. 417, l. 29. — Oh les affaires ne sont pas tellement
P. 418, l. 2. — du tout] *Manque.*
l. 12. — voyez-vous] *Manque.*
l. 15. — peut-être *et* Hein?] *Manquent.*
P. 419, l. 2-3. — Je n'ai pas bien entendu] *Manque.*
l. 10. — songez donc] *Manque.*
l. 13-21. — BRACK. — Oui, on l'affirme.
TESMAN, s'informe avec hésitation. — Et il paraît qu'il a publié un livre.
BRACK. — Oui, en effet.
TESMAN. — Est-il vrai que ce livre a fait sensation?
BRACK. — Une sensation extraordinaire
l. 24. — ses — — remarquables] ses grandes facultés
P. 420, l. 3. — Hein?] *Manque.*
l. 6. — à Brack] *Manque.*
l. 10-21. — C'est de Holger Lövborg que nous parlions.
HEDDA lui jette un coup d'œil rapide. — Ah... !
TESMAN. — Et je demande vraiment ce qu'il va devenir.
l. 27-P. 421, l. 9. — BRACK. — Rappelez-vous qu'il est d'une grande famille.
TESMAN. — Il ne peut pas compter sur ces gens-là.
BRACK. — En êtes-vous bien sûr?
TESMAN. — Je sais qu'entre eux ils l'appellent la honte de la famille.
BRACK. — Autrefois ils l'appelaient l'espoir de la famille.
TESMAN. — Oui, autrefois,... oui. Mais il a lui-même gâché cela.
HEDDA. — Mais il s'est relevé.
l. 14-29. — Dis donc — — mon cher.] Je l'ai invité à venir chez nous demain soir.
HEDDA. — Venez aussi, monsieur le conseiller. On s'amusera

BRACK. — Cher monsieur

P. 422, l. 8. — conseiller] *Manque.*

l. 13-14. — TESMAN. — Comment ! Est-il survenu quelque anicroche?

l. 19. — Songe donc, Hedda !

l. 23. — Mais avec qui donc !] *Manque.*

l. 24. — BRACK se lève.

l. 26. — TESMAN bondit

l. 28. — Hein?] *Manque.*

P. 423, l. 2. — Hm,...] Et

l. 4. — Non, mais, conseiller,...] Mais

l. 4-5. — incroyable désinvolture] scandaleuse injustice

l. 6-10. — (il agite — — Dieu] *Manque.*

l. 11. — Hein?] *Manque.*

l. 13-16. — Oui, et vous l'aurez sûrement. Mais après lutte.

HEDDA. — Vois-tu, ce sera comme une sorte de sport.

l. 18. — ma chérie] *Manque.*

l. 24-26. — En tout cas, madame Hedda, il est bon que vous connaissiez la situation avant de... avant de vous lancer dans les menus achats dont vous menaciez tout à l'heure.

P. 424, l. 2. — Adieu ! Adieu pour aujourd'hui

l. 3-9. — HEDDA. — Adieu, conseiller. [*Biffé :* Mais, écoutez : venez nous voir demain après-midi. Vous trouverez peut-être quelques bons amis.] Et soyez le bienvenu [*Ajouté, mais biffé :* demain.]

l. 13. — Vous — — m'excuser.] *Manque.*

l. 15-P. 426, l. 14. — TESMAN. — Oui, Hedda,... nous avons donc maintenant à causer un peu sérieusement.

HEDDA. — Pas maintenant, Tesman. Dieu sait que je n'ai pas le temps.

TESMAN. — Pas le temps !

HEDDA. — Non, il faut que je m'habille un peu pour le dîner.

(Elle remonte vers la porte à gauche.)

TESMAN. — Mais tu prends cela comme si ce n'était rien du tout.

Hedda, se retourne à la porte. — Pourquoi pas? Tu dis si souvent que c'est [*Biffé :* toujours] le plus fort qui l'emporte. (Elle sort.)

Tesman, appuie les mains sur le dossier de la chaise, et regarde devant lui avec inquiétude. — Le plus fort, oui...

[*Biffé :* SECOND ACTE

(Le jardin de Tesman avec vue sur le fjord et les îles. Grands vieux tilleuls des deux côtés. Sous un arbre à droite, un banc de jardin avec une table. Au milieu, jet d'eau avec des plantes en fleurs autour. Le jardin descend en pente douce vers le fond. Lumière d'après-midi.)

(Hedda est assise sur le banc, dans une autre robe, une ombrelle à la main. Son chapeau de paille est sur la table. Un instant après le conseiller Brack entre par le fond avec chapeau, gants et canne.)

Hedda. — Allons, vous venez au moins, vous.

Brack. — Personne d'autre n'est venu?

Hedda. — Et personne ne viendra. Si, peut-être Ejlert Lövborg. Mais personne du groupe. Personne n'est à la maison. Tous à la campagne.]

X

ÉBAUCHE DE PLAN

HEDDA

pièce en quatre actes

Premier acte

Jörgen Tesman et Hedda viennent de rentrer d'un voyage de noces de six mois à l'étranger. Il a voyagé avec une grosse

bourse d'État et a obtenu à l'étranger le grade de docteur. Il est désigné pour un poste de professeur d'histoire de l'art. Depuis son enfance il a vécu chez ses deux tantes les demoiselles Rysing, dont l'une est toujours au lit, percluse à la suite d'une attaque d'apoplexie. L'éducation par ces deux vieilles dames a laissé des traces dans son caractère et sa personnalité. Il est brave garçon, zélé, bien doué, autrefois « brillant élève », mais sans originalité, indécis, n'a jamais appris à se débrouiller tout seul. Pendant son absence, sa tante paternelle, Jane, et le conseiller Brack ont acheté pour lui, selon son désir, une villa qu'il avait toujours rêvé d'habiter, et dont il croit que Hedda raffole aussi. A son retour il a trente-trois à trente-quatre ans.

Hedda, sa femme, fille de feu le général Gabler, a été une dame fêtée dans les bals. Elle a maintenant vingt-huit à vingt-neuf ans. Beauté d'une pâleur de cire aux gestes lents.

Le conseiller Brack est un homme du monde élégant qui a beaucoup fréquenté la maison du général et été le cavalier attitré de Hedda. Il est célibataire et a quarante-deux ou quarante-trois ans. Il est bon causeur avec une tendance frivole.

Suite des scènes.

La tante Jane est introduite dans le salon par la vieille bonne Berte. Trouve tout superbement arrangé, se réjouit de son ouvrage. Conversation qui met au fait de la situation.

Jörgen Tesman arrive des chambres à coucher. Berte s'en va. Longue et cordiale conversation entre lui et la tante.

Hedda entre. Elle ouvre la jalousie et est presque effrayée de voir le paysage si automnal. (On est au milieu de septembre.) Là-bas, dans le sud, on était en plein été. Mécontentement de ceci et cela légèrement indiqué. Conflit avec Mlle Rysing. Mis par celle-ci et Tesman sur le compte de la fatigue du voyage. Mlle Rysing sort.

Conversation entre Tesman et Hedda. Lui : Ne pourrais-tu

pas te décider, pour moi, à la tutoyer et à l'appeler tante. ELLE : Pourquoi pas *faster* (tante paternelle)? *Faster* Jane. Ça sonne si joliment. LUI : Oui, mais puisqu'elle y tient tant. ELLE : Faudrait-il peut-être aussi que je t'appelle Jörgen? Ça ne sonne pas mal non plus. LUI : Si tu savais combien nous lui devons. ELLE : Non, tu sais, il faut une limite à la mesure dans laquelle deux personnes sont mariées ensemble (le reste comme dans le brouillon).

Mme Elvsted est annoncée et entre. Scène entre elle, Tesman et Hedda. Elle a deux ans de moins que Hedda. Elle est fluette et a l'air effaré. Elle a de grands yeux ronds. La conversation à peu près comme dans le brouillon. Mme E. raconte qu'il [*Corrigé en :* H. L.] est venu ici avec un manuscrit pour causer avec Tesman. Hedda décide Tesman à lui écrire. Il va dans sa chambre.

Hedda et Mme Elvsted en conversation intime. Pour l'essentiel comme dans le brouillon. [*Biffé :* Tesman.]

Tesman entre avec la lettre. Scène brève entre lui et les dames. Berte annonce le conseiller et est chargée de porter la lettre.

Le conseiller Brack entre. Scène entre lui, Tesman, Hedda et Mme Elvsted. Brack invite T. à une soirée entre hommes, le soir. Celui-ci refuse, ayant prié E. L. de venir le voir. BRACK : Impossible de refuser ; tout est prêt. HEDDA : Si L. vient, je le recevrai. Et Mme E. peut aussi venir ici. C'est convenu. Les dames sortent.

Brack et Tesman en longue conversation. Les bruits au sujet du concours sont mis sur le tapis. T. est effrayé, très inquiet. Hedda rentre.

Brack, Tesman et Hedda. TESMAN : E. L. pense à se présenter contre moi. ELLE : Qu'entends-tu par là? Explication. Elle est rassurée. B. s'en va.

Tesman et Hedda en brève conversation. Hedda entre dans sa chambre. T. reste à la table.

Acte II

Hedda est assise près du poêle en robe habillée. Le conseiller Brack entre. Longue conversation entre eux.

Tesman rentre de la ville. Il a acheté le nouveau livre de L. et l'a feuilleté en route. Conversation différente de celle du brouillon. Tesman entre dans sa chambre.

Hedda et Brack de nouveau seuls. Elle se lamente de ce qu'elle a conscience de n'avoir aucun but dans la vie et en même temps elle est indignée de ce que T. trouve que c'est très bien ainsi. Car elle peut prendre part à ce qui l'intéresse.

Tesman rentre. Conversation entre lui, Hedda et Brack.

Ejlert Lövborg entre. Scène entre lui, Tesman, Hedda et Brack. Tesman et Brack entrent dans la pièce à côté.

Ejlert Lövborg et Hedda seuls. La conversation est menée de façon évasive de la part de Hedda.

Mme Elvsted entre. Scène d une vivacité croissante entre Ejlert Lövborg et Hedda.

Tesman et Brack rentrent. T. est étonné. B. comprend. B. : Qu'il vienne avec nous ! Mme E. épouvantée. H. observe, l'esprit tendu. Elle raille sa lâcheté. Sa fierté se dresse. Il est au désespoir. Bien, j'irai avec vous. Mme E. est dans [*Corrigé en :* tremble] mais n'ose s'y opposer. Ils partent tous les trois.

Hedda et Mme Elvsted seules. H. : Reste ici. Il faut que tu restes jusqu'à l'arrivée de T. Même si cela devait durer toute la nuit.

XI

SECOND ACTE

P. 427, l. 3-6. — avec un — — du devant] et une étagère. Les bouquets de fleurs sont en partie enlevés de la table et mis dans la pièce du fond.

l. 7. — de réception] élégante d'après-midi.

l. 8. — vitrée] du balcon

l. 9. — une boîte — — secrétaire] la boîte ouverte posée sur une chaise auprès d'elle.

l. 12. — éloignée] *Manque.*

l. 18-20. — HEDDA tire. — Boum !

P. 428, l. 1-2. — Brack, d'en bas.

l. 4. — Je vous ai touché?

l. 5. — BRACK, toujours d'en bas.

l. 7. — HEDDA met le revolver dans la boîte.

l. 9-11. — (Le conseiller Brack entre par la porte de la véranda.)

BRACK. — Sur quoi diable est-ce que vous tirez?

HEDDA. — Sur des grives.

BRACK. — Mais les grives ne sont pas encore arrivées.

HEDDA. — Eh bien, je tire en l'air.

BRACK. — A quoi bon?

P. 429, l. 1-2. — HEDDA ferme la porte de la véranda. — Pas une. Tous les intimes sont encore à la campagne. Je dois me contenter de leurs fleurs et de leurs cartes de visite.

l. 5-10. — HEDDA. — Non, il s'est enfui de la maison quand j'ai pris la boîte de pistolets.

BRACK. — Vraiment, madame Hedda?

HEDDA. — Oh, il ne faut pas prendre cela tout à fait à la lettre. Mais il a, on peut dire, aussi peur que vous de ces objets-là. (Elle a pris la boîte et l'enferme dans le tiroir du secrétaire.)

BRACK, toujours son paletot sur le bras et son chapeau à la main, est debout derrière elle. — Donc, il n'est pas là.

HEDDA. — Non,... il ne vous attendait pas si tôt. Et puis, ça l'a pris soudain. Il lui fallait aller en ville chercher de nouveaux livres.

BRACK. — Cela se comprend. C'est bête que je n'y aie pas pensé.

l. 16-18. — Hedda met dans sa poche la clef du secrétaire et arpente la pièce.

l. 21. — parlementer] causer

l. 22-28. — Hedda — — Tesman] Hedda. — Pas pour vous, en tout cas, conseiller... Mais asseyons-nous et attendons. Tesman

P. 430, l. 29. — ce que] ce que, dans le voyage,

P. 431, l. 7-8. — Oui — — fouiller] Oui, Tesman trouve qu'il n'y a rien de plus délicieux que de circuler entre ces petites villes universitaires. Et de fouiller

l. 12. — En partie, du moins.] *Manque.*

l. 14. — c'est bien cela] *Manque.*

l. 18. — vraiment] *Manque.*

l. 21. — personne] âme qui vive,

l. 23. — propres] *Ajouté.*

P. 432, l. 5. — Songez donc,...] *Manque.*

l. 22 *et* 24. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 433, l. 4. — le travail — — âge] les formes sociales.

l. 7. — Hm...] *Manque.*

l. 16-18. — Hé — — J'étais] Oui et non. A parler franchement, je n'avais jamais imaginé que ces fiançailles mèneraient à rien.

Hedda sourit. — On croit volontiers ce que l'on désire.

Brack rit. — Oui, oui, oui, madame Hedda,... on le dit.

Hedda. — Et puis, j'étais

l. 21. — *Manque.*

l. 22. — tout de même] *Manque.*

l. 25. — Et] Non,

l. 27-30. — Oh,... Tesman est pourtant un homme correct à tous égards.

P. 434, l. 7. — Ridicule? Non.

l. 9-11. — Et il est plein de zèle pour amasser des documents. Il est certes possible que cela le mène loin, avec le temps.

l. 14. — tout à fait] *Manque.*

P. 435, l. 3. — d'espérances] d'illusions

l. 6-12. — auquel — — femme] où je puisse rendre service par conseils et en fait, et de toutes façons...

HEDDA, levant l'index. — Mais pas avec de l'argent.

BRACK. — Non, cela gâterait aussitôt les relations. Voyez-vous, c'est pourquoi je m'en tiens surtout aux familles où il n'est pas question de cela, et où j'ai mes libres entrées comme ami...

HEDDA. — De la maîtresse de la maison?

BRACK, s'incline galamment. — Surtout de la femme, bien entendu.

l. 27-P. 436, l. 16. — *Manque.*

l. 17. — Bon] Bien, bien

l. 18-21. — *Manque.*

P. 437, l. 1. — entend que s'ouvre] regarde

l. 6-8. — en costume — — Il a] avec

l. 9. — poches.] poches, entre par la droite.

l. 12-13. — il se — — Hedda.] *Manque.*

l. 14. — Hein?] *Manque.*

l. 20. — TESMAN pose les livres sur la table.

l. 26. — Hm...

l. 27. — *Manque.*

P. 438, l. 5. — HEDDA, résignée.

l. 11. — Hein?] *Manque.*

l. 22-23. — (Il — — pages] ... Mais n'as-tu pas été dans le jardin et regardé de là, Hedda? Hein?

HEDDA. — Non, j'ai été seulement un peu sur la véranda.

BRACK. — Oui, la vue n'est-elle pas superbe? Sur le fjord et les îles? (Il s'approche d'elle.) N'est-ce pas tout à fait agréable d'être la maîtresse de la maison, ici, où tu as toujours rêvé d'habiter?

HEDDA. — Oui, c'est singulier comme ça s'est arrangé.

TESMAN rassemble les livres. — Mais maintenant je vais ranger tout cela. Ce sera une joie... !

l. 27. — Hein?] *Manque.*

P. 439, l. 1-7. — TESMAN [*Biffé :* s'en va avec les livres]. Bon, alors je peux prendre mon temps. (Il va avec les livres vers la chambre du fond, mais s'arrête et se retourne à la porte.) — C'est vrai, Hedda,... j'ai été un instant chez les tantes.

HEDDA, près de la porte de la véranda. — Oui, tu as dû y aller.

TESMAN. — Tante Jane ne viendra pas [*Ajouté :* te voir] ce soir

HEDDA se retourne vers lui.

l. 11-12. — cela — — donc !] *Manque.*

l. 13. — vois-tu] *Manque.*

l. 17-18. — Oui, mais elle était bien plus mal aujourd'hui.

l. 22-P. 440, l. 2. — TESMAN, un peu décontenancé. — Cela ne te touche pas beaucoup. Mais il m'a semblé que je devais le dire tout de même.

P. 440, l. 8-9. — Tesman — — posé] Rysing. Elle a parfois de drôles de façons. Ce matin, elle avait jeté

l. 13. — BRACK avec un branlement de tête désapprobateur

l. 16. — HEDDA avec un mouvement nerveux

l. 19. — *Placé après la réplique :* elle s'est laissé, *etc.*

P. 441, l. 6. — Si, [*Ajouté :* bien sûr...] il y a du vrai. Écoutez.

l. 9-13. — HEDDA. — Autrefois, quand il y avait soirée à la maison de campagne du consul général, Tesman s'arrangeait volontiers de façon à me reconduire...

BRACK. — Oui, oui, il était malin. Je me le rappelle bien.

HEDDA. — Et [*Corrigé en :* Bah] vous-même aviez toujours à vous occuper de l'une des jeunes femmes mariées.

BRACK. — Et puis mon chemin était bien différent.

l. 17. — vous et] *Manque.*

l. 19-22. — Oui, c'était un soir. Nous passions par ici. Et Tesman,... il était sur le gril. Car il ne savait quel sujet de conversation il pourrait inventer. Alors j'eus pitié de lui...

l. 27. — tout à fait à la légère] *Ajouté.*

l. 28. — villa.] villa. Et alors, Dieu merci, sa langue se dérouilla.

P. 442, l. 8. — cher conseiller] *Manque.*

l. 13-20. — Merci — — Et] Merci ! Mais pendant tout l'hiver, quand nous nous rencontrions, il parlait de cette bienheureuse villa. Oh ! comme ce devait être charmant d'habiter la villa de Mme Falck, la femme du ministre.

BRACK. — Mais vous l'avez contredit, bien entendu, comme c'est votre habitude?

HEDDA. — Non, j'ai dit exactement comme lui. Car Te man n'est pas de ceux qu'il y a plaisir à contredire.

BRACK. — Mais [*Corrigé en :* Et]

l. 25. — que nous l'avons] qu'elle a été

P. 443, l. 6. — C'est cela,] Oui, peut-être. Car

l. 18. — Oui... évidemment.

l. 22. — *Manque.*

l. 25. — Quoi?

P. 444, l. 5. — bien.] bien. Dieu sait ce qui est son fait.

l. 19. — HEDDA se lève vivement.

l. 22. — *Manque.*

P. 445, l. 9-14. — HEDDA hausse les épaules. — Oh, vous pensez à cette niaiserie du poste de professeur !

BRACK. — Non. Mais lorsque vous aurez...

l. 20. — *Après :* Taisez-vous ! *est écrit, mais biffé :* Je n'ai de disposition pour rien de pareil ! Pour rien qui m'impose des obligations

l. 28. — pour une tâche que...] *Manque.*

P. 446, l. 1. — HEDDA arpente la pièce.

l. 2. — Oh — — dis-je !] *Manque.*

l. 5. — BRACK, la suit. — Et pour quoi donc?

l. 6. — HEDDA regarde dehors par la porte vitrée.

l. 12. — en costume de soirée] vêtu de noir

l. 14-P. 447, l. 8. — TESMAN. — Pas de réponse de Lövborg, Hedda? Hein?

HEDDA. — Non. Il n'enverra sûrement pas de réponse. Il viendra lui-même.

TESMAN, à Brack. — Oui, il faut que je l'attende le plus longtemps possible.

P. 447, l. 12-14. — TESMAN. — Bon, c'est très bien ainsi.

(Il met ses gants dans son chapeau, qu'il pose sur une chaise à droite.)

l. 16. — le canapé d'angle] le même siège

l. 25. — qu'il — — Hein? *et* Julle] *Manquent.*

P. 448, l. 1-2. — *Manque.*

l. 8-13. — Vous avez dit vous-même ce matin que vous connaissiez mes soirées de vieux garçon.

l. 18-19. — (Berte sort.)

TESMAN. — Hedda,... tu vas voir que c'est lui.

l. 23. — allongé] allongé, bien modelé

l. 25-26. — Gants — — la main], la redingote un peu longue. Gants brun-clair et chapeau haut de forme à la main. Sous le bras gauche il porte un carton qui contient des papiers.

l. 27. — rapidement] légèrement

l. 28-30. — TESMAN va à lui et lui tend la main. — Cher Lövborg. Eh bien, nous nous revoyons enfin.

P. 449, l. 6. — monsieur Lövborg] *Manque.*

l. 11-12. — BRACK salue. — Parbleu,... nous avons été souvent ensemble.

l. 13-P. 450, l. 20. — TESMAN, la main sur l'épaule de Lövborg. — Allons, viens, et fais comme si tu étais chez toi. (Il le conduit plus loin.) Et tu vas t'installer ici en ville, me dit-on.

LÖVBORG. — Oui, je vais le faire.

TESMAN. — Oui, c'est bien naturel. Écoute,... je me suis procuré ton nouveau livre.

LÖVBORG, ind fférent. — Ah, celui-là.

TESMAN. — Mais je n'ai pas encore eu le temps de le lire.

LÖVBORG. — Oh, mon cher, tu peux bien t'en dispenser.

TESMAN. — Pourquoi dis-tu cela?

LÖVBORG. — Oui, car il est sans importance.

TESMAN. — Sans importance !

BRACK. — Mais bon Dieu, on en fait grand éloge, à ce que j'entends dire.

LÖVBORG. — Précisément. C'est ce que je voulais. Ce qu'il me fallait. Aussi ai-je écrit le livre de façon qu'il n'y eût qu'une voix.

BRACK. — C'est très judicieux.

TESMAN. — Mais, mon cher... !

LÖVBORG. — C'est que je devais essayer de me refaire une situation. Tout recommencer.

TESMAN, un peu gêné. — Oui, oui, peut-être il le fallait.

LÖVBORG sourit, pose son chapeau, et frappe légèrement sur le carton qu'il montre. — Non, vois-tu,... quand ceci paraîtra... ! Car ceci,... c'est le vrai livre. Celui qui est important.

P. 450, l. 25. — TESMAN le regarde, indécis.

P. 451, l. 5-22. — TESMAN. — Mais, mon cher,... il va jusqu'à nos jours.

LÖVBORG. — Parfaitement. Et ceci traite de l'avenir.

TESMAN. — Mais, cher Lövborg,... nous ne savons rien de l'avenir. Il n'y a donc rien ă en dire.

LÖVBORG sourit. — Oh, il y aurait peut-être ceci ou cela tout de même à en dire

BRACK. — Mais alors il ne se peut pas que ce soit... rigoureusement scientifique.

LÖVBORG. — Et je ne m'en soucie pas non plus. (A Tesman, en lui montrant les papiers.) Tiens,... vois-tu. J'ai divisé cela en deux parties. La première est consacrée

P. 452, l. 1-2. — LÖVBORG referme le carton.

l. 10. — Eh bien, une autre fois. Ce n'est pas du tout pressé.

l. 12-14. — Je vais vous dire, monsieur Lövborg,... [*Biffé :* je] il y a une petite réunion chez moi ce soir. Pour Tesman, vous comprenez. Quelques bons amis s'y trouveront.

l. 17-21. — TESMAN. — Non, non, ce n'est pas du tout pressé.

BRACK. — Non, mais écoutez. Ne voulez-vous pas me faire le plaisir de vous joindre à eux?

LÖVBORG, avec un léger trouble. — Moi? Non, non ! Je vous remercie infiniment.

l. 27. — Oui, je le pense bien. Et pourtant...

P. 453, l. 3. — chez moi] *Manque.*

l. 6-7. — Oui, tu pourrais bien faire cela.

l. 12. — LÖVBORG lui jette un regard rapide

l. 18-19. — *Manque.*

l. 21. — Vous — — ici] ... car elle a promis de venir ici.

l. 25-26. — Non, c'est juste. Je vous remercie, madame,... je resterai donc très volontiers.

P. 454, l. 2. — Ejlert] Lövborg

l. 7-P. 455, l. 2. — TESMAN. — Car on me dit que tu penses faire ici une série de conférences cet automne.

LÖVBORG. — Oui, c'est mon intention. Il ne faut pas m'en vouloir pour cela, Tesman.

TESMAN. — T'en vouloir? Non, Dieu m'en garde.

LÖVBORG. — Oui, car je peux bien comprendre que cela doit être contrariant pour toi...

TESMAN. — Oh, je ne peux pas demander que, pour moi, tu...

BRACK. — Et ce n'est d'ailleurs pas la première fois que les deux amis se rencontrent comme rivaux...

LÖVBORG lui jette un coup d'œil rapide. — Rivaux?

HEDDA, de même. — Comment cela?

BRACK. — En compétition loyale et amicale, bien entendu. Tant pour des médailles que pour des bourses et... bien d'autres choses.

TESMAN. — Oui, tu as alors remporté mainte victoire, cher Lövborg.

LÖVBORG. — Oh oui,... au commencement. Mais finalement... Alors j'ai eu rudement le dessous, dis donc.

HEDDA. — Mais maintenant vous pouvez de nouveau gagner du terrain sur lui, monsieur Lövborg.

LÖVBORG. — J'espère que je le pourrai.

TESMAN. — L'emporter?

LÖVBORG. — Oui. D'ailleurs je ne m'inscrirai pour aucune compétition...

BRACK. — Oh, quand on a d'aussi bons appuis que ceux que vous avez...

LÖVBORG. — Des appuis? Aha,... vous pensez à ces parents qui courent partout et se donnent tant de mal.

BRACK. — Allons, vous êtes au courant de cela, en tout cas.

LÖVBORG. — Oui, j'ai appris cela aujourd'hui. Mais je ne veux rien avoir à faire avec ces gens. Je ne veux pas les voir.

TESMAN. — Mais, cher Lövborg...

HEDDA. — Repousserez-vous toute aide?

LÖVBORG. — Oui, madame, c'est mon intention.

BRACK. — Mais pourquoi, voyons,... pourquoi cela?

LÖVBORG. — Parce que je veux vaincre par moi-même. Vaincre par mes propres forces.

TESMAN. — Et... et tu crois donc que tu y réussiras?

LÖVBORG. — Oui, j'en suis certain.

TESMAN. — Que c'est donc... donc toi qui... auras le poste?

LÖVBORG le regarde, étonné. — Le poste?... Est-ce du poste de professeur que tu parles?

TESMAN. — Oui, naturellement.

LÖVBORG. — C'est le poste que tu crois que je te disputerai?

TESMAN. — Mais, bon Dieu, quoi d'autre cela pourrait-il être? Si ce n'est pas le poste, ce...

LÖVBORG. — Je ne voudrais de ce poste à aucun prix. Une pareille situation ne me convient pas. J'ai appris à m'en rendre compte là-haut, à la campagne.

BRACK. — C'est donc seulement pour l'honneur et la victoire que vous lutterez?

LÖVBORG, baissant la voix, penaud. — L'honneur et la victoire signifient beaucoup pour un homme qui... qui a mon passé.

TESMAN lui serre les mains. — Oui, oui, Lövborg, [*Biffé :* maintenant] je le comprends bien. Merci,... je te reconnais là. (Heureux, à Hedda.) Eh bien, qu'en dis-tu ! Rien que l'honneur et la victoire, dis donc ! Il ne nous barrera pas du tout la route.

P. 455, l. 8. — sort] sort à droite dans la pièce du fond

l. 10-11. — Eh bien, et vous, conseiller,... que dites-vous !

l. 13-14. — Heu, je dis que honneur et victoire, c'est [*Biffé :* extrêmement] très beau. Et une vieille amitié, c'est un lien extrêmement solide...

l. 16. — TESMAN. — Oui, certainement ; mais tout de même...

LÖVBORG. — Mais je ne comprends pas que tu te sois trompé à ce point sur moi.

TESMAN. — Oui, crois-tu, que j'aie pu me tromper !

l. 20-22. — TESMAN. — Oui, à peu près...

BRACK. — C'est que c'était bien un orage qui nous menaçai , madame.

TESMAN. — Mais dis-moi, Lövborg,... quelle voie vas-tu suivre?

LÖVBORG. — Je vivrai en homme libre.

BRACK. — Situation agréable. Mais de peu de rapport.

LÖVBORG. — Je n'ai d'ailleurs pas de grands besoins. Plus maintenant.

TESMAN. — Non, et de plus,... quand on est seul. Qu'on n'a personne que soi à entretenir. Il me semble que ça doit pouvoir marcher.

l. 24. — passer par là et] *Manque.*

P. 456, l. 3. — comme maintenant] *Manque.*

l. 7. — *Après cette ligne :* TESMAN. — Oh, mais si ! Viens avec nous

LÖVBORG. — Non, non, merci bien. Pas du tout.

l. 12. — Non, peut-être pas pour tout le monde.

l. 20. — avec animation] *Manque.*

l. 23-25. — élevant — — voulez] tourne la tête et dit assez

haut : — Je vais vous montrer des photographies, monsieur Lövborg.

l. 29. — s'arrête] *Ajouté.*

l. 29. — la regarde] la regarde un peu

P. 457, l. 15-16. — me — — Gabler] à dire madame Tesman

l. 18. — il le faut] *Manque.*

l. 21. — LÖVBORG. — Mariée. Mariée avec un autre... !

l. 25-26. — te — — sorte] faire cela

P. 458, l. 2-4. — Quoi?

(Tesman vient de la chambre du fond et va vers le canapé.)

HEDDA, calme, de sa voix ordinaire

l. 7-8. — d'un air aimable.) Dis donc] *Manque.*

l. 10-11. — TESMAN regarde de plus près. — Ça? Oh, ce sont les Dolomites.

l. 12-16. — TESMAN, à Hedda. — Je voulais seulement demander s'il ne faut pas apporter un peu de punch. Ou du vin, peut-être? Au moins pour toi.

HEDDA. — Oui, merci. Et des gâteaux.

l. 25. — *Ajouté :* Un peu après, Tesman réapparaît, et s'assied à table à côté de Brack.

P. 459, l. 2. — continuez à] *Manque.*

l. 8-21. — LÖVBORG. — Pourquoi pas... au juste?

HEDDA. — Parce que je trouve que ce serait une sorte d'infidélité à l'égard de Tesman. Et ça, je n'en veux pas.

LÖVBORG. — Un pareil détail peut-il vraiment hoquer votre amour pour lui?

HEDDA le regarde à la dérobée et sourit. — Amour? Ah, vous êtes bon, vous.

LÖVBORG. — Je ne vous comprends pas, Hedda.

HEDDA. — Croyez-vous que ça existe, cette chose singulière?

LÖVBORG. — L'amour?

HEDDA. — Oui. Car moi, je ne le crois pas. C'est seulement une invention des gens. Et dont ils parlent tout le temps.

(Berte, pendant ce temps, a apporté dans la pièce du fond

un petit plateau avec punch, vin et gâteaux, qu'elle pose sur la table du fond, et sort. Tesman prend le plateau et le porte au salon.)

l. 24. — *Manque.*

P. 460, l. 5. — Non, mais] *Manque.*

l. 9. — Hein?] *Manque.*

l. 12-P. 461, l. 15. — ...Tesman... comment s'appelle donc ce petit village.

TESMAN s'approche. — Lequel? Laisse-moi voir... Oh, c'est Gossensass sur la ligne du Brenner. C'est là que nous sommes restés [*Biffé :* coucher] plus d'un jour...

HEDDA. — Oui, et nous avons rencontré tous ces gens si gais.

TESMAN. — Parfaitement, c'était là.

(Il retourne s'asseoir près de Brack.)

LÖVBORG. — Pas dans nos relations non plus?

HEDDA. — Comment?

LÖVBORG. — N'y avait-il pas là de l'amour? Pas la moindre trace,... pas une lueur d'amour, là non plus?

HEDDA. — Oui, y en avait-il?

LÖVBORG. — Pas du tout de votre côté, alors?

HEDDA. — Pour moi, je vois ces relations comme celles de deux bons camarades. Deux amis intimes. Vous surtout parliez à cœur ouvert.

LÖVBORG. — Je parlais à cœur trop ouvert. Mais c'était vous qui le vouliez ainsi. Oh, Hedda,... pourquoi cela n'a-t-il pas pu continuer comme c'était alors!

HEDDA. — C'est vous-même qui en avez été cause. Vous... et la vie que vous meniez alors.

LÖVBORG. — Oui, je sais. Je le sais bien.

HEDDA le regarde. — Il y avait quelque chose de beau..., presque de captivant, je trouve,... dans cette intimité secrète dont personne au monde ne se doutait.

P. 461, l. 17. — *Après :* cela?...] (se tait un instant et regarde devant lui.)

l. 23-26. — Lövborg. — Avec les revues illustrées, Hedda...

Hedda. — Comme ici avec cet album...

P. 462, l. 7. — Hedda, interdite, le regarde

l. 16-17. — Oui, dire que vous pouviez questionner ainsi. Poser... des questions pareilles !

l. 26-29. — Bah, un homme... Mais dites-moi, Hedda,... n'y avait-il pas de l'amour au fond de cela? De votre part? N'était-ce pas comme si vous vouliez,

P. 463, l. 6-7. — Mais qu'est-ce donc, alors, qui vous poussait

Hedda, hésitant un peu

l. 8-9. — jeune fille] dame

l. 16. — Que? [*Biffé :* qu'il ne lui est pas permis de connaître].

l. 20. — [*Biffé :* C'ét] (la regarde). C'était donc cela?

l. 23-P. 465, l. 18. — Lövborg. — Mais pourquoi cela n'a-t-il pas pu continuer entre nous. Tel que c'était. Pourquoi avez-vous tout rompu d'un seul coup.

Hedda. — Ai-je besoin de vous le dire.

Lövborg. — Certainement. Dites-le-moi !

Hedda. — Avez-vous peut-être oublié votre scandaleuse conduite... dans une certaine circonstance? La dernière fois que nous avons été seuls.

Lövborg. — Oh, ne me rappelez pas cela ! Mais j'ai l'impression que ce n'est pas ce qui a causé la rupture.

Hedda. — Non, pas exactement cela. Mais d'un homme tel que vous étiez alors, je pouvais bien... autant dire... m'attendre à n'importe quoi.

Lövborg. — Oh, vous n'aviez sûrement pas à craindre que je recommence.

Hedda. — Le pis était que toute la ville était au courant de la vie que vous meniez. Savait quelle société vous fréquentiez.

Lövborg. — Je crois d'ailleurs que je ne m'en cachais guère. Je le faisais par défi !

Hedda. — Aussi toutes les meilleures familles vous ont-elles fermé leurs portes.

LÖVBORG. — Oui, les autres. Mais que vous,... vous, Hedda... !

HEDDA. — Ce que faisaient les autres, nous devions bien entendu le faire aussi.

LÖVBORG. — Oui, voyez-vous,... c'est justement ce que je n'aurais jamais imaginé.

HEDDA. — Enfin... heureusement vous n'avez pas tardé à vous consoler là-haut, à la campagne.

LÖVBORG. — Pas si vite que ça.

HEDDA. — Non.

LÖVBORG. — Mais comme je n'entendais jamais plus aucune nouvelle de vous,... n'avais jamais un mot de réponse à mes lettres...

HEDDA. — Il est imprudent de livrer rien d'écrit. Et de plus... finalement... je vous ai donné réponse assez claire... en action.

LÖVBORG. — Oui, quand vous vous êtes mariée avec un autre. Lorsque je l'ai appris, il est bien naturel que j'aie cherché à me consoler, comme vous dites.

HEDDA. — C'est vraiment aussi ce que je trouve.

LÖVBORG. — Mais d'où savez-vous cela? C'est sûrement Mme Elfsted qui vous a raconté quelque chose.

HEDDA. — Mme Elfsted a raconté... à peu près la plus grande partie... Peut-être n'aurait-elle pas dû le faire?

LÖVBORG. — Si, à vous, Hedda,... bien volontiers.

HEDDA. — Mais... puisque... heureusement... vous êtes donc revenu au calme... Savez-vous ce qui me semble singulier de votre part?

LÖVBORG. — Quoi donc?

HEDDA. — Que vous vous lamentiez sur une vieille histoire. Sur une histoire qui devrait, il me semble, être pour vous un... comment dirai-je... une affaire de souvenir.

LÖVBORG. — Gardez-vous aussi ce préjugé qu'un homme ne peut éprouver d'amour que pour une seule femme... à la fois?

HEDDA regarde un instant devant elle. — Oui, vous avez

peut-être raison de... (inclinant à demi vers lui). Que croire au juste... à ce sujet?

LÖVBORG. — Oh, j'oubliais complètement que vous ne croyez pas qu'il existe d'amour.

HEDDA feuillette l'album. — Il ne faut pas non plus prendre me paroles tellement à la lettre.

LÖVBORG la regarde un instant et chuchote avec passion. — Oh, Hedda! Hedda Gabler! Je devine maintenant un sens caché sous tout ce que tu as dit.

l. 19-20. — *Ajouté.*

l. 21. — Il commence à faire sombre.] *Manque.*

l. 25. — entre] entre sans manteau

l. 30-31. — échange — — puis] *Manque.*

P. 466, l. 4-9. — MADAME ELFSTED, qui reste debout. — Je devrais sans doute saluer aussi ton mari.

HEDDA. — Oh, laisse-les où ils sont. Ils vont s'en aller.

l. 13-15. — Oui, ils vont souper entre hommes.

MADAME ELFSTED, malgré elle. — Pas vous, je pense, monsieur Lövborg?

l. 18-19. — *Ajouté :* HEDDA. — Non, monsieur Lövborg reste avec nous deux.

l. 20. — près de lui] *Manque.*

l. 23. — ma petite Thea] *Manque.*

l. 28. — se rassied] s'assied aussi

l. 3. — *Après cette ligne vient ce passage :*

MADAME ELFSTED, inquiète, à Hedda. — Oh, mais, sait-il...?

HEDDA. — Oui, certes, il sait...

LÖVBORG. — Tu as eu bien raison de raconter tout à Hedda.

MADAME ELFSTED. — Dieu merci! J'avais tellement peur que cela ne te plaise pas.

HEDDA. — Toi, peur! Toi qui as un tel pouvoir sur lui?

MADAME ELFSTED. — Oh, il n'y a pas de pouvoir, au fond. C'est librement, des deux parts, que nos pensées et nos avis s'accordent.

P. 467, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 3-26. — Lövborg, à Hedda. — Oui, nous deux,... elle et moi,... nous sommes deux bons camarades. Camarades fidèles, loyaux. Qui ont l'un dans l'autre une confiance absolue,... bien que les relations soient entièrement libres entre nous. Et puis, quel courage est le sien, Hedda !

Madame Elfsted. — Oh Dieu, moi, du courage !

Lövborg. — Peut-être pas toujours. Mais prodigieusement quand il s'agit du camarade.

Hedda. — Oui, du courage,... du courage. Si on en avait.

Madame Elfsted. — Il n'y avait pas tant de courage à par ir...

Lövborg. — Oh si, chère amie, cela suppose un grand courage, de se séparer de son mari. De quitter sa maison, son foyer. Et tout cela pour s'attacher à un autre en liberté.

Hedda. — Oui, c'est bien aussi mon avis, Thea. (Elle lui caresse légèrement les cheveux.) Je ne comprends pas,... non, je ne m'explique pas que tu aies pu faire cela. Que tu aies vraiment osé l'effectuer.

Madame Elfsted. — Mais il n'y avait rien d'autre à faire. Il m'était impossible de rester là-haut toute seule... avec... avec...

Hedda. — ...avec l'autre?

Madame Elfsted se cache la figure dans es mains et appuie sa tête contre l'épaule de Hedda. — Oh Hedda,... Hedda !

Hedda. — Et puis, le pis de tout ! Il sera impossible, à la longue, de tenir cela caché.

Lövborg. — Non, pas qu'elle a quitté sa maison. Cela ne tardera pas à être connu de tout le monde. Mais il ne faut pas que personne [*Ajouté :* d'autre que vous] sache qu'elle l'a fait pour [*Biffé :* moi] être avec moi.

Madame Elfsted [*Ajouté :* à Hedda]. — Non, pour rien au monde il ne faut qu'on le sache ! Tu n'en diras rien à Tesman, je pense !

Hedda. — Rien à âme qui vive, chère Thea.

Lövborg. — Car je vais recommencer par le commencement. Et un homme avec mon passé... Hm ! On sait bien à quels commentaires les bonnes gens se livreraient à propos d'une telle situation. Ils la traîneraient aussi dans la boue.

Hedda regarde devant elle. — Oui, si seulement il n'y avait pas ici, dans ce monde, ce... cette question du qu'en dira-t-on...

P. 468, l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 18-20. — Hedda, le regarde fixement. — N'ai-je donc aucun pouvoir sur vous?

P. 469, l. 2. — plutôt] *Manque.*

l. 6-10. — Les gens pourraient facilement s'imaginer que vous n'êtes pas... au fond... bien sûr de vous.

Madame Elvsted. — Oh... !

l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 22-23. — Son] Ne l'avez-vous pas vu vous-même? Il a eu un

P. 470, l. 1. — vu] vu nettement

l. 3. — pauvre petite] *Manque.*

l. 17-21. — Hedda, à Lövborg. — Donc, tout à fait inébranlable. Transformé à tout jamais. (Elle se tourne vers Mme Elfsted.)

P. 471, l. 2-5. — mortelle — — trois] mortelle pour lui. [*Ajouté :* Allons, nous pouvons être gais !]

l. 7. — madame Tesman] *Manque.*

l. 13-14. — *Ajouté.*

l. 18. — (Ejlert Lövborg regarde fixement Mme Elfsted [*Ajouté :* un instant. Son visage est convulsé)]

l. 27. — *L'indication scénique manque.*

P. 472, l. 2. — Vouloir? Vouloir? Moi?

l. 4. — Et — — Tesman] Et aussi à la santé de madame Hedda

l. 23. — entre toi et lui] *Ajouté.*

l. 26-27. — Ou bien — — manquais?] *Manque.*

P. 473, l. 10. — je veux dire] *Manque.*

l. 13. — Grâce à toi, Thea.] *Manque.*

l. 14-15. — *Manque.*

l. 16. — *Après :* montre :] Le jour commence à baisser

l. 24. — MADAME ELFSTED, à voix basse, malgré elle.

P. 474, l. 6. — tout de même] *Manque.*

l. 10. — Parfait.

l. 12-13. — avant de livrer ceci] *Manque.*

l. 15. — pense donc,...] *Manque.*

l. 17. — Hein?] *Manque.*

P. 475, l. 10. — de plaisir] *Manque.*

l. 19. — franches] *Manque.*

l. 23-24. — *Manque.*

l. 29-P. 476, l. 2. — (Saluts d'adieu de tous côtés. Brack, Lövborg et Tesman sortent par la porte du vestibule. En même temps, Berte apporte deux lampes par la pièce du fond, les pose sur les tables du salon, et sort par la pièce du fond.)

P. 476, l 3. — *L'indication scénique manque.*

l. 5-17. — HEDDA. — Nous verrons cela vers dix heure .

MADAME ELFSTED se lève et arpente le salon. — Si cela pouvait tourner si bien. Mais tu ne le connais pas aussi bien que moi.

HEDDA. — Serait-il si pitoyable ! Avoir une soif, une soif brûlante de tout ce qu'il appelle les joies de la vie, et puis... ne pas oser seulement y tremper les lèvres !

MADAME ELFSTED. — Hélas oui, Hedda, c'est ainsi qu'il est maintenant, malheureusement.

HEDDA se lève. — Ce n'est pas vrai !

l. 25. — une destinée humaine] un esprit humain

P. 477, l. 6-8. — Lui ! Oui, ça en vaudrait bien la peine. Oh, si tu pouvais comprendre et sentir combien je suis pauvre.

l. 10. — *Manque.*

l. 13-16. — BERTE, de la pièce du fond. — Madame, le thé est servi dans la salle à manger. (Elle sort.)

l. 17-27. — HEDDA. — Bien ! Viens prendre le thé, petite...

heureuse sotte ! (Elle entraîne Mme Elfsted presque de force vers la porte du fond.

ACTE III

P. 478, l. 2-4. — Le salon — — jour] [*Biffé :* Le mat] Le salon des Tesman. Le matin, de bonne heure. La lampe, coiffée d'un abat-jour, éclaire mal.

l. 9. — après un silence] *Manque.*

l. 19. — Une lettre ! Pour moi? Donnez-la-moi !

P. 479, l. 4. — Tesman] Rysing

P. 480, l. 14. — Thea] *Manque.*

l. 16. — Il est maintenant [*Biffé :* bient] plus de six heures et demie.

P. 481, l. 11-12. — comprends] sais

l. 17. — prolongée terriblement... Chez ces vieux garçons, c'est très animé, d'habitude.

l. 19. — Oui, oui, oui... c'est bien sûr.

l. 21. — vois-tu] *Manque.*

l. 23-24. — (elle rit.) Peut-être] *Manque.*

P. 482, l. 2. — les tantes] ces bienheureuses tantes

l. 7. — Tesman] Rysing

l. 12. — Julle] Jane

l. 13-15. — resté — — lecture] resté coucher chez le conseiller. lui aussi.

MADAME ELFSTED. — Lui aussi? Crois-tu donc que Lövborg...?

HEDDA. — Oui, Lövborg est sûrement resté coucher. Sans quoi il serait venu te chercher.

l. 18. — *Après cette ligne est écrit :* HEDDA. — Oh, mon Dieu,... Même s'il y avait quelque désordre? Qu'est-ce que ça fait? Une fois, ça passe.

MADAME ELFSTED. — Oh, c'est là précisément le dicton qui ne convient pas du tout ici. Moins que jamais !

P. 483, l. 6. — ton — — maintenant] l'un ou l'autre d'entre eux doit arriver.

l. 9. — Tesman ne tardera sans doute pas à être ici. Et je t'avertirai tout de suite.

l. 13. — tu peux y compter.] je le ferai sûrement.

l. 17. — (Elle sort à gauche dans la pièce du fond.)

l. 18-20. — à la — — secrétaire] au secrétaire, prend

l. 23. — un instant après] *Manque.*

P. 484, l. 11-14. — un peu — — portières.] courbatu. [*Ajouté :* Il se dirige vers la pièce du fond.] Il ne voit pas Hedda.

l. 25. — Pense donc, Hedda !] *Manque.*

P. 485, l. 4. — Non, c'est vrai.

l. 12-P. 500, l. 3. — TESMAN s'assied lourdement à gauche de la table. — Amusé? Oh, Hedda,... je crains d'être long à me remettre de cette nuit.

HEDDA. — Toi ! Mais tu as toujours l'habitude de garder la mesure...

TESMAN. — Oui, bien entendu. Ce n'est pas cela que je veux dire...

HEDDA, curieuse. — Qu'est donc devenu Ejlert Lövborg? Pourquoi n'est-il pas revenu?

TESMAN. — Oui, vois-tu, Hedda, c'est là le point. Et je ne peux pas me défaire de l'idée lancinante que tout cela, c'est ma faute.

HEDDA. — Mais tout quoi?

TESMAN. — Il faut que je te raconte l'histoire entière.

HEDDA. — Oui, oui, fais-le. (Elle s'assied de l'autre côté de la table.)

TESMAN. — Ça a commencé si bien. Personne ne l'a taquiné. Et personne n'a cherché à le tenter. Lui et moi avons pris place dans une des pièces secondaires. Et il m'a lu à haute voix... de grands morceaux du nouvel ouvrage qui doit paraître.

HEDDA. — Eh bien?

TESMAN. — Tu ne peux pas t'imaginer quel ouvrage ce sera,

Hedda ! Aussi grandiose dans la conception que dans la mise en œuvre.

HEDDA. — Oui, oui, ça m'est égal. Et ce n'est pas de cela qu'il s'agit, d'ailleurs.

TESMAN. — Mais si. C'est justement le nœud, vois-tu.

HEDDA. — Comment cela?

TESMAN. — Pendant que je l'écoutais lire... C'était comme un vol de pensées frémissantes au-dessus de ma tête. Il me semblait qu'un monde d'intuitions me pénétrait, que je ne comprenais qu'à demi.

HEDDA. — Tu ne comprenais pas?

TESMAN. — Pas complètement, je te dis. Et alors s'est élevé en moi ce sentiment rongeur que j'ai éprouvé et repouesé... depuis les années du lycée.

HEDDA. — Quel sentiment?

TESMAN. — Qu'Ejlert Lövborg, au fond, m'est très supérieur.

HEDDA. — Mais quand cela serait? Il n'a pas du tout l'intention de te contester la place de professeur.

TESMAN. — Quiconque lira son nouveau livre dira qu'il était l'homme qu'il fallait. Et je ne pourrais pas dire le contraire. Oh, Hedda, que de mauvais sentiments peuvent être cachés dans un homme.

HEDDA. — Dis-m'en plus long là-dessus !

TESMAN. — Puis sont arrivés plusieurs amis fort gais. Ils avaient été à un grand dîner et sortaient de table.

HEDDA. — S'est-on lancé alors.

TESMAN. — Oui, alors est venue la bacchanale. Je l'ai vue venir. Et j'ai vu aussi qu'elle entraînait Ejlert Lövborg dans son tourbillon.

HEDDA. — N'a-t-il pas pu résister.

TESMAN. — Il n'a ni pu ni voulu. Je voyais où cela mènerait. Et... figure-toi... je n'ai rien fait pour le sauver.

HEDDA. — Oh, il n'y avait sans doute rien à faire.

TESMAN. — Si, j'aurais pu essayer de le ramener avec

moi. Lui rappeler ce qu'il avait promis à madame Elfsted.

HEDDA. — Évidemment. Crois-tu que ça pouvait servir.

TESMAN. — Oui, je le crois. Car elle a sur lui plus de pouvoir que personne.

HEDDA. — D'où le sais-tu.

TESMAN. — J'ai pu le comprendre par tout ce qu'il a dit.

HEDDA. — Qu'a-t-il dit !

TESMAN. — Que tout ce nouvel ouvrage lui était venu comme une suggestion d'elle.

HEDDA. — Et pourtant... il s'est enfoncé dans ces orgies...

TESMAN. — Plus profondément que tu ne peux le soupçonner

HEDDA. — Où est-il allé?

TESMAN. — Il est parti avec un groupe des autres. Mais quel chemin ils ont pris, je n'en sais rien. Brack et moi sommes allés chez lui et avons sonné. Mais il n'était pas rentré.

HEDDA. — Il fallait s'y attendre. Et tu n'en sais pas plus?

TESMAN. — Non. Brack et moi nous nous sommes séparés pour nous informer chacun de son côté. Mais où j'ai été aux nouvelles, on ne savait rien. Il doit avoir été seul.

HEDDA. — Et Brack?

TESMAN. — Je ne l'ai plus rencontré. Oh, le malheureux... ! Voilà où il en est de nouveau. Et pourtant... ! Hedda... Et dire que...

HEDDA. — Quoi donc?

TESMAN. — Que j'ai laissé faire. Que j'ai pu souhaiter en secret de le voir partir et se ruiner à jamais... Est-ce que je vaux mieux que lui? Tout au fond de l'âme ! Si maintenant il se perd, je n'échapperai plus jamais à cette question.

HEDDA. — Ce n'est pas la peine de se creuser l'esprit pour cela, je trouve.

TESMAN. — Mais l'histoire de cette nuit n'était qu'un égarement passager chez lui. Il n'est pas possible qu'il en soit autrement. Il parlait d'elle avec une telle ferveur.

HEDDA. — Vraiment?

TESMAN. — Je ne le comprends pas. Je ne conçois pas ce qu'il a.

Hedda. — Laisse-le simplement tomber, Tesman. Il n'y a quand même pas de salut pour lui.

TESMAN. — Oh, n'allons pas croire cela... Je lui ai du moins rendu un service.

HEDDA. — Cette nuit?

TESMAN. — Oui. (Il tire de sa poche le carton de Lövborg qui contient le manuscrit.) Je lui ai sauvé ceci.

HEDDA. — Son nouveau livre !

TESMAN. — Oui ; quand nous sommes partis. Lui et quelques autres étaient un peu en avant. Je l'entendis crier et faire du bruit. Et comme je me hâtais de le rejoindre pour lui faire entendre raison, je trouvai le carton par terre au bord du chemin. Il l'avait perdu.

HEDDA. — Laisse-moi voir.

TESMAN lui tend le carton. — Tiens. Songe un peu, s'il avait été perdu. Et ça pouvait très bien arriver.

HEDDA feuillette les papiers. — Ceci n'est pas de l'écriture de Lövborg.

TESMAN. — Madame Elfsted en a écrit quelques morceaux pour lui. Copiés sur des feuilles détachées, a-t-il dit.

HEDDA. — C'est donc ainsi qu'ils ont travaillé ensemble, là-haut. (Elle ferme les yeux.) Il me semble les voir, tous les deux.

TESMAN. — Avec moi aussi tu pourrais travailler de cette façon, Hedda. M'aider... si tu voulais.

HEDDA. — Toi... ! (Elle le regarde et frappe légèrement du doigt sur le carton.) Dis, Tesman,... que vas-tu faire de ceci?

TESMAN. — Ce que j'en ferai, ma chère? Je le lui rendrai, naturellement.

HEDDA. — Oui, oui, tu le rendras.

TESMAN. — Mais il aura d'abord une sérieuse inquiétude. Enferme-le dans le tiroir de la table. Et ne dis rien.

HEDDA. — Tu ne lui as pas dit que tu l'avais trouvé?

TESMAN. — Non, bien entendu. Excité comme il l'était.

HEDDA. — Quelqu'un des autres a-t-il vu que tu l'avais trouvé?

TESMAN. — Non, personne.

HEDDA. — Et tu ne l'as pas dit ensuite non plus à aucun d'entre eux?

TESMAN. — Non, je ne voulais pas le dire par égard pour lui.

HEDDA. — Il n'y a donc personne qui sache ce que les papiers sont devenus.

TESMAN. — Non. Et il attendra un bon moment avant de le savoir.

HEDDA va au secrétaire et y place le carton sous quelques livres. — Voilà, Ça, jamais il ne le retrouvera.

TESMAN bondit. — Mais, Hedda,... à quoi penses-tu ! Qu'est-ce que tu veux dire !

HEDDA. — Ceci doit disparaître.

TESMAN. — Mais qu'est-ce qui te prend.

HEDDA. — Crois-tu qu'il pourra le récrire.

TESMAN — Impossible. L'inspiration ne lui viendrait pas une seconde fois.

HEDDA. — Prends-le et brûle-le. Ce sera fait.

TESMAN. — Mais es-tu folle.

HEDDA. — Il faut que tu le fasses. Il faut que je voie si j'ai quelque pouvoir sur toi.

TESMAN. — Oh, tu sais bien que tu en as.

HEDDA. — Pas entièrement. Sur lui je sais que j'en ai.

TESMAN. — Sur lui !

HEDDA. — C'est moi qui l'ai décidé à se rendre au souper. du conseiller.

TESMAN. — Oh, Hedda, comment as-tu pu faire cela !

HEDDA. — Cela m'est venu avec une telle force d'attraction. Si incoerciblement. Il me fallait voir si je pouvais le tenter à sa perte.

Tesman. — Et il est apparu que tu le pouvais.

Hedda. — Oui. Mais maintenant il faut en finir. Il faut qu'il disparaisse d'ici.

Tesman. — Disparaisse ! Pour toi !

Hedda. — Oui. Autrement je ne réponds de rien.

Tesman. — Hedda !

Hedda. — Il faut qu'en aucune façon il puisse se relever !

Tesman. — Oh, je le vois. Au fond, tu ne l'as jamais oublié complètement.

Hedda. — Je ne sais pas moi-même. Mais élimine-le. Je ne veux pas avoir mes pensées attachées à rien d'autre que... que ce qui vient.

Tesman. — A ce qui vient !

Hedda. — Oui.

Tesman. — Oh, Hedda,... si je te comprends bien.

Hedda. — Oui, tu comprends.

Tesman. — Oh, Hedda, Hedda ! Et tante Jane ! Pense, comme tante Jane va être contente !

Hedda. — Fi, ne sois pas si ridicule !

Tesman. — Ridicule?

Hedda. — Oui, c'est comique et ridicule que tes premiers mots soient pour appeler à grands cris... tante Jane... D'ailleurs il y a ici une lettre d'elle.

Tesman. — Pour moi?

Hedda. — Oui. (Elle lui tend la lettre.) Elle est arrivée ce matin de bonne heure.

Tesman. — Qu'est-ce que ça peut être.

Hedda. — Peut-être sait-elle quelque chose sur lui.

Tesman lit rapidement. — Oh, Hedda,... elle écrit que tante Rina en est à ses derniers moments.

Hedda. — On pouvait s'y attendre.

Tesman. — Elle dit que si je veux la voir encore une fois, il faut me dépêcher. J'y cours tout de suite.

Hedda réprime un sourire. — Et courir, encore !

TESMAN prend son chapeau et jette son paletot sur son bras. — Je veux espérer que je n'arriverai pas trop tard.

HEDDA. — Oh, tu n'as qu'à courir...

Berte vient à la porte de l'antichambre.)

BERTE. — Monsieur le conseiller est là, qui demande s'il peut entrer.

TESMAN. — Le conseiller ! Non, il m'est impossible de le recevoir maintenant.

HEDDA. — Mais moi, je peux. (A Berte.) Priez le conseiller d'entrer. (Berte ouvre au conseiller Brack, et sort.)

BRACK. — Eh bien, allez-vous de nouveau en campagne... pour chasser l'oiseau de malheur?

TESMAN. — Non, il faut que j'aille chez les tantes. La malade est près de mourir.

BRACK. — Oh, mon Dieu, vraiment?

TESMAN. — Et avez-vous trouvé sa trace?

BRACK. — Non. Et vous?

TESMAN. — Moi non plus.

BRACK. — Je le pensais bien. Mais ne vous retardez pas. En un moment si grave...

TESMAN. — Oui, il faut vraiment que je me dépêche... Adieu ! Adieu ! (Il sort par l'antichambre.)

HEDDA. — Eh bien, voilà une nuit qui a été fort animée.

BRACK. — Je ne me suis pas du tout déshabillé, madame Hedda.

HEDDA. — Et quand même vous ne savez rien.

BRACK. — Si, je sais. A peu près tout.

HEDDA. — Mais vous avez dit...

BRACK. — C'est que Tesman brûlait d'impatience pour s'en aller.

HEDDA. — Oui, n'avez-vous pas pitié [*Biffé :* de lui] du pauvre Tesman? Vous pensez, la tante Rina... ! Enfin, où avez-vous donc rattrapé Lövborg.

BRACK. — Je ne l'ai pas du tout rattrapé. Mais j'ai appris qu'il était en lieu sûr.

HEDDA. — Où?

BRACK. — Au poste de police.

HEDDA. — Ah,... mais qu'a-t-il donc fait.

BRACK. — Hm,... le mieux est de ne pas entrer dans les détails.

HEDDA. — Mais si. Précisément le détails. C'est ce que je veux.

BRACK. — Oui, vous voudrez bien m'excuser tout de même, madame Hedda. Je n'étais pas là.

HEDDA. — Vous ! Non, je le sais bien.

BRACK. — J'ai entendu dire seulement qu'il a rejoint un groupe d'autres coureurs de nuit.

HEDDA. — Aucun des vôtres?

BRACK. — Des miens?

HEDDA. — Oui, de vos hôtes.

BRACK. — Oh, pensez-vous. Non, ces gens-là sont toujours convenables dehors. Ils rentrent se coucher tranquillement.

HEDDA. — Oui, parfaitement. Nous autres gens convenables, ncus...

BRACK. — Non, c'est malheureusement plusieurs de ses vieilles connaissances qu'il a sans doute rencontrées.

HEDDA. — Bien, et alors?

BRACK. — Oui, alors a suivi l'histoire habituelle. On a rendu visite à des... des chanteuses, je crois.

HEDDA. — Ou quelque chose de ce genre, oui. Et ensuite?

BRACK. — Bacchanale, je suppose. Puis l'inévitable rixe avec l'expulsion qui s'ensuit. Des vitres brisées. Des agents appelés. Et puis, le poste de police.

HEDDA. — Ce doit être curieux d'assister à pareille bagarre.

BRACK. — Vous pourriez en avoir envie, madame Hedda?

HEDDA. — Oh oui, pour une fois. Quand on ne vous voit pas. Et si personne n'en sait rien ensuite.

BRACK. — Non, Dieu vous en garde.

HEDDA. — A cause de la passion qu'on doit mettre à une

scène aussi brutale et vilaine, il me semble... Mais je ne dis cela qu'à vous, cher conseiller.

BRACK. — C'est bien aussi le plus prudent pour vous. Mais ce dont je suis furieux, c'est que cet individu sans scrupule a pu sortir de ma soirée pour...

HEDDA. — Croyez-vous que l'on saura qu'il venait de chez vous?

BRACK. — Oui, cela figurera naturellement dans les interrogatoires.

HEDDA. — Il y aura des interrogatoires!

BRACK. — Oui, quand la police se mêle d'une affaire... Mais j'avais l'idée qu'un tel incident surviendrait. Et c'est pourquoi, madame Hedda, je vous donnerai, en ami, un bon conseil. Il ne faut plus admettre cet individu dans votre maison.

HEDDA. — Vous dites cela!

BRACK — Oui, et il y a une autre personne que vous ne devriez pas admettre non plus.

HEDDA. — Je vois à votre figure que vous pensez à madame Elfsted.

BRACK. — Naturellement. Il se passe quelque chose entre eux deux.

HEDDA. — Savez-vous rien de précis!

BRACK. — Non, mais ce n'est pas difficile à deviner. Elle qui, d'habitude, ne vient jamais en ville, se trouve maintenant ici en même temps que lui. C'est un jeu convenu entre eux, madame Hedda.

HEDDA. — Quel jeu voulez-vous dire?

BRACK. — Leur rencontre ici dans votre maison.

HEDDA. — Je ne le crois pas. Vous vous trompez.

BRACK. — Vous n'avez qu'à voir qui a raison. Je ne crois pas qu'elle rentrera chez elle pour le moment.

HEDDA. — Non, elle ne rentrera pas.

BRACK. — Allons, vous voyez bien. Oui, j'ai raison. C'est vous qui servirez de paravent.

Hedda. — De paravent !

Brack. — Il va maintenant, bien entendu, tâcher de vous amadouer. Voyez un peu s'il ne verse pas dans la mélancolie. S'il ne se met pas à parler du passé. D'espérances déçues...

Hedda. — ... de ce qui aurait été si beau,... mais qui ne devait pas être. Ah oui, on connaît cela.

Brack. — N'était-ce pas peut-être la voie où il s'engageait hier, quand vous étiez assise avec l'album?

Hedda. — Mais vous êtes là par trop méfiant, cher conseiller.

Brack. — Oui, je dois avouer que je suis sur mes gardes contre ce monsieur. Ce serait pour moi une terrible pensée s'il venait ici un intrus dans...

Hedda. — ... dans le triangle.

Brack. — Oui, précisément. Ne riez pas de cela. Ce serait pour moi comme si j'étais sans foyer.

Hedda. — Oh, bah, vous avez sûrement bien d'autre bons foyers par la ville.

Brack. — Non malheureusement. Je n'en ai plus. Depuis six mois j'en ai perdu pas moins de trois. Et des meilleurs.

Hedda. — Oh,... des coqs intrus sont-ils venus dans le panier, là aussi?

Brack. — Non, mais d'autres intrus sont arrivés...

Hedda. — De quelle sorte?

Brack. — Des enfants.

Hedda. — Vraiment? Mais en quoi les enfants vous concernent-ils?

Brack rit. — Non, ils ne me concernent pas du tout. C'est bien pourquoi je les appelle intrus.

Hedda. — Mais alors je ne comprends pas...

Brack. — Mais bon Dieu, vous savez bien que je ne peux pas supporter les enfants...

Hedda. — Et pourquoi pas.

Brack. — Parce qu'un pareil ange de Dieu accapare telle-

ment la maîtresse de maison. De bons vieux amis n'existent pour ainsi dire plus pour elle quand elle en attend.

HEDDA. — Égoïste !

BRACK. — Heureusement, il n'y a pas de danger ici, dans la maison. (Il rit.) Bien que,... je n'en disconviens pas,... ce serait impayable...

HEDDA. — Impayable? Quoi donc?

BRACK. — De voir... un certain spécialiste... dans cette nouvelle dignité.

HEDDA. — Croyez-vous qu'il serait si comique?

BRACK. — Oui, il ne faut pas m'en vouloir, madame Hedda... mais je ne nierai pas...

HEDDA. — Je ne veux plus vous écouter, monsieur le conseiller...

BRACK. — Ah,... vraiment ! Non, chassez ce monsieur de vos pensées, car il ne se soucie pas de vous le moins du monde.

HEDDA. — Se soucie d'elle seulement, vous voulez dire.

BRACK. — De la camarade de travail, oui. (Il regarde sa montre.) Mais il faut que je rentre. Adieu, madame Hedda.

P. 135, l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 16-21. — BRACK, à la porte. — Ah, on ne tire pas sur les coqs de son panier. Et la cigogne... c'est défendu...

HEDDA. — ... et elle ne se trouve pas chez nous.

BRACK. — Non, non, c'est vrai.

(Il salue et sort par la porte vitrée.)

l. 22-23. — reste — — sérieux] debout à la porte, le suit des yeux.

l. 25-26. — tire — — feuilleter] prend le paquet de Lövborg et le feuillette.

l. 30-32. — Ejlert Lövborg, sans paletot et les vêtements un peu en désordre, le chapeau à la main, force la porte du vestibule.

P. 501, l. 4-6. — (Il ferme la porte derrière lui.)

HEDDA se tourne sur sa chaise.

l. 10. — pour — — vous] madame Tesman
l. 15. — de la nuit] *Manque.*
l. 16. — *L'indication scénique manque.*
l. 19. — Lövborg ne comprend pas
l. 22-23. — Oui, s'ils se faisaient des idées à ce propos?
P. 502, l. 16, 20. — *Les indications scéniques manquent.*
l. 23. — Tout est trop tard. C'est fini de moi, Thea !
P. 503, l. 9. — Non, Non ! Je ne veux rien savoir, te dis-je !
l. 18-P. 504, l. 23. — Hedda. — Vous et elle !

Lövborg. — Je n'ai plus que faire de toi, Thea !

Madame Elfsted. — Oh, comment peux-tu dire cela ! Plus que faire de moi ! Il faut bien que je t'aide. Surtout maintenant ! Nous travaillerons ensemble.

Lövborg. — C'est fini. Jamais plus je ne travaillerai. Et surtout pas avec toi.

Madame Elfsted. — Mais qu'est-ce qui s'est passé !

Lövborg. — Qu'il en soit comme on voudra. Mais la camaraderie entre nous deux est désormais close.

Madame Elfsted. — Oh mais c'est pour moi tout à fait inconcevable. A quoi est-ce que j'emploierai ma vie, alors?

Lövborg. — Tu essayeras de vivre ta vie comme si tu ne m'avais jamais connu.

Madame Elfsted. — Mais je ne le peux pas ! Comment peux-tu t'imaginer cela !

Lövborg. — Essaye, Thea. Tu rentreras chez toi...

Madame Elfsted, avec un cri. — Ah,... tu peux dire cela ! Rentrer ! Te quitter !

Lövborg. — Ce sera le mieux pour toi. Et d'ailleurs... il n'y a pas autre chose à faire.

Madame Elfsted. — Jamais de la vie je ne retournerai là-haut. Où tu es, je veux être. Et qu'adviendrait-il de toi?

Lövborg. — Il me semble que tu vois où j'en suis.

Madame Elfsted. — Oh, mais je dois pouvoir te soutenir un peu. Je l'ai bien pu déjà. Là-haut.

LÖVBORG. — Quelque temps, oui. Et il suffit d'une nuit d'orage, et voilà tout emporté par le vent, tout ce que nous avons bâti ensemble.

MADAME ELFSTED. — Oui, peu importe. Mais je ne me laisse pas chasser ainsi. Tu n'en as pas le droit.

LÖVBORG. — Non, je le sais bien.

MADAME ELFSTED. — Bien, et c'est pourquoi je ne l'admettrai pas ! Je ne supporterai cela en aucune façon ! Tu m'entends, Lövborg ! Je te le dis. Je veux être ici, présente. Être avec toi quand le livre paraîtra.

HEDDA. — Ah, le livre... !

LÖVBORG. — Mon livre et celui de Thea, madame Tesman. Car c'est ce qu'il est.

MADAME ELFSTED. — Oui, il l'est. Tu l'as dit si souvent. Et au fond de moi je sens que c'est vrai. J'ai ma part dans son existence.

LÖVBORG. — Oui, tu l'as.

MADAME ELFSTED. — Oui, aussi ai-je le droit d'être là quand il paraîtra. Il faut que je voie ce qui va répandre respect et considération sur toi. Et cette joie,... cette joie, je veux la partager avec toi.

P. 505, l. 22. — Mais ce n'est pas vrai !

l. 24. — Pas vrai... !

P. 506, l. 2. — Vrai tout de même, madame Tesman.

l. 3-29. — MADAME ELFSTED. — Pense, Hedda,... déchiré son propre ouvrage en morceaux !

LÖVBORG. — En mille morceaux que j'ai jetés dans le fjord. Très

l. 14-26. — Sais-tu — — fini.] Oh, Lövborg, Lövborg,... c'est effrayant à penser.

LÖVBORG. — Oui. C'est pourquoi il faut que tu partes à temps.

MADAME ELFSTED, sans l'écouter. — Sais-tu bien, Lövborg, que ce que tu as fait là, cela restera pour moi, toute ma vie, comme si tu avais tué un petit enfant.

LÖVBORG. — Oui. En cela tu as raison. C'est comme une sorte d'infanticide.

MADAME ELFSTED. — Mais comment as-tu pu... ! J'y avais bien part aussi.

HEDDA. — Ah... !

LÖVBORG. — C'est aussi pourquoi je voudrais me séparer de toi. Après cela, tu comprends.

MADAME ELFSTED. — Oui, oh oui, je le comprends bien. Mais il me semble que nous ne pouvons quand même pas nous séparer. Allons, je m'en vais, Hedda.

P. 507, l. 7. — *L'indication scénique manque.*

l. 11-27. — Moi? Par les rues? En plein jour?

HEDDA. — Non, non... Bien que... ! Est ce donc tellement irréparable,... ce qui s'est passé cette nuit?

LÖVBORG. — Il ne s'agit pas seulement de cette nuit... Je le sais si sûrement,... désormais c'en est fait de moi.

HEDDA. — Mais ne pourrez-vous jamais apprendre à vous dompter !

LÖVBORG. — Non,... c'est là justement ce que je ne peux pas. C'est ce qui est désolant. Je ne suis pas comme tant d'autres. Ils ont le pouvoir de se dire à eux-mêmes : assez ! quand ils voient qu'ils vont faire trop de bêtises. Jamais je n'apprendrai cela. Je me suis abaissé au point de n'être plus un homme libre. J'ai perdu tout pouvoir sur ma propre volonté.

HEDDA. — Oui, oui. Mais dire que vous avez pu être si cruel envers la pauvre Thea.

P. 508, l. 5-7. — LÖVBORG. — A vous je peux le dire, Hedda.

HEDDA. — Que pouvez-vous dire?

P. 508, l. 10. — Thea] ni elle, ni personne

P. 509, l. 16. — la mère de son enfant] sa femme

l. 18. — L'enfant] Il.

P. 510, l. 6. — *L'indication scénique manque.*

l. 9-17. — LÖVBORG. — En beauté?

HEDDA. — Pour une fois. Adieu. Allez-vous-en maintenant. Et ne revenez plus.

l. 23-24. — et ouvre — — revient] ouvre le tiroir et va

l. 28-P. 511, l. 4. — HEDDA. — Vous rappelez-vous... un jour, autrefois, vous me l'avez demandé.

LÖVBORG. — Je ne l'ai pas eu alors.

HEDDA. — Tenez. Vous l'avez.

P. 511, l. 8. — Ejlert Lövborg] *Manque.*

l. 12. — près de la porte] *Manque.*

l. 13-18. — jette — — paquet.)] va s'asseoir avec sur le fauteuil près du poêle et sépare les cahiers, blancs et bleus, un par un, remet les blancs dans le carton et garde les bleus sur ses genoux.)

l. 20-21. — fille aux cheveux bouclés !] *Manque.*

ACTE IV

P. 512, l. 2-P. 523, l. 24. — (Même pièce chez les Tesman. Dans le salon, une lampe est allumée sur la table du coin à droite. La suspension de la chambre du fond est aussi allumée.)

(Hedda circule dans la chambre du fond et se rend à droite. On entend quelques accords de piano. Puis elle reparaît et entre dans le salon.)

(Berte entre par la droite dans la chambre du fond avec une lampe allumée qu'elle pose sur le secrétaire. Elle a les yeux gonflés et porte un ruban noir à son bonnet. Elle sort à droite doucement et sans bruit.)

(Un instant après Mlle Tesman en deuil, avec chapeau et voile, entre par le vestibule.)

MADEMOISELLE TESMAN. — Oui, Hedda,... ma pauvre sœur a fini par s'en aller.

HEDDA lui serre la main. — Je le sais déjà. Tesman m'a envoyé une carte.

Mademoiselle Tesman. — Il a dit qu'il le ferait. Mais il m'a semblé que je devais quand même l'annoncer moi-même.

Hedda. — C'est très aimable de votre part. Elle est morte très doucement.

Mademoiselle Tesman. — Oh, elle est partie d'une façon charmante,... si paisible. Et quel grand bonheur pour elle qu'elle ait pu voir Jörgen ncore une fois. Et lui ait vraiment fait ses adieux. Il n'est peut-être pas encore rentré?

Hedda. — Non ; il a écrit que je ne devais pas l'attendre si tôt. Mais asseyez-vous.

Mademoiselle Tesman. — Non, merci. J'ai si peu de temps. Il va falloir l'habiller maintenant et l'arranger le mieux que je pourrai.

(Jörgen Tesman entre par la porte du vestibule.)

Hedda. — Comme tu es resté longtemps.

Tesman. — Tu es là, tante Julle !

Mademoiselle Tesman. — J'allais partir. Eh bien, as-tu fait tout ce que tu m'as promis?

Tesman. — Non, j'ai tout à fait oublié. J'ai la tête à l'envers. Je ne peux pas assembler deux idées.

Mademoiselle Tesman. — Mais il ne faut pas te faire tant de mauvais sang.

Tesman. — Ne pas me faire de mauvais sang !

Mademoiselle Tesman. — Tu devais t'y attendre. Et c'est le mieux pour elle d'en avoir fini.

Tesman. — Ah, vraiment ! Oui, sans doute...

Mademoiselle Tesman. — Et maintenant tu as autre chose à penser.

Tesman. — Oui, en effet.

Mademoiselle Tesman. — Ainsi va le monde, Hedda. Chez moi, c'est la maison de la mort, et ici... ici celle de la vie.

Hedda. — De la vie ! Ici !

Mademoiselle Tesman. — Chez moi, nous allons coudre le

linceul pour Rina. Et ici, on va coudre aussi, j'imagine. Mais ce sera un autre genre d'ouvrage... Dieu merci.

HEDDA. — Oh, est-ce qu'il est allé le dire.

TESMAN. — Oui, aussi serons-nous contents. De l'un comme de l'autre.

HEDDA. — Vous serez bien isolée maintenant.

MADEMOISELLE TESMAN. — Cela ne durera pas longtemps. La petite chambre de feue Rina ne restera pas vide.

TESMAN. — Qui donc y mettras-tu?

MADEMOISELLE TESMAN. — Oh, on trouve toujours quelque malade qui a besoin d'aide et de soins,... malheureusement.

HEDDA. — Vous vous chargeriez vraiment encore d'une telle croix?

MADEMOISELLE TESMAN. — Une croix ! Dieu vous pardonne, enfant,... ce n'a pas été une croix pour moi.

HEDDA. — Oui, mais s'il devait venir un étranger.

MADEMOISELLE TESMAN. — Oh, avec des malades on est bientôt amis. Et j'ai tant besoin d'avoir quelqu'un pour qui vivre. Enfin, Dieu merci,... on trouvera bien aussi à s'employer ici dans la maison.

HEDDA. — Oh, ne parlez pas de cela.

TESMAN. — Oh oui, comme tout pourrait être charmant...

HEDDA. — Si...?

TESMAN. — Oh rien. Cela s'arrangera.

MADEMOISELLE TESMAN. — Oui, oui, vous devez avoir beaucoup à causer ensemble, je pense. Il faut que je rentre auprès de Rina.

(On se fait des adieux. Mlle Tesman sort.)

HEDDA. — Je ne comprends pas cela. On dirait que cela te va au cœur plus qu'à elle.

TESMAN. — Oh, ce n'est pas cela. C'est Ejlert Lövborg qui m'inquiète.

HEDDA. — Y a-t-il du nouveau à son sujet?

TESMAN. — J'ai rencontré madame Elfsted cet après-midi.

HEDDA. — Eh bien !

TESMAN. — Et elle a dit qu'il est venu ici de bonne heure ce matin.

HEDDA. — Oui, aussitôt après que tu es parti.

TESMAN. — Il voulait me parler, sans doute?

HEDDA. — Non, c'est madame Elfsted qu'il a demandée.

TESMAN. — N'a-t-il pas demandé aussi après le manuscrit?

HEDDA. — Non, il n'a pas eu l'idée que tu l'avais trouvé.

TESMAN. — Je ne comprends pas cela. Il paraît qu'au dehors il a dit l'avoir mis en pièces.

HEDDA. — Oui, c'est ce qu'il a dit.

TESMAN. — Mais ne lui as-tu pas dit que je l'avais trouvé? Que tu l'avais mis de côté?

HEDDA. — Non.

TESMAN. — Mais, bon Dieu... ! Pense donc combien il a dû être désespéré.

HEDDA. — Désespéré ! D'où le conclus-tu.

TESMAN. — C'est naturellement la honte et son écrasement qui lui ont fait inventer cela. Qu'il l'avait détruit spontanément.

HEDDA. — Oui, peut-être.

TESMAN. — Il ne voulait pas reconnaître, naturellement, qu'il s'était mis dans un pareil état. Qu'il ne savait pas ce qu'il avait fait de ses propres affaires.

HEDDA. — Et tu n'as pas dit à madame Elfsted que tu avais le paquet?

TESMAN. — Non, j'ai eu honte pour lui.

HEDDA. — Ne dis rien, surtout.

TESMAN. — Oui, mais ça se saura tout de même. Il faut qu'il lui soit rendu le plus tôt possible. Où l'as-tu.

HEDDA. — Je ne l'ai plus.

TESMAN. — Tu ne l'as pas ! Que veux-tu dire par là. Qu'en as-tu fait.

HEDDA. — Je l'ai brûlé.

TESMAN. — Brûlé ! Brûlé son manuscrit !

HEDDA. — Ne crie pas comme ça ! La bonne pourrait t'entendre.

TESMAN. — Brûlé ! Mais grand Dieu... ! Non, non, non, c'est impossible !

HEDDA. — Oui, c'est tout de même ainsi.

TESMAN. — Mais sais-tu ce que tu as fait là. C'est un accaparement d'objet trouvé. Tu n'as qu'à demander au conseiller Brack, et tu seras fixée.

HEDDA. — Ne parle de cela à personne. Ni au conseiller ni à aucun autre.

TESMAN. — Mais la raison, Hedda ! Je veux savoir la raison ! Car je sens que tu me caches quelque chose. Réponds-moi.

HEDDA. — Oui. Je l'ai fait pour toi.

TESMAN. — Pour moi !

HEDDA. — Lorsque tu es rentré et as parlé en termes si superbes de ce qu'il t'avait lu.

TESMAN. — Oui, oui,... et alors?

HEDDA. — Je n'ai pu supporter l'idée qu'il te porterait ombrage.

TESMAN. — Hedda ! Est-ce vrai !

HEDDA. — Rappelle-toi... que ces temps-ci... C'est que je ne suis pas comme d'habitude...

TESMAN. — Oh, bon Dieu... ! C'était par amour pour moi !

HEDDA. — Ne crie pas comme ça. La bonne peut t'entendre.

TESMAN. — Bon, qu'elle entende. Je le dirai moi-même à Berte.

HEDDA. — Oh, je n'en peux plus de tout cela.

TESMAN. — De quoi?

HEDDA. — De tout... ce ridicule.

TESMAN. — Ridicule. Bien bien. Peut-être ne convient-il pas de rien dire à Berte.

HEDDA. — Oh si,... pourquoi pas.

TESMAN. — Non, non, je me rends compte. Mais il faut cer-

tainement que tante Julle le sache. Oh, elle sera contente, contente...

HEDDA. — Quand elle saura que j'ai brûlé les papiers d'Ejlert Lövborg?

TESMAN. — Non, c'est vrai. Cette histoire de brûlage... il ne faut pas que personne la connaisse. Mais que l'amour s'est ainsi éveillé en toi...

HEDDA. — Ne parle pas de cela.

TESMAN. — Non,... il faut que tante Julle y ait part. Oh, je suis si content... si fier...

HEDDA. — Oui, sois-le donc. Mais garde-le pour toi.

TESMAN. — Je ne peux pas, Hedda. La moitié du plaisir serait ainsi perdu. D'ailleurs je voudrais bien savoir s'il est habituel que les jeunes femmes s'éveillent de la sorte.

HEDDA. — Cela aussi, tu pourras le demander à tante Julle.

TESMAN. — Oui, je le lui demanderai à l'occasion. Car elle connaît ces questions-là.

(Mme Elfsted, en manteau, entre par la porte du vestibule. Elle paraît fortement émue.)

MADAME ELFSTED. — Oh, chère Hedda, ne m'en veux pas si je reviens...

HEDDA. — Que t'est-il arrivé, Thea?

TESMAN. — Est-ce encore au sujet d'Ejlert Lövborg?

MADAME ELFSTED. — Oh, j'ai affreusement peur qu'il lui soit arrivé un malheur...

HEDDA. — Ah,... tu crois?

TESMAN. — Mais, mon Dieu,... d'où peut vous venir cette idée !

MADAME ELFSTED. — J'ai entendu que l'on parlait de lui à la pension, au moment même où je suis entrée...

TESMAN. — Oui? Que disait-on?

MADAME ELFSTED. — Oh, je n'ai pu rien savoir. Ou bien ils n'étaient pas très renseignés, ou bien... Ils se sont tu quand ils m'ont vue.

TESMAN. — Vous avez sûrement mal entendu...

MADAME ELFSTED. — Non, non, je suis sûre que c'est de lui qu'ils parlaient. Et j'ai entendu qu'il était question de l'hôpital.

TESMAN. — De l'hôpital !

HEDDA. — C'est impossible.

MADAME ELFSTED. — J'ai eu mortellement peur pour lui. Et alors... songez donc...

TESMAN. — Alors?

MADAME ELFSTED. — Je suis allée chez lui et j'ai demandé de ses nouvelles.

HEDDA. — Comment as-tu pu te décider à pareille démarche !

MADAME ELFSTED. — Oui, car je n'en pouvais plus.

TESMAN. — Mais vous ne l'avez donc pas trouvé.

MADAME ELFSTED. — Non. Et les gens ne savaient rien sur son compte. Il n'avait pas été chez lui depuis hier après-midi, ont-ils dit. Oh, ce n'est pas possible autrement, il doit lui être arrivé quelque chose !

TESMAN. — Hedda,... si j'allais en ville et ramenais Brack...

HEDDA. — Non, pas dans cette affaire.

P. 523, l. 27-28. — et salue en silence] *Manque.*

l. 30. — Hein?] *Manque.*

P. 524, l. 2. — ce soir] *Manque.*

l. 9. — dites?] *Manque.*

l. 11. — Hé, mon cher Tesman,] Oh,

l. 12 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 24. — peut-être] *Manque.*

l. 25-26. — MADAME ELFSTED. — Non, non, je ne...

P. 525, l. 3-16. — BRACK. — Ejlert Lövborg est à l'hôpital. Il est près de mourir.

TESMAN. — Près de mourir ! A l'hôpital.

HEDDA. — Ah... !

MADAME ELFSTED — Oh Dieu, oh Dieu...

HEDDA chuchote. — Mais Thea, voyons.

l. 17. — *L'indication scénique manque.*

l. 24-25. — Que s'est-il passé?] *Manque.*

l. 27. — Il n'a pourtant pas lui-même... !

P. 426, l. 3. — *L'indication scénique manque.*

l. 9. — Pense un peu !] *Manque.*

l. 13. — madame] *Manque.*

l. 14-15. — MADAME ELFSTED. — Quand est-ce arrivé?

l. 19. — Et où l'a-t-il fait?

l. 20-23. — BRACK. — Où? Oui, mon cher,... il l'a fait chez lui

MADAME ELFSTED. — Non, ce n'est pas exact. Car j'y ai été entre sept et huit.

P. 527, l. 1-18. — MADAME ELFSTED. — Oh, c'est terrible à penser !

HEDDA. — C'était à travers la poitrine?

BRACK. — Oui.

HEDDA. — Donc, pas à la tempe?

BRACK. — Non, c'était à travers la poitrine.

HEDDA. — Oui-i, la poitrine, c'est bien aussi...

BRACK. — Comment?

HEDDA. — Oh non,... rien.

TESMAN. — Et la blessure est mortelle?

l. 23-26. — Oui, oui, je le sens ! Et dire que je ne le verrai pas.

TESMAN. — Où avez-vous appris cela?

l. 27. — *L'indication scénique manque.*

P. 528, l. 1 *et* 3. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 4. — Hedda,... que dis-tu là.

l. 11-23. — MADAME ELFSTED. — De la beauté ! Oh, Hedda,... comment peux-tu...

TESMAN. — Mais, miséricorde... Hedda...

HEDDA. — Il a prononcé un jugement sur lui-même, et il a eu le courage de faire ce que... ce qu'il fallait faire.

TESMAN. — Et tu peux parler ainsi d'un acte aussi blâmable... Pense donc... un suicide...

MADAME ELFSTED. — Oh oui, oui. Mais ne le blâmez pas. Il l'a fait dans le délire.

HEDDA. — Non, non, pas ainsi. J'en suis bien sûre.

P. 529, l. 1 *et* 10. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 7. — nous — — de là] *Manque.*

l. 8-15. — s'imaginer... voilà qu'il quitte le monde sans rien laisser qui se fixe de façon durable dans le souvenir.

MADAME ELFSTED. — Oh mais, croyez-vous, si l'on pouvait rétablir le texte.

TESMAN. — Oui, si l'on pouvait. Je ne sais pas ce que je donnerais, si l'on pouvait...

l. 19. — Comment?

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 26-P. 530, l. 5. — Vous les avez !

MADAME ELFSTED. — Regardez. Je les ai apportés. Je voulais prier vous ou Hedda de les garder.

TESMAN. — Laissez-moi voir

P. 530, l. 6. — *L'indication scénique manque.*

l. 9-17. — Si nous pouvions nous y reconnaître. En nous aidant l'un l'autre, peut-être.

MADAME ELFSTED. — Oui, essayons.

TESMAN. — Ça ira. Je consacre ma vie à cela.

HEDDA. — Toi? Ta vie?

l. 19. — plus exactement] *Manque.*

l. 21-22. — ? Hein? — — d'Ejlert]. Je dois cela à la mémoire de mon ami.

l. 27-P. 531, l. 5. — Mon Dieu — — tout de suite.] Nous retrouverons notre calme. Vous me le promettez?

MADAME ELFSTED. — J'essaierai.

TESMAN. — Venez ici. Il nous faut regarder cela tout de suite. Un travail de ce genre... Compulser les papiers des autres, c'est précisément mon affaire.

P. 531, l. 7. — avec moi] *Manque.*

l. 9. — Oh, si cela pouvait se faire.

l. 11. — Elle — — Ils] *Manque.*

l. 13. — l'examen empressé des] les

l. 16-P. 532, l. 10. — HEDDA. — Oh, conseiller,... quel soulagement il y a là dedans.

BRACK. — Soulagement?

HEDDA. — Oui, un soulagement dans le fait que vraiment quelque chose peut se produire dans le monde. Quelque chose qu'illumine un rayon de beauté.

BRACK. — Hm,... chère madame Hedda...

HEDDA. — Oh, je sais bien ce que vous direz. Car vous êtes aussi une sorte de spécialiste, comme... bon ! Vous ne pouvez ni ne voulez voir ce qu'il y a dans ce qu'a fait Ejlert Lövborg.

BRACK. — Madame Hedda,... cet homme a été pour vous plus que vous ne voulez l'avouer... N'est-il pas vrai?

HEDDA. — A cela je ne réponds pas. Mais je peux le voir à présent tel que je l'ai vu autrefois. Et à vous j'ose le dire. Pour moi, sa vie désordonnée n'apparaissait pas comme égarement. Il y avait là de l'ardeur à vivre. En défi de l'opinion des gens. Ce n'est pas l'expiation d'une faute qu'il a voulue. C'est librement et courageusement qu'il a mis fin à sa vie.

P. 532, l. 21-P. 534, l. 18. — BRACK. — L'affaire d'Ejlert Lövborg ne s'est pas tout à fait passée comme je l'ai racontée.

HEDDA. — Comment !

BRACK. — Ejlert Lövborg ne s'est pas tué lui-même !

HEDDA. — N'est-il pas mort d'un coup de feu !

BRACK. — Si, mais ce n'est pas un suicide.

HEDDA. — Vous le calomniez !

BRACK. — Et ce n'est pas non plus dans sa chambre...

HEDDA. — Peu importe.

BRACK. — Ejlert Lövborg a été tué par accident dans le même sale cabaret où il avait causé du désordre cette nuit.

HEDDA. — Impossible ! Il ne peut pas y être retourné aujourd'hui.

BRACK. — Il y a été. Il y avait quelque chose qu'il voulait reprendre. Il parlait avec égarement. Affirmait qu'on lui avait enlevé un enfant.

HEDDA. — Ah... !

BRACK. — Je croyais que c'était son manuscrit. Mais il l'a détruit lui-même. C'était donc son calepin... Suit une rixe. On le jette en bas des marches. Il avait un pistolet chargé dans sa poche. Le coup part et l'atteint... pas dans la poitrine, mais dans le bas-ventre.

HEDDA. — Oh, tout ce qui est ridicule et bas s'étend

P. 534, l. 21. — madame Hedda. Un fait] *Manque.*

l. 27, *et* P. 535, l. 3. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 535, l. 4. — Il ne l'a pas volé.] *Manque.*

l. 6. — Il faut qu'il l'ait volé] *Manque.*

l. 10-16. — Dis donc, Hedda, on ne peut presque pas voir là dedans sous la lampe à suspension. Veux-tu nous permettre de nous asseoir à ton secrétaire, Hedda.

l. 19. — *Manque.*

l. 22. — tu — — Hedda] *Manque.*

l. 27-29. — Elle — — le tout] Elle prend une boîte sur l'étagère, pose des feuillets de musique dessus, et la porte

P. 536, l. 2-3. — s'asseyent — — travail] s'absorbent dans les papiers.

l. 4-13. — HEDDA. — Eh bien, ça va

MADAME ELFSTED. — Ce sera terriblement difficile à débrouiller.

l. 14-16. — sur l'un — — domine.] dans le fauteuil. Brack reste debout près d'elle.

l. 21-30. — HEDDA. — Pourquoi le croyez-vous?

BRACK. — Ejlert Lövborg est venu ici ce matin.

P. 537, l. 8. — BRACK. — Êtes-vous sortie du salon pendant qu'il était là?

l. 15. — ... dans l'antichambre.] *Manque.*

l. 19-24. — HEDDA. — Elle était là dans l'étagère.

P. 538, l. 2-4. — que Lövborg — — déjà.] qu'il avait sur lui. Je l'ai reconnu tout de suite.

P. 538, l. 15-P. 539, l. 24. — BRACK. — Pas tant que je me tairai.

HEDDA. — Et si vous ne vous taisez pas.

BRACK. — Hé... madame Hedda... alors arrive le scandale.

HEDDA. — Le scandale !

BRACK. — Le scandale, dont vous avez si effroyablement peur. Il vous faudra comparaître en justice. Témoigner. L'arme a-t-elle été volée. Ou la lui avez-vous donnée. Et quelles conclusions faut-il en tirer.

HEDDA. — C'est vrai. Je n'ai pas pensé à cela.

P. 539, l. 27. — *L'indication scénique manque.*

l. 28-29. — conseiller — — désormais.] *Manque.*

P. 540, l. 1-22. — BRACK. — Je n'abuserai pas de la situation, Hedda.

HEDDA. — En votre pouvoir quand même. Esclave. Oui, esclave? Oh, l'insupportable pensée ! Je ne tolérerai pas cela ! Jamais ! (Elle se lève.) Eh bien, ça va-t-il, Tesman?

TESMAN. — Dieu le sait. Ce sera un travail de bien des mois.

HEDDA passe légèrement les mains dans les cheveux de Mme Elfsted. —

l. 29. — Tu le peux sûrement.

P. 541, l. 2. — croirais-tu, Hedda...] *Manque.*

l. 10. — *Manque.*

l. 13-19. — BRACK. — Ce sera avec grand plaisir.

HEDDA. — Merci. Mais maintenant je vais m'étendre un peu là-bas sur le canapé.

TESMAN. — Oui, c'est cela.

l. 23. — *L'indication scénique manque.*

l. 24-P. 542, l. 3. — Mais, chère Hedda,... ne joue donc pas de danse ! Pense à tante Rina !

HEDDA, dans la pièce du fond. — Et à tante Julle. Oui, c'est vrai... Je vais me tenir tranquille.

P. 542, l. 5-24. — TESMAN. — Ce n'est pas bon pour elle de nous voir occupés à ce triste travail. Vous allez vous installer chez tante Julle, madame Elfsted. J'y monterai le soir et nous pourrons travailler là.

MADAME ELFSTED. — Oui, c'est cela.

HEDDA parle [*Corrigé en :* crie] de la pièce du fond : — J'entends bien ce que tu dis, Tesman. Mais à quoi est-ce que je passerai mes soirées [*Ajouté :* ici]?

TESMAN, au secrétaire. — Oh, le conseiller Brack sera certainement assez aimable pour venir te voir.

BRACK, élevant la voix. — Tous les soirs, bien volontiers, madame Hedda [*Corrigé en :* Tesman] ! Nous passerons le temps très agréablement ensemble ici, nous deux !

HEDDA, qu'on ne voit pas. — Merci de votre obligeance, conseiller.

l. 25-30. — On — — également.] On entend un coup tiré dans la pièce du fond. Tesman, Mme Elvsted et Brack sursautent. Tesman écarte la portière.

P. 543, l. 1. — agitée *Manque.*

l. 3-4. — TESMAN crie. — Elle s'est tuée ! Une balle dans la tempe !

XII

Dans le manuscrit précédent n'ont été indiquées que les corrections évidemment faites au cours de l'écriture. On trouvera ici celles qui ont été introduites plus tard. Elles sont données ici en se référant au brouillon IX-XI et parfois au texte définitif, lorsque celui-ci est identique au brouillon complet.

P. 566, l. 26. — HEDDA] *Ajouté :* GABLER

l. 27. — Mariane Rysing] *Corrigé en :* Juliane Tesman.

P. 567, l. 4. — *Ajouté au-dessus de la ligne :* Au-dessus de la table, une lampe suspendue.

l. 5. — Rising] Juliane Tesman. *De même par la suite.*

l. 7. — *Ajouté :* Mlle T., est une dame d'environ 65 ans, de bonne apparence, la mine débonnaire. B. est une fille âgée [*Ajouté :* proprement, mais simplement vêtue], d'aspect simple et [*Ajouté :* un peu] paysan — l'air un peu vieux.

l. 22. — père] *Corrigé en :* général. *Ajouté :* Peux-tu te rappeler comme elle allait à cheval avec son père sur la route. [*En bas de page :* Dans sa longue robe noire et la plume au chapeau.]

l. 23-24. — *Corrigé en :* Oui, oui, je pense bien. Mais, vrai, je n'aurais pas cru dans ce temps-là qu'ils se marieraient, elle et le licencié.

l. 25-27. — Non — — content.] *Corrigé en :* Moi non plus.

l. 27-28. — *En haut de la page :* Mais, c'est vrai,... dis donc, B..., pendant que j'y pense. Désormais il ne faut plus appeler J. le licencié. Il faut dire le docteur.

P. 375, l. 1-2. — *Ajouté en marge :* Ah, seigneur Dieu,... si feu Jochum pouvait regarder de sa tombe et voir ce qu'est devenu son petit garçon !

P. 567, l. 32. — aussitôt — — ça] *Biffé.*

l. 34. — s'avançant] *Corrigé en :* entre joyeux en chantonnant par la pièce du fond. Il tient à la main une valise ouverte vide.

P. 376, l. 21. — *Ajouté :* T. — Mais emporte ceci.

l. 22-27. — *Manque.*

P. 568, l. 1-5. — *Ajouté :* J'ai sorti tous mes papiers. C'est énorme, tout ce que j'ai copié.

l. 6. — *Ajouté :* T. — Non, quel joli chapeau tu t'es payé. Je l'ai acheté à cause de Hedda. A cause de H. Oui pour qu'elle n'ait pas honte de moi si nous allons ensemble dans la rue. T. — Oui, tu penses à tout, tante Julle.

l. 13. — *Ajouté après coup.*

l. 23. — *Ajouté :* Toutes les archives que j'ai dû fouiller. Et la masse de livres qu'il m'a fallu lire à fond, tu sais.

l. 31. — *Ajouté :* T. — Magnifique. Il y a seulement ces deux chambres vides entre cette pièce du fond, là, et les chambres à coucher. Mlle T. — Oh, avec le temps, elles serviront bien. T. — Ah oui, tu veux dire quand ma bibliothèque sera installée.

P. 383, l. 21. — P. 384, l. 20. — *Ce passage, modifié comme il est indiqué P.* 569, *l.* 18-31, est

Après quelques corrections au crayon, notamment à la réplique l. 21-22 *remplacée par :*

T. — Oui, je l'ai bien mais tout de même

Mlle T. — Oh mon Dieu, si nous avons un peu à payer... Ce serait avec plaisir.

Sur une feuille détachée se trouve ce passage, qui répond au texte définitif, P. 383, l. 25-P. 385, l. 24.

Tsm. — Oh, tante, tu ne seras jamais lasse de te sacrifier pour moi.

Mlle T. — Ai-je aucune autre joie au monde que de t'aplanir la route. Nous arrivons au but. Ç'a été assez sombre par moments. Mais te voilà en bonne situation.

T. — Oui, je le suis à peu près.

Mlle T. — Oui, et ceux qui étaient contre toi [*Ajouté :* tu sais], ils ont le dessous. [*Biffé :* Celui qui] Ils sont tombés, Jörgen. Celui qui était le plus dangereux pour toi est tombé le plus bas. Et maintenant il en est où sa conduite l'a mené, le pauvre malheureux.

T. — As-tu entendu parler d'Ejlert? Depuis mon départ, je veux dire.

Mlle T. — Seulement qu'il aurait publié un nouveau livre.

T. — Comment. Ejlert Lövborg? Récemment?

Mlle T. — Oui, on le dit. Dieu sait si ce livre peut avoir quelque importance, crois-tu? Bon, quand ton nouveau livre... ce sera autre chose, ça Jörgen. De quoi traitera-t-il?

T. — Il traitera de l'industrie domestique au Brabant au moyen âge.

Mlle T. — Non... dire que tu peux écrire aussi sur un pareil sujet [*Biffé :* Jörgen]

T. — D'ailleurs il se peut que ce livre tarde longtemps encore. Car j'ai ces [*Biffé :* énormes] amples collections de notes qu'il faut d'abord classer, vois-tu.

MLLE T. — Oui, classer, collectionner,... tu t'y entends. Tu n'es pas pour rien le fils de feu Jochum.

T. — Ça ira bien. Surtout maintenant que j'ai ma propre maison, mon foyer confortable.

MLLE T. — Et avant tout maintenant que tu as celle que ton cœur désirait, cher Jörgen.

T. la prend dans ses bras. — Oh oui, oui, tante Julle! Hedda,... c'est le plus merveilleux [*Ajouté :* de toute l'histoire]. La voici!

P. 570, l. 1. — *Ajouté :* on le dit

l. 2-4. — *Biffé. Ajouté :*

De quoi traitera-t-il?

T. — Il traitera de l'industrie domestique au Brabant au moyen âge.

MLLE T. — Non, dire que tu peux écrire sur un sujet pareil, Jörgen!

T. — D'ailleurs ça peut tarder longtemps encore. Car j'ai d'énormes collections de notes à classer

l. 6. — *Ajouté.*

l. 26. — *L'indication scénique est biffée. Ajouté :*

MLLE T. — Mais j'allais oublier, Jörgen. Voici quelque chose pour toi.

Voyons. Non, pardieu,... mes vieilles pantoufles! Et tu les as mises de côté pour moi... Oh, comme elles m'ont souvent manqué pendant le voyage. Veux-tu voir, Hedda! [*Ajouté :* Je les ai maintenant. Regarde, regarde!]

H. — Je ne m'intéresse pas particulièrement aux vieilles pantoufles. (Elles n'ont pour moi aucune valeur d'affection.)

MLLE T. — Eh bien, Jörgen ne les mettra pas.

l. 32. — mademoiselle] *corrigé en :* tante.

P. 371, l. 13. — *Ajouté :* T. — Qu'est-ce que tu regardes là, Hedda? H. — Je regarde le feuillage. Il est jaune et fané. T. — Oui, nous sommes en septembre maintenant.

l. 18. — Oui] *Biffé.*

l. 19-20. — Quand — — idée] *Biffé.*

l. 25-26. — *Corrigé en :* Quand tu iras la voir plus tard dans la journée, tu pourras l'inviter à venir ici ce soir.

l. 29-30. — *Biffé.*

P. 572, l. 1-2. — *La dernière phrase est biffée.*

l. 7. — *Biffé. Avant la phrase biffée est ajouté :* Ou bien nous pouvons le mettre dans la pièce du fond.

l. 9. — *Ajouté après* ELFSTAD : Elle qui se vantait de ses cheveux agaçants.

l. 10. — *Après* flamme, *ajouté :* d'ailleurs.

l. 11. — Non *est biffé. A la place est ajouté :* Oui, c'était avant que je t'aie connue. Mais

l. 16. — souriant — — flamme?] *Biffé.*

l. 21. — *Ajouté après la réplique :* Merci, merci, je ne savais trop si j'oserais venir.

l. 33. — beaux.] *Biffé.*

l. 24. — *Ajouté :* Je n'en ai pas.

H. — De vos beaux-enfants, alors.

MME E. — Oui.

P. 573, l. 1. — *Au-dessus de la ligne, ajouté :* je ne sais comment exprimer cela,... *Au-dessus de* rangé, *ajouté :* régulier dans sa façon de vivre

l. 5. — *Ajouté avant* Moi : Et avec beaucoup d'argent en poche

l. 10. — Économie sociale] *corrigé en :* Progrès de la civilisation

l. 12-13. — *Biffé.*

P. 400, l. 19. — un peu] *Biffé.*

P. 573, l. 29. — *Ajouté.*

l. 34. — *Ajouté :* C'est vrai,... les pantoufles... (Il prend le paquet sur la table.)

P. 574, l. 3. — *Ajouté :* H. — Regarde-là. Emporte-les. T. — Qu'est-ce que c'est? H. — Les pantoufles. T. — Ah oui, c'est vrai.

P. 405, l. 9. — *Ajouté :* Car vous étiez dans une classe

P. 574, l. 21. — Comment fut-ce alors?] *Biffé.*

l. 23. — *Le second* là-haut *est biffé.*

l. 24-30. — *Biffé.*

l. 31. — peut-être] *corrigé en :* sans doute

l. 33-34. — Demande — — répondre] *Biffé.*

P. 575, l. 1-2. — *Biffé.*

l. 6-15. — *Biffé.*

l. 16. — Ton mari] *corrigé en :* Il

P. 408, l. 24-25. — Rien — — commun] *Biffé.*

P. 575, l. 21-23. — *Biffé.*

P. 576, l. 9. — *Ajouté :* Rien d'autre à... Ouvertement... Pas de dissim...

l. 26. — P. 577, l. 12. — *Biffé.*

P. 578, l. 16 *et* 19. — *Après* Hedda, *ajouté* T.

l. 19. — rit] *Biffé.*

l. 28-32. — *Biffé.*

P. 579, l. 1. — *Ajouté :* Il y a un sujet dont je voulais vous parler.

l. 2-3. — *Biffé.*

l. 18. — *Ajouté :* Il a dû gaspiller à peu près tout l'héritage...

l. 25. — *Ajouté :* Ils l'ont lâché complètement.

P. 421, l. 1-4. — *Biffé.*

P. 579, l. 33. — soir] *Biffé.*

l. 34. — *Corrigé en :* L'avais-tu oublié, T.

T. — Oui, vraiment, je n'y pensais pas.

Br. — D'ailleurs, vous pouvez être tranquilles, il ne viendra pas.

T. — Vous croyez?

P. 580, l. 21. — pour aujourd'hui?] *Corrigé en :* Quand je ferai ma promenade de l'après-midi, je viendrai vous prendre.

T. — Oh, je ne sais plus où j'en suis.

P. 585, l. 10. — *L'indication scénique est biffée.*

l. 13. — *Après* Brack *est ajouté :* vous vous livrez encore à ce sport

l. 14-15. — *Biffé.*

l. 16. — *Corrigé en :* BRACK lui prend le pistolet et le regarde. — Ah, je les connais bien. Ce sont ceux que vous avez eus du général. (Il les met dans la boîte.) Mais je vous prie de laisser cela, madame H. [*Ajouté :* il ne faut plus de ces plaisanteries.]

l. 19-20. — Je — — visite.] *Biffé.*

l. 21. — s'est — — maison] *Corrigé en :* a couru chez les tantes

l. 22. — *Après* HEDDA, *ajouté :* (elle met la boîte dans

l. 23. — BRACK — — l'enferme] *Biffé.*

l. 25-26. — *Biffé.*

l. 27-29. — Et puis — — livres] *Biffé.*

l. 30. — Cela se comprend.] *Biffé.*

P. 586, l. 9-10. — circuler — — Et] *Biffé.*

P. 432, l. 4. — *Corrigé en :* avec compassion

l. 12. — mon cher] *Biffé.*

P. 586, l. 20-23. — A parler — — on le dit.] *Biffé.*

l. 26. — *Ajouté.*

l. 27. — *Biffé.*

P. 432, l. 26. — *Ajouté après* HEDDA : le regarde d'un air incertain, *puis ajouté, mais biffé :* avec un doute dissimulé.

P. 586, l. 30. — *Ajouté :* non, je ne dirai pas précisément cela... *Et à la réplique suivante est ajouté :* tout de même.

P. 434, l. 14. — tout à fait] *Ajouté.*

P. 587, l. 3-6. — Hedda — — cela] *Biffé.*

P. 436, l. 17. — Bon, mais alors] Et

P. 437, l. 6. — en — — gris,] *Ajouté.*

l. 7-8. — du vestibule] à droite

P. 438, l. 23. — P. 439, l. 9. —] *Biffé.*

P. 588, l. 4-7. — j'ai été — — TESMAN] *Biffé.*

l. 9. — *L'indication scénique est biffée.*

l. 23. — Autrefois] *Corrigé en :* L'été dernier

l. 27-28. — *Biffé.*
P. 589, l. 7-11. — Mme Falck — — contredire.] *Biffé.*
P. 591, l. 33. — *Biffé.*
P. 592, l. 10. — ici] *Corrigé en :* me voir
l. 15. — cet automne] *Biffé.*
l. 18. — T'en vouloir?] *Biffé.*
l. 19. — Oui, car] *Biffé.*
l. 21. — *Ajouté :* L. — Mais j'attendrai que tu aies ta nomination.
l. 22. — P. 593, l. 34. — *Biffé.*
P. 593, l. 32. — *Ajouté :* L. — Non, je veux seulement l'emporter sur toi.
P. 594, l. 12-14. — *Biffé.*
l. 18-26. — *Biffé.*
P. 457, l. 18. — il le faut] *Ajouté.*
P. 595, l. 13. — regarde de plus près] *Corrigé en :* se penche
l. 14. — Ça?] *Corrigé en :* Voyons
l. 16. — à Hedda] *Biffé.*
l. 18. — *Ajouté :* peut-être
l. 29-33. — *Biffé.*
P. 596, l. 25-30. — Oh — — regarde] *Biffé.*
l. 31. — presque] *Biffé.*
P. 597, l. 3. — *L'indication scénique manque.*
l. 12. — *Ajouté :* Vous étiez pour moi comme le messager d'un pays défendu.
P. 597, l. 14-32. — *Biffé.*
P. 598, l. 8-31. — *Biffé.*
P. 599, l. 26-33. — *Biffé.*
P. 600, l. 2-5. — Camarades fidèles — — Hedda !] *Biffé, mais rétabli depuis :* Et puis
l. 9. — P. 601, l. 6. — *Biffé.*
P. 469, l. 27-28. — *Biffé.*
l. 30. — Mais — — douter.] *Biffé.*
P. 602, l. 3. — *Ajouté :* suppliante.

l. 18-19. — Si — — si bien.] *Biffé.*

l. 21-25. — *Biffé.*

P. 477, l. 3-6. — MADAME — — peine.] *Biffé.*

P. 603, l. 4. — Le matin — — heure] *Corrigé en :* Les portières de l'ouverture du fond sont tirées. De même à la porte vitrée.

l. 5. — éclaire mal] est presque à bout

P. 604, l. 12. — P. 609, l. 18. — *Biffé.*

P. 608, l. 16. — *Ajouté :* N'as-tu pas pensé à faire disparaître cela

P. 609, l. 26. — *Ajouté après* TESMAN : l'ouvre

l. 27. — *Biffé.*

P. 610, l. 1. — *Ajouté :* Oh, H., si tu pouvais te décider à m'accompagner. H. — Non, non, ne me demande pas cela. Je ne veux pas voir maladie ni mort. Rien, maintenant, de ce qui est laid.

l. 3. — *Ajouté avant* Je : Mon chapeau, mon paletot. Oui, dans le vestibule...

l. 9. — *Ajouté après* d'entrer : Ah, le paquet, T. Qu'il ne le voie pas. Je le garderai, en attendant. *Et ajouté à la fin de la ligne :* H. va au secrétaire et dépose le paquet dans le rayon de livres. T. met ses gants.)

l. 10-11. — en — — malheur?] *Biffé.*

l. 16-18. — *Biffé.*

l. 19. — Je le pensais bien.] *Biffé.*

l. 26-27. — *Biffé.*

P. 613, l. 10-15. — *Marqué d'un trait en marge, avec un point d'exclamation devant.*

l. 16. — P. 614, l. 1. — *Biffé.*

P. 614, l. 10-17. — BRACK — — oui] *Biffé.*

P. 615, l. 12-18. — Et — — inconcevable] *Biffé.*

l. 19. — ta vie] *Corrigé en :* la vie

P. 615, l. 22-23. — Comment — — cela !] *Biffé.*

l. 25-28. — *Biffé.*

l. 30. — P. 616, l. 3. — Et — — Mais] *Biffé.*

P. 616, l. 4-8. — Tu — — dis] *Biffé.*

l. 11. — madame Tesman] *Biffé.*

l. 13-16. — *Biffé.*

l. 27. — *Ajouté :* J'ai déchiré ma propre vie. Je pouvais bien déchirer le livre aussi...

Et tu as fait cela cette nuit.

l. 29-32. — *Biffé;* l. 31, partes *avait d'abord été corrigé en :* me quittes

l. 33. — sans l'écouter] *Biffé.*

P. 617, l. 2. — Oui] *Biffé.*

l. 4-5. — J'y — — aussi] *Corrigé en :* J'avais bien aussi ma part dans l'enfant

l. 6. — *Ajouté :* l'enfant !

l. 7-11. — *Biffé jusqu'à :* séparer.

P. 507, l. 16. — *Après* pas, *ajouté :* moi-même. *Et avant* Tout, *ajouté :* Car

P. 617, l. 17. — *Ajouté :* Car je n'ose pas non plus vivre cette sorte de vie. C'est le courage de vivre, c'est l'esprit de défi qu'elle a brisé en moi.

H. — Cette petite linotte a exercé une action sur une destinée humaine.

l. 18-25. — *Biffé.*

P. 618, l. 5-6. — un jour — — demandé.] *Corrigé en :* Il a été alors levé sur vous.

l. 7. — Je — — alors] *Corrigé en :* Vous auriez dû vous en servir alors

l. 8. — Tenez, vous l'avez.] *Corrigé en :* Servez-vous en maintenant.

l. 12-14. — et sépare — — genoux.] *Biffé.*

P. 619, l. 31. — P. 620, l. 5. — *Biffé.*

P. 620, l. 26. — P. 621, l. 30. — *Biffé.*

P. 623, l. 23. — *Ajouté :* Que

l. 24. — *Après* Oh, *ajouté :* oui

l. 27. — Mais] *Corrigé en :* Non, mais

l. 30. — *Ajouté :* Oh, les bruits les plus incroyables courent sur lui dans la ville aujourd'hui

l. 31. — *Après* Tesman, *ajouté :* Oui, pensez donc, je l'ai entendu dire aussi. Et je peux témoigner qu'il est retourné droit chez lui et s'est couché. Hedda

P. 624, l. 12. — *Devant* Oui, *ajouté :* Hé,

je — — plus] *Corrigé en :* il me semblait ne pouvoir supporter cette incertitude.

l. 34. — *L'indication scénique est ajoutée.*

P. 625, l. 32-33. — *Biffé.*

l. 34. — Oh — — pas.] *Biffé.*

P. 626, l. 30-31. — Compulser — — affaire.] *Biffé.*

P. 627, l. 5. — *Après* Hedda, *ajouté :* Je veux dire pour moi. Un soulagement de savoir

l. 10. — aussi] *Corrigé en :* tout de même

Avant comme, *ajouté :* vous aussi

P. 627, l. 14-19. — *Biffé.*

l. 30. — *Au-dessus des premiers mots, ajouté :* le boudoir de Mlle D.

P. 628, l. 29. — *Ajouté :* Mais compulser les papiers des autres, c'est mon affaire.

P. 629, l. 2. — *Ajouté :* Hd. Gbler.

l. 3. — *Ajouté :* L'échappatoire qu'il l'a volé... Plutôt mourir. On dit cela, H., mais on ne le fait pas

l. 19. — *Ajouté :* , ça. Pense donc.

P. 630, l. 4. — Oui, c'est cela.] *Corrigé en :* Ce serait peut-être le mieux.

l. 9. — *Ajouté :* tout de même

l. 13-14. — Merci — — conseiller] *Corrigé en :* Oui, n'est-ce pas [n'est-ce pas *est corrigé en :* ne l'espérez-vous pas, *puis en :* ne nourrissez-vous pas cet espoir], conseiller? Vous, comme seul coq dans le panier...

l. 20. — *Ajouté :* Pensez donc !

XIII

Les brouillons qui suivent sont tous écrits, seuls ou groupés, sur des feuilles ou des petits cahiers. Ils sont tous postérieurs au brouillon complet IX-XI, et forment un complément aux corrections XII. Les divers cahiers sont ici séparés par un trait. En tête de chaque passage est indiqué l'endroit de l'œuvre définitive auquel il se réfère.

P. 385, l. 24-30. — Hedda arrive de la gauche par la pièce du fond. C'est une dame de 29 ans. Visage et corps de forme noble et distinguée. La couleur de la peau est pâle et mate. Les yeux gris d'acier expriment un calme froid [*Ajouté :* et lucide]. Les cheveux sont châtains et pas très fournis. Elle porte une robe du matin élégante, où le bleu et le rouge sont les couleurs dominantes.

P. 387, l. 2. — P. 388, l. 17. — ... Une telle abondance de fleurs. Mais... ne voulez-vous pas vous asseoir, Mlle T.?

Mlle T. — Non, merci. Je voulais seulement m'informer si l'on va bien ici. Et, c'est vrai, je t'ai apporté quelque chose.

(Elle sort de sa poche un [*Biffé :* papier] paquet enveloppé de papier.)

T. — Non, qu'est-ce que c'est (il ouvre) Non, vraiment... tu les as mises de côté pour moi. Hedda, c'est vraiment touchant, hein.

H. — Oui, qu'est-ce que c'est

T. — Mes vieilles pantoufles pour le matin.

H. — Ah oui. Je me rappelle que tu en parlais souvent pendant le voyage.

T. — Oui, elles me manquaient terriblement. Il faut que tu les voies.

H. — Non, merci, je ne m'en soucie vraiment pas.

T. — Tu ne peux t'imaginer combien de souvenirs y sont attachés.

H. — Pas pour moi.

Mlle T. — Non, en cela H. a raison. Range tes pantoufles, mon cher garçon.

T. — Oui, pour sûr, je vais le faire. (H. de mauvaise humeur, près de la table.)

P. 389, l. 21. — P. 392, l. 17. — T. — Oui, et il est superbe [*Ajouté :* tout à fait] magnifique.

Mlle. — Oh, il ne faut pas exagérer, mon cher Jörgen. L'ombrelle? La voilà. Car elle est aussi à moi, pas à Berte.

T. — Elle est [*Ajouté :* sûrement] neuve aussi, tante J.

H. — Et [*Ajouté :* certes] elle est jolie aussi, élégante.

T. — Mais regarde bien, H. [*Ajouté :* avant de t'en aller], tante. Vois comme elle est jolie et charmante, elle.

Mlle T. — Oui, ce n'est pas nouveau. H. a toujours été charmante. (Elle se dirige vers la droite.)

T. — Oui, mais n'as-tu pas remarqué comme [*Ajouté :* elle s'est épanouie] elle a engraissé pendant le voyage [*Ajouté :* H. — Oh, laisse donc !]

Mlle T. s'arrête. — De l'embonpoint.

T. — Oui, tu ne peux pas bien voir avec cette robe-là. Mais moi qui ai l'occasion

H. — Oh, tu n'as l'occasion de rien du tout.

T. — C'est tout à fait étonnant comme elle a repris là-bas dans l'air des montagnes...

H. — Ce n'est pas vrai. Je suis absolument la même qu'à mon départ.

T. — Oui, tu le dis. Mais tu ne l'es certes pas. Ne trouves-tu pas aussi, tante.

Mlle T. — Charmante, charmante, charmante...

T. — Si tu voyais...

H. — Oh...

T. — Elle prend positivement de l'embonpoint, tante Julle.

H. — Je ne veux pas en entendre davantage... ! [*Ajouté :* sur moi-même]

Mlle T. lui prend la tête et lui donne un baiser. — Dieu garde et bénisse Hedda Tesman. Tous les jours je viendrai vous trouver tous les deux.

T. — Oui, fais-le [*Ajouté :* Ça nous fera plaisir.]

Mlle T. — Adieu, adieu.

(Elle sort par le vestibule. T. la reconduit. La porte reste ouverte. On entend T. renouveler ses amitiés pour la tante Rina et ses remerciements pour les pantoufles.)

(Hedda [*Écrit au-dessus :* En même temps] arpente le salon, lève les bras, ferme les poings, comme en fureur. Elle écarte les portières de la porte vitrée et regarde dehors.)

Un peu après T. rentre et ferme la porte du vestibule derrière lui.) Puis il prend les pantoufles, les enveloppe et les pose sur la table.)

T. — Tu ne trouves pas que tante J. était singulière, dis donc? Peux-tu comprendre ce qui lui a pris? Hein?

H. — Je la connais bien peu. N'est-elle pas souvent ainsi.

T. — Non, je ne l'ai pas remarqué.

P. 394, l. 20. — P. 395, l. 5.

Non. De qui donc? Hein?

Il y a : « Madame Elvsted. »

Non, vraiment. Mme E. Mlle R., comme elle s'appelait autrefois.

C'est cela même. Cette femme aux cheveux irritants, qu'elle promenait avec ostentation. Ton ancienne flamme, à ce que j'ai entendu dire.

Oh, ça n'a pas duré longtemps. Et c'était avant que je t'aie connue, Hedda. Mais, pense donc,... elle est en ville...

P. 395, l. 26. — P. 396, l. 5.

Mme E. est une personne grêle, jolie, aux traits délicats. Ses yeux sont bleu-clair, grands, ronds et un peu saillants, avec une expression un peu effrayée, comme chez un oiseau. Ses

cheveux sont étonnamment clairs, presque d'un blanc doré, d'une abondance exceptionnelle et ondulés. Elle est de deux ans plus jeune que H. Son costume est une robe de visite sombre, qui est élégante, mais non tout à fait [*Biffé :* neuve ni] à la [*Biffé :* toute] dernière mode.)

P. 404, l. 13. — P. 405, l. 1.

Oui, mais vous étiez une classe au-dessus de moi. Oh, comme j'avais peur de vous dans ce temps-là. — Peur de moi. — Oui, car lorsque nous nous rencontrions dans les escaliers [*Biffé :* ou dans les couloirs] vous me tiriez toujours par les cheveux. — Non, vraiment. — Oui, et un jour vous avez dit que vous vouliez me les arracher. — Oh, paroles en l'air. — Oui, j'étais si bête dans ce temps-là... Et depuis, Mme T., nous avons vécu

P. 412, l. 20. — P. 414, l. 15.

Et puis, ce grand bonheur que j'ai pris part à son travail. Qu'il m'a été donné de l'aider. — Tu l'as aidé? — Oui, comme deux bons camarades enfin — Camarades! Imagine-toi, H., c'est ce qu'il disait aussi! Ah, je devrais éprouver une grande joie intérieure. Mais je ne le peux pas non plus. Car je ne sais si cela durera. — Quoi! Que veux-tu dire par là. — Une femme qu'il n'a jamais pu oublier. — Sais-tu qui c'est. — Non, il n'y a fait allusion qu'une fois. — Qu'a-t-il dit? — Qu' [*Biffé :* un jour elle] elle a voulu, quand ils se sont séparés, tirer sur lui un coup de pistolet. — N'as-tu aucun soupçon... — Si. Oui, je crois que ce doit être cette chanteuse rousse qu'un certain temps il... Oui, oui, ce doit être ça. — Et pense donc, H. J'entends dire qu'elle est revenue en ville!

P. 415, l. 17-26.

(Le c. Br. est un homme [*Corrigé en :* monsieur] de 45 ans. Trapu, mais bien bâti, les mouvements souples. Visage rond au profil noble. Les cheveux [*Biffé :* presque no] coupés court, encore presque noirs. [*Ajouté :* soigneusement frisés.] Les sourcils épais. La moustache également, avec les pointes écourtées. Il est vêtu d'un élégant costume de promenade,

mais un peu trop jeune pour son âge. Il porte un binocle qu'il laisse tomber de temps en temps.)

P. 416, l. 21. — P. 417, l. 4.

Oh laisse-moi en dehors. Remercie plutôt le conseiller de s'être dérangé comme il l'a fait. — Ah bah ; ce n'est rien. — Si vous êtes un fidèle conseiller. Mais mon amie est là, impatiente de s'en aller... Au revoir, conseiller. Je reviens tout de suite. (Salutations. Mme E. et Hedda sortent par le vest

---

P. 423, l. 1-10.

Hm,... ça pourrait bien arriver tout de même...

Non, mais, conseiller B. ce serait agir avec une incroyable désinvolture envers moi ! Oui, car songez,... je suis un homme marié. Je me suis marié en comptant là-dessus. J'ai contracté une lourde dette [*Biffé :* ainsi garantie]... Oui, car, mon Dieu...

Sur une feuille contenant le manuscrit II (p. 548*), se trouvent les passages suivants :*

P. 435, l. 26. — P. 436, l. 15.

Eh bien, on descend... et on prend un peu de mouvement.

Je ne descends jamais. [*Biffé :* Car il y a]

Vraiment non.

Non, car il y a toujours là quelqu'un pour regarder vos jambes.

Ah oui, parbleu.

Je n'aime pas cela. Alors je reste assise... Où je me trouve

P. 441, l. 10-11.

T. me reconduisait l'été dernier après les soirées... Ah oui, il était entreprenant... Et vous n'étiez pas disponible.

P. 442, l. 13-17.

Mais c'est [*Ajouté :* donc] le [*Corrigé en :* cet] enthousiasme pour la villa de Mme P. Sur quoi nous nous sommes accordés, J. T... et moi.

P. 446, l. 15. — P. 447, l. 2.

Hedda,... E. L. n'a pas fait dire qu'il ne viendrait pas. Hein. Non. Eh bien, tu vas voir, il ne va pas tarder. Croyez-vous vraiment qu'il va venir. Oui j'en suis presque sûr. [*Ajouté :* Car ce ne sont sans doute que des on-dit, ce que vous racontiez.] Vraiment. Oui, tante Julle a dit que jamais au monde elle ne croira qu'il me barrerait la route. Songez...

P. 448, l. 8-13.

Mais, mon Dieu, vous avez assez souvent daubé sur mes petits dîners de garçon. Ils ne pouvaient convenir, disiez-vous, qu'à des hommes à principes rigides.

Mais M. L... doit être suffisamment à principes maintenant...

Sur la même feuille où se trouve le manuscrit V (p. 550) on a aussi ces notes :

P. 443, l. 10. — P. 444, l. 24.

Hedda. — Je n'ai de dispositions pour rien d'autre que m'ennuyer. La vie n'a-t-elle rien au monde à offrir. S'il se lançait dans la politique.

Brack. — Ce n'est pas son affaire.

H. — Mais peut-être pourrai-je l'y amener.

Et croyez-vous qu'il pourrait devenir premier ministre.

Brack. — Il faudrait pour cela qu'il fût très riche.

H. — Oui, et puis... cela n'aurait rien d'agréable pour moi à la longue.

P. 456 (?)

Lövborg. — J'ai mené une vie assez dissipée, dit-on. Maintenant il faut que je m'amende.

Mais je ne dois pas perdre courage.

P. 375, l. 15-21.

T. arrive de [*Biffé :* gauche] droite par la chambre du f. [*Biffé :* avec une valise v] portant une valise vide ouverte. C'est

un homme d'aspect jeune [*Ajouté :* un peu replet] [*Ajouté au-dessous :* de 33 ans], au visage ouvert [*Ajouté :* rond] et gai, cheveux et barbe blonds. Vêtu d'un costume d'intérieur commode, plutôt négligé.

P. 377, l. 2-8.

Imagine-toi, tante J., toute cette valise, je l'avais bourrée de copies. C'est incroyable, ce que j'ai récolté, çà et là, dans les archives. De vieilles affaires curieuses dont personne ne s'est douté et

Mlle T. — Oui, oui, tu n'as pas perdu ton temps pendant le voyage de noces, toi, Jörgen.

P. 424, l. 15. — P. 426, l. 14.

Oh, H..., on ne devrait jamais s'aventurer au pays des contes. Hein?

Tu fais cela.

C'était comme un conte d'aller se marier et de s'installer sans rien de plus que des espérances.

En cela tu as peut-être raison.

Mais nous avons [*Ajouté :* du moins] notre agréable foyer, H. Pense donc. Ce foyer dont nous rêvions tous les deux.

H. (se lève). — Il était convenu que nous mènerions vie mondaine. Que nous recevrions.

T. — Oui, mon Dieu, combien je m'en réjouissais. Te voir en maîtresse de maison... Oui... provisoirement il nous faut donc rester ensemble dans la solitude, H. Nous verrons seulement chez nous tante J. de temps en temps. Oh, combien... combien différentes auraient dû être pour toi les conditions de la vie.

Le domestique en livrée, je ne l'aurai pas tout de suite, naturellement.

Oh non, malheureusement... il ne peut en être question, vois-tu.

Et le cheval de selle, je n'ose même pas y penser.

Non, Dieu m'en préserve, ça va de soi.

H. remonte. — Allons, j'ai du moins une chose pour me distraire, en attendant.

Oh, Dieu merci ! Et qu'est-ce que c'est, H.?

H. (dans l'ouverture de la porte [*Ajouté, mais biffé :* froidement, avec mépris). — Mes pistolets,... Jörgen.

Les pistolets !

Les pistolets du général Gabler.

(Elle sort à gauche par la pièce du fond.)

T. (court à l'ouverture et lui crie). — Non, Dieu te bénisse, H. Ma chérie, ne touche pas à ces objets dangereux ! Laisse-les. Pour moi ! Hein ?

P. 460, l. 25. — P. 463, l. 8.

Peut-être pas dans nos relations non plus, H.

Comment cela

Peut-être n'y avait-il pas là d'amour non plus. Pas trace,... pas une lueur d'amour derrière tout cela.

Oui, y en avait-il vraiment.

Donc, pas du tout de votre côté?

Pour moi, c'était comme si nous étions deux bons camarades. Deux amis très intimes. (Elle sourit.) Vous, surtout, parliez à cœur ouvert.

Trop. Mais c'était vous qui le vouliez ainsi.

Il y avait quelque chose de séduisant,... quelque chose de courageux, je trouve, dans... dans cette intimité secrète dont personne ne se doutait.

Oui n'est-ce pas, H., etc.

Avec les illustr... —

De même ici

Oui, et quand je...

Croyez-vous...

Oui comm. — ...

Et que

Que vous...

Et que...

Voyons, un homme...

Non...

Mais qu'est-ce...

Trouvez-vous...

P. 464, l. 1-16.

Oui, lorsqu'il y eut un sérieux danger de voir trop de réalité s'introduire dans les relations. Lorsque vous avez été sur le point de vouloir attenter sur... sur votre audacieux camarade.

Pourquoi n'avez-vous pas tiré pour de bon? Pourquoi ne m'avez-vous pas tué, comme vous m'en menaciez !

J'ai tellement peur du scandale.

Oui H. vous êtes lâche au fond.

Terriblement lâche. (Change de sujet.) Mais ce fut heureux pour vous.

[*Ajouté en marge* :] Appétit de vivre et lâcheté

P. 464, l. 1. — P. 465, l. 18.

Oubliez-vous le soir... où j'ai été obligé de me défendre avec le pistolet

Vous n'aviez pas à craindre que je recommence.

Ce n'est pas la sorte de crainte qui a causé la rupture.

Quoi alors

Qu'il m'était venu un mépris de moi-même.

Vous !

Oui, à cause de ma lâcheté.

Parce que vous n'aviez pas le courage de tirer sur moi.

Ce ne fut pas ma pire lâcheté.

Vous comprenez sûrement bien cela sans que je vous le dise.

Hedda !

Oui, ce fut ma pire lâcheté. J'ai senti alors combien ce manque d'énergie, je l'avais dans le sang. Qu'il en serait toujours ainsi. C'est pourquoi j'ai rompu avec vous une fois pour toutes.

Je comprends maintenant seulement ce que j'ai perdu en vous... vous, mon camarade à la fois courageux... et lâche.

Enfin, heureusement vous vous êtes bientôt consolé chez les Elvsted.

Je sais ce que Thea vous a raconté...

Et vous lui avez peut-être parlé de nous deux?

Pas un mot. Elle est trop bête pour comprendre cela

Bête?

En pareille matière elle est bête.

P. 477, l. 7-10 *et* P. 476, l. 6-12.

* Et toi... qui es si riche! * 1. Oh je crois que je vais te tirer les cheveux tout de même.

1. A dix heures il reviendra de l'orgie du conseiller.

A dix heures il reviendra [*Biffé :* une couronne sur la tête] des pampres dans les cheveux. Il aura remporté une victoire sur lui-même. Alors il sera un homme libre pour toujours.

P. 485, l. 12. — P. 489, l. 28.

3e acte.

T. — Ejlert m'a fait la lecture. Nous sommes arrivés plus d'une heure trop tôt, vois-tu. Et B. avait beaucoup de dispositions à prendre. Et alors E. a lu.

Eh bien?

Non, tu ne peux t'imaginer quel ouvrage c'est, H. C'est presque ce que j'ai lu de plus remarquable.

Oui, oui, ça, ça m'est égal. Et ça ne touche pas la question.

Si fait. Peux-tu t'imaginer, H... Quel vilain sentiment m'est venu.

Vilain? Toi?

J'ai été jaloux d'E. parce qu'il a écrit cela. Pense...

Oui, je pense.

Et savoir qu'il est sans doute incorrigible, malheureusement.

Tu veux dire, je pense, qu'il a plus d'ardeur à vivre que les autres.

Non. Mais il ne peut se modérer dans la jouissance...

Et alors quelle a été la suite.

C'est devenu une vraie bacchanale, H.

Avait-il des pampres dans les cheveux

[*Biffé :* N] Des pampres? Non, je n'ai rien vu de pareil. Mais il a prononcé un discours enflammé en l'honneur de la femme qui l'a inspiré, comme il disait.

L'a-t-il nommée

Non, mais je ne peux imaginer quelqu'un d'autre que Mme E. Observe bien.

Où l'as-tu quitté

[*Biffé :* Nous] Sur le chemin du retour. Nous sommes partis en même temps, la plupart d'entre nous... Et nous avons été d'accord pour le reconduire chez lui. Car il avait plus que son compte.

Je m'en doute.

Et voici ce qui est singulier, H. Ce qui est triste. J'en suis honteux pour E... Tant il avait son compte.

Eh bien.

Oui, comme nous étions en route pour rentrer, vois-tu, je suis resté en arrière... oh, rien que deux minutes... pense donc...

Oui, oui, mon Dieu...

Et je me dépêche de les rattraper... sais-tu ce que je trouve alors au bord du chemin?

Non, comment puis-je le savoir.

Ne le dis surtout à personne, H. Tu m'entends. A cause d'E. J'ai trouvé cela.

Ce sont ses papiers. Le paquet qu'il avait apporté ici.

Oui, mon Dieu,... avec le compte qu'il avait. Pense donc, il avait perdu cela... sans s'en apercevoir.

Tu ne le lui as pas rendu !

Non, je n'osais pas, dans l'état où il était.

Aucun des autres n'a-t-il vu que tu l'avais trouvé.

Non.

Et tu ne l'as dit à personne ensuite.

Non, je ne voulais pas. J'ai pitié d'E. Une si grande honte.

Personne ne sait donc que tu l'as.

Non, car malheureusement, lui et deux autres nous ont quittés.

Ah.

Oui, j'ai entendu dire qu'ils l'ont reconduit. Alors j'ai erré çà et là pendant une demi-heure, vois-tu... Car je voulais monter chez lui quand je pouvais penser qu'il serait seul

Et alors?

Oui, mais pense donc, H., j'avais oublié le numéro de sa maison.

Et tu ne l'as pas trouvé.

Non, j'ai sonné dans un tas d'endroits. Mais ce n'était toujours pas là. Grand Dieu, dans quel état il va se trouver [*Corrigé en :* Non, tu peux bien penser quel sera son désespoir] quand le manuscrit lui manquera. Car il n'a pas de copie. Rien que des bouts de papier détachés [*Ajouté :* avec des notes, etc.

Ne peut-on récrire un pareil manuscrit... une seconde fois.

Non, je ne crois pas que ça puisse jamais marcher. L'inspiration, vois-tu...

Oui, oui, ce doit être ça...]

Mais quand je me serai reposé un peu et que je pourrai croire que E, le pauvre, aura achevé son somme, il faut que j'aille chez lui avec cela.

Non, ne fais pas cela, laisse-moi d'abord le lire...

Je n'ose pas, Dieu m'en garde, chère Hedda

Tu n'oses pas

P. 493, l. 1. — P. 498, l. 5.

Et qu'a dit T. des événements de la nuit.

Oh ! quelque chose d'assez ennuyeux. Simplement qu'ils ont été boire du café quelque part.

Je suis déjà au courant de cette partie de café. E. L... n'était sans doute pas avec eux?

Non, ils l'avaient reconduit chez lui auparavant.

T. aussi?

Non, mais deux autres, a-t-il dit.

J. T... est un naïf, Mme H.

Oui, Dieu sait qu'il l'est. Mais y a-t-il quelque chose là-dessous

Oh, ce n'est pas ce qui manque.

Ah ! Asseyons-nous, cher conseiller. Vous raconterez mieux. (Ils s'asseyent vers le milieu de la table, B. à droite.) Eh bien?

J'avais des raisons particulières pour suivre à la trace mes invités... ou plus exactement une partie de mes invités cette nuit.

Et peut-être E. L... était de ceux-là

Je dois l'avouer.

Vous me rendez vraiment curieuse.

Savez-vous où lui et deux autres sont allés quand ils m'ont quitté.

Si cela peut se dire, racontez-le.

Certes, on peut bien le dire. Ils se sont rendus à une soirée extrêmement animée.

Ah oui.

L. avait reçu d'avance une invitation, lui aussi. Mais il avait refusé de venir. Car il s'est relevé, comme on dit.

Hé oui, mais alors.

Oui [*Biffé :* elle] voyez-vous, Mme H., ...voilà malheureusement qu'il s'est animé chez moi...

Oui, il y a été inspiré, a dit T.

Inspiré à un assez haut degré. Il lui est venu sans doute d'autres idées, je pense. Car nous autres hommes ne sommes pas toujours aussi fermes sur les principes que nous devrions l'être. [*Biffé :* Bref]

Oh, vous êtes une exception, certainement. Mais L. Alors?

Oui, bref, le résultat fut qu'il échoua dans les salons de Mlle D.

Mlle D.

C'était elle qui donnait la soirée, pour un cercle choisi d'amies et d'admirateurs.

Est-ce une rousse... chanteuse de cabaret?

C'est cela. Et E. L... était notoirement un de ses plus ardents défenseurs au temps de sa prospérité.

Et comment cela a-t-il fini.

Peu amicalement. Il paraît que Mlle D., après l'accueil le plus aimable, en est venue à des voies de fait. [*Ajouté :* E. L. affirmait qu'on l'avait volé. Il affirmait que son carnet avait disparu. Et d'autres choses encore. Il fit alors un effroyable tapage.] Bagarre générale entre tous, dames et messieurs. On va chercher la police...

La police?

Il paraît qu'E. L... a opposé une violente résistance. A dû naturellement être mené au poste.

C'est ainsi que ça s'est passé. Alors il n'a pas eu de pampres dans les cheveux.

Des pampres?

Dites-moi, conseiller, pourquoi suivez-vous à la trace vos invités.

D'abord, il ne m'est pas tout à fait indifférent qu'il soit établi par les interrogatoires qu'ils venaient de chez moi.

Il y aura donc des interrogatoires.

Naturellement. Mais ceci n'a pas trop d'importance... Car ma réputation est suffisamment solide dans l'opinion générale...

[*Biffé :* Et mérite-t-elle aussi de l'être?] Bien entendu.

Mais il faut que vous sachiez tout cela.

P. 497, l. 22. — P. 500, l. 4.

D'abord, il ne m'est pas tout à fait indifférent qu'il soit établi par les interrogatoires qu'il venait tout droit de chez moi.

Il y aura donc des interrogatoires.

Bien entendu. Mais ceci n'a pas trop d'importance. Mais je

trouve que j'avais le devoir de vous renseigner complètement sur lui, vous et T.

Pourquoi au juste?

J'ai le soupçon qu'il se servira de vous comme d'une sorte de paravent.

[*Biffé :* Vous vous fond] D'où vous vient cette idée !

Oh, mon Dieu, nous ne sommes pas aveugle, Mme H. Regardez, Mme E. ne va pas quitter la ville de si tôt.

Bah, il ne manque pas d'autres endroits où l'on peut se rencontrer.

Pas dans une famille. Toute maison convenable lui sera désormais fermée.

Et la mienne doit l'être aussi, vous voulez dire.

Oui. J'avoue que cela me serait plus que pénible s'il avait ses entrées ici. S'il allait, personnage importun, s'introduire dans

Dans le triangle?

Justement. Il me semblerait n'avoir plus de foyer.

Donc,... seul coq dans le panier,... voilà votre but.

Et pour cela je lutterai avec tous les moyens dont je dispose.

Vous êtes au fond un homme dangereux. Savez-vous,... je suis enchantée,... tant que vous n'aurez absolument aucune prise sur moi.

[*Biffé :* Non, non] Oui, oui, Mme H. Vous pouvez avoir raison en cela. Qui sait si, en ce cas, je ne serais pas capable de ceci ou cela.

On dirait presque que vous menacez.

(Il se lève.) Loin de là. Le triangle doit être maintenu et défendu de bonne volonté.

C'est ce que je pense aussi.

Oui, maintenant il faut que je rentre.

Un cahier porte en tête : 3e *acte, lapsus pour* 4e *acte, et contient un brouillon pour le commencement du* 4e *acte, depuis la p.* 512, *l.* 15 *jusqu'à la p.* 518, *l.* 6. *Ce brouillon est écrit sans les noms des personnages avant les répliques et*

sans indications scéniques, mais, à part cela, diffère peu du texte définitif, et je note seulement ces variantes :

P. 512, l. 22. — quand même] *Manque.*

P. 513, l. 1. — ici] *Manque,*

l. 10. — mademoiselle Tesman] *Manque.*

l. 27. — Oh] *Manque.*

P. 514, l. 2. — Pas — — non.] *Manque.*

l. 4. — *Manque.*

l. 7. — bientôt] *Manque.*

l. 20. — je — — saut] j'aille encore

l. 21. — aujourd'hui] *Manque.*

l. 24. — mon bon Jörgen] *Manque.*

l. 25. — ainsi] ainsi, Jörgen

P. 515, l. 2. — dans — — Heureux] *Manque.*

l. 3. — qui est arrivé. Heureux pour elle. Comme je le suis.

l. 11. — j'espère bien] *Manque.*

l. 12. — je pense] *Manque.*

l. 14. — Vraiment et donc] *Manquent.*

l. 28. — moi aussi] *Manque.*

P. 516, l. 4. — nous] ça

l. 6-7. — Pense donc comme tout pourrait être délicieux, si...

l. 11. — Oh, rien. Cela s'arrangera bien.

l. 19. — à penser] *Corrigé en :* dis donc, Jörgen

l. 27. — cette mort seulement] tant cette mort

P. 517, l. 5. — Eh bien !

l. 7. — Non *et* ensuite] *Manquent.*

l. 11. — Oui, il était venu.

l. 18-20. — Mais, bon Dieu, alors il est devenu fou,

H. — Et alors tu n'as sans doute pas osé le lui rendre non plus

l. 23. — *Biffé :* Et tu as dit

l. 29. — P. 518, l. 4. — [*Ajouté :* Non, je n'ai pas voulu] Mais tu aurais dû le dire au moins. Pense donc si, par égarement et désespoir il va faire un malheur. Donne-moi le manuscrit.

Donne-le-moi, H. Je vais le lui porter tout de suite. Où est le paquet.

Suit un brouillon correspondant au passage qui va de la p. 518, *l.* 29 *à la p.* 521, *l.* 16. *Ce brouillon est précédé de la marque :* [Biffé *: pag*] 53, *ce qui est le numéro du cahier correspondant du brouillon complet IX-XI. Ce nouveau brouillon ne diffère guère du texte définitif que par les variantes suivantes :*

P. 519, l. 2. — Réponds-moi. Hein?
l. 8-9. — qu'il — — lecture] sur l'ouvrage de E. L...
l. 20. — oh] *Manque.*
l. 22. — Pense donc !] *Manque.*
P. 520, l. 8. — vraiment — — Hedda !] bonne, H.
l. 11. — Oh, je n'en peux plus de tout cela
l. 15. — Jörgen] *Manque.*
l. 18. — Ce — — peine] Il ne convient peut-être pas
l. 25. — ce qu'elle] *Manque.*
l. 29. — pour toi?] *Manque.*
P. 521, l. 3. — naturellement] *Manque.*
Après : connaisse] (Il rit.)
l. 7. — dis] *Manque.*
l. 9-10. — il me semble] *Manque.*

P. 532, l. 6. — P. 533, l. 17.

1) Je sais seulement que E. L... a eu le courage de vivre la vie à sa guise. Et puis maintenant... pour la première fois... le grand acte. Le fait d'avoir eu la force de quitter le banquet de la vie... si tôt.

Cela me fait de la peine Mme H., ...mais je suis obligé de vous enlever une superbe illusion.

Une illusion

Que vous...

[*Biffé :* Et] Que voulez-vous dire?

L'affaire...

N'a-t-elle pas été telle que...

Non. Par égard pour cette pauvre Mme E. j'ai déformé un peu çà et là.

[*Ajouté :* Où donc... D'abord il est réellement mort. [*Ajouté :* A l'hôpital. Oui.] Et sans reprendre connaissance.]

Mais qu'y a-t-il [*Biffé :* donc de vrai] de plus

Il y a que E. L...

Il ne s'est pas tiré lui-même !

Il ne l'a pas fait volontairement.

Et ce n'est pas non plus arr...

Il est possible que

P. 539, l. 7-22.

Naturellement, il vous faudra comparaître en justice. Vous et Mlle D. Il faut qu'elle explique comment cela s'est passé. Il a voulu sortir le pistolet de sa poche pour la menacer. Et le coup est parti. Ou bien elle lui a arraché le pistolet des mains, l'a tué, et lui a remis le pistolet dans la poche. Ce serait assez dans sa manière. Car c'est une rude gaillarde, cette demoiselle D.

... Mais tout cela ne me concerne pas.

Non ; mais il vous faut répondre à cette question : pourquoi avez-vous donné le pistolet à E. L.? Et quelles conclusions tirera-t-on du fait que vous le lui avez donné?

P. 540, l. 10-12.

On se résigne, d'habitude, à ce qui est inévitable.

Oui, peut-être.

XIV

Reste enfin le manuscrit pour l'impression, où les variantes sont insignifiantes. Je note seulement celles-ci :

P. 385, l. 31. — *Après* lâche, *est écrit, mais biffé :* ou le bleu clair et le rouge dominent.

P. 407, l. 14. — Ejlert] *Écrit d'abord :* Holge

P. 421, l. 26. — *Avant* Qu'est-ce, *est écrit, mais biffé :* Pourquoi?

l. 29. — madame] *Écrit d'abord :* madame Hedda

P. 423, l. 8. — nous] *Écrit d'abord :* je

P. 458, l. 29. — *Ajouté, mais biffé :* Un peu après, Tesman reparaît et s'assied près de Brack.

P. 465, l. 12. — plus grave] *D'abord écrit :* pire

P. 487, l. 7-8. — les derniers] *Écrit d'abord :* la plupart

P. 496, l. 24. — un combat de coqs] *Le manuscrit porte :* une bataille générale

P. 500, l. 12. — *Après* chemins *est écrit, mais biffé :* Au contraire.

P. 505, l. 9-10. — *Ajouté.*

P. 517, l. 9. — *Ajouté, mais biffé :* Hein?

P. 524, l. 12. — *Après* regard, *écrit d'abord :* un peu

P. 532, l. 21-24. — HEDDA. — — Non] *Ajouté.*

l. 26. — Non.] *Ajouté.*

P. 542, l. 22. — claire] *D'abord écrit :* alerte



TABLE DES MATIÈRES

LA DAME DE LA MER

DISCOURS

HEDDA GABLER

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1943

ŒUVRES COMPLÈTES D'IBSEN

Parus :

Tome I. *INTRODUCTION.*
Œuvres de Grimstad (1847-1850).
Poèmes. — Prose. — Catilina.

Tome II. **Œuvres de Kristiania (avril 1850-octobre 1851).**
Poèmes. — Proses. — Le Tertre du guerrier (1850).

Tome III. **Œuvres de Bergen (1851-1857).**
Poèmes. — Proses — La Nuit de la Saint-Jean (1852). — Dame Inger d'Œstraat (1853).

Tome IV. **Œuvres de Bergen** *(suite).*
La Fête à Solhaug (1855). — Olaf Liljekrans (1856). — Les Guerriers à Helgeland.

Tome V. **Œuvres de Kristiania, second séjour (1857-1864).**
Poèmes. — Proses.

Tome VI. **Œuvres de Kristiania second séjour** *(suite).*
La Comédie de l'amour (1861). — Les Prétendants à la couronne (1863).

Tome VII. **Œuvres d'Italie, premier séjour (1864-1868).**
Brand (1866).

Tome VIII. **Œuvres d'Italie, premier séjour** *(suite).*
Peer Gynt (1867).

Tome IX. **Œuvres de Dresde (1867-1875).**
L'Union des jeunes (1869). — Poèmes.

Tome X. **Œuvres de Dresde** *(suite).*
Empereur et Galiléen (1873).

Tome XI. **Les drames modernes.**
Les soutiens de la société (1877). — Maison de poupée (1879).

Tome XII. **Les drames modernes** *(suite).*
Les Revenants (1881). — Un ennemi du peuple (1882).

Tome XIII. **Les drames modernes** *(suite).*
Le canard sauvage (1884). — Rosmersholm (1886).

Tome XIV. **Les drames modernes** *(suite).*
La dame de la mer (1888). — Hedda Gabler (1890).

A paraître :

Tome XV. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour (1891-1906).**
Le Constructeur Solness (1892). — Le petit Eyolf (1894).

Tome XVI. **Œuvres de Kristiania, troisième séjour** *(suite).*
John Gabriel Borkmann (1896). — Quand nous nous réveillerons d'entre les morts (1899).

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1943. 54061.

